

LE POÈTE
MANUEL BRETON DE LOS HERREROS
ET LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE
DE 1830 A 1860

THESE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Georges LE GENTIL

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1909

LE POÈTE

MANUEL BRETON DE LOS HERREROS

ET LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE

de 1830 à 1860

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

LE POÈTE
MANUEL BRETON DE LOS HERREROS
ET LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE
DE 1830 A 1860

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Georges LE GENTIL

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1909

A MONSIEUR ALFRED MOREL-FATIO

Hommage de respectueuse gratitude.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554632_0003

LE POÈTE

MANUEL BRETON DE LOS HERREROS

ET LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE

de 1830 à 1860

AVANT-PROPOS

L'usage n'est plus, chez nous, de mépriser ou d'ignorer les auteurs du Midi. On peut, sans avoir à s'en excuser d'avance, consacrer à la littérature espagnole un travail de longue haleine. Comme les renseignements nous manquent d'ordinaire, faute d'ouvrage spécial, sur la période qui va de 1800 à 1850, nous avons pensé qu'une monographie comblerait cette lacune. Notre intention était de choisir un auteur peu ou mal connu de ce côté des Pyrénées, ayant joué dans sa patrie un rôle important et communément rangé, à cause de ses préoccupations de styliste et de grammairien, au nombre des classiques. Or, Bretón n'a jamais été en France l'objet d'une étude ou d'un article entier. Nos voisins admettent qu'il représente l'effort le plus considérable de la comédie au *xix^e* siècle. Et le mérite qu'on lui contestera le moins, c'est d'avoir parlé une langue pure et manié en virtuose tous les rythmes de la poésie castillane, depuis les mètres populaires jusqu'aux formes savantes importées d'Italie.

Il nous est arrivé bien des fois, au moins dans la première partie de cette étude, de mettre largement à contribution

un ouvrage capital, celui du marquis de Molins, *Don Manuel Bretón de los Herreros, recuerdos de su vida y obras*, publié aux frais et par les soins de l'Académie royale d'Espagne. L'auteur, en sa triple qualité d'homme de lettres, d'ancien ministre, d'ami intime du poète, disposait de moyens d'information dont nous avons pu mesurer toute l'étendue en essayant à différentes reprises, soit dans la Rioja, soit à Madrid, soit à Valence, d'ajouter quelques faits importants ou nouveaux à ce répertoire si riche de textes et d'anecdotes. Aussi n'avons-nous pas jugé indispensable, notre but étant surtout de commenter l'œuvre, de nous étendre longuement sur les détails peu significatifs de la biographie. On notera d'ailleurs que la vie de Bretón, l'une des moins romanesques qui soient, se confond le plus souvent avec l'histoire de son siècle. Car les tribulations de ce caporal rétrogradé, de cet employé poursuivi par la réaction absolutiste ne diffèrent pas essentiellement de celles dont souffraient ses contemporains, victimes aussi bien que lui des bouleversements politiques. Bourgeois modeste, il a tout sacrifié à sa passion dominante : le théâtre. Et les seules péripéties qui aient marqué dans son existence, à partir de l'âge mûr, ce sont, à n'en pas douter, les mouvements de sympathie ou d'hostilité qui ont accueilli chacune de ses pièces. D'où l'obligation, dès qu'on veut le replacer dans son cadre, d'entrer dans certains développements qui, pour superflus qu'ils paraissent aux lecteurs espagnols, n'en constituent pas moins aux yeux d'un public français, imparfaitement renseigné, l'introduction nécessaire à l'examen critique et historique des comédies bretoniennes. On voit que la nature même du sujet nous imposait de courtes digressions sur Madrid au temps du roi Joseph, l'armée avant le pronunciamiento de 1820, la situation matérielle du théâtre, le premier cénacle romantique, l'Athénée, le Lycée.

Complet en ce qui regarde la biographie, l'ouvrage du marquis de Molins l'est beaucoup moins au point de vue littéraire. Non que l'auteur se soit abstenu de juger. Car il l'a fait avec une entière compétence et une impartialité que fausse bien rarement la sympathie qui l'unissait au poète. Cette cri-

tique des beautés et des défauts, il ne nous appartenait guère — l'opinion d'un étranger n'ayant sur le chapitre du style et de la versification qu'une valeur relative — d'en peser les termes et d'en rectifier les conclusions. Mais avant d'apprécier l'œuvre, on pouvait nous demander de la rendre accessible, de l'analyser, tâche plus difficile qu'il ne semble au premier abord, si l'on songe que Bretón a laissé 177 pièces, que beaucoup de ses intrigues, empruntées aux dramaturges français, se ressemblent singulièrement entre elles, que l'auteur, d'autre part, ne craint ni de se répéter, ni de se copier lui-même. Ajoutons que ce théâtre, comme du reste celui de Lope ou de Calderón, vaut plus souvent par l'imprévu du dialogue et l'ingéniosité du détail que par l'adaptation harmonieuse de toutes les parties d'un ensemble. De telle sorte que nous avons dû nous résigner, adoptant la méthode que les circonstances mêmes nous imposaient, à envisager successivement et séparément les personnages, à ne retenir de chaque scénario que ce que nous estimions rigoureusement indispensable à l'intelligence des situations et des caractères. Par contre, tout en évitant les parallèles qui ne permettent pas plus que les métaphores d'atteindre la précision, nous avons cru légitime d'insister sur les rapports internationaux, si fréquents entre la France et l'Espagne du *xix^e* siècle, de nous demander dans quelle mesure Sébastien Mercier, le chroniqueur du *Tableau de Paris*, et Jouy, l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, avaient agi sur les « costumbristas », quelle avait été l'influence de la versification des *Orientales*, du mélodrame de Ducange, du vaudeville de Scribe, des romans d'Eugène Sue, questions qui, à vrai dire, ne sont nouvelles pour personne, dont la solution ne saurait être douteuse et dans lesquelles il conviendrait cependant, si l'on voulait déterminer le mode de pénétration des œuvres françaises, d'apporter toute la rigueur d'une statistique. Il n'est pas sans intérêt, par ailleurs, d'apprendre ce que les Madrilènes ont pensé du romantisme de Dumas, du socialisme de George Sand, du *Tra los montes* de Théophile Gautier, action et réaction dont l'étude peut nous renseigner non seulement sur l'expan-

sion de nos idées au delà des frontières, mais encore sur le degré de confiance qu'on est en droit d'accorder à ceux de qui nous tenons la plupart de nos opinions et de nos préjugés touchant l'Espagne moderne. Il va sans dire que, notre commentaire étant bien rarement proportionné au mérite intrinsèque de chaque œuvre, nous nous sommes attaché avec quelque insistance à des pièces de second ou de troisième ordre, mais intéressantes rétrospectivement, comme *Vellido Dolfos* ou *El francés en Carlagera*.

La troisième partie de ce travail est proprement historique. Il ne nous échappe pas qu'on en pourra contester l'opportunité. A quoi bon, diront nos voisins, dissenter prolixement, quand nul n'en ignore, sur la vantardise andalouse ou l'entêtement des Aragonais? Hâtons-nous de faire observer que notre intention ne saurait être de juger l'Espagne d'aujourd'hui, mais bien de reconstituer l'Espagne de 1830, telle qu'elle nous apparaît d'après les témoignages contemporains, en nous appliquant à ne formuler aucune conclusion qui dépasse les limites où, chronologiquement, nous devons borner cette enquête. Plus sérieuse est l'objection suivant laquelle on trahit un auteur capricieux et léger, quand on l'accable hors de propos sous un appareil pédantesque de preuves, bien qu'elle ne concerne guère Bretón, dont le théâtre, par trop local, ne sera jamais goûté chez nous sans un commentaire développé. Les Castellans eux-mêmes, pour comprendre certaines plaisanteries surannées, n'estiment pas superflu de relire hâtivement quelques tomes dépareillés des *Episodios nacionales* de Galdós, la meilleure introduction en même temps que la plus agréable à l'étude d'un écrivain qui a vieilli et qu'on néglige parce qu'il date. Faut-il admettre enfin qu'un poète comique est une source douteuse d'information, qu'on rit souvent de types qui n'ont vécu que d'une existence illusoire et que la vérité, en supposant qu'elle puisse entrer dans les tercets d'une satire ou dans le dialogue d'une comédie, s'y trouve tellement exagérée, tellement déformée, qu'elle en devient suspecte? La critique ne fait pas de difficulté de reconnaître cependant, quoiqu'on ne doive prendre

à la lettre ni ce qu'Aristophane a rapporté d'Athènes, ni ce que Juvénal a pensé de Rome, que leurs boutades et leurs invectives, dûment confrontées avec la déposition des historiens, constituent le moins négligeable des documents, toutes les fois qu'il s'agit de ressusciter, derrière la façade officielle des institutions et des batailles, la réalité intime et familière des mœurs. A plus forte raison est-il possible et légitime, quand cinquante ans à peine nous séparent de Bretón, de le replacer dans son groupe, d'interroger les humoristes ou « costumbristas », auxquels tant d'affinités intellectuelles le rattachent, de consulter les étrangers, sans doute moins curieux de noter les variations passagères de la mode, mais plus capables, à cause de la diversité des points de vue, de remarquer les traits saillants du tempérament national, les qualités permanentes de la race. Depuis que M. Morel-Fatio en a tiré le parti que l'on sait dans la première série de ses *Études sur l'Espagne*, l'utilité des récits de voyage n'est plus à démontrer. On s'apercevra bien vite, pour peu qu'on dépouille le catalogue de M. Foulché-Delbosc en le complétant au moyen des additions de M. Farinelli et des observations de M. Altamira, qu'ici la matière était inépuisable. Réservons une mention particulière aux textes anglais, qu'il n'est pas imprudent de considérer, en dépit de préjugés choquants et qui sautent aux yeux, comme une précieuse collection de petits faits scrupuleusement catalogués. Ajoutons que de toutes ces relations, quelle que soit du reste leur origine et la compétence de celui qui les rédige, il n'en est pas dont on ne puisse extraire une ou deux anecdotes caractéristiques. Nous ne nous flatterons pas, bien que nous nous soyons efforcé sur chaque point de rassembler plusieurs témoignages de nationalité différente, d'avoir contrôlé et redressé, chez tous les voyageurs, les écarts de l'appréciation individuelle, encore moins d'avoir éclairci toutes les allusions d'une œuvre où bon nombre de facéties restent pour les Espagnols d'aujourd'hui de simples énigmes. Si notre commentaire pouvait aider à la lecture du texte, nous croirions avoir rempli notre tâche, car il est peu vraisemblable que Bretón, à cause du particu-

larisme de son théâtre, soit jamais goûté dans une traduction. Et si nous arrivons à l'aimer, ou tout au moins à le citer, ce ne sera pas tant à cause de son mérite littéraire (que nous ne sentirons jamais complètement et qui n'est pas de tout premier ordre) que parce qu'il nous fait entrevoir une Espagne sensiblement différente de celle de nos romantiques, plus sage, plus laborieuse, plus gaie, avec laquelle il nous est plus facile de sympathiser.

Ce travail a été entrepris sous la direction de M. Alfred Morel-Fatio, professeur au Collège de France, qui, après m'avoir indiqué l'orientation générale du sujet, les principales sources d'information et le moyen de les contrôler, a bien voulu me signaler, une fois la rédaction terminée, d'importantes améliorations. Je dois beaucoup à ses ouvrages, à son enseignement, à ses conseils. En lui dédiant cette étude, que je souhaiterais plus rigoureusement conforme aux principes de la méthode historique, je le prie d'agréer, pour tant de marques d'intérêt, l'expression de mon respectueux attachement et de ma très vive gratitude. Les observations de M. Martinenche, en qui j'ai trouvé un guide attentif et bienveillant, m'ont permis de rendre mon exposé plus clair et plus précis. Que ne puis-je m'acquitter envers M. Perrot, ancien directeur de l'École normale supérieure; M. Patenôtre, ex-ambassadeur de France à Madrid; M. Perroud, ancien recteur de l'Académie de Toulouse; M. Ernest Mérimée, professeur de langue et de littérature espagnoles; M. Georges Radet, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux; MM. Joseph Bédier, Émile Faguet, Gustave Lanson, Frédéric Plessis, qui m'ont tous prêté leur appui moral ou matériel. Il est juste que je leur associe, dans un souvenir reconnaissant, les noms de Joseph Texte et d'Émile Gebhard, mes premiers maîtres. S'il m'a été donné, à Madrid, de voir et d'entendre les écrivains de la génération nouvelle, j'en suis redevable à M. Lampérez, l'éminent historien de l'architecture espagnole,

ainsi qu'à M^{me} Blanca de los Rios de Lampérez, si avantageusement connue pour son talent et sa vaste érudition du public hispanophile. Enfin, je suis l'obligé, à des titres divers, de MM. Rodrigo de Sebastián, secrétaire de l'Instituto de Búrgos; Joaquín Alcaide de Zafra, Hildenfinger, Louis Menos, Henry Waymel, Ressigeac, à qui je suis heureux d'exprimer ici mes remerciements bien sincères.

ERRATA

Rectifications.

- P. 10 n. 4, p. 15 n. 3, p. 78 n. 1, lire Fée, 1861, et non Plée, 1859.
P. 17 n. 1, lire *Description de Valence*, Paris, 1804, et non *Voyage en Espagne*.
P. 73 n. 3, Blas Obregon, et non Blas de Obregon.
P. 86 ligne 20, *Bertrand et Raton*, et non *Bertrand ou Raton*.
P. 97 n. 4, cette horreur-là, et non cet honneur-là.
P. 104 n. 1, deciais, et non decides.
P. 175 l. 2, les cent soixante-quinze.
P. 224 l. 13, les sentiments, et non le sentiment.
P. 449 l. 15, la *Escuela del matrimonio*, et non la *Escuela de las mujeres*.
P. 496 l. 4, calculés, et non calculées.

Additions.

Ajouter aux références de Larra : p. 22 n. 3 (*Yo quiero ser cómico*); p. 23 n. 1 (*Teatros*); p. 23 n. 3 (*El derecho de propiedad*); p. 80 n. 2 (*De las traducciones*); p. 189 n. 12 (*Un tercero en discordia*).

Accents.

P. 9 n. 2, huérfano, et non huerfano; p. 21 l. 14, señoras, et non señoras; p. 79 n. 1, inmediatamente, et non inmédiatemente; p. 79 n. 3, festivas, et non festivás; p. 248 n. 3, estira, et non estirá.

Majuscules.

P. 1 l. 4, Vieille-Castille et non vieille Castille; p. 199 l. 19, *toledana*, et non *Toledana*; p. 201 l. 9, *tirios y troyanos*, et non *Tirios y Troyanos*; p. 271 l. 24, Anglais, et non anglais.

Punctuation.

P. 83 l. 24, supprimer la dernière virgule; p. 273 l. 8, *id.*

BIBLIOGRAPHIE

Éditions.

RECUEILS.

Poesías de D. Manuel Breton de los Herreros. Madrid, noviembre de 1831, Impr. de D. Pedro Ximenez de Haro, 8°. — Contient certaines pièces qui n'ont pas été réimprimées (poésies de circonstance, bucoliques).

Teatro de D. Manuel Breton de los Herreros. México, Impr. de Vicente García Torres, 1842-1843, 6 v. 12°. — J'ai cherché vainement à l'Ateneo et à la Biblioteca nacional de Madrid cette édition mentionnée au *Catálogo de las obras*, t. I, p. xix de l'édition de 1883-1884 citée plus loin.

Obras de D. Manuel Breton de los Herreros de la Real Academia Española. Madrid, Impr. Nacional, 1850-51, 5 vol. 8°. — Utile à consulter pour qui veut connaître les premières comédies (*Á la vez vez viruelas, Achaques á los vicios*), les vaudevilles traduits de Scribe (*No mas muchachos ó el solleron y la niña*), les *refundiciones* (*Si no vieran las mujeres*), les *comedias de magia* (*La pluma prodigiosa*), enfin les *artículos de costumbres*, réunis sous le titre de *Miscelánea crítica* (*Una carta, Los curanderos, Los años, Los importunos, Las cosas, Las cartas, Un marido dichoso, Cuatro consejos á un poeta dramático bisoño, Los sastres, Un hombre ocupado, Una comida de campo, De los tratamientos, El mal humor, Lo que es vivir en buena calle, Los dichos, Los hombres amables, Un empleado, El mayorazgo de Lucena, Galería de cuadros sueltos en forma de charadas ó quisicosas, Un pregunton, Placeres de la amistad, Una nariz*). Aucune des œuvres mentionnées ci-dessus n'a été réimprimée.

Obras escogidas de D. Manuel Breton de los Herreros, de la Real Academia Española, edicion autorizada por su autor y selecta por sí mismo con un prólogo por D. Juan Eugenio Hartzenbusch. Paris, Imp. de E. Thunot, 1853, 2 vol. 8°, coll. Baudry. — Renferme un fragment important qui n'a pas été reproduit dans l'édition postérieure : *Progresos y estado actual del arte de la declamacion en los teatros de España*.

Obras de D. Manuel Bretón de los Herreros. Madrid, Impr. de Miguel Ginesta, 1883-1884, 5 vol. grand 8°. — Édition définitive, à laquelle je renvoie toujours, sauf indication contraire. On trouvera en tête du premier volume le *Catálogo de las obras* (*colecciones, obras dra-*

máticas, poemas, poesías sueltas, obras en prosa, artículos de crítica literaria, dramática, musical, artículos varios)¹.

(ŒUVRES IMPRIMÉES ISOLÉMENT.

Toutes les pièces dramatiques ont été publiées séparément, sauf *La sorpresa* (1830), *El viaje á Huelva* (1830), 1835 y 1836, *ó lo que es y lo que será*, *Ariadna*, *Wallenstein*, *Como se pasa el tiempo*, *La codicia en posta*, sur lesquelles on n'a pu recueillir aucun renseignement précis; — *Mitridates* (1825), *La carcelera de sí misma* (1826), *El príncipe y el villano* (1827), *Las confesiones difíciles* (1827), *La autoridad paterna* (1828), *El rival de sí mismo* (1828), *El contumaz* (1829), *Con quien vengo vengo* (1831), *Yelva, ó la huérfana rusa* (1832), *La hermanita, ó la lección indiscreta* (1832), *El músico y el poeta* (1832), dont les manuscrits sont conservés à l'Ayuntamiento de Madrid; — *El ensayo* (1828), *Romeo y Julieta* (1830), *El cómico de la legua, ó la hospitalidad* et *Marion Delorme*, dont l'original est entre les mains des héritiers du poète. Aucune des œuvres mentionnées ci-dessus ne semble avoir été imprimée.

On trouvera des indications sur toutes les pièces publiées séparément, dans le *Catálogo de las obras* placé en tête de l'édition de 1883. On devra se reporter également au *Catalogue of the Spanish Library and of the Portuguese books bequeathed by George Ticknor* (Boston, 1879) qui mentionne en outre pour *Marcela* une 2^e édition en 1832 et pour *No más muchachos* une première édition en 1833.

Nous nous bornerons à citer ici les pièces originales qui n'ont pas été réimprimées dans les recueils: *El templo de Himeneo* (Madrid, impr. J. Sancha, 1829); *El templo de la gloria* (Madrid, 14, calle del Amor de Dios, 1833); *El triunfo de la inocencia* (*ib.*, 1833); *Los carlistas en Portugal* (*El Universal*, 15 avril 1834); *El plan de un drama* (Madrid, Repullés, 1835); *Otro diablo predicador* (*ib.*, 1835); *Las improvisaciones* (Madrid, Piñuela, 1837); *La ponchada* (Madrid, Yenes, 1840); *El novio pasado por agua* (Madrid, Gonzalez, 1852); *Cosas de Don Juan* (*ib.*, 1854); *El Ebro* (Madrid, Impr. Nacional, 1857); *Mocedades* (Madrid, Rodriguez, 1857); *Entre dos amigos* (*ib.*, 1860); *Elvira y Leandro* (*ib.*, 1860); *El peluquero y el cesante* (Mellado, 1861); *Los sentidos corporales* (Rodriguez, 1867).

Les poésies suivantes ont été publiées à part: *El furor filarmónico* (Madrid, impr. de Burgos, 1828); *Defensa de las mujeres* (Madrid, Aguado, 1829); *El carnaval* (Repullés, 1833); *Los escritores adocenados* (*ib.*, 1833); *La hipocresía* (*ib.*, 1834); *Los malos actores* (*ib.*, 1834); *Recuerdos de un baile de máscaras* (*ib.*, 1834); *La desvergüenza* (Madrid, Mellado, 1856). D'ailleurs on les retrouve toutes dans l'édition de 1883.

1. Voir au tome V, p. 8, cette indication importante: « Esta nueva edicion de las *Poesías* del autor contiene solamente las obras por él escogidas, las cuales se publican con las correcciones hechas de su mano y letra en el ejemplar que tenía dispuesto para darlas de nuevo á la estampa. 88 composiciones en verso

Biographie.

Galería de españoles célebres contemporáneos (primera serie). Madrid, 1841-1845, publicada por D. Nicomedes Pastor Díaz y Francisco de Cárdenas. — L'article consacré à Bretón est de Gil y Zárate.

Ferrer del Río (Antonio), *Galería de la literatura española en el siglo XIX*. Madrid, 1846.

Apuntes sobre la vida y escritos de D. Manuel Bretón de los Herreros, en tête du premier volume de l'édition de 1883, notice signée C. B. y O. (Cándido Bretón y Orozco, bibliothécaire et neveu du poète), source d'information très précise.

Molins (marqués de), *Bretón de los Herreros, recuerdos de su vida y de sus obras escritos por el marqués de Molins, en virtud de acuerdo de la Real Academia Española y publicados por orden y á expensas de esta corporacion*. Madrid, 1883. — L'ouvrage le plus complet qu'on ait écrit sur la matière et qui annule les biographies de Gil y Zárate et de Ferrer del Río.

Étude littéraire.

OUVRAGES ESPAGNOLS

Alarcon (Juan Ruiz de), *Comedias*. Madrid, 1857 (Rivadeneira).

Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX, por D. Pedro de Novo y Colson. Madrid, 1881-1882. — L'article consacré à Bretón est du marquis de Molins et daté du 8 septembre 1882.

Blanco García (El Padre Francisco), *La literatura española en el siglo XIX*. Madrid, 2^e édition (1^{er} vol. 1899, 2^e vol. 1903).

Blasco (Eusebio), *Las costumbres en el teatro*. Conférence faisant partie du recueil intitulé *España del siglo XIX*. Madrid, 1887.

Caballero (Ramón), *Diccionario de modismos, frases y metáforas*, 2^a edición. Madrid, 1905.

Cánovas del Castillo (Antonio), *El Solitario y su tiempo. Biografía de D. Serafín Estébanez Calderón y crítica de sus obras*. Madrid, 1883.

Cañete (Manuel), *El duque de Rivas*. Madrid, 1883.

Chaves (Manuel), *Don Mariano José de Larra (Fígaro), su tiempo, su vida, sus obras*. Sevilla, 1899.

Cotarelo y Morí (Emilio), *Isidoro Mañquez y el teatro de su tiempo*. Madrid 1902.

Cueto (Leopoldo Augusto de), marqués de Valmar, *Historia crítica de la poesía castellana en el siglo XVIII*. Madrid, 1893.

Donoso Cortés, *Obras*. Madrid, 1854-1855.

y 22 en prosa que forman parte de la coleccion de 1851, no se incluyen en esta; en cambio salen ahora á luz cuatro fábulas, dos letrillas, un romance, dos epigramas, una composicion en redondillas, el poema titulado *La desvergüenza*, y tres opúsculos en prosa, que no se hallan en la referida edicion. »

- Fernández de Moratín (Leandro), *Comedias*. Paris, Baudry, 1838.
- Fernández de Moratín (Leandro), *Poesías sueltas y obras en prosa*. Paris, Garnier, 1882.
- Gómez de Quevedo (Francisco), *Obras escogidas*. Paris, Baudry, 1860.
- Lomba y Pedraja (José R.), *El Padre Arolas*. Madrid, 1898.
- Menéndez Pelayo (Marcelino), *Anotaciones (Nuestro siglo*. Von Leixner, Barcelona, 1883.).
- Montoto y Rautenstrauch (Luis), *Un paquete de cartas, de modismos, locuciones, frases hechas, frases proverbiales y frases familiares*. Madrid-Séville, 1888.
- Ochoa (Eugenio de), *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporáneos en prosa y verso*. Paris, Baudry, 1840. (On y trouvera le discours de réception de Bretón à l'Académie espagnole.)
- Périodiques : *El Censor* (5 août 1820 au 13 juillet 1822); *Las Cartas españolas* (26 mars 1831 au 1^{er} novembre 1832); *La Revista española* (7 novembre 1832 au 26 août 1836); *El Artista* (5 janvier 1835 à 1836); *El Semanario pintoresco* (3 avril 1836 au 20 décembre 1857); *El Panorama* (29 mars 1838 au 13 septembre 1841); *La Revista de Madrid* (1838-1845); *El Entreacto* (31 mars 1839 au 28 mars 1841); *La Revista de teatros* (4 avril 1841 au 6 octobre 1845); *El Iris* (1841); *La Revista de España y del Extranjero* (1842-1848).
- Piñeyro (Enrique), *El romanticismo en Espana*. Paris, Garnier (sans date).
- Poetas líricos del siglo XVIII, Coleccion formada é ilustrada por el Excmo. S. D. Leopoldo Augusto de Cueto*. Madrid, Rivadeneyra, 1869-1875.
- Romancero general*, ed. por D. Agustin Duran. Madrid, Rivadeneyra, 1859-1861.
- Rodríguez Solís (E.), *Espronceda, su tiempo, su vida, sus obras*. Madrid, 1883.
- Schack (Adolfo Federico, conde de), *Historia de la literatura y del arte dramático en España*, traducida directamente del aleman al castellano por D. Eduardo de Mier. Madrid, 1886-1888.
- Valera (Juan), *Historia general de España desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII por D. Modesto Lafuente, continuada desde dicha época hasta nuestros días por D. Juan Valera, con la colaboracion de D. Andrés Borrego y D. Antonio Pirala*. Barcelona, Montaner, 1890.
- Zorrilla (José), *Recuerdos del tiempo viejo*. Madrid, 1882.

OUVRAGES FRANÇAIS

- Augier (Émile), *Théâtre complet*. Paris, 1889.
- Banville (Théodore de), *Petit traité de poésie française*. Paris, 1899 (Charpentier). — *Odes funambulesques*. Paris, 1900 (Charpentier).
- Des Granges (Charles-Marc), *Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire, 1800-1814*. Paris, 1897. — *La Comédie et les mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet*. Paris, 1904.

- Dumas (Alexandre), *Théâtre complet*. Paris, 1890-1893.
- Gautier (Théophile), *Poésies complètes*. Paris, 1896-1898.
- Lenient (Charles), *La comédie en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1888,
— *La comédie en France au XIX^e siècle*. Paris, 1898.
- Maigron (Louis), *George Sand et les mœurs* (*Revue de Paris*, 1^{er} et 15 décembre 1903).
- Martinenche (Ernest), *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*. Paris, 1900. — *Molière et le théâtre espagnol*. Paris, 1906.
- Mazade (Ch. de), *La comédie moderne en Espagne* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1847).
- Mérimée (Ernest), *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo*. Paris, 1886. — *Zamora, notes de voyage au pays des épopées* (*Bulletin hispanique*, juillet-septembre 1906). — *Précis d'histoire de la littérature espagnole*. Paris, 1908.
- Morel-Fatio (Alfred), Édition de l'*Arte nuevo de hacer comedias* de Lope de Vega (*Bulletin hispanique*, octobre-décembre 1901). — En collaboration avec M. Léo Rouanet, *Le Théâtre espagnol*. Paris, 1900 (Bibliothèque des bibliographies critiques).
- Scribe (E.), *Œuvres complètes*. Paris, 1855.
- Tannenberg (Boris de), *L'Espagne littéraire. Portraits d'hier et d'aujourd'hui*. Paris et Toulouse, 1903.

Étude historique ¹.

OUVRAGES ESPAGNOLS

- Abenamar y el Estudiante*, primer período, desde 1^o de diciembre de 1838 hasta 10 de marzo de 1839. Madrid (rédigé par Antonio María Segovia et Santos López Pelegrín).
- Alcalá Galiano (Antonio), *Recuerdos de un anciano*. Madrid, 1878.
- Barcia (Roque), *Un paseo por Paris*. Madrid, 1863.
- Campo Alange (conde de), *Pamplona y Elizondo*, dans le recueil des *Escritores españoles contemporáneos* d'E. de Ochoa. Paris, 1840.
- Córdova (Fernando Fernández de), *Mis memorias íntimas*. Madrid, 1886-1888-1889.
- Corte (J. de la), *Madrid en el año 1808*. Madrid, 1908.
- Escosura (Patricio de la), *Estudios históricos sobre las costumbres españolas. Novela original*. Madrid, 1851.
- Españolas (las) pintadas por los españoles*. Madrid, 1871-72.
- Españoles (los) pintados por sí mismos*. Ed. de 1851. Madrid.
- Estébanez Calderón (Serafín), *Escenas andaluzas*. Madrid, 1883.
- Estudiante (El)*, pseudónimo de Segovia. *Coleccion de composiciones serias y festivas en prosa y verso, escogidas entre las publicadas é inéditas del escritor conocido por El Estudiante*. Madrid, 1839.
- Farinelli (Arturo), *Apuntes sobre viajes y viajeros por España y Por-*

1. Je dois signaler un travail qui m'a rendu de grands services : le *Catalogue de l'histoire d'Espagne et de Portugal*. Paris, 1883, in-4^e, 2 vol., 507-126 p. Autographié. Bibliothèque nationale. Département des imprimés

- lugal. Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas.* Abril á setiembre de 1898. Madrid. — *Más apuntes y divagaciones bibliográficas sobre viajes y viajeros por España y Portugal. Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.* Madrid, 1903.
- Flores (Antonio), *Doce españoles de brocha gorda.* Barcelone, coleccion Diamante (sans date). — *Ayer, hoy y mañana, ó la fé, el vapor y la electricidad, cuadros sociales de 1800, 1850 y 1899, dibujados á la pluma.* Barcelona, Montaner, 1892-1893.
- Gómez de Arteche y Moro (José), *Guerra de la Independencia, historia militar de España de 1808 á 1814.* Madrid, 1868.
- Hartzenbusch (Eugenio), *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños desde el año 1661 al 1870.* Madrid, 1894.
- Lafuente (Modesto), *Fray Gerundio.* Madrid, 1837-1842. — *Teatro social,* Madrid, 1846. — *Viaje aerostático,* Madrid, 1847.
- Larra (Mariano José de), *Obras completas.* Barcelona, Montaner y Simon, 1886.
- Lechuguino (El) á la derniere, *mañana de su día bien empleado, papel joco-serio en el que se pintan muy al vivo las costumbres, usos y ocupaciones de estos caballeros,* por el editor del Cajon de Sastre D. M. A. J. Barcelona, impr. de José Rubio, octubre de 1830. — *El lechuguino á la derniere, tarde de su día bien empleado.* Barcelona, Impr. de la viuda é hijo de Texero, junio de 1831.
- Llauder (Manuel), *Memorias documentadas del teniente general D. Manuel Llauder, marqués del Valle de Rivas.* Madrid, 1844.
- Mesonero Romanos (Ramón de), *Panorama madrileño.* Madrid, 1881. — *Escenas madrileñas,* Madrid, 1881. — *Tipos y caracteres.* Madrid, 1881. — *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica,* Madrid, 1881. — *Memorias de un setenton.* (Je cite l'édition en 1 volume, Madrid 1880).
- Miñano (Sebastian de), *Cartas del pobrecito holgazan; Cartas de Don Justo Balanza; Cartas del madrileño* (réimprimées dans les *Escritores españoles contemporáneos* d'E. de Ochoa.
- Miraflores (marqués de), *Memorias para escribir la historia contemporánea de los siete primeros años del reinado de Isabel II.* Madrid, 1843.
- Oviedo (M. M.), *Empleomanía española ó medios esenciales é indispensables para contener sus abusos.* Madrid, 1829.
- Pirala (Antonio), *Historia de la guerra civil y de los partidos liberal y carlista.* Madrid, 1868-1870.
- Somoza (José), *Obras en prosa y verso, con notas, apéndices y un estudio preliminar* por D. José R. Lomba y Pedraja. Madrid, 1904.

OUVRAGES FRANÇAIS ET TRADUCTIONS

- Abrantès (Duchesse d'), *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811.* Bruxelles, 1838.
- Achard (Amédée), *Un mois en Espagne* (octobre 1848). Paris, 1848.

- Alaux (G. d'), *Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1847).
- Album d'un soldat pendant la campagne d'Espagne en 1823. Paris, 1829. (L'auteur, d'après le catalogue de M. Foulché-Delbosc, est Clerjon de Champagny.)
- Apothicaire (*Mémoires d'un*) sur la guerre d'Espagne pendant les années 1808 à 1814. Paris, 1828. (Pseudonyme de Marie-Sébastien Blaze, d'après M. Foulché-Delbosc.)
- Barrès du Molard, *Mémoires sur la guerre de la Navarre et des provinces basques*. Paris, 1842.
- Blanqui (Adolphe), *Voyage à Madrid* (août et septembre 1826). Paris, 1826.
- Bourgoing (Adolphe de), *L'Espagne. Souvenirs de 1823 et de 1833*. Paris, 1834.
- Bourgoing (J.-Fr.), *Tableau de l'Espagne moderne*. 2^e édition, Paris, 1797.
- Breton, *L'Espagne et le Portugal, ou mœurs, usages et costumes des habitants de ces royaumes, précédé d'un précis historique*. Paris, 1815.
- Brinckmann (M^{me} de), née Dupont-Delporte, *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850*. Paris, 1852.
- Cadahalso, *Aperçu moral, politique et critique de l'Espagne, ou Lettres africaines*, par le colonel D.-J. Cadahalso, traduites par M. Froment Champ-la-Garde. Paris, 1808.
- Challamel (Augustin), *Un été en Espagne*. Paris, 1843.
- Cuendias (Manuel de) et V. de Féréal. *L'Espagne pittoresque, artistique et monumentale, mœurs, usages et costumes*. Paris, 1848.
- Custine (Marquis de), *L'Espagne sous Ferdinand VII*. Paris, 1838.
- Davillier (Baron Ch.), *Voyage en Espagne par MM. Gustave Doré et Ch. Davillier*. Dans le *Tour du monde*, Paris, Hachette, t. II de chacune des années 1862 à 1869, 1871, 1872 et 1873. (Réédité en 1 vol. Paris, Hachette, 1874.)
- Dembowski (Baron Charles), *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile, 1838-1840*. Paris, 1841.
- Desbarrolles (Adolphe), *Deux artistes en Espagne, illustré par Eugène Giraud*. Paris, Gustave Barba, Panthéon populaire, 1846.
- Desdevises du Désert (G.), *L'Espagne de l'ancien régime*. 3 vol. Paris. I. *La société* (1897); II. *Les institutions* (1899); III. *La richesse et la civilisation* (1904).
- Diable boiteux de la Vieille Castille (Le petit), *Mes réminiscences de l'Espagne, esquisse rapide des mœurs et usages de ces contrées célèbres, etc.* Paris, 1823.
- F... (Le chevalier de), *Voyage en Espagne en 1798*. Paris, 1823. (D'après M. Foulché-Delbosc, l'auteur est Bernard-François-Anne Fonvielle.)
- Faure (Raymond), *Souvenirs du Midi, ou l'Espagne telle qu'elle est sous ses pouvoirs religieux et monarchiques, par R. Faure, médecin des hôpitaux militaires*. Paris, 1831.
- Fée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle, 1809-1859, par A.-L.-A. Fée, ancien pharmacien principal des armées..... membre titulaire de*

- l'Académie de médecine*. Paris, 1861. C'est par erreur que j'ai écrit aux pages 10, 15 et 78 : Plée, 1859.
- Fischer (Chrétien-Auguste), *Voyage en Espagne aux années 1797 et 1798; faisant suite au Voyage en Espagne du citoyen Bourgoing*. Traduit de l'allemand par Cramer. Paris, 1801. — *Description de Valence, ou tableau de cette province, de ses productions, de ses habitants, de leurs mœurs, de leurs usages...* pour faire suite au *Voyage en Espagne* du même auteur. Trad. Cramer. Paris, 1804. C'est à cet ouvrage et non au précédent que se rapportent les références de la page 17.
- Fontaney (c'est lui, d'après M. Morel-Fatio, qui se cache sous le pseudonyme de lord Feeling), *Voyages et aventures en Espagne; 1^{re} livraison: Scènes de la vie castillane et andalouse*. Paris, Charpentier, 1835.
- Foulché-Delbosc (R.), *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*. Paris, 1896.
- Foy (le général), *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*. Paris, 1827.
- Français peints par eux-mêmes (Les)*. Paris, t. I, Furne, 1853; t. II, Delahays, s. d. (ont paru de 1840 à 1842 par livraisons).
- Garaudé (Alexis de), *L'Espagne en 1851, ou impressions de voyage d'un touriste dans les diverses provinces de ce royaume*. Paris, 1852.
- Gautier (Théophile), *Emaux et camées*. Paris, Charpentier, 1902. — *Les Jeunes-France*. Paris, Charpentier, 1900.
- Huber (V.-A.), *Esquisses sur l'Espagne*. Traduit de l'allemand par Levraut. Paris, 1830.
- Jaubert de Passa, *Voyage en Espagne dans les années 1816, 1817, 1818, 1819, ou Recherches sur les arrosages, sur les lois et les coutumes qui les régissent, etc.* Paris, 1823.
- Jouy (Victor-Joseph-Étienne), *L'Hermite de la Chaussée d'Antin, ou observations sur les mœurs et les usages des Français au commencement du XIX^e siècle*. Paris, Pillet, 7^e édit., 1815-1816, 5 vol.
- Laborde (Alexandre de), *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 3^e édit., Paris, 1827.
- Lande (Louis), *Voyage dans le pays basque (Rev. des Deux Mondes, 1877)*.
- Langle (Marquis de), *Voyage en Espagne*, 6^e édition, seule avouée par l'Auteur. Paris, 1803.
- Latour (Antoine de), *Etudes sur l'Espagne. Séville et l'Andalousie*. Paris, 1855. — *Valence et Valladolid. Nouvelles études sur l'Espagne*. Paris, 1877.
- Lautier (de), *Voyage en Espagne du Chevalier Saint-Gervais et les divers événements de son voyage*. Paris, 1809.
- Lavallée. *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Espagne*. Paris, Didot, 1844-1847 (le premier volume en collaboration avec Adolphe Guérault).
- Limoùzin, *Souvenirs d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813, avec des observations sur les richesses et la fertilité de son sol, etc.* Paris, 1829.

- Madrid, ou Observations sur les mœurs et usages des Espagnols au commencement du XIX^e siècle, faisant suite à la collection des mœurs françaises, anglaises, italiennes.* Paris, Pillet, 1825. L'auteur, d'après M. Foulché-Delbosc, est Théodore Anne.
- Magnien.(Édouard), *Excursions en Espagne ou chroniques provinciales de la péninsule.* Paris, 1836.
- Mercier (L.-S.), *Le tableau de Paris.* Paris, Dentu, 1889.
- Monuments, souvenirs, mœurs de l'Espagne.* Fragment d'un voyage inséré dans la *Revue française.* Paris, novembre 1829. L'auteur est Alexis de Saint-Priest. Cf. Foulché-Delbosc.
- Morel-Fatio (Alfred), *Études sur l'Espagne*, trois séries. Paris, 1888, 1890, 1904. — *La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse.* Bordeaux-Paris, 1899.
- Motte (Baron de la), *L'Espagne, tableau politique, civil, religieux, administratif, industriel, commercial, géographique, historique, etc. de la Péninsule.* Paris, 1835.
- Pecchio (Joseph), *Six mois en Espagne. Lettres de M. Joseph Pecchio à lady J. O.*, traduites de l'italien par Léonard Gallois. Paris, 1822.
- Plée (voir Fée).
- Quinet (Edgar), *Mes vacances en Espagne.* Paris, 1846.
- Reybaud (Louis), *Jérôme Paturot.* Paris, Michel Lévy, 1864.
- Rehfues, *L'Espagne en 1808, ou Recherches sur l'état de l'administration, des sciences, des lettres... faites dans un voyage à Madrid en l'année 1808*, par J. F. Rehfues bibliothécaire de S. M. le roi de Wurtemberg, traduit sur le manuscrit en langue allemande. Paris, 1811.
- Roziers (attribué à de), *Deux mois au quartier général de Don Carlos.* Bordeaux, 1836.
- Rozoir (Ch. du), *Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne.* Paris, 1823.
- Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844. Lettres sur les mœurs politiques et sur la dernière révolution de ce pays*, par J. Tanski, ancien capitaine de la légion étrangère au service de France et d'Espagne. Paris, 1844.
- Taylor (Baron), *L'Espagne pittoresque.* Paris, 1826.
- Théâtre de la guerre, ou Tableau de l'Espagne*, par P. C. et Ch. N. Paris, 1823.
- Yriarte (Charles), *La société espagnole.* Paris, 1861.

OUVRAGES ANGLAIS. — TEXTES ET TRADUCTIONS

- Beckford (William), *Italy with sketches of Spain and Portugal.* Paris, coll. Baudry, 1834.
- Bentham (Jérémie), *Essais sur la situation politique de l'Espagne, sur la constitution et sur le nouveau code espagnol.* Paris, 1823.
- Blaquière (Edward), *Examen historique de la révolution espagnole, suivi d'observations sur l'esprit public, la religion, les mœurs et la littérature de l'Espagne.* Traduit de l'anglais. Paris, 1815.
- Borrow (George), *The Bible in Spain or the journeys, adventures and*

- imprisonments of an Englishman in an attempt to circulate the scriptures in the Peninsula.* London, Murray, 1843.
- Capell Brooke (Sir Arthur de), *Sketches in Spain and Morocco.* London, 1831.
- Cook (voir Widdrington).
- Ford (Richard), *Gatherings from Spain (Selected from the Handbook of Spain).* Londres, 1861.
- Inglis (Henry D.), *Spain in 1830.* London, 1831.
- Jones (John), *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal pendant les années 1807 à 1813, plus la campagne de 1814 dans le midi de la France, par le colonel sir John Jones, avec des notes et commentaires par M. Alph. de Beauchamp.* Paris, 1819.
- Recollections of the Peninsula, by the author of « Sketches of India ».* London, 1827.
- Rose, *Among the Spanish people, by Hugh James Rose English chaplain of Jerez and Cadiz.* London, 1877.
- Southey, *Letters written during a journey in Spain and a short residence in Portugal.* London, 1808.
- Swinburne, *Voyage de Henri Swinburne en Espagne, en 1775 et 1776.* Traduit de l'anglais. Paris, 1787.
- Townsend, *Voyage en Espagne fait dans les années 1786 et 1787 par Joseph Townsend.* Traduit de l'anglais sur la 2^e édition par J. Pictet-Mallet, de Genève. Paris, Dentu, 1809.
- Widdrington, *Sketches in Spain during the years 1829, 1830, 1831 et 1832, by captain E. Cook.* Paris, 1834. — *Spain and the Spaniards in 1843 by captain S. E. Widdrington.* London, 1844.
-

LIVRE PREMIER

VIE DE BRETÓN

- I. SA PROVINCE : Le pays; la famille.
- II. MADRID AU TEMPS DE L'OCCUPATION FRANÇAISE : Premières études; il s'engage.
- III. A L'ARMÉE : La guerrilla de l'Empecinado; campagne de Catalogne; aventures de garnison.
- IV. L'ADMINISTRATION : Propagande libérale; coutumes de Valence et de Murcie.
- V. SITUATION MATÉRIELLE DU THÉÂTRE : La réaction de 1823; entreprise de traductions; le public; les acteurs; concurrence de l'Opéra; le répertoire.
- VI. LE SUCCÈS : Influence de Grimaldi; le Parnasillo; relations avec la noblesse libérale; amour de tête; *Marcela*; débuts dans le journalisme; Bretón et Figaro, la brouille; vogue du romantisme; l'Ateneo, le Liceo; il entre à l'Académie; son mariage.
- VII. PERSÉCUTIONS POLITIQUES : L'affaire de la *Ponchada*; voyage au pays basque.
- VIII. DÉCEPTIONS : Retour de Narváez; le salon d'Escosura; attaques de la Presse; la cabale; double revanche.
- IX. LA VIEILLESSE : Mélancolie et misanthropie; querelle avec les académiciens.
- X. L'HOMME : Ses amitiés; son caractère; la passion du théâtre.

I

Manuel Bretón de los Herreros, fils de D. Antonio Bretón y Pérez et de D^a Petra Herreros y Abadía, est né le 18 décembre 1796 à Quel, dans la province de Logroño, sur les confins de la vieille Castille, de la Navarre et de l'Aragon¹.

1. Acte de naissance copié sur les registres de la paroisse de Quel :

« En veinte de diciembre de este presente año de mil setecientos noventa y seis; yo D^a Bartholome Agustin Aldama theniente de cura de la parroquia de essas villas de Quel, puse Chrismas y baptizo á un niño, que nacio dia diez y ocho del mismo mes, entre doce y una de su noche (segun declaracion que en orden á esto hicieron sus padres) á quien puse por nombre Manuel Maria Domingo Thomas, hijo legitimo de D^a Antonio Breton y de D^a Maria Petra Herreros : abuelos paternos D^a Sebastian Breton y Escalona y D^a Maria Angel Perez natural esta de la villa de Autol; maternos D. Juan Manuel Herreros

Ce canton fertile de l'ancienne Tarraconaise n'attire pas les touristes. Calahorra, la station la plus proche, ne montre aucune vanité d'avoir donné le jour à Quintilien. Sans doute elle est plus fière de sa réputation belliqueuse et du siège atroce où les alliés de Sertorius poussèrent l'acharnement jusqu'à tuer leurs enfants pour les saler, avant de manger leurs femmes. La ville déchue, dont rien ne rappelle la trop célèbre *fames calagurritana*, n'offre plus qu'un amas jaunâtre de masures pittoresquement étagées. C'est à l'encoignure d'une rue poussiéreuse et labourée d'ornières qu'un véhicule étrange, le « courrier » de Quel, attend, par habitude, les rares négociants qui viennent marchander sur place les vins de la Rioja. Plus d'un regard inquiet dévisage le visiteur inoffensif et pourtant suspect d'apporter la concurrence, même s'il est tenté, quand la primitive carriole à deux roues s'ébranle, pour une course de trois lieues, de redire mélancoliquement le vers désenchanté du poète :

Quel es su nombre, harto pobre ¹.

Mais les montagnes de Soria qui se découpent sur un ciel d'été, les oliviers, les blés mûrs, les vignes où rougissent des grappes bien tassées forment un ensemble accueillant. Le paysage se fond dans une vapeur lumineuse tandis que l'horizon poudroie à l'infini. On laisse à gauche une fraîche guinguette, envahie tumultueusement, à mi-chemin, par des villageois attardés qui joueront leurs derniers cuartos. Des muletiers rubiconds, vraie postérité de Sancho Panza, prennent d'assaut la tartane. L'outre passe à la ronde. Les quolibets se croisent, sous la bâche étriquée, avec l'âpre accent du terroir. Bientôt, la route escaladant les rampes, ce sont les aires en plein vent, les petits ânes chargés de paille

natural de la referida de Autol y D^a Franc^a Abadia natural esta y los demas de estas referidas villas; Padrinos D^a Florentino Herreros y D^a Faustina Herreros, tios carnales del baptizado á quienes adverti el parentesco espiritual que contrajeron y demas cargas y para que conste lo firme ut supra D. Bartholome Agustin Aldama. »

1. « Son nom est Quel, nom bien modeste. » *Obras de D. Manuel Brétón de los Herreros*, Madrid, Cuesta, 1883, t. V, p. 249.

hachée, les mules piétinant la gerbe, et, dans la poussière qui tourbillonne, le rythme brutal des chansons d'Aragon. Voici que brusquement le plateau se creuse. On dévale sous d'énormes blocs suspendus. Une maison surgit, couronnée d'un figuier pris aux fissures du roc, puis une rue taillée dans l'escarpement calcaire, enfin l'interminable muraille à pic écrasant l'église qui surplombe ce bourg rencogné de deux mille âmes. Au fond du ravin, serpente le mince filet du Cidacos et là-haut, très haut, par delà les corneilles qui tournoient, se hérissent la farouche découpeure du vieux château mauresque, gothique ou romain. Le décor est vraiment digne d'un poète.

On ne s'aperçoit pas, en lisant Bretón, qu'il en fût vivement touché. Ne nous récrions pas lorsqu'il exhume en l'honneur de son berceau rustique la « corne d'Amalthée », le « doux Zéphyr », ou les « délices de Bacchus »¹ : la mythologie gardait toute sa fraîcheur à la veille du romantisme. Beaucoup plus tard, instruit par la vogue des revues illustrées, il s'avisa de conter les noces légendaires de *Picuezo* et de *Picueza*², deux colosses de pierre qui font peur aux marmots. Inutile de chercher l'ombre d'une émotion dans son *Matrimonio de piedra*. S'il revenait à son verger du Cidacos, c'était pour surveiller prosaïquement sa récolte de fruits, pour flâner sous la treille comme Martial, son compatriote, en regardant monter la « tête chenue » du Moncayo bien au-dessus du vignoble aragonais. Car il aimait la prospérité joviale de cette « Andalousie du Nord »³, appréciait les plaisanteries du cru dans leur saveur un peu rude, assistait aux parties de pelote, encourageait les bons chanteurs, tenant sa place aux « meriendas », goûters champêtres où la belle humeur jaillit du sol. A Quel, on improvise avec fureur. En donnant gaîment des entorses à la prosodie, les vigneronns se renvoient des couplets qui fleurent le terroir

1. *Obras*, 1883, t. V, p. 249.

2. *Ibid.*, t. V, p. 529.

3. Davillier, *Voyage en Espagne. Tour du monde*, 1872, 2^e semestre, p. 392.
Il existe une réimpression : Paris, Hachette, 1874.

comme leur vin sent la poix. La gazette du village rapporte qu'aujourd'hui encore deux parents de Bretón excellent dans ces joutes renouvelées de Théocrite¹. Et parmi ces paysans métromanes on conserve le souvenir de certaine veillée de Noël où l'apprenti poète, alors âgé de neuf ans, s'est vengé des taloches d'une servante en lançant de sa voix enfantine, mais vibrante d'émulation, un premier quatrain moqueur. De bonne heure la muse avait souri à l'intrépide bambin. Il allait apporter à Madrid l'accent gouailleur et l'aimable facilité des gars de la Rioja.

Sa première enfance, jusqu'à l'âge de dix ans, il la passe au village. Sa famille était considérée. Sur les registres de sa paroisse on accorde à ses ancêtres les honneurs du *Don*, preuve d'opulence, sinon de noblesse. Attachés à leurs vignes, à leurs cuves, à leurs celliers, tous ont vécu là pacifiquement, satisfaits d'une obscurité confortable. Leur parenté pullulait. Aucun nom, dans le pays, ne semble plus répandu que celui de Bretón, sauf peut-être celui d'Herreros que le poète tenait de sa mère et qu'il ajoutait au sien d'après l'usage espagnol.

Une plaque de bronze, au numéro 1 de la calle del Medio, nous rappelle qu'il habitait une maison spacieuse, aux escaliers massifs et dont la corniche essaie, plus modestement il est vrai, de copier certains hôtels du *xvii^e* siècle, entre autres le « palais » qui, depuis sa déchéance, continue d'abriter la mairie, le cercle, l'auberge et trois ménages. Une logette à l'italienne s'ouvre, aujourd'hui encore, du côté de la vallée. Volontiers, on se représente Manuel accoudé sur cette balustrade, regardant les vergers fleuris qui descendent vers le Cidacos, plus loin les caves qui fourmillent au revers d'une colline de tuf, et, chaque soir, le défilé des jeunes filles, quand, du même pas souple qu'autrefois, avec une élégance flexible de Rebeccas villageoises, elles remontent leur belle cruche élancée, de forme pure et antique. Sa mémoire se remplissait ainsi d'images gracieuses. Il ne pouvait qu'aimer

1. Je tiens ces renseignements d'un parent de Bretón qui est aujourd'hui pharmacien à Quel.

la vie avec la foi robuste d'un paysan qui jouit du ciel, et l'entrain d'un fils de famille assuré de l'avenir. De cette longue série de générations calmes il héritait un bon sens inébranlable, un respect inné du foyer, de la tradition, un invincible attachement aux choses du pays, aux gens du village. Trop provincial pour devenir jamais cosmopolite, il devait garder son accent même en traduisant. On reconnaîtra son style à ce je ne sais quoi de vif et de hardi qui s'apprend moins chez les auteurs que dans la conversation des terriens endurcis. Sagesse, patience, respect de l'ordre, patriotisme et jovialité, tel fut son lot, la meilleure part et la seule qu'il put conserver de son patrimoine.

II

Car cette famille bien posée allait mordre à l'appât des honneurs. Manuel était fier de son parrain, le capitaine Florentino de los Herreros. Il entendait souvent parler de l'avocat de Madrid, un autre frère de sa mère. Tels furent sans doute les parents mal avisés qui décidèrent D. Antonio Bretón à quitter ses vignes. Il conçut l'espoir imprudent, mais naturel en Espagne, d'entrer dans la bureaucratie, d'assurer aux siens l'hérédité des sinécures. On pouvait croire à Quel que les portes s'ouvriraient toutes grandes devant un Bretón y Pérez. Malheureusement, le titre envié de *covachuelista* était l'objet de farouches compétitions. Force fut au candidat évincé de se rabattre sur le négoce. Mais, doucement obstiné, il reparut dans les antichambres et conquît sa place au département des Indes. Sous la surveillance tracassière des conseils, les marchands de soieries, les joailliers, les épiciers, les droguistes avaient souvent maille à partir avec un gouvernement jaloux de conserver le monopole des transports maritimes¹. D. Antonio Bretón

1. Voir Desdevises du Désert, *L'Espagne de l'ancien régime*, t. III. *La richesse et la civilisation*, Paris, 1904, p. 137

devint le fondé de pouvoir des grandes corporations madrilènes¹. Ce poste quasi officiel lui assurait honneur et profit. Il en aurait joui longtemps, sans l'intervention de Napoléon qui ruina la marine marchande. Notre campagnard tenace s'accrocha désespérément à des promesses en l'air, résigné à la vie démoralisante du solliciteur, comptant sur l'imprévu, la faveur ou la justice. Réduit au faible produit de ses terres qui rentrait tard ou mal, à cause de l'insécurité du pays, il eut le talent de se maintenir à Madrid et de nourrir six enfants, on devine au prix de quelles angoisses. En 1811, il mourait découragé. Sa veuve connut la pauvreté décente. Les propriétés furent cédées à vil prix. La misère frappait à la porte lorsque D. Luis de Figueroa, un riche *mayorazgo*, s'éprit fort à propos de Carlota, la sœur du poète. Nous retrouverons dans l'œuvre de Bretón l'écho de cette détresse. Plus d'une fois, le rire sonnera faux, la bouche gardant son pli amer. Personne n'était mieux préparé que ce fils d'employé à chanter, sur le mode burlesque, la grandeur et la décadence du fonctionnarisme espagnol.

Second des quatre fils, Manuel fut élevé avec les enfants du peuple à l'école des Piaristes (*Escuela Pia de San Anton*). Seuls les Escolapios avaient gardé le droit d'enseigner, après l'expulsion des jésuites². Ils furent bientôt frappés à leur tour, les autorités françaises ayant prononcé la suppression générale des congrégations. Beaucoup vécurent à Madrid après la dissolution de leur ordre, entre autres le père Fernando de Peñaranda, maître de Bretón. C'est grâce à lui que le poète fut en mesure de présenter, le 1^{er} octobre 1834, une sorte de *curriculum vitae* établissant qu'il avait terminé *con toda perfeccion* ses études de latinité et d'humanités en 1811³. On ne s'étonnera pas qu'il ait tiré un profit médiocre de cet enseignement interrompu et traqué par le pouvoir.

1. *Apuntes sobre la vida y escritos de D. Manuel Bretón de los Herreros*, en tête de l'édition de 1883, avec les initiales C. B. y O. (Cándido Bretón y Orozco, neveu du poète.)

2. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, 2^e éd., 1797, t. I, p. 302.

3. Marqués de Molins, *Bretón de Los Herreros, recuerdos de su vida y obras*, Madrid, 1883, p. 8.

Après avoir déchiffré, comme ses condisciples, quelques fragments de Térence, l'Art poétique d'Horace et l'Énéide, il oublia vite les premiers éléments du latin qu'il jugera bon de rapprendre par la suite. Comment se serait-il passionné pour les débats oratoires des Romains et des Carthaginois? Madrid offrait un spectacle autrement curieux à l'esprit malin du jeune externe. L'Espagne entraît dans la voie des transformations radicales¹. On avait supprimé d'un trait de plume l'Inquisition, le Conseil de Castille, les droits seigneuriaux, les douanes intérieures, le Vœu de saint Jacques, le Conseil de la Mesta, la torture, la potence, la peine des verges à l'armée. On avait institué le Tribunal de commerce, la Bourse, le Conservatoire, le Musée. Le roi Joseph, qui n'ignorait pas les surnoms injurieux qu'on lui prodiguait, s'efforçait de gagner les sympathies populaires en travaillant au bien-être des masses. On portait la pioche dans les quartiers malsains; on perçait la rue del Arenal; la plaza de Oriente commençait à se dessiner devant le palais de Charles III. D'autre part, les fêtes officielles, les cérémonies de cour prêtaient aux malicieux commentaires autant qu'aux enthousiasmes de commande. Tantôt, le jour de la Saint-Joseph, des bandits salariés criaient vivat en faveur de l'intrus, à la consternation des vrais patriotes; tantôt les grands d'Espagne se dérobaient à l'honneur de porter la bannière du roi². Une sorte de gaieté factice se répandait dans les bas-quartiers; on s'amusait par ordre supérieur³; les bals, les théâtres s'ouvraient gratuitement. Pour complaire aux étrangers, le grand acteur Maiquez représentait les tragédies d'un répertoire inconnu et triomphait dans les rôles de Néron, d'Auguste, d'Orosmane, d'Œdipe et de Manlius. La cour subventionnait les *loreros*, voulant surprendre les bonnes grâces de la canaille. Mais la foule dévisageait curieusement ses vainqueurs, riant sous cape des

1. Mesonero Romanos, *Memorias de un Selenton*, Madrid, 1880, p. 73-80.

2. Mesonero, *ibid.*, p. 50.

3. Limouzin, *Souvenirs d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811 1812 et 1813*. Paris, 1829, p. 20-39.

aristocrates francisés qui étalaient sans embarras leurs décorations neuves. Elle avait peine à reconnaître les conquérants du monde dans ces troupiers efflanqués, brusquement arrachés aux dépôts, dans ces conscrits mal équipés qui ouvraient sur la populace de grands yeux naïfs¹. Pourtant, depuis la sanglante échauffourée du *Deux-Mai*, la stupeur avait fait place à la résignation et la résignation à la confiance². Notre état-major s'était prodigué, pendant la famine de 1811, afin de remédier à la misère commune. On revit après l'expulsion du roi Joseph, quand il revint pour la seconde fois, les folies du carnaval et l'enterrement grotesque de la sardine. La bonhomie des Français attirait, par contraste avec la raideur anglaise. Tous en voulaient à Wellington d'avoir détruit la fabrique de porcelaine du Retiro dans sa fuite précipitée. — Bretón n'avait pas attendu si longtemps pour s'enrôler. Il est difficile d'imaginer ce que furent au juste ses impressions pendant cette période décisive de l'histoire nationale. Il ne pouvait que détester furieusement le régime qui ruinait les siens. Pourtant son âme s'était échauffée au souffle de l'esprit nouveau. Il ne cessera jamais d'appeler ardemment les réformes et le progrès. Qui sait, puisque la jeunesse est volage, s'il n'a pas été gagné par cette fureur de divertissement? Le nom de Maïquez avait certainement retenti à ses oreilles. Peut-être a-t-il appris de la bouche d'un grand acteur à reconnaître le mérite de nos dramaturges qui deviendront plus tard ses fournisseurs et ses modèles.

1. Foy, *Histoire de la guerre de la péninsule sous Napoléon, précédée d'un tableau politique et militaire des puissances belligérantes*, Paris, 1827, t. III, p. 89.

2. Mesonero, livre cité. Il note vers la fin de 1809 « cierta expansion de confianza y de consuelo » (p. 70 à 103).

Consulter *Madrid en el año 1808*, par J. de la Corte, Madrid, 1908. Cf. également Cotarelo *Isidoro Maïquez y el teatro de su tiempo*. Madrid, 1902, p. 298 : « Regresaron algunas familias que el terror había alejado en los primeros instantes de la segunda ocupación; otras de provincias se creyeron más seguras en la capital, donde las alternativas de sujeción y mando de uno y otro partido eran menos frecuentes y peligrosas, y en la primavera de 1809 la vida de Madrid parecía ya la ordinaria en tiempos de paz. »

III

Toujours est-il que Bretón s'engageait, le 24 mai 1812, pour chasser l'envahisseur. Le patriotisme, à dire vrai, n'est pas la seule raison qui l'ait décidé. Après la mort de son père, il avait sollicité vainement l'appui d'un oncle endurci dans la pratique de la chicane¹. Par ces temps d'oppression et d'anarchie, l'arrivée d'un neveu affamé n'était point de nature à provoquer les effusions généreuses. L'écolier, qui se rappelait l'hospitalité large de son village, ressentit cruellement l'insulte. Il n'eut pas la force de l'oublier : lentement, il prépara sa vengeance, fier de lancer par-dessus la rampe, quatorze ans plus tard, cette réplique cinglante de l'*Ecole des parents* :

« Oui, je ne puis le nier, — je suis plus pauvre que les rats; — mais bien qu'orphelin et pauvre, — je me respecte, Dieu merci... — Je servirai, oui, messieurs, — et ce sera sans infamie, — non des parents impitoyables — et mesquins, mais la patrie. — Je n'attends pas de grandes richesses; — en affrontant périls et balles, — j'aurai du pain et de la gloire, — pour un soldat, c'est assez². »

Comme tous ceux qui ont connu trop vite les humiliations, Bretón conservera de terribles rancunes avec un fonds de susceptibilité farouche. Pourtant il y avait mieux qu'une révolte d'amour-propre dans cette résolution qui le jetait, à seize ans, au milieu des atrocités d'une guerre

1. *Obras*, 1883, t. I, p. iv (*Apuntes sobre la vida*).

2. *Los dos sobrinos ó la escuela de los parientes*, acte II, sc. vii :

Yo, no lo puedo negar,
soy más pobre que las ratas,
pero aunque húrfano y pobre,
tengo vergüenza, á Dios gracias.

Yo serviré; sí, señores,
pero será sin infamia :
no á parientes despiadados
y ruines, sino á mi patria.
No espero grandes riquezas,
sino peligros y balas,
pero tendré pan y gloria,
que para un soldado basta.

sans quartier. On aime à croire qu'il obéit à l'impulsion d'un chevaleresque désintéressement, qu'il eut nettement conscience de sa témérité. Certes, les sentiments nobles n'étaient pas étouffés dans cette famille éprouvée : l'enfant pouvait faire autour de lui des comparaisons rassurantes et suivre énergiquement les traces de son parrain, le capitaine Florentino de los Herreros, revenu au prix de mille dangers des bords de la Baltique, avec la division La Romana, pour défendre la dynastie légitime et l'intégrité du sol natal¹.

Manuel s'enfuit de Madrid, traverse les rochers du Guadarrama et s'engage au bataillon à cheval d'Ávila (*sic*). Comme le régiment de volontaires du même nom avait été fait prisonnier en 1810, il ne restait en son lieu et place qu'un bureau d'enrôlement avec les cadres nécessaires à l'instruction des recrues. Celles-ci étaient immédiatement dirigées sur la guerrilla de l'Empecinado². Vers cette époque la gloire du célèbre partisan déclinait. Ses exploits les plus hardis se rapportent à l'année 1811. Mais il s'était laissé battre le 7 février 1812 à Rebollar de Sigüenza par le général Guy³. Lui-même n'avait échappé que par miracle à nos batteurs d'estrade et la trahison de son lieutenant Saturnino Albuin paralysait ses efforts. Vite reconstituée, la guerrilla perdit ses qualités d'audace et de mobilité dès qu'elle eut reçu l'apport des troupes régulières. Gênée plutôt que servie par la cavalerie et l'artillerie, elle dut limiter le champ de ses opérations. Les populations, fatiguées par des réquisitions continuelles, commençaient à se révolter contre les excès des corps francs⁴. Déjà certaines villes appelaient ouvertement le secours des Français. Bretón arrivait juste à temps pour assister à la décadence de la guerre d'embuscades.

1. La Romana était revenu de Danemark le 17 août 1808.

2. Voir sur le célèbre chef de bandes, le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* et le roman de Pérez Galdós, *Juan Martín el Empecinado*.

3. Lavallée, *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Espagne*, Paris, Didot, t. II, 197.

4. Jones, *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal pendant les années 1807 à 1813, plus la campagne de 1814 dans le midi de la France*, par le colonel John Jones, avec des notes et commentaires par M. Alph. de Beauchamp. Paris, Germain Mathiot, 1819, t. I, p. 282; t. II, p. 44. Voir aussi Plée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, Paris, 1859, p. 251.

Pourtant la cause de l'Indépendance faisait de rapides progrès. L'échec de Marmont, battu près de Salamanque le 22 juillet 1812, la fuite de Joseph, obligé le 11 août de quitter sa capitale, permirent à Bretón de faire une courte apparition à Madrid, en même temps que l'enthousiasme délirant des patriotes lui fournissait la matière et l'occasion d'un premier succès poétique¹. Nous le retrouvons le 3 septembre au régiment d'infanterie légère d'Aragon, cantonné provisoirement dans la région d'Alicante. Les rudes compagnons de l'Empecinado avaient déplu sans doute à ce latiniste émancipé, qualifié d'*éludant* par ses chefs. Qu'il ait préféré la camaraderie moins brutale des volontaires recrutés sur les bords du Jalón ou du Cidacos, rien de plus naturel. Il se donnait lui-même comme un fils de Quel, domicilié dans son village (*avecindado en su pueblo*)²: on le voit par sa feuille de route. Il serait difficile, faute de tout document probant, de le suivre à travers les opérations qui ont amené l'affranchissement complet de sa patrie. Nous savons seulement qu'il a pris part à la campagne de Catalogne, de toutes la moins glorieuse³. Suchet se retirait pied à pied, laissant de fortes garnisons à Murviedro, à Peñíscola, à Tortose, à Lérida, à Mequinenza, risquant souvent et presque toujours avec succès des retours offensifs. Quelques-unes de ces places furent livrées aux Espagnols par la trahison d'un aide de camp. D'autres qui tenaient encore en 1814 furent évacuées d'après une convention rédigée à Toulouse⁴. La fortune semblait refuser à Bretón l'honneur de contribuer à une grande victoire.

Avec la paix commencent les déceptions et les tribulations. Il rend ses galons de *cabo primero*, gagnés péniblement après une campagne de deux ans, pour entrer en 1817 dans la cavalerie légère, aux Chasseurs de Madrid. Soutenu par de puissantes influences, il est sur le point d'obtenir les cordons de cadet lorsqu'on supprime le régiment. Le voilà donc obligé, bon gré mal gré, de rejoindre celui de la Côte de Grenade,

1. Molins, *Bretón*, p. 11.

2. Molins, *Bretón*, p. 12, où l'on trouvera la *filiación* in extenso.

3. *Obras*, 1883. *Apuntes sobre la vida*, t. I, p. v.

4. Jones, *Histoire de la guerre d'Espagne*, t. II, p. 157.

à Murcie. Nouveau changement en 1818. Il passe au 1^{er} léger, comptant servir en Amérique sous les ordres de La Bisbal. C'est en 1822 seulement qu'il obtient son congé définitif ¹. — On s'étonne qu'il n'ait jamais pu dépasser le premier échelon de la hiérarchie militaire. Est-il nécessaire d'incriminer ici l'incurie ou la partialité des chefs? Dans son étude sur les guerres de la péninsule, un témoin bien informé, le général Foy, porte un jugement sévère sur l'armée régulière ². Les Anglais, toujours prêts à médire des troupes espagnoles, afin de s'attribuer l'honneur de la victoire, dénoncent comme lui l'incapacité des officiers. Les trois académies de Cadix, de Zamora et de Barcelone avaient été fondues en une seule qui formait indifféremment des ingénieurs, des fantassins ou des cavaliers ³. On n'exigeait plus d'études préparatoires. On réservait un bon tiers des grades aux sous-officiers dont la plupart étaient recrutés parmi l'écume de la populace. Au surplus, il fallait accorder une place dans les états-majors aux anciens chefs de guerrillas. Ferdinand VII, qui détestait l'armée, ne faisait rien pour améliorer la situation morale ou matérielle des régiments ⁴. Le talent précoce de Bretón ne pouvait que lui nuire auprès des aristocrates ignares, ou des partisans élevés sur le pinacle. Il est certain, d'autre part, que notre aimable improvisateur n'avait nullement l'étoffe d'un soldat de fortune. Rebelle par nature à la ponctualité mécanique, il prenait avec la discipline d'étranges libertés. Ne le vit-on pas, avant l'expulsion des Français, abandonner sa compagnie quatre jours durant et revenir sans cartouches ⁵?

1. *Obras*, 1883, *Apuntes*, p. v, et aussi Molins, *Bretón*, p. 13.

2. Foy, *Histoire de la guerre de la péninsule sous Napoléon, précédée d'un tableau politique et militaire des puissances belligérantes*, t. II, p. 220 : « Depuis cette époque on s'aperçut d'une décadence parmi les officiers de l'armée. Ils étaient en général d'une qualité inférieure à leurs soldats, sous le rapport de l'éducation, de l'instruction et de la capacité. »

3. Gomez de Arteche. *Guerra de la Independencia. Historia militar de España de 1808 à 1814*. Madrid, 1868, t. I, p. 485 : « Los estudios duraban 18 meses y consistían en aritmética, geometría, fortificación permanente y de campaña, castramentacion y nociones de artillería y de dibujo tipográfico. Concluidos los cursos, los cadetes que no optaban por examinarse en Alcalá para ser ingenieros iban á practicar el servicio en los cuerpos de infantería y caballería. »

4. Blaquière, *Examen historique de la Révolution espagnole, suivi d'observations sur l'esprit public, la religion, les mœurs*, trad., Paris, 1823, t. I, p. 249.

5. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, p. v.

Rétrogradé, il ne fut pas corrigé. En novembre 1818, autre disparition, d'un an cette fois. L'autorité militaire pousse la condescendance jusqu'à l'accueillir lorsqu'il se présente le 1^{er} août 1819, car il justifie son absence causée par une blessure reçue hors du service¹. Avouons qu'on avait quelque indulgence pour cet enfant prodigue. Entre temps, comme il s'était jeté hardiment dans le mouvement révolutionnaire, il pérerait à la tribune. Or, la majorité des officiers n'était pas encore gagnée aux idées libérales. Autant de raisons de traiter en suspect ce cavalier indiscipliné qui fut néanmoins proclamé « soldat d'élite » (*soldado distinguido*)².

Mais on aurait tort de supposer que Bretón a perdu sa jeunesse et gaspillé ses forces dans ces neuf années bien comptées de service actif. Il ne se plaindra pas, au cours de sa longue carrière dramatique, d'avoir appris de bonne heure à connaître les hommes. Tout d'abord les déceptions ont trempé son âme. Il a souffert de la faim, du mépris, de l'injustice et risqué noblement sa vie. N'oublions pas que ce libéral impénitent, mais esclave du devoir, s'est jeté un jour, sabre au clair, pour sauver son colonel, sur des mutins retranchés dans une écurie³. Tandis qu'il souffrait des rebuffades sous la trique des sergents, qu'il pliait sans murmurer devant des officiers de quinze ans, pendant les opérations manquées, durant les marches interminables, il a traversé les Castilles, la Catalogne, l'Andalousie, les provinces de Valence et de Murcie, partageant le riz au safran ou la soupe au vinaigre, payant en calembredaines l'hospitalité barbare des chaumières. Avec l'insouciance de la jeunesse il a cherché les aventures faciles et profité des hasards du billet de logement. Par avance il a vécu l'intrigue de ses comédies. Il ne nous déplaît pas de savoir que cet humoriste narquois a courtoisé les belles, que ce champion de la morale bourgeoise a couru le guilledou. Réservé d'ordinaire sur ces années tumultueuses, il a pourtant conté, en un jour

1. Molins, *Bretón*, p. 52.

2. Le titre de *soldado distinguido* conférait certains privilèges tels que l'exemption de corvées et le droit de porter l'épée. Bretón reçut ce titre à la fin de l'année 1819.

3. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, p. vi.

d'expansion, de quelle plaisante manière, pour s'être amouraché de deux « yeux arabes », il lui arriva de *plumer la dinde* ¹ sous les fenêtres de sa dame, puis de vanter malencontreusement son aubaine auprès d'un frère d'armes enorgueilli par un égal succès, tant et si bien que tous deux s'aperçurent que la déesse avait deux paroles, la maison deux issues, l'appartement deux grilles et oncques plus ne revirent la gracieuse andalouse, si experte à berner simultanément la fatuité de deux cavaliers. Plus tard Bretón dénoncera avec insistance les ruses diaboliques de la duplicité sévillane ². Nous doutons qu'une première leçon lui ait suffi. Il devait porter toute sa vie les traces d'une horrible balafre qui, partant de la tempe, lui fermait l'œil gauche. Loin de s'en faire gloire comme l'illustre manchot de Lépante, il déroutait les indiscrets en riant tout le premier de son infirmité. Le marquis de Molins, mieux renseigné que les autres biographes ou moins intéressé à masquer une faute de jeunesse, nous laisse entrevoir la silhouette d'un syndic ³ féru d'amour conjugal et fondant sur l'improvisateur galantin comme un jaloux à la Calderón. Un fait reste certain, c'est que le 24 décembre 1818, dans des circonstances enveloppées de mystère, Bretón reçut la dangereuse blessure qui l'a rendu borgne. Revenu pour longtemps, sinon pour toujours, des rêves de gloire et d'amour, il était désormais vacciné contre le romantisme.

IV

Le 8 mars 1822 il quitte l'armée et presque aussitôt obtient un poste dans l'Administration des finances, au secrétariat de l'Intendance de Játiva et de Valence ⁴. C'était la récom-

1. Cette locution, très employée en Espagne, sert à désigner les interminables colloques des fiancés. Bretón, racontant cette aventure dans le *Boletín de comercio*, intitule son article *Pelar la pava*. Voir l'Appendice.

2. Voir *Una de tantas*.

3. *Sindico personero*, magistrat municipal. Cf. Molins, *Bretón*, p. 53.

4. Les intendants avaient des attributions judiciaires, administratives, financières et militaires. Mais il est dit expressément que Bretón avait un emploi « en las oficinas de rentas ». *Obras*, t. I. *Apuntes sobre la vida*, p. vi.

pense modeste mais amplement méritée de son libéralisme. Certes le temps n'était plus où le grand inquisiteur Xavier Mier y Campillo invitait tous les affiliés de la franc-maçonnerie à se dénoncer eux-mêmes ¹, où Ferdinand VII licenciait les régiments suspects, où le général O'Donnel, comte de La Bisbal, chargé d'embarquer les troupes compromises, tendait un véritable guet-apens à ses colonels en les engageant sournoisement à se prononcer en faveur de la Constitution ². Les persécutés allaient prendre leur revanche. On venait d'appeler au ministère Martínez de la Rosa. Bretón, échappé aux griffes de l'absolutisme, se dédommageait par des improvisations fougueuses. On ne s'étonnera pas qu'il ait tenu à se fixer dans la région qu'il avait parcourue comme soldat. Les provinces de la Méditerranée, plus ouvertes aux influences étrangères, ont toujours été le refuge des opinions avancées. Les Valenciens, malgré leur violence instinctive, avaient fait bon accueil à Suchet dont on détestait l'uniforme mais qui représentait la guerre aux abus du passé ³. Des villes comme Alicante ou Murcie, toujours associées aux tentatives révolutionnaires, fournissaient un contingent important d'émigrés ⁴. A Lucena, à Orihuela, à Murcie, à Valence, le coup de main de Riego avait provoqué des émeutes, de véritables batailles entre les troupes régulières et la milice qui soutenait le parti exalté ⁵. Lors de l'invasion des « Cent mille fils de saint Louis », en 1823, Ballesteros recruta sans peine, aux environs de Carthagène, une armée de volontaires. Bretón en fit partie ⁶. Du reste, il n'était pas le moins compromis, ayant salué trop tôt l'avène-

1. « C'est par l'avis des membres du Conseil du roi et de la Sainte Inquisition que nous offrons de recevoir à bras ouverts et avec toute la tendresse qui convient à notre ministère et à notre caractère tous ceux qui, sous le terme de 15 jours, viendront se dénoncer eux-mêmes à nous; mais s'il s'en trouvait quelqu'un (ce qu'il plaise à Dieu d'empêcher) qui ne voulût pas abandonner la voie de perdition, nous emploierions contre lui toute la rigueur des lois civiles et ecclésiastiques. » Blaquièrre, *ouv. cité*, t. I, p. 226.

2. Blaquièrre, *ib.*, t. I, p. 226 et 256.

3. Plée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, p. 168.

4. Inglis, *Spain in 1830*, t. II, p. 302 : « Few towns have suffered more from emigration than Alicante... there are few families in Alicante who have no relation or friend among the emigrés. »

5. Lavallée, *L'Univers. Espagne*, t. II, p. 249.

6. Molins, *Bretón*, p. 24.

ment du régime libéral. Une fois de plus, il rencontrait sur son chemin le despotisme, l'ennemi de la veille et du lendemain, qui le chassait de l'administration après l'avoir dégoûté de la carrière des armes.

Avant de le suivre à travers de nouvelles désillusions, jetons un coup d'œil rétrospectif sur le beau pays où, durant les meilleures années de sa jeunesse, il vient de chevaucher gaiement parmi les orangers, les citronniers, les caroubiers, les grenadiers et les dattiers. Rien de plus pittoresque assurément que les mœurs de cette population arabe d'origine qui restait fidèle encore aux larges braies, aux paillettes d'or, aux boutons de filigrane¹, qui abusait des boissons glacées jusqu'à grelotter de fièvre, se faisant saigner par routine dix ou douze fois l'an et négligeant par superstition de traiter les maladies chroniques. En revanche le Murcien croyait aux amulettes et se protégeait contre le mauvais œil en portant des pattes de taupe, des houppes d'écarlate et de petites mains d'ivoire. Il lisait l'avenir dans les cosses de caroube, en faisant voler des plumes de pigeon, en jetant des cailloux dans un bassin. Le jour de l'Assomption les églises se remplissaient de serins des Canaries dont la queue était burlesquement ornée d'une bande de papier doré. Les charlatans et les jongleurs avaient fait de ces provinces arriérées leur pays d'élection. On y rencontrait des mangeurs de couleuvres, des comédiens ambulants; on y jouait en dialecte valencien des saynètes anti-françaises, cruelles pour les *Petimetras* et les *Madamilas*. Chaque auberge, chaque village avait son improvisateur qui, sur un *pied* fourni par l'assistance, forgeait séance tenante les neuf autres vers de la *décima*, soit aux mariages, soit aux fêtes d'eau lorsqu'on inaugurait solennellement un aqueduc, au bruit des trompettes et du canon, que la foule se précipitait pour frotter ses yeux et remplir ses chapeaux de cette

1. Voir Davillier, *ib.*, 1864, 2^e semestre, p. 18 : « La physionomie même des habitants a quelque chose d'oriental, ce qui s'explique du reste assez facilement. Au commencement du xvii^e siècle, les Moresques étaient encore en très grand nombre dans la province de Murcie. Quand Philippe III ordonna leur expulsion, beaucoup de jeunes filles, ne pouvant se décider à quitter le sol natal, obtinrent la permission de rester dans le pays à la condition d'épouser des Espagnols de vieille souche, *cristianos viejos*, comme on les appelait. »

boisson providentielle qui rendait les vieillards centenaires. Le pays tout entier respirait le bien-être et la sécurité. Les routes y étaient excellentes, les auberges remarquablement propres, le climat si doux qu'on dormait sur les terrasses. Les maisons, rafraîchies par des fontaines, portaient un revêtement de faïence et de briques polies. Les meubles, faits de bois de palmier ou d'aloès tressé, réjouissaient la vue. Les villes ne présentaient que des visages satisfaits d'artisans heureux. Le bourdonnement des métiers à soie, les cris des marchands d'orgeat, le bruit des tambourins et des orgues portatives composaient un joyeux tumulte. Et Fischer, l'Allemand sentimental de qui nous tenons ces détails, s'écrie dans une envolée lyrique : « L'air est embaumé des parfums des orangers et les longues flèches des palmiers en fleurs se balancent au milieu des rayons sémillants (*sic*) du jour. Où suis-je? Dans quel Eden ma bonne étoile m'a-t-elle tout à coup transplanté? O Valence, je m'éveille et ma paupière enchantée se promène sur un horizon de fleurs ¹. » Játiva, qui fut la résidence de Bretón, n'est pas moins jolie avec ses patios arabes et ses palais à corniche. Le poète a certainement vécu là des heures délicieuses, admirant la campagne humide et grasse où les baraques reblanchies jettent leur note éclatante. C'est là qu'il a senti grandir en lui cette allégresse d'imagination qui sera la marque distinctive de sa poésie.

V

Le 5 novembre 1823, les généraux Bonnemain et Vincent prirent possession de Carthagène. Au premier bruit de capitulation, Bretón avait quitté la ville pour se présenter, le 27 octobre, au commandant général de Murcie en qualité de

1. *Voyage en Espagne aux années 1797 et 1798 faisant suite au voyage en Espagne du citoyen Bourgoing par Chrétien Auguste Fischer, traduction Ch. F. Cramer*. Paris, 1801, pp. 101, 130, 151, 194, 204, 272, 308 (passage cité). — On voit que ce voyage est antérieur de quatorze ou quinze ans à la période que nous étudions, mais la plupart de ces détails restent vrais, car les mœurs se transformaient avec une extrême lenteur. Cf. Davillier, *ib.*, p. 20.

soldat licencié. Il continua sa route sous un déguisement. Après un voyage aussi fatigant que périlleux, il arrivait le 29 novembre à la maison paternelle de Quel. Il ne pouvait songer à rentrer dans l'armée qui retombait sous le régime odieux des *purifications*. Ses antécédents libéraux lui fermaient la carrière administrative. Il n'était même pas assuré de végéter misérablement sans être poursuivi. Pour éviter les représailles du village, toujours plus sournoises, il prit le parti de chercher fortune à Madrid, moins préoccupé de gagner sa vie que de faire oublier son passé. C'est alors qu'il déguisa son nom, suspect aux mouchards absolutistes, et se mit à signer M. B. de Los Herreros ¹. Telle fut la commotion violente qui le tourna définitivement vers la littérature.

Jusqu'à cette époque, il lui avait suffi de taquiner la muse, d'égayer par des calembours et des allitérations ses amis de la caserne, de siéger à titre de troubadour officiel au grand banquet de Calahorra, où l'on célébrait la dextérité des champions de Quel, vainqueurs des gars navarraux au jeu de la pelote ²; d'improviser sur un *pie*d forcé des odes en l'honneur de la « liberté sacrosainte et de l'égalité pure » pour fermer la bouche à un capitaine de Lorca, D. N. Cisneros, qui se vantait, dans les cafés de Játiva, de ne parler qu'en hendécasyllabes ³. Pris au dépourvu sous la réaction de 1823, Bretón songe à tirer parti de ces amusements sans conséquence. Il se rappelle que jadis, vers 1817, pendant les loisirs d'une trop courte permission, il a composé une comédie en prose, d'inspiration moratinienne, *A la vejez viruelas* ⁴. Il la présente au comité de lecture. Caprara, directeur du théâtre del Principe, la reçoit. Elle est jouée et presque applaudie, triomphe appréciable, étant donné ce qu'Hartzenbusch nous apprend sur la sévérité du public d'alors. Immédiatement ce

1. *Obras*, t. I. *Apuntes sobre la vida*, pp. vi et vii, et Molins, *Bretón*, p. 24.

2. Molins, p. 22.

3. Molins, p. 27.

4. Cette locution, dont le sens littéral est « pour les vieillards la petite vérole », désigne ce qui arrive contre toute attente, cette maladie frappant d'ordinaire les personnes jeunes. — D'après Ferrer del Rio, le hasard aurait servi Bretón. On avait besoin d'une pièce nouvelle pour l'anniversaire du roi (*Galería de la literatura española*, Madrid, 1846, p. 129).

soldat borgne, cet employé déclassé se met à refaire son éducation négligée. Il lit les dramaturges du siècle d'or, étudie les auteurs latins, traduit les français, les italiens, se réservant même quelques heures, parmi ce labeur acharné, pour suivre les cours du mathématicien D. Alejandro de Bengoechea¹. Plus tard, avec cette acceptation joyeuse de l'inévitable qui caractérise les âmes fortement trempées, Bretón rendra dédain pour dédain à la fortune qui l'avait si longtemps persécuté. « Aujourd'hui, déclare-t-il dans son *Discours d'actions de grâces* à l'Académie espagnole, je me fatiguerais peut-être d'une existence rongée par le dégoût, humiliée par le sentiment intérieur de ma nullité et ravagée sans doute par les vices. Mon nom retentirait à peine, hors du foyer domestique, dans le cercle d'un café enfumé ou sur les rôles de la police. S'il n'est pas complètement enseveli dans une triste obscurité, j'en remercie le salubre abandon où le sort m'a laissé quand les leçons du monde pouvaient m'être profitables; j'en remercie l'obligation où je me suis vu de bonne heure d'utiliser mes ressources intellectuelles, etc.². »

Parmi les écrivains de la génération nouvelle, bien peu comptaient pour vivre sur leur plume. Gil y Zárate occupait une chaire de français, Espronceda était garde du corps, Escosura lieutenant d'artillerie dans la garde royale, Pezuela officier de cavalerie; Larra étudiait la médecine, Estébanez Calderón, alors avocat, se préparait à enseigner l'arabe. Or, la moins lucrative de toutes les branches de la littérature, c'était assurément le théâtre. On ne respectait plus le règlement de 1807, qui assurait un tant pour cent sur chaque représentation à l'auteur d'une pièce originale³. Jusqu'en 1847,

1. *Obras*, t. I. *Apuntes sobre la vida*, p. VIII.

2. Reproduit par D. Eugenio de Ochoa, *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporáneos en prosa y en verso*, t. I, p. 119 : « Hoy me cansaría ya tal vez la existencia carcomida por el hastío, humillada por el íntimo conocimiento de mi nulidad, y estragada acaso por los vicios. Mi nombre sonaría apenas fuera del hogar doméstico en algún corrillo de ahumado café y en los registros de la policía. Si totalmente no yace en triste oscuridad, ¡merced al saludable abandono en que la suerte me puso cuando pudieron serme provechosas las lecciones del mundo; merced á la precisión en que temprano me ví de beneficiar mis recursos intelectuales!... » (Paris, Baudry, 1840.)

3. Résumé par M. Cotarelo. *Maiquez*, p. 255 : « Se crean los premios siguientes : cada tragedia ó comedia nueva original rendirá á su autor mientras viva

les écrivains resteront à la merci des directeurs et des libraires. Les entrepreneurs, d'autre part, ne pouvaient guère user de générosité, car ils subissaient de lourdes charges. Les théâtres de la Cruz et del Príncipe, appartenant aux confréries de Notre-Dame de la Solitude et de la Passion, devaient subvenir aux dépenses des hôpitaux, entretenir l'hospice de San Fernando, les filles de Saint-Joseph et les frères de Saint-Jean-de-Dieu. C'est ainsi qu'une comédie favorablement accueillie rapportait au maximum 300 réaux ou une once d'or¹. Gil y Zárate, dans un article du *Semanario pintoresco* de 1838, nous explique ce qu'il en coûtait pour gagner cent francs² : « six mois que j'ai mis à faire la première comédie ; trois que le jeune premier l'a eue en son pouvoir ; trois autres qui ont passé avant qu'elle ne fût examinée par le comité ; un que j'ai employé à faire le nouveau drame ; deux autres qu'il a fallu pour la nouvelle lecture ; cinq qui se sont écoulés avant la représentation, cela fait en tout dix-huit, c'est-à-dire un an et demi, si bien que le gain est, à peu de chose près, de *six cuartos* par jour. Et après cela, soyez auteur dramatique ! Non,

un ocho por ciento de su producto total en las representaciones que se hagan de ella. Los « dramas ó comedias sentimentales » el cinco. Las traducciones y refundiciones en verso el tres por ciento durante diez años. Las óperas, oratorios y zarzuelas originales, cinco por ciento al músico y tres al libretista. Las traducciones en prosa, las piezas antiguas « que no estén más que corregidas », las tonadillas, sainetes y otros intermedios, se pagarán alzadamente por una vez. » Voir également Molins, pp. 22, 392, 449, et Larra, *Obras completas*, Barcelona, Montaner, 1886, p. 44. En France, d'après Lenient, on touchait, à la fin du XVIII^e siècle, pour une comédie en un acte 200 francs ; pour une comédie en trois actes, une somme de 9 francs par représentation. La *Chatte merveilleuse*, qui rapporta 3 millions de recette, valait chaque soir à Desaugiers 13 à 14 francs. Le *Traité des Panoramas*, qui proportionne les droits d'auteur à la recette, ne fut imposé par Scribe au directeur des Variétés qu'en 1817. Cf. Lenient, *La Comédie au XIX^e siècle*, Hachette, 1898, t. I, p. 284 et 307.

1. Une pièce très applaudie de Brétón, *A Madrid me vuelvo*, qui fut jouée près d'un mois sans interruption, lui rapporta 300 réaux. Cf. Molins, p. 81.

2. *Semanario pintoresco*, 1838, p. 793. *Desventuras de un pobrecito autor de comedias* : « Con efecto ; pues de lo contrario hubiera ganado cuatrocientos reales... ¿en cuanto tiempo?... aguarde V... Seis meses que tardé en hacer la primer comedia ; tres que la tuvo en su poder el galán ; otros tres que pasaron antes que el comité la leñera ; uno que empleé en hacer el nuevo drama ; otros dos que necesité para la nueva lectura ; cinco que transcurrieron hasta la representación, son cabales diez y ocho, es decir año y medio, que viene á salir la ganancia á poco mas de seis cuartos por día... Y luego sea V. autor dramático. No, no mas : primero que volver á caer en semejante tentacion, traduciré novelas ; que aunque me las paguen á diez rs. el pliego de impresion, sé ya que cuento con algo, y no me espongo á tantos disgustos y desaires. »

Cet article avait paru d'abord dans le *Boletín de Comercio*, 65, juin 1833.

jamais. Plutôt que de retomber dans une semblable tentation je traduirai des romans et, quand on me les paierait dix réaux la feuille d'impression, je ne m'expose plus, sachant que je peux déjà compter sur quelque chose, à tant d'ennuis et à tant d'affronts¹. »

L'éducation du public n'était pas faite. On en jugera par ce tableau que le général Fernández de Córdoba traçait d'un théâtre à la mode pendant la première moitié du XIX^e siècle : « Pâle éclairage à l'huile qui laissait tout dans la pénombre et dégageait une odeur insupportable; loges (*palcos*) très étroites, mal peintes, mal décorées et plus mal aménagées où les dames craignant les taches de poussière et d'huile ne pouvaient guère se présenter en toilette élégante; pour les señoras une loge commune (*cazuela*), avec des bancs sans dossier, en bois, sur lesquels chacune posait des coussins apportés spécialement de chez elle à cette intention; des fauteuils (*lunetas*) de maroquin cassés, gras, déchirés, quand ils n'étaient pas complètement crevés et ne laissaient pas voir la bourre²; des émanations pestilentielles provenant des galeries contiguës; une atmosphère épaisse et permanente de fumée; du froid en hiver, au point que les spectateurs assistaient à la représentation soigneusement enveloppés dans leurs capes; une chaleur asphyxiante l'été, faute de ventilation convenable; des employés et des ouvriers grossiers qu'il fallait traiter maintes fois à coups de bâton; et pour compléter ce tableau, un public qui n'était que médiocrement cultivé encore, dont les manifestations étaient toujours de la dernière violence, et sur la courtoisie et l'éducation duquel il me suffira de rappeler un fait qui s'est produit au théâtre de la Cruz : un soir, les habituées de la *cazuela* ayant manifesté, pendant la représentation,

1. Dans le théâtre de Bretón on trouve mainte allusion aux exigences des libraires. Par exemple dans *Un novio para la niña*, act. II, sc. XI :

Treinta duros por mi historia
de Portugal! Hombre aleve!
Casi diez llevo gastados
en papel, tinta y aceite.

2. On peut trouver une description complète du théâtre del Príncipe dans Mesonero Romanos. *Escenas matritenses*, Madrid, 1881, t. II, p. 263.

contre une chanteuse fort jolie, les hommes s'entendirent, se groupèrent en formant la haie à la sortie de ce local réservé et gratifièrent les dames confuses, à mesure qu'elles défilèrent, des sifflets les plus effroyables dont j'aie gardé le souvenir ¹. »

Le mérite des acteurs ne rachetait pas toujours l'insuffisance de l'installation. On les payait mal. D'après Faure, médecin des hôpitaux militaires, qui écrivait en 1831, une actrice du théâtre del Príncipe ne recevait en moyenne que 30 réaux par jour, environ 8 francs, avec lesquels elle devait subvenir à son entretien et fournir les costumes de théâtre ². Il est vrai qu'on se contentait facilement — c'est du moins ce que laisse entendre *Fígaro* — de l'habit moderne et d'une défroque ancienne, de coupe espagnole ou française, au choix ³. Les débutants arrivaient sur la scène sans préparation

1. Fernández de Córdova, *Mis memorias íntimas*, Madrid, 1886-9, t. II, p. 185 :

« Luces macilentas de aceite que lo dejaban todo en la penumbra y despedían un olor insoportable. Palcos estrechísimos, mal pintados, mal decorados y pésimamente amueblados, á los cuales no podían asistir las damas con vestidos medianamente ricos, por temor de mancharlos con polvo y aceite; una *cazuela* destinada exclusivamente á las señoras, con sólo bancos de madera sin respaldo, sobre los cuales cada una ponía almohadones expresamente traídos para este objeto de su casa; lunetas de tafílete, rotas, mugrientas y desvencijadas, cuando no totalmente reventadas y descubriendo el pelote; emanaciones pestilenciales procedentes de las galerías contiguas; densa y constante atmósfera de humo; frío en el invierno hasta el punto de que los espectadores asistieran á la representación cuidadosamente envueltos en sus capas; calor asfixiante en el verano por la falta de ventilaciones convenientes; empleados y acomodadores groseros que había que tratar á bastonazos hartas veces; y como complemento de este cuadro, un público medianamente culto todavía, cuyas manifestaciones eran violentísimas siempre y sobre cuya educación y cortesía me bastará recordar el hecho acaecido en el teatro de la Cruz, una noche, en la que por haber *siseado* las señoras de la *cazuela* á una cantante muy guapa durante la representación, confabuláronse los hombres, colocáronse á la puerta de aquel departamento formando calle y á la salida propinaron á las confusas damas, segun iban pasando, la silba más espantosa de que yo tenga recuerdo. »

2. Faure, *Souvenirs du Midi, ou l'Espagne telle qu'elle est sous ses pouvoirs religieux et monarchique*, Paris, p. 289. Il y a certainement de l'exagération dans ce renseignement. Le témoignage de Mesonero nous permet de rectifier et d'expliquer : « Se figura á cada individuo lo que se llama *partido*; — V. gr. : A, primer galán, entra con partido de 40 reales; B con 30 y C con 20; siendo la entrada 225 reales, tocará al primero 100 reales, al segundo 75 y 50 al tercero, á razon de *dos partes y media*, pero como ál producto en las provincias es corto por muchas causas, apenas llegan á cobrar mas de *media parte* ó un *cuarteron* de partido; así que no es de extrañar la miseria en que generalmente se ven los cómicos de la *legua* y aun los de las primeras capitales de provincia. Sólo en Madrid, Barcelona y alguna otra ciudad pueden subsistir con decoro y dársele también á la escena. » *Obras*, t. I, p. 40 : *Panorama matritense*. Madrid, 1881. Oficinas de la Ilustración española y americana.)

3. Larra, *Obras completas*, Barcelone, 1886, p. 264.

littéraire, souvent avec une prononciation vicieuse. Larra parle même de comiques incapables de déchiffrer un manuscrit¹. Le temps leur manquait pour étudier, car le public était perpétuellement en quête de nouveautés. Comme la mémoire n'y pouvait suffire, le souffleur prenait de l'importance; obligé de parler haut, il couvrait parfois le débit des acteurs². Ceux-ci devenaient, suivant le mot de Bretón, de simples *orecchianti*. Ils n'en gardaient pas moins la prétention de régenter l'auteur et les spectateurs³. Bien peu consentaient à sacrifier leur barbe ou leurs moustaches. Mais ils taillaient sans merci dans les pièces qu'on leur confiait. Un seul, Maiquez, avait essayé à son retour de France, après avoir fréquenté Talma, Picard, Lafon, Clauzel, M^{lle} Mars, d'établir une discipline et de fonder une tradition⁴. Ferdinand VII ne lui pardonna pas de s'être distingué dans les rôles républicains. Le maître de la scène espagnole fut jeté dans un cachot. Exilé à Grenade, il mourut en 1820. Son enseignement était bien oublié quand Bretón fit jouer sa première pièce en 1824.

D'autres obstacles allaient retarder son succès. A partir de 1821, on voit naître une concurrence redoutable : l'opéra. Déjà, au siècle précédent, l'aristocratie s'était passionnée pour la *Todi* ou la *Banli*; la *tonadilla* nationale avait dû céder le

1. Larra, p. 45 : « Y aun cómicos hemos conocido que por no saber leer se hacían leer por otros sus papeles para aprenderlos. »

2. On trouve à cette époque d'innombrables plaintes dirigées contre les souffleurs espagnols. Il est déjà question de ce défaut dans Swinburne (1775 et 1776), trad. Didot, 1787, p. 16. Lafuente en parle encore dans son *Teatro social*, 1846, t. I, p. 12 : « Los apuntadores de nuestros Teatros que de tal manera vocean y gritan que antes que el actor recite ya sabe el público lo que va á decir. »

3. Larra, *Obras*, p. 24.

4. Cf. Cotarelo, *Maiquez*, p. 73 : « Permaneció en París el resto de 1799, todo el de 1800, sin más interrupción que un corto viaje á Madrid, principalmente para arbitrar recursos, y los dos primeros del de 1801. » M. Cotarelo reproduit une lettre de Maiquez à Talma dont nous retiendrons le passage suivant : « Presentando yo con tanta frecuencia en la escena española á Orosmán, Orestes, Oscar, ¿podía olvidar á mi maestro, al ilustre actor que ha sabido pintar con una verdad y energía tan singulares, las pasiones más terribles de los hombres? Lo confieso con ingenuidad y con orgullo. A Vmd. debo los progresos que he podido hacer en un arte tan difícil; y si el pueblo español ha visto propiedad y decoro en la escena, naturalidad y belleza en la representación de aquellos personajes, se lo debe también al digno modelo que me propuse imitar y que tendré siempre en la memoria. » P. 480.

pas aux cantatrices italiennes, aux danseurs de ballet¹. A partir de 1825, la musique envahit les deux théâtres de la Cruz et del Príncipe. « Est-ce que le théâtre sera le refuge de notre gloire? — demande avec indignation Larra, — le théâtre sans acteurs et sans public, le théâtre national qui, pour dernière insulte, comme affront éternel et dégradation sans bornes du pays, n'est plus qu'une succursale de l'opéra et un bouche-trou pour les soirs où la première dame est enrouée. Car il faut l'imprimer; sans doute il se trouve des gens pour l'ignorer : le théâtre national n'a plus d'entreprise ni de direction propre, le théâtre national a été confié à la direction même de l'Opéra. Celle-ci a eu la bonté de le recueillir à moitié mort des mains des acteurs qui ne pouvaient supporter avec lui :

¡ La dura carga que en sus hombros pesa² !!

cas qui ne s'est jamais présenté jusqu'à présent dans aucun pays, scandale dont la malheureuse patrie de Moreto et d'Alarcón réservait l'exemple³ ! » Bretón lui-même lancera en 1828 une satire virulente *contre la fureur philharmonique*. Mais plus tard, apaisé par le succès, il reconnaîtra que Rossini, Mercadante et Meyerbeer ont rendu de grands services à la scène espagnole en développant le goût des spectacles, en enrichissant les directeurs, en provoquant certaines améliorations matérielles, en assurant aux représentations théâtrales un prestige nouveau⁴.

1. Cf. Bretón, *Progresos y estado actual del arte de la declamación en los teatros de España*, article rédigé en 1852 et reproduit dans le premier volume des *Obras escogidas*, coll. Baudry, p. xxxix.

2. « Le pesant fardeau qui charge leurs épaules. »

3. « ¿Será el teatro el refugio de nuestra gloria? ¿El teatro, sin actores y sin público, el teatro nacional, que, por último insulto, para mengua eterna y degradación sin fin del país, es ya una sucursal de la ópera, y un llena-huecos para las noches en que está ronca la primera dama? Porque es preciso imprimirlo; habrá quien no lo sepa; el teatro nacional no tiene ya empresa y dirección propia : el teatro nacional ha sido confiado á la dirección misma de la ópera que ha tenido la bondad de recogerlo moribundo de manos de los actores que no pueden soportar en él

¡ la dura carga que en sus hombros pesa !!!

¡ Caso no ocurrido hasta la presente en país alguno, escándalo de que la desdichada patria de Moreto y de Alarcón estaba reservada á dar ejemplo ! » *Obras*, p. 547.

4. Bretón, *Progresos*, etc., p. LVIII. Un témoignage anglais datant de 1830 nous renseigne sur le régime mixte dont parle Larra : « At this theatre (Príncipe) and at the *Teatro de la Cruz* italian operas are performed twice a week; some-

Les soirs où l'on congédiait l'orchestre, la place était vite accaparée. Il fallait compter d'abord avec les *refundiciones*, ou remaniements de pièces anciennes; on aurait tort de mépriser ce genre qui devait produire quelques années plus tard un vrai chef-d'œuvre : les *Amants de Teruel* d'Hartzenbusch. La tragédie, fort en vogue depuis l'occupation française, disputait aux *comedias* de l'âge d'or les faveurs du public. D'innombrables vaudevilles passaient la frontière, suivis d'horribles mélodrames. Si l'on ajoute aux catégories précitées certaines pièces de circonstance, telles que le *Roi Ferdinand à Bayonne* et le *Héros Mina dans les champs d'Arlaban*, on pourra se convaincre que bien des influences conspiraient pour étouffer au berceau la comédie de mœurs¹. De fait, avant le premier succès de Bretón, on ne compte de 1820 à 1825 que deux œuvres notables, le *Don Dieguito* de Gorostiza et *La hija en casa y la madre en la máscara* (*La mère au bal et la fille à la maison*) que Martínez de la Rosa fera jouer en France et qu'on attribuera chez nous à Théaulon.

VI

Que l'on songe aux préjugés des mélomanes, à la turbulence du parterre prêt à renouveler les batailles fameuses des *Polacos* et des *Chorizos*², à la concurrence déloyale des mau-

times at the one theatre and sometimes at the other; a very bad arrangement because it forces the lover of Italian music to have a box in both houses..... The star when I was in Madrid was *la Signora Tossi* who received no less than 1200 l. sterling to perform three nights a week for five months. This signora Tossi was a remarkable favourite in Madrid; she performed in a opera which had been written expressly for her; and when this opera was announced, the house would have been filled even if it had been three times larger. » (Ingليس, *Spain in 1830*, Londres, 1831, t. I, p. 107.) Voir notre chapitre sur *le Monde*.

1. Voir notre chapitre sur *la Formation intellectuelle* et notre thèse complémentaire, *les Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e siècle* (notices consacrées à *El Censor*, *El Correo literario y mercantil*). Pour se faire une idée de la production dramatique au début du XIX^e siècle, on devra se reporter au *Calálogo de piezas dramáticas publicadas en España desde el principio del siglo XVIII hasta la época presente* (1825) inséré au début de l'édition de Leandro Fernandez de Moratin publiée en 1838, chez Baudry. Voir également les appendices très importants du *Matquez* de M. Cotarelo.

2. Le nom de *Polaco* vient d'un frère trinitaire, grand amateur de théâtre, que la foule désignait sous le nom de *el Padre Polaco*. Quant au nom de *Chorizo* (cervelas), il vient d'une mésaventure arrivée à l'acteur Francisco Rubert.

vais traducteurs, aux exigences sans fin de la censure politique et religieuse, on comprendra tout ce qu'il fallut à Bretón d'opiniâtreté et de talent pour s'imposer. Il n'y serait jamais parvenu sans le concours de deux hommes également influents, dont l'intelligence médiocre de brasseurs d'affaires, transforma progressivement le théâtre déchu en une vaste et lucrative exploitation : José María de Carnerero, moins connu pour ses traductions assez vulgaires de Picard, de Duval et de Bonjour que pour la souplesse avec laquelle il sut accaparer tour à tour les faveurs de Godoy, du roi Joseph, de Ferdinand VII, enfin du duc d'Angoulême¹, — et Grimaldi, venu à la suite des troupes françaises en qualité de commissaire d'une division, qui se fixa à Madrid vers 1823, apprit le castillan, épousa la grande actrice Concepción Rodríguez, prit la direction du théâtre del Príncipe et réussit, en 1825, avec la *Pata de Cabra*, sorte d'adaptation du *Pied de Mouton* de Martinville, à remporter un triomphe sans précédent et capable de contrebalancer la vogue des cantatrices italiennes en limitant fort à propos les ravages de la *musicomanía*². Bretón deviendra très vite le meilleur auxiliaire de Grimaldi, qu'il suivra jusqu'à Séville, en 1830, avec les privilèges de poète de la troupe³. Il traduira autant et mieux que Carnerero, commençant par Racine (1825), passant à Guimond de la Touche (1826), à Houdard de la Motte (1826), à Lefranc de Pompignan (1826), découvrant, dès 1826, les ressources du vaudeville et la fécondité de Scribe, quitte à retourner parfois en arrière jusqu'à Dancourt (1827), Molière (1827), Marivaux (1828) et Beaumarchais (1828)⁴.

Celui-ci avait coutume, lorsqu'il jouait des farces, de manger sur la scène de très bon appétit. Le jour où on le priva du saucisson attendu, son dépit amusa tellement la foule, que ce théâtre fut appelé désormais *corral de los chorizos*.

1. Mesonero, *Memorias de un Setenon*, p. 358.

2. Cf. Zorrilla, *Recuerdos del tiempo viejo*, Madrid, 1882, t. III, p. 19 : « Unico pasto digerible para el público de aquella época y cuyo éxito no ha tenido jamas igual en los teatros de Madrid. Grimaldi había comprendido perfectamente nuestro país en aquel tiempo y le dió la tontería más adecuada á la ignorancia en que yacía como base de un tratamiento higiénico á que se proponía someterle para nutrirle y regenerarle... mi padre firmó 72,000 pasaportes para venir á Madrid á ver la *Pata de Cabra*. »

3. Molins, p. 70.

4. *Andromaca*, *Mitridates*, *Ifigenia y Orestes* (Iphigénie en Tauride), *Doña Inés de Castro*, *Dido*, *Valeria* (Valérie de Scribe et Melesville), *Las tres novias*

De cette époque, 1830 ou 1831, datent, si l'on en croit le « Curioso parlante », les premières relations de Bretón avec le *Parnasillo*. Qui ne connaît, après la description émue de Mesonero¹, l'humble salle du café *del Príncipe*, avec ses quinquets fumeux, ses chaises rustiques de Vitoria, son pavage en cailloux roulés où l'herbe pointait librement et derrière le comptoir, à l'abri de l'escalier, les deux tables de pin, hideuses sous leur badigeon chocolat, autour desquelles, dans un nuage à peine troublé par les ventilateurs en fer-blanc, se groupait l'espoir du cénacle espagnol, loin des policiers qui ne laissaient à cette jeunesse pétulante, pendant les dures « années de Calomarde », d'autre ressource que « d'obéir et de se taire »? C'est là qu'on écoutait, entre initiés, les revendications fougueuses d'Escosura et de Vega, deux organisateurs du club révolutionnaire des *Numantins*², que les bons élèves d'Alberto Lista, condisciples du collège San Mateo, se précipitaient visière baissée à la défense d'Horace et d'Anacréon, menacés par les amours frénétiques et le pessimisme sépulcral du drame à la mode. Ceux qui fermaient l'oreille aux doctes propos de Lafuente ou de Gil y Zárate, qui tournaient le dos aux politiciens incorrigibles comme Olózaga, González Bravo, Donoso Cortés pour s'amuser des méchancetés de Larra et savourer les piquantes histoires de Carnerero, tous ceux-là, dans le recoin des gais compagnons, se resserraient autour de Ventura de la Vega, *Veguita* entre intimes, cet Américain dont le visage mobile et les gestes inquiets provoquaient sans répit Bretón, toujours en verve et en malice, et déchaînaient, au grand scandale des ergoteurs, une hilarité folle d'étudiants en goguette.

Après avoir jeté les bases d'une conspiration libérale ou tranché sommairement la question des unités, les mauvais

ó el caballero á la moda, El aturdido, Engañar con la verdad (Fausses confidences), Ingenio y virtud ó el Seductor confundido (Mariage de Figaro).

1. *Memorias de un Selenion*, p. 311 et suiv.

2. La fondation du Club des Numantins est antérieure à la période qui nous occupe. Affilié en 1824, Escosura fut exilé pour ses opinions avancées et ne rentra qu'en 1826.

sujets, s'adjoignant Córdova, Escosura, Ros de Olano et d'autres officiers tapageurs s'échappaient comme l'ouragan, en quête de ces polissonneries qui rendirent célèbre dans tout Madrid la *partida del trueno* (la bande tonitruante) : « On sortait... à la recherche des aventures et des incidents à travers les rues de la capitale, à peine surveillées par les veilleurs de nuit (*serenos*) et mal éclairées par les rares lanternes, par l'huile détestable que fournissait la municipalité. Un soir, Larra, avec un pinceau et un pot de peinture rouge dont il s'était pourvu, badigeonna toute la caisse jaune du cabriolet du duc d'Albe, lequel, avec d'autres voitures, attendait à la porte d'une maison, au point que le duc lui-même ne put le reconnaître quand il sortit, bien que le cocher l'assurât que c'était son propre véhicule. Un autre des amusements d'Espronceda et de ses amis consistait à attacher le bout d'une corde à la voiture la plus rapprochée de l'étalage d'une marchande de châtaignes et l'autre extrémité à la caisse elle-même de la castañera, si bien que la voiture, quand elle s'ébranlait, culbutait et traînait un moment boutique, marchande, marrons et marmite. Presque toutes ces mauvaises têtes (*calaveras*) se rendaient à leurs diaboliques expéditions avec autant de sarbacanes ¹... » C'était le jeu des élégants. Nous savons, grâce à Larra, qu'ils s'embusquaient l'après-midi dans les boutiques de la rue de la Montera pour cribler sans vergogne les bourgeois pacifiques ². Si

1. Córdova, *Mis memorias intimas*, t. I, p. 187 : « Algunas veces, despues de tomar algo en el café, salía en compañía de todos los jóvenes ya citados y de algunos otros que no puedo recordar ahora, formando parte de la *partida del Trueno* — que con este nombre la conoció Madrid — en busca de aventuras y de lances por las calles de la capital vigiladas apenas por los serenos y malísimamente alumbradas por los raros faroles de pésimo aceite que el municipio suministraba. Larra, una noche, con un cubo de almazarrón de que se había provisto y una brocha, embadurnó toda la caja amarilla del cabriolé del Duque de Alba, que á la puerta de una casa esperaba con otros coches, no pudiendo reconocerlo el mismo duque cuando salió, por más que al despertarse el cocherlo le asegurase que era aquel su propio vehículo. Otra de las diversiones de Espronceda y de sus amigos consistía en atar el extremo de una cuerda al coche que más cerca del puesto de una castañera estacionase, y el otro extremo al cajón de la castañera mismo, procurando de este modo, al arrancar el coche, la caída y momentáneo arrastre de castañera, cajón, castañas y puchero. Casi todos aquellos *calaveras* salían á sus endiabladas expediciones armados de sendas cerbatanas. »

2. Larra, *Obras completas. Los Calaveras*, art. 2, p. 436.

Bretón n'avait pas la première idée de toutes ces drôleries, il ne manquait pas de se compromettre en les assaisonnant d'un bon mot. En même temps, son goût timoré s'élargissait jusqu'à l'imprudence. Son adaptation du *Couvent de Tonnington* est une première concession aux préjugés d'avant-garde¹.

L'auxiliaire infatigable de Grimaldi avait déjà fait représenter une vingtaine de traductions, sept *refundiciones*, quatre pièces originales dont l'une, *Á Madrid me vuelvo* (« Je retourne à Madrid, » 1828), atteignit le chiffre surprenant pour cette époque de quarante représentations, lorsqu'il rencontra aux arènes de Séville le jeune Roca de Togores, futur marquis de Molins, qui devint et resta son ami, qui le présenta dans les hôtels aristocratiques et l'entraîna plus régulièrement sans doute chez le duc de Frias, un grand seigneur poète et sincèrement dévoué à la cause libérale². Celui-ci avait assisté Larra comme témoin à son mariage en 1829. Quand la duchesse, née Roca de Togores, vint à mourir l'année suivante, la reconnaissance des poètes lui tressa une *couronne funèbre* à laquelle Bretón collabora au même titre que Larra, Martínez de la Rosa, Quintana, Ventura de la Vega, Alberto Lista, Ángel Saavedra, Donoso Cortés, Arriaza et quelques autres³. Dans les salons de la vieille noblesse, Bretón put faire provision d'anecdotes, observer les originaux qui ne manquaient pas, apprendre le ton de la jeunesse dorée, en même temps qu'il travaillait à faire oublier ses antécédents révolutionnaires et se rapprochait insensiblement des faveurs ministérielles. Car notre conspirateur s'humanise. A l'occasion des noces de Marie-Christine de Bourbon, il compose un drame mythologique et allégorique, *El templo de Himeneo* (1829), et chante la première entrée de la reine à Madrid. On peut regretter qu'il ait encombré son œuvre de pièces dictées par la complaisance et la politesse, mais sans les conseils de Scipion,

1. Drame de Ducange adapté par Bretón en 1830.

2. Molins, *Bretón*, p. 71.

3. *Corona fúnebre*. Madrid, impronta de D. Eusebio Aguado, 1830. Voir le livre de Manuel Chaves, *Mariano José de Larra (Figaro), su tiempo, su vida, sus obras*, Séville, 1899, pp. 29 et 32.

Térrence n'aurait pas été le peintre délicat des adolescents bien nés.

Entre 1829 et 1831, Bretón fréquentait volontiers une autre maison moins noble où son cœur a battu plus d'une fois. L'un des habitués du *Parnasillo*, le docteur Vives, chirurgien de vrai mérite, avait trois filles. A leurs talents acquis, à leur vivacité andalouse elles ajoutaient, semble-t-il, une bonne dose de coquetterie voulue. Laura, l'aînée, affectant des allures guerrières, tirait à la cible.

Abandonne l'affreux mousquet (s'écriait Bretón) — de peur qu'en lançant un rauque tonnerre — il ne vienne à meurtrir ce sein délicat, — charmant asile de l'amour. »

Le joyeux Vega lui offrait son cœur, mais il fut vite consolé par l'amour d'une cantatrice. Rosaura, *ídolo de muchas almas*, fit le désespoir d'un officier de cavalerie, Pezuela, qui lui adressa par la voie du *Correo literario y mercantil* des sonnets découragés, tandis que le grave Mesonero, déguisé sous le pseudonyme ronflant de Belardo, prenait pour lui plaire des accents de berger extravagant. Moins bien douée que l'aînée pour le chant et la poésie, moins adroite que la cadette à tourmenter les cœurs inflammables, Mariquita, ou *Silvia* en style d'anacréontique, avec ses yeux bleus, ses joues roses et sa chevelure blonde, avait conquis Bretón par un air de douceur². Il est assurément délicat de peser ce qu'il entraînait de sincérité dans une passion qui nous apparaît invariablement festonnée de guirlandes mythologiques. Sans doute, le vocabulaire assez pauvre de ces thèmes arcadiens ne suffirait pas à nous mettre en défiance. Mais n'oublions pas que Bretón avait

1. *Obras*, t. V, p. 132 :

Suelta el arcabuz horrible,
No al lanzar su ronco trueno
Hiera ese mórbido seno
Grata mansion del amor.

2. Voir le chapitre du marquis de Molins, intitulé *Tres preguntas*, p. 48.

Le témoignage de Roca de Togores nous paraît digne de foi, bien que Bretón ait parlé des yeux noirs de Silvia. Cf. *A unos ojos negros*, *Poesías*, 1831, p. 117 :

¡ Ah ! ven al hogar de Silvia
Que es mi bien, mi amor, mi númen,
Ven á ver sus ojos negros
Y no las verás impune.

dépassé la trentaine et vécu dix ans dans les corps de garde, que sa balafre, si l'on en croit la fable, lui rappelait des souvenirs à la fois tragiques et galants. N'avait-il pas trop d'à-propos et de malice pour s'éterniser dans une pose à la Céladon? S'il a souffert d'une désillusion, soyons sûrs qu'elle était prévue. On ignore la conclusion de cette pastorale à la Meléndez. N'essayons pas de forger un dénouement. Avec une obstination mélancolique, Bretón, retenu sur les bords du Guadalquivir, continuera de chanter Silvia. Il gardera pour les situations romanesques une prédilection qui surprend chez un humoriste. Enfin, son théâtre sera la déification de la coquetterie. Il aurait vu moins clair dans ce jeu subtil s'il n'avait risqué lui-même de s'y brûler. Lorsque ses amis et confidents assisteront à la première de *Marcela*, le 30 décembre 1831, ils pourront mettre un nom sous chaque portrait. Le marivaudage élégant de Bretón n'est pas une trouvaille de sa fantaisie, mais la conversation notée de trois jeunes filles d'élite, courtisées par la fleur du *Parnasillo*.

*Marcela ó ¿ Á cual de los tres ?*¹, c'est déjà le genre *bretoniano*, c'est-à-dire la comédie de mœurs fondée sur l'observation de la classe moyenne, simple d'intrigue, mais infiniment variée dans l'agencement des scènes, où la richesse prestigieuse d'une versification renouvelée de Calderón s'allie à

Voir aussi la pièce intitulée *El 8 de noviembre* :

Hoy há un año; ¡cuan rápido ha sido!
Que perdí para siempre la calma.

Et page 175, *A Silvia*

Ni el orgullo
te domina
que en Filena
me fastidia.

No conoces
la falsía
ni las armas
de la intriga.

De tus labios
la sonrisa
nunca es velo
de perfidia.

1. *Marcela* ou lequel des trois?

la verdeur authentique d'un style pur de tout alliage étranger, tandis qu'une intention moralisatrice fait ressortir des caractères sans profondeur, tirés de la vérité locale et contemporaine, qui plaisent par une ressemblance outrée à laquelle certaine vivacité piquante chez les jeunes filles, tel accent de coquetterie impérieuse chez les veuves, prête une grâce étincelante et poétique. Brétón venait de ressusciter la *comedia* pour l'habiller à la mode de 1831. Comment put-il se résigner à copier obscurément Picard, Ancelot, Duvert et Scribe¹ ? Car il n'avait pas renoncé à sa besogne humiliante de traducteur. Constatons d'abord, la chose est triste à dire, qu'on payait fort mal les pièces originales. Le poète, d'autre part, envahi par un scrupule tardif, hésitait à renouveler cet essai révolutionnaire dont l'issue flatteuse l'avait surpris autant que charmé. Lorsqu'il reprend la plume, afin d'être mieux sûr de tenir le succès, on le voit à trois reprises travailler sur le même canevas. La critique n'a pas manqué de relever, parfois avec une pointe de dénigrement, l'indéniable parenté qui relie *Marcela* (1831), *Un tercero en discordia* (1833), *Un novio para la niña ó la casa de huéspedes* (1834), *Todo es farsa en este mundo* (1835)². Et combien de soucis divers pour cet auteur comique jeté perpétuellement hors de sa voie naturelle³ ! En novembre 1831, la publication d'un volume de *Poésies* où l'on reconnaît, avec la survivance du lyrisme pastoral, tous les préjugés pseudo-classiques de l'École sévillane ; en outre, la tâche absorbante de journaliste, qu'il remplit assidûment, étant chargé d'avril 1831 jusqu'à octobre 1833 de la critique musicale et dramatique au *Correo literario y mercantil*. Ajoutons les articles en prose parus dans le *Boletín de comercio*, dans la *Ley*, toutes les *letrillas* politiques insérées de 1834 à 1836 par la *Abeja*, une activité fiévreuse

1. Il emprunte à Scribe *La morena y la rubia ó la madre política* (1831), *Yelva ó la huérfana rusa* (1832), *El secundo año ó quién tiene la culpa?* (1832), *No mas muchachos* (1833), *La hermanita ó la lección indiscreta* (1832), etc. ; à Ancelot, en 1833, *Un año de matrimonio ó el casamiento por amor* ; à Picard, en 1834, *La fe de bautismo* ; à Duvert, en 1832, *La familia del boticario*.

2. Le tiers arbitre, Un galant pour la demoiselle ou la pension bourgeoise, Tout est comédie en ce monde.

3. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, pp. viii et ix.

apparaîtra sous cette prétendue stérilité. Enfin Bretón faisait le 18 février 1834 sa rentrée sensationnelle dans l'Administration, Javier de Búrgos, un ministre homme de lettres, l'ayant nommé, sans qu'il l'eût sollicité ni prévu, rédacteur au *Boletín de Comercio*. Lorsqu'une polémique assez vive, accompagnée d'un tolle universel contre cette feuille gouvernementale, eut rendu la situation intenable, on eut vite fait de trouver pour le collaborateur démissionnaire un facile dédommagement. Jusqu'en 1836, le poète émarge au budget en qualité d'employé au secrétariat de la subdivision principale des travaux publics (*Fomento*).

Le 21 décembre 1835, on représenta sur la scène du théâtre de la Cruz une comédie intitulée *Me voy de Madrid* (« *Je quitte Madrid* ») dans laquelle Bretón maltraitait Larra. La postérité lui pardonnera difficilement d'avoir profané par le scandale une amitié ancienne, fondée sur l'affinité des esprits, affirmée dans l'ardeur des convictions communes, aux beaux jours du *Parnasillo*, quand on rouvrait, au souffle du libéralisme, les universités fermées par Calomarde, qu'on supprimait les commissions militaires coupables de tant de crimes, que la jeunesse se préparait, en lisant Diderot, les *Ruines* et l'*Origine des Cultes*, à goûter l'ironie sournoise du *bachelier Munguía*¹. Avec le même entrain, tous deux s'attaquaient à l'obscurantisme, aux *apostoliques*, l'un dans ses *letrillas* bouffonnes de la *Abeja*, l'autre dans ses articles envenimés de la *Revista española*. Chez le poète, la verve plus spontanée, la plaisanterie moins acerbe effleuraient sans déchirer. La malice du prosateur avait quelque chose de cinglant et de prémédité. Il s'était formé patiemment à l'école de Voltaire, car *Figaro* n'en était plus à mettre en vers la géographie d'Espagne². Un prétexte futile, quelques observations de Bretón sur un vaudeville dont Scribe avait fourni la matière à Larra³, une réflexion juste, mais inopportune, de celui-ci

1. Mesonero, *Memorias de un Selenton*, p. 341.

2. Voir sur les débuts de Larra l'ouvrage très documenté de Manuel Chaves, *D. Mariano José de Larra (Figaro)*, p. 20.

3. *No mas mostrador*, qui vient des *Adieux au comptoir*.

concernant la *Casa de huéspedes* ¹, c'en fut assez pour déchaîner deux esprits trop voisins qui se heurtaient incessamment. Bretón, aigri déjà par les déceptions, ressentait douloureusement les coups. Larra, torturé par une passion coupable, décochait des sarcasmes empoisonnés. D'autant plus indigné de se voir traîné sur la scène qu'il redoutait de mettre le public dans la confiance de ses tourments intimes, il traita par le dédain, à son retour de France, « cette littérature réduite aux grâces du style et au son de la rime », gardant un silence injurieux sur les comédies de son rival. Celui-ci revint à la charge avec la *Redacción de un periódico*, traitée par la critique d'« épigramme en cinq actes » ². On souffrait autour d'eux de voir durer cette lutte où deux talents risquaient de s'avilir. Sous prétexte de fêter la nomination de Bretón, appelé par décret du 18 juillet 1836 au poste de bibliothécaire en second de la Nationale, Roca de Togores, dans un banquet au Jardin d'*Apolo*, le remit brusquement en présence de Larra qui s'avancait la main tendue. Notre fougueux improvisateur s'écria avec beaucoup d'à-propos :

Yo te vencí, rencoroso.

Tú, generoso, me vences ³.

(« Cette victoire, ma rancune te l'a disputée, mais ta générosité la remporte. ») On peut se demander s'il avait parlé du fond du cœur. Il venait de sortir avec esprit d'un pas difficile, mais son siège était fait. C'est apparemment pour se venger d'un rival auquel il ne pardonnait que du bout des lèvres qu'il s'érigera de plus en plus en défenseur obstiné de l'ordre établi, en champion du bon sens terre à terre, contre le romantisme malsain dont Larra avait donné l'exemple au théâtre avec son *Macías*, dans le roman avec son *Damoiseau de Henri le*

1. « Otro se hubiera visto apurado para hacer de aquel argumento una sola comedia. El autor de *Un novio para la niña* ha hecho, sin embargo, con él tres dramas diferentes. » Cité par Molins, p. 103.

2. Le mot est de Larra. Voir Molins, p. 108 et suiv.

3. La réconciliation avait été préparée par Vega qui, se levant le premier, avait dit à Larra :

Si hay quien alargue una mano,
Yo sé que habrá quien la estreche.

(Molins, p. 112.)

Dolent, et dont il fit une malheureuse application lorsqu'il se tua, le 13 février 1837, par désespoir d'amour et mépris de l'humanité.

Comme la plupart des écrivains de second ordre, Bretón est à la merci de toutes les influences. S'il arrive à l'originalité, c'est après s'être donné maintes fois et repris souvent. Il gagne d'ailleurs à ces métamorphoses une admirable souplesse. De même qu'il s'était laissé enrôler par Grimaldi au nombre des traducteurs, que le duc de Frias lui avait donné des ambitions de poète officiel, qu'Alberto Lista, par l'intermédiaire de ses disciples, l'avait conduit jusqu'au purisme, avec la même docilité et pour les mêmes raisons, au milieu des polémiques bruyantes du café del Príncipe, Bretón, incapable de résister aux novateurs et plus que jamais préoccupé de saisir l'actualité, se fait romantique à son corps défendant¹. Puis brûlant ce qu'il avait adoré malgré lui et reniant son drame d'*Elena* (1834), il dirige, avec les encouragements de Mesonero et de tous les humoristes, deux pièces contre l'immoralité de la jeune école (*Ella es él*, *El poeta y la beneficiada*², 1838), résigné désormais à tracer des tableaux de genre, à copier modestement les gestes de la rue, à noter l'accent du jour³. On peut dire que l'insuccès lui a profité. Renseigné par une série d'échecs, il a trouvé sa voie.

Il ne lui manquait plus qu'un public attentif. La création de l'*Ateneo*, celle du *Liceo* contribuèrent à éclairer l'opinion. On se rappelle que chez nous Pilâtre de Rozier avait fondé en 1795 un Athénée qui, d'abord établi au Palais-Royal, puis rue de Valois, prit successivement les noms de *Musée*, de *Lycée de Paris*, de *Lycée républicain*. Des allusions incessantes dans les comédies de Picard ou de Scribe témoignent de l'immense popularité de cet enseignement recommandé par les noms illustres de La Harpe, de Chaptal, de Monge, de Cuvier, de Marmontel. En Espagne, le sort de l'*Ateneo* semble

1. En 1833, il traduit un acte et demi de *Marion Delorme*, compose un *Wal-lenstein* qui n'est pas représenté.

2. C'est elle qui porte les culottes, Le poète et l'actrice à bénéfice.

3. Voir notre chapitre sur *Bretón et les humoristes*.

associé à la fortune des idées libérales. Il apparaît en 1820, au moment où Ferdinand VII promet de respecter la Constitution. La réaction de 1823 l'anéantit. En 1835, il se relève sous les auspices d'Alcalá Galiano, d'Olózaga, de Mesonero. On y cultive la science pure : Estébanez Calderón enseigne l'arabe, Lozano le grec, Usoz l'hébreu¹. En même temps, une tribune ouverte à toutes les opinions invite la jeunesse à discuter librement les grands problèmes de la vie contemporaine. D'origine plus modeste, le *Liceo artístico y literario* répondait également aux aspirations de la génération nouvelle, affranchie du formalisme étroit qui, sous l'ancien régime, avait consolidé la barrière des castes². Cette réunion privée de peintres, de poètes, de musiciens prend, dès 1837, un caractère officiel. On nomme un président, une junta administrative chargée de former les sections de peinture, de sculpture, d'architecture, de poésie, de musique, de déclamation. Les salons du palais de Villahermosa s'ouvrent tous les jeudis, de huit à onze heures du soir; on y organise des concerts, des expositions, des bals costumés. Chaque printemps ramène les *jeux floraux* où l'on décerne aux lauréats des fleurs d'or et d'argent; pour les *grands concours* on réserve des médailles. Aux artistes viennent s'adjoindre les membres influents de l'aristocratie, en qualité de *socios adictos*, payant cent réaux d'entrée; en 1838, la reine Marie-Christine préside elle-même la séance d'inauguration, environnée d'un cortège imposant de ministres et de hauts fonctionnaires. Dès lors, une révolution s'opère dans les habitudes invétérées de la bourgeoisie madrilène. On ne se contente plus de la promenade hygiénique, de la causerie banale autour du *brasero*. L'homme de loisir abandonne le café pour l'Athénée, le Lycée ou le *Casino*³; il s'abonne au *Semanario pintoresco*, recherche la société des

1. Cánovas del Castillo, *El solitario y su tiempo*, t. I, p. 304.

2. Sur le *Liceo* consulter un article du *Semanario pintoresco* de 1838, t. III, p. 432; Molins, *Bretón*, p. 244; Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. II, p. 251; le *Panorama madrileño* de Mesonero, édit. 1881, Madrid, p. 55.

3. Sur le *Casino*, voir Córdova, t. II, p. 186 : « Círculo enteramente particular y neutro sin ningún género de significación propia que le señalara á los partidos y á los gobiernos como centro que hubiera de influir en la dirección de los asuntos públicos; allí acudieron los hombres de todas las opiniones y de todas las ideas y hablaron de política. »

auteurs qu'il voit distingués par la faveur royale. Il leur sait gré d'avoir ajouté aux distractions médiocres du passé des plaisirs délicats et imprévus. Le courant de la cordialité rapproche ceux qui jadis formaient un auditoire indifférent ou divisé. Heureux d'être accueillis par une élite, flattés d'avoir à prononcer comme juges, ils apportent, dans cette tâche qui enchante leur amour-propre, un enthousiasme de néophytes, un esprit d'encourageante camaraderie ¹. Plus que d'autres Bretón fut sensible à cette conspiration de bienveillance. Arrivé tard à la notoriété, il aimait les titres, prenait au sérieux son rôle de premier conseiller de la junte et se dépensait obligeamment pour éviter les conflits. En couronnant son *Epître sur les mœurs du siècle*, on le combla de joie. Il était fier de jouer lui-même ses comédies sur la scène du palais de Villahermosa, de donner la réplique à Ventura de la Vega, à des actrices en renom comme Bárbara Lamadrid ¹. Réconcilié avec l'opéra, son ennemi d'autrefois, par l'éclat des lustres et la chaleur des ovations, il travaillait à répandre la gloire des cantatrices et célébrait tour à tour Antonia Montenegro et Oreiro Leima. C'est alors qu'il remportait ses plus beaux succès, avec *Muérete y verás* (« *Meurs et tu verras* », 1837), se faisant l'interprète des sentiments loyalistes exaltés par la guerre civile, esquissant, à l'instar de Molière et de Moratín, une philosophie du mariage dans *El qué dirán y el qué se me da á mí* (« *Le que dira-t-on et le que m'importe* », 1838). Enfin, sa création la plus joyeuse est peut-être le Don Frutos du *Pelo de la dehesa* ², caricature inoubliable de la balourdise et de la générosité aragonaises (1840).

L'année 1837 est doublement importante pour Bretón. Il

1. Mesoneró, *Panorama madrileño*, I, p. 55 : « No solo dieron por resultado obras estimables en todos los ramos del saber sino que, presentadas con un aparato y magnificencia sin igual, en suntuosos salones, frecuentadas por los monarcas, la corte y lo más escogido é ilustrado de la sociedad madrileña, excitaron hasta un punto indecible el entusiasmo y la afición del público, realzaron la condicion del hombre estudioso, del literato, del artista, ofreciéndolos á la vista de aquel con su aureola de gloria, con su entusiasmo, sus frescos laureles, su doctrina en la boca y en la mano su libro ó su pincel. »

2. « La caque sent toujours le hareng ; » littéralement « le pelage de la lande ». L'expression pourrait venir du vocabulaire de la chasse, le gibier changeant de couleur suivant la contrée qu'il habite.

se marie, et sa réputation d'écrivain est officiellement consacrée. La *Real Academia española* avait été fondée en 1713 par D. Juan Manuel Fernández Pacheco, grand majordome de Philippe V¹. Jouissant d'un moindre crédit que l'Académie française, mais attachée aux mêmes principes, elle s'occupa d'abord, conformément au programme esquissé chez nous par Fénelon, d'établir son dictionnaire et sa grammaire, témoignant quelque défiance à l'égard des nouveautés suspectes, hostile comme la nôtre aux philosophes, puis fermée obstinément au romantisme, dont elle n'accueillait que les transfuges². Or, le *Parnasillo* venait de renier Bretón. D'autre part, le marquis de Molins, plus jeune que lui de seize années, le patronnait amicalement. En effet, Roca de Togores avait déjà franchi ce pas redoutable, recommandé par des relations étendues et servi auprès des modérés par l'éclectisme de son talent. En cette même année de 1837, il remportait un succès de bon aloi avec *D^a María de Molina*, imitation libre de Tirso. Non content d'accompagner Bretón, qui se pliait difficilement au cérémonial des visites obligatoires, il poussait la complaisance jusqu'à rédiger de sa propre main, en faveur de son ami, le *Memorial* ou pétition rigoureusement exigée de tous les candidats³. Coïncidence heureuse, la Compagnie était présidée par le marquis de Santa-Cruz, aristocrate libéral, amateur passionné de théâtre. Bretón obtint l'appui efficace de Nicasio Gallego, un rhéteur patriote, d'Alberto Lista, le conservateur attitré du bon goût. On lui fut reconnaissant, dans le bataillon des classiques, d'avoir généreusement combattu pendant la guerre de l'Indépendance, d'entretenir de flatteuses relations avec la noblesse éclairée, de s'être posé dès le début en admirateur de Moratín et rallié de bonne heure aux doctrines sévères de l'école sévillane, de n'avoir fait que de timides et maladroitesses concessions aux extravagances étrangères, enfin, d'incarner le bon sens avisé, la morale

1. Desdévies du Désert, *L'Espagne sous l'ancien régime*, t. III. *La richesse et la civilisation*, p. 275.

2. Piñeyro, *El romanticismo en España*, Paris, Garnier, introd., p. XII.

3. Molins, *Bretón*, p. 185.

saine et traditionnelle. Lui-même eut le sentiment d'être à son rang parmi les dépositaires du patrimoine intellectuel de la race. Dans un discours qui fut sa profession de foi en même temps que l'indispensable hommage aux devanciers illustres, le 15 juin, jour de sa réception, il proclamait la nécessité de revenir à l'ancienne formule de la *comedia*, aux rythmes variés de Lope et de Calderón¹. C'était bien un traité d'alliance qu'il signait avec les conservateurs et les patriotes.

En même temps, par son mariage, le poète insultait au romantisme. Cette union, contractée à quarante et un ans avec la fille d'un professeur de médecine, fut heureuse et prosaïque. Jamais chronique n'a parlé de D^a Tomasa Andrés y Moyano. Comme une matrone, elle a filé la laine et gardé la maison. Libre à nous de supposer que, moins insensible à la gloire que M^{me} de Chateaubriand, elle eut assez de curiosité pour lire les poésies de son mari, assez d'esprit pour rire à ses comédies. On nous certifie qu'elle posséda toutes les qualités d'une autre Tomasa², justement célèbre au théâtre, qui mettait son amour-propre à gronder les servantes, son point d'honneur à repasser les camisoles, qui ne rougissait pas de toucher au balai, de goûter la soupe et d'utiliser, les jours de gala, de savantes recettes fournies par la supérieure de l'Incarnation. Elle avait tant d'ordre, l'excellente ménagère, que Bretón a pu se plaindre une fois au moins qu'on rangeait trop chez lui. Heureux d'avoir conformé sa vie à ses principes, il apportait dans cette affection reposante toute sa loyauté et jouait chaque soir au *tresillo*. Trop sûr de mériter son bonheur, il l'aurait crié sur les toits. C'est ainsi qu'après cinq ans de mariage, il glorifiait le pot-au-feu dans un sonnet plus attendri que burlesque : « Ma femme n'a pas lu Victor Hugo et je ne vais pas au café. Voilà le secret. »

Mi mujer no ha leído á Victor Hugo
Ni voy yo á los cafés : he aquí el secreto³.

1. *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporáneos*, coll. Baudry, t. I, p. 119.

2. *Me voy de Madrid*, act. I, sc. ix.

3. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, p. x. Voir au tome V l'article intitulé *El Sábado*.

VII

On allait faire expier durement à Bretón la joie qu'il trouvait à son foyer, à l'Académie, au Liceo. De nouveau la révolution grondait. L'émeute venait de porter atteinte à la dignité royale. La reine avait cédé aux révoltés de la Granja. L'instabilité ministérielle enlevait au gouvernement tout moyen d'assurer l'ordre. Entre les deux partis s'engageait cette lutte acharnée qui devait aboutir au despotisme militaire, Bretón avait exprimé à maintes reprises son horreur pour les violences de la rue et son attachement à la forme parlementaire ¹. Sermonné par Olózaga, qui se réclamait de toutes les bonnes volontés, il consentit, malgré sa prudence habituelle, à courir les dangers d'une élection dans la province de Logroño ² (1837). Battu sans en être surpris ni découragé, il se vit en butte à la haine des progressistes; on fit un accueil glacial à ses comédies politiques : *El hombre pacífico* (1838), *Flaquezas ministeriales* ³ (1838). Lorsqu'à propos de la loi sur les *ayuntamientos* la reine fut obligée d'abdiquer, on eut besoin, pour fêter l'entrée d'Espartero, d'une « pièce de circonstance ». Le poète s'exécuta, soit après intimidation, soit par démangeaison d'écrire. Nous touchons ici à l'épisode le plus douloureux de sa carrière.

En apparence, rien de plus inoffensif que cette *Ponchada* représentée le 1^{er} octobre 1840, un mois après le départ de Marie-Christine, dans une salle chamarrée d'uniformes : un factieux incorrigible, entendant crier « Vive le héros de Morella ! », s'imagine que Don Carlos est aux portes. Il organise

1. Notamment dans ses letrillas de la *Abeja* :

Mal van las cosas; muy mal que van
tran, tran.
Los bullangueros las compondrán.

(Citée par Molins, p. 170.)

2. Il dit dans une lettre du 5 septembre 1837 : « Algunos parientes y amigos (entre ellos quizá Olózaga) de mi tierra, se proponen favorecerme con sus votos y valga lo que valiere *yo no rehúso la candidatura*, porque creo deber hacer este sacrificio más, si lo es, por la buena causa. » (Cité par Molins, p. 221.)

3. Faiblesses ministérielles.

un punch en l'honneur de Cabrera. Survient la patrouille des miliciens. Tout se termine, avec force couplets qui légitiment le troisième pronunciamiento, par une godaille patriotique. L'ineffable Pigeonneau, dans le *Punch de la garde nationale*, n'avait jamais attiré sur Scribe les foudres de la bourgeoisie. A Madrid on ne pouvait toucher sans crime au soldat-citoyen, fauteur de l'anarchie ou soutien du césarisme. Dès les premières scènes, l'orage éclatait. On chercha l'auteur avec des gestes de menace. Bretón, anéanti par la surprise, devint la proie des mauvais plaisants qui se firent un jeu de grossir le danger. Pour le soustraire à cette poursuite imaginaire on l'affubla d'une capote, on le coiffa d'un shako. Comment reconnaître sous la défroque du milicien le vétéran de 1812 ¹?

Bientôt l'affaire prend d'inquiétantes proportions. Tous les journaux sont déchaînés. On reproche au poète sa tiédeur politique. La milice se déclare grossièrement offensée. Les officiers du 5^e bataillon désavouent publiquement le sous-lieutenant Bretón, de la compagnie des grenadiers, d'ores et déjà *indigne de frayer avec eux* ². Réfugié à Burgos, l'auteur involontaire d'un tel scandale apprend, le 28 novembre, qu'on l'a remplacé à la sous-direction de la Bibliothèque nationale. Accablé, il songe à passer la frontière. Ce caractère jusque-là robuste avait fléchi, épuisé par le surmenage incessant que lui imposaient ses devoirs tyraniques d'académicien, de bibliothécaire, de vice-président du Liceo ³, son labeur continu d'écrivain, les soucis nouveaux de la famille, la dissipation d'une vie trop mondaine, l'obligation d'improviser dans tous les banquets et de griffonner sur chaque album, les perpétuelles exigences des acteurs réclamant des soirées à bénéfice, des entrepreneurs sollicitant pour chaque saison une pièce

1. Voir Molins (ch. XXV) et notre chapitre sur l'*Armée*.

2. *Obras*, 1883. *Apuntes*, p. xi.

3. En 1828 il est au nombre des vice-présidents de la section de littérature. Il écrit, le 28 juin 1838 : « En juntas gubernativas del Liceo, casi todas vice presididas por mí, por indisposición de Remisa, se me van casi todas las noches, y ando con esto tan aperreado, que ni cunden mis tareas literarias ni tiempo casi me queda con esas y otras impertinencias, para mantener con V. correspondencia más activa. » (Molins, p. 257.)

d'actualité¹. Symptôme grave de fatigue, il passe comme les malades ou les enfants, de l'abattement à l'enthousiasme fiévreux. On applaudit Matilde Díez dans *El cuarto de hora*² (décembre 1841) : il en oublie ses déboires et renonce à émigrer. On reproche à *Dios los cria y ellos se juntan*³ d'être une insulte au bon ton (février 1841), à *¡Qué hombre tan amable!*⁴ de falsifier la vérité par une simplification caricaturale (mai 1841) : il désespère des autres et de lui-même. Le 11 juillet, à l'Assemblée solennelle des *jeux floraux*, on couronne son *Epístola moral sobre las costumbres del siglo*, le courage lui revient avec la santé ; nonchalamment, comme on le voit par la curieuse épître qu'il adressait de Saint-Sébastien, le 5 juillet, à l'acteur Romea, il s'abandonne, en contemplant les cimes pyrénéennes, à la douceur d'un ciel humide, au confort d'une villa coquette, au charme d'un lit moelleux, à l'agrément d'une chère délicate ; pour un nourrisson des muses, il semble avoir apprécié dignement et les sardines de la rade et les cailles de la vallée⁵. D'autre part, la gêne, de même qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse, lui rend l'énergie pendant les trois années qu'il passe loin des fonctions rétribuées. Une fois de plus le théâtre devient son gagne-pain et son refuge. Il adapte *La mansarde du crime* de Rosier, alléché par le succès d'argent que Vega, le plus consciencieux des traducteurs, venait de remporter avec *Les chiens du Mont Saint-Bernard*. Voulant

1. Voir *El poeta y la beneficiada* (mars 1838), act. I, sc III :

Ya con urgentes instancias
á cualquier aniversario
me encomienda el empresario
un drama de circunstancias.
Ya me hacen perder el juicio
cinco actrices que á la par
acuden á mi telar
para hacer su beneficio.

2. Le quart d'heure.

3. Dieu les crée, ils s'unissent.

4. Quel homme aimable !

5. Molins, p. 297 :

La ría me da salmones
si la vega codornices,
y el mar sabrosas sardinas,
que aún bullen cuando se frien.
Limpia mesa, muelle cama,
trato cortés y apacible...

retrouver l'incroyable vogue de la *Pata de cabra*, à l'exemple de son ancien directeur Grimaldi, c'est une féerie qu'il compose, *La pluma prodigiosa*. De 1840 à 1843, il fait représenter dix-neuf pièces originales, moisson abondante où l'on trouve, à vrai dire, de simples opérettes (*Los solitarios*), des pastiches de l'ancien théâtre (*Finezas contra desvíos*), mais aussi d'agréables croquis provinciaux (*Pascual y Carranza*, *Una noche en Búrgos*), d'amusantes charges des préjugés français (*El editor responsable*, *Un francés en Cartagena*), de fines études psychologiques (*La escuela de las casadas*), enfin un admirable drame (*La batelera de Pasajes*¹) qui semble un écho de la guerre civile en même temps qu'un ressouvenir de Calderón.

VIII

L'année 1843 commençait mal pour Bretón. En mars, il perdait 2,000 duros, emportés dans le crach d'un homme d'affaires². Mais le 18 décembre, par un juste retour de la fortune, il était nommé administrateur de l'Imprimerie nationale et directeur de la *Gaceta* ou Journal officiel³. Dans l'intervalle, Prim avait soulevé la Catalogne; Narváez, débarqué à Valence, avait conquis Madrid sans coup férir; le 8 novembre, on proclamait la majorité d'Isabel II; le 24, Olózaga, un camarade et un *pays*, était appelé à la présidence du Conseil. D'ailleurs, Bretón se montra peu sensible à l'honneur d'être installé dans une maison luxueuse, au milieu de subalternes empressés, à la tête d'un service important, car il écrivait en juillet 1845, dans une épître sur la *manie des voyages*, à son meilleur ami, le marquis de Molins :

« C'est à peine si figure sur le registre — du Parnasse espagnol mon affection et la tienne — depuis que je *fais le gazetier* et que j'*administre*. — Au lieu de strophes je construis des *planches* — et sous

1. La Plume merveilleuse, les Solitaires, Galanterie contre dédain, Une nuit à Búrgos ou l'hospitalité, l'Éditeur responsable, Un Français à Carthagène, l'École des femmes mariées, la Batelière de Pasages.

2. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, p. xii.

3. Molins, p. 336.

presse jour et nuit, pour mes péchés, — je substitue au plectre les expéditions. — Les *lettres* m'assiégeant de toutes parts, — je ne les connais plus que par le *type*, — mon Dieu n'est plus *Apollon*, c'est l'*Etat* ¹. »

Durant ces trois premières années de prospérité administrative, le poète ne fait représenter que 7 pièces, dont 3 semblent avoir été conçues ou composées antérieurement. Des 4 qui restent, 3 sont de légères esquisses en un acte (*Aviso á las coquelas*, *La Minerva*, *Frenología y Magnelismo* ²). La nécessité de revoir les discours avant de les imprimer, de biffer les inadvertances échappées à la fougue de l'improvisation, l'exposait à d'incessants démêlés avec les chefs de clan ou les députés vaniteux ³. Dès le début, sa délicatesse fut mise à une rude épreuve : il fut contraint d'insérer le réquisitoire prononcé contre Olózaga, son bienfaiteur, suspect d'avoir forcé la main à la reine pour obtenir la dissolution des Cortes. En dépit de toutes les crises politiques, Bretón restait ferme à son poste dangereux jusqu'en mai 1847. C'est alors qu'une commotion nouvelle, sous l'influence prédominante de Narváez, le débarrassait de cette tâche ingrate : on le nommait directeur en chef de la Bibliothèque nationale.

La faveur persistante dont il jouit depuis 1843 n'a rien qui doive nous surprendre. Ceux que nous retrouvons aux côtés d'Isabel II, dans les hautes sphères gouvernementales, ce sont les habitués du café del *Príncipe*, les compagnons du Parnasillo : González Bravo, Olózaga, adversaires aujourd'hui mais dévoués toujours à l'ami commun d'hier, — Pezuela, le soupirant mélancolique de Rosaura, depuis célèbre à l'armée

1. *Obras*, t. V, p. 91 :

Apénas si figuro en el registro
Del Parnaso español, mi amor y el tuyo,
Desde que gaceteo y administro

En vez de estrofas, tórculos construyo,
Y en prensa día y noche, mal pecado !
Al plectro el expediente sustituyo.

De letras por doquiera bloqueado,
Sólo ya las conozco por el tipo :
Mi númen no es ya *Apolo*; es el *Estado*.

2. *La Minerva* est le nom d'une procession. Voir notre chapitre sur *Madrid*.

3. Molins, p. 365.

pour sa bravoure folle, qui n'oublie pas, après son insurrection manquée de 1841, lorsqu'il rentre glorieusement en 1843 avec Narváez, que le complaisant Bretón lui fit jadis, aux environs de 1831, dans les revues et dans les cercles, une cordiale réclame de confrère arrivé, — Escosura, habillé spirituellement, seize ans plus tôt, par l'auteur de *Marcela*, sous les traits inoubliables du capitaine andalous, D. Martin Campana y Centellas, et ministre en cette année de 1847, après la chute du marquis de Molins et de Sotomayor. Auteur fécond de pièces applaudies, grand admirateur des anciens dramaturges, ce dernier rassemble à sa *tertulia* des survivants de l'époque napoléonienne comme Nicasio Gallego, des politiciens évadés du théâtre comme Pacheco, des théoriciens du modérantisme et du catholicisme comme Donoso Cortés, des jeunes gens d'avenir comme Rubí¹. Le sanctuaire des muses devient l'antichambre du gouvernement. Les poètes, les écrivains se sentent poussés déjà par ce grand courant de popularité qui ouvrira la porte des ministères et l'accès des ambassades aux Campoamor, aux García y Tassara, aux López de Ayala, aux Núñez de Arce, plus récemment à Echegaray. Tout se réalise pour Bretón au gré de ses désirs. Un nouveau règlement rehausse le prestige de l'Académie. En 1847, une loi, votée sous les auspices du marquis de Molins et de Pastor Díaz, consacre la propriété littéraire². Arrivé sur le tard à l'opulence, le poète ne craint pas d'étaler son luxe honnêtement conquis, de remonter la rue d'Alcalá dans un coupé neuf, traîné par deux chevaux anglais, et que décore à chaque portière, comme blason, une lyre d'or³. Reçu chez les ministres sur un pied d'intimité, fêté par l'aristocratie dans les maisons hospitalières des ducs de Frias et de Rivas, il sent grandir autour de lui la sympathie du monde officiel, autrefois impitoyable, plein aujourd'hui d'attentions délicates et d'affectueux ménagements.

Pourtant, la tristesse arrive. Vaillamment supportées, allè-

1. Molins, ch. XXXVII.

2. Molins, p. 392.

3. Molins, p. 400.

grement cachées, les épreuves ont marqué leur empreinte. Il revoit, à l'âge des regrets, dans la pénombre du souvenir, sa famille en détresse à Madrid, l'oncle bourru fermant sa porte; sur la sierra, chez les guerrilleros l'envers médiocre de la gloire, des étapes, des garnisons, des mutineries, une balafre; à l'aube du libéralisme ses humiliations de chétif employé; dans le désarroi du siège de Carthagène, ses transes de fugitif; et par la suite, après la piteuse rentrée à Madrid, la besogne mal payée des traductions, la fausse gaité des cénacles où l'on rencontre de perfides concurrents, des amis dangereux. Emporté dans le tourbillon de la lutte, distrait parmi la cohue des théâtres, c'est à peine s'il avait pu, aux heures de fécondité, sous la pression du besoin, méditer ses déceptions, évitant même, par attachement au comique de surface, d'approfondir la détresse d'autrui. Lentement déposées au fond de la conscience, ces désillusions, le temps venu de jouir, reparaissaient, faisant croire aux lendemains cruels. N'avait-il pas souffert des *pronunciamientos*? des bouleversements stériles? Pendant les terribles émeutes du 26 mars et du 7 mai 1848, d'autres, fidèles aux enthousiasmes de leur jeunesse, les Escosura, les Pezuela, caracolaient en brillant uniforme. Barricadé chez lui, Bretón écoutait avec angoisse crépiter les décharges lointaines, ayant perdu sa foi au libéralisme, craignant d'avoir bâti sur le sable, hanté, dans son égoïsme de fraîche date, par la terreur de l'anarchie¹.

Mais il souffrait d'une blessure plus intime. Le théâtre avait absorbé sa vie tout entière. Son amour-propre s'était exaspéré dans une lutte sans répit. La littérature était devenue la fin unique de ses efforts. Avec des frissons d'inquiétude, il guettait les moindres variations de l'opinion. Sa confiance et son énergie dépendaient du va-et-vient de la popularité. Or, on avait enlâmé contre lui, depuis bientôt dix ans, une campagne de presse. Dédaigneusement, on l'accusait de reproduire les mêmes intrigues. Invariablement, on lui reprochait de tout

1. Molins, ch. XXXIX.

ramener à la caricature¹; pour laisser entendre qu'il ne s'élèverait jamais au-dessus de la médiocrité du vaudeville, on qualifiait ses pièces de *sainetones*. Le goût, du reste, avait changé. La société polie, très au courant des choses de France, attendait du théâtre un enseignement. Vega, en étudiant les ravages causés dans une âme par l'expérience précoce du vice qui ruine l'enthousiasme et tue la confiance, avait créé la haute comédie avec son *Hombre de mundo* (1845). On commençait à demander aux auteurs de poser et de résoudre des questions morales. Par ses grands drames à décor historique, *El zapatero y el Rey*, *El puñal del Godo*, Zorrilla enlevait les foules. Avec moins de talent que le poète de *Marcela*, Rubí, son disciple, allait exploiter habilement les préjugés à la mode, cultivant un genre hybride qui rappelle le *Bertrand et Raton* de Scribe². Déjà, les noms de Tamayo et d'Ayala sortaient de l'obscurité. Bretón comprit qu'il fallait, sous peine de déchéance, transformer sa manière. Mais le vieil homme survivait en lui. Les spectateurs, d'autre part, accoutumés aux opinions faites, s'acharnaient à souligner, dans les pièces à thèse, le burlesque et la parodie³. Ajoutons qu'il eût fallu, pour peindre la société nouvelle, user d'une liberté que le poète s'était retranchée depuis qu'il appartenait au monde officiel et bien pensant. Car, sous le régime de Narváez, il se sentait contraint dans l'apologie, lui qui avait conduit, au nom des principes, l'opposition des modérés. Successivement il compose avec effort trois pièces ambitieuses : *Mi dinero y yo*, *Un enemigo oculto*, *La hipocresía del vicio*⁴. La pre-

1. A propos de *Dios los cria y ellos se juntan*, on lit dans le *Correo nacional*, 2 mars 1841 : « Si en lugar de anunciarse en los carteles *Dios los cria y ellos se juntan*, comedia en 3 actos, se hubiera anunciado *sainete* en 3 actos el público hubiera estado más indulgente... Los personajes son caricaturas. » Cité par Molins, p. 283. Voir également l'appendice.

2. Cf. Blanco García, *Literatura española en el siglo XIX*, Madrid, 1899, t. I, p. 303. Piñeyro, *El Romanticismo en España*, p. 295.

3. On lit dans un compte rendu de la *Hipocresía del vicio* : « Y de aquí por último, que las escenas, que las situaciones más aplaudidas sean las cómicas, las en que las figuras de segundo y tercer orden ocupan el puesto de las principales. En estas escenas, en toda la parte episódica de esta producción, es en donde se ve y se aplaude al *gran poeta cómico*, al distinguido pintor de género. » L'article est de 1859, car la pièce n'a été jouée qu'au bout de dix ans. Cité par Molins, p. 387.

4. Mon argent et moi, Un ennemi caché, l'Hypocrisie du vice.

mière n'avait reçu en 1846 qu'un accueil décourageant dans le salon d'Escosura. La deuxième tomba (janvier 1848) après un succès de cinq jours. Il présenta la troisième, sous l'anonymat, au Comité de lecture du théâtre *Español*¹, qui la refusa et s'en repentit, mais trop tard. Ainsi, la griffe du maître n'était plus visible ! On prenait une œuvre mûrie à loisir pour l'essai d'un médiocre débutant. Par rancune et par inquiétude aussi, Bretón voulut garder son manuscrit. S'il pouvait soupçonner d'une pointe de jalousie ou d'une opposition de doctrine ses meilleurs camarades, il était réduit, en son for intérieur, à s'incliner devant la décision brutale d'un jury non prévenu². Telles sont, vraisemblablement, les raisons de cette amertume qui dès lors empoisonne sa vie, le rendant songeur et maussade. Il est frappé dans sa vanité d'homme de lettres.

Bientôt il se relève sous l'affront. Reprenant un sujet à l'ordre du jour³, la vie de Quevedo, il compose, pendant un long séjour au pays basque, une comédie en cinq actes, *¿Quién es ella?* (« Cherchez la femme »), qu'il envoie mystérieusement au Comité de l'*Español*. Il voulait, nous reprenons textuellement ses paroles, que l'une de ses productions fût jugée d'après sa valeur intrinsèque, « sans préjugé favorable ou hostile à l'égard de l'homme, de son école, de ses antécédents »⁴. On examine le manuscrit ; sans réserves on l'admire. Les amateurs, qui se perdent en conjectures, y découvrent des vertus contradictoires dont bien peu, tel était l'aveuglement des esprits, songent à faire honneur au poète. Sans doute, on le croyait à tout jamais distancé. Aux questions artificieuses il oppose une invincible candeur, encouragé dans cet innocent machiavélisme par ses amis Hartzenbusch et Vega,

1. Le *Teatro del Principe* venait de se transformer en *Teatro Español*.

2. Molins, p. 385.

3. Il y avait en effet sur Quevedo un drame d'Eulogio Florentino Sanz. Escosura avait fait intervenir l'auteur du *Buscón* dans sa *Corle del Buen Retiro*. Larra avait songé à tirer un drame de cette vie grosse en péripéties réelles ou légendaires. Voir Molins, p. 457.

4. Voir au sujet de *¿Quién es ella?* le chapitre XLIII du marquis de Molins, la note de Bretón dans l'édition de 1883 (t. IV, p. 151), enfin le prologue d'Hartzenbusch (éditions de 1850 et de 1883), où l'on trouve le récit de deux représentations, celle de *A la vez viruelas* et celle de *¿Quién es ella?*

tous deux comptables du succès, celui-ci ayant pleins pouvoirs en sa qualité de commissaire royal de l'*Español*, le premier étant officiellement chargé de la répartition des rôles et des répétitions. Arrive la soirée mémorable du 7 décembre 1849. Comme le plus désintéressé des spectateurs, l'auteur prend modestement son billet. Il retrouve assez de sang-froid pour causer avec indifférence pendant les entr'actes. Mais la salle commence à s'agiter. On braque sur lui des lorgnettes. Il recule de plusieurs rangs. Les insinuations perfides menacent de changer le triomphe en désastre. Ne pouvant résister au tourment de l'attente fiévreuse, il s'enfuit. Aussitôt sa femme, ses parents, ses camarades lui apportent la nouvelle d'une ovation complète. Le tapage grossit dans la presse. C'est un débordement de plaisanteries : on s'amuse de cette timidité soupçonneuse — et d'éloges hyperboliques : on l'accable sous des comparaisons déplacées. Le poète reconnaît les émotions reconfortantes de sa première bataille¹.

Trois ans plus tard, nouveau succès avec *La escuela del matrimonio*. L'acteur Arjona, ayant repris à son compte et réorganisé le théâtre *del Drama* avec la collaboration de Matilde Díez et de Teodora Lamadrid, parvint à réaliser, en augmentant le nombre des répétitions, un progrès depuis longtemps attendu qui assurait, grâce à la suppression du souffleur, un jeu moins conventionnel, une interprétation plus conforme aux exigences de la comédie de mœurs². Ce bouleversement de toutes les traditions prédisposa le public en faveur de *L'école du mariage*. Elle nous apparaît d'ailleurs comme l'une des pièces les plus vigoureuses que Bretón ait jamais écrites. Tamayo, Ayala ou même Augier n'auraient pas désavoué cette œuvre virile où trois intrigues symétriquement ordonnées conduisent avec la rigueur d'une logique inflexible à la condamnation de l'amour libre et du divorce. Le poète venait de répondre victorieusement à l'accusation de décrépitude.

1. Bretón s'était servi à différentes reprises d'un pseudonyme. Larra écrivait déjà à propos de *Un novio para la niña* : « Modestia inútil y excusada diligencia, porque su fácil versificación y el género á que pertenece y el sello que lleva delatan al autor. » *Obras*, p. 326.

2. Molins, *Bretón*, p. 481.

IX

Pourtant la vieillesse arrivait. Préoccupé de rassembler son bagage avant de passer à la postérité, il surveillait scrupuleusement, en grammairien, l'édition choisie de ses œuvres (1850-1851)¹. Plus sensible que par le passé aux insultes d'en bas comme aux persécutions d'en haut, il fut contraint de subir et les outrages de la foule et les avanies du pouvoir. Une *zarzuela* sans fiel, *El novio pasado por agua*², souleva contre le plus bourgeois des poètes et le moins acharné des satiriques tout l'arrière-ban des notaires, de même que Scribe, au temps héroïque du *Combat des montagnes*, avait déchaîné l'indignation générale des commis parisiens, insultés en la personne de monsieur Calicot³. Une fois de plus, en 1854, les revirements de la politique le chassèrent de la Bibliothèque Nationale; il demanda et obtint sa retraite le 26 octobre, avant le triomphe de l'Union libérale. Jetant alors sur les choses et les hommes un regard de mépris et de haine, il ne distingua plus autour de lui qu'une odieuse confusion de politiciens intrigants, de spéculateurs cyniques, d'écrivains ignares, de faux patriotes cruellement stigmatisés dans son grand poème de la *Desvergüenza* (L'Impudence), où l'on reconnaît avec d'incomparables jeux de rimes, la vengeance d'un esprit chagrin. Sans renoncer complètement au théâtre (car il fit applaudir *El abogado de pobres* en 1866 et présenta en 1867 sa dernière comédie *Los sentidos corporales*⁴), il penchait de plus en plus vers la misanthropie. La révolution de 1868, en supprimant la royauté, entraîna cette âme aigrie et désenchantée jusqu'au pessimisme incurable.

Il s'était détaché progressivement du commerce du monde. Depuis 1845, on ne le rencontrait plus qu'à l'Académie,

1. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, p. XIV.

2. Le prétendant mouillé.

3. Lenient, *La comédie en France au XIX^e siècle*, t. I, p. 303.

4. L'avocat des pauvres, les Cinq sens.

au théâtre, chez quelques amis sûrs. Affranchi parmi eux de toute contrainte, entouré d'une sympathie prête aux concessions, autorisé, quand sa tristesse le ressaisissait, à se retrancher dans le mutisme et l'indifférence, il s'accoutumait chez le duc de Rivas à jouer par complaisance aux portraits (*quincena*), se fâchant lorsqu'on l'embarrassait de questions inextricables, et plus heureux d'avoir à improviser certains sonnets burlesques, sur des rimes obligatoires, avec cette incomparable virtuosité dont les spectateurs avaient raffolé jadis et qui lui ménageait encore d'agréables flatteries auxquelles il se montrait sensible comme un enfant. C'est avec le même abandon que chez l'affectueux Roca de Togores, en compagnie de fumeurs intrépides, il évoquait délicieusement, sous le beau portrait de la marquise peint par Madrazo, dans une songerie qu'interrompaient souvent des éclats de voix, ses meilleurs souvenirs de gloire, le tumulte joyeux du Parnasillo, les ovations du Liceo¹. Bientôt son humeur se modifia. Il ne supportait plus sans impatience les rivaux trop jeunes, acharnés à soutenir des principes hostiles. Les conseils les plus amicaux le trouvaient réfractaire. Peu à peu la mort lui enleva ses fidèles. Il vit disparaître le duc de Frias en 1851. En 1865, il perdit à la fois Vega, le plus aimé des confrères, et le duc de Rivas, le plus spirituel des amphitryons. Frappé dans ses amitiés, il se renferma dans le cercle de la famille. Certaines confidences atténuées par la bienveillance nous permettent d'entrevoir la fin mélancolique de ce génie gracieux. Son visage, autrefois mobile ou étincelant de verve, prenait une expression rigide et sombre. Sa vanité s'exaspérait. Il s'irritait sans motifs, se fâchait sans rémission. Après avoir rempli fièrement et scrupuleusement, depuis 1853, sa tâche de secrétaire perpétuel, après avoir collaboré à tous les articles du dictionnaire, rédigé de sa main des grammaires et pris au tragique la moindre élection, il se brouilla, en janvier 1870, avec ses collègues de l'Académie, coupables seulement de lui avoir

1. Molins, *Brelón*, chap. XL et XLI.

donné tort dans une commission, refusa par dépit d'assister aux séances, prétextant une maladie dont la convalescence fut de fait longue et pénible. Avec une obstination maussade, il allait s'asseoir à la porte même de la salle où délibérait l'assemblée, résolu à n'en jamais franchir le seuil ¹. Il quitta son appartement pour ne rien devoir à la Compagnie, ne pouvant souffrir que Segovia reçût à sa place une allocation intérimaire. Bien qu'il eût aggravé cette incartade par une lettre blessante, la courtoisie de ses collègues lui ménagea une rentrée honorable. Il refusa. Et pourtant sa rancune aurait dû s'adoucir devant les témoignages de l'universelle admiration. Car on lui accorda, le 24 octobre 1870, dans une fête organisée par Olózaga, la récompense qu'on fit attendre trois siècles à l'auteur de Don Quichotte : une plaque de bronze fut solennellement apposée au-dessus de la porte de sa maison natale. En 1872, il reçut chez lui, rue de la Montera, la visite de l'empereur du Brésil, qui venait saluer modestement le poète illustre et le survivant d'une époque fertile en génies inspirés. Mais Bretón souffrait. Tantôt il cherchait l'oubli dans le jeu. Tantôt il corrigeait son œuvre. Quand il fut surpris par la pneumonie qui devait l'emporter le 8 novembre 1873, il relisait l'une de ses pièces, *El cuarto de hora* ².

X

Il existe de Bretón un excellent portrait dont la ressemblance nous est garantie. Dessiné et lithographié par Federico de Madrazo, il parut avec ceux de Quintana, de Lista, de Gallego, d'Ángel Saavedra, de Concepción Rodríguez, dans une revue éphémère, *El Artista*, en 1835 ³. Depuis on l'a souvent reproduit, notamment sur la belle édition de 1883.

1. Molins, ch. XLVII, *Bretón académico*.

2. *Obras*, 1883, t. I. *Apuntes*, p. XV.

3. Sur l'iconographie de Bretón, voir le recueil des *Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX*, Madrid, 1881, t. II, p. 159. Le marquis de Molins décrit successivement les portraits dessinés ou peints par Federico de Madrazo, Gutiérrez de la Vega, Gómez, Esquivel, Luis López, Díaz Carreño, Suárez Llanos.

Le poète est représenté de trois quarts. Facile à distinguer parmi ses contemporains illustres, il porte comme eux la haute cravate chère au dandysme romantique, le toupet relevé, les favoris longs suivant la mode bourgeoise qui réservait aux militaires la moustache et la royale. On entrevoit, malgré la précaution du peintre, une longue cicatrice fermant l'œil gauche dissimulé sous de fortes lunettes à la Quevedo. Le front calme et sans rides, le sourcil impérieux, le nez vigoureusement accentué, les lèvres serrées, le menton énergique respirent la décision. Un pli amer continue la bouche. Les traits semblent immobilisés par l'idée fixe. Je ne sais quelle gravité mélancolique a remplacé le sourire absent. N'accusons pas Madrazo d'avoir trahi son modèle en lui prêtant, à l'âge même du succès et du labeur enthousiaste, l'aspect d'un honnête homme un peu raide.

Car cet amuseur a pris au sérieux le sentiment, le travail et la gloire. Il ne rougissait pas d'aimer les siens. Il se dévouait pour assurer à sa mère un bien-être médiocre. Il trouvait en la pleurant des accents de pieuse émotion¹. On l'a vu applaudir de tout cœur aux triomphes de ses confidents Vega, Molins, Hartzenbusch. Il s'est montré loyalement attaché jusqu'à la mort aux amis du Parnasillo, si l'on excepte Larra trop cinglant dans l'ironie, sans tourner le dos aux vaincus des révolutions, sans jamais se vendre à la faveur. Il avait même cette qualité charmante des âmes spontanément dévouées, l'abandon. Aucune habileté ne déflorait sa candeur. Ruser avec des camarades qu'il estimait lui semblait indigne et d'eux et de lui-même. Car cet ironiste narquois avait l'âme transparente². Rien de calculé ni de prémédité lorsqu'il raillait. Peu nourrie, mais souvent

1. Lettre du 16 mai 1843, citée par le marquis de Molins, p. 361 :

« Mi segunda desgracia, aunque prevista, es mucho más sensible. Mi anciana madre falleció veinte días há, y este golpe irreparable hubiera acaso acabado conmigo sin el ángel amoroso y consolador que la Providencia me ha deparado en mi Tomasa, cuya ternura crece á medida de mis pesares; dulce y único lazo que ya me apegá á este mundo verdaderamente réprobo y miserable. »

2. Molins, p. 362. « Aquel decidior malicioso tenía un candor casi infantil. » De même *Apuntes sobre la vida*, p. xvi : « Era de carácter ingenuo y sencillo. » Ferrer del Rio l'appelle « Bonachon como un patriarca », *Galeria*, p. 138.

imprévue, sa conversation attirait comme l'innocente ingéniosité des rustiques. Laborieux par simplicité, il apportait jusque dans la besogne mal payée des traductions tous les scrupules de sa conscience. Il s'épuisait à remplir honnêtement ses devoirs de journaliste, de bibliothécaire et d'académicien. Bien qu'il composât vite, avec une aisance qui tenait du miracle, sa virtuosité ne le détournait ni de s'instruire, ni de revoir son œuvre. Et dans un pays où l'on dédaigne le travail minutieux, où l'on regarde la nonchalance comme un attribut du talent, il se jetait sur les obstacles en bon lutteur, aimant l'opiniâtreté de la tâche accablante. Assez fier du reste pour revendiquer l'indépendance besogneuse, il ne repoussait pas moins la flatterie des admirateurs suspects que les moyens vulgaires de parvenir, résolu à ne devoir qu'à lui-même son repos et sa réputation. Mais il se montrait naïvement sensible aux louanges dès qu'il s'en croyait digne. Incapable de placer sa gloire à longue échéance, il n'a méprisé aucune des consécérations officielles qui étendent la popularité, car il tenait, après un échec, à se réhabiliter aux yeux d'autrui aussi bien qu'aux siens propres. Sa vie fut toute de droiture et de sincérité.

La ressemblance ne serait pas complète si l'on négligeait les ombres qui l'achèvent. On a vu qu'il gardait longtemps ses rancunes, trop sensible pour pardonner à autrui les trahisons dont il se croyait incapable. C'est après quatorze ans d'amertume recuite qu'il s'est vengé d'un oncle avare. Le tapage de la *Ponchada* lui est resté sur le cœur : parmi les assassins des barricades il reconnaissait les énergumènes qui l'avaient sifflé¹. Son obstination était si tenace qu'elle l'a rendu ridicule dans son débat mesquin avec l'Académie. Et pourtant ses colères farouches témoignent d'un optimisme à la Rousseau. Jamais il n'eut des hommes une assez mauvaise opinion pour les traiter en indifférents. Mais on regrette davantage de le trouver inaccessible à tout sentiment de

1. Molins, *Brelón*, p. 408 : « Apuesto á que son los mismos que silbaron mi *Ponchada*. En ocho años los silbidos se han vuelto trabucazos. »

large solidarité. Les persécutions lui avaient enseigné la prudence. Il s'est appliqué de bonne heure à se guérir du sacrifice. Car il se glorifiait d'être arrivé aux honneurs, se complaisait dans son repos, se retranchait derrière sa réputation, professant une sagesse étroite où l'on entrevoit la tranquillité naïve de ceux qui n'ont plus rien à désirer. Soit que la vieillesse, immobile de sa nature, l'ait tourné vers la froideur, soit que le besoin de se relever par des succès nouveaux, l'ait détaché des questions passionnantes pour les contemporains, il n'a guère aperçu, après l'âge mûr, ce qui dépassait l'horizon de la famille et du théâtre. Un grand événement comme la guerre du Maroc, qui transportait Estébanez Calderón, ne l'a pas tiré de son inertie voulue¹. Le gouvernement autoritaire de Narváez lui a paru le plus acceptable des régimes lorsqu'il faisait respecter la propriété littéraire et protégeait les auteurs dramatiques. C'est là sans doute ce qui détourne et détournera de lui les générations montantes. Assez vite, cet homme respectable s'est offert aux jeunes gens sous les traits d'un ancêtre impassible. Pas plus que Scribe, il n'a su éviter le reproche d'égoïsme. A ce titre comme à beaucoup d'autres il incarne à Madrid l'inspiration bourgeoise.

Une passion dominante, celle du théâtre, a rempli et tourmenté son existence qui s'est déroulée dans un monde factice, à la clarté des chandelles. En cette maison fameuse de la rue del Príncipe, le poète (il l'a déclaré) se croyait chez lui². Le voisinage déplaisant de l'Opéra le gênait trop souvent au théâtre de la *Cruz*. Il en voulait au *Circo* d'avoir été le refuge des danseurs et des acrobates avant d'accueillir la musique et les vers³. Plus tard, les salles de *Novedades*, de *Jovellanos*, de *Drama*, après qu'on eut supprimé la subvention royale, lui ont fait déplorer la dispersion des com-

1. Molins, *Bretón*, p. 500.

2. Préface. Éd. 1883, p. LXI : « A todos tributo, pues, este público testimonio de estimacion y agradecimiento y singularmente á los que han tenido más ocasiones de prestarme su hábil cooperacion; ó por su mayor permanencia en los teatros de Madrid, sobre todo en el del *Príncipe*, hoy *Teatro español* que ha sido siempre el de mi predileccion. »

3. Challamel, *Un été en Espagne*. Paris, 1845, p. 172.

pagnies homogènes¹. Il est probable même, quand il vit la magnificence de l'*Español* transformé et rebaptisé après restauration, qu'il regretta l'humble décor de ses premiers succès, de même qu'il avait tremblé, le jour où l'émeute se réfugia dans les galeries de son cher théâtre, pour tous les compagnons dévoués qui furent, pendant sa longue carrière, de moitié dans sa gloire. N'avait-il pas vécu là ses heures les plus émouvantes, en conversation familière avec la *característica*, l'*apuntador*, le *parte de por medio*? A l'époque où son frère Antonio Herreros débutait modestement sur les planches, il avait connu les glorieux contemporains de Maíquez : Rita Luna et Guzmán, le comique irrésistible². Il avait applaudi à la réputation naissante de Carlos Latorre et de Concepción Rodríguez, femme de son protecteur Grimaldi. Plus tard, Matilde Díez et Teodora Lamadrid, en lui assurant de faciles revanches, l'avaient consolé de ses déboires politiques. Puis il s'était lié d'une fraternelle amitié avec Romea³, cet acteur poète, dont le talent restait fidèle au goût sévère en plein romantisme et qui fit de sa loge un bruyant cénacle où l'on célébrait en vers et en prose les victoires de Prim. Détaché de la vie par l'amour de la rampe, on peut se demander si Bretón fut généreusement payé de cette affection exclusive. Or, nous savons par les chiffres que la plus goûtée de ses comédies n'a pas rempli quatre-vingts soirées⁴; que *Marcela*, regardée longtemps comme son chef-d'œuvre, s'est arrêtée à l'humiliant total de 66; que

1. Voir Molins, p. 480. On lit aussi dans la *Desvergüenza*, t. V, p. 432 :

Y en diez aulas así, por falta de una,
Brilla ¡oh Talía hispánica! tu escuela
Y pronto en cada barrio, á lo que veo,
Tendrá la capital un coliseo.

Bretón n'a fait représenter que 17 pièces au théâtre de la Cruz, 1 à celui del Drama, 2 aux *Variedades*, 1 aux *Novedades*, 1 à *Jovellanos*, 3 au Circo.

2. La *característica* est chargée des rôles burlesques, le *parte de por medio* joue les derniers rôles. Voir Mesonero, t. I, p. 40, passage cité plus haut.

3. Le frère de Bretón a joué en juin 1825 dans *Andromaque*. Guzman a interprété les œuvres de Bretón de 1824 à 1844. Teodora Lamadrid commence à jouer vers 1833, Romea vers 1834, Matilde Díez vers 1835.

4. Molins, p. 411 : « La visita diaria de nuestro buen Bretón era al cuarto de Romea. » Voir aussi p. 332.

5. Voir le tableau du marquis de Molins, *Bretón*, p. 504.

de son vivant ses dix pièces préférées n'ont pas dépassé la somme de 274 représentations quand une simple farce, *¡ Á la plaza, á la plaza !* faisait courir 282 fois les Madrilènes avec un enthousiasme à toute épreuve¹. On accueillait froidement ses productions mûries²; on fêtait les intermèdes sans prétention ou d'insignifiants vaudevilles³. Toute sa vie le poète a lutté contre l'écrasante concurrence du mélodrame, du drame historique, de l'opérette andalouse. Jamais il n'a tenu son public. Il en a souffert jusqu'à la mort.

Si Bretón n'a pas connu comme notre Flaubert les affres du style, il a aimé son art d'une passion malheureuse et sans défaillance, prêt à tout sacrifier à l'idole de son cœur. Mais il n'a jamais cru que l'artiste dût se borner à décrire une illusion. Il s'est fait l'âpre défenseur des vertus moyennes, pratiquant la morale qu'il enseignait et ne l'enseignant qu'après l'avoir pratiquée. Certes, il y avait quelque originalité, au temps même d'Espronceda ou de *Fígaro*, à réaliser la synthèse imprévue du virtuose impeccable et du bourgeois accompli.

1. Ces dix pièces sont : *A la vejez viruelas*, *¡ A Madrid me vuelvo*, *Marcela*, *El pelo de la dehesa*, *Muêrete y verás*, *La batelera de Pasages*, *El cuarto de hora*, *La escuela del matrimonio*, *El abogado de pobres*, *Los sentidos corporales*.

2. Par ex. : *Dios los cria y ellos se juntan*, 5 représ.

3. Par ex. : *La familia del boticario*, traduction, 102 représ.; *Una de tantas*, intermède andalous, 75 représ.

LIVRE SECOND

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Formation intellectuelle.

- I. INFLUENCE DE GERARDO LOBO.
- II. MORATÍN.
- III. LES PATRIOTES : Arriaza. Quintana. Gallego.
- IV. LA TRAGÉDIE FRANÇAISE : Classiques et pseudo-classiques.
- V. LA COMEDIA : Calderón. Lope. Alarcón.
- VI. LA COMÉDIE FRANÇAISE : Destouches et La Chaussée. Marivaux. Scribe.
Les accessoires, les types, la morale. — Creuzé de Lesser, Ancelot.
- VII. L'ÉCOLE DE SÉVILLE : Poésie bucolique et satirique.
- VIII. LE STYLE EMPIRE.
- IX. ANTÉCÉDENTS DU ROMANTISME. — La critique juste milieu. Conversion : *Elena*; réaction : *El poeta y la beneficiada*.
- X. DRAME HISTORIQUE : *Fernando el Emplazado* et la *Inocente sangre*. — *Vellido Dolfos* et le romancero.
- XI. HISTOIRE ANECDOTIQUE : Rubí.
- XII. LA COMÉDIE A THÈSE.

Bretón doit beaucoup aux écrivains qui l'ont précédé. Comment s'est-il acheminé vers l'indépendance? A quelle époque s'est-il efforcé de penser par lui-même? Pour répondre à ces deux questions, il convient d'établir chronologiquement la succession des influences et de les suivre à travers l'œuvre entière du poète, jusque dans les comédies de l'âge mûr et de la vieillesse où les réminiscences abondent.

I

1812. — Au régiment, Bretón a commencé par s'enticher de Gerardo Lobo, un lyrique de la première moitié du

xviii^e siècle, qui ne méritait (le marquis de Valmar l'a fort bien démontré) ni l'admiration de ses contemporains, ni le mépris de la génération suivante. On continuait de l'apprécier cinquante ans après sa mort, dans les provinces où le goût retarde. Il pouvait faire les délices des barbiers et des sacristains¹, puisqu'il incarne les défauts les plus saillants de l'imagination méridionale, notamment cette préciosité naïve dont les chansons populaires fournissent tant d'exemples ridicules². Chez le *Capitan Coplero*, on retrouvait jusqu'aux bizarreries prétentieuses du cultisme, car il ne craignait pas, lui-même l'avoue, d'*engongorizarse*³. De plus, ce cuirassier parlait au cœur des militaires. Il avait rédigé en dizains le catéchisme du mauvais soldat⁴. Il excellait à conter plaisamment les mésaventures de son escadron fourvoyé dans les montagnes de Tolède, avec force calembours de la qualité de celui-ci :

Los caballos desherrados
pero errados los caminos

(« Les chevaux se déferrant, mais errant, dévoyés⁵ »). Bretón s'était longtemps exercé au jeu des assonances burlesques. Il en convient lorsqu'il rend à son premier maître un hommage

1. C'est en effet dans la corporation des barbiers et chez les sacristains qu'on rencontrait les improvisateurs. Voir *Los españoles pintados por sí mismos*. Madrid, 1851, éd. Gaspar y Roig, pp. 66, 162, 238 : « Vuelve á su pueblo diciendo que es poeta; créenle los palurdos bajo su palabra y le conviden á las bodas de los pueblos del contorno para echar bombas, á los postres, á la salud de los novios y los padrinos. » (*Mancebito de Barberia*.)

2. Nous donnerons comme exemple une *malagueña* transcrite par Davillier (1865, 2^e s., p. 375) :

Como abrí sin precaucion
tu carta, dueño querido,
se cayó tu corazon,
mas en mi pecho ha caído;

En él yo le he dado abrigo,
pero no cabiendo dos,
el mío te mando yo
y el tuyo queda conmigo.

3. Voir l'étude du marquis de Valmar, *Líricos del siglo XVIII*, t. I, p. XLII, éd. Rivadeneyra.

4. *Irónicas instrucciones para ser buen soldado*, ibid., p. 41.

5. *Líricos*, t. I, p. 42. *A don Luis de Narvaez, su teniente coronel, dándole cuenta de la infelicidad de los lugares de Bondonal y Elechosa que le tocaron de cuartel en los montes de Toledo*. De même :

Y al fin por que tienen faldas
hablo tal vez con los montes.

ironique dans *Los dos sobrinos*¹, en 1825. Après avoir diverti ses camarades du *Parnasillo*, dont quelques-uns pourtant essayèrent de le corriger², il ne dédaigne pas, beaucoup plus tard, en 1841, de rappeler à l'occasion qu'il sait jouer sur les mots, jongler avec les syllabes et même avec les consonnes :

« Fino, fiel, firme y fogoso »,
estas cuatro efes valen
un tesoro

(*Cuarto de hora*, act. II, sc. II.)

« fin galant, fidèle, ferme et fougueux, une vraie fortune que ces quatre f ».

II

1817.—L'influence de Moratín fut plus heureuse et décisive. On lui accordait le goût de la mesure, le sentiment des nuances, on le félicitait, chez nos voisins, de représenter l'harmonie des qualités moyennes, de laisser des œuvres achevées, de réagir utilement contre l'abus des improvisations incorrectes. Sa tonalité plus douce reposait des hardiesses de la *comedia*; son attendrissement bénin plaisait comme une nouveauté. Il venait de faire jouer sa dernière comédie, *El médico á palos*³, une traduction de Molière, en 1814. Aucun talent vigoureux ne lui disputait l'admiration du public. On lui pardonnait même d'avoir suivi le roi Joseph. A l'école d'un maître sévère, Bretón avait tout à gagner. Il s'en aperçut dès 1817 et débuta par un pastiche, *Á la vez viruelas*. Pourtant les mœurs avaient changé. Les jeunes filles n'étaient plus condamnées à subir silencieusement la tyrannie de l'autorité paternelle, à forcer par une fugue le consentement des parents égoïstes,

¿Cuando aquí del himeneo
arderá, tia, la tea?

El mismo Gerardo Lobo
para mí es niño de_teta.

(Act. IV, sc. IX.)

2. Molins, *Bretón*, p. 40.

3. *Le Médecin malgré lui*, représenté le 5 décembre 1814 à Barcelone (soirée au bénéfice de l'acteur Felipe Blanco).

à chercher le refuge inviolable du couvent ¹. Bretón se trouvait en présence d'une société déjà émancipée, où les droits des enfants étaient reconnus et le plus souvent respectés. Il s'est appliqué néanmoins à ressusciter les rôles importants du théâtre de Moratin. Nous allons rencontrer chez lui des vieillards qui s'obstinent à courir les risques du mariage (*Cuando de cincuenta pases* ²); des veuves exploitées par les chevaliers d'industrie (*Casa de huéspedes* ³); des jeunes filles timides et sacrifiées qui, ne pouvant secouer le joug, se résignent à la servitude ou versent dans l'hypocrisie (*Á lo hecho pecho* ⁴); de beaux colonels victimes d'une passion langoureuse (*La cabra tira al monte* ⁵). A Moratín encore Bretón emprunte les éléments de sa morale, combattant les unions disproportionnées (*Dios los cria y ellos se juntan* ⁶), réclamant entre les fiancés une conformité de rang, d'âge et d'humeur, évitant, afin de mieux respecter la décence, de peindre les vices dangereux, de conduire la séduction jusqu'à l'adultère. (Toute l'intrigue de *Ella es él* ⁷, l'une

1. Voir *la Mogigata*, act. I, sc. 1 :

Tu rigor produjo solo
Disimulacion, cautelas;
La opresion, mayor deseo
de libertad; la frecuencia
del castigo, vil temor.

Voir aussi *El sí de las niñas*, act. III, sc. ix :

« Ve aquí los frutos de la educacion. Esto es lo que se llama criar bien á una niña; enseñarla á que desmienta y oculte las pasiones mas inocentes con una pérfida disimulacion. Las juzgan honestas luego que las ven instruidas en el arte de callar y mentir. » Et encore, act. III, sc. xiii : « Esto resulta del abuso de la autoridad, de la opresion que la juventud padece. »

2. Quand on passe la cinquantaine. — Comparer *El viejo y la niña*, *El sí de las niñas*.

3. Voir *El baron*.

4. Contre fortune bon cœur. — Voir *La Mogigata*.

5. La chèvre retourne à sa montagne (dans le sens de : chassez le naturel, il revient au galop). — Voir Don Carlos dans *El sí de las niñas*.

6. Voir *El baron*, act. II, sc. vi :

Y cuando de amores trata
algun señoron con una
jovencilla bien carada,
huérfana, plebeya y pobre,
ojo avizor, que allí hay trampa.

7. Comparer la scène viii de *Ella es él* avec la scène xi de l'acte II, dans *El viejo y la niña* :

Muera yo de sentimiento,
ausente, desamparada,

des pièces les plus saines et les plus spirituelles de son théâtre, ne semble-t-elle pas tirée de *El viejo y la niña*, puisqu'on revoit, de part et d'autre, un même couple uni par les engagements d'un amour précoce et que séparent les devoirs impérieux du mariage?) Il refait la *Comedia nueva* avec autant d'irrévérence à l'égard des bas bleus et de sympathie pour l'héroïne modeste, enfermée dans les soins du ménage (*Me voy de Madrid*¹). C'est au nom de principes analogues qu'il intervient dans les polémiques littéraires, protestant contre les écrivains « à la douzaine » (*adocenados*), soutenant, en face des mauvais traducteurs, la nécessité de l'observation, la règle du travail et les droits de la syntaxe². Il dénonce les extravagances du mélodrame et du drame romantique, de même que son maître avait raillé ces pièces monstrueuses où l'on offrait au spectateur un duel à cheval, deux tempêtes, trois batailles, un enterrement, une mascarade, une ville incendiée, un pont qui saute, deux exercices à feu, une exécution capitale (*El poeta y la beneficiada*³). Il va jusqu'à reproduire les plaisanteries de Moratín, s'arrêtant parfois aux moins délicates puisque tous deux, avec une insistance vulgaire, s'acharnent lourdement sur les inconvénients de la vieillesse, trop heureux lorsqu'une matrone s'évanouit, se plaint de l'enflure de ses jambes, réclame ou des compresses camphrées ou des pilules d'asa foetida (*El amigo*

de mi bien; que alegre muero,
si á costa de tanta pena
pura mi opinion conservo.
— ¡Ay querida de mis ojos!
¿Quién te ha dado tal esfuerzo?
— ¡Oh virtud! oh dolorosa
virtud

Il y a une différence essentielle, c'est que Camila, chez Bretón, n'aime plus son capitaine.

1. *La Comedia nueva*, act. II, sc. 1 : « Yo sé escribir y ajustar una cuenta, sé guisar, sé aplanchar, sé coser, sé zurcir, sé bordar, sé cuidar de una casa; yo cuidaré de la mía, y de mi marido, y de mis hijos, y yo me los criaré. Pues, señor ¿no sé bastante? ¡Que por fuerza he de ser doctora y marisabidilla, y que he de aprender la gramática y que he de hacer coplas! »

2. Voir la *Derrota de los pedantes* et la satire de Bretón, *Los escritores adocenados*.

3. Voir la *Comedia nueva*, act. II, sc. 1 : « Figúrese V. una comedia heróica como esta, con mas de nueve lances que tiene. Un desafío á caballo por el patio, tres batallas, dos tempestades, un entierro, una funcion de máscara, un incendio de ciudad, un puente roto, dos ejercicios de fuego y un ajusticiado. »

*mártir, El qué dirán y el que se me da á mí*¹); il n'a garde d'oublier la volière et la ménagerie, les oiseaux qui sifflent Malborough et font pleurer les jeunes filles (*La casa de huéspedes*²). Mais il apprend aussi à copier la bonhomie en frisant la trivialité, à mieux utiliser les proverbes, les locutions pittoresques; il cueille au passage tel idiotisme qui devient le thème de sa première comédie (*Á la vejez viruelas*³); il retient le nom du valet Calamocha pour en affubler Don Frutos, le Pourceaugnac espagnol (*El pelo de la dehesa*⁴). — Moratín est en grande partie responsable des qualités et des imperfections de son continuateur, l'ayant ramené dans la voie du bon sens et du bon goût, mais retenu peut-être sur la pente du réalisme franc. D'où, chez le disciple, certaine prédilection surannée pour le comique larmoyant, un attachement trop servile aux préceptes de Molière, la pauvreté systématique de l'intrigue, la grisaille de l'ensemble, je ne sais quoi de contraint et d'anodin.

III

1822. — C'est donc en 1817, à l'âge de vingt et un ans, que Bretón prit conscience de sa vocation⁵. Il devait attendre sept ans avant de faire jouer sa première pièce, *Á la vejez*

1. *El sí de las niñas*, act. II, sc. II : « Siempre cayendo y levantando... médicos, botica... que se dejaba pedir aquel caribe de don Bruno (Dios le haya coronado de gloria) los veinte y los treinta reales por cada papelillo de píldoras de colicuintida y asafétida. »

Voir de même *El baron*, act. II, sc. VIII :

La debilidad y nauseas
del estómago, se curan
mudando de temple y aguas
y alimentos. Con un poco
de ejercicio y unas cuantas
friegas que os den, se disipa
la hinchazoncilla que carga
á las piernas.

2. *El sí de las niñas*, act. I, sc. VIII.

3. *El viejo y la niña*, act. II, sc. I :

¡ Yo agazaparme Primero
digo, á la vejez viruelas.

4. *El sí de las niñas*.

5. Molins, *Bretón*, p. 21.

viruelas, une comédie en prose. Dans l'intervalle, il chanta, comme un barde patriote, le progrès, l'indépendance et l'égalité. On nous assure qu'il avait composé, dès 1812, un hymne sur l'expulsion du roi Joseph¹. Le poète n'a pas daigné recueillir ce premier bégaiement de sa muse exaltée. Mais nous pouvons remonter à la source du courant qui l'entraînait. Selon toutes les apparences, il fut séduit par la veine facile et parfois incorrecte d'Arriaza. On connaissait avant 1812 les *Défenseurs de la patrie*, le *Deux-Mai* 1808, l'ode sur la *Tempête et la guerre ou le combat de Trafalgar*. Des noms plus illustres encore venaient de rehausser le prestige de la poésie de circonstance. Le volontaire, qui déjà se préparait à risquer sa vie dans la campagne de reconquête, pouvait réciter avec un enthousiasme fougueux cette magnifique apostrophe de Nicasio Gallego à la patrie foulée par l'invasion :

« Et qu'elle soit à jamais l'autel — où tout Espagnol voue au monstre — une rancune à mort qui, infuse dans ses veines, — gagne en s'y perpétuant cent générations². »

Enfin, lorsqu'il improvisait et déclamait, vers 1822, dans les cafés de Játiva, il subissait, autant qu'on peut le conjecturer, l'ascendant de Quintana. Bien qu'aucun texte précis ne nous permette de mesurer cette influence, il est certain que l'auteur des *Vies d'Espagnols célèbres* lui a fourni son credo politique. En effet, sans prétendre à la grandiloquence de celui qui poursuivait, dans son *Panteón del Escorial*, les souvenirs d'un despotisme abhorré³, qui proclamait, avec la foi de nos encyclopédistes⁴, le dogme de l'affranchissement par les lumières, qui célébrait les grandes inventions, l'imprimerie, la vaccine, Bretón a su concilier le respect des gloires nationales et la haine de l'Inquisition, restant pieusement

1. Molins, *Bretón*, p. 11.

2. Y altar eterno sea
donde todo español al monstruo jure
rencor de muerte que en sus venas cunda,
y á cien generaciones se difunda.

Al dos de Mayo. Cf. *Escritores españoles contemporáneos*, Baudry, 1840, t. II, p. 33.

3. Cf. Blanco García, *La literatura española en el siglo XIX*, t. I, p. 8.

4. Cf. *Escritores españoles contemporáneos*, Baudry, t. II, p. 665.

fidèle, en disciple du grand exilé, au programme des Cortes de Cadix¹. Lorsqu'il lui fallut descendre dans l'arène, il n'oublia pas que son âme d'adolescent avait pour la première fois vibré au souffle puissant du Tyrtée espagnol². Et par la suite, il devint le confident et l'ami de Nicasio Gallego dont il recueillit l'héritage en lui succédant à l'Académie dans les fonctions de secrétaire perpétuel³.

IV

1825. — Après avoir fait jouer avec succès deux comédies originales (*Á la vejez viruelas*, *Los dos sobrinos*), ainsi qu'une adaptation de Violet d'Epagny (*Lujo é indigencia*), Bretón se remit patiemment à l'école de nos grands classiques. On les admirait en Espagne depuis un siècle, le marquis de San Juan ayant fait jouer un *Cinna* en 1713, Llaguno y Amírola une *Alalía* en 1754, traductions qui avaient à leur tour engendré certains essais conformes à l'idéal de Boileau, la *Hormesinda*, le *Guzmán el Bueno* de Nicolas de Moratín, la *Raquel* de García de la Huerta, la *Numancia destruida* d'Ignacio López de Ayala⁴. Bientôt, la gallomanie fit de tels progrès que les plus timides s'en indignaient, notamment Leandro Fernández de Moratín dans sa *Déroute des pédants* (1789)⁵. L'avènement du roi Joseph eut pour effet d'accli-

1. Voir tome V, p. 132, *A Laura tirando al blanco* :

Contra el galo aborrecido,
Contra la audaz tiranía,
Gloria fué, mi Laura, un día
Gravar el hombro con él.

2. Voici qui semble une réminiscence de Quintana :

Yace en aquel panteón
El Oficio pseudo-Santo
De la horrenda Inquisicion.

Letrilla publiée dans la *Abeja* (1^{er} novembre 1835), citée par le marquis de Molins, p. 174.

3. Voir dans Molins le chapitre *Bretón académico*.

4. Voir l'édition de Leandro de Moratín, coll. Baudry, Prólogo, pp. x, xii.

5. Leandro Fernandez de Moratín, *Poesías sueltas y obras en prosa*. Éd. Garnier, 1882, p. 35 : « ¡ Y qué traducciones ! hechas casi todas sin conocimiento de la materia que en ellas se trata. sin poseer bastante ninguno de los dos idiomas. »

mater à Madrid le répertoire de Talma et de Lafon. Et même après la victoire des alliés, le prestige de la littérature impériale ayant survécu à notre hégémonie, la France devint l'unique bureau d'information, l'intermédiaire indispensable entre l'Espagne et les nouveautés étrangères ¹. C'est à travers Ducis ² qu'on devinait Shakespeare, chez Arnault ³ qu'on découvrait le courant ossianique. La vogue et les honneurs s'attachaient à Népomucène Lemercier ⁴, à Marie-Joseph Chénier ⁵, à Legouvé ⁶. Quand Grimaldi prit la direction du théâtre del Príncipe, Nicasio Gallego, La Calle, Dionisio Solís étaient les fournisseurs attitrés du public francophile ⁷. Il n'est pas surprenant que Bretón ait songé à traduire l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche (1826), l'*Inés de Castro* de Houdard de la Motte (1826), la *Didon*, de Lefranc de Pompignan (1826). Mais il avait commencé, nous devons lui rendre cette justice, par s'adresser aux maîtres puisqu'il donna en 1825 une version d'*Andromaque* et de *Mithridate*. Or, ce premier contact avec Racine devait marquer dans sa carrière. C'est ainsi qu'il a reproduit par deux fois les imprécations d'Hermione, alors même qu'il se croyait obligé de céder à la poussée romantique, notamment dans *Elena* (1834), mélodrame dont tout le quatrième acte se déroule parmi les bandits :

« Que je t'accorde ma main ! Jamais ! Oh, comment a-t-elle pu — ma lèvre prononcer une aussi vile promesse ? — Celle qui, tendre amant, te détestait — comment t'aimerait-elle, assassin infâme ? — Qui donc, qui t'a donné le droit — de venger mes affronts ? — Et de mon cœur amoureux — pour sonder les secrets intimes — qui t'a instruit ? Si dans mon désespoir — j'éclatais en amers reproches, — sans doute mes larmes de tendresse — démentaient ma lèvre frénée —

1. Voir, sur le répertoire de Talma, *Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire*, Paris, 1897, 3^e partie, par Ch. M. Des Granges.

2. On avait joué avant 1820 *Romeo y Julieta* (tr. Solís), *Macbeth*, *Abufar, Otelo ó el Moro de Venecia*. Cf. Cotarelo, *Maiquez*.

3. *Oscar* (tr. Gallego), *Blanca y Mocasin ó los Venecianos*.

4. *La muerte de Agamemnon* (tr. Gallego), *El Ofis*.

5. *Cayo Graco*.

6. *La muerte de Abel* (tr. La Calle).

7. Nous relevons encore dans le *Maiquez* de M. Cotarelo les noms suivants : Voltaire, *Xaira* (Zaire), *la Elmira* (Alzire), *la Muerte de César*; Crébillon, *Zenobia y Radamisto*; de Belloy, *la Celmira*; Brifaut, *Nino II*; Raynouard, *los Templarios*. (V. 3.)

tique; — sans doute quand j'encourageais ta fureur — contre un époux trop aimé ¹, — alors plus que jamais je l'adorais ². »

Tandis que Gerardo joue à la perfection son rôle de traître affolé par une passion satanique, la situation d'Elena, innocente victime d'une odieuse machination, diffère sensiblement de celle d'Hermione. Il n'en est pas moins certain que Bretón a voulu tirer parti du fameux

Qui te l'a dit?...

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée?

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?

Et ne voyais-tu pas dans mes emportements

Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments?

(Act. V, sc. III.)

Dans *Vellido Dolfos*, nous retrouvons un nouvel écho de l'admirable scène d'*Andromaque*. Sous les murs de Zamora, un aventurier a tué le frère pour venger la sœur opprimée, et l'infante Urraca s'écrie :

« Si aveugle je l'ai maudit dans mon égarement — je n'ai pas imaginé qu'un tigre m'écoutait. — Me plaindre d'une injuste tyrannie, — pleurer ma détresse avec amertume — ce n'était pas réclamer sa mort. Si du délire — d'une malheureuse au désespoir — tu te souviens, homme impitoyable, ah ! pourquoi oublies-tu — que cette malheureuse était sa sœur ³ ? »

1. Elle a donné cet ordre dans la scène III du III^e acte :

Sólo al Marqués alcanza
el rayo matador de mi venganza.
Romped su corazon vil, inhumano;
rompedlo sin clemencia
ó jamás sereis dueño de mi mano.

2. Act. V, sc. x :

¡ Mi mano a tí ! ¡ Jamás ! ¡ Oh ! ¿ Cómo pudo
tan vil promesa pronunciar mi labio?
La que tierno amador te aborrecia
¿ cómo asesino infame te amaria?
¿ Quién, quién te dió el derecho
de vengar mis injurias?
¿ Quién de mi amante pecho
los íntimos arcanos
te ha enseñado á inquirir? Si atribulada
en amargas querellas prorumpia,
quizá mi tierno llanto
al frenético labio desmentia.
Quizá cuando tus iras provocaba
contra mi dulce esposo,
entonces más que nunca yo le amaba.

3. *Vellido Dolfos*, act. IV, sc. III :

Si ciega le maldije en mi despecho,
No imaginé que un tigre me escuchaba.

La comparaison, il faut en convenir, n'est pas de celles qui peuvent réhabiliter la phraséologie romantique. On admettra néanmoins que Bretón a su reconnaître et retenir, chez les plus illustres de ses modèles, les accents de passion vraie.

V

1826. — Il donnait, vers la même époque, en revenant à la tradition authentique de la *comedia*, un curieux exemple d'éclectisme. Les dramaturges du *siglo de oro* n'étaient jamais tombés dans un entier discrédit. Au siècle précédent, malgré les conseils de Luzán, la foule n'avait jamais cessé d'applaudir les *autos sacramentales* jusqu'au jour où Nicolas de Moratín, par décret officiel, les fit interdire en 1762¹. Mais on continua de représenter au théâtre de la Cruz les comédies de Lope, de Montalbán, de Calderón, de Moreto, de Rojas. En 1785, García de la Huerta publia son choix de pièces anciennes, sous le titre de *Teatro Hespagnol*. Avant même qu'on eût, par l'intermédiaire de Böhl de Faber, un aperçu du cours de Schlegel et des théories allemandes, le grand acteur Maiquez, à son retour de France, se crut assez influent pour tenter la réhabilitation attendue². On sait qu'il parvint à convertir son public, aidé par Trigueros et Dionisio Solís qui se mirent à refondre en cinq actes les comedias de trois journées. A partir de 1826 on édite la *Colección general de comedias escogidas*³. La même année, au théâtre del Príncipe, Bretón fait jouer *Los Tellos de Meneses*, « refundición » de Lope. Jusqu'en 1847, il exploitera ce vaste

Quejarme yo de injusta tiranía,
llorar con amargura mi desgracia,
no era pedir su muerte. Si el delirio
de una triste mujer desesperada
recuerdas, hombre atroz, ¡ay! ¿Cómo olvidas
que esa triste mujer era su hermana?

1. Leandro Fernandez de Moratín, édit. Baudry, prólogo, pp. xi et xiii.

2. Voir Bretón, éd. Baudry. *Progresos y estado actual del arte de la declamación*, p. lvi. — Maiquez remit en honneur García del Castañar, *El pastelero de madrigal*, *El mejor alcalde el Rey*, *El rico hombre de Alcalá*, *El convidado de piedra*.

3. Cf. Schack, *Historia de la literatura y del arte dramático en España*, tr. de Mier, Madrid, 1887, t. V, p. 384.

répertoire; il rajeunira tour à tour Moreto, Alarcón, Coello, Calderón, Tirso; il comprendra la richesse et goûtera la variété des rythmes archaïques; il en arrivera très vite à blâmer son maître Moratín, prudemment enfermé dans le *romance* et la *redondilla*; et l'ambition lui viendra de réagir contre la monotonie de l'octosyllabe, de s'imposer à la génération nouvelle comme un versificateur incomparable. En même temps, il retrouvera l'accent et l'inspiration de l'ancien théâtre. A vrai dire, son admiration n'exclut pas l'irrévérence. Car il s'est moqué en mainte occasion, bien qu'il ait refondu quatre pièces de Calderón¹, de ces romanesques péripéties dont l'in vraisemblance contribuait à dénaturer l'Espagne aux yeux de l'étranger. Il a raillé dans *Elena* le banditisme de la *Devoción de la Cruz*². Il a ridiculisé plus tard la manie des estocades³. Néanmoins la *Batelera de Pasajes*, le plus émouvant de ses drames, procède en ligne directe de *El Alcalde de Zalamea*. Car, dans les deux pièces (on peut se reporter au chapitre concluant du marquis de Molins⁴) nous reconnaissons la même héroïne séduite et délaissée qui se révolte et se venge. C'est avec la hauteur du Pedro

1. Ces quatre « refundiciones » sont *Fuego de Dios en el querer bien*, *La carcelera de sí misma*, *No hay cosa como callar*, *Con quien vengo, vengo*.

2. *Elena*, act. IV, sc. vi :

Y tengamos aquí un lance
de Calderón.

3. *Hermana de leche*. Act. III, sc. iv :

..... mas recuerdo
que aquel poeta afamado
gustaba de cuchilladas
aun más que de epitalamios.

Dans l'édition de 1850, à propos de *Si no vieran las mujeres*, Bretón a exprimé son opinion au sujet des *refundiciones*. Il déclare la tâche ingrate « no porque sea una profanacion, un atentado, como entienden algunos, el meterse á enmen- dar la plana á Lope ó á Calderon, á Rojas ó á Moreto. Aquellos insignes poetas no fueron perfectos en todas las dotes que requiere el arte escénico ». Tandis que les amateurs de l'ancienne littérature excusent ces défauts, le public se montre plus exigeant. D'où l'obligation de corriger, d'améliorer. — L'opinion contraire a été soutenue à différentes reprises, notamment par un rédacteur des *Cartas españolas* : « Sus obras son de ellos y de nadie mas. Atreverse, so pretesto de reformarlas, á truncarlas, añadir las, cercenar las y darles diversa forma, este es un verdadero atentado... » t. II, p. 284. On trouve la même protestation dans le *Correo literario y mercantil*, n° 95. Voir notre thèse complé- mentaire *les Revues littéraires de l'Espagne...*

4. Bretón, ⁷p. 304.

Crespo de Calderón que Faustina revendique, en face de l'officier parjure, les droits de l'honneur plébéien :

« Tu te seras dit, en toi-même : — c'est la fille d'un manant... — Elle n'osera pas requérir, — étant si loin de m'égalér, — satisfaction de son honneur — et sa peine la tuera — ou, si je l'abandonne, — un autre la consolera. — Que peut entendre à l'honneur une fille — qui s'est éduquée sur la mer¹ ? »

Avec un discernement très sûr Bretón avait sauvé ce qui méritait le respect chez les casuistes du point d'honneur. Du reste, il était plus à l'aise en imitant Lope dont il a transposé quelques scènes chevaleresques. Nous songeons à l'*Étoile de Séville* quand le cavalier Don Félix, dans *Finezas contra desvíos*, baisse devant le roi l'épée qu'il tirait contre un inconnu². Néanmoins c'est plutôt sur le terrain de la comédie légère et gracieuse que Bretón a suivi le *Phénix* des poètes espagnols. Lope nous présentait souvent ces dames intrigantes que le dédain exaspère et dont l'âme vaniteuse oscille entre le préjugé social et l'amour naissant³. Nous rencontrerons chez Bretón un soldat qui guérit sa fiancée de la coquetterie en se targuant d'une indifférence désinvolte. La Diane du *Chien du jardinier* reparaitra sous les traits de ces belles aristocrates imprudemment sensibles à l'adoration des subalternes. Presque toujours le disciple a su démêler, dans les intrigues enchevêtrées des précurseurs, la part du réalisme et de la

1. Act. II, sc. ix :

Allá para tí habrás dicho :
es hija de un ganapan.

No se atreverá á pedirme,
siendo á mí tan desigual,
satisfaccion de su honra,
y se morirá de afán,
ó si yo la desamparo...
otro la consolará.
¿Que entiende de honra una moza
que se ha criado en la mar?

2. Act. IV, sc. x :

Sin blandir arma traidora
contra un Rey á quien venero,
con la ley de caballero
sabré yo cumplir ahora.

3. Par ex. : *La hermosa fea, Los milagros del desprecio, El perro del hortelano.*

psychologie. Lorsqu'il poursuivait sans trêve la fatuité du *lechuguino*¹ et du *pollo*, tout nous porte à croire qu'il se souvenait du *Lindo Don Diego* de Moreto². Il a donné, de propos délibéré, dans *El cuarto de hora*, une réplique malicieuse de *El desden con el desden*³. Souvent il s'est réclamé d'Alarcón dont il semble avoir fait une étude attentive. Tout devait le séduire chez cet artiste scrupuleux, la dextérité de la facture, la sûreté du goût, la justesse de l'observation. De nouveau, Bretón a posé le conflit de l'argent et de la qualité qui déjà mettait aux prises Arnesto et D. Juan dans *La Industria y la suerte*⁴. Tandis qu'il daubait sur l'*Indiano* et le *Filipino*, il se rappelait assurément que le Menteur, frais émoulu de Salamanque, s'érigéait en Péruvien⁵. C'est encore aux complications de la *Verdad sospechosa* que nous ramène *Lo vivo y lo pintado* : même frivolité, même duplicité, même déconvenue au dénouement. Quelquefois Bretón reprend

1. Dandy. Voir notre chapitre sur le *Monde*.

2. Voici une allusion assez claire :

A fe de Diego Santurce,
bien puedo, sin pretender
del otro lindo don Diego
representar el papel,
bien puedo yo competir
con los dos....

(*Un novio á pedir de boca*, act. I, sc. 1.)

3. Act. II, sc. iv (Dédain contre dédain) :

Mudemos de plan : hagamos
lo que hace el conde de Urgel
en la célebre comedia
de *El desden con el desden*.

4. Voir *La industria y la suerte*, J. I, sc. vii (Fortune et talent) :

Dineros son calidad
y la pobreza es vileza.

J. III, sc. ii :

Mas yo, á Don Juan obligada,
agradecida y amante,
más que las Indias estimo
sus nobles y buenas partes.

5. Voir *La verdad sospechosa*, J. I, sc. v.

Les allusions aux *Indianos* sont fréquentes chez Bretón :

Es un Creso americano
y tiene ingenio... de azúcar.

(*El qué dirán*, act. I, sc. 1.)

Voir aussi *¡ Estaba de Dios !*

des vers passés en proverbe et souligne l'allusion¹. Il recommence, à maintes reprises, *El examen de maridos*, soit qu'il répète la clause testamentaire par laquelle se justifiait l'hésitation de la marquise Inès², soit qu'il réédite les formes de l'interrogatoire, la revue et l'exécution des prétendants³, soit qu'il oppose, avec autant de symétrie plaisante, les douceurs aux fanfaronnades⁴. Et c'est avec le même sang-froid que la clairvoyante Marcela pèse les travers et les qualités des trois amoureux qu'elle invite à rivaliser d'esprit et de sagesse dans un tournoi réglé par la prudence. Il se pourrait qu'elle eût fait son éducation chez Alarcón. Il est facile, d'après ces exemples détachés, de voir comment Bretón

1. Grande soy para dama
Si pequeña para esposa.
(*Las paredes oyen*, J. III, sc. II.)

« Para esposa vuestra poco,
para dama vuestra mucho. »
— Ni á hacer comedias me inclino,
Conde, ni mi estilo es ese.
(*La hermana de leche*, act. I, sc. III.)

2. *Antes que te cases mira lo que haces* (J. I, sc. IV). C'est d'ailleurs sous ce titre que la pièce était connue au temps de Maiquez. De même on trouvera chez Bretón :

Dice el adagio,
Señor, ántes que te cases
mira lo que haces.

(*Un tercero en discordia*, act. III, sc. I.)

3. Voir *El pro y el contra*, act. I, sc. IX. — *El examen de maridos*, J. III, sc. XIV :

Hágame usted de mis novios
Una exacta relacion.
— Uno es, y yo te confieso
que su apasionada soy,
don Juan Crisóstomo Rubio
Barreneche y Albornoz
fiscal.....
— No quiero fiscales.
La toga asusta al amor
— Don Blas de Obregon,
teniente de granaderos,
gran nobleza y gran valor !
— Militares? No en mis días !
— Bien. Don Santiago Querol,
propietario y fabricante.
— Al peor.
Metódico y calculista,
esclavo de su reloj...

¿Teneis, Beltran, prevenidos
Los memoriales?
.
« Don Juan de Vivero,
Mozo, galan, gentilhomme,
y en sus acciones compuesto;
seis mil ducados de renta.
Es modesto de costumbres,
Aunque dicen que fué un tiempo
á jugar tan inclinado
que perdió hasta los arreos
de su casa y su persona
.
— El que jugó jugará
..... El que sigue
Es don Gómez de Toledo
que la Cruz de Calatrava
ostenta en su noble pecho
.
— Apruebo el seso maduro,
maduros años no apruebo.

4. Comparer avec les rôles d'Amedeo et de Martín (*Marcela*), ceux de Carlos et du marquis (*Examen de maridos*, scènes VI de la 2^e journée et XIX de la 1^{re} journée).

en usait avec ses maîtres du grand siècle. Il commence par refondre leurs œuvres pour les adapter au goût du jour. Puis il s'empare de leurs procédés. Certes, il n'a pas eu le mérite, dans *No ganamos para sustos*¹ (1839), dans *Finezas contra desvíos* (1843), d'inventer l'imbroglio, les hors-d'œuvre brillants, les jeunes filles surprises par un père intraitable, les *graciosos* toujours prêts à parodier les scènes romanesques et chapitrant les amoureux avec une impertinence conventionnelle. A l'époque de la maturité, il ne retient plus que l'idée, en négligeant les artifices périmés. Il s'exerce, après les poètes de la *comedia*, à peindre les mille ressources de la coquetterie féminine. Volontiers, il représente le conflit du sentiment et de la raison, de l'espoir et de la défiance, de l'orgueil et de l'attendrissement, parcourant toute la gamme de la fierté, depuis les imprécations furieuses de la dignité révoltée jusqu'aux subterfuges de la suffisance renforcée par le préjugé. Aucune influence n'était mieux propre à le garder de la fadeur. Sous le vernis mondain, à travers le déguisement contemporain, il a découvert les vertus fondamentales de la race².

1. Nous jouons de malheur !

2. Voici la liste de ses *refundiciones* : 1826, *Los Tellos de Meneses* (Lope), *La carcelera de sí misma* (Calderón), *Qué de apuros en tres horas* (Coello) ; 1827, *El príncipe y el villano* (Moreto), *No hay cosa como callar* (Calderón) ; 1828, *Si no vieran las mujeres* (Lope) ; 1829, *Las paredes oyen* (Alarcón) ; 1831, *Con quien vengo, vengo* (Calderón) ; 1847, *Fuego de Dios en el querer bien* (Calderón) *Desde Toledo á Madrid* (Tirso).

Il faut ajouter *La muger por fuerza*, comedia del maestro Tirso de Molina, refundida en cinco actos por D. M. B. de l. H. (archivo del palacio arzobispal de Valencia, 3 cuadernos) qui m'a été signalée par M. Henri Mérimée. — Bretón s'est également inspiré des anciennes *Comedias de magia*. De 1800 à 1820, on jouait souvent *Marta la Romorantina*, dont la vogue pouvait rivaliser avec celle des féeries françaises. L'édition de 1851 renferme *La pluma prodigiosa* (t. III), où Bretón semble avoir accumulé à plaisir les extravagances. Il nous transporte successivement chez un mage de l'Alpujarra, dans un palais hindou, au sérail de Constantinople. Les animaux les plus bizarres, dromadaires, éléphants, oiseaux des tropiques, paraissent sur le théâtre et sont mêlés à l'action. La plume prodigieuse, talisman qui vient du Maure Abenjabúl, permet de changer une duègne en serpent, de métamorphoser les Hindous en danseurs de *jota*. Ajoutons le dragon, dont la tête articulée s'ouvre pour engloutir une victime, l'apparition des diables, les murailles transparentes, on s'apercevra que le poète n'a rien négligé pour satisfaire le goût détestable de son public. Voir dans notre thèse complémentaire une curieuse parodie anonyme des *Comedias de magia* intitulée *La Pezuña del Rinoceronte* (notice consacrée au *Correo literario y mercantil*).

VI

1825-1837. — Dans ce relevé des emprunts essentiels, c'est à peine s'il est nécessaire de mentionner le théâtre des Italiens. Ceux-ci lui ont pourtant fourni la *Autoridad palerna* (1828) — le nom de l'auteur a jusqu'ici échappé aux recherches — et l'*Antígona* traduite d'Alfieri. Rappelons seulement, pour mémoire, que le *Brutus* du grand tragique républicain avait inspiré la *Roma libre* de Saviñón dont la représentation coïncide, en 1820, avec le réveil des idées libérales. — On ne doit pas oublier que l'influence prépondérante fut celle de la comédie française. Pendant plus de douze ans, Bretón s'est approvisionné chez nous, s'adressant indifféremment aux anciens ou aux modernes, partageant ses sympathies entre les classiques et les vaudevillistes, avec une certaine prédilection néanmoins pour Scribe. Il n'a guère connu Molière qu'à travers Moratín, bien qu'il ait adapté l'*Étourdi* en 1827. Tout au plus oserait-on rapprocher du *Misanthrope* *El pelo de la dehesa*, où le poète espagnol s'est efforcé, en grossissant les traits jusqu'à la caricature, de faire le procès de l'hypocrisie mondaine pour lui opposer la rude franchise d'un campagnard. Il ne paraît pas qu'il ait rien retenu de Regnard, sauf peut-être l'artifice vieilli du portrait mis en gage comme dans le *Joueur*¹. Selon toute vraisemblance il a mieux compris Dancourt, s'appliquant, après avoir transposé le *Chevalier à la mode* (1828), à noter les ridicules qui marquent chaque province, chaque métier, chaque échelon dans la hiérarchie des prétentions bourgeoises². Naïvement ému par les larmes de Destouches et de La Chaussée, il a traduit le *Triple mariage* (1830), la *Fausse Agnès* (1831) et refait le *Préjugé à la mode*, en s'aidant par surcroît d'une pièce de Creuzé de Lesser, *Le secret du ménage*. Il n'avait

1. *Me voy de Madrid*, act. IV, sc. II.

2. Dancourt traite parfois les mêmes sujets que Bretón. Cf. J. Lemaître, *La comédie après Molière*, Paris, 1882.

certainement pas oublié, lorsqu'il écrivait, en 1842, *La escuela de las casadas*, ces revendications que *La razón contra la moda*, une version de Luzán, avait déjà rendues familières aux Espagnols :

Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus de bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie,
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal¹.

(*Le Préjugé à la mode*, act. I, sc. iv.)

S'il ne citait quelque part un vers de Gresset, on ne s'apercevrait sans doute pas qu'il a retourné, au détriment de son ami Larra, la satire du *Méchant*². Mais il est trop évident que Bretón a goûté Marivaux. Car il nous montrera, comme dans l'*Épreuve*, un solitaire qui s'arme vainement contre le danger prévu des mésalliances³. Il nous présentera deux victimes désenchantées dont le cœur meurtri s'expose aux rechutes du sentiment⁴. Ayant acclimaté le *Legs* sur le théâtre del Príncipe, il lui plaira de vaincre l'hésitation des timides

1. Bretón dira dans *La escuela de las casadas* :

¿A quién no tienta la risa
cuando ve salir de misa
un matrimonio... compacto?
— Si así nos llegan á ver,
los elegantes dirán :
Hagan paso ! por ahí van
San Isidro y su mujer.

(Act. I, sc. iv.)

2. Le titre *Me voy de Madrid* a pu lui être suggéré par la tirade où Cléon maudit les inconvénients de Paris, act. II, sc. iii :

..... Paris ! il m'ennuie à la mort.

Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer :
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !

Comparer la letrilla du III^e acte, scène xiv :

Lúcas ! *Me voy de Madrid*

¿Quién puede vivir aquí ?

¡ Son tan injustos los hombres !

De même le piège tendu à Cléon par Lisette et Florise prépare la déconvenue de Joaquín.

3. Voir la *Independencia*.

4. Voir les *Solitarios*.

qu'un aveu effraie¹. A l'imitation des *Fausse confidences* et du *Préjugé vaincu*, il dégonflera l'orgueil en humiliant la noblesse². Nous retrouverons l'Hortense du *Prince travesti*, messagère d'amour au service de celui qu'elle aime et touchante assurément dans son abnégation³. Les ressemblances, aussi bien, ne s'arrêtent pas au détail, car Bretón excella, nous le verrons par la suite, à rajeunir le marivaudage pour l'accommoder à la pétulante familiarité des salons madrilènes. Ses coquettes, obstinément rebelles au mariage qui pourrait leur enlever le délicieux prestige dont elles abusent, raisonnent souvent, comme cette veuve, des *Surprises de l'amour*⁴ : « Le chevalier m'a refusée : mon amour-propre ne lui en veut aucun mal ; il n'y a là dedans que le ton, la manière que je condamne ; car, quand il m'aimerait, cela lui serait inutile ; mais enfin il m'a refusée, cela est constant ; il peut se vanter de cela ; il le fera peut-être. Qu'en arrivera-t-il ? Cela jette un air de rebut sur une femme. » (Act. II, sc. vi.) Il y aurait d'ailleurs quelque imprudence à pousser le parallèle, Marivaux étant de tous les auteurs français le plus voisin de Lope, de Moreto et d'Alarcón (dont il est peu vraisemblable néanmoins qu'il ait subi directement l'influence).

On aurait tort de croire que Bretón s'est toujours adressé aux œuvres délicates et fines. A ses débuts, il nous apparaissait surtout comme un traducteur de vaudevilles. Le public raffolait de Barthe, de Collin d'Harleville, de Picard, d'Alexandre Duval, d'Étienne, de Bayard, d'Ancelet, de Dieulafoy, de Monvel et principalement de Scribe⁵. Cette

1. *El abogado de pobres.*

2. *Al pié de la letra.*

3. *El valor de la mujer.*

4. Comparer *Los Solitarios*, scène XIII : « ¿Habré perdido ya todo mi prestigio ? ¿Me habré puesto fea... me habré vuelto ordinaria con los aires del campo ?.. Pues ese hombre... inapetente hace ascos de mí. ¿Creerás que nos hemos estado mirando cara á cara por espacio de cinco minutos y no ha suspirado, ni ha sonreído, ni ha mudado de color ? ¿Creerás que mis ojos han sucumbido á la audacia... negativa de los suyos ? — ¿Creerás que hemos cantado un duo, y, ¡ ni por esas !... »

5. Cf. Cotarelo, *Maquez*, passim, et le *Catálogo* reproduit dans l'édition de Leandro de Moratín, éd. Baudry. Voici une liste des principales imitations : Molière (*El hipócrita*, *La escuela de las mujeres*, *La escuela de los maridos*, *El médico á palos*, *El enfermo de aprension*) ; Regnard (*El distraído*, *El jugador*) ; Destouches (*El filósofo casado*, *El malgastador*, *El tambor nocturno*) ; La Chaussée

vogue de la comédie étrangère entremêlée de couplets devait durer jusqu'en 1860, comme en témoigne cette affirmation d'un voyageur : « Les Espagnols ne mettent pas sur l'affiche le nom de l'auteur des pièces empruntées aux théâtres étrangers. On ne saurait trop les en blâmer; elle porte seulement le mot *traducida*, sans dire si c'est du français ou de l'allemand que ces pièces ont été traduites. C'est ici plus que jamais le cas de s'écrier : *traduttore traditore*. On change le titre pour un autre, presque toujours moins bon que celui donné par l'auteur de la pièce originale. Si la scène est à Paris, on la met à Madrid, et les rues Vivienne ou de Richelieu deviennent les rues d'Alcalá ou de Fuencarral. Quelques phrases se rapportant aux événements du jour ou à quelque bataille des temps passés sont çà et là intercalées, et les spectateurs ont du plaisir sans se soucier le moins du monde de savoir le nom de l'auteur auquel ils le doivent. On donnait à Madrid, au théâtre du Prince, la *Novela de la vida*, « le Roman de la vie, » *traducida*. La toile se lève, l'action commence, et je reconnais le *Jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet. Plus tard, à Barcelone, au théâtre du Lycée, sous le titre de *Por la boca muere el pez*, je vois représenter la *Femme terrible*, de M. Émile Dumanoir. Agir ainsi, c'est faire acte d'ingratitude¹. »

(*La razon contra la moda, La escuela de las madres*); Marivaux (*La viuda consolada*); Piron (*La musa aragonesa, Métromanie*); Diderot (*El padre de familia*); Beaumarchais (*Eugenia, La inútil precaucion y barbero de Sevilla, Los dos amigos*); Sedaine (*Las esposas vengadas, Ricardo Corazon de Leon*); Favart (*Las tres sultanas*); Fabre d'Églantine (*La intriga epistolar, El Filinto ó el egoista*); Collin d'Harleville (*El optimista, Todos hacemos castillos en el aire*); Alex. Duval (*La juventud de Enrique V, El carpintero de Livonia. El opresor de su familia*); d'Allainval (*La escuela de los plebeyos*); Étienne (*Los dos yernos, La novia colérica, El calderero y la vecindad, La Cenicienta, Yocondo*); Picard (*El cómico retirado, Los tres maridos, Las Visitandinas*); Bouilly (*El aguador de Paris*); Marsollier (*La esclava persiana, Los dos ciegos*); Desforges (*El sordo en la posada*); Demoustier (*El reconciliador*); Andrieux (*El tesoro, La comedianta*); Dupaty (*El capítulo segundo*); Hoffmann (*El jockey, El secreto, Las citas*); Planard (*El marido segun las circunstancias*), etc... Il nous a été impossible de faire sur chaque point les vérifications nécessaires, car ces pièces sont à peu près introuvables. Mais il est certain qu'on pourra grossir cette liste de comédies et d'opéras. Très souvent les Espagnols ont changé les titres. Par exemple, *El bosque de Senart* est probablement une traduction de *La partie de chasse de Henri IV. Los Zapatos* représentent sans doute *Les sabots*. On reconnaîtrait peut-être *Rose et Colas* dans *Juanito y Rosita*, etc.

1. Plée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle*. Paris, 1859, p. 115. On pourrait croire qu'il y a ici quelque exagération, mais nous lisons dans le

En Espagne, tous les bons patriotes répètent les mêmes doléances : « Je savais, déclare Lafuente dans son *Teatro social*, en 1846¹, qu'il existait des gens qui avaient à Paris des commissaires spéciaux, espèce de plénipotentiaires, ministres résidents ou chargés d'affaires (sur la catégorie, je ne suis pas bien fixé) avec la mission et la charge exclusive de se mettre en quête, comme le chasseur à l'affût, de tout drame, roman ou comédie qui verrait publiquement le jour dans la capitale du royaume voisin pour l'envoyer immédiatement par courrier accéléré, afin d'en donner la traduction à Madrid, sans perte de temps, avant qu'un autre pût les gagner de vitesse. » Et le même Lafuente nous conte plaisamment la mésaventure de deux Français venus dans le premier théâtre de Madrid pour juger les progrès de l'art espagnol, et qui, tombant sur deux pièces démarquées, se consolent pendant les intermèdes avec le bruit des castagnettes et les entrechats du *baile nacional*².

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de faire le recensement exact et complet des imitations. Comment découvrir, sous les titres d'emprunt, ce qui nous appartient³ ?

Teatro social, Madrid, 1846, t. I, p. 115 : « Cuando en la república de las letras, á vista ciencia y paciencia de un autor, hay quien se atreva á usurpar su nombre, dándosele un ardite de que le descubran el vergonzoso plagio con tal que haya conseguido sorprender el público por un día y esponder bajo el supuesto nombre de aquel autor la pobre mercancía de que se propuso hacer comercio. » Voilà qui nous reporte aux mœurs du xvi^e et du xvii^e siècle. Rien d'étonnant qu'on en ait usé aussi librement avec les Français.

1. *Teatro social*, t. II, p. 146 : « Yo sabía que había hombres que tenían comisionados especiales en Paris, especie de plenipotenciarios, ministros residentes ó encargados de negocios (que sobre la categoría no estoy bien cierto), con la esclusiva comision y encargo de estar en acecho, á guisa de cazador que está á espera, de algun drama, comedia ó novela que en la capital del vecino reino viera la luz pública, para mandarla inmediatamente y á correo tirado, y dar en Madrid la traduccion sin pérdida de tiempo, antes que otro les ganára por la mano. » Retenons encore ce détail curieux concernant Eugène Sue : « A todo esto, el Sr Eugenio Sue dicen que estaba un dia con su Martin en la mano, escribiendo un capítulo para el Constitucional y que le dió la gana de mirar hácia el Mediodía y por encima de los Pirineos alcanzó á ver una especie de taller ó fábrica, que le llamó mucho la atencion; miró... y era una fábrica de traducciones de *Martin el Expósito* que se había establecido en España, lo cual dicen que le hizo reir como un tonto, si bien hay quien añade que lo que mas le movió á la risa fué el acordarse del sacrificio que habia hecho un *Español* por adquirir la propiedad exclusiva del Martin. » *Teatro social*, t. II, p. 174.

2. *Ibid.*, t. I, p. 304.

3. On lit dans *El Estudiante col. de las compo. serias y festivas*, Madrid, 1839, p. 27 : « Teniendo ademas la ventaja de que en punto á comedias hay

Mieux vaut raisonner d'après un exemple précis. Bretón connaissait particulièrement Scribe dont il a traduit treize pièces en dix ans, de 1826 à 1836¹. Comme il a reconnu loyalement sa dette², nous pouvons analyser les raisons qui le guidaient dans son choix. On s'apercevra qu'elles n'ont, le plus souvent, rien de commun avec la littérature. Qu'il s'attaque tout d'abord à *Valérie ou l'Aveugle d'Olbruk*, on le comprend à la rigueur : cet essai larmoyant avait ouvert à son auteur les portes de la Comédie-Française en 1822. On s'explique beaucoup moins qu'il adapte le *Vieux garçon* et la *Petite sœur*, composés spécialement pour faire valoir les talents précoces de Léontine Fay qui débutait sur les planches à l'âge de douze ans. *Yelva ou l'Orpheline russe* avait de quoi séduire un amateur d'actualité, car les madrilènes commençaient à s'enticher du mélodrame. La *Neige*, opéra comique sans relief, fut sans doute un sacrifice à l'intransigeance des mélomanes. Il s'agit parfois de prendre le pas sur les concurrents : c'est ainsi que *Zoé ou l'Amant prêté* se joue la même année à Paris et à Madrid. Mais il arrive aussi que Bretón songe à lui-même en travaillant

facultad para decir que estan no traducidas, sino tomadas del teatro frances, ó que la escena francesa nos ha suministrado el argumento. »

1. Sur la vogue de Scribe en Espagne, voir cet autre passage de *El Estudiante* : « Luego descendia yo á probar que algunos ingenios que todos conocemos lograrían mayores ventajas de utilidad y gloria aplicándose á componer buenas piezas originales que no malgastando sus bellas disposiciones en transplantarnos acá las del malhadado Scribe á quien llaman fecundo, no porque da á luz muchos hijos todos robustos, sino porque los echa al mundo á menudo muy buenos y muy malos y aborta con frecuencia monstruos que hacen reir al pueblo, porque el pueblo, gracias á los traductores, tiene cada dia mas estragado el gusto. » (P. 107.) Ce passage vise certainement Bretón.

2. Bretón se prononce nettement sur cette question. Voir son *Plan para una nueva edición de mis obras*, t. I, p. LXII : « A traducciones ménos esmeradas y concienzudas que las mías han dado, y muchas con el beneplácito del publico, grande importancia otros escritores, aplicándoles, en lugar de la que les corresponde, la calificación de *arreglos al teatro español*, sin embargo de que en la mayor parte no se ha variado otra cosa que los nombres de los personajes y el lugar de la escena. » Voici la liste des traductions de Scribe faites par Bretón : 1826, *Valeria ó la ciegucecita de Olbruk*; 1828, *Un paseo á Bedlam ó la reconciliacion por la locura*; 1830, *El amante prestado*, *Los primeros amores*; 1831, *El confidente*, *La morena y la rubia ó la madre política*; 1832, *Yelva ó la huérfana rusa*; *El segundo año ó ¿Quién tiene la culpa?* *La hermanita ó la leccion indiscreta*; 1833, *No mas muchachos ó el solleron y la niña*, *La nieve*; 1834, *Carolina ó el talento á la prueba*, *Asinus asinum fricat ó los dos preceptores*. — Au nombre des traducteurs de Scribe, il faut compter également Ventura de la Vega. Larra cite comme l'un des grands succès du siècle son adaptation du *Gastronome sans argent*. (*Obras*, p. 497.)

pour autrui. Il rencontre, dans *Une visite à Bedlam*, le signor Crescendo, grotesque, obstiné à chanter certain allegro de sa composition. A quelques mois d'intervalle paraît une satire furibonde contre *El furor filarmónico* (1828). Une fois averti, le poète pouvait se rappeler tout aussi bien le Bemolini de *l'Artiste*¹. A son tour, il s'amusera du jargon italianisé dans *El novio y el concierto*. Il fera le procès de l'adultère² à la mode et reprendra certains rôles de *La seconde année ou à qui la faute?* notamment le type du faux ami consolateur de la femme délaissée et complice du mari dans ses désordres. *La escuela de las casadas* ne sera que l'agréable développement de cet aphorisme de Scribe : « Les amants s'en vont, le bonheur reste, voilà la morale du ménage³. » Ayant traduit les *Premières amours*, il se moquera huit ans plus tard de ces enfantillages appelés, suivant la conception romantique, à peser sur la vie tout entière. Vers la fin de sa carrière (*¡Por una hija!* 1856), il peindra, non sans délicatesse, le supplice d'une mère qui renonce à la joie d'être aimée en s'immolant pour caser sa fille, sujet qu'ont pu lui suggérer dans le *Confident* les conseils du miroir bien intentionné⁴. « Votre fille aime sans oser vous l'avouer, et vous ne voudriez pas la rendre malheureuse. Non, vous ne le voudrez point dans votre intérêt et peut-être dans le mien ; car le malheur de votre fille ferait le vôtre ; je verrais dans la douleur vos traits s'altérer ; rien ne flétrit comme le chagrin, et l'on embellit par le bonheur. Tâchez donc que ma glace fidèle ne puisse jamais réfléchir que les traits heureux d'une bonne mère⁵. »

Tout nous autorise à multiplier les rapprochements, car il est trop évident que Bretón a connu d'autres pièces que celles qu'il traduisait. Avec autant de prudence que d'ingéniosité, il se gardera de l'imitation servile, mais il utilisera les cadres et choisira dans le vaste magasin des accessoires.

1. Scribe, *L'Artiste*, scène vi.

2. Voir *Ella es él*.

3. Scribe, *La seconde année*, scène xvii.

4. Le sujet a d'ailleurs été traité bien souvent. Citons pour mémoire *La mère coquette* de Quinault, *La mère jalouse* de Barthe, *La mère et la fille* d'Empis, *La mère rivale* de Bonjour.

5. Scène xviii.

Méprisant le vulgaire quiproquo, il exploitera les déguisements. On applaudissait à Paris M^{me} de Versac en garde-national, M^{me} de Lussan en colonel¹. Sous l'uniforme de son mari, une *militara*, chez Bretón, s'évanouira au bruit d'une salve de mousqueterie². Les amoureux, pour suivre leur belle, s'équiperont en cochers, et nous songerons aux multiples transformations des héros de Scribe³. Le disciple, à vrai dire, ne poussera jamais la simplicité jusqu'à faire parler à ses personnages, dans une ville allemande, un charabia renouvelé des Suisses de Molière⁴, mais son *Français à Carthagène* retiendra les barbarismes conventionnels de nos Anglais d'opérette. Et l'oncle d'Amérique, en Espagne aussi bien qu'en France, jouera au débotté, sous un nom d'emprunt, son rôle de providence⁵. A Madrid comme à Paris, nous reverrons les simulateurs. Parce que le Saint-Yves de la *Maîtresse au logis* se donnait pour un niais, Don Celestino, dans *Un novio á pedir de boca*, prendra des airs d'innocente brebis⁶ : ficelles usées, dira-t-on, artifices dont la comédie littéraire, à prétentions moralisantes ou sociales, fournirait maint exemple⁷. Sans doute. Mais le vaudeville en a vécu.

1. Voir le *Punch de la garde nationale* et le *Colonel*.

2. *Por poderes*.

3. Chez Bretón, *Un día de campo*, *la Escuela de las casadas*, *Al pié de la letra*. Chez Scribe, *l'Artiste*, *le Comte Ory*, *le Vieux garçon*, *le menteur véridique*, *la Famille du baron*.

4. Les *Manteaux* de Scribe.

5. *La casa de huéspedes*. Chez Scribe, *l'Oncle d'Amérique*, lequel n'est d'ailleurs qu'un faux oncle.

6. Le fiancé idéal (littéralement : « A bouche que veux-tu. »). Voir la scène iv de la *Maîtresse au logis* : « HORTENSE. — Il avait pris sur moi un ascendant qui me forçait toujours à lui obéir, quelque absurdes, quelque injustes que me parussent ses volontés ; et comme je ne vous ai pas caché que je voulais, malgré mon mariage, rester chez moi maîtresse souveraine et absolue, j'ai dû, d'après mon système, me défier des gens charmants, aimables, spirituels. »

Chez Bretón, act. II, sc. II :

LUISA. ¿Promete usted ser dócil
como escrito lo ví,
y obedecerme en todo
sin chistar, sin gruñir?

CELESTINO. Oh ! sí ! como si fuera
la autoridad civil,
ante mi tierna esposa
doblaré la cerviz.

7. Les déguisements sont innombrables dans le répertoire espagnol. Citons pour mémoire une jolie pièce de Calderón, *Manos blancas no ofenden*, où Lisarda déguisée en cavalier, donne un soufflet à Frédéric.

Il importe de s'en souvenir et de rappeler que Scribe encourageait la spécialité des acteurs. Si Gontier lui demandait des soldats, si M^{me} Théodore lui réclamait des veuves¹, les précurseurs du moderne Fregoli voulaient des métamorphoses, et c'est pour une danseuse que fut composée la *Muelle*, ainsi que le *Dieu et la Bayadère*.

Chez Scribe, le poète espagnol a trouvé des types et des idées. L'intrigue de *Muerele y verás* n'est-elle pas en germe dans cet extrait des *Inconsolables*? « Je lisais l'autre jour dans La Bruyère la pensée que voici ou à peu près : *Si au bout d'un certain temps les personnes que nous avons aimées et regrettées le plus s'avisaient de revenir au monde, Dieu sait souvent quel accueil on leur ferait* »². Et combien de figures, chez Bretón, dont l'original est manifestement français. Saluons au passage la Malvina du *Mariage d'inclination* reparaissant dans *El valor de la muger* avec ses allures excentriques de sports-woman, flanquée de la vertueuse orpheline qu'on marie au dénouement; le vieux général dont la jalousie défrayait les *Malheurs d'un amant heureux* prêt à rejoindre, dans la *Escuela del matrimonio*, telle coquette épousée trop tard pour son argent, qu'on dirait évadée du *Budget d'un jeune ménage*; l'irrésistible Joli-Cœur, le sergent du *Philtre*, enrôlé cette fois contre les Carlistes, et disputant, sur les confins de la Navarre, telle beauté rustique, à l'honnête conscrit du terroir (*Pascual y Carranza*); le fournisseur des armées, l'« intrépide et goguenard » Durand de la Durandière, ancêtre du *contratista* enrichi par le pillage et le gaspillage, au détriment des Cristinos³; L'espérance, le *Solliciteur*, guidant à l'assaut des ministères espagnols la tourbe des prétendants (*Flaquezas ministeriales*); Monsieur de Crac, si facile à travestir en Andalous⁴; la *Pension bourgeoise*, prototype de la *Casa de huéspedes*; les *Eaux du Mont-Dor*, piteusement remplacées

1. Voir Lenient, *La comédie au XIX^e siècle*, t. I, p. 319.

2. Scène II. — Bretón a repris trois fois le sujet des *Inconsolables* dans *La independencia*, *Los solitarios*, *Entre santa y santo pared de cal y canto*. Mais il doit plus à Marivaux qu'à Scribe. Nous l'avons montré plus haut.

3. Voir *Partie et revanche*. Cf. *Un novio á pedir de boca*, act. I, sc. v.

4. Cf. *Les héritiers de M. de Crac*.

par les bains d'Alhama de Aragon; sans compter dans la *Mansarde des artistes* les facéties traditionnelles sur la médecine à la mode: « Depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système. Eh bien! nous y voilà revenus: l'eau chaude et la saignée ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là, c'est le remède à tous les maux¹. » Bretón ne sera jamais plus tendre à l'égard de Le Roy et de Broussais². Notons qu'il prenait conseil de Scribe avant de tâter l'opinion.

D'ailleurs, il a trouvé mieux que des matériaux dans les opéras, les drames, les comédies, les vaudevilles de son fournisseur habituel. L'immense popularité de Scribe avait contribué, par le succès, à rajeunir certains rôles. D'où l'obligation, pour les disciples, d'en creuser la psychologie. Quiconque avait lu la *Maîtresse au logis*, l'*Héritière*, la *Marraine*, le *Médecin des dames*, la *Vengeance italienne*, le *Chaperon*, le *Confident*, *Partie et revanche*, *Coralie* devait être séduit par la désinvolture des veuves. Il est probable que Bretón n'ignorait ni le *Roman d'une heure* d'Hoffman, ni la *Suite d'un bal masqué* de M^{me} de Bawr³. Tandis que l'ancien répertoire ne lui offrait que d'insupportables duègnes⁴, les contemporains lui ont appris à détrôner l'ingénue. Après Alarcón, après Marivaux, mais sous l'influence directe ou indirecte de Scribe, de ses précurseurs, de ses continuateurs, il s'est mis en devoir de peindre la femme avertie, experte en l'art de mener les hommes.

Au reste, la morale du vaudeville a déteint sur Bretón. On a bien souvent accusé Scribe d'avoir renforcé, par des arguments de bas étage, le tranquille égoïsme de son public. Il est trop vrai qu'il a d'abord flatté les mauvais sujets, à l'exemple de Picard, dont il a ressuscité l'aimable *Philibert*; — trop vrai qu'il a mis en fâcheuse posture les professeurs de vertu, notamment le Canivet des *Moralistes*, ce respectable

1. *La mansarde des artistes*, sc. x.

2. *Medidas extraordinarias*, sc. viii. *Por no decir la verdad*, act. I, sc. II.

3. Voir Lenient, *La comédie au XIX^e siècle*, t. I, pp. 211 et 215.

4. On retrouve le type de la duègne traditionnelle dans *Finezas contra desvíos*, act. I, sc. 1.

administrateur général des biens des pauvres de la ville de Nantes ; — trop vrai qu'il a fait du mariage le moyen légitime et classique de payer les études de notaire et d'avoué ; — trop vrai qu'il a naïvement encensé la fortune :

Peines, hasards, misères et souffrances,
 Dans les beaux-arts, voilà comme on commence ;
 L'orage cesse
 Et le ciel s'éclaircit,
 Honneur, richesse,
 Voilà comme on finit ¹.

En lisant ces vers, Bretón aurait-il partagé, ou même compris, la vigoureuse indignation de Théophile Gautier ? Rien de moins sûr, puisqu'il s'est laissé fasciner par le capitaliste sublime en qui la générosité s'étale avec des chiffres à l'appui : « Quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maîtres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rente et une fille unique, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune ? » Dervière passera les monts ; il acceptera comme gendre le fils de l'ami ruiné dont il avait reçu l'indispensable pièce de cent sous pour échafauder sa colossale entreprise, dans *El duro y el millon*.

Scribe s'était fait le porte-parole de la bourgeoisie libérale, enrichie par la Révolution. Comme il venge, sans même attendre 1830, les affronts du boutiquier parisien ! Quel défilé plaisant d'aristocrates humiliés² ! Un comte de Surgy, dans *Avant, pendant et après*, qui épouse la veuve de Gérard le coiffeur et dont le beau-frère, simple soldat, devient maréchal de France « par le droit du canon » ; dans *Philippe*, une victime de la Terreur, mariée secrètement à son majordome, et qui refuse, après la Restauration, de reconnaître son fils. — Patronné par le duc de Frias, lié avec Roca de Togores,

1. *La mansarde des artistes*, vaudeville final.

2. *Les premières amours*, sc. 1.

3. Scribe n'hésitait pas d'ailleurs, vers 1816, à chanter le couplet légitimiste :

Croyez-moi, pour d'autres sujets
 Réservez plutôt votre lyre,
 Et d'un roi chéri des Français
 Retracer-nous l'heureux empire.

(*Farinelli*, sc. xvi.)

Bretón n'avait ni la faculté, ni la tentation de s'attaquer directement aux privilèges, mais il pouvait applaudir, dans la *Famille Riquebourg*, cette fière déclaration d'un ci-devant : « A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance; le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera, qui commandera demain? Toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes; car les talents, l'instruction fixent seuls les rangs ¹ ». Il dénoncera donc en Espagne l'ignorance et la brutalité de l'hidalgo ², le dévergondage et l'avilissement des hautes classes ³. Il vantera l'émigré de sang bleu qui, daignant faire œuvre de ses dix doigts, condescend à vendre de la percale à Gibraltar ⁴. Il accablera de plaisanteries bien assénées le dandy perdu de vices et de dettes, le godelureau botté ou cravaté à l'anglaise. (Dans les *Adieux au comptoir* ⁵, vaudeville traduit en 1831 par Larra, sous le titre *No más mostrador*, Scribe lui montrait la voie.) Enfin, la politique le tentera. Il ne s'égarrera pas, comme son maître, dans le tortueux labyrinthe des conspirations. Il ne recommencera ni *Bertrand ou Raton*, ni la *Muette de Portici*. Mais il luttera de toute sa force contre la fureur des appétits, contre le déchaînement des convoitises, sacrifiant sans nulle pitié le bureaucrate famélique au rentier satisfait (*El hombre pacífico*). La matière était certainement déflorée depuis que Scribe avait lancé le *Solliciteur*, la *Manie des places*, l'*Ambitieux*.

Sur le terrain du mariage l'entente pouvait être complète. A ceux qui glorifiaient les droits de la passion, le vaudevilliste répondait en châtiement durement l'adultère, au point de révolter la presse qui soulignait avec indignation les crudités voulues de *Dix ans ou la Vie d'une femme*. Mais on admirait

1. Scène iv.

2. *Me voy de Madrid*.

3. *La cabra tira al monte*.

4. *El qué dirán y el qué se me da á mí*.

5. Ce vaudeville est une sorte de transposition du *Bourgeois gentilhomme*. M. Jourdain est remplacé par M^{me} Dubreuil et M. Dubreuil joue un rôle analogue à celui de M^{me} Jourdain. Le tapissier Bernard, avec la complicité de celui-ci, se déguise en *lion* pour être agréé : « DUBREUIL, *haut*. — Je suis trop heureux de recevoir l'homme le plus à la mode de Paris. (*Bas*.) Tu es un élégant, entends-tu, et tiens-toi droit. » (Sc. x.)

dans *Une faute* le pathétique sobre de l'expiation et la dureté du mot de la fin, « malheureuse pour toujours ! ». Notons encore la *Famille Riquebourg*, lointain ressouvenir de la *Princesse de Clèves*; le *Gardien*, réfutation prudhommesque d'*Indiana* où le vieux militaire, couturé de cicatrices, s'écriait d'un ton maussade et bourru : « Je la remets pure et chaste entre tes bras, mon bienfaiteur. Nous sommes quittes maintenant ¹. » Tout de même, Bretón attaquera George Sand dans *El editor responsable*; dans *Ella es él*, il ridiculisera et chassera l'amant.

La popularité de Scribe a fait oublier trop souvent celle de ses continuateurs et de ses devanciers. Il importe, cependant, de rendre à chacun ce qui lui appartient en établissant par un court aperçu les imitations probables de Bretón. Il a connu la *Petite ville* de Picard, dont il s'inspire très librement dans *Á Madrid me vuelvo*. Il est possible qu'il ait utilisé les *Héritiers*, d'Alex. Duval, au même titre que *Catherine Howard*, lorsqu'il écrivait *Muérete y verás*. Le capitaine Antoine Kerlebon est lui aussi un revenant qui assiste sous un nom d'emprunt au partage de la succession.

DUPERRON. — Nous sommes ruinés.

ANTOINE KERLEBON. — Expliquez-vous.

M^{me} KERLEBON, *pleurant très fort*. — Le défunt n'est pas mort.

ANTOINE KERLEBON. — Allons, il ne faut pas vous affliger comme cela; la nouvelle n'est pas certaine : il est peut-être mort.

M^{me} KERLEBON. — Ah ! mon cher beau-frère, nous ne sommes pas assez heureux pour cela ².

Beaucoup moins problématique nous apparaît l'influence du *Secrel du ménage*, de Creuzé de Lesser, puisque nous retrouvons, dans la *Escuela de las casadas*, l'infidélité du mari qui va grossir la cour d'une demi-mondaine, la candeur de la femme ignorant les manèges de la coquetterie permise, les bons soins d'une amie adroite à rapprocher, par la jalousie, les époux mal assortis. Parmi les rôles épisodiques de la *Escuela del matrimonio*, voici le *Jeune mari* de Mazères, poursuivi par l'affection roucouillante et tracassière d'une beauté

1. Act. II, scène xvii.

2. Scène xv (cité par Lenient, *La comédie au XIX^e siècle*, I, p. 123)

mûre. Enfin, nous aurons l'occasion de montrer, dans une autre partie de cette étude, comment Bretón a traduit d'abord, et refait plus tard *Un an ou le Mariage d'amour* d'Ancelet.

Ces rapprochements pourraient nuire à la réputation du poète espagnol si nous ne savions que chez nous, sous la Restauration et pendant la Monarchie de Juillet, les auteurs comiques ne se faisaient aucun scrupule de se copier les uns les autres, en reprenant des sujets exploités antérieurement et jusqu'à des personnages marqués d'une forte individualité, comme le *Duhautcours* de Picard. Il y avait assurément quelque mérite à découvrir à Madrid l'équivalent des rôles qu'on applaudissait en France. Les *pronunciamientos* venaient de rehausser le militaire en demi-solde, crayonné trop rapidement par Théaulon dans *l'Artiste ambitieux*. Dans la *Foire aux places*, Bayard prêtait aux affamés une complainte qu'on entendra souvent à la *Puerta del Sol*.

Qu'on nous place
Et que justice se fasse,
Qu'on nous place
Tous en masse !
Que les placés
Soient chassés !

C'était, de chaque côté des Pyrénées, la même confusion de nobles ruinés, de spéculateurs enrichis par l'agiotage, de dandys entichés d'anglomanie, de veuves, d'officiers supérieurs en quête d'un établissement solide, d'adolescents dévoyés par la frénésie romantique. De part et d'autre, sauf de bien rares exceptions, la comédie se faisait le rempart de la sécurité bourgeoise, l'écho d'une sagesse étroite et positive qui ne sacrifiait au préjugé qu'afin de mieux consolider les principes de la morale éternelle. Pour donner cours à ces lieux communs, il suffisait — et Bretón l'a fort bien compris — de les marquer au bon coin du terroir.

1. Lenient, *La Comédie au XIX^e siècle*, II, p. 69.

VII

1827-1831. — Sous l'influence d'Alberto Lista, cet arrangeur se transforme en puriste. Ayant rencontré, vers 1827, les anciens élèves du collège San Mateo, Vega, Espronceda, Felipe Pardo, Ochoa, Molins, il renie Gerardo Lobo pour adopter le classicisme autoritaire. Il publie en 1831 son premier recueil de poésies qui semble d'un disciple attardé, mais scrupuleux du XVIII^e siècle. Après beaucoup d'autres, il s'engage dans les sentiers fleuris de Meléndez Valdés, chante les ruisseaux murmurants, la rose où l'amour se pique, le vin qui consolait Horace ou Anacréon¹. S'il incline, dans la *Puberté*, vers l'érotisme scabreux de l'école de Salamanque, sa malice perce finement lorsqu'il punit les agaceries de la volage *Dorila*². Parmi les festons de cette arcadie chimérique, sous le masque transparent des pseudonymes, on entrevoit que le continuateur d'*Anfriso* (Lista), le rival de *Delio* (Vega), l'ami de *Belardo* (Mesonero), le protecteur de *Dalmiro* (Pezuela) a soupiré vainement chez le docteur Vives pour *Laura*, la beauté guerrière, pour *Rosaura*, la coquette, pour *Silvia*, la blonde. Les trois grâces du Parnassillo reparaissent dans la courte série des *Sonetos*, mais déjà le poète sacrifie sur d'autres autels, narguant la pneumonie, faisant la nique aux amoureux transis. Bien qu'il ait encore utilisé le sonnet pour rendre hommage aux acteurs dont il était l'obligé³, tout nous porte à croire que Bretón a dédaigné systématiquement une forme tombée dans la banalité après

1. Voir les anacréonticas : *El arroyo amado*, *La rosa*, *El vino consolador*, *La pubertad*, *A los amantes de Dorila*. Il convient, pour juger cet aspect du talent de Bretón, de se reporter à l'édition de 1831. On y trouve des pièces qui n'ont pas été reproduites depuis, notamment une *Égloga* où interviennent Galatea et Nemoroso. La faveur du genre bucolique devait durer quelques années encore. Larra écrivait en 1835 : « En poesía estamos aún á la altura de los arroyuelos murmuradores, de la tórtola triste, de la palomita de Filis, de Batilo y Menalcas, de las delicias de la vida pastoril, del caramillo y del recental, de la leche y de la miel, y otras fantasmagorías por el estilo. » (*Obras*, Barcelone, 1886, *Poesías de don Juan Bautista Alonso*, p. 395.)

2. *El amante de todas*, *Pacto amoroso*.

3. *Al actor Carlos Latorre, á la admirable actriz Concepcion Rodriguez*.

avoir consacré la réputation des Argensola, de Quevedo, de Góngora et de tous les lyriques du XVIII^e siècle. Il revenait plus volontiers au *romance*, longtemps détrôné par les rythmes savants des Italiens, se gardant toutefois, en écolier trop bien stylé, de heurter le goût du jour. Car on ne saurait lui faire un mérite d'avoir traduit la deuxième élégie de Tibulle, quand son maître Alberto Lista rivalisait avec Horace. Il ne paraît pas que sa légende mauresque d'*Alialar* ajoute rien à la manière de Nicolas de Moratín, tant s'en faut qu'elle prépare les orientales de Zorrilla. Mais il triomphe dans la *letrilla*, c'est sa gloire indiscutée, soit qu'à l'exemple de Góngora il varie à l'infini les innombrables combinaisons de la strophe et du refrain, soit qu'il rajeunisse, encouragé par d'illustres précédents, la langue verte des *jácaras*. A travers ses lunettes d'or, qu'on dirait empruntées au peintre du *Buscón*, tandis qu'il ressasse d'éternelles plaisanteries, usées depuis deux siècles, sur l'*alguacil* et l'*escribano*, voici qu'il regarde papillonner les agitateurs et les pacificateurs, les vaniteux du paillon et du galon, les mouchards de la rue, les fanfarons de billard, les dandys musqués, les écornifleurs, les usuriers, les sbires, la cohue des tapis francs, de la politique, de l'amour, de la danse, de la tauromachie, dans un grouillement bigarré où l'on reconnaît le bouillonnement fantasmagorique et la turbulence des *Sueños*. Certes, il n'est pas imprudent de rappeler ici le nom de Quevedo. Bretón consacrera toute une pièce, et non la moins étincelante, à *¿Quién es ella?*¹ au prince inimitable des gabeurs et des gausseurs. C'est ainsi que, brisant sa houlette enrubannée pour manier le fouet cinglant de la satire, notre autodidacte franchit d'un bond le XVIII^e siècle, emporté

1. Quevedo n'a dans la pièce qu'un rôle épisodique. Le protagoniste de *¿Quién es ella?* est un inconnu, Gonzalo, placé entre Isabel, orpheline sans fortune qui lui reste invariablement fidèle, et certaine comtesse qui le persécute par jalousie, après avoir essayé vainement de gagner son amour. Le poète, mêlé très indirectement à l'intrigue, aide l'aventurier pauvre de ses conseils et de son influence. En ce qui regarde Quevedo, Bretón a retenu certains détails fournis par la tradition. Il mentionne la croix de Santiago, la seigneurie de la Torre de Juan Abad, l'anecdote de la panthère tuée à coups d'épée dans les rues de Madrid :

Como maté á la pantera
Que fué terror de Madrid.

(Act. II, sc. 1.)

vers la poésie populaire et brutale avec la fougue de l'instinct. Bien lui en prit toutefois d'avoir prêté l'oreille à la musique des cadences irréprochables. Sans jamais renier sa dette à

Dans un autre passage, on peut voir une allusion au fameux *mémorial* présenté secrètement au roi et qui contenait un tableau émouvant des misères du royaume:

Tú reinas, cuarto Felipe,
pero el diablo nos gobierna.

(Act. II, sc. vi.)

Malgré tout, il ne semble pas que Bretón se soit préoccupé de la vérité historique. Par exemple ce jugement sur la femme de Quevedo nous semble beaucoup trop flatteur :

Mas si en su justa alabanza
mi fe nupcial se acrisola,
ella al fin era *una sola*
y se llamaba *Esperanza* !

(Act. II, sc. i.)

Autre invraisemblance : La pièce commence au moment où le poète vient d'être délivré de la rancune d'Olivares. Le comte-duc est en disgrâce. Sa victime sort du cachot :

Yo que no ha mucho
Gemía en un calabozo.

(Act. I, sc. i.)

Or, nous savons qu'après son emprisonnement, Quevedo, malade et ruiné, a passé dans l'isolement les deux années qui lui restaient à vivre. En faisant de ce vieillard aigri le principal confident de Philippe IV, Bretón a certainement dénaturé la situation de son héros. Rien ne prouve qu'il ait étudié spécialement l'œuvre de Quevedo avant d'écrire *¿Quién es ella?* Il cite bien quelques fantaisies très connues, comme *el Alguacil alguacilado*. Il fait allusion aux abstractions qui peuplent les *Sueños* :

á Mundo, Carne y Demonio.

(Act. I, sc. ii.)

Il imite certaines plaisanteries faciles :

Y muy experto piloto
ha de ser el que no sea
de su despejo despojo.

(Act. I, sc. ii.)

Mais le plus souvent il s'en tient aux jugements tout faits. Quevedo passait pour misogyne. Beaucoup de textes autorisaient cette opinion courante (notamment sa *Casa de locos de amor*, ainsi que la satire en tercets adressée à Belisa. Voir l'édition Baudry, pp. 294, 470). Voilà pourquoi Bretón a composé cette charmante *letrilla* dont le refrain sert de titre à la pièce. Quant à la palinodie qu'il prête à Quevedo au cinquième acte, elle est moins naturelle. Le seul texte qui pourrait la justifier, c'est la *Carla de las calidades de un casamiento*, écrite à la comtesse d'Olivares, si l'on en croit la légende. En réalité, il est bien inutile de chercher une base historique dans *¿Quién es ella?* Lorsqu'il s'agit d'attaquer les femmes, lorsqu'il s'agit de les vanter, c'est Bretón qui parle et non Quevedo. Pour s'en convaincre on devra se reporter à deux *letrillas* insérées dans la *Abeja*, la première en mai 1835, dont le refrain est *Yo no me caso, no* ; la deuxième en juin de la même année, dont chaque couplet se termine par *Yo me caso*. Qu'on se rappelle aussi la satire *En defensa de las mujeres*. A notre avis, c'est de là que vient l'inspiration du poète, qui se copie lui-même. — Consulter le livre de M. Ernest Mérimée, *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo* (Paris, 1886), pp. 101, 105, 114 et 121.

l'égard du purisme sévillan, il continuera de proclamer la souveraineté du verbe, de brandir, au-dessus du troupeau misérable des traducteurs à gages, « le glaive étincelant de la rime ».

VIII

Longtemps il abusera du goût empire. Un scrupule intelligent l'empêchera de publier ses fables, très inférieures à celles de son contemporain Pablo de Jérica ¹. Une satire d'Espronceda, *El pastor Clasiquino*, le détournera des rossignols et des bocages ². Mais après Voltaire et Jove-Llanos, il se laissera tenter par la poésie moralisante et didactique, pourchassant l'*Hypocrisie*, développant en belles strophes musicales sur la *Bienfaisance* le thème favori de Somoza ³. C'est à la même tradition littéraire qu'il convient de rattacher les odes parues et composées avant 1831 *Sur la mort de la duchesse de Frias*, sur l'*Entrée à Madrid de la reine Marie-Christine de Bourbon*. Émule de Legouvé, dont on venait précisément de traduire le *Mérite des Femmes*, il partira en guerre contre Juvénal, Boileau et José de Vargas Ponce ⁴, dans sa *Defensa de las*

1. Les fables n'ont paru qu'après la mort du poète.

2. Le *Pastor Clasiquino* est un fragment en prose inséré dans *El Artista*. Voir notre thèse complémentaire.

3. Voir l'édition Lomba y Pedraja, p. 199 :

Una senda aparece poco usada
Que á la felicidad puede llevarte.

La senda en fin de la beneficencia.

Les satires de Bretón doivent quelque chose à celles de Tapia. Les trois romances intitulées *la Niñez*, *la Juventud*, *la Vejez* ont pu suggérer au disciple un poème intitulé *La vida del hombre*.

4. Bretón s'est inspiré à différentes reprises de ce passage de la *Proclama de un Solteron* :

Adios amigas; próspero viage;
mi paz huyera de teneros cerca.
Más quiero en pobre ermita mi hospedaje
que vivir con mujer voluble, terca,
loeuaz, sosa, gazmoña, abencerraje,
fisgona, ruda, necia, altiva, puerca,
falsa, golosa y... basta, musa mía :
¿Cómo apuras tan larga letanía?

(*Líricos del siglo XVIII*, t. III, p. 606.)

Voir du même José de Vargas Ponce (p. 608) une pièce adressée au général D. Pedro Agustín Girón, composée presque exclusivement de modismes que Bretón emploiera souvent.

mujeres. *L'Art de fumer* de Barthélemy lui inspirera un long poème en octaves, *El Tabaco*, pitoyable sacrifice à la manie descriptive, bien que certaine silhouette mieux campée de la gitane et du contrebandier rappelle fort adroitement le bariolage andalous d'Estébanez Calderón¹. On souhaiterait néanmoins que Bretón se fût émancipé plus tôt de la tutelle des genres académiques.

IX

1830. — Par quelle bizarre contradiction se met-il à traduire brusquement les mélodrames à grand spectacle ? Le précurseur du romantisme espagnol, Larra, tout le premier, s'en étonnait. « Chez nous, il a suffi d'un an pour passer en politique de Ferdinand VII aux Chambres Constituantes et en littérature de Moratín à Alexandre Dumas ; or, il faut considérer que le classicisme selon Aristote et Horace avait eu le temps de fatiguer le public français depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à Napoléon, tandis que nous n'avons pas encore épuisé le genre classique, étant donné qu'entre Comella et nous, il ne s'est écoulé que vingt et quelques années, pendant lesquelles nous avons goûté tout au plus trois comédies et demie de Moratín, autant de Gorostiza, quelque une de tel autre et différentes traductions (elles n'étaient pas toutes bonnes) de Racine, de Molière et d'auteurs français de second ordre. En un mot, nous sommes en train de prendre le café après la soupe². » Tout s'explique si l'on songe que le terrain fut préparé en Espagne comme chez nous par les pièces historiques d'Alexandre Duval, par les mélodrames

1. Cf. dans les *Escenas andaluzas (C. de Es. Cas.)*, *Fisiología y chistes del cigarro*.

2. Larra, *Obras*. Barcelone, 1886 (*Catalina Howard*), p. 503 : « Entre nosotros en un año sólo hemos pasado en política de Fernand VII á las próximas constituyentes, y en literatura de Moratín á Alejandro Dumas : y es de tener en consideración que el clasicismo aristotélico y horaciano había tenido tiempo de cansar al público francés desde el siglo de Luis XIV hasta Napoleón, y que nosotros no hemos apurado el género clásico, puesto que desde Comella hasta nosotros ni han transcurrido más que veinte y tantos años, ni en esos hemos disfrutado más que tres comedias y media de Moratín, otras tantas de Gorostiza, alguna de algún otro, y varias traducciones, no todas buenas, de Racine, de Molière y de autores franceses de segundo orden. En una palabra, que estamos tomando el café después de la sopa. »

de Pixérécourt et de Caigniez. Avant 1825, on jouait à Madrid, nous en avons la preuve, le *Faux Stanislas*, *Édouard en Écosse* ou *la Nuit d'un proscrit*, les *Mines de Pologne*, le *Chien de Montargis*, les *Ruines de Babylone*, la *Pie voleuse*¹. En même temps, les libraires de Valence multipliaient les traductions et les contrefaçons de Châteaubriand, d'Arlincourt², de Walter Scott, d'Anne Radcliffe³. C'était en 1826, *Anastasia ó la recompensacion de la hospitalidad*, par D. Antonio Marquez y Espejo; en 1827, *El engaño feliz*, par D. Mariano Madramany y Calátayud; en 1830, *La torre gótica*, par D. Isidoro Villaroya; la même année, *Aveline ou l'abbaye dans la forêt*, d'Anne Radcliffe, et *Céline*, d'Antoine de Gérerval. On représentait vers la même époque, sur les théâtres de la capitale, *El monasterio abandonado ó la maldición*, *Atala ó los amores de dos Salvages*⁴. Que Bretón ait adapté le *Couvent de Tonnington*, rien de plus naturel : Ducange était l'auteur à la mode puisque, deux ans plus tard, en 1832, Larra se décidait à transposer *Robert Dillon ou le catholique d'Irlande*. On remarquera néanmoins que le disciple de Moratín, entraîné cette fois par les conseils de Grimaldi, s'applique à devancer l'opinion. Dès 1833, il ébauche une traduction de *Marion Delorme*. Or, le romantisme français ne s'établira solidement à Madrid que vers 1835 avec *Angelo*, *Lucrèce Borgia*, que suivront bientôt *Hernani*, *Antony*, la *Tour de Nesle*⁵.

1. Nous relevons dans le *Maiquez* de M. Cotarelo les titres suivants : Pixérécourt, *Celina ó el mudo incógnito*, *El perro de Montargis*, *Las minas de Polonia*, *Las ruinas de Babilonia*; Caigniez, *La urraca ladrona*, *El monte de Cercotes ó los cuervos acusadores*; Cantiran de Boirie, *El hombre de la Selva negra*, *La marquesa de Ganges ó los tres hermanos*; Monvel, *La novicia ó la victima del claustro*; Melesville, Merle et Boirie, *El desafío y el bautizo*.

2. Voir, sur le rôle des libraires de Valence et de Barcelone, le livre consacré par M. Lomba y Pedraja au *Père Arolas*, Madrid, 1898.

3. Cf. Blanqui, *Voyage à Madrid*, 1826, Paris, p. 111. L'auteur transcrit une affiche qui annonçait *Le Renegat*, par M. le vicomte d'Arlincourt : « Pocas novelas reunen como esta el estilo elevado de Telémaco, escrito por Fenelon, el lenguaje poético de Florian, la fluidez y armonía que se advierte en las obras de Mad. de Genlis, y el sentimental patético de Mad. Cottin. El autor, segun el dictámen de sus mismos compatriotas, ha oscurecido á todos los escritores que le han precedido. » Sur M^{me} Cottin, voir *El Gensor*, t. XV, p. 22.

4. Cf. Manuel Chaves, *Larra*, pp. 70, 104, 164.

5. Voir dans la *Revista Española* le compte rendu d'*Angelo*, le 27 août 1835; de *Lucrèce Borgia*, le 20 juillet 1835; de *Catherine Howard*, le 2 mars 1836; d'*Antony*, le 24 juin 1836.

Mais comment prendre au sérieux un révolutionnaire qui, traduisant indifféremment Bayard, Ancelot, Scribe, Schiller et Hugo ¹, déclare en 1831, dans un article du *Correo literario y mercantil*, après avoir énuméré les avantages respectifs du genre classique et du genre romantique : « Tous les extrêmes sont répréhensibles. Entre suivre au pied de la lettre les préceptes d'Horace et se jeter à travers champs (*por esos trigos de Dios*) sans autre règle que son caprice, il y a un chemin intermédiaire qu'un esprit éclairé peut suivre avec succès ². » N'est-ce pas la théorie qu'appliquait en France Casimir Delavigne, ce champion du juste milieu, dont Bretón reprendra en 1835 les *Enfants d'Édouard*, celle que professait Alberto Lista, dans sa chaire de l'Ateneo, reconnaissant l'incontestable originalité de la poésie chevaleresque au Moyen-Age, tout en conseillant de respecter les unités *todo lo posible* ³ ? Attirés, comme Alfred de Musset ou Prosper Mérimée chez nous, vers le romanesque antipathique, les modérés d'Espagne ont imité d'abord ce qu'ils voulaient combattre, et c'est le cas de Ventura de la Vega, de Roca de Togores. De la part de Bretón, la concession la plus invraisemblable fut le drame d'*Elena*, représenté en 1834. On ne s'étonnera pas qu'il ait tenu lui aussi à « porter son offrande sur les autels de la nouvelle idole », si l'on se rappelle que Martínez de la Rosa, le doctrinaire de la littérature et du ministère, préparait en cette même année sa *Conjuración de Venecia*.

Incontestablement la pièce est faible, Bretón ayant fondu par le plus curieux des amalgames les atrocités de la Porte Saint-Martin, les bizarreries de Calderón, les fadaises de la

1. De 1830 à 1835, il traduit Monvel, Scribe, Destouches, Dieulafoy, Duvert, Ancelot, Picard, Duveyrier. Ajoutons un *Wallenstein* non représenté.

2. L'article est du 13 avril 1831, cité par Molins, p. 151 : « Entre seguir al pié de la letra los preceptos de Horacio y echarse por esos trigos de Dios, sin más norma que el capricho, hay un medio prudente que el ingenio ilustrado puede tentar con acierto. »

3. Alberto Lista s'en tient à la définition de M^{me} de Staël : « Sólo hay un sentido en el cual las palabras *clásico* y *romántico* tengan para nosotros una diferencia verdadera y útil de conocer y de observar, y es entendiendo por literatura *clásica*, la de la antigüedad griega y romana, y por literatura *romántica* la de la Europa en los siglos medios. » (*Escritores españoles contemporáneos*, par E. de Ochoa, Baudry, 1840, t. II, p. 275.)

comédie sentimentale. Voici d'abord un tuteur amoureux de sa pupille qui rappellerait Bartholo, s'il n'aimait avec le farouche emportement de Ruy Gómez; son valet Gines, traître, dont les menées infernales détachent le marquis d'Elena, malgré la faute qui les unit, malgré l'enfant qui les rapproche. Déguisée en servante aux ordres de Victorina, une grande dame de Séville, la belle éplorée subit les insultes, dévore les affronts, jusqu'au jour où, se croyant irrévocablement délaissée, dans sa fureur contre l'amant parjure, elle arme le bras du vieillard ténébreux. C'est alors qu'intervient, pour remplir le quatrième acte, les bandits réhabilités par *Hernani* ou par l'*Auberge des Adrels*. Magnanime autant que les contrebandiers de romance, Rejón, le chef de la troupe, dépouille les riches, protège les gueux, invoque sainte Madeleine, sans que ce catholicisme compliqué de galanterie (car il met la vertu des femmes à l'abri de son *trabuco*) lui interdise de perpétrer, sur commande, l'assassinat. La victime est déjà sous le poignard quand notre chevaleresque bandoulier — oh ! surprise de l'honneur castillan ! — tombe aux pieds du marquis, sous les ordres duquel il a fait campagne, à l'armée, et qui le raccommode, par reconnaissance, avec le corps entier des alguazils. On défigure un cadavre, et c'est assez pour tromper Gerardo qui paye. Arrive le couplet du remords et de la damnation : « Oh ! amour, amour exécrable, par toi mon nom déshonoré sera maudit chez les mortels ¹. » Et sous la malédiction d'Elena, revenue à elle-même après une courte folie, le tuteur infâme, supposant le crime accompli, se brûle la cervelle. C'est ainsi que bien involontairement, six mois avant le *Don Álvaro d'Ángel Saavedra*, Bretón a déconsidéré le romantisme.

N'exagérons pas toutefois sa naïveté. L'année précédente, l'auteur de *Un tercero en discordia* se moquait de ces drames où l'on tire des coups de fusil, où l'on juge des voleurs, où l'on

1. Act. IV, sc. XIII :

Oh amor execrable !
 Por tí mi infamado nombre
 Maldecirán los mortales.

coule des navires¹. En 1835, il parodie *Lucrèce Borgia*² et tourne en ridicule Ossian, le barde calédonien³. Dans cette guerre d'épigrammes qu'il entreprend contre les nouveautés emphatiques, Bretón est évidemment sincère, mais d'autres sont plus hardis ou plus pressés. Théophile Gautier publie ses *Jeunes France* en 1833, devancé par Scribe — qu'on nous pardonne ici de les associer — lequel avait ouvert les hostilités dans la *Famille du baron* (1829) et qui revenait à la charge avec *Une Monomanie*, trois ans plus tard⁴. En Espagne, vraisemblablement sous l'influence des transformations politiques, le mal du siècle se propageait avec une incroyable malignité. On en jugera par les confidences de Zorrilla : « Après le débordement du romantisme français, par lequel je me laissais emporter avec le délire le plus effréné, j'en arrivai à vivre dans l'exaltation de la fièvre, dans un isolement

1. *Un tercero en discordia*, act. II, sc. xvi :

Hay tambien cena, torneo,
máscaras, evoluciones,
un proceso de ladrones
y naufragio y tiroteo.

2. *Me voy de Madrid*, act. I, sc. ix :

¡ Yo que anoche
estuve en *Lucrecia Borja* !

Aquella sí que es mujer.

3. *Todo es farsa en este mundo*, act. III, sc. xii :

Por ese blando talle que parece
fantástica vision de caledonio
bardo.....

4. Voir *La Famille du baron* :

« Oui, Madame, je suis poète; je fais la poésie mélancolique et ténébreuse, les spectres, les tombeaux, les suppliciés, les condamnés et généralement ce qui est horrible.

— Monsieur est de la nouvelle secte?

— J'ai cet honneur-là. Poésie nouvelle qui vit de ruines, de lézards, de chauves-souris, de lierre, de crapauds;... je me prône, tu te prônes, il se prône, nous nous prônons. Dès qu'on sait conjuguer ce verbe-là, il n'en faut pas davantage pour obtenir un succès à notre manière.

— *Une monomanie*.

HECTOR : « C'est moi qui ai ressuscité le Moyen-Age. Nous venons de lancer un nouveau journal hebdomadaire, le *Cauchemar*... Vous avez là le premier numéro, que je vous recommande ; il est enchanteur. *Le râle d'un pendu* (saynette), *Ode d'un amant aux vers qui rongent le cadavre de sa fiancée*, *Le frère prêtre et la sœur morte ou l'inceste dans la tombe*... Oui, monsieur, la poésie ténébreuse, la littérature cadavéreuse ! Il n'y a plus que celle-là où l'on trouve de la vie et de la fraîcheur. Nous laissons reposer l'adultère, qui est bien usé.. On en a mis partout et nous exploitons actuellement l'inceste. »

demi-sauvage qui aboutirent finalement à la divagation en plein jour et au somnambulisme nocturne, double somnambulisme de la veille et du rêve, engendré et renforcé par le romantisme délirant de mon imagination de poète et par l'amertume réelle de mon cœur¹. » Voilà qui justifie amplement, semble-t-il, les attaques de Mesonero Romanos et le courageux article qu'il osa lire au *Liceo*, comme un défi. Est-il besoin de rappeler la silhouette patibulaire du héros, dans *El romanticismo y los románticos* (1837), l'opulente crinière qui masque ses oreilles, la barbe sombre contrastant avec la pâleur des joues ravagées, la plaintive redingote hermétiquement boutonnée jusqu'à la gorge invisable? Retenons seulement l'essentiel, cette caricature du mélodrame à la mode, dont Bretón allait s'emparer l'année suivante :

ELLE ET LUI

Drame romantico-naturel, emblématique-sublime, anonyme, synonyme, tétrique et spasmodique.

Au théâtre, dans *le Poète et l'actrice à bénéfice* (1838), la charge devient bouffonnerie pour mieux passer la rampe. On annonce : *La foire de Trafalgar et l'honnête bandit et les montagnes du Paraguay, ou Tous sont fils d'Adam, drame à grand spectacle, héroïque, sentimental, en prose, en 7 journées et 11 tableaux*. La toile se lève au second acte, quand le pauvre diable d'auteur, un vagabond talonné par la faim, arrive à cette inénarrable péripétie :

DON BLAS : Tuez-la. — LE PRIEUR : Miséricorde ! — DON PEDRO : A la rescousse, mes poings vigoureux ! (*On entend des cris au loin.*) — ELVIRE : Aide, secours ! — LE CORREGIDOR : Silence ! — LES SOLDATS : En avant, Espagne ! — LA SORCIÈRE : Dieu de l'enfer, que l'océan sorte de son lit et que les éléments se confondent ! (Tableau : *La bataille*

1. *Recuerdos del tiempo viejo*, t. II, p. 68 : «... y la avenida romántica francesa, por la que me dejaba arrastrar con el mas desenfrenado delirio, llegué á vivir en una exaltacion febril y en un aislamiento semi-salvaje que produjeron por fin la divagacion diaria y el sonambulismo nocturno; doble sonambulismo de la vigilia y del sueño, germinado y sostenido al mismo tiempo por el delirante romanticismo de mi imaginacion de poeta y por la pesadumbre real de mi corazon. »

*a lieu sous la grêle et les coups de tonnerre. Doña Elvira s'évanouit. Le Prieur chante le Te Deum. La frégate coule à pic. La Sorcière danse le fandango. La ville brûle et la toile tombe*¹.)

Dans cette parodie un peu grosse de Bretón, on devine comme un vague ressouven'r du *Don Álvaro ó la fuerza del sino*, d'Ángel Saavedra. Bientôt, les humoristes vont faire chorus. Segovia, Lafuente, López Pelegrín, Tapia s'uniront pour fustiger à l'envi Dumas, Hugo, Balzac, George Sand, Soulié, Eugène Sue, Byron, Ducange, d'Arlincourt, Hoffmann, rassemblant pêle-mêle, dans une sorte de joyeux pot-pourri, le Moyen-Age, l'exotisme, le suicide, l'adultère, le désenchantement, les ruines, le clair de lune, le magnétisme et la phrénologie².

X

1837. — Mais une fois de plus, le vent tourne à Madrid. Au lieu de relire Hugo, de copier Béranger, on recueille les traditions, on déchiffre les romances, on rajeunit l'épopée³.

1. *El poeta y la beneficiada*, act. I, sc. x; act. II, sc. I. *Ambrosio leyendo su drama* :

« DON BLAS : Matadla ! — EL PRIOR :

Misericordia ! — DON PEDRO : —

Aquí de mis fuertes puños ! —

(*Se oyen gritos á lo léjos.*) —

ELVIRA : Favor, socorro ! —

EL CORREGIDOR : Silencio ! —

LOS SOLDADOS : Cierra, España !

LA BRUJA : ¡ Dios del infierno,

salga de su centro el mar

y crujan los elementos ! —

(*Tabló. Dase la batalla*

entre el granizo y los truenos;

desmáyase doña Elvira;

el Prior canta el Te Deum;

la fragata se va á pique;

la Bruja baila el jaleo;

arde la ciudad, y baja

el telon.) »

2. Sur la guerre d'épigrammes dirigée contre le romantisme, voir Blanco García, *La literatura española en el siglo XIX*, t. I, p. 91.

3. Zorrilla écrivait le 15 juin 1838 : « Al publicar el segundo (tomo) he tenido presentes dos cosas : la patria en que nací y la religion en que vivo. Español he buscado en nuestro suelo mis inspiraciones... Español hallo cuando menos mezquino y ridículo buscar héroes en tierras remotas. » (T. I, p. 27, coll. Baudry.) On constate les mêmes tendances dans toutes les revues. Voir notre étude sur *La Revista de Madrid, El Semanario pintoresco, El Iris* (thèse complémentaire).

La banqueroute du romantisme étranger aboutit à la glorification systématique du passé national. Et tandis que l'histoire profite ainsi de la baisse du mélodrame, les écrivains se détachent insensiblement du parti exalté. On pressent déjà l'anarchie militaire. La modération devient un dogme social et poétique. Après avoir souffert pour le progrès, Bretón se fait le champion de la stabilité. Il reçoit le mot d'ordre du marquis de Molins qui apporte au théâtre, en même temps que la curiosité réfléchie de l'érudit, ses convictions de futur ministre conservateur. Dès 1831, Roca de Togores avait donné lecture de son *Duque de Alba*, connu plus tard sous le titre de *La espada de un caballero*; il a donc sa place marquée parmi ceux qui ont fondé ou restauré en Espagne le drame historique. Mais c'est en 1837 seulement, après le succès du *Don Álvaro* de Saavedra et du *Trovador* de Gutiérrez, qu'il remporta son premier triomphe éclatant avec *Doña María de Molina*¹. La même année, Bretón fit représenter *Don Fernando e! Emplazado*, essayant de reconstituer la même époque, s'adressant à Lope quand son ami s'inspirait de Tirso de Molina, ramené par la camaraderie vers la tradition chevaleresque et catholique. — On montre encore à Mártos, sur les confins des royaumes de Jaen, de Grenade et de Cordoue, le rocher du haut duquel furent précipités, en 1312, les deux frères Pierre et Jean de Carvajal, par l'ordre de Ferdinand IV, souverain de Castille et de Léon, et conquérant de Gibraltar. Condamnés injustement, ils assignèrent le roi à comparaître, après un délai de trente jours, devant le tribunal céleste. Celui-ci mourut à la date fixée. L'histoire lui conserva le nom d'*Emplazado* (ajourné)². Comme aucun témoignage probant n'est venu confirmer la tradition locale, Bretón pouvait donner libre cours à sa fantaisie³. Plus scrupuleux, Roca de Togores avait rappelé, de même que Gabriel Tellez dans *la Prudencia en la mujer*,

1. Voir Blanco García, t. I, p. 314.

2. Davillier, *Tour du monde*, 1865, 2^e semestre, p. 360.

3. Cf. D. Rafael Altamira, *Historia de España y de la civilización española*, 1900, t. I, p. 574. Sur la valeur historique de *La prudencia en la mujer*, cf. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3^e série, Paris, 1904 (*La prudence chez la femme*).

les nobles efforts de Maria de Molina pour défendre la couronne de son fils et raconté sa lutte contre les infants D. Enrique et D. Juan, contre le roi de Portugal, le roi de France et la famille La Cerda. Une brève allusion suffit à l'auteur de *Fernando el Emplazado* lorsqu'il veut exposer comment le prince ingrat s'est affranchi de la tutelle de la régente, comment il a favorisé, au détriment de l'État, les pires ennemis de la veille et surtout les Aragonais¹. C'est Gonzalo de Carvajal, dans la pièce, qui soutient, en qualité d'ambassadeur, les droits de la reine-mère. Par là s'explique la conspiration de malveillance qui va perdre ses deux frères, accusés d'un meurtre auquel ils se sont opposés l'épée à la main. Une rivalité d'amour exaspère la haine du tyran. Il s'éprend de Sancha, la fiancée de Pedro de Carvajal. On suborne des faux témoins; le supplice est résolu. Bretón a marqué d'une incontestable grandeur la scène de l'exécution. Tandis que, pour contenir la foule ameutée, on double la garde, le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, les innocents, abîmés dans le vide, lancent un dernier appel à la justice de Dieu :

Yo te cito
al divino tribunal.

(Act. III, sc. ix.)

Mais le romantisme déborde au quatrième acte. Héros fataliste entraîné par des forces insurmontables, Ferdinand oscille de l'affaissement à la frénésie, suppliant et maudissant tour à tour Sancha qu'il tuerait sans l'intervention d'un fantôme. Survient enfin Gonzalo, sous un froc de moine, pour veiller à l'accomplissement de la vengeance, confesser le roi agonisant, pardonner au nom du Christ. Il est fort heureux qu'une incomparable versification rachète ce pathétique outré².

1. Voir la scène v de l'acte I^{er}.

2. Sur les sources de la légende, consulter *Las obras de Lope de Vega Carpio*. Édition de l'Académie espagnole, tome IX, 3^e section. Introduction, p. LXXXIV.

Il est question de la mort du roi dans les *Memorias de D. Fernando IV de Castilla*. Le nom des Carvajales n'apparaît que dans un livre de la fin du x^v^e siècle, *El valerio de las historias escolásticas* del arcipreste de Santibáñez, Diego Rodríguez de Almela. Tirso de Molina avait projeté d'écrire une pièce sur *los dos Carvajales*. Bretón s'est inspiré de Lope de Vega. Il a utilisé les trois

Deux ans plus tard, en 1839, nouvelle incursion sur les terres de la légende. On ne voit pas que l'auteur de *Vellido Dolfos* ait rien emprunté à Guillén de Castro, à Lope de Vega, à Juan de la Cueva. Son drame est tiré du romancero. En modifiant la suite chronologique, il reprend les éléments traditionnels, la marche du roi Don Sanche vers Zamora, la délibération des chevaliers consultés pour savoir s'il convient d'abandonner la ville à l'usurpateur, les conseils d'Arias Gonzalo, l'ambassade et l'exil de Rodrigue, coupable d'avoir

dernières scènes de *La inocente sangre*. Nous reproduisons les passages qui offrent quelque analogie avec *Don Fernando el Emplazado*.

P. 202 :

DONA ANA. Yo soy Ana de Guzmán.

REY. ¿Que dices?

DONA ANA. Que soy hermana de don Gómez.

REY. — ¡ Cielos !
¿ Hay mayor liviandad ? ¿ Hay más locura ?

DONA ANA. D. Juan es mi marido.

REY. Eso confirmo.
Casaros quiero yo ; dale la mano
Caravajal.

D. JUAN. Espero en tu grandeza.

REY. Conocerás nuestra inocencia. Agora
Que estás casada, brevemente puedes
Doña Ana despedirte de tu esposo.
¡ Hola !

D. GARCÍA. Señor.

REY. Llevadle con su hermano
y despenadlos de esa Peña.

Lope nous montre également l'exécution, mais le roi n'y assiste pas.

P. 203 :

Digo que, pues inocente
muero, al rey Fernando emplazo
para el tribunal de Dios
donde los dos nos veamos
á ver quien tiene justicia.

L'agonie de Ferdinand tient en quelques vers.

P. 204 :

Ni duermo ni estoy despierto
y estoy hablando dormido.

UNA VOZ. Los que en la tierra juzgáis,
mirad que los inocentes
están á cargo de Dios
que siempre por ellos vuelve.

On voit que Bretón a développé en cinq actes des situations qui n'étaient qu'indiquées. Il imagine l'amour du roi pour Sancha, insiste longuement sur les souffrances de Ferdinand, invente l'apparition d'un fantôme, le retour de Gonzalo de Carvajal. On peut considérer sa pièce comme entièrement originale, mais elle est gâtée par les procédés romantiques.

détourné son maître et suzerain d'une guerre injuste¹. Retenant la pittoresque déclaration que, du haut de sa tour à plate-forme, Doña Urraca lançait au paladin², il suppose, afin de corriger la naïveté de cette version populaire, que le « superbe castillan » s'est chargé d'un message pacifique auprès de l'infante, que celle-ci, dans l'espoir de le gagner à sa cause, fait l'aveu de l'amour ancienne pour se heurter finalement à l'inébranlable fidélité du vassal enchaîné par le serment de l'hommage; après quoi humiliée autant qu'irritée, elle se ressaisit et se dédit, fournissant au héros cette admirable réplique vraiment digne de l'épopée :

« Certes il vaut mieux que l'erreur — soit de moi que de vous — car Rodrigue n'est pas humilié, — Madame, par votre dédain, — mais la dérogeance messierait — à une infante de Castille³. »

Au milieu de ces réminiscences épiques, le rôle de Vellido Dolfos apparaît comme un singulier contresens. Qui s'atten-

1. Voici la première idée de cette ambassade :

Entrado ha el Cid en Zamora — en Zamora, aquesa villa,
Llegado ha ante doña Urraca — que muy bien lo recibia.

Dans le même romance on explique comment Rodrigue fut exilé :

Vos aconsejasteis, Cid — no darne lo que queria,
Por que vos criasteis dentro — de Zamora aquesa villa;
y á no ser por la crianza — que en vos mi padre facia,
luego os mandara enforcar; — mas de hoy en noveno dia
os mando vais de mis tierras — y del reino de Castilla.

Le Cid est rappelé avant le siège de la ville. Bretón a modifié la tradition en retardant la sentence de bannissement.

2. Afuera, afuera, Rodrigo — el soberbio castellano.

Pensé de casar contigo, -- no lo quiso mi pecado.
Casástete con Jimena — hija del conde Lozano.
Con ella hubiste dinero, — conmigo hubieras estado.

(*Romancero del Cid*. B. universal; Madrid, 1890, rom. 30 et 34.)

Sur les romances de Zamora, consulter l'article de M. Ernest Mérimée, *Zamora* (*notes de voyage au pays des épopées*). *Bulletin hispanique*, juillet-septembre 1906.

3. Act. I, sc. v :

Yo agradecido me muestro,
Señora, á vuestro rigor,
pues vale más que el error
sea mio que no vuestro;
porque á Rodrigo no humilla,
Señora, vuestro desden,
y humillada no está bien
una Infanta de Castilla.

draît à rencontrer sous les créneaux de Zamora ce « ver de terre amoureux d'une étoile »? Le duo de la souveraine et du tragique adorateur qui la venge appelle souvent la parodie :

« VELLIDO : Je vous aime, je l'ai dit, je vous aime, — moi, indigne de votre amour — je vous aime, oh crime ! URRACA : Silence !... VELLIDO : Je suis maudit par le ciel. — Vous parliez d'une récompense ! je l'attends — c'est la mort, l'infamie, l'enfer, adieu ! »

Il est possible après tout que le Campeador ait moins plu que ce forcené aux admirateurs d'*Antony* ².

1. Act. I, sc. XI :

VELLIDO. Os amo, lo dije, os amo...
¡ Yo indigno de vuestro amor,
Os amo !... ¡ oh crimen... !

URRACA. ¡ Callad !...

VELLIDO. ¡ Maldito del cielo estoy.
Premio decides ! Lo espero.
¡ Muerte, infamia, infierno... Adios !

2. Bretón n'a rien tiré de la pièce de Lope intitulée *Las almenas de Toro*, dans laquelle Bellido Dolfos aspire à la main de doña Elvira, se brouille avec D. Sanche, se réfugie à Zamora, se met au service de doña Urraca et tue le roi pour se venger. Il s'inspire d'une tradition bizarre et peu connue qui apparaît d'abord sous cette forme grossière : « Bellido Dolfos le dixo (à D^a Urraca) que él le prometia descercar á Zamora si le prometia dormir con él. » Se lo promete con el propósito de engañarle. Bellido mata al Rey y exige el premio « y doña Urraca fizo atar de pies é de manos al dicho Bellido Dolfos é mandóle meter en un costal é liáronle bien : é por tener la promesa mandóle echar en la cama donde ella dormia, é doña Urraca se acostó vestida en aquella misma cama é como fué amanecido otro dia, mandó traer cuatro potros bravos é mando atar los pies é las manos de Bellido á los potros, é sacáronle al campo, por tal manera, que cada potro llevó su pedazo del, é asi murió como traidor. » Ce récit se trouve dans les additions faites par un anonyme du temps d'Enrique IV au *Sumario del Despensero de la reina D^a Leonor*. Cité dans l'édition de Lope de Vega publiée par l'Académie espagnole, t. VIII, 2^e section. Introduction, p. xxv.

Le siège de Zamora fut remis à la mode par un concours académique. C'est à cette occasion que Donoso Cortés essaya de rivaliser avec l'ancienne épopée dans *El cerco de Zamora*, en 1832. Son poème a pu contribuer à rendre un prestige nouveau à la figure de Vellido Dolfos. Dans la première partie du récit, il lui prête une bravoure exceptionnelle, une générosité à toute épreuve :

Que si te miro libre de la pena
Que ahora te oprime, á la contraria suerte
Cedo feliz mis fugitivos dias,
pues que feliz serás, si antes gemias.

Et la reine répond :

Corre á lidiar, intrépido guerrero,
Yo te nombro ante mi Dios mi caballero.

(Ci. *Obras*, Madrid, 1855, t. V.)

XI

A partir de 1840, Bretón est maître de son talent. S'il lui arrive de composer une féerie, *La pluma prodigiosa*, de traduire un mélodrame, *La mansarde du crime*, d'aborder la *zarzuela* remise à la mode par les farces andalouses, l'indifférence du public, assez dur pour *Vellido Dolfos* et pour *Elena*¹, le détourne à tout jamais des ambitions chimériques et de la curiosité maladroite. Il s'enferme dans l'actualité, bâtit sur des anecdotes, découpe et remanie les articles des *costumbristas*. Nous verrons plus loin, en retraçant les origines du genre humoristique, ce que lui ont apporté *Figaro*, le *Solitaire*, l'*Étudiant*, *Abenámar*, le *Curieux parlant*. Qu'il nous soit permis de réserver une étude qui touche à l'histoire des mœurs encore plus qu'elle ne concerne l'évolution des théories dramatiques.

En dehors de ces influences d'ordre politique et social, il est indispensable de mentionner la transformation qui s'opère au théâtre, sous les yeux du poète instruit par un contact incessant de ce que rêvaient, concevaient, exécutaient ses rivaux, ses disciples, ses collaborateurs le plus souvent rassemblés dans la tertulia d'Escosura. C'est de ces réunions fraternelles qu'il a tiré, son biographe nous l'apprend, *La hipocresía del vicio*, *El enemigo oculto*, de même qu'il doit à Fernández-Guerra le sujet de *¿Quién es ella?*². Il n'a pas toujours dédaigné, semble-t-il, de s'adresser aux jeunes.

Bretón a pu connaître d'autres poésies sur le même sujet, notamment celle qui remporta le prix et dont l'auteur était le baron de Biguëzal. — La même année, Bretón fit un autre essai dans le genre historique. En composant *No ganamos para sustos* il n'a pas cherché à se documenter, puisqu'il arrive tout au plus à nous peindre la terreur des populations pendant la guerre de la succession d'Espagne.

1. On compte pour *Elena* quatre représentations, et six pour *Vellido Dolfos*. Bretón s'est prononcé énergiquement contre les farces andalouses, mais il accueille la *zarzuela*. « En cuanto á la *zarzuela*, pobres de composicion y de ejecucion han sido sus principios, pero el espectáculo es de buena ley; hacia ya falta en Madrid, el público lo acoge muy bien, de él ha de nacer una ópera española, que de este nombre sea merecedora, y para que andando el tiempo pueda rivalizar con la italiana no nos faltan elementos propios. » (*Progresos y estado actual del arte de la declamacion*, édition Baudry, p. LX.)

2. Molins, *Bretón*, pp. 417 et 454.

La cabra tira al monte (1853) rappelle d'assez près l'introduction de *La rueda de la fortuna*, un grand drame de Rodríguez Rubí, qui nous peint la jeunesse obscure aussi bien que la prodigieuse ascension de Zenon de Somodevilla. Dans un village de la Rioja, sous l'humble toit des siens, avant que la fortune l'ait, d'un tour de roue, porté jusqu'à la gloire, le futur marquis de la Ensenada s'éprend d'une aristocrate D^a Clara, dont le père exilé de la cour, le comte de San Tello, sans égard pour l'hospitalité si largement accordée, laisse tomber, devant l'affront possible d'une mésalliance, des paroles de morgue injurieuse, sitôt qu'une lettre de grâce, lui rendant l'impertinence avec le bas égoïsme, l'invite à baiser la main qui l'a frappé. C'est en gouvernant l'Espagne que l'amoureux éconduit se vengera. On reconnaît ici l'influence de Scribe et la philosophie du *Verre d'eau*. Bretón, conservant les grandes lignes du sujet, nous transporte aux environs d'Àvila, chez un riche fermier. A l'abri du choléra, loin d'un mari dissipateur, c'est là que s'est réfugiée la mondaine arrogante qui, moins sensible aux bons procédés qu'avertie par ses désillusions, rêve pour sa fille le bonheur simple des chaumières, encourageant à dessein les prétentions de Fernando, fils de ses hôtes et petit bachelier d'Alcalá. Pour couper court à l'idylle rustique, il suffit d'un marquisat tombé du ciel, d'un hôtel à Madrid et d'un équipage : *la chèvre*, suivant le dicton, *re!ourne à sa montagne*. Il n'en résulte aucun bouleversement de la politique générale, mais l'écolier, reparaissant en colonel, sauve à temps d'un mariage odieux l'amie de sa vingtième année, toujours fidèle et romanesque. Il est fort heureux qu'une âpre satire de la dégénérescence et du préjugé nobiliaire se soit ajoutée, pour la corriger, à cette berquinade ¹.

1. Bretón s'inspire surtout de la scène xvi du premier acte, développant ce que Rubí n'avait fait qu'indiquer dans les vers suivants :

MAURICIO. ¿ Pero señor... y de aquello ?

DIEGO (*tomando la mano de Clara y disponiéndose á marchar*).

Soy el conde de Santello
Y esta mi única heredera.

XII

On peut se demander si l'auteur de la *Escuela del matrimonio* n'a pas tourné une dernière fois ses regards vers la France avant d'aborder la comédie à thèse. Le marquis de Molins, son biographe, relève de curieuses analogies entre *Mi dinero y yo* et l'*Aventurière*, sans conclure à l'imitation, car la pièce espagnole est de 1846 ¹. Entre *Un homme de bien* et *La hipocresía del vicio* la ressemblance paraît moins fortuite ². Combien d'amoureux pauvres et fiers nous rappellent, chez Bretón, le Taulignan de *Philiberte*, le Trélan de la *Ceinture dorée* ! Il ne semble pas toutefois qu'il ait retenu d'Augier aucune idée forte. Tous deux parlent une langue pure et classique, l'un avec plus de souplesse, de malice, de sève populaire, l'autre avec plus de gravité sentencieuse. Tous deux s'appliquent à retarder l'évolution des habitudes, en consolidant la sagesse acquise. Mais l'œuvre du poète français n'est-elle pas trop actuelle, trop directement inspirée de nos mœurs pour se plier à l'adaptation ? Comment retrouver à Madrid l'équivalent de Giboyer ?

Bretón, on s'en doute bien, ne s'est pas instruit chez Dumas fils. Dans la *Dame aux Camélias*, il n'a pu voir que la survivance d'un thème romantique, la glorification de la femme tombée. *Diane de Lys* a dû le révolter, car il s'interdisait, en bon disciple de Moratín, de peindre l'adultère. S'il introduit une aventurière cosmopolite, c'est dans une pièce antérieure de trois ans au *Demi-monde* ³. Sur la question d'argent, il ne dit rien que n'aient affirmé précédemment Picard et Empis, Casimir Bonjour, Violet d'Épagny et Scribe ⁴.

1. Mon argent et moi; Molins, *Bretón*, p. 379.

2. Voir le chapitre sur la morale de Bretón.

3. *La escuela de las casadas*.

4. *L'agiotage* de Picard et Empis (1826); *L'Argent ou les mœurs du jour* de Casimir Bonjour (1826); *Luxe et indigence* de Viollet d'Épagny (1824, traduite aussitôt par Bretón); *le Mariage d'argent* de Scribe (1827); *le Puff* de Scribe (1848). Cf. Ch. M. des Granges, *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de juillet*, Paris, 1904.

A l'époque où les financiers protégeaient le théâtre, qui donc aurait osé, parmi l'entourage de Salamanca, risquer le mot fameux : « Les affaires, c'est bien simple, c'est l'argent des autres »¹ ? Ayala s'en prenait cependant au matérialisme et l'on jouait son *Tanto por ciento*² (1861). Non moins courageux, Tamayo critiquait le duel et faisait applaudir ses *Lances de honor*³ (1863). Mais Bretón s'était retiré de la foule et détaché du monde. Son isolement de misanthrope l'empêchait de mettre le doigt sur des plaies nouvelles. Il n'était plus en communication avec son siècle.

On voit que ce talent prime-sautier s'est mûri par un long apprentissage. Avant de reprocher au poète l'incohérence de son œuvre où voisinent les genres les plus opposés, n'oublions pas qu'il s'est astreint, faisant de nécessité vertu, au goût dominant des acteurs, aux exigences de chaque entreprise. On sait que le public hésitait en effet entre la tragédie, la *comedia*, le mélodrame, le vaudeville, le drame, historique, la *zarzuela*, les farces andalouses, qu'il réclamait parfois l'exacte reproduction des travers contemporains et qu'il applaudissait encore — du reste c'était le plus souvent — le démarcage habile des plaisanteries d'outre-monts, déconcerté plutôt que renseigné par les critiques dont quelques-uns, tel Larra, combattaient les nouveautés qu'ils s'efforçaient eux-mêmes d'introduire. Voilà qui justifierait assurément le poète si la chronologie pouvait résoudre les contradictions, si la succession des influences expliquait certains retours en arrière. Il faut bien convenir que l'admirateur de Moratín, l'auxiliaire de Grimaldi, l'émule d'Alberto Lista, l'habitué du *Parnasillo*, l'ami de Roca de Togores, le concurrent de Vega s'est plié simultanément aux disciplines contradictoires et docilement aux formules antipathiques. Bien lui en prit toutefois. Les métamorphoses l'ont enrichi. Il est devenu fécond, malgré la sécheresse de son invention.

1. *La question d'argent*, act. II, sc. VII.

2. Tant pour cent.

3. Affaires d'honneur.

Mais son tempérament vigoureux l'a défendu contre ceux qui prétendaient l'asservir ou l'enrôler. Trop ouvert à tous les souffles, incapable de s'arrêter dans une doctrine, il se ressaisissait en même temps qu'il se prêtait. Des intentions de parodie s'accusaient jusqu'au milieu de ses tentatives romanesques. Il donnait aux sentiments faux ce je ne sais quoi d'exagéré qui trahit le scepticisme. Sous le voile de l'anonymat, on le reconnaissait à la désinvolture. Ayant exploré le champ national, parcouru en tous sens le répertoire étranger, il négligeait les complications et les superfluités de l'intrigue, ramené par l'expérience au naturel. Aussi bien informé que nos vaudevillistes du boulevard, il recommençait un sujet vingt fois traité, mettant son point d'honneur à s'approprier ce qu'il touchait, trouvant sans chercher, dans sa mémoire, le scénario capable de porter l'idée, ne relisant ses modèles que pour éviter de les reproduire inconsciemment. Autour de lui s'affirmait, dans les revues, dans les cercles littéraires, un instinct robuste d'indépendance. On se lassait de tout devoir à l'imitation, les modes, le parlementarisme, le roman, les comédies. Le remède sortait de l'excès du mal. De l'impatience on en venait à l'ironie, de la fatigue, à la révolte. La génération nouvelle se posait en s'opposant à la France. Bretón a collaboré, c'est là son vrai mérite, à ce grand travail d'émancipation. Parmi les écrivains patriotes, aucun n'a fait sonner plus franchement le pur accent castillan.

CHAPITRE II

Les Caractères.

- I. LA TRADITION : Chevalerie; Don Juanisme; le préjugé de la naissance.
- II. LA CONVENTION : Le sympathique ingénieur; défilé des héroïnes plaintives et sacrifiées.
- III. LES GROTESQUES : A la pension bourgeoise; veuves de militaires; catégories sociales et provinciales; l'éternel recommencement; des vieilles filles et du romanesque.
- IV. LE JEUNE PREMIER : Liberté des fiançailles; victimes du point d'honneur et de la coquetterie; quelques originaux du temps : le trio de *Marcela*.
- V. LA JEUNE FILLE : Caprice, orgueil, perfidie inconsciente; s'existe une coquetterie espagnole.

Bretón a peint des personnages bien vivants. On n'oserait dire toutefois qu'il a créé des caractères. Doué de cette facilité prodigieuse qui fut la gloire et la faiblesse de Lope, il travaillait vite, ébauchant une pièce en deux semaines¹. Entraîné par la fougue de l'improvisation, il allait gaîment à l'aventure, faisant bon marché de la vraisemblance et s'accommodant de l'à peu près. On ne voit pas qu'il ait enrichi d'une trouvaille importante le fonds sur lequel ont vécu ses devanciers. Du reste, il n'était pas logicien. Combien de fois s'amuse-t-il à déranger le mécanisme des passions? Ne lui demandons pas de réaliser l'abstrait. Point de glorieux, d'avares, de joueurs comme chez nos moralistes. Observateur né du costume, du geste, de l'accent, il savait d'instinct quels effets comiques on peut tirer de l'imprévu, de la mobilité incohérente, de la duplicité qui s'ignore. En fallait-il davantage? Pour méditer longuement sur des problèmes de philosophie transcendente, le public du théâtre del Príncipe, dont il ambi-

1. C'est le cas pour *El poeta y la beneficiada* : « Ya se ha visto que esta comedia se estrenó en 15 de marzo de 1838, y bien sería el 5, ó el 6 del mismo cuando el autor se encargó de componerla. » (*Obras*, 1883, t. II, p. 84.)

tionnait la faveur, était beaucoup trop asservi aux exigences du monde, trop surexcité par les querelles dynastiques. Revenu du romantisme funèbre et lassé de l'émotion factice des livrets d'opéra, il était flatté, à cette époque d'illusions généreuses et de prétentions étalées, qu'on lui montrât parfois le dessous des cartes, la médiocrité ambiante, la vulgarité du moment. Le secret de l'humour n'est-il pas dans cette continuelle dérision, dans cet aveu burlesque ou douloureux de tout ce qui nous ravale au niveau de l'humanité impuissante ?

Si nous tenons à découvrir ce que nous sommes accoutumés à chercher, l'homme de tous les temps et de tous les pays, nous féliciterons le poète d'avoir analysé finement le premier trouble avant-coureur de la sympathie, d'avoir distingué l'amour des sentiments qui le préparent, le déforment, l'entravent, le compliquent. Et si nous plaçons l'auteur de *Marcela* immédiatement au-dessous de Marivaux, auquel il n'est pas sûr d'ailleurs qu'on doive le sacrifier, les Espagnols nous répondront, ce sera justice, que Bretón s'attachait à peindre les mœurs plutôt que les âmes hors du commun, qu'il se piquait moins d'être original que d'être exact. Il conviendra donc, sous peine de méconnaître un talent vigoureux, de nous informer des travers dominants, des préjugés contemporains. Nous y gagnerons de mieux comprendre une nation qui, pour avoir été souvent calomniée, nous reproche de la juger sans voir assez clairement les différences apportées par les siècles, les institutions et les modes.

I

Réserveons d'abord la part de la tradition. Certains rôles viennent de l'ancien théâtre. — Don Félix aime Leonor. Plaidant contre elle, il pourrait la ruiner, mais il lui répugne d'user de ses avantages lorsqu'on lui préfère Don Diego, un rival indigne. Brave autant que les pourfendeurs épiques, respectueux comme un berger de pastorale, notre Céladon s'attarde en chevalier fidèle et patient, autour de

cette maison dont il fut chassé par l'ingrate. Espérant qu'après l'inévitable désillusion elle saura mieux placer son amour, il persiste à multiplier les attentions pour combattre les refus : *finezas contra desvíos*, c'est le titre de la pièce qui suffit à nous transporter dans le monde rêvé des perfectionnements chimériques. — A cet exemplaire de l'impossible vertu, l'*Amadis* opposait Galaor, le soldat volage, toujours enclin à papillonner d'intrigue en intrigue. Quant au manège élégant du caprice qui joue la passion, Antonio de Solís, dans *El amor al uso*, l'avait joliment décrit. Engagé sur la foi d'un portrait, certain cavalier de Bretón — il s'appelle Don Juan, autre réminiscence — répond aux insinuations du gracioso par un argument qui chez un dilettante est sans réplique : « Ce visage est le dernier que j'aie vu ¹. » — On connaît l'attachement de la vieille Espagne aux privilèges du sang bleu. Combien d'amoureuses, en terre d'hidalgos, imitaient le *Chien du jardinier* qui protège les fruits sans y mordre ! Ce drame de la vanité partagée entre la révolte et la tentation, le supplice de l'orgueil aux prises avec le sentiment, les retours de morgue, les crises d'humilité, les subterfuges, les réticences, finalement les concessions du *préjugé vaincu*, voilà ce que le poète, en bon continuateur de Lope de Vega, nous montre après Marivaux. L'argent s'est tellement rapproché de la qualité, bien que la hiérarchie subsiste, qu'une duchesse, fatiguée du veuvage, incline vers le fils d'un commerçant notable. S'il affecte une courtoisie cérémonieuse, elle exagère la familiarité. Par coquetterie, elle l'amène à la confiance, par désœuvrement, elle l'entraîne à l'imprudence. Il s'agenouille, elle s'indigne, flattée pourtant qu'il se soit déclaré. Lorsqu'il pousse la contrition jusqu'à

1. *Lo vivo y lo pintado*, act. I, sc. VIII :

Á esta gracia no resisto,
porque, sobre ser tan rara,
tiene otra...

MONZON.

¿Cuál ?

JUAN.

Que esta cara
es la última que he visto.

implorer la grâce d'une amitié condescendante, elle attire un vieux général, respectable survivant d'une souche illustre, afin d'exaspérer la jalousie du plébéien dont la soumission l'enchanté. Mais que faire de cette proie? Il importe, elle y tient, que Modesto s'éloigne, qu'il se marie dans son monde. Cette fois c'en est trop. La fierté de l'homme se redresse, la roture insulte les parchemins : « Vous serez obéie *al pié de la letra*¹, » menace en l'air qui n'empêchera pas le public intrigué d'applaudir sans alarme à la fusion des deux noblesses. — Ailleurs, l'irrésistible galant reparaît sous les traits d'un richard emprunté, au service duquel un truchement, secrétaire et guitariste, improvise comme Cyrano, avec l'espoir qu'on le distinguera du malotru, présomption qui lui vaut un exil aux Canaries. Et tandis que le millionnaire triomphe, — on l'a peint généreux, chose nouvelle au théâtre, — l'héroïne concilie sans embarras, en femme positive et noble, la reconnaissance et l'intérêt². — Si l'irréprochable séducteur semble évadé parfois d'un conte édifiant, tel ce majordome recherché par une comtesse à la cour de Philippe IV et qui, pour l'amour d'une orpheline, souffrirait mille morts plutôt que de consentir à la fortune³, le plus souvent, grâce à l'ironie, nous rejoignons la vraisemblance et la satire actuelle : le soupirant convoite le titre, la coquetterie s'attaque au million, piquant débat entre la curiosité mêlée d'imprudence, l'adoration compliquée de ruse, au milieu des soubresauts de l'orgueil offensé, des palinodies de l'amour-propre, tour à tour hésitant, vainqueur et déçu, dans le désarroi final du sentiment enhardi peu à peu jusqu'à la mésalliance où l'ambition trouve à glaner en bravant adroitement le ridicule. Rien de plus castillan que cette dignité qui maintes fois s'affirme aux dépens de la tendresse.

1. *Al pié de la letra*, act. III, sc. v :

Adios. Al pié de la letra
Será usted obedecida.

2. *Mi secretario y yo*.

3. *¿Quién es ella?*

II

Mais à quoi bon ce colonel redresseur de torts et champion des orphelines en détresse¹; ce lauréat précocce, gendre et factotum du magnanime industriel²; ce chevaleresque *avocal des pauvres*, conquis de haute lutte par une héritière impérieuse et décidée à brusquer les aveux³? L'excuse du poète, celle du moins qu'il aurait donnée lorsqu'il multipliait ces paladins voués à l'opulence, inévitable consécration des héroïsmes de vaudeville, c'est qu'il s'imaginait représenter la perfection du goût français qu'aussi bien il détestait. Ne lui arrive-t-il pas, quoiqu'il renie Eugène Sue, de magnifier le peuple, d'exalter l'ouvrier, unissant dans une même pièce dirigée contre George Sand le persiflage et la sensiblerie? Gaspar, l'honnête relieur, allait, de désespoir, se jeter dans la Seine quand on lui offre, au bureau de certain journal subversif, un poste de bouc émissaire⁴. Il accepte, croyant se relever aux yeux de sa fiancée, pauvre cervelle bourrée de socialisme délirant, qui l'abandonnera pour rejoindre un faquin; si bien qu'il ne lui restera plus, une fois qu'on l'aura traîné devant les tribunaux comme auteur présumé d'un article incendiaire, qu'à deviner la muette adoration de celle qui lui a toujours réservé, dans la candeur pratique de son dévouement, le magasin d'un oncle à héritage. *L'Éditeur responsable*, désormais réconcilié par le bonheur avec la morale et la propriété, fera souche de bourgeois. Écoutons d'autre part le duo du commerçant grondeur et du rapin génial échappé d'une arrière-boutique :

FAUSTINO. — Comment as-tu fait pour devenir en si peu de temps un peintre remarquable, si j'en crois cette dame? Il est vrai que tu étais déjà bon dessinateur.

1. *La cabra tira al monte.*

2. *El duro y el millon.*

3. *El abogado de pobres.*

4. *El editor responsable.*

GABRIEL. — Comment? en fréquentant, au prix de mille privations, les meilleures écoles d'Espagne et de l'étranger, en voyageant à pied par monts et par vaux, en bravant le soleil et la neige pour étudier la nature, en gagnant parfois mon pain comme terrassier ou goujat de maçon quand mes crayons et mes pinceaux n'y pouvaient suffire, soutenu enfin dans ma persévérance par ma foi ardente, ma volonté inflexible et ma confiance en la divine providence¹.

Fort bien ! Mais pourquoi ce « chevalier de l'air, de l'espace et de la lumière », ce vagabond sublime, va-t-il s'amouracher, dans un café bruyant de la Puerta del Sol, du profil raphaëlesque de la caissière, jusqu'à pourfendre les moulins, que figurent, en l'espèce, trois badauds contant fleurette à la *niña del mostrador*? Quel dommage lorsqu'un piteux dénouement, suranné depuis Plaute, nous apprend, au désespoir d'une comtesse et malgré les intrigues d'un barbon, que cette beauté fatale, que cette vertu farouche, enfant perdue et recueillie, retrouve un père, l'intransigeant boutiquier reconnaît un cousin, le chemineau grandiose ! On peut marier le talent et l'innocence, puisqu'il est célèbre et qu'elle est riche. Et voici parmi la désolation pittoresque du grand désert andalous, sur les bords du Rio-Tinto, une autre sœur de Paméla, en butte, comme il est de rigueur, aux persécutions de la gouvernante, ambitieuse virago, puis distinguée par le maître, un vieux garçon misanthrope, si discrète et modeste (elle est fille du jardinier), mais délicate et pleureuse (on l'éduque en *señorita*), qui poursuit de sacrifice en renoncement sa plaintive destinée². Saluons encore la victime noble, immolée aux vices d'une fin de race, qui nourrit son père, indigné contre le travail où l'on déroge, quand il est si facile, et d'acheter le luxe et de vendre son nom³; enfin, sous le

1. *La niña del mostrador*, act. I, sc. XIV :

FAUSTINO. — ¿Y cómo te has gobernado para llegar á ser en tan pocos años un pintor sobresaliente, segun me dice esta señora? Verdad es que ya eras buen dibujante.

GABRIEL. — Cómo? Frecuentando, á costa de mil privaciones, las mejores escuelas de España y del extranjero; viajando á pié por montes y valles y arrojando soles y nieves para estudiar la naturaleza; ganando á veces el pan como cavador ó como peon de albañil, mientras no pude ganarlo con mis lápices y mis pinceles; dándome, en fin, aliento y perseverancia mi ardiente fe, mi inflexible voluntad, y mi confianza en la Providencia divina.

2. *La Independencia*.

3. *La cabra tira al monte*.

chaume d'une baraque valencienne, l'orpheline adoptée par charité, faisant taire son cœur, déclarant une passion imaginaire, pour mieux précipiter sur la pente du mariage avantageux le fils de la maison, dont l'inconstance la tuera¹. Attendant le défilé d'âmes sensibles ! Suprême effort du poète vieilli. Il essaie des larmes auprès d'un public fatigué du rire, dans cette apologie sincère, encore qu'un peu naïve du mérite silencieux. Car il aime celles qui accueillent avec une allégresse héroïque le coup prévu qui les guérira cruellement mais radicalement d'un amour inavoué, celles qui poussent l'abnégation jusqu'à servir humblement la cause d'une rivale, celles qui vont au bonheur à travers la flamme des incendies². Quelques jolies scènes où l'inclination dissimulée s'expose aux plus déchirantes confidences n'empêchent pas de regretter que Bretón ait compromis sans mesure ni discrétion le pathétique de la vertu récompensée.

III

Mais comme il excelle à camper des grotesques ! Suivons-le jusqu'à la *casa de huéspedes*, ce pandemonium du « prolétariat en redingote »³. Le mot paraissait nouveau, ainsi que la chose. Qu'elles étaient loin ces auberges d'antan, si minutieusement décrites par Sepúlveda dans son *Madrid viejo*, tanières où l'on risquait à la fois la santé, la bourse et la vie, avec leur garnison de spadassins loqueteux et musards, qu'on nous représente lézardant au soleil sur les marches de Saint-Philippe⁴ ! Autre temps, autres mœurs. Le *siècle de la vapeur et du bon ton* avait secoué l'antique léthargie. Les révolutions détrônaient l'employé ponctuel et satisfait. Le bouleversement du fonctionnarisme hérité de Philippe II livrait à l'instabilité des carrières que réglait précédemment l'habitude. Un peuple de solliciteurs dévoyés et déclassés,

1. *Maria y Leonor ó la hermana de la caridad*.

2. *El valor de la mujer*.

3. Le mot est de Valera, *Las ilusiones del doctor Faustino*, Co. de Es. Cast., p. 405.

4. *Madrid viejo* (Madrid, 1888), *Las posadas secretas*.

de tout pelage, dépensant en démarches, en requêtes, en conspirations les mois que le travail avait cessé de remplir, s'agitait, grossissait, envahissait la capitale. Il fallait une branche pour ces oiseaux de passage, un asile à ces destinées errantes. Condamné par sa jeunesse besogneuse à la promiscuité des gîtes de hasard, c'est là que Bretón avait rencontré, dévisagé, supporté les plus étranges ou les plus illustres de ses contemporains. D'où sa joviale prédilection pour ce commode observatoire, duquel tout lui semblait petit comme dans une jumelle retournée. « Ce qui me retenait (écrit l'auteur d'un curieux article du *Semanario pintoresco*, intitulé *Madrid vu par quatre trous ou la pension bourgeoise*) c'était le projet de voir le monde, car étant donné que chaque *casa de huéspedes* est une arche de Noé, on s'évite ainsi de descendre dans la rue pour examiner les différents êtres qui peuplent cette terre ¹. » Et voilà pourquoi un fin psychologue, Ángel Ganivet, conduira son héros Pio Cid, incarnation de l'âme espagnole, dans ce théâtre des misères décentes, des vanités bouffies, des sottes aventures, où les caractères s'épanouissent hors de toute contrainte, n'étant ni limités par la hiérarchie, ni assagis par la famille

Un mot jeté dans le dialogue rappelle à propos le décor obligé, l'enseigne traditionnelle (un papier attaché au balcon), la chasse aux *pupilos* qu'on fera payer d'avance ²; les négociations et compromissions pour agripper les trois pesetas quotidiennes; le va-et-vient des *huéspedes*, aigrefins, tyrans, satyres, maniaques, rêveurs inoffensifs ³; les importunités de la grossière Maritornes fredonnant ses éternelles séguidilles, roucoulant soir et matin la romance d'Atala. Point de pension bourgeoise sans une jeune fille inévitablement jolie, fatalement choyée, cyniquement adulée ou piteusement abandonnée ⁴. Et la mère de se guinder sur les splendeurs d'autre-

1. *Madrid por cuatro agujeros ó la casa de huéspedes* (*Semanario pintoresco*, 1848, p. 295) : « También me detenía allí mi susodicho propósito de ver el mundo, porque como cada casa de huéspedes es un árca de Noé, se ahorra uno de salir á la calle para observar las diferentes alimañas que pueblan esta tierra. »

2. *Mi dinero y yo*, act. II, sc. 1.

3. *La casa de huéspedes*, act. III, sc. VII.

4. *Un novio para la niña*, *La hermana de leche*.

fois, de prodiguer les attentions, les cajoleries à l'adresse des rentiers de province, des adolescents beaux parleurs en sa béate admiration pour les dehors élégants, Cerbère qu'endorment les vantardises, que désarment les parfums de Smyrne, tandis que la jeunesse humiliée confie, dans un touchant soliloque¹, sa détresse au chardonneret. Naïve sentimentalité dont Moratín est seul responsable alors que Bretón, fasciné par le type héroï-comique de la *patrona*, la poursuit de chute en dégringolade jusque dans l'arrière-boutique d'une marchande à la toilette. Il est indispensable que la maîtresse de céans touche irrégulièrement une pension de l'État, suprême héritage du mari budgétivore, qu'elle s'éprenne avec l'impétuosité des passions tardives d'un client mauvais payeur qui la gruge et disparaît². Il arrive que l'humoriste, en veine de grosse bouffonnerie, nous offre une réédition populacière de Bélise, et nous remarquons les minauderies, les roulements d'yeux de la jalouse protectrice, qui, revenant de brocanter des couverts laissés en gage, va fureter les paperasses du rimailleur, pour découvrir finalement, sous l'anagramme d'Isabel, une déclaration imaginaire³. En revanche, combien de fines mouches, capables d'exploiter diplomatiquement ces jeux de l'amour et du commerce, d'enjôler un marquis trop heureux de recueillir la succession embarrassée du lieutenant de vaisseau⁴, d'attirer les béjaunes avec la complicité du gremlin de la haute pègre : intrigantes qui déshonorent ou quittent la carrière⁵. — Le poète n'a pas une larme pour l'odyssée de ces fiertés déchues. Comment se laisserait-il griser par tant de romanesques confidences. Toutes sont veuves d'intendants ou filles de généraux :

ó son viudas de intendentes
ó hijas de generales⁶.

1. *Casa de huéspedes*, act. I, sc. II.

2. *Me voy de Madrid*, act. II, sc. III et IV.

3. *El poeta y la beneficiada*.

4. *Mi dinero y yo*.

5. *El amigo mártir*.

6. *Me voy de Madrid*, act. II, sc. III.

Aux yeux du grand public, Bretón restera le peintre de la *Viuda de clases pasivas*, cette incarnation d'une époque. Certes il n'a pas oublié le fantoche classique, la *dueña*, entre metteuse vénale ou dragon du Jardin des Hespérides :

« Les cadeaux font tomber les murailles — dit un proverbe de Castille. — Faut-il donc s'émerveiller — quand ils font céder les duègnes ? »

Mais la plupart des veuves dont l'humoriste encombre son théâtre ont subi la répercussion du conflit dynastique. Les mémoires du temps prouvent qu'elles étaient légion. Relisez plutôt *Pamplona y Elizondo*, la courte nouvelle d'un patriote mort à la guerre, le comte de Campo-Alange². On s'aimait aux avant-postes, on se mariait sous le canon de Zumalacárreguy. L'officier tombait dans le premier guet-apens des factieux. Rentrée à Madrid, la *militara* cabalait pour toucher sa maigre pension. Depuis la gourgandine, pilier des maisons de jeu, jusqu'à la mondaine qui se reposait sur autrui, en sa neurasthénie prétentieuse, du souci bourgeois de visiter *le monte pio militar*³, combien d'échelons parmi ces déchéances, de disparité entre ces victimes du loyalisme ! Celle que Bretón affectionne, avec une évidente prédilection, c'est la quémandeuse intrépide. Malheur à qui lui répondrait, lorsqu'elle excipe de sa qualité :

« Il n'y a plus de fonds. » — « Si, il y en a — pour plus de quatre filous — qui vivent sur le pays⁴. »

Arrogante avec le portier, insolente en face du ministre,

1. *Finezas contra desvíos*, act. I, sc. I :

Dádivas quebrantan peñas,
dice un refran de Castilla,
¿y os causa tal maravilla
que quebranten á las dueñas?

2. *Escritores españoles contemporáneos*. Coll. Baudry, t. I, p. 358.

3. *Todo es farsa en este mundo*, act. I, sc. II.

4. *Flaquezas ministeriales*, act. I, sc. VI :

MARQ. No hay fondos...

MARTA. Bien los hay, si
para más de cuatro tunos
que viven sobre el país.

dans son aplomb de madrilène forte en gueule, Marta remplit l'antichambre de ses jérémiades et de ses caquets, tricotant sous l'œil paternel du millionnaire honoré de ses confidences, et voici que défilent, bruyant chaos, les relations de feu son mari, les magnificences de sa prospérité évanouie, sans compter les jours disparus à tout jamais où sa beauté fut remarquée par un colonel. On fait cercle autour de l'incorrigible batailleuse qui dénonce les passe-droits, qui démasque les infamies :

« On me paiera ma mensualité — ou ce soir il y aura du scandale ¹. »

Il était facile de pousser la misère au tragique. Le poète, qui voit juste, a fort bien indiqué les dessous ambitieux de ces destinées lamentables. La trivialité emporte le fou rire : on reconnaît ici l'acrimonie de la *jamona* ², mot pittoresque où s'accuse la robustesse et l'ampleur des matrones sur le retour. Il est clair néanmoins que Bretón vise un abus. Depuis longtemps le trésor espagnol vivait d'expédients. On sait la plaisanterie mélancolique de ce général retraité qui répondit à Ferdinand VII, incommodé par les chaleurs de juillet : « J'en suis encore au mois de janvier ³. » A plus forte raison, était-il permis d'en user librement avec les veuves et les filles aînées de militaires. On leur appliquait, dans toute sa rigueur, le régime odieux des purifications. Une enquête habile centralisait les renseignements fournis par la marchande d'herbes et la blanchisseuse. Quand le parti régnant les avouait, il fallait prélever sur chaque pension la somme nécessaire à l'entretien de l'*apoderado*, fondé de pouvoir qui représentait, dans chaque quartier, leurs intérêts. On les payait à l'origine tous les trois mois, puis tous les mois, puis toutes les semaines. Outre qu'il rognait souvent

1. *Ibid.*, act. II, sc. xv :

MARTA. Ha de darne la mesada,
ó este noche hay asonada.

2. Même étymologie que jambon.

3. C'est Castaños, le vainqueur de Bailen.

la moitié de leur dû, l'État les faisait attendre un trimestre, parfois un semestre. On eut même recours, dans les cas désespérés, à la banqueroute pure et simple, qui supprimait l'arriéré, mais en consolidant les droits pour l'avenir ¹.

La plupart des régions, toutes les catégories sociales sont représentées dans la galerie bretonienne. Le poète s'applique moins à creuser la psychologie du rôle qu'à choisir entre les variétés du type. Et c'est d'abord l'aristocrate en rupture de ban. La pénible expérience d'un premier mariage lui enseigne tardivement à renier sa caste, lui suggère le besoin d'une revanche. Son cœur, n'ayant jamais parlé, demeure à la merci des plus fatales méprises. Elle s'engoue sottement d'un gros laquais asturien, présumé noble (qui ne l'est pas dans sa province?) mais sournois comme un écouteur aux portes et confiné, par le goût des commérages, dans les amours ancillaires ². Bretón pouvait jouer des pâmoisons, commenter l'hystérie devant un auditoire que ravissait l'âpreté de la nouvelle picaresque, la truculence de Goya. Sa comédie paraît supportable, malgré tant d'insultes gratuites à la vieillesse, puisqu'il s'en prend à l'avarice, à l'entêtement laborieux des montagnards et qu'il rappelle à propos comment le préjugé s'affaiblit chez les grands, car ceux-là mêmes en souffrent qui l'exploitent. Il peint d'ailleurs avec une égale désinvolture la pécore de moyenne bourgeoisie, laquelle se pique de comprendre Victor Hugo, d'apprécier *Lucrèce Borgia*, de suivre son siècle, vantant le chapeau, symbole de l'élégance apprise, dépréciant la mantille et la sortie du dimanche qui sent le populaire, en un mot « la petite veuve romantique à l'instar de Paris » ³. Il s'abaisse, déjà moins sardonique, jusqu'à la faubourienne, orgueilleuse de l'homme qu'elle avait choisi, dont elle admirait la brutalité charmante : capable de la tromper, il était digne de la battre. Comme elle rabroue, car elle les méprise, ceux qui se piquent d'aimer

1. Faure, *Souvenirs du Midi ou l'Espagne telle qu'elle est sous ses pouvoirs religieux et monarchique*, p. 224.

2. *El qué dirán*.

3. *Me voy de Madrid*, act. II, sc. II.

trop platoniquement la maîtresse qu'elle sert¹ ! Enfin, c'est de l'Andalousie qu'arrive Catalina², décorée de toutes les vertus chères au poète, une jolie veuve de Cadix qui excelle au manège des plaisanteries folles, des ripostes hardies, ayant fait l'apprentissage de la liberté parmi cette animation turbulente et pétulante dont Alcalá Galiano, passionné pour sa ville natale, nous dit l'enchantement dans une page aimable de ses mémoires. La sagesse lui est venue avec cette précoce expérience qui lui a laissé la grâce.

« Bien que je paraisse — coquette et évaporée — j'ai le cœur très pur — et la tête très saine³. »

Elle peut résister aux fanfarons : les plus enjôleurs débarquent de son pays.

Et Bretón poursuit son enquête, nous entraînant depuis les sommets jusqu'aux bas-fonds. On assiste l'hiver, chez Doña Alfonsa, dans un cercle de prêtres, de vieilles radoteuses, où se prélassa quelque lieutenant de la milice, point de mire des visées matrimoniales, à d'innocentes parties de loto⁴. Mais il faut gratter à la porte des maisons louches pour étudier les *cucas*, celles qui jouent sans jamais perdre. Tantôt c'est l'aventurière amoureuse et ambitieuse, protégée finalement par un chef d'escadrons⁵ rayé des cadres, tantôt la Celestine moderne⁶, guérie du préjugé encombrant de l'honneur (*negra honrilla*), qui voudrait salir la jeunesse : véritable fléau social sur lequel maint témoignage nous renseigne : « J'ai connu, dit Faure, des veuves de lieutenants généraux (qui avaient été capitaines généraux de province)

1. *Un novio á pedir de boca* (rôle de Marcelina) :

Mas no le gustan
los hombres así... tan flojos.

(Act. II, sc. 1.)

2. *Los dos sobrinos*.

3. *Los dos sobrinos*, act. II, sc. III :

Pero yo que, aunque parezco
coqueta y atolondrada,
tengo el corazon muy limpio
y la cabeza muy sana...

4. *Un novio para la niña*, act. II, sc. III.

5. *Un enemigo oculto* (Higinia).

6. *La hermana de leche* (Venancia).

dont la vie s'était passée dans l'opulence et les plaisirs, ne se privant de rien de ce que leur demandait leur palais délicat pendant que durait le trimestre payé de pension, qui allaient mendier à mi-terme, comme elles l'avaient prévu. On se donnait un air de dévotion et de pénitence que les belles années de la vie pouvaient ne pas faire trouver superflu; on allait entendre deux ou trois messes par jour, et dans l'église, avec l'attitude de la prière, on s'approchait des personnes capables de faire du bien et on leur exposait sa situation, en attendant que les ombres de la nuit, aidées du voile du mystère plutôt que de celui du respect humain, permissent de se placer au coin d'une rue avec décence¹. »

Amusant contraste, voici les jeux de l'amour, la poésie du recommencement. Et c'est pour toutes, même pour les plus fanées, que s'épanouit le renouveau. Il en est une que des qualités solides, que sa modestie, que son enjouement, que sa charité semblaient défendre et du ridicule et de la sottise². Qu'elle souffle à son ennemie acharnée, par intention de légitimes représailles, un gandin pris à l'hameçon de la richesse, de l'aversion, elle glisse à la tentation, de la tentation à l'illusion et de l'illusion à l'aberration : gare le charivari (*cencerrada*). — Mais quel prodige nous envoie la *Tierra de María Santísima*, une mère de trente-trois ans, coquette autant qu'on sait l'être à Marbella, sur la côte de Grenade, se métamorphosant en obscure ménagère, afin de mieux décorer sa fille, une oie provinciale, de tout l'attrait des façons bourgeoises, aux yeux du capitaine inflammable, son hôte par billet de logement, lequel exploite dans la Manche, et la perspicace Andalouse l'a retenu, des propriétés d'excellent rapport : machiavélisme gracieux de l'abnégation³. — Ailleurs, parmi les invraisemblances d'un gros mélodrame, tandis qu'il nous conte les avatars d'une ingénue, sœur de charité après la faute, puis comtesse, puis veuve, puis amoureuse, en dévidant l'écheveau de ses malheurs,

1. *Souvenirs du Midi*, p. 320.

2. *Una vieja*.

3. *¡Por una hija*

le poète exprime fortement, avec la claire intuition des fatalités passionnelles, l'emportement d'une âme exaltée jusqu'au délire, qui se jette éperdue, sans jamais vaincre la tyrannie de l'indestructible passé, à la conquête du bonheur qu'elle s'obstine à vouloir et qu'elle devine impossible¹.

Mieux vaut, à tout prendre, chez un ironiste, la solution banale du mariage, source d'amusantes constatations. La coquetterie s'éveille :

Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours;
Toute la bande des amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin².

Une Sévillane, proche parente des inconsolables de Scribe et de Marivaux, a beau s'enfermer dans un désert, une chanson lui rappelle qu'« il n'est pas de vie sans amour »; vainement elle attend les visiteurs, se plaignant bientôt qu'on l'abandonne. Replié sur lui-même, le chagrin, privé de l'excitation des confidences, s'aperçoit de sa propre inanité. Le consolateur sera d'autant mieux accueilli qu'il affecte l'impolitesse, qu'il se masque derrière l'indifférence : « Croiras-tu que nous nous sommes regardés dans les yeux pendant cinq minutes, qu'il n'a pas soupiré, qu'il n'a pas souri, qu'il n'a pas changé de couleur³. » — C'est vers le couvent des Salesas Reales⁴ que roule une autre désespérée quand brusquement s'encadre, dans la portière de la diligence, certain gêneur mélancolique, encombré du ridicule appareil de paniers, d'outres et de valises que jugeait indispensable quiconque s'aventurait, à cette date, sur les chemins de la péninsule. Incommodée par le cigare, choquée par les façons de l'intrus, du coin de l'œil, en feignant de s'endormir, elle observe l'énigmatique personnage, qui se permet d'être misogyne autant qu'elle paraît misanthrope : « Je ne l'ai pas encore regardé... il n'est

1. *La hermana de la caridad*.

2. La Fontaine, livre VI, fable XXI.

3. *Los solitarios*, act. III, sc. XIII : « ¿Creerás que nos hemos estado mirando cara á cara por espacio de cinco minutos, y no ha suspirado, ni ha sonreído, ni ha mudado de color? »

4. Salésiennes, Visitandines.

pasmal... Je n'oserai plus fixer mes yeux sur lui ¹. » Au milieu du cliquetis des glaces, des jurons du cocher, des cahots de la route, l'imagination s'enhardit. Comment une femme, insensible à cette élégance cavalière, a-t-elle pu le tromper ? « Si j'avais été à sa place ! » On déjeune, on cause. Après mille sottises calculées de la servante, au relais, tandis que Modesto fume sur la chaussée, Engracia fond en larmes (n'oublions pas qu'elle vient de soigner ses nerfs aux bains de Fitero) : « J'ai idée que je l'aime, mais je résisterai ². » Il n'en faut rien croire, Bretón ayant finement démêlé ce qui se cache d'hypocrisie involontaire et inconsciente chez celles qui parlent de claustration, sans doute pour se donner le courage d'être inconsolables.

On doit réserver une mention, dans ce défilé des grotesques, aux vieilles filles. Bretón, à dire le vrai, s'est beaucoup moins préoccupé de suivre Molière, de copier les *spinsters* du roman anglais, que d'exploiter la vogue de certaines actrices désignées, par leur spécialité, aux applaudissements. Ces rôles de pure fantaisie conservent néanmoins, on s'en apercevra, plus d'une attache avec le réel. A force de rêver croix et uniformes, Liboria, qui incarne les prétentions du haut commerce sévillan, s'accommode, mais bien tard, du limaçon de la fable : elle épouse un pauvre hère de mine chétive et de piteuse allure auquel sont octroyés, juste compensation, les privilèges du *tratamiento*, trait contre la hiérarchie de titres et superlatifs où se complaisent, chez nos voisins, l'ambition et l'étiquette ³. On s'amuse ailleurs aux dépens d'une héritière de Pancorbo, et le contraste est plaisant entre ces gorges affreuses, dont Hugo ne se souvient qu'avec un frisson, et la coquetterie surannée d'une péronnelle qui, plutôt que d'avouer son âge, vendrait son frère ⁴. Suivent d'intarissables plaisanteries sur les vapeurs, le bavardage

1. *Entre santa y santo...* (pared de cal y canto), sc. iv : « Yo no le he mirado todavía... nada tiene de feo; al contrario... Ya no osaré fijar en él mis ojos... »

2. *Entre santa y santo*, sc. xi : « Yo sospecho que... ay ¡ que le amo... Pues yo le resistiré. »

3. *El intendente y el comediante*.

4. *El hombre pacífico*.

nconsistant, l'extravagance romanesque. Comme les *chulas* qui, dit-on, protègent les toreros, celle-ci croit à l'amour, sûre d'être assez riche pour le payer¹. Cette autre, servante altière, étale à tout propos les splendeurs de sa race, et l'on songe à la gentilhommeerie légendaire des Asturiens et des Galiciens que n'ont jamais offusquée les humiliations de l'office et de l'antichambre². L'une d'elles, couvrant les petits jeunes gens d'une affection presque maternelle, veut « égayer son automne aride avec leur printemps fleuri », et voici qu'elle offre un grand banquet, en l'honneur du mariage, à ces tendres victimes harcelées, meurtries par la cruelle incohérence des fillettes modernes :

desaires de esas monuelas
que os torear á su antojo³.

Comique aristophanesque dont Bretón use rarement, mais il ne lui déplait pas toujours de charger la caricature. S'il évoque, sans rien déformer, l'auditoire des *comedias caseras*⁴, les ricanements, les chuchotements, la dérision des applaudissements sarcastiques, où prend-il, d'autre part, cette inqualifiable sybille, nourrie dans l'autre d'un grammairien, qui découvre l'amour après la trentaine et se compromet, l'*Eneas* ayant disparu, par une affaire louche de substitution d'enfants⁵? L'auteur s'évertue, ne l'oublions pas, à varier incessamment le répertoire de la *característica*, dont les tics et l'irrésistible grimace ont pour effet prévu d'augmenter la recette.

IV

Nous sommes avertis. Bretón invente peu. Il regarde autour de lui. Comment suivre, à moins de le replacer dans son cadre, le duo des amoureux? Rappelons, au préalable,

1. *Mi secretario y yo*, sc. II.

2. *El cuarto de hora*.

3. *Ensalada de pollos*, dernière scène : « Les affronts de ces mijaurées qui nous posent des banderilles à leur fantaisie. »

4. Comédies de salon, *El duro y el millón* act. I, sc. IX.

5. *Cuentas atrasadas*.

ce qui vient des institutions, ce qui tient à la coutume : « Quand un garçon est épris d'une jeune fille et consent à l'épouser (nous laissons la parole à Dembowski), s'il arrive que les parents de celle-ci s'opposent au mariage, alors le fiancé est autorisé à solliciter de l'alcade que sa fiancée soit enlevée du toit paternel et déposée chez une famille respectable (*casa de respeto*), en attendant que les tribunaux lui concèdent la permission de l'épouser. Cette permission est toujours accordée pour peu que le fiancé fasse ses preuves de *sangre limpia*, de pureté de sang, sans mélange de juif more et hérétique et prouve en outre qu'il est en état de pourvoir par son travail à l'existence de sa future famille ¹. » Ces dispositions n'avaient pas cessé d'être en vigueur à l'époque de Bretón ². D'autre part, les mœurs évoluent sous l'action du libéralisme. Loin d'être confinées dans les soins du ménage, dans les pratiques religieuses, comme au siècle précédent, les jeunes filles s'émancipent, grâce aux lectures moins rigoureusement contrôlées, au développement de la vie mondaine, à la vogue des spectacles, de la musique italienne ³. Il est admis qu'on doit leur parler d'amour, que les *novios* peuvent se voir, s'entretenir librement sans qu'il y ait entre eux d'engagement définitif : indépendance que plus d'un contemporain blâmait. Les étrangers la remarquent : « L'aspect d'un grand bal est plus animé qu'à Paris ; cela tient, comme je le disais, à la familiarité qui existe dans les rapports sociaux. Les jeunes personnes y ont une

1. Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, Paris, 1841, p. 284.

2. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana* (éd. de 1892, Barcelone) : « El día en que la autoridad llegó de improviso á la casa y preguntó por el marqués, intimándole la entrega en depósito de su hija por haber dado palabra de casamiento al poeta romántico... compareció la niña y poniéndose desde luego al lado del juez, le dijo con aire de la mayor resolucion : Vámonos y que se cumpla mi destino. » (T. II, p. 180.)

3. Mesonero (*Panorama matritense*), p. 233 : « Fueron encerradas tras las altas murallas de un convento ó tapiadas en la casa paterna entre rejas y celosías : el *Desiderio y Electo* y las *Soledades de la vida* eran las únicas lecturas que se les permitían, la estameña y muselina, sus galas..... » Sur la jeune fille moderne, voir I, 239 : « Hablarémos de revistas en el Prado ; de injusticias en el reparto de galones y charreteras ; os alabaré vuestras galas y tocados ; os traduciré la leyenda de los figurines y del journal de modes. » Il ajoute pour leur plaire un : « sátira contra la aguja y el dedal... disertacion para probar que un moderado recogimiento y un trato reducido son antiguallas. »

très grande liberté d'action : entre les contredanses, au lieu de rester assises auprès de leur mère, elles vont et viennent de salon en salon, au bras du cavalier qui vient de les faire danser, causant de tous côtés avec ceux qu'elles rencontrent, et cette manière d'être met dans un bal une grande animation¹. » Ajoutons les sérénades villageoises, la tradition des longues palabres, des conversations murmurées sous la lune, cérémonial obligé des fiançailles andalouses qui s'éternisaient comme à l'hôtel de Rambouillet². On s'observait, on s'étudiait. Dans ces intrigues ébauchées, entravées, renouvelées, on apprenait la constance, on s'accoutumait à la perfidie. M^{me} de Brinckmann, une Française voyageant en Espagne, a fort bien noté le double aspect de ce jeu serré. Tantôt c'est un amusement par lequel on s'instruit au mensonge : « Je veux occuper mes loisirs, dit un élégant de Cadix. Cependant, quand j'aurai une novia, je ne sais pas ce que je ferai d'elle dans quelques années, peut-être ma femme si je continue à l'aimer. » Tantôt les encouragements de la société, l'indulgence des parents conduisaient aux affections solides fondées sur un libre choix. « Les filles se marient sans dot. C'est pour leur personne seulement qu'on les recherche... il est à peu près sans exemple que deux jeunes gens se marient sans s'être adorés pendant trois ou quatre ans³. »

Bretón a vu tout d'abord, en sa qualité d'humoriste, l'envers de l'idylle espagnole, les contrefaçons de la galanterie, le coin des dupes. On exploite la jeunesse des uns, la candeur des autres.

1. M^{me} de Brinckmann, *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850*, Paris, 1852, p. 94.

2. Voir *El amigo mártir, Una de tantas*, où les amoureux sont obligés, pour se conformer à l'usage, de *pelar la pava*.

3. M^{me} de Brinckmann, *id.*, pp. 142, 168. C'est encore l'avis de Charles Yriarte (*La société espagnole*, Paris, 1861, p. 11) : « Ce qui frappe le plus l'étranger dans une réunion de Madrid ou d'un des grands centres de l'Espagne, c'est l'excessive liberté qui règne entre les deux sexes. Honni soit qui mal y pense. Du reste, liberté de bon ton, liberté sage, charmante, qui est peut-être le plus grand attrait des réunions de ce pays. » Cf. également Cook, *Sketches in Spain*, t. I, p. 281 : « In no country are the sex treated with more real deference or respect, at the same time with the greatest freedom and unreservedness of manners. The same degree of respect never accompanies relaxation of moral, nor it is compatible with it. The young people of opposite sexes, in circles when they are intimate, live on terms of freedom, with the most perfect tact and delicacy, not only compatible with virtue but incompatible with any other habits. »

C'est le petit cousin, égratigné par une Célimène précoce, fuyant l'oreille basse, honteux d'avoir oublié pour une fois son flegme de bon latiniste. Ne plaignons pas ce collégien de l'institut de Cordoue. L'expérience lui servira, en l'« assurant contre l'incendie »¹. Tout autre est le cas d'Ángel, *el amigo mártir*. On convoitera ses écus, on endossera ses redingotes ; nature bonasse il acquittera les diners fins, montera courageusement sa faction, interceptant la nuit, dans les rues silencieuses, plus d'un mauvais coup destiné à son Mentor. Bien peu sortent comme lui du séminaire diocésain. Il en est de récalcitrants. Le fils d'un noble titré, orgueilleux d'une fraîche illustration (*título de Castilla*)², vient prendre le serein, après une rupture, sous les ombrages d'Aranjuez, le Versailles des Bourbons d'Espagne. Il lui semble ingénieux, par manière de passe-temps, d'improviser une amourette, avec l'arrière-pensée, dès qu'on le met au pied du mur, de tirer sa révérence aux bourgeois³. Cet autre, impliqué dans un mariage de convenance, voudrait céder la *novia* ou manquer le coche, à moins qu'on ne le défie, auquel cas il est prêt à se battre, épousant quoi qu'on en pense, quoi qu'il arrive : contre le malheur, point de recours, tandis qu'on se sauve du ridicule⁴. Ce malencontreux engagement, combien le regrettent ! L'ami d'enfance est parti vers les Amériques. On correspond, d'abord par tendresse, bientôt par habitude, finalement par duplicité, la phraséologie masquant l'oubli. Subterfuge du point d'honneur. Et s'il faut qu'on s'explique ? On feindra une maladie, la ruine. Tel était sans doute le roman de plus d'un *Indiano*⁵, chassé-croisé de l'amour et de la fortune. Et ce sont les tiraillements du tête-à-tête. On se méprise, n'empêche qu'on tient parole ; ainsi l'exigent les commandements de la loyauté

1. *El valor de la mujer*, act. I, sc. v.

2. « Ces titres ne prouvent autre chose que la bienveillance du souverain, méritée ordinairement par quelque service important dans quelque carrière que ce soit. Le roi laisse à celui qu'il décore d'un titre la liberté de l'appliquer à l'une de ses terres ou de le joindre à son nom de famille. Quelquefois il y ajoute une dénomination qui rappelle le service qu'il veut récompenser. » (Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, 2^e édition, Paris, 1797, t. I, p. 153.)

3. *La hermana de leche*.

4. *Una noche en Búrgos*.

5. *Por no decir la verdad*.

aragonaise : voilà pourquoi Don Frutos, le rude campagnard¹, s'obstine encore, bien qu'on l'ait échaudé à Madrid et qu'il lui en cuise, à mener cérémonieusement à l'autel, dans son village obscur de Belchite, un souillon, vraie Dulcinée du Toboso, dont il jauge la vilaine hypocrisie². Quelquefois, le prétendant rageur fait sentir un peu vite, avec une impatience maladroite, la tyrannie du contrôle, à peine supportable chez un mari³ : on renvoie le jaloux qui part en maugréant. La novia se joue-t-elle imprudemment, soit curiosité, soit impertinence, des attentions respectueuses, l'orgueil se redresse et brise le joug⁴. Car il est de faux poltrons comme il est de faux braves. Le moment venu de liquider les insultes, on aperçoit les crocs du chien couchant. A quoi sert, entre tous les rivaux, de préférer le bon apôtre⁵? Quelle désopilante caricature de l'embarquement pour Cythère!

Nous touchons si bien à la vérité que les types bretoniens éblouissent leur temps et mènent leur pays. Qui s'attendrait à reconnaître, dans le fanfaron d'amour de *Marcela*, tel politicien évoluant du libéralisme au carlisme, du carlisme au modérantisme, du modérantisme au progressisme, du progressisme au radicalisme, du radicalisme au monarchisme, invariablement écouté, soit au Lycée, soit à l'Académie, soit au Congrès, soit au ministère? Le témoignage du marquis de Molins est pourtant formel. Serait-il nécessaire de peser tous les actes de Patricio de la Escosura pour retrouver quelques-uns des traits auxquels *Don Marlin Campana y Centellas* a dû son heure de popularité⁶? Ouvrons les *Études*

1. *El pelo de la dehesa.*

2. *Don Frutos en Belchite.*

3. *Un tercero en discordia.*

4. *El pro y el contra.*

5. *Un novio á pedir de boca.*

6. Né à Madrid le 5 novembre 1807, mort le 22 janvier 1878. Exilé en 1824 comme affilié à la Société révolutionnaire des Numantins. Revient en 1826. Officier d'artillerie en 1827. Exilé comme carliste en 1834. Entre dans l'administration, gouverne la province de Guadalajara, où il défend en 1840 la régence de Marie-Christine. Quitte l'Espagne après le triomphe d'Espartero. Revient de France en 1843. Fait partie du ministère Narváez, avec lequel il se retire en 1846. Passe des modérés aux progressistes. Siège en 1854 parmi les progressistes modérés. Démissionne en 1856 au moment du coup d'Etat de O'Donnell. Se rallie en 1863 à l'Union libérale. Rejoint en 1871 le parti radical de Ruiz Zorrilla. Il disparaît sous la République et revient avec les Bourbons.

historiques sur les mœurs espagnoles. L'auteur s'y peint sous les traits du héros sympathique Don Carlos de Sotopardo, ce don Juan moderne initié chez Calderón à la *théologie de l'honneur* et prétendant s'imposer, avec son arrogance de misanthrope, sa désinvolture de duelliste, au respect des hommes, à l'adoration des femmes hypnotisées par sa volonté magnétique ¹. Il en devait percer quelque chose à l'époque des facéties du *Parnasillo*. Mais plus que son ami et son futur protecteur, Bretón vise apparemment le clan méridional, celui des Narváez et des Córdova, ces mousquetaires de l'Espagne, sabreurs, fascinateurs et dompteurs des foules. Ne pouvait-on, sans imprudence et sans calomnie, railler leur présomption d'amants volages, leur jactance de ferrailleurs, l'intarissable volubilité de leur faconde andalouse?

On veut également que le poète larmoyant *Don Amedeo Tristán del Valle* soit Juan de la Pezuela y Ceballos. Qui l'eût dit parmi ceux qui approchèrent, au déclin d'une vie tumultueuse, le capitaine général de Catalogne, académicien et comte de Chestre? Car les historiens retiendront surtout le fougueux officier qui, lors de la conspiration de 1841, essaya d'emporter de vive force le palais de la reine, dont les coups de main, dont la crânerie ont fait l'admiration des contemporains. Qu'on relise pourtant cette pièce datée de janvier 1833 et composée dans un corps de garde, avant l'insurrection du Maestrazgo :

Nœuds d'amour ne sont pas — chaînes de roses; — le fruit ne mûrit guère — sur l'arbre du bonheur. — Pour qui gémit séparé

1. Patricio de la Escosura, *Estudios históricos sobre las costumbres españolas, novela original*, Madrid, 1851, p. 149 : « Calderón fué desde luego mi autor favorito y sus escritos me inocularon, por decirlo así, aquel espíritu caballeresco, convertido casi en religion... Creíame autorizado, pues que todo en la sociedad chocaba con mis ideas, á considerarme en guerra abierta con los hombres y las cosas y á proceder en consecuencia... Con tales disposiciones el hábil se hace intrigante; el cobarde traidor; y el que ni hábil ni cobarde ha nacido, maldiciente y duelista. » Notons encore ce parallèle, p. 152 : « Almazan siempre atildado y compuesto como una dama; yo desaliñado como un filósofo, aunque gracias al cielo, no sucio; él formalista, metódico y prolijo; yo aturdido, desordenado y negligente; él cauto, yo ligero; él callado y yo locuaz con esceso : no estamos mal simbolizados en el gato diplomático y el perro de suyo turbulento y alborotado. »

— de tes divins regards — la vie n'est que tourments, — et je vais la maudire¹. »

A voir comment il associe les myrtes de Meléndez Valdés et le pessimisme d'Espronceda, on s'aperçoit que ce capitaine de cavalerie qui se désespère d'attendre la gloire à Saragosse, loin du *Parnasillo*, a suivi les cours d'Alberto Lista et fréquenté chez le docteur Vives. Déjà il aime moins Rosaura que Rosana et moins Rosana que la littérature : « Ils parlent mieux qu'ils ne sentent, » déclare fort judicieusement la servante dans *Marcela* :

Ellos suelen sentir mal,
pero ¡lo dicen tan bien² !

(Act. I, sc. iv.)

Sans avoir lu *Adolphe*, Bretón savait qu'il n'existe point contre l'attendrissement de meilleur antidote que la passion de se raconter. En ce qui regarde Pezuela, l'homme d'action tuera bien vite chez lui l'amoureux pleurard, sinon le poète, car il traduira le Tasse et Dante³.

Il est moins sûr que Don Agapito, le freluquet, soit authen-

1. Cité par le marquis de Molins, p. 349 :

No siempre amor prepara
de rosas sus cadenas,
ni están de fruto llenas
las ramas del placer.

Al que apartado gime
de tus divinos ojos,
la vida es toda enojos
y á aborrecerla voy...

2. Voir dans *Marcela*, act. I, sc. iv, un passage évidemment dirigé contre les imitateurs d'Alberto Lista :

Envidia tengo á las flores
que están besando su huella
envidia al aire sutil
que entorno juega lascivo
de su cabello gentil.

3. Juan Manuel de la Pezuela y Ceballos. Né à Lima le 16 mai 1810. Son père était vice-roi du Pérou. Venu à Madrid à l'âge de huit ans. Étudie au collège San Mateo avec Hermosilla et Lista. Entre malgré lui dans l'armée. Capitaine à la mort de Ferdinand VII. Se distingue dans la guerre contre les Carlistes. En 1848 commande la place de Madrid. En 1849 gouverneur de Cuba, en 1853 de Puerto Rico, en 1867 de Catalogne. Successivement député, sénateur, capitaine général, chevalier de la Toison d'or, membre de l'Arcadie romaine sous le nom de *Olmisto Faurense*. Ses œuvres les plus estimées sont les traductions de la *Jérusalem délivrée*, de la *Divine Comédie*, du *Roland furieux*, des *Lusiades*.

tiquement le fils de l'érudit Clemencín¹. L'Angleterre avait ses dandys, la France ses lions, l'Espagne ses *lechuquinos*. Ils étaient la coqueluche de Madrid et les rois de l'opinion. Comment Bretón aurait-il pu choisir entre les mille exemplaires du *bellus homo*? On se rendra mieux compte de sa méthode et de la justesse de son observation si l'on constate que dans une seule pièce il se fait fort de réunir et d'incarner les trois maladies contemporaines : la vantardise belliqueuse, le romantisme démoralisant, la dégénérescence apportée par le luxe efféminé. Mais toutes les classes et tous les emplois vont défiler dans ce vaste panorama. Et ce sera l'*hidalgo maestrante*² ridiculement fier d'appartenir aux ordres militaires, le noble émigré qui déroge pour avoir vendu de la percale à Gibraltar³; le bourgeois fâché de l'être, et dont une aventure, même absurde, relèverait le prestige, en sorte qu'il lui paraît flatteur d'être balafré par un demi-solde à la suite d'un quiproquo : « Voilà enfin quelque chose de convenable à insérer dans mes *Souvenirs*⁴. » Ajoutez les militaires en congé indéfini, les recrues du fonctionnarisme, les comédiens ambulants, les propriétaires de vignes et d'oliviers, les marchands de Santander; c'est en vain qu'on chercherait un amoureux qui ne semble qu'amoureux, le jeune premier n'étant qu'un mythe aux yeux du poète, et s'il prend corps, de quel droit exagérer l'importance d'une intrigue sans durée, où chacun apporte, avec l'accent de sa province ou de son quartier, les manies persistantes et significatives de la profession et de la condition?

1. Voir Molins, ch. XI.

2. *Un tercero en discordia*. — Les *maestranzas de caba lleria* étaient des sociétés aristocratiques qui avaient pour but d'entretenir le goût de l'équitation. Les *maestranzas* avaient une juridiction spéciale; ils portaient un uniforme qui variait suivant les provinces. Très souvent les courses de taureaux étaient organisées par eux et données à leur profit. Il y a encore aujourd'hui des *maestranzas* à Séville, à Ronda, à Grenade, à Valence, à Saragosse et à Madrid.

3. *El qué dirán*.

4. *Memorias de Juan García*, act. I, sc. ix :

{ Por fin ya puedo poner
en mis memorias biográficas
algo decente....

V

En même temps, Bretón a su dire aux novias quelques vérités gracieusement enveloppées. D'où vient ce *oui des jeunes filles* qui inspirait à Moratín son aimable comédie? L'une veut un mari à tout prix : « qu'il s'appelle Léonce, Pierre ou Poncè Pilate¹, qu'importe le reste? » Cette autre exige un pied-à-terre à Aranjuez, un carrosse, un abonnement à l'opéra :

« Beaucoup m'ont appelée belle. — Est-ce flatterie? Je ne sais, — mais je sais que je possède une maison — et qui rapporte un bon loyer². »

Observez l'ingénue qui traverse le Prado, suivie d'un chien enrubanné, escortée d'une mère attentive. Elle aimera, s'il est bien sage, le fiancé puisque maman l'ordonne, mais sans perdre de vue le cadet de la garde royale³. Ici le merle s'est échappé, un voisin le rapporte, et Camila donne son cœur (n'oubliez pas la cage inséparable de toute famille espagnole en déplacement⁴). Ailleurs, c'est une guenon qui usurpe, dans l'âme d'une évaporée, la place du galant homme, après qu'il a sacrifié le tabac, coupé sa moustache et bravé les estafilades :

« Oh ! reviens, petite guenon, reviens; — si tu reprends ta place à mon foyer — je t'habillerai en odalisque..... reviens amant de mes yeux — et que d'un nœud indissoluble...⁵. »

1. *Cuentas atrasadas*, act. I, sc. III :

Denme un marido, que es y
justo, y llámese Léoncio,
ó llámese Pedro, ó Poncio
Pilatos,... que más me da?

2. *El amigo mártir*, act. II, sc. IV :

Muchos me han llamado bella;
si me adulan no lo sé,
mas sé que tengo una casa
y produce su alquiler

3. *Los dos sobrinos*, act. III, sc. 1.

4. *Un enemigo oculto*.

5. *El pro y el contra*, sc. VII :

Oh, vuelve, monita, vuelve !
Si á mi hogar te restituyes,

A celle-ci, quand on parle de mariage, il faut la peur du couvent pour qu'elle oublie son danseur de mazurka, un lieutenant qui représente à lui seul « toute l'école de Belazzi »¹. Quant à la musicienne, gardez-vous de disputer son âme aux compositeurs, sa voix au maître de chant. Épousez plutôt Cendrillon, bien qu'on lui prête (c'est une gageure du poète acharné contre les mélomanes) un répertoire authentiquement espagnol et fortement teinté de l'argot des barrières². S'agit-il de blâmer la coupable ignorance où l'on entretient *la casquivana*, la plupart des étrangers s'accordent, et bien rares sont les Castellans qui les démentiraient : « Comme, en Espagne, on n'écrit pas de livres pour les femmes, elles sont obligées d'apprendre tout par elles-mêmes³. »

Elles ont pourtant conscience de leurs droits et de leur force. L'orgueil est leur péché mignon. — Bretón a beau reculer d'un siècle, invoquer les gitanes et la bonne aventure, on sent qu'il n'a pas inventé la fière devise de Margarita : « Ou comtesse ou carmélite ; » qu'après avoir dédaigné l'honorable marchand de Burgos, elle soit la victime du faussaire lorsqu'il déploie son arbre généalogique et fait miroiter la seigneurie, c'est un avertissement ; quelque invraisemblable qu'il paraisse, la psychologie s'en

te vestiré de odalisca...
Vuelve, amante de mis ojos,
y en coyunda indisoluble...

1. *Todo es farsa en este mundo*, act. I, sc. 1.

2. *El novio y el concierto*.

3. Voir *Las Españolas pintadas por los Españoles*, Madrid, 1871, t. I, p. 243. « Como en España no se escriben libros para las mujeres, ellas tienen que aprendérselo todo por sí mismas. »

On retrouve les mêmes indications dans le portrait que Mesonero traçait de la *casquivana*, *Tipos y caracteres*, p. 20 : « De aficiones inocentes son tambien calificadas las de aquellas jóvenes doncellas melindrosas y traviesas, que reparten su vida entre los cuidados de su tocador y los cariños del falderito habanero ó del gatito de Angola ; entre la enseñanza del loro indiano, del pintado ruiñeñor ó de la rústica codorniz y el riego de sus macetas ó el telégrafo de balcon, y que se pasan las noches de claro en claro, entre un tomo de Zorrilla y una entrega de Eugenio Sué y los dias de turbio en turbio, alarmando constantemente á la vecindad con los *rinforzandos* de su piano ó las *fermatas* de su garganta ; que sostienen una activa correspondencia con medio café *Suizo* y medio casino, y que saben de memoria el escalafon del ejército y tienen abierta á cada oficial su hoja particular de servicio ; que provocan continuamente á músicos pintores y poetas á pagarlas tributo en su *Album* correton, etc..... »

accommode et la morale y souscrit. Mais hautaine en sa désillusion, telle dans le roman de Galdós la *Desheredada*, elle s'obstine :

« Qu'un mariage tombe à l'eau — il n'importe. Un autre vaisseau viendra, — portant des gens plus titrés ¹. »

Malheur à ceux qui piquent ces vanités intraitables. Souffrira-t-on qu'un soldat, au lieu d'obéir au défunt et d'épouser la cohéritière, s'avise, ne l'ayant jamais vue, de tendre un piège à sa cousine et se présente à Madrid, pour la mieux connaître, sous un nom d'emprunt? Guerre à l'insolent! Hercule ne sera pardonné que s'il file aux pieds d'Omphale ². — L'arrogance est parfois le masque du vice. On croit se relever d'une faute en exigeant d'autrui la bassesse ³. A travers les réminiscences, l'intention du poète est visible. Il veut détrôner l'idole. Le temps n'est plus où l'on semait des soupirs afin de moissonner des rebuffades :

... que ya no es moda en los garzones
sembrar suspiros por coger sofiones ⁴.

Bretón a peint les fluctuations, les compromissions de la conscience élastique, la mobilité ondoyante, la duplicité involontaire ou lucide. — Tristany ravage l'Aragon. Saragosse arme la milice. Et Jacinta pleure en quittant Pablo sans décourager Matías. On parle de bataille : son cœur hésite; d'un lieutenant disparu : c'est l'autre qu'elle épouse :

« Il n'y a pas lieu de m'incriminer, Isabel, — si ce jeune homme est amoureux, — ni de raison, quand Pablo meurt, — de m'enterrer avec lui ⁵. »

1. *¡Estaba de Dios!* act. III, sc. xxiii :

Que una boda se trabuque,...
No importa. Vendrá otro buque
con gente más linajuda...

2. *Por poderes*.

3. *El valor de la mujer* (Jacoba).

4. Tome V, p. 492.

5. *Muérele y verás*, act. II, sc. xiv :

No es culpa mía, Isabel,
que ese muchacho me quiera;
ni porque Pablo se muera
he de enterrarme con él.

Déjà les témoins comparaissent, lorsqu'au fracas d'une horrible détonation, ressuscité, le mort surgit sous un linceul. Et Jacinta de s'abîmer à ses pieds. Car il a grand air, ce revenant. Comme elle trahirait Matías! — On peut aimer ceux qu'on méprise et dédaigner ceux qu'on voudrait aimer. Du conflit naît parfois l'abnégation. S'il est cruel d'étouffer l'espoir, il serait infâme de tromper la confiance :

« Puisque avec une foi sincère — ma parole est engagée — avec un autre (malheur à moi !), — je la tiendrai (quand j'en mourrais) ¹. »

En Espagne, le ton de la galanterie n'encourageait ni la candeur (les jeunes filles s'exerçant aux comparaisons), ni les volte-face (l'initiative éclairant la responsabilité). A partir de 1825, le type surnois de la *mogigata*, cher à Moratín, semble en contradiction avec les mœurs, on doit le répéter à la décharge des Madrilènes. Mais Bretón sait que le cœur féminin est un abîme insondable.

Faut-il admettre, comme l'assurent nos voisins, que la coquetterie soit objet d'importation, article de contrebande ? « Les dames françaises, écrivait Cadalso vers la fin du XVIII^e siècle, ont adopté une espèce de divertissement dans lequel elles excellent. Cette sorte de jeu s'appelle coquetterie. Elle consiste à admettre tous les hommages qui flattent notre amour-propre, avec une bénignité qui encourage les adorateurs, en grossit la foule, avec une légèreté qui porte ces infortunés à mille extravagances divertissantes, sans que le repos et la réputation de la coquette éprouvent la moindre altération ². » Bien que nos voyageurs l'aient cru, que le comte de Laborde, en fin diplomate, ait répété, dans son parti pris d'indulgence : « Rien n'est si rare que ce que nous appelons une femme coquette ³, » il semble

1. *Cuando de cincuenta pases*, act. III, sc. iv :

Porque ya con fe sincera
mi palabra esta empeñada
con otro (ay desventurada !)
y la cumpliré... (aunque muera).

2. *Aperçu moral, politique et critique de l'Espagne ou Lettres africaines par le colonel J. Cadahalso*, trad. par M. Froment Champ-la-Garde, Paris, 1808, p. 251,

3. *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par le comte Alexandre de Laborde, 3^e édition, Paris, 1827, t. VI, p. 444.

moins naïf de reconnaître, forts du témoignage de Ramón de Navarrete, un collaborateur des *Espagnols peints par eux-mêmes* (1843), que « le type est antédiluvien, quoique le nom soit moderne et importé de France »¹. Nous dirons plus : la coquetterie rencontrait en Espagne un terrain exceptionnellement favorable. Cessons de nous représenter le pays de Carmen et d'Inès de las Sierras d'après la sensiblerie portugaise de Montemayor ; d'après les exagérations de l'imaginative comtesse d'Aulnoy ; d'après les anecdotes concernant le sigisbéisme originaire d'Italie ; d'après les exceptions dont le romantisme a fait la règle au delà comme en deçà des Pyrénées ; rappelons-nous que les écoles régionales, en quête de passions primitives, de singularités barbares, ont artificiellement défiguré la vie moyenne où la sécheresse, le calcul règnent de plein droit. Au temps qui nous occupe, le besoin des satisfactions positives, le goût du luxe, de la sociabilité, la frivolité mondaine, le raffinement, la culture font obstacle au roman. Il est vrai que l'héroïne altière de la *comedia* savait, deux siècles plus tôt, imposer le contrôle impérieux de la raison à l'entraînement des sens, aux faiblesses du cœur. L'histoire, d'autre part, suffit à nous révéler chez la femme espagnole une énergie calme, une préoccupation constante de sa « gloire », et la liste serait longue de toutes celles qui osèrent affirmer, à la face de l'homme, une courageuse indépendance, depuis les reines opiniâtres qui ont combattu l'infidèle jusqu'à cette Agustina qui tirait contre nous le canon de Saragosse. Aujourd'hui encore, on s'aperçoit que dans l'opérette la *chula* tient en respect le fanfaron pour l'asservir. Et l'on s'accorde à vanter le bon sens inébranlable, la volonté ferme de la Castellane authentique (*española neta*²). Faure avait donc raison d'écrire, à côté de mainte assertion discutable : « Les Espagnols sont bien moins romanesques qu'on le croit. C'est surtout chez les femmes que se

1. *Españoles pintados. La coqueta* : « El tipo es antediluviano, aunque el nombre sea moderno é importado de la Francia... »

2. Voir *Las españolas pintadas por los españoles*, t. I, p. 242 : Vivo ingenio, gracia no aprendida, facundia para donaires, instintiva honestidad y fortaleza de ánimo... como mujer siente el valor de su personalidad. »

remarque l'absence de sentiments tendres qui peuvent donner de l'éclat aux aventures amoureuses. On ne voit pas une seule Espagnole mélancolique¹. »

Aux yeux de Bretón, la coquetterie n'est qu'une arme courtoise. Certes, il a décrit savamment les artifices des Valencienues, la mobilité des Sévillanes. Sous le titre significatif d'*Aviso á las coquetas*, il reprend la moralité du *Misanthrope* non sans avoir lu, selon toute vraisemblance, la *Coquette corrigée*, de Lanoue, la *Double Inconstance*, le *Prince travesti* de Marivaux. Mais négligeons les réminiscences. Écoutons *Marcela*. Quelle franchise d'allure, quelle brusquerie chez la Célimène espagnole :

« Ni minaudière ni farouche, — je ne veux pas ressembler, — soit dit entre nous, — à celles qui égratignent un homme — quand il débite ses fleurets, — ou qui froncent le museau, — et d'une voix caressante, — les yeux cloués sur le sol, — ont coutume de répondre : « Flatterie — que tout cela. Si? de vrai? — pour me le faire croire ! — Eh ! ne me dites pas de ces choses — qui me couvrent de honte.... — allons, taisez-vous, grand Dieu². »

Comme elle a vite percé la forfanterie du soldat, l'égoïsme du poète, la niaiserie du muscadin, avec sa clairvoyance de veuve qui tremble de céder au moins digne, sa finesse de Madrilène avertie, capable de raisonner ses préférences !

« Donc je veux de ma jeunesse — profiter libre et tranquille, — puisque le ciel m'a voulu donner — argent, gaité, santé ; — si ma vertu est exposée — je vaincrai mon antipathie. — En attendant que

1. *Souvenirs du Midi*, P. 292.

2. Act. I, sc. VII :

Ni dengosa ni feroz,
No me quiero parecer,
aquí para entre los dos,
á esas que arañan á un hombre
cuando les dice una flor;
ó bien fruncen el hocico,
y con zalamera voz,
clavando en tierra los ojos,
suelen responder : « Favor
que usted me hace. — Sí? De veras?
Para que lo crea yo ! —
Eh ! no diga usted esas cosas,
que me cubro de rubor. —
Vaya, calle usted por Dios... »

vienne mon jour, — moi, un mari? pas même en peinture. — Chat échaudé — craint l'eau froide¹. »

C'est, à n'en pas douter, le pur accent du terroir. Les hommages la ravissent, l'amour l'inquiète, le mariage l'effraie. Serait-elle volage? Non, répondra Luciana :

« Avec des hommes tels que vous — il faut être victime ou coquette². »

Il y a donc, c'est Bretón qui l'assure, une coquetterie salubre et permise³. D'où l'indignation du romanesque Larra, déchaîné contre ces jeunes filles « qui ne sentent pas, qui ne souffrent pas... femmes absolument bonnes, absolument parfaites, absolument impassibles. Dans ce genre, Luciana et Marcela sont admirables. Ce sont deux modèles⁴. »

1. Dernière scène :

Quiero pues mi juventud
libre y tranquila gozar,
pues me quiso el cielo dar
plata, alegría y salud.
Si peligra mi virtud
venceré mi antipatía,
mas mientras llega ese día
¿Yo marido? Ni pintado,
porque el gato escarmentado
huye hasta del agua fría.

2. *Un tercero en discordia*, act. II, sc. XIV :

Con hombres como usted,
de ser víctima ó coqueta
no se exime una mujer.

3. Nous reproduisons ce jugement de Gil de Zárate qui définit on ne peut mieux l'héroïne bretonienne : « Ya es una niña dispuesta á casarse indiferentemente con cualquiera, ya una jóven que quiere á un galán y se resigna sin sentimiento á dar la mano á otro ; ora la que se enamora de uno, olvidando á su primer amante, vuelve á este dejando á aquel plantado ; ora la que esta comprometida á casarse, se disgusta de su novio y le da calabazas por el amante tímido cuya pasión alienta hasta que se declare. No negamos que de todo esto suelen resultar escenas muy cómicas, pero es lo cierto que el amor en los personajes del Sr Bretón no es nunca vehemente ni los afecta mucho. » Cité par Ferrer del Rio, p. 137. L'article se trouve dans la *Galería de españoles célebres contemporáneos* publiée par Nicomedes Pastor Díaz et Francisco de Cárdenas, primera serie, Madrid, 1841-1845.

4. Larra, *Obras (Un tercero en discordia)*, p. 310 : « Pero el talento del autor ha previsto todas estas objeciones ; y nos ha presentado desde luego una de esas muchachas que no sienten ni padecen ; que entran en el mundo con un temperamento indiferente, y por consiguiente que se guían en su elección por su propia conveniencia, y nunca á ciegas ; de esas que encuentra usted donde quiera, que empiezan á corresponder á un amante por hacer algo, por el gusto de tener amante, por cualquier cosa, y que al volver de una esquina le dejan plantado con todo su amor, y toman otro : mujeres, en fin, muy buenas, muy perfectas, muy impasibles. En este género, Luciana y Marcela son admirables,

S'il est vrai qu'à travers les évolutions de ce « carrousel amoureux » la victoire appartienne au médiocre, au candidat « juste milieu », Fischer, un Allemand, nous l'explique, dans une pénétrante analyse du caractère espagnol qui semble un commentaire anticipé de ce théâtre où se reflète ironiquement l'âme d'une race : « Elle ne veut pas être choisie, c'est elle qui veut choisir, c'est elle qui se charge du rôle de l'homme... Voilà pourquoi l'homme froid et timide fait souvent plus de fortune auprès d'elle que l'amant le plus entreprenant et le plus passionné. Son despotisme veut forcer le premier à rendre hommage à ses charmes, car son orgueil l'a désigné pour son esclave. Plus il semble indifférent, plus elle montre d'ardeur. On dirait qu'elle l'aime, mais elle ne veut qu'être aimée. Elle a l'air de se livrer à lui, mais elle ne pense qu'à le réduire sous ses lois¹. » Ce qui manque à l'héroïne bretonienne, c'est, on doit l'avouer, le charme de la modestie, l'attrait de la douceur, la poésie de la tendresse. Mais qui lui refuserait la vivacité, la pétulance, la fantaisie prime-sautière? N'en déplaise à José María de Larra, ce romantique impénitent, la sagesse peut gagner les cœurs lorsqu'elle enchante les esprits.

Il semble, à relire certaine comédie étincelante de Bretón, qu'on soit convié à quelque soirée intime au temps des premières illusions libérales. La gravité diplomatique, l'étiquette étrangère n'étouffent pas encore la libre expansion d'une courtoisie spontanée et familière. La malice a remplacé la morgue. Les voix sont plus sonores, les regards plus hardis, la plaisanterie plus joviale et plus crue. Tandis qu'une veuve se plaint de la pénurie du trésor, le poète, avant de redescendre du Parnasse à la pension bourgeoise, parodie le dernier mélodrame importé de France. On parle des lignes de Córdova, des lenteurs de la guerre. Le politicien accuse, un général

son dos modelos.... *Un tercero en discordia* que ni es celoso, ni presuntuoso, sino un tipo de la perfección social, un amante que ama sin prisa, sin mal humor nunca, que jamás confía en que es amado, que nunca exige nada, impasible, eterno, imagen del no movimiento y de la no acción, es el justo medio presentado en ese carrusel amatorio. »

1. *Voyage en Espagne aux années 1797 et 1798*, Paris, 1801, t. I, p. 224.

s'emporte. Du coin des novios, qui égaient de leur fougue le conflit des intérêts mesquins, partent des rires en fusée, des douceurs assez galamment tournées pour qu'elles n'aient plus de sens. On distingue les superlatifs du fashionable qui vante les restaurants français ou le soprano de la Tossi. Avec un joli déploiement d'exubérance et d'orgueil, étalant sans prudence les mille ressources d'une sagacité obligatoire au milieu des complications modernes du flirt, la jeune fille trône impassible, retenant le blâme sur les lèvres, l'approbation dans son cœur, jalouse de sa liberté récemment conquise et du prestige que lui assure, auprès d'une génération grisée de réminiscences littéraires, la traditionnelle galanterie mise au diapason de la pastorale arcadienne ou de l'exaltation romantique.

CHAPITRE III

La Morale.

- I. RÉFUTATION DU SOCIALISME : L'esprit d'égalité en Espagne; de la petite propriété dans la Rioja; l'épidémie des juntas; concessions au féminisme.
- II. LA GUERRE AU ROMANTISME FRANÇAIS : Mode de pénétration; pruderie espagnole; le messianisme; George Sand et les habitants de Majorque; débat sur les droits de la passion.
- III. LA GUERRE AU ROMANTISME ESPAGNOL : Trois légendes : *Macias el enamorado*, les *Amants de Teruel*, le *Trouvère*; *Ella es él*, condamnation du romanesque.
- IV. LA QUESTION DU MARIAGE : Consultation à la Panurge. — Les idées de Molière et de Moratín. *El qué dirán*. — Bretón et Casimir Delavigne. *L'Ecole des vieillards* et *Cuando de cincuenta pases*. — Progrès de la vie mondaine en Espagne *Le secret du ménage* et *La escuela de las casadas*. — Bretón et Augier. *Un homme de bien* et *La hipocresía del vicio*. — Arguments contre la thèse du divorce : *La escuela del matrimonio*

Si Bretón, en sa qualité d'observateur de la vie contemporaine et locale, mérite à certains égards le nom de psychologue, on doit au même titre lui assurer sa place au rang des moralistes, bien qu'il n'ait jamais prétendu réformer la nature, modifier le code, appliquer un système rigide à la réalité complexe. Son attention s'est portée d'instinct sur les problèmes du jour; le mouvement de l'opinion l'a conduit à prendre une attitude, à dire son mot dans les polémiques, à discuter les nouveautés, à critiquer les abus. Ses idées ayant peu ou point varié, on peut les rattacher à quelques tendances primordiales dont l'ensemble constituera comme un abrégé de philosophie pratique.

Le plus souvent, sa morale était purement négative. Il assistait à la fusion des classes, au conflit des doctrines incohérentes. Entre les prolongements d'un passé méprisable et les utopies d'un avenir inquiétant, les points d'appui

se dérobaient. Comme il ne croyait ni aux grands sentiments, ni à l'apostolat de nos Messies de la chaire ou de la tribune, il en arrivait parfois à douter de l'homme. Rien de plus déconcertant, de plus démoralisant pourrait-on dire, que certaines facéties prolongées telles que la *Vida del hombre*¹, quand l'auteur nous promène avec une insistance odieuse à travers les vulgarités de l'enfance, les déceptions triviales de la jeunesse, les misères de l'âge mûr, l'égoïsme de la décrépitude, étouffant le germe des ambitions nobles, des prétentions salutaires, triomphant de notre infirmité, se gaudissant de notre sottise, dans une rage de parodie qui rappelle moins la désinvolture de *Candide* que l'écœurante précision de *Bouvard et Pécuchet*. S'il est vrai que la moralité repose sur un effort courageux, sur un appel réconfortant aux énergies disséminées, Bretón fut, pour son époque, un grand destructeur de bonnes volontés.

Il y a pourtant chez ce négateur des accents d'ineffable optimisme. On les retrouve, il est vrai, jusque dans la *comedia*, édifiante au moins par ses titres, empruntés à la sagesse des nations, dans la nouvelle picaresque où l'intention moralisatrice rehaussait les crudités, dans les fables du XVIII^e siècle avec les émules de Florian, dans la comédie avec Jove-Llanos, dont le *Delincuente honrado* semble inspiré du *Philosophe sans le savoir*, avec Moratin encore, lequel s'entendait, on l'a vu, à continuer Molière en l'affadissant. Plus éclectique ou moins scrupuleux, Bretón a choisi maladroitement ses conseillers, surtout vers la fin d'une carrière trop remplie, préoccupé qu'il était de ressaisir un public instable, en sorte qu'il utilise, faisant flèche de tout bois, les dénouements surannés comme la reconnaissance de l'orpheline, l'intervention providentielle du marquis ou du millionnaire, l'amende honorable du prévaricateur venu à résipiscence². N'oublions pas que le spirituel auteur de *Marcela ó á cual de los tres?* avait commencé, dès sa jeunesse, par faire assaut

1. T. V, p. 323.

2. Voir *La niña del mostrador*, *La cabra tira al monte*, *La casa de huéspedes*, *El valor de la mujer*.

de sensiblerie, dans sa *Defensa de las mujeres* ¹, avec Legouvé, modèle inimitable du poncif :

Le bouillant Juvénal, aveugle en sa colère,
Despréaux, moins fougueux et non pas moins sévère,
Contre un sexe paré de vertus et d'attraits
Du carquois satirique ont épuisé les traits.
De ces grands écrivains je marche loin encore;
Mais j'ose, défenseur d'un sexe que j'honore,
Opposant son empire à leur inimitié,
Célébrer des humains la plus belle moitié ².

Contraint dans la défense, il excelle dans l'attaque. Ses haines sont vigoureuses, ses décisions radicales. Prenant au tragique son rôle de conservateur du vieux fonds héréditaire, persuadé que le devoir, suivant les climats, revêt des formes distinctes et que la vertu doit être espagnole avant d'être la vertu, il nous apparaît souvent, tandis qu'il se ménage de faciles triomphes en s'appuyant sur le consentement des foules, comme un nouvel Aristophane insurgé contre la folie du siècle, déchaîné contre les représentants de notre littérature, de notre race, coupables, à ses yeux, d'incarner le démon de l'esprit nouveau. Or il y a plus à retenir — qu'il fasse le procès au socialisme, au romantisme ou à l'amour libre — de son excommunication que de ses bénédictions, de ses invectives que de son imagerie attendrissante.

I

Il n'est pas surprenant, tout d'abord, que Bretón ait fait cause commune avec les adversaires des écoles socialistes. L'Espagne souffrait de la dépopulation. L'agriculture manquait de bras. Grâce à la confiscation des biens du clergé, à l'exploitation des mines, à l'initiative de certains financiers aventureux comme Salamanca, l'activité économique s'était développée sans qu'on pût constater, au moins dans les

1. T. V, p. 28.

2. Début du *Mérite des femmes*. Ce poème avait été traduit en espagnol par Rementería, rédacteur au *Correo literario y mercantil* en même temps que Bretón.

provinces du Nord, les inconvénients du régime industriel. On ne s'étonnera donc pas que le poète ait systématiquement transporté le débat sur le terrain de la morale. Il se borne, en 1843, dans *Una noche en Búrgos*, à caricaturer Celedonio, philanthrope qui rêve de fonder sur le type de l'asile *San Bernardino* un refuge où l'on accueillera « les mendiants et non la mendicité »¹, conformément aux préceptes de l'hygiène, avec un système de punitions et de récompenses progressives, devoir qui incombe à l'État mais dont les particuliers assumeront provisoirement la charge, avant qu'on obtienne du pouvoir la jouissance d'un couvent désaffecté. Lorsqu'il raille les illusions et le désintéressement du chevaleresque Burgalais, hospitalier jusqu'à la monomanie, le poète n'a d'autre but que d'envelopper d'une même réprobation la philosophie humanitaire, importée de chez nous², et le fléau du vagabondage qui sévissait avec une violence exceptionnelle, on s'en aperçoit par les doléances des voyageurs, dans ce recoin de la vieille Castille³. Le ton change lorsqu'il écrit, en 1856, son grand poème de la *Desvergüenza*. La révolution de 1848 avait bouleversé l'Europe et soulevé la populace madrilène. Gagné récemment aux idées de réaction autoritaire, Donoso Cortès venait de publier son *Ensayo sobre el catolicismo, el liberalismo y el socialismo considerados en sus principios fundamentales* (1851). En 1854, la politique

1. *Una noche en Búrgos*, act. II, sc. VII :

Entre tanto, he proyectado
repartir á los vecinos
casa hita y como carga
concejil, de que no eximo
á nadie, el alojamiento
de pobres advenedizos.

2. La même année on pouvait lire dans la *Revista de Madrid*, segunda época, t. I, p. 161, l'article suivant : « *Bases de la política positiva, manifiesto de la escuela societaria fundada por Fourier*, traducido por un Falansteriano. »

3. Voir Davillier, T. d. M., 1872, 2^e sem., p. 378 : « Et pourtant, dit un voyageur du siècle dernier, elle (Búrgos) offre aujourd'hui l'image de la pauvreté, de la fainéantise et de la dépopulation. » Ce tableau n'a malheureusement pas changé : il semble que la mendicité y soit une profession. Nous avons vu bon nombre de mendiants portant au-dessus du front, attachée à leur *montera*, une plaque de fer-blanc sur laquelle se lisaient, estampés en relief, les mots *pobre de solemnidad*. Renseignements pris, nous sûmes que c'étaient des pauvres patentés, officiellement reconnus et autorisés par l'*ayuntamiento* de Burgos : le mot *solemnidad*, en espagnol, est synonyme de notoriété. »

avait, pour la seconde fois, chassé Bretón de la Bibliothèque nationale. Non content de multiplier les allusions désobligeantes aux Fourier, aux Raspail, aux Proudhon¹, de jongler dans ses octaves avec les mots détestés de *socialismo*, *comunismo*, *falansterio*, il aborde l'ennemi, révolté désormais contre les agitateurs de la rue :

« Supposons réalisée une république modèle, — comme elle ne s'est vue et ne se verra jamais sur la carte, — sans autre propriété sur mer et sur terre — que le droit au pain et à la ration; — où le velours soit prohibé — si le drap sert de cape au vulgaire; — où, puisque tous mangent, nul ne paresse; — où l'on pend les frelons. — Combien la symétrie de ce beau damier — durera-t-elle? Pas même une quinzaine. — Travailler? dira le réfractaire : Je proteste; — qu'il écrase les mottes et grand bien lui fasse, — l'homme aux goûts champêtres, aux instincts grossiers² ! »

L'argument n'est pas nouveau. Il conduit chez Bretón à l'acceptation pure et simple du fait :

« Que la terre tourne, que Luis périclite, que Diego monte — et que Dieu donne à chacun ce qu'il mérite³. »

Excellente occasion, pour un ennemi des utopies françaises, de vilipender les ateliers nationaux :

« Ici du socialisme flatteur — la pernicieuse théorie ne s'enracine

1. T. V, p. 375 :

Y antes que los *Raspallos* y *Prudones*
Emancipasen á la plebe hambrienta
Bullfan mil y mil asociaciones.

2. T. V, p. 418 :

Doite hecha una república modelo,
Cual no se vió ni se verá en el mapa,
Sin otra propiedad en mar ó suelo
Que tomar cada cual su pan y etapa,
Do sea delincuente el terciopelo
Si de paño el comun usa la capa,
Y do, pues comen todos, nadie huelgue,
Y al que zángano sea se le cuelgue

¿Y cuánto este equilátero tablero
De damas durará? Ni una quincena.
¿Trabajar? dirá un díscolo. No quiero.
Destripe esos terrones norabuena
El que es de instinto rústico y grosero.

3. T. V, p. 419 :

Ruede el mundo, y Luis merme y Diego crezca,
Y Dios dé á cada cual lo que merezca.

point. — elle ne rendrait pas plus prospère l'état — de quiconque est travailleur, adroit et honnête ¹. »

Honneur donc au sage ouvrier castillan :

« Sa pitance, il l'assure sans que dans sa caboche — fermentent autant d'utopies horribles ou sottes. — A flairer les pois chiches de son pot, — avec le bœuf, le pied de porc, les fines épices, — de tout cœur un pair s'écrierait : — « J'en suis, maître, une cuillerée ² ! »

Le morceau, d'ailleurs, est joliment enlevé. Rien de plus authentiquement espagnol que la démocratique antithèse du journalier et du *procer*, symbole édifiant de la frugalité nationale, de la touchante égalité qui rapproche et fond les classes à Madrid dans une même et joviale bonhomie.

L'accent, comme on le voit, n'est pas d'un jouisseur, d'un parvenu dédaigneux. Faut-il choisir? Bretón veut être peuple ³. Mais il se pourrait que le danger du paupérisme fût alors moins pressant au delà des Pyrénées qu'il ne l'était vers la même époque en France et surtout en Angleterre. L'industrie, chez nos voisins du Sud, était moins développée, le pays moins peuplé. La disproportion des fortunes paraissait moins choquante à mesure qu'on voyait les grands s'appauvrir. L'air était respirable pour toutes les poitrines. Sobre à l'excès, le Castillan se contentait du minimum. Assez indifférent au lucre, il se complaisait dans son indolence qui lui ménageait d'agréables loisirs. On flattait l'amour-propre des inférieurs, invaria-

1. T. V, p. 449 :

Aquí del socialismo lisonjero
No la doctrina pérfida se arraiga;
Ni ella haría más próspero el estad
Del que es trabajador, hábil y honrado.

2. *Ib.* :

Su pitanza asegura, y no en su cholla
Hierve tanta utopía horrible ó necia.
Al oler los garbanzos de su olla
Con vaca y pié de puerco y fina especia,
De buen grado algun prócer exclamara :
« Aquí estoy yo, Maestro; una cuchara ! »

3. *Ib.*, p. 471 :

Y á fe que entre la clase menestral,
Que ciertas gentes miran con desden
Comparando el espíritu al sayal,
De nobleza y honor rasgos se ven
que en imitar, pardiez, no harían mal
más de cuatro magnates.....

blement traités avec une brusquerie où il entrait de la bienveillance¹. Les contemporains nous parlent de servantes qui continuaient gratuitement leurs services aux familles déchuës². Il y avait moins de morgue en haut, plus de confiance en bas. D'où l'étonnement des Anglais, dont quelques-uns protestent, leur suffisance de gentlemen ayant fort à souffrir d'une familiarité imposée par les mœurs³. A cette élocution facile et colorée qu'on admire aujourd'hui encore aux environs de Búrgos et de Tolède, comme dans la banlieue de Florence ou de Sienne, et qui semble un privilège des races méridionales, de sens plus affinés, l'Espagnol sans culture ajoutait cette gravité sentencieuse, cette fierté de bon aloi, cette aisance native par laquelle un paysan courtois s'égale, dès le premier contact, au mondain cosmopolite. « Ce qui frappe en Espagne, dit Charles de Mazade, c'est la permanence du caractère, c'est le vigoureux sentiment intérieur... L'Espagnol n'est point obséquieux; il n'a point ces passions faméliques qui dégradent l'être humain; la pauvreté ne l'abaisse point... Il y a dans l'ensemble de la vie privée, si différente de la vie

1. Voir Yriarte, *La société espagnole*, Paris, 1861, p. 267 : « Enfin cette haine profonde et ce germe d'envie qui fermentent au cœur de l'ouvrier contre la classe riche dans certains pays de l'Europe sont entièrement inconnus dans la basse classe espagnole. Le pauvre coudoie l'homme opulent, il n'envie pas son sort, il ne méprise pas sa personne; il sera même bienveillant pour lui sans jamais lui faire de ces concessions qui sembleraient faciles avec le prestige du luxe et du nom. »

2. *Los españoles pintados por si mismos*, éd. Gaspar y Roig, 1851, p. 32 : « Consideremos á la mencionada Lorenza, que á pesar de las impertinencias de doña Engracia, la esposa del cesante, y de las pesadas travesuras de los niños, se mantiene en casa... ¿No contaremos por nada el servicio que á costa de un beso y una sonrisa hace á sus amos la criada, proporcionándoles los víveres con que no cuentan? » (*La criada*.)

3. Ford, *Gatherings from Spain*, Londres, 1861, p. 109 : « The Spaniards treat their servants very much like the ancient Romans or the modern Moors; they are more their *vernae*, their domestic slaves : it is the absolute authority of the father combined with the kindness... A kind and uniform behaviour, a showing consideration to them, in a manner which implies that you are accustomed to it, and expect it to be shown to you, keeps most things in their right places. » Voir encore Southey, *Letters written during a journey in Spain and a short residence in Portugal*. 2 vol., Londres, 1808. Lettre V : « I like the familiarity of the people. » Il nous semble intéressant de rapprocher du jugement de Ford celui de George Sand, qui ne vaut que pour Majorque, mais qui fait ressortir une idée importante : « Au premier abord, ces mœurs semblent patriarcales et on est tenté d'admirer le sentiment républicain qui préside à ces rapports de maître à valet; mais on s'aperçoit bientôt que c'est un républicanisme à la manière de l'ancienne Rome et que ces valets sont enchaînés par la paresse ou la misère à la vanité de leurs patrons. » (*Un hiver à Majorque*, éd. Calmann-Lévy, 1869, p. 40.)

publique en Espagne, une saveur de liberté pratique qui fait le charme des relations et des mœurs ¹. »

Raison qui devait le confirmer dans son patriotisme satisfait, Bretón avait vu chez lui, autour de Calahorra, une application de l'égalité naturelle entre les hommes : « La propriété y est très divisée : même parmi les journaliers (moins nombreux dans la province de Logroño que dans les autres) il y en a beaucoup qui cultivent, pour leur compte ou en location, soit une parcelle de jardin, soit un champ de vigne, et dans tout le pays, principalement dans la Rioja basse, ils sont bien rares ceux qu'on peut appeler pauvres patentés (*de solemnidad*) ². » Si l'on songe, d'autre part, que le poète a maintes fois traversé la *huerta* de Valence, celle de Murcie, les contrées les plus riches de la côte andalouse, qu'il a campé dans l'oasis d'Elche, sous les dattiers séculaires, on comprendra mieux qu'il regarde sa patrie comme un autre Eden ³ :

« Ici, où par monts et par vaux — regorgent les présents de Cérès et de Pomone, — où la vigne s'unit au lierre d'une douce étreinte —

1. *Revue des Deux Mondes. Les mœurs et la politique en Espagne*, 15 avril 1850, p. 316. Voir encore Southey, lettre V : « They address us with cheerfulness, and without any of that awkward silent submission which ought never to be paid by one human being to another. » George Borrow va même plus loin : « I have invariably found amongst the low and slightly educated classes far more liberality of sentiment than amongst the upper. » (*The Bible in Spain*. London, Murray, 1843, p. 74.) — Cf. également *Semanario pintoresco, Discurso pronunciado por el Sr. Catedrático Don Ramon de la Sagra en la noche del 21 de Febrero* (1838, p. 516) : « En medio de las desgracias de todo género que en estos últimos años han caído sobre el pueblo español, y que hubieran degradado, abatido y corrompido cualquiera otra nación de Europa, él conserva una resignación, un sufrimiento que lo hace admirable á mis ojos; en medio de la mas atroz miseria, no se observa en él ni el abatimiento ni la baja; es mas moral y religioso que las otras clases, y los habitantes de las provincias del Norte ejercen por hábito los principios de la mas previsora economía, virtud que tanto trabajo cuesta inculcar en los pueblos de Francia y de Inglaterra. »

2. T. V, p. 529 : « La propiedad está allí muy dividida : aún entre los jornaleros, ménos numerosos en la provincia de Logroño que en otras, hay muchos que cultivan, propio ó arrendado, ya un pedazo de huerta, ya un majuelo, y en todo el país, principalmente en la Rioja baja, son muy contados los que pueden llamarse pobres de solemnidad. »

3. T. V, p. 450 :

Aquí, donde por montes y ribazos
Dones redundan de Pomona y Cérès,
Y la vid con la hiedra en dulces lazos
A este consuelos brinda, á aquel placeres,
No sobran como allá miles de brazos
Que en vano pidan obra á los talleres.

pour la consolation des uns, pour la joie des autres, — il n'y a pas en trop, comme par là, des milliers de bras — qui cherchent vainement à s'employer dans les ateliers. »

Orgueilleux du bien-être « conquis en grisonnant et pas à pas », il en parle, du reste, avec la satisfaction rogue du travailleur endurci à la peine, se comparant lui-même au forçat qui rame sur les galères¹. Excusons cet accès de fierté pardonnable. Car il a quelque droit de s'offrir en exemple aux badauds, de revendiquer pour la bourgeoisie patiente, pour l'acharnement silencieux, la permission de prospérer, la liberté de vivre. La forfanterie du labeur n'est point chose commune ou méprisable à Madrid. Il n'est pas sans intérêt, d'autre part, de constater que, même en Espagne, le socialisme avait envahi la littérature. Bretón lui en voulait d'arriver par l'intermédiaire du roman, de se complaire avec Eugène Sue² au spectacle des bas-fonds parisiens, de s'unir chez George Sand au romantisme effréné. Ajoutons qu'il eût été imprudent, en terre d'anarchie et de *pronunciamientos*, de glorifier la propagande et l'esprit d'association : « Nous autres Espagnols, déclare Lafuente dans son *Teatro social*³, nous n'avons pas besoin de systèmes, de théories, de lois ni de conseils pour nous associer. Nous nous associons à

1. T. V, p. 490 :

Sea cual yo en remar un galeote
Y al fin él medrará, si no es un zote.

2. C'est vers 1844 qu'Eugène Sue fut révélé au public espagnol (cf. *Revista de Madrid*, secunda época, t. IV, p. 405). On traduit successivement les *Mystères de Paris* (1844-1845), le *Juif errant* (1845-1846), *Martin l'enfant trouvé* (1846), qui paraît à Madrid en même temps qu'à Paris. La même année, Wenceslao Aiguales de Izco publie *María la hija de un jornalero*, roman dédié à Eugène Sue, édité en France avec le titre de *Marie l'Espagnole*. Mentionnons une autre imitation, *El patriarca del Valle*, de Patricio de la Escosura. Sur la vogue des *Mystères de Paris*, consulter Lafuente (*Teatro social*, t. I, p. 115), qui cite *Los misterios de Lisboa, Madrid y sus misterios, Los misterios del Escorial, Los misterios de Sevilla*, etc. Rappelons encore, dans le même ouvrage de *Fray Gerundio*. l'amusante gravure qui représente Eugène Sue en train d'écrire son *Martin el Expósito*, tandis que les journaux suivants se disputent l'honneur de le traduire : *Español, Heraldo, Tiempo, Horas de recreo, Eco, Fandango, Biblioteca popular, Semana pintoresca, Fomento, Clamor, Barcelonés*.

3. *Teatro social*, t. I, p. 509 : « Nosotros españoles no hemos menester de sistemas, ni teorías, ni leyes, ni consejos para juntarnos. Nosotros nos juntamos por nuestras propias tendencias, inclinaciones y natural impulso y afición á todo lo que sea juntarse... La *Juntitis* es una enfermedad endémica que ha invadido los dos sexos. »

cause de nos propres tendances, de nos inclinations, de notre propension naturelle et de notre attachement à tout ce qui est association. La maladie des juntas (*juntitis*) est un mal endémique qui a envahi les deux sexes.»

Il faut convenir, d'ailleurs, que Bretón est des plus mesurés. Veut-on savoir à quel degré de comique exagération montaient les colères d'outre-monts contre les propagandistes français, ouvrons les *Doce españolas de brocha gorda*. Que parlez-vous de philanthropie, demande Antonio Flores, à la nation qui possède la *Confrérie de l'Espérance*, celle du *Péché mortel*, celle du *Refuge*, l'asile *San Bernardino*? « Si on a besoin, en d'autres pays, de faire valoir la nécessité de l'arbre humanitaire dont les racines plongent dans le cœur du puissant et dont les rameaux couvrent la misère des classes pauvres, ici nous pouvons nous épargner ce travail, car il suffit d'en recueillir les fruits bienfaisants¹. » Bretón avait mieux prévu le danger des métaphores et le péril de l'intransigeance. Par sa haine du mercantilisme, son animosité contre l'agiotage, sa prédilection pour l'accent des barrières, il s'était d'ores et déjà placé du côté des victimes. Un moyen sûr de contrôler sa liberté d'esprit, c'est de l'interroger sur la question, tant de fois débattue à cette époque, de l'émancipation des femmes que réclamaient les frères en Saint-Simon et qui fut depuis ridiculisée par le *Jérôme Paturot*², ce parfait manuel du conservateur, aussi bien que par les humoristes d'Espagne et *Fray Gerundio* tout le premier, adversaire impitoyable des *Sansimonianas*³. Plus indulgent ou plus équitable, malgré les traits empoisonnés dont il devait, plus

1. Antonio Flores, *Doce españolas de brocha gorda* (*Douze Espagnols peints à la brosse*), édition Diamante, t. I, p. 60 : « Y si en otros países necesitan predicar la conveniencia del árbol humanitario, cuyas raíces están en el corazón del poderoso y cuyas ramas cubren la miseria de las clases pobres, aquí podremos ahorrarnos ese trabajo sin hacer más que recoger sus benéficos frutos. »

2. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot*, Paris, 1864, p. 8 : « Elle (Malvina) se croyait obligée de tirer vengeance en ma personne de l'oppression que son sexe subissait de temps immémorial et il fallut l'intervention d'un de nos Pères en Saint-Simon pour que son zèle de néophyte ne la portât point à des extrémités fâcheuses... Nous nous proposons aussi de mettre un terme à l'exploitation de la femme par l'homme. »

3. *Teatro social*, t. I, p. 472 : « Que el bello sexo se va masculinizando al paso que el masculino se afemina, no se puede dudar... ¿ Podrá el bello sexo emanciparse? ¿deberá emanciparse? ¿Convendrá que se emancipe? ¿Como quedaria

tard, accabler les révolutionnaires en jupon, Bretón avait eu la hardiesse ou l'excentricité, dès 1829, dans la *Defensa de las mujeres* (dix ans, il est vrai, avant *El editor responsable*) de patronner le féminisme :

« Il y a beau temps qu'on dispute entre docteurs — s'il est juste ou non d'assujettir la femme — à d'humbles tâches domestiques. — Tant mieux quand on refuse à la basquine — de régenter sévèrement dans la chaire illustre, — de brandir la lance et de sarcler la vigne; — mais du moins l'homme ne pourrait-il — réserver l'accès de quelques professions — à la femme, sa compagne déshéritée? — Rien n'échappe à sa domination d'intrus. — Il se fait *tisserand, cuisinier* — et, voici l'abus criant, même *tailleur* ¹. »

On reconnaît ici la plaisanterie sur les *sastres*, vieille comme Quevedo. Sans nul doute les complications de la satire en tercets, les exigences de la rime sont pour beaucoup dans cette boutade. Rappelons toutefois qu'une revue littéraire et politique, *El Censor*, avait publié en 1820, sous les auspices de Miñano et d'Alberto Lista, un article « sur le parti que la nation devrait tirer des femmes en les dirigeant vers les professions qu'elles peuvent exercer » ². Et n'oublions pas que l'Espagne allait applaudir les poésies de Carolina Coronado, les drames de Gertrudis Gómez de Avellaneda, les romans de Cecilia Böhl de Faber. Voilà qui nous prouve au moins, ce qu'il est essentiel de noter, que Bretón a fait maintes concessions aux théories qu'il détestait.

la sociedad si se emancipára? ¿Cuál es la tendencia y el espíritu del siglo en esta materia? ¿Como y hasta qué punto pueden influir las mujeres en los negocios públicos? ¿Hasta qué punto pueden ser sábias, literatas y artistas? etc... »

1. T. V, p. 37 :

Dias ha que disputan los doctores
Si es justo ó nó que la Mujer se cña
A mezquinas domésticas labores.
En buen hora se niegue á la basquina
Regir la noble cátedra severa,
Blandir el asta y escardar la viña;
Pero al ménos el Hombre ¿no pudiera
De algunas artes reservar el uso
A la pobre Mujer su compañera?
Todo lo abarca su poder intruso.
Tejedor es el Hombre, y *cocinero*,
Y *sastre*, que es el colmo del abuso.

Dans certaines provinces de l'Espagne, notamment dans le pays basque, les femmes prenaient leur part des travaux les plus pénibles.

2. *El Censor*, t. II, p. 145.

II

Il lui arriva même, on l'a vu plus haut, de naviguer pendant quelques mois dans le sillage des grands romantiques. Nous avons montré qu'il s'est vite repris, qu'il a vite renié son drame d'*Elena*, au nom du goût, de la morale et du patriotisme. Pour mieux déterminer la portée des accusations qu'il a dirigées contre nous, il convient d'établir par un court aperçu le mode de pénétration des œuvres françaises, l'accueil qui leur fut réservé au delà des monts. D'abord que lisait-on? Une page de Lafuente nous l'apprendra¹. N'est-il pas étrange, dans la bibliothèque de sa *literata*, de voir Balzac aller de pair à compagnon avec la duchesse d'Abrantès, Paul de Kock intercalé entre Alexandre Dumas et Charles Nodier, M^{me} Cottin mise au rang de George Sand? Pourvu qu'ils fussent étrangers, la vogue s'attachait indifféremment à tous les romans. Le pavillon couvrait la marchandise. Il est donc assez naturel que Bretón ait combattu sans distinction, d'une même ardeur impitoyable, Hugo, Lamennais², Dumas et Frédéric

1. *Teatro social*, t. I, p. 363 : « Aquí (nous sommes dans un asile d'aliénés) es escusado hablar de la *Margarita* de Federico Soulié, ni de su *Confesion general*, ni del *Castillo de los Pirineos*, ni del *Conde de Foix*, ni de *Los amantes de Murcia*, ni de *Las dos Reinas*, ni de sus *Cuatro hermanas*; porque lo mismo conocen aquí las *Cuatro hermanas* de Federico Soulié que *Las dos hermanas* de la Duquesa de Abrantes, que *Los dos hermanos* de Balzac. Aquí no hay quien le dé á Vd. razon del *Coronel Surville* de Eugenio Sue, ni de su *Comendador de Malta*, ni de su *Hotel Lambert*, ni de su *Matilde*, ni aun siquiera de los *Misterios de Paris* y del *Judio errante*. Hábleles Vd. de *Los cuatro talismanes* de Carlos Nodier y se quedan tan en ayunas como de su *Inés de las Sierras* y de su *Juan Sbogar*. Pregúnteles Vd. por *La casa blanca* de Paul de Kock y así le habrán leído como su *Gustavo*, ó como su *Lechera de Montfermeil*. Les cita Vd. el *Amaury* de Alejandro Dumas y es para ellas tan desconocido como su *Caballero d'Harmental* y su *Condesa de Salisbury*..... Aquí son desconocidos los *Diez años de destierro* de Madame Staël... aquí no hay quien conozca la *Elisabeth* de Madame Cottin y lo que es mas, ni su *Malvina*... para colmo de mi infortunio, ni siquiera hay quien haya leído la *Indiana* de Jorge Sand, ni su *Consuelo*, ni su *Condesa de Rudolstadt*, ni su *Lelia*, ni su *Mauprat*. »

2. T. II, p. 115 (*El hombre pacífico*) :

Y el abate Lamennais
y Bug Jargal.

Larra avait traduit les *Paroles d'un croyant* sous le titre de *El dogma de los hombres libres*.

Soulié¹. Quant à la sévérité, elle était de règle autour de lui. On en jugera par ce court extrait du *Semanario pintoresco* qui représente en 1840 l'opinion moyenne : « Si les yeux doivent se fermer quelquefois sur tel ou tel détail des tableaux de Victor Hugo, l'âme peut les contempler dans leur ensemble sans être atteinte par la corruption, apologie que nous n'oserions pas étendre à d'autres qui se font passer comme étant de son école, par exemple aux ouvrages de Soulié et de George Sand, car *Lelia* et les *Mémoires du Diable* sont de ces livres qui font rougir le front et qu'il est criminel de laisser entre les mains d'une jeune fille². » La même revue publiait l'année précédente ce jugement d'Alberto Lista : « A qui peut s'intéresser un cœur honnête et sensible dans *Antony*, dans *Angelo de Padoue*, dans *Lucrèce Borgia* et dans mille autres drames où l'homme, quand il est délicat, se croit tombé dans un

1. *La hipocresia del vicio* (act. I, sc. iv) :

Ni es empresa tan difícil
representar mi papel.
He leído las novelas
de Federico Soulié.

On avait représenté à Madrid un drame intitulé *Las Memorias del Diablo*; voir *Los españoles pintados*, p. 183. On lit encore dans le *Teatro social*, t. 1, p. 116 : « Tras de las *Memorias del Diablo* y las *Pildoras del Diablo* la turba de imitadores se apoderó del Diablo en términos de no dejarle un momento de reposo y la literatura se plagó de diabluras de toda especie. Tenemos *La ciencia del Diablo*, *Los siete castillos del Diablo*, *El Diablo en Paris*, *El Diablo en Madrid* (esto era consiguiente, y lo único que nos faltaba traer de Paris, el Diablo), *Paris á todos los Diablos*, *La parte del Diablo*, *Otra parte del Diablo*, *El Diablo en la escuela*, *Los tres pecados del Diablo*, *Las primeras armas del Diablo*, *Paris diabólico*, *Las diabluras del año*, etc. »

2. *Semanario pintoresco*, 1840, p. 190 : « Si los ojos deben cerrarse alguna vez en tal cual pormenor de los cuadros de Victor Hugo, el alma puede contemplarlos en su conjunto sin que descienda á ella la corrupcion, defensa que no nos atreviéramos á estender á otros que se hacen pasar como de su escuela, á los de Soulié y de Jorge Sand por ejemplo, porque *Lelia* y las *Memorias del Diablo* son de aquellos libros que enrojecen la frente, y que son un crimen en la mano de una doncella. » L'article est de J. M. Quadrado, qui devait attaquer violemment George Sand l'année suivante, dans une revue des Baléares, *La Palma*, comme on le verra plus loin. Il faut reconnaître d'ailleurs que son jugement sur Victor Hugo est des plus équitables : « Cuando llegue á la posteridad (porque llegará sin duda), el nombre de Victor Hugo, se dudará que en cinco años haya sido sucesivamente reputado como Mesías regenerador del mundo y de la poesía, y como Antecristo de la literatura aparecido en dias de sangre y de decadencia para anunciarle su ruina; se burlarán de tan ridícula apoteosis y de declamacion tan furibunda, etc... » (*Ibid.*)

cloaque (*en medio de un albañal*¹⁾)? » Qui ne se rappelle enfin l'attaque dirigée par Larra contre Dumas : « *Antony*, comme la majeure partie des œuvres de la littérature française moderne, est le cri lancé par l'humanité qui est en avance sur nous, cri de désespoir lorsqu'elle rencontre le chaos et le néant à la fin du voyage. L'école française a un plan. Elle dit : « Détruisons tout, et nous verrons ce qui en sort; nous connaissons déjà le passé, et le présent est encore du passé pour nous. Lançons-nous dans l'avenir les yeux fermés. Si tout est vieux ici, renversons tout pour tout réorganiser². » Il semble ressortir de ces témoignages concordants qu'il y avait un *cant* espagnol³.

C'est une idée banale chez nous, depuis 1830, qu'une douleur exceptionnelle sacre les poètes. Nous admettons que Vigny prophétise dans *l'Esprit pur*, que Hugo s'érige en mage inspiré, lui qui devait écrire : « L'effigie historique, ce ne sera plus l'homme roi, ce sera l'homme peuple⁴. » Ces prétentions, si durement raillées chez nous par certain pamphlétaire catholique, ont révolté les étrangers. La *Revista de Madrid* insérait en 1839 une pièce intitulée *El genio, los genios*, où Bretón a rivalisé de violence, vraisemblablement sans le connaître, avec l'anglais Thackeray⁵, faisant la guerre aux « génies-mâles »,

1. *Semanario*, 1839, p. 103 : « ¿Por quién se atreverá á interesarse ningun corazon honrado y sensible ni en *Antony*, ni en *Angelo de Padua*, ni en *Lucrecia Borgia*, ni en otros mil dramas, donde el hombre que tenga delicadeza se halla como en medio de un albañal? »

2. Larra, *Obras*, p. 519 : « *Antony*, como la mayor parte de las obras de la literatura moderna francesa, es el grito que lanza la humanidad que nos lleva delantera, grito de desesperación, al encontrar el caos y la nada al fin del viaje. La escuela francesa tiene un plan. Ella dice : « Destruyamos todo, y veamos lo que sale; ya sabemos lo pasado, hasta el presente es pasado ya para nosotros : lancémonos en el porvenir á ojos cerrados; si todo es viejo aquí, abajo todo, y reorganicémoslo. » Dès sa fondation, le *Semanario pintoresco* s'est posé en adversaire du romantisme. Voir 1836, p. 174, *Rasgo romántico*, 1837, p. 120, *Un romántico mas*, etc.

3. C'est à dessein que j'emploie un mot anglais, car les Espagnols ont subi l'influence du *Penny Magazine*, du *Saturday Magazine*, de la *Quarterly Review*, etc. Voir notre thèse complémentaire.

4. *William Shakespeare*, Hetzel, in-8°, p. 331.

5. Extrait cité par la *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1906, p. 941 : « A tout propos M. Victor Hugo invoque la Providence et se montre intimement au courant de ses desseins les plus mystérieux. Il nous parle du ciel familièrement et sur un pied d'égalité, comme une grande puissance parlerait d'une autre. Mais c'est là un privilège où sont admis, à présent, presque tous les auteurs français : le nom de Dieu est toujours sur leurs lèvres, dans les circonstances de la vie les plus basses et les plus banales. La plupart d'entre eux ont, expres-

aux « génies-femmes », retournant contre le Messianisme, vrai typhus qui attend son *Broussais*, les innombrables jeux de mots que lui fournissait le castillan de tous les temps et de tous les styles, notamment la locution *tener genio*, à la faveur de laquelle son public pouvait confondre l'originalité et l'excentricité, l'inspiration d'un Espronceda, les caprices des fillettes mal éduquées, la coupable indépendance de telle admiratrice d'*Antony* ou de *Marion Delorme* :

« Comme la sienne est de ces âmes — qu'on frappe au coin sublime, — elle ne s'entend qu'avec une autre — qui la *sache comprendre*; — qu'hier elle ait qualifié d'amant — son tyran cruel d'aujourd'hui, — ce fut expérience incomplète, — exagération de candeur; — et sa *mission* ici-bas — fut d'épouser... le premier venu, — sauf le droit inné — de s'en repentir après. — Or c'est un *génie privilégié* — l'extravagant damoiseau — qui donne au *prochain* l'avant-goût — des consolations du veuvage; — ou qui s'écrie, dès qu'elle résiste, — *Femme, sois maudite*, — qui arme un pistolet, — qui se l'applique à la tempe. — Mais elle, grand Dieu ! se pâme — ou fait semblant. Et le diable — est si fin que de la tragédie — on passe à l'intermède. — C'est un *génie* encore, mais un *génie* — des *Limbes* doux et sans fiel, — ce mari stupide — qui a des yeux pour ne pas voir ¹. »

sément, une mission divine. Lamartine a eu des révélations de choses célestes et a vu le trône de Dieu à travers ses larmes. M^{me} Dudevant nous laisse entendre qu'elle est une martyre (et peut-être aussi une sainte, ou plus encore). Leroux et Lamennais s'avancent, l'un et l'autre, avec des révélations et des prophéties qu'ils nous somment de mettre à la place des vieux évangiles : et il n'y a pas jusqu'à un Dumas qui, en préface à quelque vilaine histoire de luxure et de sang, n'insinue que cette histoire contient un mystère sacré et que Dieu lui a donné mission de nous l'expliquer. »

1. T. V, p. 282 :

Y como la suya es alma
De más sublime troquel
Sólo se aviene con otra
Que *la sepa comprender*;
Que si ayer llamaba amante
Al que hoy tirano cruel,
Fué por falta de experiencia
Y sobra de sencillez.
Y su *mission* en el mundo
Fué casarse... con cualquier,
Salvo el innato derecho
De arrepentirse despues.
Y es *genio privilegiado*
El excéntrico doncel
Que á una *prójima* anticipa
Consuelos de la viudez,
O exclama si ella resiste
Maldita seas, mujer !!!
Y amartilla una pistola,
Y se la apunta á la sien...

On croit lire, transposé en vers sautillants, le thème de *Celle-ci ou Celle-là ou la Jeune-France passionnée*¹. A la fin du *Bol de punch*, le même Gautier, le chef au pourpoint écarlate, s'arrêtait sur le plus bourgeois et le plus raisonnable des conseils. « Cela démontre aux jeunes hommes le danger qu'il y a de mettre en action les romans modernes². »

Lorsqu'il s'agit d'attaquer les gloires incontestées, Bretón, le plus souvent, s'en tient aux épigrammes :

intriga tan infernal
es digna de Victor Hugo³.

Il a pourtant dirigé toute une pièce à décor parisien, *El editor responsable*, contre George Sand qui venait de publier dans la *Revue des Deux Mondes*, à trois ans d'intervalle, ses impressions d'un voyage à Majorque, pour l'éternelle indignation des habitants de Palma dont elle avait choqué une première fois les préjugés en s'installant, par une fantaisie qui parut le comble de l'extravagance, à la pittoresque chartreuse de Valdemosa. Déjà la *Revista de Madrid*, prenant parti dans la querelle, avait inséré une diatribe de José Maria Quadrado, estimable érudit qui, du fond de sa province, collaborait assidûment aux revues du temps et préludait par des poésies, des articles de critique littéraire, aux travaux plus graves sur lesquels s'est fondée sa réputation de philosophe

Mas ella, ay Dios! se desmaya...,
O lo finge, y Lucifer
Anda listo, y la tragedia
Se convierte en entremes —
Genio es tambien, pero genio
Del Limbo, manso y sin hiel,
El estúpido marido
Que tiene ojos y no ve.

1. *Les Jeunes France*, éd. Charpentier, 1900, p. 171 : « J'aurai du remords et du sang au fond de ma destinée et chaque poil de mes sourcils froncés couvrira un crime sous son ombre : les petites filles oublieront de sucrer leur thé en me regardant et les femmes de trente ans songeront à leurs premières amours. » P. 178 : « Un suicide, quoique la chose soit assez commune et menace de devenir mauvais genre, a toujours une certaine tournure et produit un effet assez poétique. » P. 183 : « Je voulais me donner une tournure artiste, je voulais mêler un peu de poésie à ma prose, et je croyais qu'il n'y avait rien de meilleur pour cela qu'une belle et bonne passion bien conditionnée. »

2. *Jeunes France*, p. 246.

3. *Dios los cria y ellos se juntan*, act. III, sc. VIII.

et d'archéologue. La *Vindicación* était suivie d'une note injurieuse où la rédaction se déclarait solidairement responsable des opinions avancées par l'auteur dudit article¹, note qui voulait être blessante et pour nos compatriotes, accusés d'incompétence et de mauvaise foi, et pour M^{me} Dudevant, à laquelle on ne pardonnait pas de s'être affichée dans la capitale des Baléares, pays de mœurs austères et patriarcales, au bras d'un compagnon suspect. Or, des mille anecdotes qui couraient depuis 1839 sur le compte de Chopin et de la *francesa romántica*², il dut résulter, pour l'objet de l'animadversion ou de la suspicion générale, un regain de célébrité. Dans sa comédie, représentée en 1842, Bretón met au premier plan Josefina, l'ouvrière qu'une littérature dangereuse exalte et pervertit, qui réclame, au mépris des conventions surannées, des lois inexorables, une justice pour les déshérités, l'émancipation des masses, l'avènement des classes pauvres, l'affranchissement de la femme, le tout saupoudré de faciles plaisanteries sur les modes françaises, sur le *miriñaque*, transition ridicule entre le vertugadin et la crinoline. Dans son âme frelatée « rugit l'ouragan des passions »³ :

« JOSEFINA : J'aime..... — Et si j'aimais un homme seulement, — comme celle du commun, passe encore ; — mais deux ! — ANA : Serait-il possible ! — JOSEFINA : Tu t'étonnes ? Ah tu ne sais pas — que le cœur féminin est un abîme insondable. — Tu n'as pas lu *Soulié* — ni *George Sand*, ni l'abbé..... — ANA : Moi..... — JOSEFINA :

1. *Revista de Madrid*, 3^e série, t. I, p. 199. *A George Sand, Vindicacion*.

2. Voir Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile 1838-1840*, Paris, 1841, p. 301 : « Les journaux venaient à peine d'annoncer le départ pour l'Espagne de George Sand, que l'on connaissait déjà ici par une traduction de son admirable *Indiana*, lorsque les dames de Palma purent remarquer le long des allées de la promenade de Borne une gracieuse étrangère qui se promenait, donnant le bras au consul de France. Sa mise tout espagnole, sa figure méridionale et la cigarette qu'elle savourait délicieusement la firent prendre pour une Américaine du Sud, et on chuchotait sur son passage : « *Por cierto es una mejicana*. » Pensez à la surprise générale lorsqu'on sut que c'était la *francesa romántica*, comme l'appelaient les liseuses de romans. — Bientôt une police adroite va s'enquérir de ses faits et gestes : « Je tiens en outre de l'apothicaire, qui demeure aussi dans la Chartreuse, que la señora fabrique des cigarettes comme personne, prend le café à tout moment, dort pendant le jour et ne fait qu'écrire et fumer pendant la nuit. De grâce, mon cher monsieur, vous qui la connaissez, dites-nous ce qu'elle est venue faire ici dans le cœur de l'hiver. »

3. *El editor responsable*, act. I, sc. 1.

Ainsi la physiologie — des passions voraces — tu l'ignores, femme vulgaire, — et la lutte éternelle — que dans le monde et dans la vie, — à feu et à sang, soutiennent — contre les puissance de l'âme — nos sens et notre corps. »

Ana lui répond, et c'est un duo de la plus joyeuse symétrie, qu'elle sait lire et écrire, balayer la maison, soigner son oncle paralytique, assaisonner un *fricandó*.

« Tu me fais horreur et pitié — créature lâche et stationnaire — Est-ce que par aventure — elles n'auraient pas, dans cette vallée — de larmes, les femmes, — d'autre mission (pitoyable — mission !) que d'aimer, servir — écouter sans contrôle — à défaut de père, un tuteur, — un amant faute de mari ? — Liberté ! indépendance ! — égalité !..... quand éclatera — la révolution sociale — qui monte de toutes parts, — quand il n'y aura plus ni roi ni as¹, — ni hiérarchies, ni classes, — ni conditions, ni lois, — ni préfets, ni gendarmes..... — quelque jour, martyrs illustres, — cette terre de corruption — sera fécondée par votre sang². »

1. Littéralement : « Ni roi ni tour, » terme emprunté au jeu d'échecs.

2. *El editor responsable*, act. I, sc. 1 :

JOSEFINA.

Yò amo...

Y si amase á un hombre sólo,
como las del vulgo, pase;
pero ¡á dos!

ANA.

¡será posible !...

JOSEFINA.

¿Te admiras? ¡Oh! tú no sabes
que el corazon femenino
es un abismo insondable.
Tu no has leído á *Soulié*,
ni á *Jorge Sand*, ni al abate...

ANA.

Yo...

JOSEFINA.

Asi la fisiología
de las pasiones voraces
ignoras, mujer vulgar,
y la lucha perdurable
que en la mundana existencia
sostienen á fuego y sangre
con las potencias del alma
los sentidos corporales.

¡Grima y compasion me das,
oh criatura cobarde
y estacionaria !...

..... Por ventura,

¿no tendrán en este valle
de lágrimas las mujeres
otra mision — ¡miserable
mision ! — que amar y servir

On conçoit qu'elle adore un homme de lettres, dont les romans corrosifs jettent feu et flamme (*arden en un candil*) et dont l'idéal sera l'*excentricación*¹.

George Sand avait publié en 1840 le *Compagnon du tour de France*. Elle venait de s'engager dans le courant socialiste à la suite de Pierre Leroux. Aux yeux du poète, elle apparaît comme l'adversaire de toute morale et de toute société. N'avait-elle pas affirmé les droits imprescriptibles de la passion ? « Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour et nul n'est coupable pour le ressentir ou pour le perdre. » N'avait-elle pas ébranlé l'institution sacro-sainte du mariage ? « Je ne suis pas réconciliée avec la société et le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions qu'elle

y obedecer, sin exámen,
cuando no á un padre, á un tutor;
si no á un marido, á un amante?
¡Libertad, independencia,
igualdad.....

..... Cuando estalle
la revolucion social
que amaga por todas partes;
cuando no haya Rey ni Roque,
ni jerarquías, ni clases,
ni condiciones, ni leyes,
ni prefectos, ni gendarmes.

Algun día, ilustres mártires,
este suelo corrompido
fecundará vuestra sangre.

1. *El editor responsable*, act. III, sc. 1.

2. J'emprunte ces citations à l'article de M. Maigron, *George Sand et les mœurs* (*Revue de Paris*, 1^{er} et 15 décembre 1903, pp. 580, 581, 590). Voir également les conférences de M. Doumic, reproduites par la *Revue hebdomadaire* (20 février 1909, p. 326). Nous y trouvons cet extrait significatif de *Jacques* : « Je n'ai pas changé d'avis, je ne me suis pas réconcilié avec la société, et le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions qu'elle ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine fait quelques progrès vers la justice et la raison; un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner à jamais la liberté de l'un et de l'autre. Mais les hommes sont trop grossiers et les femmes trop lâches pour demander une loi plus noble que la loi de fer qui les régit : à des êtres sans conscience et sans vertu il faut de lourdes chaînes. » En 1840 le *Semanario* cite, pour les combattre, les aphorismes suivants : « La ley del matrimonio es dirimente ante Dios como el matrimonio civil es dirimente ante los hombres. » — « La fidelidad conyugal es una escepcion, la mayoría tiene otras necesidades. » ¡ Y quien así escribe es una mujer ! Recordad ahora los diarios franceses y contad á cuantos desgraciados han conducido esas máximas al Sena; cuantas seducciones, adulterios, violencias, separaciones han causado. » (P. 262.)

ait ébauchées. » N'avait-elle pas justifié l'adultère quand il s'accompagne de franchise? « Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, mais la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari. » Dès 1833, Pontmartin nous l'apprend, l'enthousiasme gagnait, rapide comme une trainée de poudre. « La génération qui entrait dans la vie se souvient encore de l'espèce de vertige et d'ivresse qui s'empara de toutes les imaginations en présence de ces livres si imprévus, si hardis, si éloquents, si poétiques. »

Le péril existait. Les Espagnols eurent la sagesse de s'en apercevoir : « Le romantisme actuel est antimonarchique, antireligieux, antimoral, » déclarait trois ans plus tôt Alberto Lista. A George Sand qui demandait : « La vraie force est-elle d'étouffer les passions ou de les satisfaire? Dieu nous les a-t-il données pour les abjurer? Et celui qui les éprouve assez vivement pour braver tous les devoirs, tous les malheurs, tous les remords, n'est-il pas plus *hardi et plus fort* que celui dont la prudence et la raison arrêtent les élans? » — le moraliste espagnol répond judicieusement : « Nous ne pouvons aller plus loin sans donner un avertissement utile à notre jeunesse. La véritable force, la véritable énergie de l'âme n'est pas dans la passion, mais dans la raison. Les passions fortes annoncent généralement une âme faible si elles sont déchaînées. Il y a plus de force d'âme chez l'humble père de famille qui, pendant le cours de sa longue vie, pratique les vertus peu vantées, remplit exactement ses devoirs d'homme et de citoyen, que chez Alexandre le Grand, victime de son ambition et de son inquiétude ¹. »

1. *Semanario*, 1839, p. 103 : « No podemos pasar de aquí sin hacer una advertencia útil á nuestra juventud. La verdadera fuerza y energía de alma no está en las pasiones, sino en la razon. Las pasiones fuertes anuncian por lo comun un ánimo débil, si son desenfrenadas. Mas fuerza de alma hay en el padre de familia oscuro que llena la larga carrera de su vida con virtudes poco celebradas, cumpliendo con exactitud sus deberes de hombre y de ciudadano, que en Alejandro el Grande, víctima de su ambición y de su inquietud. »

III

En exprimant cette vérité élémentaire, Alberto Lista restait fidèle à la tradition espagnole. La passion, du moins la passion coupable, n'a jamais été glorifiée par les écrivains de l'âge d'or. Non que les auteurs picaresques aient invariablement respecté la décence, que la *comedia* soit une exhortation perpétuelle à la vertu. Mais les poètes castillans, qui encouragent l'amour chez les jeunes filles, n'ont jamais excusé, ni même exposé l'adultère sur la scène. Il existe bien, dans le théâtre de Lope, une *adúltera perdonada*, mais on y peut reconnaître l'influence de la Bible, des chansons de la *mal mariée*, nombreuses au Moyen-Age¹. Les pièces où Calderón peint la jalousie consacrent le pouvoir tyrannique du mari, le droit de tuer pour un soupçon². Deux légendes seulement paraissent contredire la règle sans l'infirmier, celle des amants de Teruel, celle du poète galicien Macías. Elles allaient refluer toutes deux sous l'action indirecte du romantisme français.

Macías el enamorado, dont l'histoire nous est contée par Argote de Molina³, l'auteur de la *Noblesse d'Andalousie*, aimait une jeune fille à la cour de D. Enrique de Villena. Le grand maître de Calatrava, que nulle confiance n'avait averti, la marie avec un hidalgo de Porcuna, lequel, vite informé, conçoit de l'ombrage, fait enfermer le troubadour à Arjonilla, dans un château de l'ordre. C'est là que devait périr, traversé au fond de son cachot par l'épieu du jaloux,

1. Voir l'édition des œuvres de Lope établie par les soins de l'Académie, t. III; sur les chansons de la *Mal mariée*, consulter Jeanroy, *les Origines de la poésie lyrique en France*, Paris, 1889, p. 85.

2. Si les liaisons existaient, elles n'étaient pas avouées par la société. On ne les tolérera qu'au XVIII^e siècle, sous l'influence du sigisbéisme italien. Cf. E. Martinenche, *La Comedia en France*, Paris, 1900, p. 84, sur l'écart entre les mœurs et les conventions du théâtre; et Molière et le théâtre espagnol, Paris, 1906, p. 91, sur le rôle de la duplicité féminine.

3. Argote de Molina, *Nobleza de Andalucía*. Sevilla, 1588, tomo II, cap. 148, pag. 271. J'emprunte la référence à Schack, trad. E. de Mier, t. III, p. 69. Voir sur Macías (1350-1369) le *Grundriss* de Gröber, Strasbourg, 1897, et surtout H. A. Rennert, *Macías, o namorado : A Galician Trobador*, Philadelphie, 1900. Sur Enrique de Villena, le livre de M. Cotarelo, Madrid, 1896.

ce modèle des parfaits amants. Il apparut bientôt comme un archétype de l'inébranlable fidélité :

El fino amante es Macías
que con solo amor murió.

(Gregorio SYLVESTRE.)

La pièce que Lope lui avait consacrée était bien oubliée en 1834, lorsqu'on joua *Macías*, lorsqu'on imprima *El Doncel de D. Enrique el Doliente*¹. La situation de Larra présentait avec celle de son héros favori une singulière conformité. Sous l'empire des mêmes sentiments, il s'acheminait à grands pas vers le suicide. La tragique aventure de *Fígaro* venait de rendre une fâcheuse popularité au thème chevaleresque quand Eugenio Hartzenbusch fit représenter *Los amantes de Teruel* (1837), drame inspiré de Tirso et de Montalván, dont le succès fut immense et qu'on regarde à bon droit comme une œuvre entièrement originale. Est-il nécessaire de rappeler en ses moindres détails le roman de ce Diego Martínez Garces de Marsilla, séparé d'une amie d'enfance par la pauvreté, auquel on impose l'obligation de s'enrichir dans un délai de six ans; qui munit le roi de Castille à la guerre, prend part à la bataille de las Navas de Tolosa, qu'on fait prisonnier sur les bords de la Garonne, qu'un Albigeois affranchit en lui léguant sa fortune; qui tombe, au retour, entre les mains des Arabes établis à Valence, inspire sans le vouloir une passion furieuse à la sultane Zulima, acharnée à le retenir; qui sauve le sultan d'une conspiration, obtient en échange la liberté, le droit de revoir son amante aux pieds de laquelle il succombe de surprise et de douleur, apprenant qu'elle est devenue la femme du chevalier d'Azagra². Dans le rôle d'Isabel, qui se résigne au plus odieux des mariages afin de sauver la réputation de sa mère, il y a certes une grandeur morale incontestable. Néanmoins, la pièce tout entière est une glorification de l'amour impossible

1. Manuel Chaves, *Larra*, pp. 61 et 73.

2. Il y avait plus de pathétique dans le simple récit de la tradition populaire. Isabel voit passer de sa fenêtre le cercueil découvert de son amant. Traversant la foule, elle vient appliquer ses lèvres brûlantes sur la bouche livide : « Diego de Marsilla, le baiser que je t'ai refusé hier, je te le donne aujourd'hui. » Cf. Davillier, *Tour du Monde*, 1872, 2^e semestre, p. 396.

dont on meurt ¹. Si l'on songe que l'année précédente, avec son *Trovador*, García Gutiérrez avait conquis une célébrité qui devait, par l'opéra de Verdi, se répandre dans toute l'Europe, on comprendra que Bretón ait voulu protester contre ces trois exhumations d'une sentimentalité de mauvais aloi. Le mal, en prenant des couleurs espagnoles, se faisait plus dangereux.

La jolie comédie intitulée *Ella es él* (*C'est elle qui porte les culottes*, 1838), prétend combattre au nom du bon sens terre à terre la solution proposée par Larra dans son *Macías*, par García Gutiérrez dans son *Trovador*, par Hartzenbusch dans ses *Amantes de Teruel*. On imaginerait difficilement un fantoche moins aguerri contre les mésaventures conjugales que ce benêt d'Alejo, mari gauche et distrait qu'on charge des commissions et que guettent les voleurs à la tire, auquel on permet, avec deux réaux dans sa poche, de lire la gazette au café, dont les mendiants exploitent la balourdise, dont la naïveté s'aggrave de l'aveu candide qu'il en fait cependant que la maîtresse femme, Camila, trône au logis, dicte en temps d'élections les bulletins de vote et dispute aux gens d'affaires la propriété d'un champ de pastèques. Bretón, on le voit, rend des points à ses adversaires, puisque la cousine ingénieuse à saper le bonheur d'autrui, Rita, inconsolable d'avoir coiffé sainte Catherine, suggère la défiance, sème la division, introduit, afin de précipiter la chute, certain séducteur à la mode de 1838, un officier rentré de la guerre avec deux épaulettes et la croix de San Fernando. Le terrain semble admirablement préparé pour un beau dénouement romantique. Et le troubadour galonné, Marcelo, attaque la place avec une brusquerie toute militaire. La scène est originale et vaut qu'on la cite :

CAMILA. — Soyez le bienvenu, don Marcelo.

MARCELO. — Madame..... (Dieu qu'elle est jolie !)

1. Voir act. I, sc. v :

Desde los años mas tiernos
fuimos rendidos amantes,
desde que nos vimos, antes
nos amabamos, de vernos;
Y parecia un querer
tan firme en almas de niño,
recuerdo de otro cariño
tenido antes de nacer.

CAMILA. — Tous mes compliments — pour votre nouveau grade.

MARCELO. — C'est une bonté — dont je vous suis très obligé... mais....

CAMILA. — Vous ne voulez pas vous asseoir?

MARCELO. — Merci.

RITA. — A tout à l'heure.

CAMILA, à Rita. — Attends. (*A voix basse.*) Je ne reste pas si tu nous laisses. — (*A Don Marcelo.*) Et vous comptez faire à Valence — un long séjour?

MARCELO. — (Quelle froideur!) — Je le crois. Mais, à mon tour, — il faut que je vous félicite — de votre mariage.

CAMILA. — Merci — de l'attention. Il est naturel — qu'un ami aussi dévoué — s'intéresse à mon bonheur.

MARCELO. — (Une insulte!) Le bonheur est donc si grand — pour vous?

CAMILA. — Suprême et absolu.

MARCELO. — Évidemment, quand on porte — à l'autel une âme satisfaite, — quand il n'existe, pour troubler — la quiétude, aucun remords....

RITA, à voix basse, à Don Marcelo. — Au nom du ciel!...

CAMILA. — Je ne vous entends pas.

MARCELO. — C'est pousser la cruauté bien loin. — Oubliez-vous?...

CAMILA. — Don Marcelo, — vous ne voudriez pas m'obliger — à vous faire un affront. De quelque nature — qu'aient pu être, il y a quatre ans, — nos relations, des liens — que vous devez respecter — m'empêchent d'écouter vos plaintes — qui désormais sont inutiles.

MARCELO. — Si vous avez perdu la mémoire — en changeant de sentiments, — la mienne, malheureusement, est aussi fidèle — que ma passion est insurmontable. — Mais jugeant par votre âme — de l'âme d'autrui, — déloyale....

CAMILA. — Je ne juge personne, — il n'est pour me juger — personne que mon mari. J'ai bien — l'honneur de vous saluer¹.

1. Scène VIII :

CAMILA. Bien venido, don Marcelo.

MARCELO. Señora. (¡Qué hermosa está!)

CAMILA. Doy á usted la enhorabuena por su ascenso.

MARCELO. Esa bondad agradezco mucho, pero...

CAMILA. No se quiere usted sentar?

MARCELO. Gracias...

RITA. Hasta luégo...

CAMILA. Aguarda
(*En voz baja.*)

Yo me voy si tú te vas.
(*A D. Marcelo.*)

¿Y viene usted á Valencia de asiento?

Le pacifique Alejo accueille sans inquiétude les confidences de son rival, subit sans concevoir de haine ses provocations. Pour éviter le duel qui tournerait à l'assassinat, Camila prend une résolution héroïque, elle convoque Marcelo :

« Alejo ne sait rien, — je le jure; autrement — je mourrais mille fois — plutôt que de voir une tache à son honneur; — mais j'ai mon honneur, moi aussi, — moi aussi j'ai une vie, — et je l'offre au fer, et à la mort — pour défendre mon bien. — Pourquoi pas? Il me rend heureuse —: Fidèle je l'aime — avec la folie d'une amante — et la tendresse d'une épouse. — N'allez pas vous croire insulté,— vous rappelant que sans doute — je trouvais quelque charme,

- MARCELO. (¡Qué frialdad!)
Creo que sí. Yo también
debo á usted felicitar
por su casamiento.
- CAMILA. Estimo
la atencion. Es natural
que tan buen amigo tome
parte en mi felicidad.
- MARCELO. (Y me insulta.) ¿Tan dichosa
es usted?
- CAMILA. Hasta no más.
- MARCELO. Ya se ve, cuando se lleva
contenta el alma al altar
y no perturba ningun
recomendamiento su paz...
- RITA. (A D. Marcelo, en voz baja.)
¡ Por Dios !...
- CAMILA. No comprendo á usted.
- MARCELO. Esa es ya mucha crueldad.
¿Olvida usted...?
- CAMILA. Don Marcelo,
no me quiera usted obligar
á un desaire. Cualesquiera
que fuesen cuatro años ha
nuestras relaciones, lazos
que debe usted respetar
me impiden oír sus quejas,
que son inútiles ya.
- MARCELO. Si usted perdió la memoria
cambiando la voluntad,
la mía es fiel por desgracia
como mi pasión fatal.
Pero usted por su alma juzga
el alma de los demás,
y falsa...
- CAMILA. Ni juzgo á nadie,
ni nadie me ha de juzgar
sino mi marido. Beso
á usted la mano.

tout enfant, — aux compliments de votre bouche. — Car les honnêtes femmes — essaient bien d'aimer quand elles sont jeunes filles, — mais il se peut qu'elles n'aiment véritablement — qu'une fois mariées ¹. »

Onze ans plus tard, Émile Augier rompra des lances contre l'immoralité romantique. Inaugurant la réhabilitation du mari qui seul représente à ses yeux l'orgueil de la force et la conscience du droit, le poète français rabaissera, dans *Gabrielle*, une désœuvrée dont le cerveau fonctionne à vide et broie du noir :

Je voudrais..... je ne sais, hélas ! ce que je veux ;
Mais rien de ce que j'ai ne satisfait mes vœux.
Le détail journalier de ma maison m'écœure ;
La lecture ne peut me distraire ; je pleure
Et j'éprouve un dégoût dont rien ne me défend.....

(Act. I, sc. VII.)

Ce n'est pas sans intention que Bretón a renversé les rôles. De son temps, l'Espagne offrait plus d'un exemple, depuis la *manola* hautaine jusqu'à la *politico-mana*² tant raillée par les contemporains, de cette intrépidité du sexe faible. Car les femmes ont trouvé grâce devant les étrangers les plus hostiles qui les exceptent de l'universelle décadence, les jugeant dignes

1. Scène XXIX :

CAMILA. Alejo no sabe nada ;
lo juro. Si así no fuera,
antes mil veces muriera
que ver su honra mancillada.
Mas yo tengo honra tambien,
yo tambien tengo una vida,
y doila al hierro homicida
por salvar la de mi bien.
¿Qué mucho? El me hace dichosa
y yo le quiero constante
con el delirio de amante,
con la ternura de esposa.
No lo tome usted á agravio
recordando que tal vez
of grata en mi niñez
alabanzas de ese labio ;
que las mujeres honradas
quieren amar de solteras,
mas quizá no aman de veras
hasta despues de casadas.

2. Sur la *politico-mana* voir l'article des *Españoles pintados* et dans l'œuvre de Somoza la *Minuta de comedia* (Ed. Lomba y Pedraja, p. 267).

de transmettre aux générations saines l'énergie ancestrale, les vertus proprement espagnoles¹.

IV

A travers les drames de Larra, de García Gutiérrez, d'Hartzenbusch, si fortement imprégnés de la couleur espagnole, bien que *Ella es él* précède *El editor responsable*, en dépit de la chronologie et des apparences, Bretón poursuivait toujours les représentants les plus autorisés de notre littérature, les Dumas, les Hugo, sans compter les *minores*, Ducange, M^{me} Cottin, d'Arlincourt, dont les œuvres n'avaient cessé de se répandre, soit par des traductions, soit par des imitations, de 1830 à 1836. Il semble naturel, d'ailleurs, qu'il se soit rappelé, ce qu'il savait fort bien, que le romantisme n'était pas toute la France; qu'il ait découvert chez nous des patrons, des précurseurs, entraîné de Molière à Casimir Delavigne par le grand courant classique; qu'après avoir criblé d'épigrammes l'amour libre il ait concentré toute son attention sur le mariage pour en étudier les conditions, les déformations, voire la philosophie, on peut risquer le mot, Bretón ayant déployé tout l'effort de son talent (avec moins de bonheur que de sincérité, car il s'entendait mieux à ruiner qu'à bâtir) dans *l'Ecole des femmes mariées* (1842), dans *l'Hypocrisie du vice* (1849), dans *l'Ecole du mariage* (1852), productions mûries et complexes, où l'originalité a peine à se faire jour, mais s'affirme cependant, puisqu'elles marquent une étape et permettent de reconstituer l'évolution des mœurs en Espagne.

Dans sa propagande en faveur du mariage, Bretón ne s'interdit pas d'être clairvoyant. Le guet-apens de la chasse au

1. Capell Brooke, *Sketches in Spain and Morocco*, London, 1831, t. I, p. 15 : « The peasant, it is true, remains unchanged or pretty nearly so; but in the men of every other class a most striking and lamentable degeneracy cannot fail to be observed. This is by no means so observable in the female sex generally, who still retain those qualities of mind which have ever distinguished them, though neglected and uncultivated. »

mari, les ruses cousues de fil blanc d'une mère artificieuse, l'étalage de candeur des jeunes filles pressées de s'établir¹, le machiavélisme du richard convoitant la savonnette à vilain, l'empressement du vieux beau en quête d'une consolatrice, bientôt promue au rang de garde-malade, la résignation du pis aller, la honte du marchandage, l'infamie du mensonge, tous les côtés vulgaires de l'institution dont il s'acharne à vanter l'excellence, voilà ce que le disciple de Quevedo s'obstine à peindre non pas une fois mais cent, au risque d'écraser la poésie sous la prose. — Deux amants, pour forcer le consentement d'un oncle, ont pris la poudre d'escampette :

« ROSITA : Tu trouves que c'est un petit sacrifice de renoncer au dîner du restaurant, aux félicitations des amies, aux toasts, aux madrigaux, aux farces, au bal réglementaire? »

Comme la vérité perce après une heure d'escapade² !

« ELLE : Si jamais je deviens veuve, je ne me remarierai pas.... —
LUI : Chère amie ! — ELLE : Clandestinement. »

Il semble que Bretón soit fasciné par la *Déclaration du célibataire* (*Proclama de un solterón*) de José de Vargas Ponce :

« Si la femme est jalouse, — quelle mortification ! — Elle ne te laisse respirer — ni à l'ombre ni au soleil. — Et sais-tu si sa jalousie — vient de l'orgueil ou de l'amour? — Se marie qui voudra, — *Je ne me marie pas, non....* Supposons qu'elle soit modeste, — admettons qu'elle soit chaste; — et s'il arrive tout à l'heure — qu'elle mange pour deux, — qu'elle dégénère en souillon. — Ciel ! voilà le pire. — Au diable le mariage ! — *Je ne me marie pas, non*³. »

1. *Una ensalada de pollos*, sc. VI et VII.

2. *El hombre gordo*, sc. II :

ROSITA. — ¡ Y te parece poco sacrificio el renunciar á la comida de fonda, los parabienes de las amigas, los brindis, los madrigales, la broma, el baile de ordenanza...

Scène V :

ROSITA. — Oh ! si llevo á enviudar, no volveré yo á casarme...

LUIS. — Bien mio !...

ROSITA. — Clandestinamente.

3. Cité par Molins, p. 194 :

Si es la mujer celosa,
¡ que mortificación !
Respirar no te deja
ni á la sombra ni al sol.

De toutes ces *letrillas* la plus amusante, par sa précision autant que par sa méchanceté, est sans contredit celle que le poète intitule : *Dimisorias á una dama* (Congé à une dame):

« Ma tendresse est si grande, mon enfant, — qu'elle ne reconnaît pas d'égale; — si tu avais un capital — en rapport avec la beauté — du visage que je bénis, — *je me marierais avec toi*. — Tu es mon bien et mon aimant, — gracieuse et tendre Bélise; — à te voir moins d'empressement — de m'appeler ton conjoint, — (j'en prends le ciel à témoin) — *Je me marierais avec toi*. — Tu m'idolâtres? j'en conviens. — Et moi que ta vue enchante, — si tu peinais moins — pour savoir quel revenu j'ai, — si je récolte de l'huile ou du blé, — *Je me marierais avec toi*. — N'était que tes minauderies — ne cèdent qu'à mon insistance, — quand sot plus qu'il n'est permis, — pour des bijoux et des meringues — je prodigue et je finance, — *Je me marierais avec toi*. — N'était que tu reçois — les conseils de ta mère, — la chose est claire, elle y souscrit, — quand tu me parles, quand tu m'écris, — quand tu me convoques au balcon, — *Je me marierais avec toi*. — Prends un autre novio dans ta cage; — que Dieu te donne bien du plaisir; — car pour moi, qui te connais, — le piège est éventé; — sans détour j'en réponds — : *Je ne me marierai pas avec toi* ¹. »

¿Y sabes si sus celos
son de orgullo ó de amor?
Que se case quien quiera;
Yo no me caso, no.

Mas doy que humilde sea,
que sea casta doy,
¿y si te encuentras luego
con que come por dos?
¿y si te sale puerca?
¡Cielos! Eso es peor;
que se case un demonio;
yo no me caso, no.

1. T. V, p. 141 :

Tanta es niña mi ternura
Que no reconoce igual.
Si tuvieras un caudal
Comparable á la hermosura
De ese rostro que bendigo,
Me casaría contigo.

Eres mi bien y mi norte,
Graciosa y tierna Belisa;
Y á tener tú ménos prisa
De llamarme tu consorte,
(Pongo al cielo por testigo,)
Me casaría contigo.

Tú me idolatras? — Convengo —
Y yo, que al verte me encanto,
Si no te afanaras tanto

Lorsqu'il arrive à Bretón de prêcher le conjungo, il le fait avec tant de considérations sur la perfidie des blanchisseuses, la diplomatie des boutiquiers, la tyrannie de la patronne, qu'il serait naïf de prendre au sérieux cette consultation à la Panurge ¹ :

« Dussé-je être jaloux jusqu'à la rage — et faire à Madrid le pantin, — c'en est fait, *je me marie*..... Je serai trompé par une femme, — aujourd'hui toutes me trompent, — allons, je veux épuiser la coupe — d'un trait, oui, *je me marie*..... — Mais, diront les voisins : — Et l'enfant qui salit et qui pleure ? — Quoi ! me voilà aux prises — avec cent neveux — qui dévorent la galette que j'ai pétrie ! — Plus de neveux ! *je me marie*. »

Por saber qué sueldo tengo
Y si cojo aceite ó trigo,
Me casaria contigo.

— A no ser porque tus dengues
Ceden solo á mi porfía
Cuando necio en demasia,
Para dijese y merengues
Mi dinero te prodigo,
Me casaria contigo.

— A no ser porque recibes
Instrucciones de tu madre,
Y es forzoso que le cuadre
Cuando me hablas, ó me escribes,
O me citas al postigo,
Me casaria contigo.

Prende otro novio en tu jaula,
Y Dios te dé mil placeres;
Porque yo, que se quién eres
Y he conocido la maula
(Sin rebozo te lo digo :)
No me casaré contigo.

1. Cité par le marquis de Molins, p. 202 :

y más que rabie de celos,
y haga en Madrid el payaso;
esto es hecho; *yo me caso.*

Me engañará una mujer;
pero ahora me engañan todas.
¡ Ah ! quiero apurar el vaso
de una vez; ea, *me caso.*

Mas me dicen los vecinos :
¿ y el hijo, que ensucia y llora ?
¡ Qué ! no estoy lidiando ahora
con un ciento de sobrinos,
que devoran cuanto amaso ?
¡ No más sobrinos ! *Me caso.*

Il faut bien supposer que ce réalisme était fort au gré des Castellans puisque Antonio Flores n'a pas craint d'en tirer cent soixante-quinze pages de son *Historia del matrimonio*¹. Mais notre goût Louis-Philippe aurait prudhommesquement désavoué les objurgations d'un plaisantin. L'auditoire exigeait de Scribe qu'il apportât jusque dans les combinaisons financières de ses avoués l'indispensable pacotille amoureuse, tout un clinquant de style troubadour. Augier, de même, ne consolidait le devoir qu'en le rendant aimable, en lui prêtant l'auréole du romanesque permis. Il est facile pourtant de saisir l'intention du moraliste espagnol bien qu'il n'ait jamais dit ni voulu dire :

O père de famille, ô poète, je t'aime.

(Gabrielle, V, v.)

Guerroyant contre l'école de la passion déchaînée, il évitait de fonder la vertu sur les fluctuations du caprice, de confier à la « folle du logis » un bonheur qui dépend de la saine raison, de se commettre avec les fadaises du sentiment. Quand il s'est fait le théoricien du mariage de convenance, Bretón était d'accord avec son prosaïsme.

Sur les pas de Moratín, il affronte les préjugés, celui de la race, l'odieux *Qu'en dira-t-on?* l'arme des tyrans domestiques :

« Qu'entends-je? que dira le monde? — Voyez comme se propagent — les idées de *Rousseau*. — Tu te soulèves, tu fais un *pronunciamiento* — contre un père, et anarchiste — tu montes à la tribune, — tu revendiques tes droits ? »

S'apercevant que les mœurs ont peu changé depuis Molière, il conseille modestement à chacun de rester dans son monde,

1. Antonio Flores, *Historia del matrimonio, gran coleccion de cuadros vivos matrimoniales pintados por varios solteros malogrados en la flor de su inocencia*, 6^e édition, Madrid, 1858.

2. *El qué dirán y el qué se me da á mí*, act. I, sc. 1 :

¿Que escucho? ¿Qué dirá el mundo?

Vea usted cómo fecundan
as ideas de *Rousseau*!

Te sublevas, te *pronuncias*
contra un padre, y anarquista
te subes á la tribuna
para reclamar derechos !..

n'excusant pas plus Sganarelle d'entrer chez les Sotenville qu'il n'encourage les rois à distinguer les bergères. Qu'il essaie de se grandir à Madrid, un campagnard souffre; il souffre plus encore dès qu'il s'entête à descendre : voyez *El pelo de la dehesa*, voyez *Don Frutos en Belchite*. — Dans le bourg perdu de Móstoles, voué par un dicton au ridicule éternel, D. Luis a versé, on l'a soigné, on l'a sauvé; la reconnaissance le mène à la tendresse, la tendresse aux fiançailles; l'écœurement le guérit à tout jamais de la pastorale et de l'humilité :

« Puisque c'est au temps — qu'on est forcé de remettre — ce que ne guérissent point les médecins : — les vices de l'éducation — et les relents du village ¹. »

Mutatis mutandis, n'est-ce pas le sujet d'Ancelet, *Un an ou le Mariage d'amour*, traduit déjà par Bretón, transposé cette fois en argot savoureux? On reconnaît ce comte de Lesseville, qui, s'éprenant d'une couturière après qu'il a failli l'écraser dans la rue, l'épouse au premier acte, au second la méprise, la trompe au troisième : elle en meurt. Félicitons Bretón d'avoir fait dévier le mélodrame et marqué d'une vigoureuse empreinte la vulgarité de la banlieue madrilène où la rudesse du campagnard se complique et s'aggrave de sottise urbaine.

Il devait être naturellement conduit à recommencer l'*Ecole des femmes* et l'*Ecole des maris*. Il a présenté plus d'une fois des vieillards amoureux. Sauf une exception ², les *viejas verdes*, les coquettes incurables, sont exécutées avec la brusquerie la plus tranchante et la plus répugnante. Par contre les hommes, quand ils ont derrière eux tout un passé de gloire, s'imposent au respect : c'est un progrès sur Molière.

1. *Dios los cria y ellos se juntan*, act. III, sc. 1 :

..... ya que al tiempo
era fuerza remitir
lo que no curan los médicos:
los vicios de educacion
y los resabios de pueblo.

2. *Una vieja*.

On doit en rapporter l'honneur à Casimir Delavigne, car l'*Ecole des vieillards* a servi de modèle à *Cuando de cincuenta pases* (*Après la cinquantaine*). Le marquis, un ancien colonel qui vit retiré dans ses terres, soutient la cause du mariage à l'encontre de Gaudencio, le célibataire endurci. C'est, à quelques variantes près, le débat de Bonnard et de Danville :

BONNARD. Or une vieille femme a pour moi peu d'appas;
 Une jeune à son tour peut ne m'en trouver pas.
 Pour agir prudemment, dans cette conjoncture,
 J'ai fait du célibat ma seconde nature;
 J'y tiens, j'y prends racine et je suis convaincu
 Que je mourrai garçon ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE. L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

(Act. I, sc. 1.)

Faut-il épouser la veuve de quarante-sept ans pourvue et comblée des infirmités requises au théâtre depuis Moratín? Quand il était petit lieutenant, cadet obscur, notre marquis l'aimait; général en herbe, il s'est vu préférer le « requin de la bourse ». On roucoule aujourd'hui : « Adieu pigeon ! — Adieu tourterelle ! » Feu mal éteint sans doute¹? Que non pas. Le million pourrait engraisser le domaine, le blason rehausser l'équipage. A demi-mot, on s'est compris : Adieu le rhumatisant ! Adieu l'antiquaille ! Mais voici la nièce pauvre, dont la grâce voilée de mélancolie ravit les cinquante ans du *mayorazgo*. De désespoir, le mariage lui apparaissant comme le plus honorable des suicides, elle se résigne à l'illustration quand surgit Eduardo, toujours fidèle (elle l'ignorait), plus que jamais irrésistible; et le militaire est trop galant, trop fin surtout, pour abuser d'une parole arrachée par le dépit. Reste la gouvernante. Celle-ci a son franc parler. Son dévouement l'honore. La victoire serait certaine. Aussi bien la modestie sied au vrai mérite. Désastre et malédiction ! N'est-elle pas affublée d'un coquin de mari, expatrié pour cause en Amérique ! Qu'il vive ou qu'il meure

1. *Cuando de cincuenta pases*, act. I, sc. XI :

— ¡ Adios, pichon !

— ¡ Adios, tórtola !

au dénouement, qu'importe ? « Qui donc, après trois naufrages oserait encore s'embarquer ¹ ? » — La vraisemblance du détail fait accepter les sermons du raisonneur. On s'amuse en passant des plaisanteries sur le haut commerce, des potins de garnison, des privautés de Manuela, intrépide comme une soubrette de Molière; des faiblesses de Gaudencio, grand donneur de conseils mais qui raffole des cotillons. Portant dignement son grade et fièrement son titre, l'amoureux quinquagénaire ne prête au ridicule que par une suffisance d'homme à succès, une forfanterie de vieux renard matois. Il était nouveau, du moins en Espagne, de peindre un vieillard déçu et non bafoué.

Bretón était beaucoup trop curieux pour s'arrêter au seuil du mariage. Il croque en deux traits de frappantes silhouettes, la marmotte, qu'aucun drame de famille ne saurait tirer du sommeil hivernal :

« Telle est ta complexion, — femme, que, de paresse, — tu n'es ni bonne ni mauvaise ²; »

— l'amoureuse, comme s'il avait pressenti la fine étude de M. de Porto-Riche :

« Accablé sous le poids — de mon bonheur conjugal, — je ne m'appartiens — ni une heure, ni un instant ³; »

Remarques bien ténues pour qui voudrait leur accorder une portée universelle, mais qui gardent une signification dès qu'on étudie les progrès de la vie mondaine à Madrid. Bretón avait

1. Scène finale :

¿Quién despues de tres naufragios
se vuelve á embarcar?...

2. *Todo es jarsa en este mundo*, act. I, sc. VII :

¡ tal es tu naturaleza,
o mujer, que de pereza
ni eres buena, ni eres mala !

3. *Un día de campo*, act. III, sc. II :

.
que ya me derriba el peso
de mi conyugal ventura.
Yo no soy dueño de mí
ni una hora, ni un instante

pu constater que le régime patriarcal était en baisse, que les capitales étrangères donnaient le ton. Il semblait également dangereux de rester en deçà du but et de le dépasser. La comédie de mœurs enregistre les oscillations qui ont précédé l'équilibre stable. L'insignifiance de l'ancienne éducation répondait mal aux besoins de la sociabilité cosmopolite. D'où l'intention, chez le poète, de poursuivre la candeur désarmée, de renseigner les âmes sans défiance. Tantôt c'est l'ingénue qui se compromet naïvement avec un séducteur de profession ¹ et rudoie, dans sa pruderie exaspérée, le bienfaiteur des siens justement interloqué; tantôt l'épouse irréprochable dont l'amour « trop catholique, apostolique et romain » excède le mari fringant :

« Tu es parfaitement belle, sans doute; — mais ce caractère renfermé, — ce sérieux..... c'est à peine — si nous avons fait quatre ou cinq — visites de cérémonie — depuis que le sacrement — nous unit; tu ne vas ni au Prado, — ni au théâtre, ni au cirque; — aussi tu n'es connue de personne; — et tu comprends..... les élégants — sont revenus de l'ancien — régime.... Ce n'est pas une raison — pour m'emprisonner — si tu veux te conduire — comme c'était l'usage au temps — de Sanche le Féroce ². »

Patience ! après une brouille suivie de séparation, Carmen va reparaitre, dûment stylée par une amie complaisante, et très entourée cette fois. Il est assurément fâcheux que Bretón ait compromis — en introduisant dans sa pièce

1. *Pruebas de amor conyugal*.

2. *Escuela de las casadas*, act. I, sc. II :

Tú eres muy bella, eso sí,
pero ese genio encogido,
esa seriedad... Apénas
hemos hecho cuatro ó cinco
visitas de cumplimiento
desde que el sagrado vínculo
nos une; no vas al Prado,
ni á los teatros, ni al circo...
Así, nadie te conoce...;

y ya ves,... los elegantes
ya no gustan del antiguo
régimen... y no es razon
que aquí me tengas cautivo
porque tú quieras vivir
como se usaba en el siglo
de Sancho el Bravo.

une pantalonnade, une rivalité grotesque entre le mari et celui qu'on suppose l'amant, déguisés tous deux en cochers galiciens¹ — cette ébauche assez poussée de psychologie réaliste. Mais la morale est claire

« Toutes ont besoin..... — et les femmes mariées plus encore — d'un peu de cette innocente — rouerie, de ce don — qu'on appelle coquetterie, — non moins cher à Dieu qu'aux hommes, — quand l'usage en est discret — et l'intention charitable². »

Il est vrai que l'excellent Creuzé de Lesser l'avait fort bien dit, et trente-trois ans plus tôt, dans le *Secret du ménage*:

On retient près de soi son époux amoureux;
En étant plus aimable, on le rend plus heureux³.

On peut donc regarder *La escuela de las casadas* comme une concession à la mondanité croissante. Mais le besoin d'un pouvoir modérateur se faisait plus que jamais sentir. Le grave Mesonero qui s'en rendait compte, adoptait cette épigraphe :

Ya la notoriedad es el más noble
Atributo del vicio y nuestras Julias
Más que ser malas, quieren parecerlo.

Et il ajoutait : « C'est une fine et délicate observation celle que notre bon Jovellanos a consignée dans l'admirable tercet que j'ai cité plus haut : la mode et les préceptes du grand

1. Ajoutons qu'une amie de Carmen se déguise en homme, qu'on la provoque en duel et que la pièce finit par un calembour.

2. Act. II, sc. VIII :

Todas, en fin, necesitan,
.
.
.
y las casadas, mejor !
un poco de ese inocente
artificio, de ese don
que llaman coquetería,
grato á los hombres y á Dios
cuando el uso es moderado
y piadosa la intencion.

3. Voir Lenient, *La Comédie au XIX^e siècle*, t. I, p. 206. Bretón a retenu le rôle de M^{me} d'Ercour qui, au lieu de brouiller les époux, cherche à les rapprocher :

Cet immense chapeau vous tient ensevelie
Et force à deviner que vous êtes jolie :
Vous ne profitez pas de votre esprit brillant
Et vous gardez sans cesse un repos indolent.

monde obligent beaucoup de femmes à se donner pour ce qu'elles ne sont pas, en même temps que l'orgueil et l'amour de l'indépendance restent d'ordinaire les boucliers de leur vertu, si toutefois c'est encore une vertu celle qui se déguise tant, qui essaie de se cacher aux yeux du monde, qui affecte ouvertement un système opposé¹. » Au début du XIX^e siècle, la famille espagnole échappait dans une certaine mesure à la corruption élégante. La misanthropie de Ferdinand VII, en communiquant à son entourage une sorte de rigidité morose, avait maintenu pour un temps l'ancienne étiquette. La Madrilène faisait grand cas de la réserve et de la modestie; elle mettait son point d'honneur, si l'on en croit l'Anglais Cook, à devenir et à rester une excellente maîtresse de maison (*mujer de su casa*)². Il y avait bien sans doute, vers 1827, des adolescents tapageurs et fiers de s'intituler *calaveras* (mauvaises têtes), mais leur perversité se dépensait en farces innocentes : on écrasait les pieds du bourgeois, on criblait avec des projectiles de sarbacane le chapeau des barbons solennels. Après 1830, il faut compter avec le *calavera de buen tono*, la première contrefaçon du dandy : « Il dessine en maître et joue d'un instrument; mélomane de naissance, il dirige les applaudissements à l'opéra... Il parle le français, l'anglais et l'italien, salue dans une langue, répond dans une autre, cite dans les trois; il sait presque par cœur Paul de Kock, il a lu Walter Scott, d'Arlincourt, Cooper; il n'ignore pas Voltaire, il cite Pigault-Lebrun, nomme l'Arioste

1. Mesonero, *Escenas matritenses* pp. 190 et 196 : (Déjà la publicité est le plus noble attribut de la corruption et nos Julies tiennent moins au vice qu'à l'apparence du vice.) — Fina y delicada es la observación que nuestro buen Jovellanos consignó en el bellissimo terceto que arriba queda citado : la moda y los preceptos del gran mundo obligan á muchas mujeres á aparentar lo que no son, al paso que el orgullo y el amor á la independencia suelen á veces ser los escudos de la virtud, si es que sea virtud aquella tan disfrazada, que procura ocultarse á los ojos del mundo y fingir abiertamente un contrario sistema. »

1. *Sketches in Spain during the years 1829-30-31-32* by captain S. E. Cook, Paris, 1834, t. I, p. 278 : « In the provinces they are accustomed from childhood to trot after their mothers to the bazaars... As soon as they are able, they are intrusted with the management of business on their own account and may be seen, while very young, bargaining and reasoning and wheedling the dealers. Their education is almost entirely managed at home... » — « In no country are better examples of domestic and connubial happiness. »

et parle avec détachement des poètes et du théâtre; il danse bien et danse toujours; il raconte des anecdotes piquantes; il lui arrive des choses extraordinaires; il parle vite, il a des saillies (*salidas*)^{1.} » Tel est le patron sur lequel tout homme à la mode est désormais tenu de se façonner. Plus de bonheur sans agitation. Mesonero nous représente le mari « dédaignant la compagnie de son épouse comme une chose plébéienne et surannée, abandonnant jour et nuit sa maison, courant avec d'autres *calaveras* les bals et les soirées, assidu à la table de jeu, poursuivant ses conquêtes, préparant et dirigeant les parties de chasse, les voyages à l'étranger, affectant avec sa femme une courtoisie de bon ton, lui faisant des visites espacées et cérémonieuses, la saluant poliment à la promenade, montant dans sa loge aux entr'actes de l'opéra »^{2.} Pour libéral qu'il fût, ce n'est pas ainsi que Bretón entendait le progrès. Augier lui rappelait :

Qu'un masque de Don Juan ne va pas à tout front,
Qu'il faut beaucoup d'esprit pour ce rôle et qu'en somme
Il est moins difficile et mieux d'être honnête homme.

(*Un homme de bien*, act. I, sc. vii.)

Il signalait, chez un fanfaron du vice, d'heureuses défaillances :

C'est égal, je voudrais n'avoir pas fait cela.

(Act. II, sc. vi.)

Et je n'ai pas encor cette fermeté d'âme
Qu'il faut pour résister aux larmes d'une femme.

(Act. III, sc. i.)

Enfin, le dernier vers d'*Un homme de bien* :

Parbleu j'étais bien sûr que je suis honnête homme.

1. Larra, p. 438 : « Dibuja con primor y toca un instrumento : flarmónico nato, dirige el aplauso en la ópera... habla el francés, el inglés y el italiano; saluda en una lengua, contesta en otra, cita en las tres : sabe casi de memoria á Paul de Kock, ha leído á Walter Scott, á D'Arlincourt, á Cooper, no ignora á Voltaire, cita á Pigault-Lebrun, mienta á Ariosto, y habla con desenfado de los poetas y del teatro. Baila bien y baila siempre. Cuenta anécdotas picantes, le suceden cosas raras, habla de prisa, y tiene *salidas*. » (*Los calaveras*.)

2. Mesonero, *Escenas matritenses*, p. 195 : « Ya desdeñando la compañía de su esposa como cosa plebeya y anticuada, abandonar día y noche su casa, correr con otros *calaveras* los bailes y tertulias, sostener la mesa del juego, proseguir sus conquistas, entablar y dirigir partidas de caza y viajes al extranjero, y afectar con su esposa una elegante cortesanía; entrar á visitarla de ceremonia, y rara vez, ó saludarla cortesmente en el paseo, ó subir á su palco en el entreacto de la ópera. » Inséré dans le *Semanario* de 1837, p. 380.

contenait à lui seul toute l'intrigue de *La hipocresía del vicio*, composée quatre ans plus tard, en 1849, et représentée en 1859 seulement. Il est peu vraisemblable, quoi qu'en ait dit le marquis de Molins, que la postérité s'inquiète jamais de réhabiliter cette production bâtarde, assez justement condamnée, dès la première audition, par la tertulia d'Escosura. Bien qu'on y retrouve, comme aux plus beaux jours de la comédie romanesque, une héroïne masquée, le canevas tient de la farce ou pour le moins du vaudeville. Il est convenu que le majordome, sous un déguisement de *lion*, provoquera son maître afin de lui assurer gratuitement la réputation d'un parfait homme du monde, que la femme du concierge, en tout bien tout honneur, jouera pour la galerie le rôle de la pensionnaire enlevée au couvent des Salesas. Puisqu'il faut conclure, un *deus ex machina* débarqué des Philippines mettra fin à l'imbroglio. Mais le comique de mot rachète ici l'in vraisemblance du fond. Le poète, au deuxième acte, nous fait faire à travers les brelans une promenade instructive. Quant à Miguel, ce disciple naïf de l'Octave parisien, il semble heureusement copié sur un original en chair et en os. Après les années lugubres du collège, une jeunesse comprimée chez de rogues magistrats, il s'est procuré, dans sa hâte d'en finir avec l'héritage paternel, un abonnement à l'opéra, une paire de chevaux anglais, commençant par vendre les actions de la Banque, passant à la ferme de Lucena, puis aux friches de Mártos; il a vu Paris, traversé Rome, il s'est aventuré jusqu'au Caire :

« Je veux qu'on parle de moi. — Je veux laisser quelque trace — de mon existence dans le monde, — moi qui ne suis ni député, — ni général, ni ministre, — ni journaliste..... pas même un radis, — il faut que je sois quelque chose..... — Évidemment je dépense beaucoup, — mais jamais je ne m'enivre; — sur mes états de service il n'y a — ni un méchant duel, ni un pauvre enlèvement; — je dis du bien de tout le monde; — je porte secours à l'indigent; — je ne joue pas à la Bourse; je ne conspire pas; — enfin (avouons-le tout bas) — je vais à la messe ! »

1. *La hipocresía del vicio*, act. I, sc. 1 :

Quiero que se hable de mí,
quiero dejar algun rastro

La pièce la plus actuelle, dans tout le théâtre de Bretón, c'est assurément *La escuela del matrimonio* (1852). Deux ans avant le *Gendre de Monsieur Poirier*, elle oppose à l'avilissement du viveur aristocrate la noblesse instinctive de la fille de bourgeois :

« Pour être vraiment dame (*muy señora*) — je n'ai pas attendu, ne vous en déplaise,— que votre main fit de moi — une comtesse, femme d'un sénateur ¹. »

Trois ans avant le *Demi-Monde*, le poète esquisse la silhouette d'une aventurière cosmopolite, la Limeña, qui arrive du Pérou, prétend descendre d'Atahualpa, étale à Madrid un luxe douteux, accapare les maris bien nés :

Su casa es el *rendez vous*
De los hombres *comme il faut* ².

Cinq ans avant la *Question d'argent*, voici le gros financier, intarissable et provocateur sur le chapitre des conquêtes :

« Oh ! quel triomphe pour le corps — des négociants ! quel terrible — affront pour ces Goths — qui nous vendent leur protection ³ ! »

de mi existencia en el mundo.
Yo, que no soy diputado,
ni general, ni ministro,
ni periodista, ni rábano,...
algo he de ser !...

Ya se ve, yo gasto mucho;
pero nunca me emborracho;
no hay en mi hoja de servicios
ni un mal duelo, ni un mal rapto;
hablo bien de todo el mundo,
socorro al necesitado,
no bolseo, no conspiro,
y en fin — lo diré muy bajo —
oigo misa.....

1. Act. II, sc. vi :

Y para ser muy señora
no esperé, mal que le pese,
á que su mano me hiciese
condesa ni senadora.

2. Act. II, sc. viii.

3. Act. II, sc. viii :

¡ Oh qué triunfo para el cuerpo !
de negociantes ! ¡ Qué atroz
desaire para esos godoz
que nos venden proteccion !...

Et c'est, d'autre part, à titre de comparses, le baron philanthrope, dont la charité n'est qu'un passeport, une introduction auprès des élégantes, et le vieux général annonçant, par son laconisme de soldat tête fourvoyé au sénat, le grotesque du *Monde où l'on s'ennuie*.

« Je pense voter comme un Suisse — ce que votera le ministère ¹. »

L'auteur enferme trois drames parallèles, l'histoire de trois mariages, dans une comédie en trois actes. Trois vices : l'affectation d'un bas bleu, la jalousie d'un militaire, le dandysme d'un grand seigneur, compromettent la paix du foyer. Mais une morale austère préside au dénouement. Carlota oubliera l'âge du général, dont la générosité l'écrase, bien qu'elle penche vers Eusebio, mari de la *literata*. Celui-ci, coupable d'avoir épousé Micaela par ambition, subira jusqu'à la mort sa complainte idyllique. Le comte, après avoir disputé au capitaliste belliqueux les faveurs de la Limeña et l'amour de sa femme à Federico, séducteur de profession, sera pardonné parce qu'il s'humilie. Sachons gré au poète, malgré ce qu'il y a de trop touffu dans son œuvre, d'avoir surabondamment démontré, avec une logique plus serrée, avec un accent plus viril, une thèse qui n'a pas cessé, depuis bientôt soixante ans, de rallier chez nous les suffrages des traditionalistes : « C'est un mauvais remède que le divorce, — et le scandale un pire ². »

La philosophie de Bretón, si tant est qu'il soit philosophe, tient en quelques lignes : « Ne cherchez le bonheur que dans l'intimité du foyer. Ne regardez le mariage ni comme une consolation, ni comme une combinaison, ni comme une satisfaction égoïste, ni comme une folie généreuse. Défiez-vous du sentiment, du caprice ; réglez-vous, dans votre choix, sur la raison la plus froide ; mais donnez-vous tout entier,

1. Act. I, sc. x :

pienso votar como un suizo
lo que vote el Ministerio.

2. Act. III, sc. xxvi :

Mal remedio es el divorcio
y el escándalo ¡peor !

et quand elle vient, acceptez la souffrance et raidissez-vous. » C'est, à n'en pas douter, la morale d'un excellent homme, pratique et malicieux, de relations sûres. Elle n'est pas neuve, puisqu'elle s'inspire de Molière, de Moratin, de Casimir Delavigne. Elle n'est pas élevée, car elle s'oppose à l'inquiétude aussi bien qu'au désir du mieux. Elle semble étroite, quand elle exclut, avec une rigueur qui frise la naïveté, les moindres perfectionnements rêvés par les chercheurs d'outre-monts. Constatons néanmoins qu'elle arrive à propos, étant donné que l'Espagne souffre (c'est une conséquence du progrès) de l'individualisme déchaîné, de la dissipation brillante; et reconnaissons-lui, comme du reste la plupart des contemporains, l'incontestable mérite d'exprimer avec un accent national des conseils d'application courante. Patriote éclairé, Bretón s'aperçoit, Madrid retardant sur Paris, qu'on peut emprunter, adapter, rajeunir des arguments vieux d'un demi-siècle. Patriote libéral, il attaque, en vrai précurseur de Galdós, la bigoterie¹, la paresse, le faux *pundonor*. Et partisan convaincu de la tradition dans ce qu'elle peut avoir de respectable et de moralisateur, il s'efforce de maintenir quelques-unes des qualités permanentes de la race, le goût de la vie régulière, des occupations méthodiques, de la sociabilité restreinte, surtout le ferme bon sens de la *sesuda Castilla* qui toujours se distinguera du nôtre par je ne sais quoi de plus trivial dans la bonhomie, de plus âpre dans la dérision, de plus dur dans l'accent².

1. Voir tome V, p. 481, le portrait de D^a Mencía :

Hace vida ejemplar doña Mencía
No la hay en todo el barrio más devota,
No pierde jubileo ó letanía,
Dice que ayuna, dice que se azota, etc...

Voir aussi page 467 la distinction entre *el honor* et *la honra*.

2. Hartzenbusch dit dans le prologue de l'édition de 1850 : « El español ó se pasa sin trato ó lo quiere familiar y sin etiqueta : donde la franqueza predomina el lenguaje es sencillo y enérgico en vez de ser afectado y asustadizo. » Reproduit dans l'éd. de 1883, t. I, p. LIV.

CHAPITRE IV

L'Art.

- I. L'INTRIGUE : Richesse apparente, pauvreté réelle. Le bric à brac. La symétrie. Simplicité voulue.
- II. LA LANGUE : Réaction contre le gallicisme, l'archaïsme et le flamenquisme. La saveur du terroir.
- III. LE STYLE : Fécondité verbale et mémoire auditive. Les scrupules du grammairien. Variantes des éditions. L'éthopée.
- IV. LE VERS : Bretón et Banville. La théorie de la rime *funambulesque* en Espagne.
- V. APPLICATION : La quantité, l'assonance et la rime. Le lyrisme au théâtre. Réhabilitation des anciens mètres. Valeur dramatique du romance, de la redondilla, de la quintilla, de la décima, de la chanson, de l'hexasílabo anfibráquico, de l'hendécasyllabe, de la letrilla.
- VI. LE COMIQUE.

La psychologie de Bretón est trop souvent superficielle, sa morale semble un peu courte, mais on s'accorde à reconnaître en lui un artiste incomparable ¹.

I

Il s'entend mal, néanmoins, à ourdir un canevas. La fécondité, au théâtre, n'est pas nécessairement la marque d'un génie inventif. On sait beaucoup d'initiateurs qui furent, dans une large mesure, des profiteurs. C'est, entre autres, le cas de Scribe, dont la prétendue science d'architecte consommé se ramène, en plus d'une occasion, à l'emploi systématique de moyens très gros ². Pour nous en tenir aux Espagnols,

1. Voir le jugement d'Hartzenbusch : « En el manejo de la lengua, en el uso del metro, en la chispa del diálogo, no hay escritor moderno ni antiguo que se mantenga á su altura. » (Prologue de l'édition de 1850, reproduit dans celle de 1883, p. LVI.)

2. Voir ce que nous avons dit plus haut des procédés de Scribe : quiproquos, déguisements, simulations, fillettes précoces, mauvais sujets sympathiques, farceurs et matamores confondus, amoureux surgissant à la dernière heure.

l'imbroglio dissimule parfois chez Lope une réelle indigence¹. Presque toujours nous retrouvons le même scénario primitif qui oppose deux galants et deux dames. Invariablement le gracioso reparaît comme une réplique burlesque du cavalier. Perpétuellement nous revoyons les travestis, les duels, les héroïnes masquées. On peut aller plus loin, soutenir que les auditeurs comptaient sur le retour uniforme de procédés identiques. Sinon, comment admettre qu'un public grossier, comme celui qui formait la coterie des *mosqueteros*, ait pu s'orienter facilement à travers la complication d'intrigues embrouillées à plaisir, surtout qu'il ait pu goûter les récits, apprécier les épisodes, admirer la versification, ce qui est, à n'en pas douter, l'essentiel dans la comedia?

Bretón a traité l'intrigue avec un dédain supérieur. Il se résigne aussi facilement que Molière à ne pas conclure. *Marcela* s'étant débarrassée de ses trois amoureux, que lui réserve l'avenir? A nous de l'imaginer. Il trouve passable le dénouement des *Femmes savantes* puisqu'il en use à deux reprises : un chevalier d'industrie se dérobe à l'honneur d'épouser la gêne²; un prétendant se dépouille de ses biens, par-devant notaire, avec l'intention de décourager sa fiancée qui n'en veut qu'aux olivettes³. Et le poète ne craint ni de se répéter, ni de se copier lui-même⁴. Comparez à cet égard *Todo es farsa en este mundo*, *Un novio para la niña ó la casa de huéspedes*, *Un tercero en discordia*, *Un novio á pedir de boca*. Parfois nous retombons dans le tohu-bohu des comedias inextricables⁵. Ou bien nous versons, et c'est le cas le plus ordinaire, dans les extravagances du vaudeville et de la farce⁶.

1. Ajoutons que Lope a largement profité des nouvelles italiennes, des romances. Le plus souvent, chez lui, la matière est empruntée.

2. *Un día de campo*.

3. *D. Frutos en Belchile*.

4. Bretón l'avoue dans le *Plan de una nueva edición para mis obras*, t. I, p. LXIII : « El mismo argumento me servió para *Cuentas atrasadas* y para *La niña del mostrador*... Son muchas las obras de mi ingenio en que intervienen personas que han estado en ultramar y las peripecias que tal circunstancia origina : *Un novio para la niña*, *El qué dirán*, *Por no decir la verdad*, *Cuentas atrasadas*, *La hipocresía del vicio*, *Estaba de Dios*, *Mi dinero y yo*, *La niña del mostrador*, *La hermana de leche*, *Entre dos amigos*... y otras. »

5. *La hipocresía del vicio*, *Lo vivo y lo pintado*.

6. Voir dans Scribe *Le secrétaire et le cuisinier*, *L'artiste*.

Témoin cet intendant, pris d'abord pour un comédien¹, cette *militara* trop dévouée qui, pour éviter à son mari les arrêts de rigueur, se déguise en capitaine², enfin ces trois galants qu'on affuble en cochers³. Il faut admettre, bon gré mal gré, la convention des testaments, supposer qu'une héritière se mariera dans les six mois, sous peine de renoncer aux avantages de la succession, qu'une provinciale ne jouira de sa dot que si elle fait bon accueil au maniaque de cinquante ans⁴. Ajoutez les coups de théâtre, l'incendie qui permet à l'imposteur de s'esquiver⁵, au soupirant méconnu de risquer sa vie⁶, ou qui détruit l'immeuble et conséquemment le prestige d'une enfant gâtée⁷; puis les ressemblances de nom à la faveur desquelles un coupable s'échappe tandis qu'un innocent est appréhendé par les alguazils⁸; et les retards de la diligence entraînant les rixes dans les auberges⁹; et les portraits dont on s'éprend¹⁰; et les bandits payés pour le crime¹¹. Si bien qu'on est en droit d'affirmer que l'intrigue, chez Bretón, vient des précurseurs toutes les fois qu'elle n'est pas strictement réduite au minimum.

Les contemporains l'avaient noté : « Où le rare talent poétique du señor Bretón apparaît le mieux, remarque Larra, c'est dans la simplicité de ses plans; on s'aperçoit, dans toutes ses comédies, qu'il met son étude et sa gloire à forger un plan infiniment simple : peu ou point d'action, peu ou point d'artifice¹². » Le dernier mot seulement est à retrancher. Car Bretón abuse de la symétrie, de l'antithèse. Volontiers, il oppose le campagnard au citadin comme

1. *El intendente y el comediante.*

2. *Por poderes.*

3. *La escuela de las casadas, Al pié de la letra, Un día de campo.*

4. *Frenología y magnetismo.*

5. *Finezas contra desvíos.*

6. *Finezas contra desvíos.*

7. *El amigo mártir.*

8. *Memorias de Juan García.*

9. *Id.*

10. *Una noche en Búrgos, Lo vivo y lo pintado.*

11. *Elena.*

12. Larra, *Obras*, p. 311 : « En nada brilla más el singular talento poético del señor Bretón, que en la sencillez de sus planes; en todas sus comedias se conoce que hace estudio y gala de forjar un plan sumamente sencillo; poca ó ninguna acción, poco ó ningún artificio. »

Picard ¹, la modestie à la prétention d'après Molière et Moratin ². Les titres, aussi bien, suffiraient à nous avertir : le *Pour et le contre*, le *Qu'en dira-t-on et le que m'importe*, le *Modèle et le portrait*, le *Duro et le million*. Mais ses préférences vont au nombre trois. La plupart de ses tableaux sont des triptyques. Nous connaissons déjà la trinité du poète roucoulant, du ferrailleur andalous, du gommeux engoncé ³. De même, le bellâtre étalera trois conquêtes : la blonde Rosa mariée à l'artilleur, la brune Violante, femme du pharmacien et Juana la bouquetière ⁴. Une partie de campagne rassemblera trois couples : l'époux que fatigue l'amour encombrant de sa moitié, le mari jaloux d'une coquette et toujours aux aguets, le tuteur méprisé de sa pupille ⁵. Il n'est pas jusqu'au dialogue, dont tous les effets paraissent calculés d'avance, qui ne semble mécaniquement construit sur le rythme binaire ou ternaire : c'est une source de comique, et Musset ne l'ignorait pas ⁶.

Bretón aime les sentiers battus. Il découvre après autrui la situation essentielle. Avec une souplesse de virtuose, il en tire l'effet escompté. Son idéal est l'action dépourvue de matière. Comme Racine, il aspire à faire quelque chose de rien. — Un Aragonais élevé parmi les rustres de la sierra déplaît, par définition, à la mondaine qui vit uniquement pour la façade. Une raison extérieure, l'argent, les rapproche. Du fond des caractères devra naître l'opposition irréductible. Quelques incidents choisis dans le train ordinaire de l'existence, une présentation, une visite, un dîner, une soirée font saillir les défauts incompatibles, font surgir les qualités contradictoires (*El pelo de la dehesa*). — Une jeune veuve, décidée à garder sa liberté, essaie de retarder la sentence qui brouillera ou affligera trois bons amis. Elle dirige les conversations, elle enraye les déclarations, jusqu'à l'heure

1. *A Madrid me vuelvo.*

2. *El editor responsable.*

3. *Marcela.*

4. *Los tres ramilletes.*

5. *Un día de campo.*

6. Voir les chœurs de Blazius et de dame Pluche dans *On ne badine pas avec l'amour*.

où, sommée de s'expliquer, elle énonce logiquement les motifs naturels de son triple refus, motifs dont le spectateur a déjà pu s'aviser (*Marcela*). — Si les âmes ont leur dynamique interne, des situations découlent certains corollaires. Un milicien va guerroyer contre les carlistes. On le croit mort. Sa fiancée l'oublie (*Muérete y verás*). Deux inconsolables habitent le même désert. La fatalité les met en présence. La calomnie les unit (*Los solitarios*). Toujours la question se pose avec une évidence lumineuse. L'important est de suivre la déduction qui mène au résultat infailible. On voit que Bretón n'a jamais eu d'autre ambition que d'exprimer des idées claires.

Mais il a concentré tout son effort sur l'expression : « Là où les passions, les péripéties occupent la plus grande partie du dialogue, observe Hartzenbusch, la *vis comica* n'a plus assez d'espace; le señor Bretón a dû écarter les situations de ce genre, préférer celles où un petit nombre de personnages et une action simple lui permettaient de répandre les grâces de sa veine abondante¹. » Sa langue est au diapason de la scène. Il connaît la puissance de l'allitération qui déchaîne le fou rire, de la métaphore qui pique la curiosité, du grossissement qui souligne les gestes, de l'allusion qui ranime le spectateur par un infatigable rappel aux réalités prochaines. Car ce style est réaliste autant que dramatique. Il s'adapte à l'infinie diversité des sujets et des ridicules. Bien qu'aucun théâtre ne soit mieux dégagé de l'entassement des comparses, aucun pourtant n'est plus riche en types. Sur la toile un peu grise du fond, les silhouettes se multiplient avec une rapidité qui tient du prodige. Qu'importe si les caractères sont la survivance de rôles déjà vus, si les croquis sont inachevés, les portraits sans rapport direct avec l'intrigue ! Ils ne se ressemblent pas plus entre eux que les passants dans la rue. Une fièvre de rajeunissement, dont on augurait d'utiles transformations, s'était emparée de l'Espagne. Le présent était

1. Préface de l'édition de 1850. T. I de l'éd. de 1883, p. LVI : « Donde las pasiones y los lances ocupan gran parte del diálogo, la *vis cómica* no halla lugar suficiente : el s^r Bretón ha debido rechazar esta clase de asuntos, y preferir aquellos en que pocas personas y accion sencilla le permitían derramar las gracias de una vena abundante. »

gros de l'avenir. De l'amalgame du cosmopolitisme et de la routine surgissait une confusion qui réjouissait les humoristes, jaloux de fixer l'insaisissable. Bretón était le mieux doué des *costumbristas*. Son théâtre nous apparaît comme une vaste galerie de caricatures.

II

De là vient qu'il a perdu de son intérêt. Comment juger de la ressemblance, maintenant qu'un demi-siècle s'est écoulé? Mais le style reste : puisé aux meilleures sources, il échappe à l'affectation passagère. — Bretón s'est gardé en premier lieu du gallicisme, la plus grave, sans contredit, de toutes les maladies qui dénaturaient alors le castillan. Sous les Bourbons, quand les préceptes de Boileau avaient force de loi, le vocabulaire transpyrénéen s'était répandu par l'intermédiaire du théâtre. Au temps de l'occupation française, dont le résultat principal fut l'organisation des sociétés secrètes, la propagande révolutionnaire accrut, d'autre part, le prestige de nos philosophes. Involontairement, les *afrancesados* risquèrent bon nombre de locutions douteuses, recueillies chez Voltaire, chez Rousseau, chez Diderot. Plus tard, les bouleversements politiques, les émigrations successives grossirent démesurément la troupe des mauvais traducteurs. Bientôt, la littérature devint un gagne-pain à la portée des fonctionnaires congédiés. La plupart d'entre eux n'avaient qu'une demi-culture. Leur éducation se faisait à bâtons rompus tandis qu'ils déchiffraient le grimoire étranger¹. Comme ils écrivaient sous la pression des éditeurs, bien rares étaient ceux qui, par une étude approfondie des classiques, essayaient d'atteindre la correction. Du reste,

1. Voir Bretón, t. I, p. 361 :

Si no entiendes un vocablo,
te lo dejás en francés.

T. II, p. 48 :

que dejar suelo en gabacho
lo que no vierto en vascuence.

la vogue s'en mêlait. On se distinguait en parlant un idiome inaccessible au vulgaire. On flattait son lecteur en le supposant initié à la syntaxe du pays voisin. Vainement, les patriotes s'efforçaient de réagir : « Ainsi l'a dit un auteur français, insinue Mesonero¹, et sans doute il l'aura dit en français, car ils ont cette excentricité (*gracia*), les auteurs de cette nation, que presque tous écrivent dans leur langue. » A partir de 1830 environ, c'est un véritable tolle contre les écrivains *agabachados*. On trouvera dans un ouvrage spécial, dans le dictionnaire de Baralt, la liste des emprunts les plus fréquents, établie par un puriste. Signalons seulement, pour ne pas dépasser le cadre de cette étude, ceux qui portent leur date. Quelques expressions reçoivent, grâce aux encyclopédistes, une valeur inconnue de Cervantes (*ilustración*, *siglo*, *luces*²). Le parlementarisme fournit aux journaux une profusion de termes barbares (*interpelaciones*, *rectificar*, *alusiones personales*, *votación nominal*, *conferencias*, *protocolos*, *legitimidad*, *notas*, *cámaras*, *centralizar*, *contraproyecto*, *adhesión*³). On accepte le bagage mondain (*soirée*, *matinée*, *toilette*, *bandeaux*, *bouquet*, *buffet*⁴), le plus souvent sans modifier les terminaisons :

« Bien fou, dit Bretón, celui qui voudrait arrêter — l'invasion gauloise. Il enlèverait plutôt — sa blanche écume à l'Océan⁵. »

1. Mesonero, *Panorama*, p. 49 : « Así lo ha dicho un autor francés; por supuesto que lo decía en francés, porque tienen esta gracia los escritores de aquella nación que casi todos escriben en su lengua. »

2. Larra, *Obras (Por ahora)*, p. 393.

3. Mesonero, *Escenas matritenses*, p. 231 : « Y unas veces los tomábamos por artistas, oyéndolos hablar de *colores y matices*; otras encarecían sus *artículos de fondo* y al instante los calificábamos de almacenistas de la Plaza ó drogueros de Santa Cruz; discurrían á veces sobre la manera de propagar las *luces*, tomábamolos entónces por encargados del alumbrado; ora se decían *órganos* de no sé qué coro; ora se daban el título de *opinión pública* y de *juicio del país*; y en medio de tantas confusiones, nosotros sin acertar ni qué juicio, ni qué luces, ni qué fondo, ni qué colores, ni qué órganos, ni qué palabrotas eran aquellas, hasta que quiso Dios que acertase á pasar un quidam, el cual vino como llovido á resolver nuestras dudas, saludándoles sombrero en mano con estas palabras : « Salud, señores periodistas. »

4. *Teatro social*, t. I, p. 335.

5. T. V, p. 50 :

Loco será quien destruir presume
La gálica irrupcion. Antes podría
Al piélagó quitar la blanca espuma.

Aussi le génie même de la langue est-il compromis. On nous cuisine un tel jargon, ajoute le poète indigné, que l'Espagne est une tour de Babel :

Tomenos acta
Dijo *reasumiendo* don Baudilio;...
Se avisará en su día á *domicilio* ¹.

Quand il emploie lui-même le gallicisme, c'est toujours afin d'en tirer un effet plaisant, pour se moquer des parvenus qui prononcent *soaré*, *sans façon* ². Mentionnons au moins la plus joyeuse de ces parodies, un romance dont le titre seul est une bravade : *La politique appliquée à l'amour, lettre amoureuse en style parlementaire*, dans lequel on rencontre, à dire vrai, plus d'un néologisme franchement espagnol comme *ayacucho* ³, *pronunciarse*, *hojalatero*, mais où Bretón s'est fait un malin plaisir de rassembler toutes les innovations malsonnantes, depuis les métaphores d'un goût suspect, telles que *palpitan de actualidad*, jusqu'aux interminables barbarismes :

Ni entiendo jota de *gubernamentabilidad* ⁴.

Une réaction se préparait. La résistance venait surtout des poètes. Quintana s'enfermait dans le vocabulaire des grands lyriques. Alberto Lista s'inspirait de Rioja. Le respect de la tradition, pour l'école de Séville aussi bien que pour celle de Salamanque, restait un dogme essentiel. Mais c'est à peine si l'on peut noter çà et là, chez les prosateurs, quelques efforts compromis par une exagération systéma-

1. *Ib.*, t. V, p. 436 : « Prenons acte, dit en résumant Don Baudilio. Le jour venu, on vous fera prévenir à domicile. »

2. A noter parmi les principaux gallicismes raillés par Bretón : *jefe de obra*, *canezú*, *padedú*, *marabus*, *hors-d'œuvre*, *notabilidad*, etc...

3. Le mot vient de la bataille d'Ayacucho qui décida en 1824 de l'indépendance du Pérou. On accusait le général Espartero et ses amis d'y avoir assisté. *Hojalatero* dérive de *ojalá*, formule de souhait qui fait penser aux vœux irréalisables des carlistes. C'est par calembour qu'on lui a donné l'orthographe d'un mot forgé sur *hoja de lala* et qui signifie « ferblantier ».

4. T. V, p. 295 : « Et j'ignore l'abc de la *gouvernementalité*. » Ce barbarisme avait été risqué par le *Correo nacional*. Cf. *Nosotros* (journal de Segovia et de López Pelegrín), 133 : « El *instinto* (ahí va esa) de la *gubernamentabilidad* perteneciente á los exaltados fué malo y el que pertenece á los *moderados* no es mejor. »

tique. Écoutons plutôt ce qu'en dit *Figaro* à propos d'un essai de Martínez de la Rosa sur *Hernan Pérez del Pulgar* : « Il y aura certainement des gens pour qualifier cette application, cette imitation scrupuleuse du langage de Solís et de Mariana, de purisme excessif et affecté; il y en aura pour traiter l'œuvre entière d'archaïsme¹. » On a fait, en l'atténuant, le même reproche à Ferrer del Rio. Déjà la question du casticismo était à l'ordre du jour. Elle met aux prises aujourd'hui encore les conservateurs intransigeants du vieux fonds castillan avec les Américains du Sud, directement intéressés à rajeunir l'idiome de la Péninsule qui leur appartient puisqu'ils en usent. Au temps de Bretón, certains périodiques s'appliquaient à redresser les habitudes vicieuses de style. Citons pour mémoire une charge de Segovia (*El Estudiante*) contre l'abus des termes abstraits, acclimatés par le philosophisme régnant (*He notado que aun en aquellos de mas pura diccion y mas corriente locucion, tienen tal predileccion por llenar cada oracion de nombres acabados en on*², etc.). Somoza, d'autre part, en formulant ses critiques, proposait le remède. Il s'ingéniait à composer en espagnol une pièce obscure pour la majorité de ses contemporains. En note, il ajoutait malicieusement : « Voici un romance dans lequel il n'y a pas un mot qui ne se trouve dans notre dictionnaire. Le sujet est *Una coqueta* et ainsi tous l'entendront. Mais à parler rigoureusement, l'expression n'est pas castillane et avec ce sens elle n'existe pas dans le dictionnaire. C'est-à-dire qu'il est nécessaire de parler français pour être intelligible. Et c'est assurément grande misère que d'avoir sa maison pleine de richesses et d'aller mendier³. »

1. Larra, *Obras (Hernan Pérez del Pulgar)*, p. 324 : « No faltará quien tachará este cuidado, esta esmerada imitación del lenguaje de Solís y de Mariana como una extremada afectación de purismo; no faltará quien llame á la obra entera un arcaismo. »

2. *El Estudiante, coleccion de composiciones serias y festivas*, Madrid, 1839, p. 25 : « J'ai noté, même chez ceux dont la *diccion* est la plus pure, l'*elocucion* la plus courante, une telle *predileccion* pour remplir chaque *construction* de mots terminés en *on*, etc... » — L'année suivante, Bretón a repris cette plaisanterie dans la *Ponchada*, sc. xii.

3. *Obras en prosa y verso de D. José Somoza*, éd. Lomba y Pedraja, p. 254 : « He aquí un romance en que no hay una palabra que no se halle en nuestro

Le plus intraitable de ces archaïsants fut l'auteur des *Scènes andalouses*, D. Serafín Estébanez Calderón, liseur et collectionneur de vieux textes. On le savait tellement érudit en matière de curiosités linguistiques qu'on le soupçonna d'une supercherie digne de Macpherson et de Chatterton¹. Cette campagne des patriotes intolérants, Bretón devait l'approuver en son for intérieur. Mais il n'a pas commis l'imprudence de les suivre. Il écrivait pour être immédiatement compris du gros public. S'il a fait dans ses pièces à décor ancien de très rares concessions à la couleur locale, elles ne tirent pas plus à conséquence que les *livres tournois* ou les *sous parisis*² de Dumas père. De la veine classique, il n'a conservé que ce qui subsistait dans le courant populaire. En s'attachant comme d'autres à cette réhabilitation laborieuse des tours vieillis, il aurait perdu la première de ses qualités qui est la désinvolture.

Un autre danger le menaçait : l'abus de la langue verte. Cervantes n'avait pas toujours dédaigné l'argot de la *Germanie*. Quevedo s'en était bien des fois servi dans ses *Jácaras*. Plus récemment, un comique de forte sève, Ramón de la Cruz, avait copié en artiste les incorrections madrilènes, avec mesure toutefois, car il respecte le plus souvent la forme usuelle des mots. Les contemporains de Bretón, moins scrupuleux, raffolent du patois andalous. Le *Solitaire* collectionne les bizarreries pittoresques, dépassé bientôt par Andueza, Rodríguez Rubí, Manuel de Azara, ses disciples. On se pique, raffinement qui devait enchanter George Borrow ou Prosper Mérimée, de s'instruire à l'école des Bohémiens. Le *caló*

Diccionario. Su asunto es una *Coqueta*, y así lo entenderán todos; pero cabalmente esa voz no es castellana ni en tal sentido está en el Diccionario; es decir, que es preciso hablar francés para ser inteligible. Y es, por cierto, gran miseria, tener la casa llena de riquezas y echarse á pedir limosna. »

1. C'est la question du *Buscapié*, attribué faussement à Cervantes et que Gallardo supposait écrit par Estébanez Calderón. Cf. Cánovas del Castillo, *El Solitario y su tiempo*, t. II, p. 188.

2. Bretón a dit lui-même dans la *Desvergüenza*, t. V, p. 353 :

Ni pestañas y cejas me chamusco
Pidiendo al lexicon una antiqualla.

Il emploie cependant quelques archaïsmes de loin en loin quand le sujet l'exige. Ex. : t. II, p. 17, *mercales* (pièce de monnaie); t. II, p. 19, *pechos* (tribut).

devient un régal de lettrés¹. L'impeccable Somoza, oubliant ses principes, compose un *romance gitanesco*. Cette passion subite allait causer de tels ravages au théâtre² que Bretón, rencontrant sur son chemin l'opérette après l'opéra, fut l'un des premiers à se déchaîner contre le flamenquisme encombrant :

« Montrez une et deux fois et quatorze — que, sans *caló*, sans crapule et sans impudence, — il abonde chez vous, le sel attique, — du Nord au Sud, du Zéphyr à l'Orient..... — Parler de mes aïeux, riche, noble, — pur, sonore, oh ! comme elle te corrompt — l'intrépide ignorance et de quel train ! — L'argot des gitanes, oh ! fatalité ! — et les tours de Paris ou de Grenoble — ont conjuré ta perte à qui mieux mieux³. »

Il avait pourtant quelques peccadilles à se reprocher. L'accent aragonais fait l'intérêt principal de *Don Frutos*

1. Pourtant, Somoza était l'adversaire du flamenquisme. Voir éd. Lomba, p. 159 : « Subsiste en el vulgo el carácter jacaresco y desalmado. Llámase una hombrada acometer a la ronda que cuida de la tranquilidad nocturna. »

2. Le genre andalous est représenté par Sanz Pérez, l'auteur du *Tío Caniyitas* (musique de Soriano Fuertes). On lit à ce propos dans le *Voyage en Espagne* de Davillier : « Madrid ne tarda pas à adopter la pièce en vogue, et le *Tío Caniyitas* fut représenté pour la première fois en 1850, par une troupe espagnole de zarzuela ou d'opéra comique, sur le théâtre *del Circo*, qui jusque-là n'avait donné que des opéras italiens... La pièce fut si bien accueillie par le public madrilène, que les quinze premières représentations donnèrent à elles seules, à l'entreprise, un bénéfice net de plus de trente et un mille réaux, chiffre considérable, si l'on a égard à la nouveauté de ce genre de spectacle et au prix très modique des places, qui est à peine la moitié de celui de nos théâtres de second rang. Vingt ans de succès n'ont pas épuisé la vogue du *Tío Caniyitas*, qui sans doute fera encore longtemps partie du répertoire espagnol. » *Tour du monde*, 1869, 2^e semestre, p. 293. Davillier analyse la pièce et reproduit les morceaux les plus saillants.

3. T. V, p. 435 :

Mostrad una y dos veces y catorce
Que, sin *caló* y sin *crápula* y *desgarro*,
Sobra la *ática* sal á vuestra gente
Del Norte al Sur, del Céfiro al Oriente.

Habla de mis abuelos rica, noble,
Limpia, sonora ¡ oh cómo te pervierte
La atrevida ignorancia á paso doble !
La jerga gitani ! ¡ oh dura suerte !
Y de Paris la frase ó de Grenoble
Conspiran de consuno á darte muerte...

On pourrait supposer que *Grenoble* est une cheville destinée à rimer avec *paso doble*. Nous rappellerons toutefois qu'on enferma dans cette ville, pendant la guerre de l'Indépendance, les Espagnols faits prisonniers au siège de Saragosse. (Cf. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. III, p. 238.) — Je n'ai relevé chez Bretón, comme emprunt à la langue des gitanes, que *morroño* dans le sens de *gato*.

en *Belchite*. En traversant les rues de Saragosse, le poète a retenu la mélopée des aveugles :

El supimiento al Boletín oficial
El supimiento estrordinario ¹.

On voit qu'il possède à fond le répertoire des bas quartiers madrilènes (*aspacito, higno, endina, naide, Alifonso, hespital, calía, naaja*). Il ne recule pas devant les mots de forçat (*chirona*) ; il utilise le vocabulaire des repris de justice :

Levántese usté, seó trasto ².

(T. V, p. 222.)

A certains égards, ce champion de la grammaire nous apparaît comme un précurseur de López Silva, comme un rival de notre Bruant. Mais plus timide ou plus adroit, il évite la grossière enluminure. Quelques touches brillantes lui suffisent pour aviver les tons neutres. Il invente un style à la fois littéraire et brutal, conventionnel autant que le dorisme de la tragédie grecque. N'exagérons pas l'importance d'un tour de force isolé. Il est assez rare que Bretón s'aventure en vilaine compagnie. D'ailleurs, on comprend, dans *El novio y el concierto*, qu'il prête une âpreté populacière à la chanson de l'*aguadora*, puisqu'il veut l'opposer, par une sorte de gageure, aux italianismes des mélomanes. On comprend également, dans *Dios los cria y ellos se juntan*, qu'il étudie la déformation canaille du castillan de la banlieue : c'est un ressort dramatique. Il s'agit d'exaspérer le galant homme qui aspire candidement au bonheur des échoppes et des bouges :

Y en medio de este tumulto
de afeutos oigo una voz
que me dice : oros son triunfos ³.

Sourd aux préceptes des théoriciens, plus écoutés de son

1. T. I, pp. 442, 443. « Le supplément au Bulletin officiel, le supplément extraordinaire. » Ajoutons un *catalanismo*, t. I, p. 199 :

fuí galán de veinte *noyas*.

2. « Debout, sale guenille. » *Seó* est une forme abrégée de *señor*, qu'on emploie dans la langue familière avec un sens péjoratif.

3. T. II, p. 482 : « Et au milieu de ce tumulte de sentiments j'entends une voix qui me dit : atout cœur. » Nous sommes obligés de rendre par un équivalent, *oros son triunfos*. On sait que les jeux de cartes espagnols portent des épées

temps qu'aujourd'hui, le poète écrit comme tout le monde parle ¹. Il écrit pour la classe moyenne, préservée par son ignorance, par sa routine, par ses habitudes rangées, du triple fléau de l'archaïsme, du gallicisme et du flamenquisme. Il s'approvisionne de tours dans la conversation familière, où l'on retrouve intactes jusqu'aux stratifications du passé. Ainsi, nous rejoignons les fondateurs mêmes de la race ². Voici en premier lieu l'apport de la religion : l'enthousiasme des fêtes chômées, dont la joie illumine les visages chrétiens (*una cara de Pascua florida, contento como unas Pascuas*); les bombances de la Saint-Martin, symbole des malheurs inévitables, puisqu'on sacrifie ce jour-là tous les porcs engraisés (*Ilegó mi San Martín*); la naïve plaisanterie sur la carabine de saint Ambroise ³; — puis les traces de l'occupation musulmane, le souvenir des pérégrinations qui, jadis, entraînaient les fidèles du sanctuaire de Cordoue à la mosquée de La Mecque (*andar de Ceca en Meca*), ou bien de la perfidie avec laquelle Amru, alcaïde de Talavera, s'est débarrassé d'ennemis dangereux (*la noche Toledana* ⁴); sans compter

(*espadas*), des bâtons (*bastos*), des coupes (*copas*), des pièces d'or (*oros*), au lieu des piques, des trèfles, des cœurs et des carreaux.

1. La chose est plus rare qu'on ne pense à Madrid. Beaucoup d'Espagnols sacrifient de nos jours à la fausse élégance. D'autres, et nous voulons parler des plus grands, sont des créateurs dont la phrase enveloppante et sinieuse n'a aucun support dans la réalité : c'est le cas de Pereda, en dépit de son régionalisme érudit; c'est le cas de Valera, malgré sa verve andalouse. Galdós, il est vrai, essaie de se rapprocher du langage familier. Certains critiques lui en font un reproche. On aime en Espagne le style *écrit*, qui sent la rhétorique. Parmi la génération nouvelle, on compte beaucoup d'imitateurs de Flaubert et d'Anatole France.

2. Consulter la *Coleccion de refranes, adagios y locuciones proverbiales con sus explicaciones é interpretaciones, recopilada y publicada por D. Antonio Jimenez*, Madrid, 1828; *Un paquete de cartas, de modismos, locuciones, frases hechas, frases proverbiales y frases familiares*, par D. Luis Montoto y Rautenstrauch, Madrid, Séville, 1888; le *Diccionario de modismos, frases y metáforas* de D. Ramón Caballero, 2^e edición, Madrid, 1905. Plusieurs des explications qui suivent m'ont été signalées par M. Alfred Morel-Fatio et par M. Ernest Méricmé.

3. C'est ainsi que Davillier interprète *La carabina de Ambrosio*, rappelant qu'il existe une plaisanterie analogue sur saint Jean :

Estaba San Juan de Dios
Subido en un alcornoque,
Con un retaco en la mano.
Apuntando á san Roque.

Tour du monde, 1872, 2^e s., p. 407. Bretón dira encore *por san Pascual bailon*.

4. *Ib.*, 1868, 2^e s., p. 323 : « Étant tombée (Tolède) au pouvoir d'Amru, alcaïde de Talavera, elle eut beaucoup à souffrir de ce chef. Parmi les cruautés

les innombrables exclamations qui témoignent d'un long contact avec les Maures (*por la vida del moro, por el mismo Mahamud, moro de paz, male moros quien quisiere, un padre sarraceno*); — et d'autre part le peu qui survit de la légende héroïque, travestie le plus souvent, le nom de *Babieca*, le cheval du Cid Campeador, servant à désigner les simples d'esprit; — les allusions à l'épopée française (*el mayor par de los doce*); aux carrousels chevaleresques (*toros y cañas*); aux grands conquérants (*fué niño de leta Jaime*¹); aux concussions de Gonzalve de Cordoue (*cuentas del gran capitán*²); aux bons et loyaux services de Francisco de Vargas, alcalde au temps d'Isabel la Catholique (*averígüelo Vargas*³); à la découverte du Nouveau-Monde, les Caraïbes inspirant une frayeur rétrospective (*un caribe*); aux victoires gagnées sur les Français (*la de San Quintín*); aux pirates barbaresques (*Hay moros en la costa*); aux rencontres avec la marine anglaise (*voto al Draque*); à la résistance des Flamands (*poner una pica en Flándes*); aux campagnes d'Italie, aux juifs de Livourne (*ni judíos en Liorna*), ville de tumulte et de brouhaba (*una Liorna*), tandis que les Bolonais, en souvenir du collègue espagnol fondé par le cardinal Carrillo de Albornoz, conservent

auxquelles il se livra, on cite souvent le massacre de 400 nobles tolédans qu'on attira au lieu de leur supplice sous prétexte de leur offrir un festin au milieu de la nuit; leurs corps furent jetés dans une grande fosse qu'on avait préparée, et le lendemain leurs têtes étaient exposées aux regards du public. Dix siècles n'ont pas effacé le souvenir de cette cruelle exécution. »

1. Il s'agit de Jaime el Conquistador, qui s'empara successivement de Majorque, de Minorque, de Murcie, et mourut à Valence en 1276.

2. On peut se reporter à la comédie de Lope, *Las Cuentas del Gran Capitán*. Cf. Schack, trad. E. de Mier, t. III, p. 56 :

Más : de dar á sacristanes
Que las campanas tañeron
Por las victorias, que Dios
Fué servido concedernos,
Seis mil ducados, y treinta
Y seis reales.....

3. Cf. Montoto, p. 167 : « Era hombre de gran cabeza (dice un escritor con temporáneo); eligiolo por su secretario el Rey D. Fernando el Católico, quien le pasaba los memoriales para que informara y le diera cuenta de ellos, con esta fórmula : *Averígüelo Vargas*, que quedó en proverbio. » — On rapporte généralement la locution *tener más orgullo que D. Rodrigo en la horca* au marquis de Siete Iglesias, D. Rodrigo Calderón, favori de Philippe III, qui mourut « degollado en un cadalso por la garganta ». Mais la phrase est plus ancienne. M. Morel-Fatio l'a rencontrée dans une pièce dramatique écrite entre 1519 et 1522

une réputation de sottise présomptueuse (*un bolonio*¹); puis la mention du Congrès plus récent d'Aix-la-Chapelle qui termina la guerre de la Succession d'Autriche en 1748 (*El congreso de Aquisgrán*). Et c'est encore l'appoint si riche des révolutions contemporaines, le despotisme éclairé, la plainte du *Trágala*², l'emprunt de Guebhard, l'embrassade de Vergara. Nous ajouterons les réminiscences de l'antiquité, la culture gréco-latine ayant pénétré les couches profondes (*aquí fué Troya, arda Troya, celebran mi donaire los Tirios y los Troyanos, paz octaviana*); — des littératures étrangères (*Montescos y Capeletes*); — même du *Roland Furieux* (*otro campo de Agramante*); — les plaisanteries associées par l'imagination populaire au nom de chaque bourgade, le balourd de Coria³, le coq de Moron, les collines d'Úbeda, les orgues de Móstoles, surtout la *luna de Valencia*, ressassée par Bretón après ses désillusions de soldat et ses mésaventures d'employé (quelques-unes de ces traditions, notamment la *campana de*

1. Cf. Montoto, p. 212

Pero espera, que él, si no
miente el traje estrafalario
del clerizonte bolonio,
Viene por la calle abajo.

(*El Hechizado por fuerza.*)

2. Chanson dirigée contre Ferdinand VII, qui refusait d'« avaler » la Constitution.

3. Cf. Montoto, p. 43 : « Al arquitecto que construyó el puente, según noticia, es á quien se ha conocido después con la denominacion de tonto de Coria, denominacion muy justa, porque sólo á un tonto, y tonto de Coria, se le podía haber ocurrido la peregrina idea de fabricar un puente donde no hay río. » Rappelons toutefois qu'un tableau de Velázquez représentant un nain de Philippe IV est connu sous le nom de *El bobo de Coria*. — La locution *Como el gallo de Moron, cacareando y sin pluma* fait certainement allusion aux combats de coqs. Cf. Jimenez, p. 93 : « Se aplica á los que conservan algun orgullo, aunque en la pendencia ó negocio en que se metieron queden vencidos. » — L'origine de l'expression *andar por los cerros de Ubeda* est inconnue. Cf. Montoto, p. 66 : « Según Covarrubias, se dice del que no lleva camino en lo que dice, y procede por términos remotos y desproporcionados. » — Les *órganos de Móstoles* ne désignent pas, comme on pourrait le croire, des tuyaux d'orgue, mais des conduits qui servaient à amener le vin dans une taverne. Cf. Montoto, p. 176 : « A esta célebre taberna se dió el nombre de *los órganos de Móstoles*; y como en días festivos acudia allí el pueblo de Madrid á hacer su provision de vino, se calentaban bastante las cabezas y había infinidad de escándalos, garrotazos y cuchilladas. » — Parmi les explications proposées pour la *luna de Valencia*, voici la plus vraisemblable : « Antiguamente había en las afueras de Valencia un semicírculo ó media luna de asientos de piedra, en los cuales pasaban las noches los que, por razón de su tardanza, hallaban cerradas las puertas de la ciudad, operacion que, cuando estaba amurallada, tengo entendido se verificaba á las oraciones. » (Montoto, p. 112.)

*Velilla*¹, reposent d'ailleurs sur une base historique); — les personnages énigmatiques des vieux contes fidèlement transmis de génération en génération² (*Maricastaña, el rey que rabió, Cascaciruelas, el Sargento de Utrera, Perico el de los palotes*); — les coutumes pittoresques : on n'oublie ni *la renta del escusao*, impôt du clergé qui pesait sur les pauvres, ni la pitance distribuée à la porte des couvents (*la sopa boba*), ni le mendiant qu'enrichissait la crédulité villageoise et qui disparaissait, la quête finie, avec le saint et le tronc (*con el santo y la limosna*³); parfois l'hidalguisme ajoute sa note : les oreilles d'un sourd sont des oreilles de marchand (*orejas de mercader*); — enfin l'inépuisable collection des proverbes, toujours savoureux dans la bouche de Sancho Panza, et d'emploi facile au théâtre. La plupart d'entre eux nous rapprochent de la réalité champêtre. Et tandis que celui-ci nous transporte au grand soleil, parmi les moissonneurs hâlés (*el que no quiera polvo no vaya á las eras*), tel autre évoque, en même temps que les cris de la rue, l'amusant défilé des bourriques chargées de raves et de piments (*cuanda pasan rábanos, comprarlos*). Tantôt nous revoyons l'agitation bigarrée des foires andalouses (*Cada uno cuenta de la feria como le va en ella*), tantôt, passant à l'extrémité opposée de la péninsule, nous suivons la mobilisation tumultueuse d'une milice catalane en bonnets rouges (*tratar á lo somatén*⁴).

1. Sur la *campana de Velilla*, voir deux articles de Miguel Agustín Príncipe dans le *Semanario* de 1842, p. 288. Velilla de Ebro se trouve non loin de Saragosse, à peu près sur l'emplacement de *Julia Celsa*. La tradition rapporte que la *campana del Milagro* existait déjà au temps des Goths. « Todos convenían en que sus toques eran pronóstico indubitable de alguna desgracia ó desventura, dado que no falta quien diga que en alguna ocasion ha profetizado sucesos favorables. » Il en est question chez Zurita, Mariana, Feijóo. La cloche a sonné en différentes occasions mémorables, depuis 711 jusqu'à 1667, notamment pour annoncer un soulèvement général des Morisques le 13 juin 1601.

2. *Maricastaña* pourrait être la femme d'un certain Castaño qui, au xiv^e siècle, prit le parti du peuple de Lugo contre l'évêque. Il est déjà question du *Rey que rabió* dans un ouvrage publié en 1636. *El sargento de Utrera*, célèbre à cause de sa laideur, présente quelques traits communs avec un certain Miguel de Silva, né vers 1540. *Perico el de los palotes* ne serait, d'après Covarrubias, que « un bobo que tañía un tambor con dos palotes ». Je n'ai trouvé aucun témoignage précis concernant *Cascaciruelas*. Cf. Montoto, p. 42, 90, 103, 273.

3. Sur le *demanda* ou *santero*, voir un article de José María Tenorio dans *Los españoles pintados por sí mismos*.

4. Montoto a compris le parti qu'un bon écrivain pouvait tirer des « modismos » : « De la conversación familiar brotan como las chispas de la hoguera,

Bretón s'est répété; on l'en accuse; il l'avoue¹. Mais quel bouillonnement! Quelle profusion! Quel piquant ragoût de terroir! Toutes les langues sans doute, même la nôtre, quoi qu'en ait dit Malherbe, quoi qu'en ait pensé Vaugelas, fourmillent de ces trouvailles inconscientes, de ces raffinements d'illettrés, le peuple imaginant plus qu'il ne pense, répétant plus qu'il ne saisit, dans son amour inné de tout ce qui brille, chatoie, surprend. Chez nos voisins, plusieurs siècles d'ignorance, un conservatisme incurable ont enrichi le patrimoine, entouré de respect la source jaillissante où la vie se cristallise, où l'histoire se pétrifie². Le mérite n'est pas mince d'avoir tenté, pour l'Espagne, ce qui fait l'imprévu d'un La Fontaine, la gloire, la séduction d'un Montaigne, d'un Rabelais. Comme eux Bretón est un écrivain de forte sève populaire,

III

Du reste, aucun effort, nul artifice, rien d'étriqué, pas l'ombre de tension chez notre bouillant folkloriste. Portée sur l'octosyllabe rapide, la phrase, toujours désarticulée, rebondit et sautille, sans nul souci des rapports logiques, chaos de digressions, fouillis d'incidentes, avec des tours, des retours, de brusques écarts, des fugues de conteur populaire qui s'écoute, se grise de paroles, s'échauffe, empoigne l'assistance ou tourne court, s'évade, glissant l'allusion qui

y conservan muchos y valiosos datos para escribir algun día la historia interna del pueblo español; porque los elementos que los componen son el hecho histórico, el dicho agudo, el juego, la costumbre y la ceremonia religiosa. » (P. 8.) «¿No ve V. en el verdadero modismo español así como una á manera de defensa contra la invasión de elementos extraños á nuestra lengua? Me deleita oír modismos que, ha siglos, andaban de boca en boca : ellos son, digo, el lazo que une lo pasado con lo presente. Cuando no oigamos modismos de ayer, podremos decir que hemos roto con nuestro pasado. » (P. 135.)

1. On accusait Bretón d'avoir reproduit souvent cette locution : « Es harina de otra costal. » Il reconnaît lui-même qu'il s'est répété « en el uso de ciertas frases, sobre todo de las proverbiales. » (Préface, LIX.)

2. Il faut noter en 1827 un plaidoyer de Javier de Burgos (dans son *Discours de réception à l'Académie*) en faveur du style familier : « Llegué en fin á esta consecuencia importante « que apenas hay voz tan baja, frase tan humilde que la » poesía no pueda ennoblecer. » (*Escritores españoles contemporáneos*, par E. de Ochoa, t. I, p. 225.)

stimule, la bouffonnerie qui déconcerte et détend, coquetterie naïve du charmeur, du créateur féru d'indépendance et d'étrangeté, le tout pétulant, pétillant, capricant, canevas merveilleusement préparé pour l'acteur, dont la mimique est soulignée d'avance, qui doit s'abandonner hors des règles et des formules, jouer de verve et d'humeur, atténuant les effets par de faux ménagements, de surnoises réticences, un déploiement fanfaron de candeur invincible, car de lui-même ce style passe la rampe. Évidemment, Bretón s'est délecté, conjoui avec l'auditoire. Il enfantait dans la joie, grâce à la plus extraordinaire fécondité verbale qu'il soit donné de surprendre au pays des grands improvisateurs. D'où sa prédilection, aux heures de libre exubérance entre intimes, pour le rébus, la paronomase, le calembour, les dislocations d'acrobate. « Il fallait voir, dit Molins, combien de vocables inconnus il allait découvrir, combien d'acceptions cachées, de termes de sens multiple il proposait, quelle richesse de langage il étalait¹. » Ce trésor, d'autres l'avaient sous la main qui durent creuser patiemment, peiner longuement pour rencontrer, recrues de fatigue, le filon éclatant. Bretón, lui, pouvait gaspiller son or, liquide et monnayé en espèces bien sonnantes. Toujours prêts à répondre, comme des soldats sur le qui-vive, les mots, tels qu'il les avait saisis au hasard d'une existence affligée d'épreuves et traversée d'aventures, chantaient dans sa mémoire. Le poète les reconnaissait à l'accent. Sa virtuosité fut celle d'un *auditif*, non d'un *visuel*.

Sans doute, il s'est efforcé d'assouplir son talent. Il a méprisé ceux qui s'en tenaient paresseusement au Taboada. Linguiste et grammairien, il a composé sur les synonymes castillans un traité de 577 pages in-4°. On nous rapporte qu'il fut à l'Académie l'âme des commissions, revoyant par lui-même, les épreuves en main, la neuvième édition du

1. Molins, p. 427 : « ... era de ver qué desconocidos vocablos sacaba, qué de acepciones ocultas, qué de voces de múltiple significación proponía; cuánta riqueza de lenguaje ostentaba. » — Voir par exemple les jeux de mots sur *Pamplona, pamplina, cana, cena, cina, cuna*, etc.

dictionnaire, collaborant à la dixième, imprimant une grammaire en 1854, assumant jusqu'en 1870 la charge des réimpressions¹. Remarquons toutefois qu'il était maître de sa forme bien avant 1840, ce qui diminue la portée de ce labeur estimable et d'ailleurs considérable. Qu'il ait toujours témoigné pour le maniement des lexiques, à l'exemple de Hugo, de Gautier, une passion grandissante, nous l'admettrons d'autant mieux que sa besogne de traducteur assidu l'avait contraint, dès les premiers pas de sa carrière, à se pourvoir d'un système d'équivalents. N'empêche qu'il apportait en naissant, la précocité même de sa vocation en est la marque, une inconcevable souplesse; et qu'il a pu s'assimiler, au cours de ses longues tribulations et même avant de se faire un nom au théâtre, tous les vocabulaires, celui des auberges, des chaumières, des casernes, des bureaux. Si la discipline a servi Bretón, ce fut pour contrôler, non pour acquérir. On notera du reste que les scrupules ne sont arrivés ni trop vite — il n'a pas connu la sécheresse, — ni trop tard puisqu'il a cru nécessaire d'apprendre et d'épiloguer jusqu'à sa mort.

Car il s'est montré plus sévère pour lui-même que tous les contemporains assemblés. C'est ainsi qu'il écarte, dans le plan qu'il a tracé d'une édition définitive de ses œuvres, des pièces approuvées autour de lui. Son biographe soutient qu'il a revu méthodiquement la plupart de ses comédies, surtout les dernières. Un exemple suffira pour l'établir. Nous avons pu consulter, grâce à la bienveillance de M. Morel-Fatio, le manuscrit autographe de *Por poderes*² (1851) provenant de la collection espagnole d'Antoine de Latour. Des variantes assez nombreuses montrent que l'écrivain s'est défié du premier jet. Mais il ne mûrit pas lentement ses phrases dans sa tête comme J.-J. Rousseau. Il ne s'astreint pas davantage à recopier entièrement la tirade quand il juge à propos de la modifier. D'ordinaire, la correction se présente spontanément sous sa plume. Il hésite, barre le

1. Voir Molins, chap. intitulé *Bretón académico*.

2. « Par procuration. »

mot qu'il vient d'écrire, forge séance tenante un vers transformé du tout au tout :

de una boda sin *rayé*¹
de que os casarais los dos *forme définitive*, p. 201.

Il n'est pas toujours impossible de découvrir les raisons qui l'ont déterminé dans son choix. On voit qu'il préfère invariablement à l'expression courante, le trait pittoresque et local. Après avoir supprimé :

y ya en la villa me encuentro
corte del reino español²

il ajoute, car il est satisfait de rappeler les armes de Madrid, « l'ours et l'arbousier » :

y ya la villa del oso
cuenta un nuevo morador³.

Ailleurs, il se débarrasse d'un gallicisme déplaisant :

así la recibiré *rayé*
no importa así *sans façon*

Para recibir un nó
bien estoy de cualquier modo⁴ *forme définitive*, p. 202.

Au cliché mondain « trois bémols », suspect d'italianisme, il substitue certaine locution poissarde qu'il affectionne, puisqu'il la répète en d'autres circonstances : « Certes, il aura des *ouïes* celui qui me prendra » :

Ya ha de tener tres bemoles *rayé*
oh ya ha de tener agallas⁵ *forme définitive*, p. 205.

isiblement, il cherche la couleur, l'actualité. Parlant des embarras du ménage, il remplace le hochet, trop inoffensif,

1. « d'un mariage sans.... — qu'on vous marie tous les deux. »

2. « et voici que je me trouve dans la ville qui sert de capitale au royaume espagnol. »

3. « et déjà la ville de l'ours compte un nouvel habitant. »

4. « Je la recevrai ainsi, n'importe, sans façon. » — « Pour recevoir un non, je suis bien de toute façon. »

5. « Il doit avoir trois bémols. » — « Certes il aura des ouïes. »

par l'insupportable complainte de la nourrice asturienne :

Y el sonajero	<i>rayé</i>
la lechuza	
del ama y su canturía ¹	<i>forme définitive</i> , p. 203.

On ne remarque pas qu'il ait jamais sacrifié ses trouvailles, lesquelles reparaissent mieux enchâssées, dès que le rythme s'y prête. La plupart des changements témoignent de l'intention bien arrêtée d'être clair, précis. Il déplace un morceau pour lui donner toute sa valeur, raccourcit le dialogue, adopte des rimes plus heureuses, des voyelles capables de renforcer l'assonance. A considérer le style indépendamment de l'effet musical, il est constant que Bretón vise au moins deux qualités, le relief de la métaphore, qu'il veut énergique, populaire, et la convenance parfaite du ton.

Donc, ce style est dramatique. Pour le définir, il faudrait emprunter la terminologie des logographes, parler d'éthopée. Car il rappelle, toutes proportions gardées, le joli plaidoyer de Lysias en faveur de l'*Invalide*. S'étonnera-t-on que cet art subtil, qui se complait dans les nuances, échappe aux étrangers, quand ils jugent de haut, après un séjour insuffisant comme Gautier ²? Au moins, nous sera-t-il permis, pour les besoins de la démonstration, de choisir un exemple topique, Don Martin Campana y Centellas (cloche et étincelles), l'un des fantoches de *Marcela*. Il est andalous, d'où certaine mignardise de langage, le goût des diminutifs contre-balancé par la *ponderación* ou besoin de tout grossir ;

1. « Et le hochet. » — « Cette chouette de nourrice avec ses chansons. »
Même remarque pour les vers suivants :

Bueno es para hacerle un mimo.	<i>(rayé)</i>
Mas dulce...	
— Como un racimo	<i>(forme définitive)</i>
de agraz.	

Ailleurs on sent le grammairien prêt à jouer sur la distinction subtile qui sépare dans l'usage *ser* et *estar* :

¿Esta V. loco? — Estuve	<i>(rayé)</i>
Lo fué.	<i>(forme définitive)</i>

2. *Voyage en Espagne*, éd. Charpentier, 1902, p. 64, à propos du *Pelo de la dehesa* : « Le comique de cette pièce consiste dans l'imitation parfaite du dialecte, de l'accent aragonais, mérite peu sensible pour des étrangers. »

le bavardage que rien n'arrête, la volubilité qui, à la première contradiction, s'accélère, et s'exaspère; enfin la *guasa*, si différente de notre blague, vraie gaieté de pince-sans-rire. Il est soldat, par suite fanfaron; ami des poètes, partant frotté de littérature. De cet assemblage hétéroclite résulte un piquant mélange d'exagération quand il sacrifie les beautés de Paris, d'Edimbourg, de Moscou, de Philadelphie, du Japon à la grâce espagnole¹; de jactance dès qu'il évoque les coquettes qui, l'éventail à la main, regardent passer l'escadron²; de phraséologie pseudo-classique lorsqu'il introduit, avec le bandeau de Cupidon, la déesse dominant ses compagnes, telle un chêne sur la colline³; de bouffonnerie pour peu qu'il embouche la trompette héroïque à propos de la chatte Clytemnestre⁴; de trivialité s'il puise dans les chansons d'aveugle et ressuscite le chevaleresque Beltenébros⁵; de rudesse provinciale, de franchise agreste, du moment qu'il proclame la sauvagerie de sa passion, de son amour qui brame⁶; enfin, de vulgarité foncière et populacière quand il accuse Marcela de lui perforer le cœur⁷ et de l'abandonner piteusement

1. Act. I, sc. VII :

Y luégo habrá quien alabe
las bellezas de Moscú,
de París, de Filadelfia,
de Edimburgo, del Japon...

2. Act. I, sc. VIII :

Cuando voy yo á la cabeza
de mi veterana tropa,
y agitando el abanico
con sonrisa que enamora
alguna humana deidad
me saluda.....

3. Act. II, sc. v :

Una entre todas domina
como suele en los collados
entre tomillos menguados
alzarse gigante encina.

4. Act. II, sc. VIII :

Oh Atrida ! Más te valiera
haber fenecido en Troya !

5. Act. II, sc. v :

Ni el cuitado Beltenébros
ni cuantos de amor bramaron.

6. *Ib.* :

la intensidad, la fiereza
de esta pasión que me inflama.

7. *Ib.* :

Hay mujeres, cuyo oficio
es barrenar corazones.

« avec le *Credo* dans la bouche »¹. On retrouverait la même saveur dans les plaisants devis de Toribio, l'Asturien qui invoque la vierge de Covadonga² pour les beaux yeux d'une cuisinière joulflue; dans ceux de Don Frutos, l'Aragonais, s'apercevant au bout du compte, après quelques impairs, que « jamais chien et chat dans une sacoche n'ont fait bon ménage »³.

Mais ce que Bretón a le mieux rendu, c'est la belle humeur de la société madrilène. A Paris, le talent de la conversation, malgré ce qu'en a dit M^{me} de Staël, semble moins un don qu'une science puisqu'il exige ou qu'il exigeait un choix scrupuleux d'expressions atténuées, une attention prudente à ménager toutes les délicatesses, à fuir le ridicule et surtout l'originalité. Et ce n'est que par le plus fin discernement, auquel pouvait suppléer un long apprentissage, qu'ont brillé nos reines de salon dont la plupart convoitaient ou patronnaient la gloire littéraire. Ce monde où l'on cause, nous avons peine à nous le représenter sans quelque poète de ruelles, un encyclopédiste frondeur ou tel René assombri. Les *tertulias*, à l'époque de Bretón, sont plus accueillantes à la jeunesse et mieux affranchies du bon ton. Sans faire les renchéries, les dames y goûtent les proverbes rustiques, l'anecdote picaresque. Vraisemblablement, les paraboles de l'abbé Galiani auraient enchanté Madrid. Il faut avouer d'ailleurs que le flot charrie plus d'une infiltration populaire. Mieux que tout autre, Bretón a copié cette allure de franchise, d'audace exubérante, cette manifestation naïve et spontanée d'une personnalité moins inquiète⁴. Et cette vivacité, cette fougue,

1. *Ib.* :

Por ella estoy con el Credo
en la boca.

C'est-à-dire à l'article de la mort.

2. *El qué dirán*, act. IV, sc. 1.

3. *El pelo de la dehesa*, act. V, sc. IV :

y nunca harán buenas migas
perro y gato en una alforja.

4. Il nous paraît curieux de reproduire ce jugement de Cook sur le ton de la conversation madrilène : « The style of conversation is grave, but cheerful; very little attempt at display or exaggeration is seen, or talking above each other which vitiates the French conversation of the day. It is rare to see any

nous les retrouvons poussées jusqu'à leur suprême degré d'aisance impertinente et cavalière dans les réparties de Marcela aussi bien que dans cet arrêt de Luisa, quand elle congédie, avec une désinvolture qui ne discute pas, une souplesse dans l'ironie qui fait qu'on lui pardonne, ses trois amoureux ébaubis :

« Ne me parlez pas d'un joug importun — qui flatte moins qu'il n'opprime. — Laissez-moi vous estimer tous trois — sans que j'en préfère aucun. — Ne m'oubliez pas, — Don Miguel, et, vers ou prose, — écrivez-moi quelque chose — sur l'*album* que je vous ai confié. — Don Jorge a un parterre — dont il a raison d'être fier; — qu'il m'envoie donc, je l'en prie, — un bouquet pareil à celui-là. — C'est demain la réunion — chez le marquis de Priego; — comptez sur moi, Don Diego, — pour le premier rigodon. — Et en qualité de simple amie — à présent, messieurs, je m'en vais — sans cérémonie, car je suis — encore en mantille¹. »

one attempt to lead, but the conversation passes round the circle, each waiting patiently for his turn, in deep and respectful silence... Dry and serious sallies of this kind constantly set the company in a roar, for no people have a more thorough taste for conversational talent. Ridicule is quite as much dreaded in this country as in France, but it is of a different kind, and nothing is proof against it when well managed. Vast facility is given to conversation by the habit of using expletives and diminutives, which are even more in use than among the Italians; also in coining words or using them for a temporary and occasional purpose which is practised with inimitable grace by very many persons... There is an extraordinary talent for giving sobriquets or nicknames generally done in good humour and seldom maliciously. In this the women are great adepts, seizing any peculiarity with great quickness and tact. » (*Sketches in Spain*, t. I, p. 306.)

1. *Un novio á pedir de boca*, act. I, sc. v :

No hableis de lazo importuno
que ménos que halaga oprime.
Dejad que á los tres estime
Sin preferir á ninguno —
No se olvide usted de mí,
don Miguel, y verso ó prosa,
escribame alguna cosa
en el *álbum* que le dí —
Don Jorge tiene un verjel
de que no en vano se engríe —
Suplico á usted que me envíe
otro ramo como aquel —
Mañana habrá reunion
casa del marqués de Priego.
Cuento con usted, don Diego,
para el primer rigodon —
Y á fuer de amiga sencilla
ahora, señores, me voy
sin cerimonia, que estoy
todavía de mantilla —

IV

La couleur de ce style est rehaussée par une versification funambulesque. Signalé déjà par M. Boris de Tannenberg¹, le rapprochement s'impose entre Bretón et Théodore de Banville. Tous deux ont cru à la magie du verbe, à la souveraineté du rythme. C'est ainsi que nous lisons, après une citation de *Si no vieran las mujeres*, dans le *Discours de réception* prononcé le 15 juin 1837 par l'auteur de *Marcela* : « Si Lope avait voulu exprimer son idée en prose, elle n'aurait pas pu s'énoncer avec plus d'aisance. Les rimes sont tellement appropriées, tellement spontanées que, tandis qu'un autre se serait fatigué en les cherchant pour dire la même chose, le Phénix de nos génies aurait peiné pour les exclure. Or, c'est en ceci précisément que consiste la valeur des *redondillas* que j'ai citées : les vers ont dû se former simultanément dans le cerveau du poète, plus vite que la plume ne pouvait les écrire, avec une telle perfection de lignes qu'il est impossible de les rendre meilleurs². » Banville répètera, dans son *Petit traité de versification française* : « C'est que si vous êtes poète, le mot type se présentera à votre esprit tout armé, c'est-à-dire accompagné de sa rime... Le poète pense en vers et n'a qu'à transcrire ce qui lui est dicté³. »

Il faut, ajoute Bretón, que la rime soit neuve, l'assonance imprévue :

« Moins la consonance est vulgaire — mieux s'imprime dans l'esprit — tantôt la grâce d'une idée piquante, — tantôt la vertu d'un

1. Boris de Tannenberg, *L'Espagne littéraire*, Paris, 1903, p. 3 : « Merveilleux écrivain et artiste du vers bouffon comme Banville ou Rostand, il sut gagner cette gageure de concilier le lyrisme avec la comédie de mœurs contemporaines. »

2. *Escritores españoles contemporáneos*. Ochoa, t. I, p. 122 : « Si Lope hubiera querido expresar su idea en prosa, no hubiera podido producirse con mas lisura. Las rimas son tan adecuadas, tan espontáneas, que así como otro las hubiera buscado con fatiga para decir lo mismo, el Fénix de nuestros ingenios hubiera sudado para esculirlas. Pues precisamente consiste en esto el mérito de las redondillas citadas; en que sus versos hubieron de formarse simultáneamente en el cerebro del poeta con mas rapidez que puede escribirlos la pluma, y tan perfectos en su línea que es imposible mejorarlos. »

3. Banville, *Petit traité de poésie française*. Éd. Charpentier, 1899, pp. 50 et 53.

précepte sublime. — Y a-t-il rien d'insipide comme une stance — où la muse gémit sous le poids — d'*osos* avec *abas*, d'*aras* et d'*eras* ¹ ? »

Banville reprendra : « Votre rime sera riche et elle sera variée. C'est-à-dire que vous ferez rimér ensemble, autant qu'il se pourra, des mots très semblables entre eux comme *son* et très différents entre eux comme *sens*... C'est pour la même raison que vous éviterez comme la peste les accouplements avilis par leur banalité ². » En conséquence, pour se justifier d'avoir « mis le trivial après l'exquis », le poète espagnol vantera l'incroyable richesse de sa langue maternelle qui peut accueillir tous les styles, prendre tous les tons, descendre du zéphyr céleste à la *jácara* grossière, par une sorte de liberté anarchique, vrai parfum du terroir et bénédiction pour celui qui rime :

Y hasta cierta anarquía en él asoma
Fruta quizás indígena del clima)
Que es una bendición para el que rima ³.

« Le vers est la forme optique de la pensée, déclarait Hugo dans sa *Préface de Cromwell*; voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique ⁴. » Bretón a retenu l'idée : « Comment contester qu'une plaisanterie, un trait de caractère, une maxime importante se grave mieux dans l'esprit des auditeurs grâce aux caresses de la rime (*con el halago de la rima*) ⁵ ? »

1. T. V, p. 354 :

Cuanto es ménos vulgar la consonancia
Tanto más en el ánimo se imprime,
Ya la sal de un concepto y la elegancia,
Ya la oportuna máxima sublime.
¿Hay cosa más insulsa que una estancia
En que la musa bajo el peso gime
De *osos* con *abas* ó con *aras* *eras*... ?

2. Banville, *ib.*, p. 75.

3. Bretón, t. V, p. 354.

4. *P. de Cromwell*, Hetzel-Quantin, p. 33.

5. *Escritores españoles contemporáneos*, p. 125 : « Cómo negar que un chiste, un rasgo de carácter, una máxima importante, se graban mejor en el ánimo del auditorio con el halago de la rima ? » Voici d'ailleurs un passage qui rappelle de très près la théorie de Hugo sur la convention au théâtre : « Si es forzoso pues renunciar á una imitacion perfecta; si el espectador hace al poeta tácitamente ciertas concesiones en gracia del placer que aquel le promete, ¿ le negará la que mayor recreacion ha de causarle ? Si tolera que un alemán hable castizamente la lengua de Cervantes, ¿ no consentirá con menos repugnancia que el avaro y celoso *Don Roque de Urrutia* cuente sus cuitas y debilidades al malicioso *Muñoz* en verso castellano ? » (P. 122.)

Mais il en tire cette conséquence imprévue : « Un drame dont le spectacle est imposant et somptueux, celui où l'on débat de grands intérêts publics, où l'on met en jeu des passions véhémentes, de violents combats entre la vertu et le mal, peut se soutenir indépendamment du secours de la rime, le sujet possédant par lui-même d'autres attraits, encore qu'il n'en existe pas d'aussi puissant. Mais la comédie proprement dite, celle qui a pour objet d'attaquer avec les armes d'une satire spirituelle et polie certains travers sociaux qui ne rentrent pas dans la sphère des crimes, représentant les caractères et les mœurs que nous observons chaque jour, doit être nécessairement peu ambitieuse dans ses vues, simple dans sa forme, plus attentive à capter la bienveillance du spectateur par la vivacité aiguë du dialogue et par l'harmonie du langage que par une action tumultueuse et effrayante¹. » Il est vraiment singulier qu'ici Banville professe une théorie exactement calquée sur celle du poète espagnol : « La comédie ne peut pas plus qu'elle (la tragédie) se passer de l'élément lyrique sous une forme ou sous une autre... Si jamais la comédie est menacée de périr chez nous pour un temps, et ce malheur est peut-être plus près de nous que nous ne voudrions l'avouer, c'est en se retrempant et en se vivifiant dans l'ode qu'elle ressuscitera et renaîtra. » Coïncidence plus notable encore, le mètre qu'il recommande, c'est précisément l'octosyllabe de la *comedia* espagnole : « mais, comme dit un proverbe ancien, Jupiter affole ceux qu'il veut perdre et c'est ainsi que nos auteurs comiques ont cru bien à tort progresser en ôtant à la comédie légère le gracieux et dansant couplet de Vaudeville, qui était comme le dernier ressouvenir de

1. *Escrilores españoles contemporáneos*, p. 124 : « Un drama cuyo espectáculo sea imponente y suntuoso, aquel en que se agiten altos intereses públicos, ó se pongan en juego vehementes pasiones y recios combates entre la virtud y el crimen, puede sostenerse sin el auxilio del verso, porque lleva consigo la fábula otros alicientes, bien que ninguno tan poderoso; pero la comedia propiamente llamada así, esto es, aquella que tiene por objeto el atacar con las armas de sazónada y culta sátira ciertos vicios sociales, que no entran en la esfera de los delitos, retratando caracteres y costumbres que cada día observamos, ha de ser forzosamente poco ambiciosa en sus miras, muy sencilla en sus formas, y mas atenta á captarse la benevolencia del espectador por la viva agudeza del diálogo y por la armonía del lenguaje que por lo ruidoso y tremendo de su accion. »

son origine... enfin, il ne faut pas oublier qu'à son origine, en France, la comédie se servait non du majestueux et terrible alexandrin, mais du *vers ailé, chantant de huit syllabes*¹. »

Bien plus, on avait lu devant l'Académie royale d'Espagne, un jour de réception, avant 1840, ce développement dont la teneur annonce les *Odes funambulesques* : « La *rima inspiratrice*, a dit un poète italien; on pourrait en dire autant de la mesure : deux difficultés qui sont d'un vrai secours à celui qui en triomphe. Quelqu'un, parmi l'illustre assistance, aura sans doute vu à Paris, il y a de cela quelques années, l'incomparable Ravel, l'un de ces artistes qu'on désigne là-bas par le nom savant d'acrobates ou de funambules (*acróbatos ó funámbulos*), lequel exécutait sur la corde raide, bien entendu sans s'aider du vulgaire balancier, tous les pas qu'avait imaginés la Terpsichore de cette époque. Ses rivaux de la terre ferme, les Vestris, les danseurs fameux du grand Opéra, s'émerveillaient de son aisance, de sa grâce et de sa force. Ils allaient également se pénétrer d'humilité; car il les dépassait infiniment, quand il en venait à la cabriole, grâce à l'impulsion du corps élastique sur lequel il s'appuyait, et qui l'envoyait, au moindre appel, jusque dans les nues : sylphe d'un nouveau genre, prodige né de la difficulté vaincue². » Le récipiendaire, c'était Juan María Maury, l'auteur de *l'Espagne poétique*, un choix de poésies castillanes traduites en vers français, dont l'ouvrage fut très favorablement accueilli, lors de sa publication, en 1826 et en 1827, par les *Débats*, et qui fit imprimer à Paris, en 1840, son grand

1. Banville, *ib.*, p. 147, 150.

2. *Escritores contemporáneos*, t. II, p. 389 : « La *rima inspiratrice*, ha dicho un poeta italiano : otro tanto puede decirse de la medida; dificultades ambas de verdadero auxilio al que las vence. Alguno de los claros circunstantes habrá por ventura visto, años hace, en Paris, al incomparable Ravel, artista de los que cultamente se llaman allá acróbatos ó funámbulos : quien, sin valerse, por supuesto, del innoble chorizo, ejecutaba en la maroma cuantas mudanzas tenia ideadas la Terpsicore de aquellos tiempos. Iban sus rivales de tierra llana, los Vestris y demas bailarines de la gran Opera, á maravillarse de su soltura, gracia y poder. Y á llenarse de humildad; pues al llegar á la cabriola, los ponía á inmensa distancia; merced al rechazo del cuerpo elástico donde estribaba, que á pocos envites, le rebotaba por esos cielos. Silfo de nueva especie : fenómeno hijo de la dificultad vencida. »

poème d'*Esvero y Almedora*. Les premières *Odes funambulesques*, commencées en 1845, ne paraîtront qu'en 1857. Qu'en faut-il conclure? Pour établir ou supposer que Banville a connu la littérature espagnole ou fréquenté Juan María Maury, les témoignages nous font défaut. Mais on constatera qu'il a vécu d'assez bonne heure dans l'entourage de Théophile Gautier. On notera, au surplus, que celui-ci a transposé, dans *España*, une chanson de Bretón, la *Manola*; qu'il a essayé, une fois au moins, d'introduire chez nous la double assonance *a u*; qu'il a toujours témoigné, de même que son disciple, une prédilection marquée pour la strophe de quatre vers de huit syllabes, purement française d'origine, mais dont la structure et l'emploi font penser à la *redondilla*. Il n'est donc pas impossible, quelque invraisemblable que paraisse une influence de la versification espagnole sur la nôtre, d'admettre qu'on n'a pas ignoré en France, entre 1840 et 1845, chez quelques amateurs distingués des choses d'outre-monts, une tentative comparable à celle de Banville et dont la priorité ne saurait être contestée¹.

1. La métrique espagnole n'a rien ajouté à ce que nous possédions déjà. On ne doit pas prendre au sérieux dans *España* (*Poésies*, t. II, p. 113) la seguidille intitulée *La manola*, qui vient d'une *letrilla* de Bretón. Cependant Gautier a composé un *romance* construit sur la double assonance des Castillans :

Monté sur son fidèle barbe
Vêtu d'un albornoz d'azür
Emblème d'amour et de foi
Le vaillant Grenadin Gázul....

(T. II, p. 279.)

C'est une tentative isolée qui n'a laissé aucune trace.

Mais l'étude, même superficielle, de la versification espagnole a pu attirer l'attention des romantiques sur le quatrain et le quintain. Voici par exemple une strophe de Hugo qu'on peut ramener à la *redondilla* en prenant à la lettre cette règle établie par Banville : « Si une strophe est combinée de telle façon qu'en la coupant en deux on obtienne deux strophes dont chacune sera individuellement une strophe complète, elle n'existe pas en tant que strophe. »

Tandis que l'étoile inodore
Que l'été mêle aux blonds épis
Émaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore,
Avant que de fleurs dépeuplés
Les champs aient subi les faucilles,
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés.

(*Orientales*. Les Bleuets.)

D'ailleurs on trouve en français toutes les combinaisons du quatrain ABAB,

V

Bretón a tiré le plus heureux parti des trois éléments sur lesquels repose la versification espagnole et qui sont la quantité, l'assonance et la rime.

Ce que Baïf avait tenté vainement chez nous, les Espagnols ont pu le réaliser, au moins dans la poésie pastorale¹. A l'exemple des italianisants du xvi^e siècle, instruit par le succès plus récent de Meléndez et de l'école de Salamanque, Bretón compose, avant 1831, des *anacréontiques*. Il emploie, comme ses devanciers, deux sortes de vers, l'*anfibráquico hexasilabo*, et le *yámbico heptasilabo*, également appelé *anacreóntico*. Le premier de ces mètres oscille entre le rythme trochaïque et

ABBA, AABB. Dans Ronsard, l'épithaphe de Marulle est un spécimen parfait de *redondilla* :

Dites bas de bonnes paroles,
Muses, et avec mes chansons
Accordez doucement les sons
De vos luths et de vos violes.

Ce qu'il y a peut-être de plus original à noter chez Hugo, c'est l'emploi du refrain dans la poésie héroïque :

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle

(*Orientales*. Marche turque.)

On reconnaît l'*estribillo* des romances espagnols :

Alarma capitanes
Suenen, clarines, trompas y atabales.

(Cité par Bello, *Opúsculos gramaticales*, Madrid, 1890, t. I, p. 359.)

Quand on passe à Banville, il faut reconnaître que les analogies sont beaucoup plus frappantes. Il a remis à la mode la chanson qui est en somme l'exact équivalent de la *letrilla*. Il a l'air de reconnaître lui-même que le genre est importé d'ailleurs. « En créant (ou renouvelant) ce genre, j'ai commencé par parodier des odes de Victor Hugo pour partir d'un thème connu... Mais, je le répète, il fallait faire comprendre par des exemples les conditions du genre que je voulais *acclimater* chez nous, etc... » (*Odes funambulesques*, éd. Charpentier, 1900, p. 198.)

Si l'on veut se faire une idée, par un exemple, de la *letrilla* des Espagnols, on peut choisir *Le flan dans l'Odéon*, p. 101, où le vers est répété à la fin de chaque strophe, — ou bien *Monsieur Jaspin* (p. 139), où revient l'expression « l'Estaminet de l'Europe » ; — ou bien *La sainte Bohème* (p. 171), toutes les strophes étant suivies du même refrain.

1. On voit que les Espagnols, en imitant les Latins et les Grecs, confondent deux choses essentiellement distinctes, l'accent tonique et la quantité. « Las acentuadas de los metros modernos hacen el oficio de las antiguas largas. » (Bello, *Opúsculos gramaticales*, t. I, p. 420.) C'est à cet ouvrage excellent que nous empruntons les définitions qui suivent.

le rythme de l'amphibraque. Mais on reconnaît parfois, chez le disciple studieux d'Alberto Lista, le type *anfibráquico* à l'état pur.

Tus ójos me-abrásan ˘ — ˘ / ˘ — ˘
 No créas empéro¹. ˘ — ˘ / ˘ — ˘
 (T. V, p. 309.)

Le vers anacréontique, d'autre part, n'a qu'un accent nécessaire, celui de la sixième syllabe. Comme on admet l'anapeste, le poète use à l'occasion de cette licence.

A tí díjes y flóres². ˘˘ — / ˘˘ — / ˘
 (T. V, p. 310.)

Il est pourtant capable, aussi bien que Villegas, de reproduire, avec toute son agilité, le mouvement iambique.

Tan débil cómo váno³. ˘ — / ˘ — / ˘ — / ˘
 (P. 310.)

Il n'oubliera pas, en écrivant pour le théâtre, que les combinaisons de cette musique artificiellement renouvelée des Grecs peuvent s'adapter, en raison même de leur monotonie cadencée, à l'expression de la candeur langoureuse⁴.

La forme la plus ancienne et la plus naturelle de la versification espagnole, c'est le grand vers assonancé, dit vers de romance, qu'on s'est habitué de bonne heure à couper en deux octosyllabes. L'assonance peut être simple, quand la dernière syllabe est accentuée (*aguda*), double quand la dernière syllabe est atone (*grave*). Écartant les voyelles qui sont fréquem-

1. « Tes yeux m'enflamment. » — « Ne crois pas cependant... »

2. « A toi des bijoux et des fleurs. »

3. « Aussi faible que vain. »

4. Dans ses odes, la strophe de 4 vers est composée de 3 hendécasyllabes et d'un *adónico* ou pentasyllabe dactylique :

Cárdeno lábio — ˘˘ / —

On y trouve toutes les formes de l'hendécasyllabe, même le *sáfico* : Ex. :

Tángo — el — engaña, la codicia, — el miédo (T. V, p. 13.)
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

On constate en effet que la 1^{re} syllabe est accentuée, que les syllabes 2 et 3 sont brèves, ainsi que la 6^e et la 7^e; que l'hémistiche se termine par une syllabe atone, enfin qu'il n'y a pas d'élision à la césure. Le vers est gâté cependant par deux imperfections : *tángo-el* peut être considéré comme long; de plus, *engaña* est alourdi par les deux consonnes.

ment associées en castillan, Bretón s'est bien gardé de suivre Moratín qui s'en tenait le plus souvent à trois combinaisons et les répétait à satiété. Systématiquement, il a recherché les assonances en *u* et en *o*, qui sont les plus difficiles, en même temps que les plus harmonieuses de la langue. Ex. : *ua*, *oa*, *ue*, *oo*, *uo*, *oe* ¹. Il préfère l'assonance aiguë parce qu'elle est rare (*a*, *e*, *i*, *o*, *u*), comprenant qu'elle peut servir à mettre un mot en vedette, ce qui l'oblige à puiser dans tous les vocabulaires, dans celui de la musique, du dandysme, de la politique. C'est ainsi qu'on voit surgir à la fin des octosyllabes pairs, quand il veut cribler le romantisme français d'allusions sarcastiques, les noms du libraire *Denné*, de *Federico Soulié*, de *Broussais*, la locution *sepa comprender* qui évoque la femme incomprise et *maldita seas mujer* ², malédiction à la Dumas; ou, dans une satire contre la mondanité cosmopolite, un fatras de gallicismes amusants, *écarté*, *soaré*, *balancé*, *moaré* ³; ailleurs la répétition de l'*o* justifiera *gro*, *polisson*, *fi donc*, *comm' il faut* ⁴; avec les *a* défileront tous les barbarismes parlementaires : *frase sacramental*, *estado excepcional*, *instinto monacal*, *volo de indemnidad*, *notabilidad*, même *ojalá*, interjection sur laquelle on a formé *hojalalero* ⁵. La virtuosité devient par là même le plus sûr auxiliaire de la verve bouffonne.

En ce qui regarde la poésie rimée, on ne saurait faire un mérite à Bretón, pas plus qu'à ses contemporains Zorrilla, Espronceda, Gertrudis Gómez de Avellaneda, Ferrer del Río, de s'être assimilé — certes avec moins de bonheur que d'application — les artifices des *Ballades* et des *Orientales* :

Más nieve que en el Moncayo
 Cayó?
 Yo idilios, yo cantinelas¹
 Helás!⁶

(T. V, p. 219.)

1. T. V. *ua* p. 253, *oa* p. 263, avec une complication, car ce sont des *esdrújulos*, *ue* p. 302, *oo* p. 323, *uo* p. 328, *oe* p. 335.

2. T. V, p. 280.

3. T. V, p. 285.

4. T. V, p. 290.

5. T. V, p. 293.

6. « Il est tombé plus de neige que sur le Moncayo. » — « Moi des idylles, des cantilènes, hélas ! » — Voici quelques preuves de cette influence exercée par nos

On comprend mieux qu'il ait cultivé, en vrai disciple de l'école sévillane, les genres à forme fixe, dont la complication devait le séduire, particulièrement les *terze rime* et les *octaves*, deux rythmes d'importation italienne mais constamment employés en Espagne, l'un dans la satire, l'autre dans l'épopée. Bien qu'il se réclame explicitement d'Ercilla et de Camoëns, on peut considérer comme une gageure son grand poème de la *Desvergüenza*, où l'humoriste, jaloux de réaliser l'impossible, se fait fort d'utiliser pour l'expression des idées triviales un moule héroïque, la strophe ABABABCC. « Les difficultés, dit M. Piñeyro, y sont cherchées, accumulées à dessein, les *réussites* fréquentes et tout à fait ingénieuses¹. » Or, la véritable originalité du poète, ce fut, à ce qu'il semble, de rajeunir la *letrilla*, sorte de chanson populaire avec un refrain constitué par la répétition d'un mot, d'un vers ou de plusieurs vers, dont les couplets varient à l'infini, et qu'on peut approximativement se représenter chez nous d'après le rondeau ou la ballade, encore qu'il existe une différence essentielle entre ce cadre et les nôtres : le nombre des stances, pour les Espagnols, n'est pas limité. Essayant toutes les combinaisons imaginables de rimes², qu'elles fussent ou non usitées avant lui, Bretón

poètes sur la versification espagnole : Le procédé des *Djinns* se retrouve dans *El estudiante de Salamanca* d'Espronceda, dans *Un testigo de bronce*, dans *la Azucena silvestre* de Zorrilla. Éd. Baudry, t. I, pp. 470 et 516. (La pièce de Hugo avait d'ailleurs été traduite en vers castillans sous le titre de *Los Duendes* par doña Gertrudis Gómez de Avellaneda.) Voici, d'autre part, un rythme de la Pléiade que Zorrilla ne pouvait découvrir que dans les *Odes et Ballades* (épigraphe de *Pluie d'été*) :

L'aubépine et l'églatin
Et le thym,
L'œillet, le lys et les roses
En cette belle saison
A foison
Montrent leurs robes écloses.

(Remy BELLEAU.)

De la luna á los reflejos,
A lo lejos,
Arabe torre se ve;
Y el agua del Darro pura
Bate obscura
Del muro el lóbrego pié.

(T. I, p. 60.)

Ajoutons la préférence accordée par les romantiques d'Espagne au vers de 11 syllabes, lequel tient la place de notre alexandrin.

1. Piñeyro. *El romanticismo en España*, p. 218 : « las dificultades están buscadas, adrede acumuladas y las *réussites* son frecuentes é ingeniosísimas. »

2. Nous donnons pour l'établir un spécimen des *letrillas* où tous les vers riment entre eux :

Let. 2. AABBA
5. ABAAAB
8. ABBC
9. ABBACC

Let. 10. ABABCC
11. AABBACC
12. ABABCC
13. ABBACC

a pris un plaisir de virtuose à dépasser Quevedo, à vaincre Góngora. Il s'astreint, comme dans la villanelle française, à employer deux refrains :

Si á ser cortejo se humilla
Luis de una vieja infernal,
Y aunque murmura la villa
Poco le importa, con tal
Que la bruja le mantenga,
Allá se las avenga.

Si el pico y el azadon
No puede Gil soportar
Y prefiere ser ladron,
Sabiendo que ha de llevar
Calcetines de Viscaya¹,
Allá se las haya.

Vous a-t-on conté fleurette
Aux bords du nouveau Lignon.
Près de Marie-Antoinette?

Des fleurs sur votre houlette,
Un surnom sur votre nom,
Fûtes-vous pas bergerette?

(Cité par Banville, p. 213.)

Let. 12.

ou bien il prend la liberté d'introduire, après chaque strophe, un proverbe nouveau (let. 19). Tantôt nous le voyons intercaler, afin de rompre la monotonie, des *versos sueltos* (indépendants).

Ex. A A x x B B
A B B A A C x C,

Tantôt il emploie concurremment la rime, l'assonance et les *esdrújulos*. Il est incontestable que les proparoxytons contribuent, dans la poésie légère, à marquer l'intention burlesque. On sait que les Italiens ont toujours aimé la terminaison dactylique, à tel point que l'Arioste a pu écrire en *sdrucchioli* la plupart de ses comédies : *La cassaria*, *I suppositi*, *La lena*, *Il negromante*, *La scolastica*. Quoique Bretón ait construit sur ce

Let. 14. ABABCCDD

17. AABBC

21. AABBCDD. 2 v. pl. courts.

22. ABBACDD

26. AABBCDCD

29. ABABCCDDEE

30. AABCBCDDEF

32. AAABBA. 2 vers plus courts.

Let. 33. AABCBC

37. ABBAACCCDDC

38. AABCCBDD

39. ABABCD

40. AABABCCDD. 2 v. pl. courts.

44. ABBACDD

51. ABABCCC

Tome V.

1. « Si Louis se dégrade jusqu'à être le sigisbée d'une vieille infernale et si, quand la ville en murmure, il s'en moque, à condition que la sorcière l'entretienne, qu'il s'arrange ! Si Gil, incapable de manier le pic et la pioche, préfère le métier de larron, sachant qu'il portera des chaussettes de Biscaye, c'est son affaire ! (T. V, p. 145.)

type une scène entière de *Los tres ramilletes*, ainsi qu'un romance intitulé *Salgamos de Madrid*¹, il préfère combiner librement toutes les cadences :

No hay más primor en el variado acento?

Mas basta ya de critica infecunda

Y perdonadme; oh *colegas*! la tunda².

(T. V, p. 437.)

Dès 1831, la tentation lui est venue d'appliquer les mêmes principes au théâtre, de réhabiliter les mètres variés de l'ancienne *comedia*. Il proteste vigoureusement, dans son Discours de réception à l'Académie, contre la *Poétique* de Martinez de la Rosa, lequel proposait de s'en tenir au seul *romance*³ : « En ce qui regarde le mètre qui convient le mieux à ce genre de compositions, j'ai aussi le malheur de ne pas être absolument d'accord avec certains de nos théoriciens modernes. Ils veulent qu'on écrive invariablement les comédies en romance octosyllabique, prétendant que c'est le rythme qui s'écarte le moins de la prose. Il en est qui n'admettent qu'une assonance pour le romance de tout un drame, d'autres permettent qu'on change l'assonance après chaque acte, et c'est ce qu'on a fait tant qu'on a obéi aveuglément sur ce point à l'autorité de raisons plus spécieuses que fondées. Moi-même, s'il m'est permis de rappeler mes travaux imparfaits, j'ai payé plus d'une fois mon tribut à la tradition établie, mais je confesse que je suis quelque peu fâché de ma docilité et ce regret ne vient pas du caprice, mais de la conviction. La lecture des dramaturges espagnols et ma propre expérience m'ont fait voir que si le romance se prête mieux au dialogue que tout autre genre de versification, étant donné qu'il ne se divise pas en strophes et qu'il n'y a de consonance que pour les voyelles des vers pairs, il est également certain d'autre part

1. Sc. XIX. Les trois bouquets; Sortons de Madrid.

2. « N'y a-t-il pas, quand l'accent varie, un tout autre charme? Mais trêve, désormais, à la critique inféconde et pardonnez, ô mes collègues, la volée de bois vert. » Le poète, voulant faire de *colegas* un *esdrújulo*, a changé l'accent par dérision.

3. Voir dans le *Bulletin hispanique*, octobre-décembre 1901, l'édition de l'*Arte nuevo de hacer comedias*, annotée par M. Morel-Fatio (commentaire du vers 307).

que cette demi-rime, quand elle se prolonge longtemps sur la même clef, se remarque plus qu'il ne convient et arrive à fatiguer par sa monotonie. *Eo, eo, eo*, répété cinq cents fois ou plus, sans trêve, et toujours à une place déterminée, produit à la fin un ronron (*sonsonete*) fastidieux; comme on doit éviter les répétitions fâcheuses, on a de la peine à trouver dans les scènes suivantes les mots assonancés qui se pressaient au début sous la plume du poète, surtout quand on se sert des romances à finale accentuée, ou même d'autres qui sont moins faciles à construire que le type auquel j'ai fait allusion plus haut. Quant aux rimes proprement dites, elles ont l'avantage de changer souvent; l'harmonie, d'autre part, se remarque mieux. Bien que la difficulté soit plus grande en apparence, le poète risque moins de s'exprimer d'une manière impropre, car une ou deux rimes, combinées à plaisir, se présentent mieux qu'une assonance nouvelle et forcée après quatre cents autres. Si nous examinons notre théâtre du *xvii^e* siècle, nous verrons que les mètres qui peuvent s'adapter au dialogue sont très nombreux, surtout parmi les vers courts (*de arte menor*); quand on les fait alterner avec discrétion, quand on introduit de la variété à propos, il en résulte pour la comédie un charme que ni le romance, ni aucun rythme employé exclusivement ne saurait lui donner¹.

1. *Escritores españoles contemporáneos*, t. I, p. 125 : « En cuanto al metro que mas convenga á este género de composiciones, tengo tambien la desgracia de no estar completamente de acuerdo con algunos de nuestros modernos preceptistas. Ordenan estos que las comedias se escriban precisamente en romance octosílabo, porque dicen que es el que menos se aleja de la prosa; hay quien solo admite una asonancia para el romance de todo el drama, otros permiten que en cada acto se varíe el asonante, y así se ha hecho mientras ciegamente se ha obedecido en ese punto á la autoridad de razones mas especiosas que fundadas. Yo mismo, si me es lícito recordar mis imperfectos trabajos, he pagado mas de una vez tributo á la costumbre establecida, pero confieso que estoy algo pesaroso de mi docilidad, y mi pesar no es obra del capricho, sino del convencimiento. La lectura de los dramáticos españoles y mi propia esperiencia me han hecho ver que, si bien es verdad que el romance se presta al diálogo mas que otro género cualquiera de versificación, porque no suele dividirse en estrofas y porque solo consueñan las vocales de sus versos pares, tambien es cierto que esta media rima cuando se prolonga mucho en la misma clave se percibe mas de lo que conviene y llega á fatigar por su monotonía. *Eo, eo, eo*, quinientas ó mas veces repetido, sin tregua y siempre en lugar determinado, produce al fin un sonsonete fastidioso y, si han de evitarse repeticiones molestas,

Cette page est des plus instructives. Elle nous rappelle que Bretón a commencé (dans *Los dos sobrinos*, dans *Á Madrid me vuelvo*¹), par suivre en disciple respectueux les errements de Moratín, qu'il s'est instruit peu à peu, soit en lisant les anciennes *comedias* pour les refondre, soit en méditant les arguments de Böhl de Faber² qui, disciple des Schlegel, prenait le contre-pied des théories de Luzán. S'est-il cru obligé comme il voudrait nous le faire entendre dans la phrase qui suit le passage que nous avons cité, de s'en tenir exclusivement au *romance* et à la *redondilla*? Nous avons peine à l'admettre, étant donné qu'il s'est bel et bien permis, en dépit de la règle qu'il énonce en 1837³, de les faire alterner dans une même scène et qu'on retrouve dans *Marcela*, pièce révolutionnaire entre toutes, non seulement les formes les plus variées et les plus difficiles du *romance* (qui sont, nous l'avons montré plus haut, les assonances graves en *oa*, *oe*, *ue*, *uo* et les assonances aiguës en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*), mais encore les *redondillas*, les *quintillas*, les *décimas*, les hendécasyllabes, un sonnet, deux *letrillas*, c'est-à-dire toute la métrique de l'*Arte nuevo* de Lope, sauf les octaves et les tercets, rythmes trop savants qu'il est à peu près impossible d'adapter à la peinture de la vie bourgeoise et d'utiliser pour l'expression des idées moyennes. De même Calderón avait écarté, dans l'intérêt même de la vraisemblance, le vers de *arte mayor*, l'iambique non rimbé, les chansons cons-

las palabras asonantadas, que en la primera escena se agolpan á la pluma del poeta, se hallan con pena en las siguientes, y mas cuando se hace uso de romances con rima aguda, ú otros cuya construccion no es tan fácil como la del que acabo de insinuar. Ciertos metros de rima entera ofrecen la ventaja de variarla con frecuencia, ya que su armonía es mas pronunciada. Con ellos, aunque á primera vista parezcan mas difíciles, corre menos peligro el poeta de espresarse impropriamente, porque uno ó dos consonantes, combinados á placer, ocurren mas bien que un asonante nuevo y forzado despues de cuatrocientos. Si examinamos nuestro teatro del siglo xvii, veremos que son muchos los metros aplicables al diálogo, particularmente entre los de arte menor, y que variados con discrecion y oportunidad dan á la comedia un atractivo que ni el romance ni otro alguno esclusivamente empleado le pueden comunicar. »

1. Dans *Los dos sobrinos*, 1^{er} acte, *io*; 2^e, *aa*; 3^e, *ia*; 4^e, *ea*; 5^e, *eo*. — Dans *Á Madrid me vuelvo*, 1^{er} acte, *ae*; 2^e, *ea*; 3^e, *eo*.

2. Cités par M. Morel-Fatio dans la note mentionnée plus haut.

3. Voici l'opinion exprimée par Bretón dans son discours : « Pero si se consultase mi insignificante voto sobre los metros mas generalmente adaptables al drama, y sobre todo, al drama cómico, diria que el romance y la redondilla libremente alternados, son preferibles á los demas, cuidando de no emplear ambos dentro de una misma escena. » (P. 126.)

truites à l'italienne¹. On notera, au surplus, que chez Bretón le sonnet, malgré sa complication, n'a rien qui doive surprendre, attendu qu'il n'est pas improvisé, mais composé à loisir par le poète Amedeo Tristan del Valle et que Marcela, à qui il est destiné, l'a non pas entendu, mais lu. De même, quand les amis de Sainte-Beuve, inaugurant une réforme analogue dans la poésie lyrique et personnelle, ont essayé, vers la même époque, de remettre en honneur la versification de la *Pléiade*, ils n'ont retenu que les cadences légères, gracieuses, vraiment françaises, en négligeant, de propos délibéré, les strophes et les antistrophes de l'ode pindarique.

Il reste à examiner sommairement s'il existe, chez Bretón, un rapport nécessaire entre le rythme et le sentiment de ses personnages. Du moment qu'il étend l'emploi du *romance*, utilisant dans une même pièce toutes les combinaisons de voyelles connues ou prévues en castillan, peut-on dire que ces voyelles, outre leur valeur musicale, offrent par elles-mêmes, et de manière à la rendre sensible pour les spectateurs non prévenus, une signification d'ordre psychologique? En France, nous admettons sans difficulté que le choix des rimes contribue, dans le prologue du *Moïse* d'Alfred de Vigny, à rehausser la couleur, à renforcer l'éclat d'une description large et majestueuse; et nous savons que l'harmonie des mots à désinence plaintive accroît dans la *Jeune Tarentine*, l'impression de douceur mélancolique. N'est-il pas légitime, à plus forte raison, de soutenir que l'assonance prolongée des Espagnols agit sur l'âme aussi bien que sur les sens des auditeurs, quand Böhl de Faber, après une étude approfondie de Calderón et des autres dramaturges du *siglo de oro*, n'hésite pas à l'affirmer. « Pour l'imagination, les *aes* expriment la sérénité et le contentement, les *oes* l'élévation et le sublime, les *ies* la violence, les *ees* la langueur et l'abattement, les *ues* l'horreur et le dégoût². » Théorie spécieuse que Bretón,

1. Schack, *Historia de la literatura y del arte dramático en España*, trad. de Mier, t. IV, p. 263.

2. Cité par M. Morel-Fatio, note au vers 307 : « Para la fantasía las *aes* expresan serenidad y contento, las *oes* elevacion y sublimidad, las *ies* violencia, las *ees* angüidez y abatimiento, las *ues* horror y disgusto. »

consciemment ou non, applique, on pourra le voir, dans la grande majorité des cas. Écoutons ces deux amoureux dont l'espoir ne connaît plus d'obstacles :

A E — ¿Podré hacer las diligencias....
— Desde mañana al instante.
— Yo supongo que tu tia
No reprueba nuestro enlace ¹.

(*El amigo mártir*, act. III, sc. iv.)

Et ce bon jeune homme, qui, après de burlesques mésaventures, persiste à célébrer sa belle :

O E Si la suerte nos opone
obstáculos....
— Nada temas:
será mi pecho de bronce ²;

(*El amigo mártir*, act. IV, sc. vi.)

ou le provincial, exaspéré par les sottises d'un neveu maladroït ³ :

I E Como es cosa tan difícil
que encuentre en Madrid amigos
un mancebo rico! Á miles
los tendrá si cada día
les da en Apolo un convite ³.

(*Ib.*, act. III, sc. ix.)

Observons, d'autre part, le désarroi d'un bureau de rédaction les jours où la copie manque :

E E Hoy tambien ha sido un día
tan escaso... ¡ni una muerte,
ni un mal motin, ni una mala
cencerrada!...
— Hay seis ó siete
artículos remitidos.
Pero ¡si son tan alevés ⁴!

(*La redaccion de un periódico*, act. IV, sc. v.)

1. « Est-ce que je pourrai commencer les démarches? — Oui, dès demain, aussitôt. — Je suppose que ta tante ne désapprouve pas notre union. »

2. « Si le sort nous oppose des obstacles — Ne crains rien, mon cœur sera de bronze. »

3. « Comme s'il était difficile pour un jeune homme riche de trouver des camarades à Madrid! Il en aura, et par milliers, s'il leur offre tous les jours un banquet à l'*Apolo*. »

4. « Cette fois la journée a été bien maigre. Pas une mort, pas la moindre émeute, pas le plus petit charivari! — On a remis cinq ou six articles, mais tellement perfides. »

Enfin le branle-bas d'un incendie :

U E ¿Qué has de hacer entre una nube
de soldados, de aguadores,
de albañiles?... no te apures¹.

(*El amigo mártir*, act. IV, sc. xiv.)

Il semble qu'on soit en droit de formuler, avec quelques réserves, les conclusions suivantes, si l'on compare attentivement toutes les scènes où Bretón emploie la même assonance. Invariablement unie à l'impression de sécurité et de calme, la tonalité *a* correspond à l'assurance, à la majesté sous la forme *aa*²; elle annonce la paix, la solution d'une crise sous la forme *ao*³; l'entraîne la désinvolture avec la terminaison aiguë *á*⁴. L'assonance en *o* s'accommode beaucoup mieux aux mouvements pathétiques. On peut en dire autant de *ua* et de *uo*, qui ne se distinguent pas essentiellement dans la phonétique espagnole de *oa*, *oo*⁵. Pourtant, le type accentué *ú* fait exception. Il oblige l'artiste à suppléer, par un tour de force, à l'insuffisance du vocabulaire, à déployer l'érudition la plus extravagante, à séparer les syllabes, à laisser la phrase

1. « Que ferais-tu parmi cette nuée de soldats, de porteurs d'eau, de maçons? Ne te désespère pas... »

2. *Redacción de un periódico*, act. IV, sc. 1 (Expression de l'amour confiant); *Muértele y verás*, act. I, sc. viii (enthousiasme du soldat qui part à la guerre); *Flaquezas ministeriales*, act. II, sc. 11 (espoir d'une veuve accueillie au ministère); *Un día de campo*, act. I, sc. 1 (sérénité du tuteur qui se propose d'épouser sa pupille); *No ganamos para sustos*, act. III, sc. 111 (héroïsme et sang-froid).

3. *Me voy de Madrid*, act. I, sc. 1 (femme qui met son mari en garde contre un séducteur); *Redacción de un periódico*, act. V, sc. xvi (le gouvernement achète le journal au lieu de punir le directeur); *El pro y el contra*, act. I, sc. x (réconciliation d'amoureux); *El qué dirán*, act. IV, sc. xi (dénouement heureux); *El novio y el concierto*, sc. xxviii (mariage); *Una vieja*, act. IV, sc. x (dénouement); *Vellido Dolfos*, act. I, sc. 111 (message de paix).

4. *á* aigu : *Marcela*, II, ix (désinvolture du capitaine); *Un novio para la niña*, I, vi (goutrecuidance); *Todo es farsa en este mundo*, I, 111 (forfanterie); *La redacción de un periódico*, II, vii (entrée du spadassin); *El amigo mártir*, III, 111 (sans gêne); *Una de tantas*, I, x (déclaration de l'amant faufaron); *Fernando el emplazado*, III, vii (courage des victimes); *Ella es él*, xi (provocation), etc...

5. Les assonances en *oa*, *oo*, *ua*, *uo* se trouvent principalement dans les drames *Elena*, *Fernando el Emplazado*, *Vellido Dolfos*, *No ganamos para sustos*. Voici pourtant quelques exemples tirés des comédies :

oa. *Me voy de Madrid*, I, ix (discussion); *Flaquezas ministeriales*, I, 1 (dispute); *Un día de campo*, II, vi (trahison).

oo. *Una vieja*, I, 1 (indignation); *Un día de campo*, I, xii; I, xix (explication orageuse et jalousie).

ua. *Muértele y verás*, II, 1 (inquiétudes au sujet de la guerre); *Una vieja*, IV, viii (guet-apens la nuit).

uo. *Todo es farsa*, II, iv (discussion); *Una vieja*, II, 1 (colère).

en suspens, à multiplier les gallicismes (*canezú*, *padedú*, *rendivús*¹), à mettre à contribution simultanément l'histoire, la géographie, la tradition catholique (*Calatayud*, *Bercebú*). Quand l'*e* se trouve répété, le poète songe d'ordinaire à provoquer la surprise (*e*)², à rendre la colère et la mauvaise humeur (*ea*), le tumulte (*eo*). L'assonance *i* suggère des idées de duplicité, de ruse et d'astuce (*ia*), d'hostilité (*io*). A ces observations générales, il conviendrait d'ajouter mainte remarque isolée portant sur le détail. Veut-il peindre la *cencerrada*, charivari qui s'impose en cas de remariage, Bretón usera librement de la cacophonie imitative :

Dios eterno ! aqui un perol
 en horrenda antifonia
 con un rajado esquilon,
 allí chicharras, allá
 cencerros en *fa* bemol,
 acá rin-rin un rabel
 allá plan-plan un tambor³.

(T. II, p. 290.)

1. Voir *Marcela*, I, III; *Me voy de Madrid*, III, VII; *Un día de campo*, III, III, etc.

Calderón avait déjà employé les mêmes procédés funambulesques, par exemple dans *Céfalo y Procris*, parodie de *Celos aun del aire matan*, pass. cité par Shack, trad. de Mier, t. IV, p. 491. On voit revenir à la fin des octosyllabes pairs : *re, fa, ut* — *Sahagún* — *bin, bon, bun* — *Talmud*, etc. — Un exemple choisi dans les *Odes funambulesques* fera mieux remarquer la valeur comique du son *u* ;

Nérait, Tassin et Grédelu
 Maintiennent l'art fougueux et chaste.
 Je préfère à *Tancrède* lu
 Nérait, Tassin et Grédelu.
 Comme Quimper, Honolulu
 Célèbre ces Talmas sans faste. (P. 131.)

2. *e* ; *Una de tantas*, xv (coquette démasquée) ; *El hombre pacífico*, xvii (coup de théâtre) ; *El que dirán*, IV, vi (perte d'un procès) ; *Día de campo*, III, i (résolution inattendue) ; *Una vieja*, I, ix (volte-face).

ea. *Flaquezas ministeriales*, V, xii (conspiration sournoise) ; *El qué dirán*, III, ii (accent de révolte).

eo. *Me voy de Madrid*, II, viii (châtiment) ; *El hombre pacífico*, I, xiv (désespoir romantique) ; *Flaquezas ministeriales*, IV, xviii (ministère renversé) ; *No ganamos para sustos*, II, iii (tumulte).

i. *Me voy de Madrid*, II, v (perfidie) ; *Un día de campo*, I, ii (astuce) ; *Una vieja*, III, iv (guerre entre deux rivaux).

ia. *El amigo mártir*, I, ii (déloyauté) ; *Flaquezas ministeriales*, IV, vi (concurrency sournoise).

io. *La redacción de un periódico*, I, ii (mauvaise humeur) ; *Una de tantas*, I, vi (récriminations) ; *Flaquezas ministeriales*, II, vii (dispute).

3. « Dieu du ciel ! ici, dans une horrible cacophonie, un chaudron avec une clochette fêlée, plus loin une crécelle qui grince, là des grelots en *fa* bémol, et rin-rin un crin-crin et plan-plan un tambour. » — *Chicharras* ne désigne pas

Par contraste, il introduira dans un sujet frivole des sonorités emphatiques : les cousins de province défilent avec une joviale outrecuidance que rend plus sensible encore la fanfare majestueuse des *ua*, des *oo*, des *ó*, des *aa*, des *á*, des *oa* (*Medidas extraordinarias*). Il est assurément difficile, en pareille matière, de dépasser la probabilité pour atteindre à la certitude. Un fait, du moins, semble acquis, c'est qu'un art savant, chez les bons poètes espagnols, préside au choix des voyelles.

Pour exprimer le dépit amoureux, la malice, l'attendrissement voilé d'ironie, Bretón emploie d'ordinaire la *redondilla*¹, qu'il transforme et rajeunit, remplaçant la combinaison traditionnelle ABBA, par le type AABB, calqué sur les anciens *ovillejos*, ou par le quatrain ABAB qui paraît d'importation française, toutes les fois qu'il songe à marquer la symétrie des ripostes, la désinvolture, la volubilité. Il use fréquemment de la *quintilla* (quintain)², rythme gracieux et sautillant, surtout dans ses premières pièces, de beaucoup les plus riches en mètres anciens. C'est à de rares intervalles qu'il accueille

à proprement parler une crécelle, mais un instrument particulier aux Espagnols, formé d'une peau tendue sur un cylindre et qu'on fait vibrer au moyen d'une baguette ou d'une ficelle enduite de poix, fixée au milieu de la membrane.

1. Par exemple dans *Marcela*, II, iv :

Vaya, hable usted con franqueza,
monosílabo señor
¿Soy yo causa de su amor?
— Oh desventura, oh flaqueza.

Voici les autres formes de la redondilla chez Bretón :

Oh dicha mía ¡ay cuán cara
la compro !
— Ay fragilidad
punible ! Ay ! quién lo pensara !
quién lo dijera ! A mi edad !

(*Una vieja*, II, II.)

(Ah ! Ya caíste en la red !)
Aquí le citaba usted...
sin duda para ir á misa,
mi señora doña Luisa.

(*Una vieja*, III, III.)

Mais Bretón ne s'est pas cru obligé de suivre à la lettre ce précepte de Lope : « Para las de amor, las redondillas. » (Vers 312.)

2. Les quintillas sont très nombreuses dans *Marcela*, *Un tercero en discordia*, *Elena*, *Todo es farsa en este mundo*, *La redacción de un periódico*, *El amigo mártir*. On en trouve déjà moins dans le second volume. Au début, il est clair que Bretón veut déployer toutes ses ressources. Il exagère sa manière, comme Hugo dans *Hernani*.

la *décima* ou dizain, moule classique de l'improvisation campagnarde. « Est-il un homme, s'écrie plaisamment certain rédacteur des *Españoles pintados*, qui ne sache lancer une bombe (*echar una bomba*), non pas de celles qui vous aplatisent, mais qu'on arrange en *décima* ou en *redondilla* à la fin d'un repas de noces ou d'anniversaire ¹? » On trouvera en belle place, dans *Un día de campo* ², l'un de ces avortons de la muse populaire. Bretón ayant cultivé la *zarzuela*, nous reverrons tous les types de la chanson, depuis les formes compliquées à l'italienne³ jusqu'à la *jota*⁴ de structure élémentaire et triviale. A l'occasion, la *seguidilla* devient un simple monologue, accusant avec une drôlerie irrésistible la joie semillante d'une vieille tentée par le démon ⁵. Quant à l'*hexasílabo anfibráquico*, il s'adapte harmonieusement au duo de l'amour jeune et candide :

Si al labio en que peno	o — o	o — o
La comparo yo,	o — o	o —
La rosa fragante		
Es pálida flor ⁶ .		

Et tandis que les notes un peu grêles de ce chalumeau rustique accompagnent discrètement les confidences de la timidité vaincue, de l'espoir qui s'enhardit, l'émotion poignante appelle un vers plus étoffé, l'*hendecasilabo*, tantôt construit sur l'assonance (*romance heróico*), tantôt combiné

1. *Españoles pintados*, p. 66 : « ¿Quién hay que no sepa echar una bomba (no de las que aplastan) disfrazada en *décima* ó *redondilla* al fin de un convite de boda ó cumpleaños? »

2. Act. II, sc. 1.

3. *Los solitarios*.

4. *Don Frutos en Belchite*, act. I, sc. ix. La jota est un simple quatrain assonancé.

5. *Una vieja*, act. II, sc. vii. La seguidille est composée de deux couplets, l'un de 4 vers de 7 syllabes et 5 syllabes alternés, l'autre de 3 vers dont le premier et le dernier sont de 5 syllabes et le deuxième de 7 syllabes.

6. *Un novio para la niña*, act. III, sc. 1 : « Si je la compare aux lèvres pour lesquelles je souffre, la rose odorante est une fleur sans éclat. »

Bretón s'est également servi des *endechas*, même des *endechas reales*. Par définition, ce genre est mélancolique. En voici un exemple tiré de *No ganamos para sustos*, act. I, sc. xxii :

¡ Y parte, y yo en mi pecho
ahogaba los sollozos !
ay amarga partida !
Ahora que nadie os ve, llorad, mis ojos !

avec l'*heptasilabo* dans la *silva*. Libre d'user de la rime ou de s'en affranchir, le poète, dès que la situation l'exige, altère la cadence iambique, suivant les démarches de la passion, les fluctuations du sentiment, passant de la violence impétueuse :

Conmigo aquí á la tumba
descenderás ! oh linda entre las lindas ¹, 000 —

à l'indignation contenue :

La amistad apacible
con que tú ahora, pérfida ! me brindas ². 00 —

En revanche, tout dans la *letrilla* contribue à souligner la parodie : d'abord la répétition (là, c'est le richard Don Donato retombant mécaniquement sur le mot *dinero*, argent, lequel résume sa philosophie) ³ ; les oppositions calculées (ici, l'héroïne, à chaque couplet de l'insupportable Agapito, le dandy, ajoute par dérision : « Patience ! Quel sot ! Mensonge ! ») ⁴ ; le son lui-même, dont l'âpreté renforce l'indignation du pacifique bourgeois, quand il se déchaîne, enfin excédé, contre son cousinage ⁵ ; et surtout les *esdrújulos*, soit qu'ils annoncent la volte-face de l'égoïste ⁶, soit qu'ils narguent la déconvenue de l'auteur sifflé ⁷. Ou bien la *letrilla* se prête au récit, à l'escrime de la conversation, faisant corps avec le dialogue ; ou bien détachée, telle dans *Gringoire* la *Ballade des Pendus*, elle assigne à la comédie sa véritable signification, la frappe d'une empreinte indélébile et lui fournit jusqu'à son titre (*Me voy de Madrid, ¿ Quién es ella ?*) : c'est d'après le morceau de bravoure que le public averti juge l'artiste, de même qu'on attend la *prima donna* aux vocalises.

Il n'en faudrait pas conclure que ce lyrisme est artificiel. Au début de sa carrière, comme tous les novateurs, Bretón abuse des singularités, des tours de force, des provocations,

1. *Marcela*, act. III, sc. XII : « Avec moi tu descendras jusqu'à la tombe, ô belle entre les belles. »

2. *Ib.* : « La paisible amitié qu'aujourd'hui tu m'offres, dans ta perfidie... »

3. *Un novio para la niña*, act. I, sc. V.

4. *Marcela*, act. II, sc. II.

5. *Medidas extraordinarias*, act. I, sc. XIII.

6. *Todo es farsa*, act. III, sc. XIV.

7. *Tercero en discordia*, act. III, sc. VI.

des surprises. Mais avec l'âge il s'apaise, renonce à heurter l'opinion, tend vers la simplicité que lui impose un souci plus constant de la morale¹. Aussi bien sa tentative est moins révolutionnaire qu'il ne semble au premier abord. Les Espagnols ont toujours admis la convention du vers, le jugeant indispensable au théâtre. Leur versification, plus facile que la nôtre, échappe moins au vulgaire. Notons d'ailleurs que Bretón s'en tient le plus souvent à l'octosyllabe, très voisin de la prose; au romance, qui s'appuie sur une longue tradition; à la redondilla, recommandée par tous les théoriciens², même par ceux du XVIII^e siècle. C'est à l'exemple des pseudo-classiques, de Quintana, de Gallego, qu'il adopte l'hendécasyllabe, ceux-ci ayant cherché et cru trouver l'équivalent dramatique de notre alexandrin. Si, dans certains cas prévus, il a recours aux mètres de la pastorale, c'est que la vogue de l'école arcadienne, le succès de Lista l'encourage et le justifie. Et quand il emploie concurremment dans une même pièce le *romance*, les *redondillas*, les *quintillas*, les *décimas*, il serait injuste d'oublier que trois précurseurs, Gorostiza, Castrillón, Javier de Búrgos, lui en avaient donné l'exemple. En supprimant d'autre part les vaines contraintes, en réclamant le droit de changer dans un même acte, dans une même scène, les combinaisons de voyelles, Bretón affranchit l'artiste. Son orchestration est plus riche que la nôtre, puisqu'elle fait intervenir non seulement la rime et la mesure, mais l'assonance et la quantité. D'où plus de liberté, partant plus de souplesse pour marquer l'intention comique.

VI

Or, une qualité chez Bretón prime toutes les autres, le don du rire. S'applique-t-il à faire œuvre sérieuse, il échoue. On peut négliger systématiquement les comptes rendus, très

1. Dans la *Escuela del matrimonio*, on trouve le *romance* (ia, e, ae, ao, uo, o, oo, a, io, oa), la *redondilla* sous la forme ABAB, l'heptasilabo, la silva.

2. Voir la note de M. Morel-Fatio (vers 307 de l'*Arte nuevo*).

nombreux d'ailleurs, de critique musicale et littéraire qu'il a insérés, de 1829 à 1832, dans le *Correo literario y mercantil*, la plupart d'entre eux se ramenant, suivant l'usage de l'époque, à de banales analyses où le nom du traducteur, même celui de l'auteur, est généralement omis. Quelques rares tentatives pour amener à son point de perfection l'article « de mœurs » ne laissent pas de rester bien inférieures aux pièces qu'il en devait tirer par la suite, l'humoriste perdant ses avantages et le meilleur de sa verve toutes les fois qu'il se prive gratuitement, afin de s'adapter aux conventions d'un genre qui n'est pas le sien, du secours de la rime. Si, après avoir écarté ses travaux d'érudition, dans lesquels il ne s'élève guère au-dessus d'une médiocrité consciencieuse, on en vient aux poésies, il est facile de s'apercevoir que ses « *anacreónticas* » ne sont ni plus ni moins fades que celles de tous les contemporains, et qu'il ne réussit dans ses odes, bien qu'elles soient irréprochables au point de vue du rythme, qu'à versifier des lieux communs, alors qu'il excelle dans la *letrilla*, burlesque par définition. De même que le drame, parce qu'il exige une ampleur véritable, une intelligence pénétrante des grands mouvements de la passion, lui a ménagé d'amères déceptions, ses efforts pour créer ou renouveler la comédie à thèse nous apparaissent trop souvent comme une erreur, comme une faute de l'artiste en contradiction avec sa propre nature. Mais on ne contestera pas qu'il est maître de lui-même et de son talent dans la forme spéciale et originale où tout converge vers la *gracia* ou l'effet comique.

L'irrésistible drôlerie des pièces de Bretón échappe à l'analyse. Essaie-t-on, malgré tout, d'en séparer les éléments, il apparaît en premier lieu qu'elle tient au calcul, à cette habileté du praticien consistant non pas à embrouiller les intrigues, — ce que Scribe et tous les charpentiers dramatiques estimeraient le comble de l'art, — mais à les simplifier, afin d'en régler harmonieusement et symétriquement les proportions. Et si, pour obtenir cet ajustage et cet emboîtement qui rappelle beaucoup plus qu'on ne le remarque d'ordinaire l'économie invariable et pourtant compliquée du théâtre grec, il ne craint

ni d'exagérer les caractères, ni d'admettre l'invraisemblance, ni de sacrifier le dénouement, à plus forte raison est-il opportun de constater qu'il emploie et dépense le meilleur de son talent à mesurer des ripostes, à enchâsser les idiotismes et les proverbes, à fractionner sa comédie en tirades, en couplets, chaque morceau lyrique ayant son rôle assigné d'avance, la *letrilla*, particulièrement, faisant office de parabase. D'où quelque chose d'aristophanesque, d'athénien, si l'on veut, dans cette organisation minutieuse et presque mathématique du détail.

Un second élément de la *gracia*, c'est le réalisme terre à terre. Si Bretón a connu le comique d'imagination, celui qui procède de l'imprévu, il n'a pas vu moins clairement que la ressemblance, poussée à son extrême degré de justesse, emporte le fou rire quand on la cherche ou quand on l'observe dans les ridicules extérieurs de la province, de la profession, de la catégorie sociale, non dans le fonds permanent des passions et des caractères, une certaine amertume se joignant, pour le contraire, au plaisir esthétique toutes les fois que le lecteur ou le spectateur se sent trop directement intéressé à une peinture qui l'oblige, en raison même de son exactitude, à faire sur lui-même un retour ou douloureux ou inquiet. De telle sorte qu'on voit, associés aux plus étranges déformations et rapetissements, dans les caricatures de ce Daumier madrilène, des traits qui sont d'une vérité photographique.

Mais la note originale, vraiment unique dans l'histoire de la parodie, c'est la bénignité et, si l'on peut dire, l'innocuité de la verve bretonienne¹. L'humour, en Espagne aussi bien qu'en Angleterre, ne va pas sans un arrière-goût de pessimisme et d'aigreur. Certes, on peut s'étonner de voir Bretón, inaugurant un genre inconnu, rompre avec la tradition de Cervantes et de Quevedo; il avait souffert lui-même; nous savons qu'il était susceptible de rancune, que les circonstances se prêtaient autour de lui — les pamphlets de Larra en sont

1. C'est un trait que J. Valera a fort bien noté : « Cierta benigna dulzura que mitiga, endulza y hace simpática hasta la más punzante de sus sátiras sin embotar por eso sus filos. » (*Historia general de España*, Barcelone, 1890, t. XXII, p. 267.)

la preuve — au déchaînement d'une ironie combative, les premières agitations du libéralisme rendant possible, comme au temps des *Chevaliers* et des *Guêpes*, un théâtre dont les hardiesses auraient dépassé les invectives de la « comédie ancienne », qui aurait vécu de ces personnalités haineuses auxquelles, pour des raisons qu'il ne faut pas toujours confondre avec la prudence, l'auteur de *Flaquezas ministeriales* a systématiquement renoncé. L'explication de cette anomalie, il semble qu'on la doive chercher moins dans la vie du poète que dans cette allégresse d'imagination qui lui permettait d'effleurer, sans y enfoncer, la boue des marécages, d'oublier ce qu'il était réellement, un homme aigri, vieilli, dès qu'il se sentait, au souffle de son démon familier, emporté loin des vilénies démoralisantes en artiste entièrement dominé par le Verbe, son inspirateur et son consolateur.

LIVRE TROISIÈME

BRETÓN ET SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

Le Groupe des humoristes.

- I. ANTÉCÉDENTS FRANÇAIS DU GENRE HUMORISTIQUE : Mesonero et l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*. — Les modèles de Larra. — Propagation par les revues. — *Les Français peints par eux-mêmes* et *Los españoles pintados por si mismos*.
- II. VERS L'ORIGINALITÉ : Le pamphlet politique. — Le régionalisme.
- III. BRETÓN ET SON GROUPE : Influence du *Solitaire*, du *Curieux parlant*, de *Figaro*, de *Fray Gerundio*, de l'*Etudiant*, d'*Abenámar*, du *Semanario pintoresco*, des *Espagnols peints par eux-mêmes*.
Les types : *El apuntador*, la marchande de châtaignes, la nourrice, la lavandière, les *cucas*.
Le pittoresque : *El matrimonio de piedra*.

De toutes les influences que Bretón a subies pendant la première moitié de sa carrière, la plus heureuse fut sans contredit celle des *costumbristas* (peintres de mœurs). C'est en 1829 seulement qu'il commence à collaborer aux revues politiques et littéraires. Il a fait représenter jusque-là trente pièces, dont quatre originales. Parmi celles-ci, deux tout au plus, *Los dos sobrinos*, *A Madrid me vuelvo*, ont paru dignes d'être insérées dans l'édition définitive de ses œuvres. Or, dès 1831, sa réputation va s'établir solidement avec *Marcela*. Il s'affranchira, vers 1835, de la tutelle française. A vrai dire, il hésite encore, ou plutôt l'obligation de gagner sa vie le condamne à traduire, comme par le passé, Destouches,

Picard, Dieulafoy, Ducange, Ancelot, Duvert et Scribe. Mais son siège est déjà fait, tout nous porte à le croire. De plus en plus, il s'intéresse à l'actualité, aux coutumes locales. Une fois dans le *Correo literario y mercantil*, et plus régulièrement dans la *Abeja*, il publie, à l'exemple d'Estébanez Calderón, de Mesonero, de Larra, d'amusants croquis : *Las máscaras* (1832), *Pelar la pava* (1834), *Una comida de campo* (1835), *Lo que es vivir en buena calle* (1835), *Los hombres amables* (1835), *Una nariz*, *Placeres de la amistad* (1836)¹. Il songera bientôt à les découper en scènes, à les transporter sur le théâtre; il en tirera plusieurs comédies : *El amigo mártir* (1836), *Una de tantas* (1837), *La Minerva* (1839), *Un día de campo* (1839), ; *Qué hombre tan amable !* (1841), *Lo vivo y lo pintado* (1841)². Donc, il a trouvé sa voie. C'est un progrès décisif. Il convient en premier lieu, si nous voulons assigner à Bretón sa véritable place, de le comparer à ses précurseurs, de le rattacher à son groupe, de montrer comment le genre humoristique s'est développé en Espagne et quelles influences ont favorisé, chez nos voisins, l'avènement d'une littérature dite *de costumbres*.

I

C'est en Angleterre et chez nous qu'on en doit chercher l'origine, bien qu'Estébanez Calderón, un fureteur, ait découvert sous la poudre des bibliothèques et réhabilité *El día de fiesta por la mañana y por la tarde*³, le curieux ouvrage de Juan de Zabaleta, dont les revues du temps publieront maint fragment; bien qu'il ait relu encore, et d'assez près, les nouvelles de Cervantes, notamment *Rinconete et Cortadillo*; et quoique Mesonero, d'autre part, se soit inspiré de Ramón de la Cruz, le plus original des comiques du XVIII^e siècle, en

1. Les masques, Plumer la dinde, Un dîner champêtre, Quand on habite une belle rue, Les hommes aimables, Un nez postiche, Plaisirs de l'amitié.

2. L'ami martyr, Une comme on en voit tant, La procession, Une partie de campagne, Quel homme aimable, Le modèle et le portrait. Cf. Molins, p. 163.

3. « Le jour de fête pendant la matinée et l'après-midi. » Cf. Cánovas, *El solitario*, t. I, p. 146. On trouvera des extraits de Zabaleta dans le *Siglo pintoresco*, t. II et III.

transposant habilement le *Fandango de Candil* et la *Casa de Tócame Roque*¹. L'humorisme des « costumbristas », loin de se rattacher directement à la tradition picaresque, nous apparaît en effet comme une survivance authentique du *Spectateur* d'Addison², lequel avait suscité, dans toute l'Europe, de nombreuses contrefaçons, entre autres le *Spectateur français*, où Marivaux fit ses débuts, le *Pour et le Contre*, de l'abbé Prévost, l'*Observateur*, l'*Indigent philosophe*. Or, il existe un rapport manifeste — les titres ont ici leur importance — entre le *Fainéant* (*The Idler*) de Johnson³, et le *Pobrecito holgazán* de Miñano; entre le *Babillard* (*The Tatler*) de Steele, et le *Pobrecito hablador* de Larra; entre le *Tableau de Paris*⁴ de Sébastien Mercier, et le *Panorama matritense* du *Curioso parlante*. L'écrivain dont on raffole en Espagne, et qu'il est surprenant de voir en si avantageuse posture, c'est Étienne Jouy, l'infatigable auteur de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, de l'*Hermite de la Guyane*, de l'*Hermite en province*, des *Hermîtes en prison*, des *Hermîtes en liberté*. Notons, en passant, qu'Estébanez Calderón lui emprunte son pseudonyme : *El Solitario*⁵.

Le premier en date des « costumbristas », après le *Solitaire*, Ramón de Mesonero Romanos, se réclame souvent d'Addison, de Boileau, de Molière, de Regnard, de Mercier, de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*. Le *Tableau de Paris* lui a fourni d'abord le cadre et les compartiments des *Escenas matritenses* et du *Panorama matritense*. Toutes ces considérations

1. Cf. Mesonero, *Panorama*, p. 13, allusion à Ramón de la Cruz dans une note. Le *candil* n'est pas une chandelle, mais une lampe de cuivre dont la forme rappelle la lampe d'argile des anciens.

2. Cf. Mesonero, *Escenas matritenses*, p. 181. Épigraphe empruntée à Addison; cf. p. ix de l'introduction.

3. Cf. l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, Paris, 7^e éd., 1813, avant-propos, p. ix : « Ne cite-t-on pas plusieurs collections du même genre échappées à la rigueur de cet arrêt : le *Pour et le Contre*, le *Spectateur*, le *Tuteur*, le *Babillard*, le *Fainéant*, etc. ? »

4. Mesonero le cite, *Escenas matritenses*, p. 24 : « En este punto digo con Mercier : Pasajero en el navio, no pretendo gobernar al piloto. »

5. Nous devons mentionner également les disciples de Jouy, notamment Colnet du Ravel, auteur de l'*Hermite du faubourg Saint-Germain* (1825), de l'*Hermite de Belleville* (1834), et Touchard Lafosse, qui publia une *Histoire de Paris* (1833-1834), une *Histoire des environs de Paris dans un rayon de trente-cinq à quarante lieues* (1835). Mesonero les cite. Cf. *Revista española*, n^o 13.

sur les boulevards, les promenades publiques, le Palais-Royal, les prêteurs à la petite semaine, les cafés, les cabarets borgnes, tout ce défilé d'Auvergnats, de porteurs d'eau, de grisettes, de francs bourgeois, ont éveillé l'attention et la curiosité du moraliste. Ça et là, on relève une imitation directe. Le *Nouveau Débarqué*, particulièrement, annonce déjà *Los paletos en Madrid*. Mais il est plus juste encore, suivant le mot de Larra, de regarder le peintre attitré de la vie madrilène comme un « imitador felicísimo de Jouy »¹, car il retient les sujets et les titres : *L'histoire du shall* (*El retrato*), *Lectures et succès des salons* (*La comedia casera*), *Le café Touchard ou les comédiens de province* (*Los cómicos en cuaresma*), *Les six étages d'une maison de la rue Saint-Honoré* (*Las casas por dentro*), *Deux journées à quarante ans de distance (1802 y 1832)*, *Les sépultures* (*El campo santo*), *Les étrennes* (*El aguinaldo*), *Les trois visites* (*Las tres tertulias*), *Affiches et avis divers* (*Policía urbana*), *Une maison de la rue des Arcis* (*La casa de Cervantes*), *Une visite à l'hôpital* (*Una visita á San Bernardino*), *Le bureau de deuil* (*El duelo se despide en la iglesia*), *La journée d'un fiacre* (*El coche simon*)². On reconnaît d'ailleurs le ton et l'accent du modèle : même affectation de bonhomie détachée, d'ironie inoffensive. Et presque toujours la philosophie surannée de l'*Hermite* s'adapte sans effort à l'actualité madrilène. Ce sont nos modes qui pénètrent³, nos ridicules qui s'implantent, après une quarantaine à la frontière³. Bien avant l'invasion du dandysme en Espagne, Jouy plaisantait sur les bottes russes de chez Asthley, sur les bottes à revers de Doche. Il s'était moqué de la manie de l'album, des mélomanes⁴, des amateurs de magnétisme, des spasmes, des vapeurs; il avait combattu les préjugés du « bon ton »⁵; il avait dénoncé l'engouement des

1. Voir Mesonero, *Panorama*, p. xix. Jugement cité.

2. Tous ces articles se trouvent dans l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*.

3. Nous avions sous l'Empire la *Minerve* et la *Croix de Malte*. On retrouve à Madrid les cafés de la *Cruz de Malta*, de la *Minerva*.

4. T. II, p. 24 : « S'agit-il au contraire de louer les chanteurs en *i* et en *o*, notre langue n'a plus assez de superlatifs et d'augmentatifs. »

5. T. II, p. 281 : « Depuis quelque temps l'ennui a placé à la porte des salons dorés deux factionnaires auxquels il paraît avoir donné la consigne de ne laisser

Français pour les nouveautés étrangères¹; il avait parcouru les vieux quartiers, noté les coutumes pittoresques, disserté sur le *coucou*, ce véhicule préhistorique, défini le *singe* et le *lapin*², révélant aux Espagnols la poésie du *birlocho*, l'état d'âme du *zagal* et du *mayoral*. A son tour, il avait décrit les embarras de Paris³, les batardeaux construits pour endiguer les eaux de pluie, les balayeurs qui n'aidaient le bourgeois que moyennant rétribution, les échoppes où l'on exposait des haillons pendant le jour et qui servaient, la nuit, de refuge aux malandrins, les étalages encombrants des bouchers, les dogues montrant leurs crocs sous la voiture des blanchisseuses. Il encourageait le progrès, vantait les embellissements, apportait ses conseils à la municipalité, proposait de modifier la construction des cheminées, de supprimer les caniveaux creusés pour l'arrosage des arbres sur les boulevards, recommandait aux architectes les escaliers de dégagement, les portes décorées de boucliers et de faisceaux d'armes; il s'intéressait au passé des rues, à l'histoire des maisons : « Je voudrais qu'on ne pût faire un pas sans qu'une inscription bien constatée, bien ostensible indiquât le lieu où s'est passé un grand événement, la place qu'occupait la maison d'un personnage illustre, l'endroit où reposent les cendres d'un grand homme⁴. » Enfin, il se plaisait, dans son attachement aux vieux principes, à critiquer le présent, le goût des voyages, l'animation des cafés, des maisons de jeu, l'intrigue subalterne, les fabriques de réputations, l'hypocrisie du vice, la tyrannie de la mode : « Que de vogues ridicules dans l'espace d'un demi-siècle⁵ ! Le cimetière Saint-Médard et Ramponneau; les paniers et l'anglomanie;

entrer ni la Gaité, ni la Liberté, ni le Naturel. Ces deux sentinelles sont le *Bon Ton* et le *Bon Goût*, ou plutôt deux intrus qui ont usurpé ces noms estimables. »

1. T. II, p. 24 : « La plante inodore la plus insignifiante, transportée on ne sait pourquoi de la Caroline et de la Nouvelle-Hollande, usurpe dans tous les salons la place qu'occupait avec bien plus d'éclat et d'agrément la rose et la tubéreuse. Dans le choix des modes, celle qui se présente avec un aspect étranger, quelque ridicule qu'elle soit, est sûre d'obtenir la préférence. »

2. T. IV, p. 11.

3. T. I, p. 112.

4. T. III, p. 271.

5. T. I, pp. 104, 141, 249; t. IV, p. 145; t. V, p. 149.

les *Nuits d'Young* et les romans de Crébillon fils; la poudre blonde et le magnétisme; *Jeannot* et *Misanthropie*; le somnambulisme et le mélodrame¹. » — C'est dans cet ouvrage monotone et vieillot qu'on découvrira les thèmes préférés du « Curioso parlante », l'origine de ses développements sur le *lechuguinismo* (dandysme), sur l'*extranjerismo* (snobisme), sur le *casticismo* (traditionalisme), de sa propagande en faveur des gloires nationales, enfin le programme de réformes qu'il a soutenu et fait triompher à l'*ayuntamiento* de Madrid.

Pour caractériser cette influence et la manière des humoristes espagnols, un exemple suffira. Nous choisirons l'une des plus belles pages de Larra, la plus sincère en tout cas, le *Jour des morts*, qu'on nous permettra d'abrégér, notre intention étant seulement d'en rechercher les origines livresques.

Ci-gît le trône, né sous le règne d'Isabel la catholique, mort à la Granja d'un vent coulis.....

Et ce mausolée à gauche. *L'arsenal*. *Ci-gît* la valeur castillane avec tous ses attributs. R. I. P.

Mais plus loin, juste Dieu ! *Ci-gît l'Inquisition*, fille de la foi et du fanatisme, qui mourut de sa belle mort.....

Qu'est-ce encore ? *La prison*. Ici repose la liberté de penser.....

La rue de *Postas*, la rue de la *Montera* ? Ah ! ce ne sont plus des tombeaux, mais des ossuaires où confondus, pêle-mêle, dorment le commerce, l'industrie, la bonne foi, les affaires.....

La Puerta del Sol. La Puerta del Sol ! Il n'y a là qu'un tombeau de mensonges.....

La Bourse. *Ci-gît* le crédit espagnol.

L'Imprimerie nationale. Tout le contraire de la Puerta del Sol ! C'est le tombeau de la vérité.....

Les théâtres. Ici reposent les génies de l'Espagne. Pas une fleur, pas un souvenir, pas une inscription.....

La Salle des Cortes. Elle fut un jour la maison du Saint-Esprit, mais le Saint-Esprit ne descend plus sur le monde en langues de feu.....

Je voulus me réfugier dans mon propre cœur, rempli naguère de vie, d'illusions, de désirs. Ciel ! Encore un autre cimetière ! Mon cœur n'est plus qu'un autre sépulcre. Que dit l'épithaphe ? Lisons. Qui donc est mort ici ? Fatale inscription ! *Ci-gît l'espérance*². »

1. T. II, p. 74, *Jeannot et Colin*, de Sedaine; *Misanthropie et Repentir*, de Kotzebue.

2. Larra, *Obras. El día de difuntos*, p. 538 : « *Aquí yace el trono; nació en el reinado de Isabel la Católica, murió en la Granja de un aire colado..... Y este mausoleo á la izquierda. La armería. Aquí yace el valor castellano, con todos sus*

Un chroniqueur médiocre, l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, avait défloré le sujet : « En jetant les yeux sur l'almanach pour y trouver la date du jour où devait paraître ce discours, écrit Jouy, j'ai lu *samedi 2 novembre, les Morts*. Ce dernier mot a changé malgré moi le cours de mes idées, je me suis senti entraîné à des réflexions au milieu desquelles je ne hais point de me recueillir¹. » Il sort, aperçoit un convoi, suit le cortège, entre au cimetière, s'attarde et médite quelques instants près de la tombe des grands hommes, de Greuze, de Grétry, de La Tour du Pin, de Saint Lambert : « Comment ne pas réfléchir sur l'instabilité des choses humaines en contemplant les changements qu'un siècle a produits dans la destination d'un même lieu² ! » Chez Marivaux, d'autre part, deux gentilshommes, non loin du palais de Fortune, distinguent de petits mausolées sur lesquels on a gravé les épitaphes suivantes : « *Ci-gît la fidélité d'un ami*, » « *Ci-gît la parole d'un Normand*, » « *Ci-gît l'innocence d'une jeune fille*, » « *Ci-gît le soin que sa mère avait de la garder*³. » Enfin, la *Revisla española*, dont précisément Larra fut le collaborateur, publiait le 21 novembre 1832 cet extrait d'un journal parisien :

« Décédés récemment dans cette capitale :

Le carnaval, mort de tristesse et d'ennui.

La bonne foi, restée entre les mains des ambitieux et des avarés.

La pudeur, assassinée par l'impudence.

Le bon goût, qui vient de succomber à un accès de romantisme.

perirechos. R. I. P..... Mas allá : ¡santo Dios ! *Aquí yace la Inquisición, hija de la fe y del fanatismo ; murió de vejez..... ¿Que es esto ? ¡La cárcel ! Aquí reposa la libertad del pensamiento !..... La calle de Postas, la calle de la Montera*. Estos no son sepulcros, son osarios, donde, mezclados y revueltos, duermen el comercio, la industria, la buena fe, el negocio..... *Puerta del Sol*. La Puerta del Sol : ésta no es sepulcro sino de mentiras..... *La Bolsa*. *Aquí yace el crédito español..... La Imprenta nacional*. Al revés que la Puerta del Sol. Este es el sepulcro de la verdad..... *Los Teatros*. *Aquí reposan los ingenios españoles*. Ni una flor, ni un recuerdo, ni una inscripción..... *El Salón de Cortes*. Fué casa del Espíritu santo ; pero ya el Espíritu Santo no baja al mundo en lenguas de fuego..... Quise refugiarme en mi propio corazón, lleno no há mucho de vida, de ilusiones, de deseos ¡santo cielo ! También otro cementerio. Mi corazón no es más que otro sepulcro. ¿Que dice ? Leamos. ¿Quién ha muerto en él ? ¡Espantoso letrado ! *¡Aquí yace la esperanza ! !* »

1. T. I, p. 156.

2. T. I, p. 156.

3. Cité par M. Faguet dans son *Dix-huitième siècle*. Paris, 1894, p. 94.

*La gaieté, étouffée par les mouchards de la police.
L'esprit d'invention, tué par l'esprit d'imitation*¹. »

A ces réflexions prosaïques, à cette plaisanterie fade où perce la sensualité du XVIII^e siècle, à cette kyrielle de jérémiades politico-littéraires, *Fígaro* ajoute, avec la détresse de son âme ravagée par une passion tragique, l'angoisse d'un peuple qui se débat vainement au milieu des révolutions sans issue : on sent passer la mort et le frisson du néant. N'empêche que Larra met souvent à contribution ses devanciers. Tandis qu'il parcourt une satire d'Horace, les saturnales évoquent dans son esprit, attentif à saisir les ressemblances, l'orgie de la *noche buena*². Un vers de Martial :

*Cras te victurum, cras dicis, Posthume, semper*³.

lui suggère un article sur la paresse espagnole, sur le *mañana será otro día*, dont on abuse étrangement chez nos voisins. Il fait de Boileau son oracle : *El castellano viejo* n'est qu'une réédition du *Repas ridicule*. On s'aperçoit qu'il aime Voltaire puisqu'il imite assez fidèlement, dans la première lettre d'Andrés Niporesas, un fragment de *Jeannot et Colin*⁴. Quant

1. *Revista española*, 21 novembre 1832, p. 39 :

NECROLOGIA. — Un periódico de París trae el artículo siguiente :

« Han cesado de vivir recientemente en esta capital :

El carnaval, muerto de tristeza y de fastidio.

La buena fé, muerta á manos de los ambiciosos y de los avaros.

El pudor, asesinado por la desvergüenza.

El buen gusto, muerto de un acceso de romanticismo.

La alegría, sofocada por los soplonos de la Policía.

El espíritu de invencion, muerto á manos del espíritu de imitacion.

La verdad, ahogada por los gascones.

La imparcialidad, muerta por los historiadores.

La honradez, que falleció jugando á los naipes.

La fidelidad conyugal, comprometida por Madamas A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, X, Y, Z, etc., etc. »

2. Horace, *Satires*, liv. II, s. VII

3. V. 58. Voici une autre réminiscence de Martial : « Prevalido de ser quien es, tendrá el descaro de enviarte un gran lacayo aforrado en la magnífica librea y te pedirá prestado para leerlo, á tí, autor, que de eso vives, un ejemplar que cuesta una peseta. » (1^{re} lettre des *Baluecas*), p. 10.

CF.

Occurris quotiens, Luperce, nobis

« *Vis mittam puerum* », subinde dicis

« *cui tradas Epigrammaton libellum...* »

(Martial, liv. I, CXVIII.)

4. *Obras*, p. 11 : « Cultive V. el latín — Yo no he de ser cura, ni tengo de decir misa. — El griego. — ¿Para qué, si nadie me lo ha de entender? — Dése V. á las matemáticas. — Ya sé sumar y restar, etc... » (*Carta á Andrés escrita desde las Baluecas por el Pobrecito hablador.*)

à la page qu'il a consacrée aux ruines de Mérida, elle semble un écho affaibli de Volney et de Chateaubriand. Mais c'est l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* qu'il ouvre modestement quand l'inspiration languit. Notons pour mémoire les analogies les plus frappantes. Il reprend *La cour des messageries* (*La diligencia*), *L'exécution en grève* (*Un reo de muerte*), *La partie de chasse* (*La caza*), *L'album*, *Les restaurateurs* (*Fonda nueva*), *La maison de prêt* (*Empeños y desembargos*), *Le duel*, *Le carnaval*, *Une première représentation d'aujourd'hui*, *Les mœurs des salons* (*La sociedad*), *Le public*, — et ici, non content de remanier toute une dissertation sur les promenades, les cafés et les théâtres, il emporte jusqu'à des lambeaux : « Ce mot de public me remet en mémoire une lettre charmante d'un de mes correspondants sur cette question : « Qu'est-ce » que le public et où le trouve-t-on ¹? » (En este supuesto ¿quién es el público y dónde se encuentra?) Les Espagnols s'en doutaient si bien qu'ils ont qualifié Larra de « tailleur de la littérature, assez habile pour ajuster ce que les ciseaux français viennent de lui couper avec maîtrise ². » Et lui-même ne s'en cache pas : « La seconde chose que je vis, c'est qu'en faisant ce rêve, je n'avais fait que plagier impudemment un écrivain de plus de mérite que moi. Je remerciai Jouy ³. » C'est trop de modestie. Il n'est pas sans intérêt, toutefois, de rappeler que le plus grand pamphlétaire de l'Espagne moderne a passé cinq ans, de 1813 à 1818, dans un collège de Bordeaux ⁴.

Ajoutons que cette littérature humoristique, sous la forme de tableaux de genre tracés au jour le jour, s'est propagée en Espagne grâce à la diffusion des revues, dont le nombre allait croissant, et qui toutes, ou presque toutes, semblent calquées sur des originaux étrangers. C'est ainsi qu'à la

1. *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, t. II, p. 171.

2. Cité par Blanco, *Litt. esp. en el siglo XIX*, t. I, p. 338 : « el señor Bachiller es un sastre literario que no carece de habilidad para zurcir diestramente lo que cortó con acierto la tijera francesa. »

3. Larra, p. 381 : « La cosa segunda que ví fué que al hacer este sueño no habia hecho más que un plagio impudente á un escritor de más mérito que yo. Dí las gracias á Jouy... » (*Revista del año 1834*.)

4. Chaves, *Figaro*, p. 12.

Minerve littéraire correspond la *Minerva*¹; au *Censeur*, *El Censor*; à la *Revue française*, les *Cartas españolas*; à l'*Abeille*, la *Abeja*; à l'*Artiste*, *El Artista*; au *Penny magazine* et au *Magasin pittoresque*, le *Semanario pitoresco*; au *Musée des familles*, le *Museo de las familias*; aux *Français peints par eux-mêmes* (1840), *Los españoles pintados por sí mismos* (1843), lesquels devaient engendrer à leur tour *Los cubanos pintados por sí mismos* (1852), *Los valencianos pintados por sí mismos* (1859), *Las españolas pintadas por los españoles*. De même Antonio Flores, s'inspirant du *Charivari*, de la *Caricature*, de la *Caricature improvisée*, du *Foyer de l'Opéra*, du *Diable à Paris*, composait en 1848 ses *Doce españolas de brocha gorda*.

Parmi ces publications innombrables, deux particulièrement témoignent de la pénétration du goût transpyrénéen, les *Espagnols peints par eux-mêmes* et le *Semanario pitoresco*, autour duquel ont vécu, d'une existence éphémère, le *Museo pitoresco*, l'*Observatorio pitoresco*, le *Panorama*, le *Siglo pitoresco*. C'est en revenant de France, après un séjour assez long, que Mesonero, déjà signalé à l'attention du public par le succès des *Escenas matrilenses* (dont la première partie avait été insérée en 1832 et en 1833 dans les *Cartas españolas* et dans la *Revista española*), avise aux moyens de doter sa patrie d'un grand périodique illustré. La nouvelle revue, d'un prix inférieur à celui de *El Artista*, qui, faute de souscripteurs, venait de succomber l'année précédente, fait son apparition en 1836. Il est facile de s'assurer qu'en ce qui regarde le format, l'impression, les gravures, la disposition des matières, elle est exactement semblable au *Magasin pittoresque* d'une part, et de l'autre au *Musée des familles*, puisqu'elle réserve une place importante à la description des monuments historiques, qu'elle donne un compte rendu des ouvrages littéraires et qu'elle accueille tous les articles qui se rattachent, soit directement, soit indirectement, à la peinture des mœurs anciennes, présentes, madrilènes ou provinciales. — Dans l'esprit des éditeurs, le recueil des *Españoles pintados por sí mismos* devait être exclusivement national

1. Voir notre bibliographie des *Revue littéraires espagnoles*.

(que los tipos serian exclusivamente españolas). Les nécessités mêmes du genre ont voulu qu'il fût cosmopolite. De chaque côté des Pyrénées, nous voyons défiler tour à tour *la femme comme il faut* (*mujer del mundo*), *les femmes politiques* (*la político-mana*), *le bas-bleu* (*la marisabidilla*), *l'actrice*, *la maîtresse de table d'hôte* (*la patrona de la casa de huéspedes*), *la portière* (*la casera de un corral*), *la nourrice*, *la femme de ménage* (*doncella de labor*), *la grisette* (*la maja*), *le poète*, *le débutant littéraire* (*aprendiz de literato*), *l'étudiant en droit*, *l'écolier* (*el colegial*), *le fat* (*el elegante*), *le diplomate*, *l'ecclésiastique* (*el canónigo, el clérigo de misa y olla*), *l'employé* (*el empleado, el covachuelista*), *le spéculateur* (*el agente de bolsa, el accionista de minas*), *l'usurier*, *le médecin*, *le pharmacien*, *le commissaire de police* (*el celador de barrio*), *le facteur*, *le porteur d'eau*, *le raccommodeur de porcelaine* (*el buhonero*)¹. Au maître de chausson, au gamin de Paris, au commis-voyageur, au chicard, dont nos voisins n'arrivaient pas à trouver l'équivalent chez eux, il était commode de substituer le *gilano*, le *charrán de Málaga*, le *gaitero gallego*, le *patriote*². Un plan identique a présidé à la composition des deux livres qui se suivent à trois ans d'intervalle. D'où la bigarrure d'une œuvre qui oscille entre la reproduction timide ou maniérée des ridicules européens et, d'autre part, l'étude réaliste et vigoureusement poussée du pittoresque local. De 1830 à 1850, on peut dire que les Espagnols n'ont vu leur pays qu'à travers des réminiscences françaises.

II

Il est certain néanmoins qu'ils ont admirablement profité de la leçon. Deux causes principales, l'une qui tient au climat,

1. L'origine des *Français peints par eux-mêmes*, c'est le *Cent et un*, recueil humoristique destiné à sauver de la ruine le libraire Ladvocat. Tous les écrivains connus avaient collaboré gratuitement. Cité par Larra, p. 513 (*Panorama malritense*).

2. Le *charran* est une sorte de vagabond, de gamin vicieux, descendant égitime des anciens *pícaros*; quant au *gaitero*, il correspond à notre joueur de biniou.

l'autre qui tient aux circonstances, le régionalisme et la politique, ont contribué à rendre à l'Espagne le sentiment de son identité. Sans nul doute, les pamphlétaires castillans jurent par Voltaire et font leurs délices de Paul-Louis Courier. Mais les abus qu'ils poursuivent n'ont malheureusement rien d'exotique : c'est le monachisme, l'obscurantisme, le fonctionnarisme, la tyrannie de la *camarilla*. Certes, il est piquant de rencontrer sous la plume ecclésiastique de Miñano des phrases comme celle-ci : « Combien de fois mes larmes ont-elles coulé de joie en écoutant les conversions miraculeuses de tant de libertins et de bon nombre d'hérétiques qui, entrés dans les prisons du Saint-Office avec des âmes aussi noires que le charbon, en étaient sortis au bout de quelques années plus souples qu'une courroie et plus blancs que l'hermine ! » Rarement la vérité s'était enveloppée de plus surnoises réticences : « Ce n'est pas sans raison qu'un homme savant disait : tant que nous conserverons en Espagne le goût de la théologie, nous n'aurons pas à craindre les troubles ni les séditions. La chose est claire : si dans un village, sur cent habitants, vingt s'échappent vers les bénéfices, quatorze pour être avocats, six prennent le froc, quatre se destinent au notariat, huit s'en vont à Madrid comme laquais, trois se font barbiers, celui-ci forgeron, celui-là charretier ; si, de plus, on décompte le sacristain, l'enfant de chœur, le médecin, le pharmacien, le maître d'école, voyez ce qui reste pour cultiver les terres, les vignes et les autres bagatelles des champs ². » Quand le *Pobrecito hablador* succède au *Pobrecito holgazán*, la situation n'a guère changé. Autant que Miñano, Larra flétrit

1. *Escritores españoles contemporáneos*. Éd. Baudry, t. II, p. 445 : « ¡ Cuántas veces se me saltaron lágrimas de gozo al oír las prodigiosas conversiones de tantos libertinos y de no pocos hereges, que habiendo entrado en las prisiones del Santo Oficio con unas almas tan negras como el carbon, habian salido de allí al cabo de algunos años mas blandos que una correa y mas blancos que un armiño ! »

2. *Ib.*, p. 465 : « No en vano decia un hombre docto, que mientras se conservara en España la afición á la teología, no habia que temer alborotos ni sediciones ; porque ya se ve, si en un pueblo de cien vecinos los veinte tiran para beneficiados, catorce para abogados, seis se meten frailes, cuatro estudian para escribanos, ocho se vienen á ser lacayos á Madrid, tres se dedican á barberos, otro á herrero, aquel á carretero, y si luego se descuentan el sacristan, el monago, el médico, el boticario y el maestro de niños, vea Vm. lo que queda para cultivar las tierras, las viñas y demas zarandajas del campo. »

l'inertie béate, la tranquille immoralité des fils de famille qui se laissent pousser doucement aux honneurs, s'enrichissent en tout repos de conscience, engraisés comme aux plus beaux jours de l'ancienne bureaucratie par de confortables sinécures. Il sape la réputation des *pasteleros*, ces pâtisseries doctrinaires qui, dans leur *Estatuto* de 1834, n'ont offert qu'un salmigondis au peuple affamé de liberté. Après lui, *Fray Gerundio* (Lafuente), *El estudiante* (Segovia), *Abenámbar* (López Pelegrín), dévoués au progrès plus encore qu'à la reine, s'enrôlent contre Don Carlos, comparant les *apostoliques* aux voleurs de grands chemins, à la nuée de sauterelles qui s'abat sur les campagnes, au naïf Galicien qui, le soir de l'Épiphanie, en l'an de grâce 1839, attend l'arrivée des rois mages¹. Et quand le parti progressiste a triomphé, c'est le règne de la foule, des aventuriers militaires. On fait le procès à *Don Liberalismo*, ce vieillard bien intentionné dont les maladresses ont découragé l'espérance et tué la foi. La satire devient plus timide, plus respectueuse à l'égard de la hiérarchie. Le pamphlet politique a vécu.

Mais le régionalisme triomphe. Dès 1838, le *Semanario pintoresco* insère d'innombrables articles consacrés aux Asturiens, aux Basques, aux montagnards de León, aux Galiciens, aux Aragonais, aux Valenciens, aux Gitanes. On étudie les moindres particularités locales, par exemple les coutumes du Guadarrama, les usages des Armuñeses, région perdue entre Salamanque et Zamora². Un groupe se distingue parmi tous, c'est l'école andalouse, fondée par Estébanez Calderón, le premier rédacteur des *Cartas españolas*, et que représentent à la fois Rodríguez Rubí, son disciple, comme lui originaire de Málaga, Manuel de Azara, Jiménez Serrano, José María de Andueza. C'est alors que surgit

1. *Collección de composiciones serias y festivas en prosa y verso escogidas entre las publicadas é inéditas del escritor conocido por El Estudiante*. Madrid, 1839, p. 108. — *Abenámbar y el Estudiante, primer período*, diciembre 1838, marzo 1839, p. 74.

2. Dans le *Semanario* de 1839 nous relevons *Los valencianos*, *Los montañeses de León*, *Las Batuecas*, *La feria de Mairena*, *Costumbres de la Mancha*, *Asturianos*, *Las Pasiegas*, *Las bodas de los Charros*, *Aragoneses*, *Los segovianos*, *Costumbres vascongadas*, *Gallegos*, *Los armuñeses*, etc.

l'Espagne des fanfarons, des contrebandiers, des bandouliers, de la guitare et du couteau, celle que nous aimons depuis *Carmen*. Tous multiplient, à l'exemple du *Solitaire*, leur maître incontesté, les digressions sur la *cachucha*, le *polo* de Manuel García, les bandits chevaleresques, José María, Caballero, *Los siete niños de Écija*: « A ce point de vue, constatait en 1842 le *Curieux parlant*, le jeune Rubí peut se vanter de nous avoir fait connaître, dans toute leur grâce et leur étrangeté, les mœurs andalouses qu'illuminent les tons brillants de sa palette, qu'embaument les suaves parfums de l'Orient ¹. » Le patriotisme, à la longue, s'éveille et prend l'offensive. On s'insurge bientôt contre l'ignorance et la sévérité de nos voyageurs. Vicente de La Fuente, dans les *Españoles pintados*, ouvre le feu : « En apercevant l'aubergiste allongé le ventre en l'air, un Français, qui vient pour être boulanger à Madrid, observateur profond, aussi bien que tous ceux de son pays (comme qui dirait une espèce de *Théophile Gautier*), s'écrie avec un accent pathétique, s'adressant à l'autre, son compagnon : « *Voilà à que* (sic) *sont bons les Espagnols ! à prendre le soleil !* » L'aubergiste de son côté, qui n'entend pas ce qu'il appelle un *flin-flan*, s'étire, ouvre une bouche large d'une aune et dit : « Quand Dieu voudra-t-il que ces démons de *gavaches*² parlent comme des chrétiens ³. » Nous reconnaissons dans cette plaisanterie

1. *Semanario*, 1842, p. 38 : « Bajo este aspecto el jóven Rubi puede gloriarse de habernos revelado las costumbres andaluzas en todo su gala y bizzarria, iluminadas con los brillantes matices de su paleta, y perfumadas del suave aroma oriental. » — Signalons parmi ces croquis andalous, *Semanario*, 1840, p. 167, *Volos y juramentos*; 1840, pp. 67, 77, 84, etc., *Manuel el Rayo*, longue nouvelle non signée; 1841, p. 265, *Curra, ó los guapos de Triana*. — Voici le *polo* de Manuel García, très célèbre en France puisqu'on le retrouve jusque dans le *Cinq-Mars* de Vigny :

Yo que soy contrabandista
Y campo por mi respeto
á todos los desafio
y á ningun tengo miedo.

2. Le mot de *gabacho*, par lequel on désigne nos compatriotes, vient soit du français *gave*, soit de l'arabe *cabach* qui signifie impur.

3. *Españoles pintados*, p. 295 : « Al verle tumbado á la bartola un frances que viene de tahonero á la córte, observador profundo como todos los de su pais (cual si dijéramos una especie de *Theofilo-Gautier*) exclama con ademan patético ,dirigiendo la voz á otro compañero suyo : « *Voilà á que sont bons les Espagnols ! à prendre le soleil !* » » El posador por su parte, que no entiende aquel

sans fiel un écho de l'indignation soulevée par *Tra los montes*, indignation que Bretón exploitera la même année en faisant représenter *Un francés en Cartagena*. De la gallomanie, on passe à la gallophobie, et de la gallophobie au traditionalisme systématique. Eugenio de Ochoa, qui nous doit beaucoup et qui s'en souvient, analyse finement ce travail insensible de l'opinion chez les émigrés : « Ce qui nous paraît un axiome, c'est que pour savoir aimer sa patrie, pour apprendre à la servir, il est nécessaire d'en être sorti, mais avec une instruction préalable, non sans qu'il y ait à cette règle d'honorables exceptions ¹. »

III

On ne peut retracer, même sommairement, l'évolution du genre humoristique sans mentionner Bretón. Est-ce à dire qu'il soit le plus célèbre des « costumbristas », ou le plus ancien? Avant de répondre à cette double question, précisons quelques dates. Quand il publie dans le *Correo literario y mercantil*, où son rôle habituel était de juger les productions musicales et littéraires, son premier « article de mœurs », *Las máscaras*, le 7 mars 1832, Carnerero dirige depuis près d'un an les *Carlas españolas* qui paraîtront du 26 mars 1831 au 1^{er} novembre 1832, en six volumes, dont le premier renferme déjà plusieurs croquis d'Estébanez Calderón (*Pulpete y Balbeja*, *Los filósofos en el figón*) ², tandis que le tome quatrième (dans lequel figurent *El retrato*, *La calle de Toledo*, *La comedia casera*, *Las visitas de dias*) ³ nous permet de saluer à ses débuts la réputation du *Curieux parlant*. Le second essai — qui n'a pas été reproduit d'avantage dans l'édition de 1851 et que nous donnons également

fin-flán, como él lo llama, estirá los brazos, y abriendo una cuarta de boca dice : « Cuando querrá Dios, que esos demonios de gabachos hablen como cristianos. »

1. *Ib.*, p. 317 : « Lo que nos parece un axioma, es que, para saber amar á su patria y para aprender á servirla, es menester haber salido de ella, pero con instruccion anticipada, sin que á esto deje de haber algunas honrosas escepciones. »

2. Les philosophes à la taverne.

3. Le Portrait, la Rue de Tolède, la Comédie de salon, les Visites d'anniversaire.

à l'Appendice — n'est autre que *Pelar la pava*, récit calqué sur une aventure personnelle de l'auteur et inséré dans le *Boletín de Comercio*, le 4 mars 1834, alors que *Fígaro*, appelé comme rédacteur à la *Revista española* depuis 1832, avait caricaturé déjà les travers contemporains (*Don Timoteo ó el literato*, *La fonda nueva*, *Las casas nuevas*)¹ et surtout fouaillé, avec l'âpre énergie qu'on lui connaît, ses adversaires politiques (*La planta nueva ó el faccioso*, *La junta de Castel-o-Branco*)². Si l'on songe d'autre part que Bretón a composé, de 1834 à 1836, pour *la Abeja*, la plupart des fragments auxquels il doit d'être compté, aujourd'hui encore, au nombre des « costumbristas », on n'hésitera pas à le regarder comme un continuateur d'Estébanez Calderón, de Mesonero, de Larra. Notons d'ailleurs qu'il les a suivis de très près, attendu que la majeure partie des articles qui constituent le bagage de *Fígaro* se rapporte à l'année 1835, et que la seconde moitié des *Escenas malritenses* ne verra le jour que dans les colonnes du *Semanario pintoresco*, après 1836.

Or, ces premiers articles ajoutent peu, il faut le reconnaître, à ce que nous savons du talent de Bretón. Et les amis du poète l'ont si bien compris qu'ils ont systématiquement négligé de les reproduire dans l'édition, très consciencieuse pourtant, de 1883³. Les uns nous font l'effet d'une simple conversation notée (*Las máscaras*, *Una nariz*). D'autres comme *Placeres de la amistad*, *Lo que es vivir en buena calle*, ne laissent pas deviner le parti qu'en devait tirer, quelques mois ou quelques années plus tard, l'auteur dramatique. Certains ne valent que par la surprenante richesse du vocabulaire, par l'incroyable variété des tours (*Las cosas*). Cependant, la plupart d'entre eux, indépendamment de leur mérite

1. Don Timothée ou l'Homme de lettres, le Nouveau Restaurant, les Maisons neuves.

2. La Plante nouvelle ou le Carlisle, la Junte de Castel-o-Branco.

3. On trouvera dans l'édition de 1851, au dernier volume, les articles suivants : *Una carta*, *Los curanderos*, *Los años*, *Los importunos*, *Las cosas*, *Las cartas*, *Un marido dichoso*, *Una comida de campo*, *De los tratamientos*, *Cuatro consejos á un poeta dramático bisoño*, *Los sastres*, *Un hombre ocupado*, *El mal humor*, *Lo que es vivir en buena calle*, *Los dichos*, *Los hombres amables*, *Un empleado*, *El mayorazgo de Lucena*, *Galería de cuadros sueltos en forma de charadas ó quisquicosas*, *Un pregunton*, *Placeres de la amistad*, *Una nariz*.

intrinsèque, peuvent nous intéresser aujourd'hui à titre documentaire. Qu'il raille le désœuvrement du cercleux (*Un hombre ocupado*), la flânerie méticuleuse de l'employé (*El empleado*), la souplesse de ces chevaliers d'industrie confits dans l'amabilité et qui vous « cèdent la droite » (*Los hombres amables*), ou qu'il dénonce la manie des titres ronflants (*Los tratamientos*), tour à tour l'humoriste nous renseigne sur l'argot du théâtre et les potins des coulisses (*Las cartas*, *Cuatro consejos à un poeta dramático bisoño*); sur les maladies bien portées et les remèdes à la mode, baume de Malats, vomipurgatifs de Leroy (*Los curanderos*); sur la tyrannie des fournisseurs et les progrès du dandysme (*Los sastres*); sur les crises de romantisme épileptique et l'étourderie des caillettes (*Un marido dichoso*), rendant avec la plus frappante exactitude les distractions de la moyenne bourgeoisie, visites d'anniversaire, fête des rois (*Los años*), bals où trône le mayorazgo fanfaron (*El mayorazgo de Lucena*). Retenons au moins dans sa « partie de campagne » (*Una comida de campo*), le médecin caracolant avec sa guitare en sautoir, la cuisine improvisée à l'abri d'une cape sous les ombrages poussiéreux de la Moncloa, enfin le *rigodon* qui dégénère en *fandango*, le tout d'un réalisme beaucoup plus accentué que la comédie du même nom où s'accuse une symétrie invraisemblable et trop peu dissimulée.

On devine, d'après ce qui précède, que Bretón doit beaucoup à Mesonero. Le *Solitaire*, d'autre part, a pu lui inculquer le respect du style en même temps que certains préjugés d'un nationalisme agressif. Il suffit, pour mesurer l'influence de Larra, de comparer aux *letrillas* que le poète faisait imprimer en 1835 dans la *Abeja*, les articles que *Figaro* signait deux ans plus tôt dans la *Revista española*, journal avancé. Des pièces comme la *Redacción de un periódico*, *El hombre pacífico*, *Flaquezas ministeriales*, où la politique intervient directement, représentent les idées que Lafuente, Segovia, López Pelegrin n'ont pas cessé de répandre, de 1836 à 1840, par l'intermédiaire du *Fray Gerundio*, du *Jorobado*, de l'*Abenamar*, de *Nosotros*, de l'*Estudiante*. Il n'est pas jus-

qu'aux polémiques soutenues dans *El Artista*, citadelle du romantisme, par Espronceda, qui se révoltait contre la fadeur pastorale, dont on ne puisse retrouver la trace au milieu d'un article que Bretón intitulait, sans doute pour dérouter les curieux, *Galería de cuadros sueltos en forma de charadas o quisicosas*¹. Il n'est pas impossible enfin qu'il ait cherché quelquefois son inspiration dans le *Semanario pintoresco*, l'organe attitré du modérantisme bourgeois, où l'on rendait compte de ses pièces, où l'on insérait de loin en loin ses poésies (notamment *El agiotage*, *Las odaliscas*, *A un pretendido retrato del autor*)². Nous mentionnerons, à défaut de preuves, quelques synchronismes. La revue de Mesonero publie, en 1838, un romance de Jaime Dot, intitulé *Yo filarmónico*³. L'année suivante, c'est au tour de Bretón d'attaquer les mélomanes (*El novio y el concierto*). Le *Semanario* consacre aux Aragonais, en 1839, deux articles renfermant certains détails originaux sur la *jota*, les échanges de coups de bâton entre amoureux et même cette définition anticipée du caractère de Don Frutos :

« L'Aragonais audacieux — entreprend toutes choses — et les défend inflexiblement — avec un esprit opiniâtre. — Entêté et obstiné — sa fierté ne connaît pas de maître⁴. »

1. « Galerie de tableaux détachés en forme de charades ou de rébus. » Édition de 1851, p. 647. On peut considérer comme une imitation du *Pastor Clasi-quino* d'Espronceda le passage suivant : « Un caramillo, una colina, un Júpiter tonante, un compás, una legion de sátiros, faunos, náyadas, tritones y otros animalejos, un límpido arroyuelo, una incauta mariposa, una zagaleja, que puede ser *pérfida* ó *simplecilla* siempre que sea donosa, unos cuantos pares de *¡ayme!* una sarta de perlas, una lira, un verjel, buena provisión de aura matutina y céfiro suave, una madre Vénus con su párvulo ciego al canto, un Dios del Pindo, con sus nueve musas, su Hipocrene y demás adminículos, muchas lágrimas y mucha ambrosía, á un lado la caja de Pandora y al otro el cuerno de Amaltea, una lima, un *Rengifo*, el tratadito de poética de los padres Escopalpios, el coco en figura de pedagogo á la izquierda diciendo ¡bú! y á la derecha Morfeo destilando jarabe de adormideras — ¿qué haríamos con todas estas baratijas? — adornar el gabinete de un *clasiquista* servil y encanijado. »

2. « Sur un prétendu portrait du poète, »

3. *Semanario*, 1838, p. 715.

4. *Ib.*, 1839, p. 252 :

El aragonés osado
todas las cosas emprende,
con teson y las defiende
con espíritu arrestado.
Testarudo y porfiado
á nadie cede su gloria.

Quelques mois plus tard, on applaudit *El pelo de la dehesa* (1840). Aux croquis andalous, *Manuel el Rayo, Votos y Juramentos*¹, répond bientôt Marchena, le fanfaron du *Cuarto de hora* (1840). Enfin, le *Curieux parlant* signale en 1841 la vogue des plages du Nord². Nouvelle coïncidence, Bretón fait jouer *La batelera de Pasages* en 1842.

Entre ses comédies et le recueil des *Españoles pintados por sí mismos* les rapports sont plus précis et moins contestables. Car il a voulu tirer parti, dans *Una noche en Búrgos*, c'est lui-même³ qui le déclare, de l'article que son confrère, le duc de Rivas, intitulait *El hospedador de provincia* (*L'hospitalité en province*). Il n'est pas moins instructif d'examiner dans quelle mesure et dans quel esprit Bretón a collaboré aux *Espagnols peints par eux-mêmes*, comment il s'est réservé quatre types sans plus, pourquoi ceux-là et non pas d'autres. C'est en qualité d'auteur comique, de familier de la rue del Príncipe qu'il choisit *El avisador*, sorte de régisseur au petit pied, de cours-vois-et-dis-lui (*correvedile*) selon la pittoresque expression des Castillans. Prétexte admirable pour aligner tout son répertoire d'anecdotes, ridiculiser les genres à la mode, les piques d'amour-propre, la pétulance du directeur, les bouderies des actrices : « Avisador⁴, allez

1. « Manuel le foudre de guerre, » « Imprécations et jurons, » *Semanario*, 1840 pp. 67, 177, etc.

2. *Ib.*, 1841, p. 140.

3. *Obras*, t. III, p. 321 : « El autor tuvo la honra de dedicar esta comedia á su buen amigo el Ecmo S^r D. Angel de Saavedra, duque de Rivas, que le sugirió el pensamiento de ridiculizar la pasion abusiva y desordenada de hospedar al prójimo. » C'est en effet dans l'article des *Españoles pintados* que Bretón a découvert ce provincial hospitalier qui guette la diligence, appréhende le voyageur, l'entraîne pour offrir sa gloire en pâture aux familiers de la maison, tandis qu'on prépare, avec un grand fracas de vaisselle, un banquet monstrueux suivi de concert, auquel met fin la providentielle intervention du *mayoral*.

4. *Españoles pintados*, p. 182 : « ¡Avisador! vaya usted á casa del Ingenio y que le de á V. con mil santos la décima consabida para pedir al final una palmadita. — ¡Avisador! que saquen de papeles este melodrama. — ¡Avisador! que vengan mañana al ensayo la lujuria, la gula y demas Virtudes de acompañamiento. — ¡Avisador! diga V. al de la imprenta que tire carteles de *Visperas*. — ¡Avisador! Al cabo de comparsas, que necesito para el domingo veinte y cuatro salvajes. — ¡Oiga V. ! Vea V. de paso al médico, y que visite de oficio á la primera bailarina con toda escrupulosidad. Ya me tiene hasta aquí con sus crispaturas de nervios, y será preciso que rescinda la escritura ó sea menos intercadente. — ¡Avisador! Que aparten un palco para quien dice esta esquelita. ¡Ah! Cite V. al Comité para leer mañana un drama en quince cuadros, con prólogo y epílogo. — ¡Avisador! Diga V. de mi parte á Fulanita que si no quiere

trouver le *Génie* et qu'avec mille bénédictions il vous fournisse le dizain obligatoire et final pour réclamer un petit bravo. — Avisador, qu'on découpe les rôles de ce mélodrame. — Avisador, convoquez demain, à la répétition, la Luxure, la Gourmandise et tout ce qu'il y a de vertus dans le cortège. — Avisador, dites aux gens de l'imprimerie qu'on tire les affiches de réclame (*carteles de vísperas*). — Avisador, au chef des comparses, que j'ai besoin pour dimanche de vingt-quatre *sauvages*. — A propos, voyez en passant le médecin et que, d'office, il examine la première danseuse avec tous les scrupules de rigueur, car j'en ai jusque-là de ses crispations nerveuses. Il faudra qu'elle résilie son écrit ou qu'elle soit moins intermittente. — Avisador, qu'on garde une loge pour la personne mentionnée sur ce billet. — Ah ! convoquez le Comité pour lire demain un drame en quinze tableaux, avec prologue et épilogue. — Avisador, dites à une telle que, si elle ne veut pas me ruiner, elle me fasse le plaisir de n'accoucher qu'après la foire. — Avisador, faites ajouter une rallonge à chaque affiche, disant que par indisposition subite de... (de qui dirons-nous?), de la *seconde barbe*, on ne pourra donner la représentation annoncée, et qu'à la place on jouera le *Malade imaginaire*. » Notons, au surplus, qu'à Madrid il fallait s'entendre en italien avec le *buffo caricato*, en français italianisé avec le corps de ballet, en patois andalous avec les spécialistes de la *cachucha*. Bien qu'on rencontre successivement dans le recueil des *Français peints par eux-mêmes*, le *directeur de théâtre*, le *comédien de province*, le *correspondant dramatique*, le *figurant*, la *figurante*, le *rat*, n'y cherchons pas, ce serait peine perdue, l'exact équivalent de Grimaldi ni de sa tour de Babel.

De même la *castañera* est à cent lieues du traditionnel marchand de marrons. Bretón a d'abord pris la précaution d'accumuler, en vrai disciple de Gerardo Lobo, les facéties pseudo-grammaticales, évoquant tous les personnages histo-

arruinarme me haga el obsequio de no parir hasta despues de ferias. — ¡ Avisador ! Haga V. poner un remiendo á cada cartel diciendo que, por indisposicion repentina..... ¿de quién diremos? del *segundo barba*, no puede hacerse hoy la funcion anunciada, y en su lugar se ejecutará *El enfermo de aprension*. »

riques ou légendaires, dont le nom, de loin ou de près, rappelle châtaigne, depuis *García del Castañar*, le héros de Rojas, jusqu'au général Castaños, vainqueur de Bailén; les proverbes, notés avec une attention qu'avait dû encourager l'exemple d'Estébanez Calderón (dijo la castaña al vino, bien venido seas amigo); les modismes du cru (Maricastaña, El rey que rabió, Perico el de los palotes). Il en profite, et la déclaration est courageuse à cette date, pour réhabiliter la désinvolture nationale et renouer avec la tradition picaresque : « Elles peuvent le dire les *Castañeras picadas* et les autres pièces d'un auteur qu'on n'a pas assez vanté, *Don Ramón de la Cruz Cano y Olmedilla*, lesquelles, tout en portant l'humble titre de *sainetes* et malgré leurs fautes graves contre les dogmes et privilèges de ce qu'on appelle le *bon ton*, ne laissent pas d'avoir plus de mérite intrinsèque, de valeur originale et nationale que d'autres dont les dimensions sont plus étendues, et qui furent écrites avec de hautes visées philosophiques, thérapeutiques et socio-humanitaires¹. » Comme il ramène à propos « la plaza de Santa Ana et îles adjacentes », théâtre habituel des insurrections, on reconnaît l'influence durable du pamphlet politique². Et celle de l'école régionaliste apparaît lorsqu'il marque, avec une vigueur dont ses contemporains avaient perdu le secret, l'âpreté de l'accent madrilène (caliá, desgalichao, ó semos ó no semos), la crânerie du vice arrogant, la brutale franchise qui fut, au XVIII^e siècle aussi bien qu'au temps de Mesonero, l'apanage de la *manola* authentique immortalisée par Goya.

1. *Obras*, t. V, p. 503 : « Díganlo las *Castañeras picadas*, y otros dramas del nunca bien ponderado don Ramon de la Cruz, Cano y Olmedilla, que no por llevar el humilde título de *sainetes* y porque en ellos se peque gravemente contra los dogmas y fueros de eso que llaman *buen tono*, dejan de tener más mérito intrínseco, y sobre todo más originalidad y más nacionalidad que otros de mayores dimensiones, escritos con altas miras filosóficas, terapéuticas y sociabilitarias. »

2. Quand Bretón parle des *indirectas del Padre Cobos*, il ne s'agit pas du journal de Selgas, qui ne paraîtra qu'en 1854, mais d'une tradition fort ancienne, rapportée par Hartzenbusch dans le *Semanario* de 1855, p. 16. Le père Bartolomé Cobos, portier d'un couvent d'Andalousie, fut chargé par le prier d'expulser les importuns « por indirecto modo ». Il le fit avec tant de rudesse que

...desde entonces al prior bendito
No perturbó en su celda ni un mosquito.

En écrivant *La nodriza*, Bretón se posait en moraliste, et son plaidoyer en faveur de l'allaitement semble original, même après l'*Emile*. Au temps de Godoy, l'allemand Fischer s'étonnait de la démoralisation progressive des Espagnoles insuffisamment instruites de leur rôle : « Il est très rare de voir, dans la première et la moyenne classe, des mères qui allaitent leurs enfants. Tous les journaux des grandes villes telles que Madrid, Cádiz, Málaga, Valence, Barcelone, etc., sont remplis de demandes et d'annonces de nourrices. On y met souvent la condition expresse d'emporter le nourrisson ¹. » Une plaisanterie de *Fray Gerundio* nous prouve qu'en cinquante ans les mœurs avaient peu changé ². Quant à ces nourrices, on les remarquait d'autant mieux à Madrid que presque toutes venaient du même coin de la Péninsule, des montagnes des Asturies ou du Val de Pas, en sorte qu'un accoutrement pittoresque et barbare les désignait à l'attention et que Gautier lui-même les contemplait avec un ravissement d'artiste. « Elles ont une jupe de drap rouge plissé à gros plis, bordé d'un large galon, un corset de velours noir également galonné d'or, et pour coiffure un madras bariolé de couleurs éclatantes, le tout accompagné de bijoux d'argent et autres coquetteries sauvages. Ces femmes sont fort belles, elles ont un caractère de force et de grandeur très frappant. L'habitude de bercer leurs enfants sur les bras leur donne une attitude renversée et cambrée qui va bien avec le développement de leur poitrine. Avoir une pasiega en costume est une espèce de luxe, comme de faire monter un klephte derrière sa voiture ³. » D'où la tentation, pour le poète, de poursuivre cette vanité qui marche à la ruine et singe l'opulence, de s'introduire, en vrai successeur d'Asmodée, sous le toit du bourgeois vantard et pusillanime, d'insister sur les complications inutiles du service, les rivalités

1. Fischer, *Voyage en Espagne aux années 1797 et 1798*, t. I, p. 232.

2. *Teatro social*, t. II, p. 320 : « Señora, Vuestra Magestad vivió en un siglo muy poco ilustrado; si viviera en el que le ha tocado á Fr. Gerundio, veria V. M. el desprendimiento conque cualquiera dama de alta y aun de mediana clase renuncian á ese tierno título que Dios y la naturaleza les han dado. »

3. *Voyage en Espagne*, p. 94.

entre domestiques, la patience des maîtres livrés sans défense à la friponnerie des Léonaises, aux pilleries des Galiciennes, de souligner les burlesques références des journaux, de peindre enfin, sur la place de Santa Cruz, le cercle bruyant des mères de location, assemblées pour jouer à la brisque et prendre la clientèle, avec leur astuce de villageoises, à l'appât de charmes rembourrés. Bretón y reviendra souvent, ne lâchant une plaisanterie qu'après l'avoir usée jusqu'à la corde.

Bien qu'il rappelle Nausicaa et cite Ponce Pilate au début de sa *Lavandera*, c'est le goût du réalisme trivial et déconcertant qui l'a tourné vers les nymphes du Manzanares. Comme il est satisfait de nous apprendre, en forçant d'ailleurs la vérité, que nulle n'est admise dans la corporation à moins d'avoir quarante ans et plus, d'être dépeignée et dépenaillée, de fournir de tabac et de chatteries certain grenadier de la garde, y compris le régal obligatoire d'escargots les jours de bombance à la Virgen del Puerto ! A côté des épigrammes de Góngora, des vers classiques de Quevedo, de la charge inoffensive tant reprochée à ce grand hâbleur de Dumas père, ses boutades sur le fleuve ne pâleraient pas : « Trop de ponts, trop de loques, trop de goûters, trop de gargotes, trop de coups de bâton... Il n'y manque qu'une bagatelle : la rivière. N'empêche que tout s'y lave, tôt ou tard, bien ou mal, sauf les lavoirs et les lavandières¹. » Certes il aurait bien ri s'il avait connu cette envolée du vénérable Hugh James Rose, chapelain de Jerez et de Cadix² : « Le soleil descend et brille sur les faces bronzées, saines et charmantes de ces travailleuses de la rivière ; son éclat rehausse les couleurs vives de leurs vêtements ; avec des rides bleues et argentées le flot s'écoule ; des cris joyeux se font entendre, l'écho des

1. T. V, p. 524 : « Sobran puentes, sobran pingajos..., sobran meriendas, sobran bodegonas, sobran garrotazos... sólo falta allí una bagatela,... el río ! Y á pesar de eso, todo se lava en él, tarde ó temprano, y bien ó mal,... ménos los lavaderos y las lavanderas. »

2. H. J. Rose, *Among the Spanisch people*, Londres, 1877, t. I, p. 114 : « The bright sun blazes down, and lights up the bronzed, healthy, handsome faces of these toilers of the river » and lends a brightness to their gaudy dresses; the river flows by, in blue and silver ripples; gay banter and confused ringing laughter echo along the river-bank; you feel, even among the washerwomen, the « spell of Spain ».

rires confus retentit sur la rive. Même parmi les laveuses, vous éprouvez l'enchantement de l'Espagne (*spell of Spain*). » Il est vrai que le poète espagnol parle assez légèrement, à son retour du pays basque, de ces « naïades imperméables », de ces « femmes poissons » dont le chanfre de la *Légende des siècles* a dit :

Laveuses qui, dès l'heure où l'horizon se dore
Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre,
Et qui faites blanchir des toiles sous le ciel....¹.

Depuis 1832 Bretón est en progrès. Sans effort il pourrait prendre place aux côtés du *Curieux parlant* et lui disputer la gloire incontestée jusque-là de copier, avec la vitesse et la précision du daguerréotype, la vie changeante de Madrid. Mais le théâtre l'absorbe, et pour écouler ses observations, recueillies au jour le jour, lui suffit; ce n'est qu'en 1855, dans *El correo de ultramar*, qu'il revient à l'article de mœurs, avec une étude sur la passion du jeu, *Las cucas*. En 1843, lors de la publication des *Espagnols peints par eux-mêmes*, le type avait échappé à l'attention des humoristes. Antonio Flores, le continuateur de Mesonero, qui s'en était aperçu, avait essayé — on le voit du reste par le prologue de ses *Doce españolas de brocha gorda*² — de réparer cet oubli et quelques autres. Sans craindre la concurrence, Bretón commente à son tour une pittoresque locution dont les Madrilènes faisaient alors grand usage : *tirar la oreja à Jorge*. Et celles qui tirent l'oreille à Georges — ce sont précisément les *cucas* — répondent, comme les mules de diligence, aux surnoms pompeux de brigadière, d'intendante et de commissaire. Se risquent-elles au grand jour, c'est pour toucher leur pension de veuvage, pour laisser quelque bijou aux mains d'un prêteur. Mais la nuit, le plus souvent, couvre leurs allées et venues d'un manteau discret. Installées à la meilleure place des tripots, avec tous les honneurs dus à leur

1. *Légende des siècles*, éd. Hetzel, t. II, p. 50.

2. *Doce españolas de brocha gorda*. Prologue : « Mientras el torero, la castañera, el pretendiente y hasta el Indiano han acudido presurosos á dejar sus retratos en la obra de *Los españoles pintados por sí mismos*, el granuja, la señorita nerviosa, el caballero de industria y la cuca han permanecido indiferentes. » Publié en 1848.

sexe et réclamés par leur vice, elles n'aventurent leur napoléon, sous la surveillance d'un banquier accommodant, que pour *ramasser les morts*, c'est-à-dire empocher la mise du voisin distrait, pour exiger l'*armature*, tribut qui leur est acquis sur tous les gains, pour céder, quand la chance tourne, un châle fripé, une parure en similor, et dès qu'on improvise un souper, vers minuit, pour dévorer goulûment les meilleures bouchées, boire sans respect humain, plaisanter le cigare aux dents, ce dernier travers étant commun aux Andalouses aussi bien qu'aux Américaines. D'autres, nous ont décrit les sinistres antichambres où les filles de militaires consolaient mystérieusement les joueurs échappés, le gousset plat, aux griffes maternelles¹. Si Bretón s'acharne à dévoiler ces tares, c'est moins en curieux qu'en honnête homme. Combien se laissaient prendre aux accents de la dignité froissée, à l'austérité de la capeline noire et des bandeaux postiches ! Toutes les prétentions d'une aristocratie déchue s'étaient réfugiées dans la caste des fonctionnaires avilis qui forçaient par l'hypocrisie l'entrée des maisons décentes.

Il nous reste à signaler, chez Bretón, un dernier effort, moins heureux cette fois et surtout plus vite interrompu, pour s'adapter au goût du public instruit par les revues. L'article consacré par Larra aux ruines de Mérida, les gravures et les notices de l'*Artista*, du *Semanario*, de l'*Observatorio*, du *Panorama*, du *Siglo pintoresco*, du *Laberinto*, du *Renacimiento*, enfin la publication de certains ouvrages étrangers, comme les *Contes de l'Alhambra*² de Washington Irving, avaient développé le sens artistique, attiré l'attention sur les beautés naturelles, sur les monuments, les antiquités de la Péninsule. On ne pouvait demander au poète, assez mal préparé aux recherches patientes, de fouiller lui-même les archives provinciales, quand ses préoccupations ordinaires le détournaient de l'histoire, laquelle suppose une patiente initiation. Il est à remarquer toutefois que, pendant un

1. *Doce españolas de brocha gorda*, t. I, p. 185. C. Diamante.

2. La traduction des contes de W. Irving est signalée en 1839 dans le *Semanario*. — En 1849 on mentionne l'*Espagne pittoresque, artistique et monumentale* (gravures de Nanteuil), par M. de Cuendias et V. de Ferreal.

séjour à Quel, son village natal, il a pris plaisir à collectionner des légendes, à glaner des traditions. C'est ainsi qu'il s'amuse à disserter incidemment sur la sorcellerie, en vrai fils de la Rioja, d'un pays où l'on croit à la magie et aux sorcières; il nous rappelle qu'en Espagne la citadelle des *brujas* fut Zugarramurdi, dans la Navarre, à proximité des champs de *Barahona* et non loin du puits d'*Airón*; qu'il existe une montagne du nom d'*Aquelarre*, étymologie probable du mot par lequel on désigne en castillan le rendez-vous du sabbat¹. Enfin il apprend à mieux voir le cadre aimé de son enfance, l'encaissement du torrent, la bourgade écrasée sous la falaise calcaire. « En aval, à la sortie du bourg, la grande muraille s'abaisse, mais elle ne cesse pas d'être escarpée, hérissée, fantastique, avec des anfractuosités grotesques, où niche une multitude d'oiseaux nocturnes, avec des figures étranges comme celles que dessinent parfois les nuages; les plus singulières, ce sont deux aiguilles à peu près contiguës, dont l'une peut avoir dix mètres de haut, l'autre huit, qui, à quelques pas du chemin d'Autol et sur le finage de cette ville, surplombent et terrifient le passant, car elles présentent, à quelque distance, la plus parfaite ressemblance avec deux géants mâle et femelle, ou, si l'on préfère, mari et femme². » *Picuezo* et *Picueza*, les deux colosses, ont avantageusement remplacé la caille, la brebis, l'abeille, le zéphyr du romance intitulé

1. Voir *El Sábado*, t. V, p. 536. — On lit également dans Cuendias, *L'Espagne pittoresque, artistique et monumentale*, Paris, 1848, p. 133 : « La Rioja a été de tout temps la terre classique des gens voués au diable. Les environs de Calahorra qui, ainsi que nous le verrons plus loin, peuvent se glorifier d'avoir produit de grands saints, paraissent avoir été choisis de préférence par messire Satan et compagnie pour y tenir leurs nocturnes assises... la Rioja était le quartier général des sorcières du royaume. La Société du bouc, composée de plusieurs milliers d'individus, hommes, femmes et enfants, tous doués de la puissance de s'envoler après l'heure de minuit par le tuyau de la cheminée et de parcourir en quelques secondes des distances incommensurables, à cheval sur un manche à balai, est encore la terreur du pays. »

2. T. V, p. 532 : « Rebajada la Peña grande á la salida del pueblo, río abajo, pero riscosa, escarpada y extravagante, presenta grotescas sinuosidades donde anidan multitud de pájaros nocturnos, y figuras tan extrañas como las que forman á veces las nubes; pero las más singulares son dos peñascos casi contiguos, el uno como de diez varas y el otro como de ocho de elevacion, que á pocos pasos del camino de Autol, y ya en término de esta villa, suspenden y asombran al caminante, porque á cierta distancia ofrecen la más perfecta semejanza con dos enormes gigantes, hembra y varon, ó si se quiere, marido y mujer. »

*Mi lugar*¹. Quinze ans, il est vrai, se sont écoulés. Malheureusement la description tourne court, le poète s'attachant trop aux gausseries villageoises pour considérer longuement, dans *El matrimonio de piedra*², la nature immobile.

Bretón, instruit à l'école des humoristes, a contracté une dette envers Larra, Mesonero, Estébanez Calderón, Somoza, López Pelegrín, Segovia, Lafuente, pour ne citer que les chefs de file parmi les *costumbristas*, représentants d'un genre longtemps asservi à l'imitation et capable, une fois émancipé, d'ouvrir la voie, par une réaction salutaire, au roman national et régional. Sur les pas de *Fígaro*, il s'aventure dans l'arène politique, avec moins de rancœur, d'acharnement passionné. A l'exemple du *Curieux parlant*, il peint la vie réglée de la classe moyenne, la sagesse épanouie du bourgeois paisible, accusant plus nettement les ombres. Et sans descendre pourtant jusqu'aux bas-fonds ni poétiser les magots, il ne craint pas, quand on l'y pousse, de reproduire les tons crus du *Solitaire*, non moins attaché que l'*Étudiant* au dessin ferme et classique, bien qu'il se garde habilement, en écrivain populaire et qui entend le rester, de l'archaïsme prétentieux et du purisme. Comme *Fray Gerundio*, dont il évite les prolixes racontars, il est hanté par la question du progrès, si troublante au siècle de la vapeur et du bon ton, du carlisme et des pronunciamentos. Enfin, c'est au nom du groupe entier qu'il défend le patriotisme, étouffé d'abord sous les importations françaises, enhardi bientôt jusqu'à l'injustice; qu'il patronne le libéralisme, fougueux au début et timoré depuis les désillusions de 1840; qu'il soutient la morale du travail, de la paix, du silence, en opposition avec la réclame des agioteurs, la turbulence des soldats, le désœuvrement des hautes classes. En sorte que son œuvre, de toutes la plus représentative, puisqu'il exploite le champ qu'ont défriché ses devanciers et que labourent ses rivaux, offre aux yeux de l'historien tout l'attrait d'une enquête qui rassemblerait les dépositions concordantes, unanimes et irréfutables des contemporains.

1. T. V, p. 249. « Mon pays natal. »

2. T. V, p. 532.

CHAPITRE II

La Province.

- I. COMMENT ON VOYAGE EN ESPAGNE : Le passeport; la gondole, la galère, le convoi; les voleurs; les accidents.
- II. L'ANDALOUSIE : Patriotisme et libéralisme; gitanes et contrebandiers. — La grande propriété. — L'Andalous à Madrid. — Le pied des Sévillanes; aventurières et danseuses de fandango; l'escrime de l'éventail.
- III. L'ARAGON : Rudesse et loyauté; un Alceste aragonais : *El pelo de la dehesa*.
- IV. VALENCE : La plage du Cabañal. — Griefs contre les Valenciennes.
- V. LE PAYS BASQUE : Loyalisme; indifférentisme; vogue de Saint-Sébastien. — La *Batelière de Pasages*.
- VI. GALICIENS ET ASTURIENS : Le moissonneur; le domestique de grande maison.
- VII. LES CASTILLES : Hospitalité burgalaise.
- VIII. AU VILLAGE : *L'alcalde de Monterilla*; l'hidalgo.

Bretón aimait la capitale et n'en sortait que malgré lui. Pourtant, les hasards d'une existence agitée l'entraînèrent plus d'une fois sur les grands chemins de la Péninsule. Il a connu, dès sa plus tendre enfance, les divertissements tapageurs de la Rioja, les parties de paume de la Navarre, les auberges de la Vieille Castille et l'hospitalité burgalaise. On le vit escalader les sierras avec les routiers de l'Empecinado, poursuivre jusqu'en Catalogne l'armée intacte de Suchet, explorer la huerta de Valence et de Murcie, la côte de Grenade, certains districts andalous, d'abord comme soldat, bientôt comme employé; s'enfermer dans Carthagène en 1823 et soutenir le siège en brave qu'il était; s'exiler plus tard à Séville, au moment où les acteurs, chassés par l'opéra, quittaient le théâtre del Príncipe; fuir devant l'orage après l'échec de la *Ponchada* et le triomphe d'Espartero, gagner le pays basque où son âme aigrie de poète sifflé, de libéral persécuté, s'épanouit sous la bienfaisante influence d'un ciel plus clément, d'une nature plus riche, pittoresquement encadrée de montagnes verdoyantes. Il ne semble pas, toutefois, qu'il ait

eu besoin, pour étudier son pays, pour transmettre aux auteurs de *zarzuelas* quelques plaisanteries stéréotypées sur la vantardise méridionale et l'obstination aragonaise, de parcourir autant de lieues d'Espagne, le carnet en main, que Ford ou Théophile Gautier. Les provinciaux s'étaient donné rendez-vous à la Puerta del Sol, qui fut son meilleur observatoire.

I

Il nous rassure néanmoins sur la véracité des voyageurs, ayant connu leurs tribulations. Il se moque à l'occasion de la *carta de seguridad*, sans laquelle on ne pouvait circuler dans un rayon de six lieues autour de Madrid, des formalités odieuses du passeport, complication qui décourageait ses compatriotes, naturellement enclins à l'immobilité, puisqu'il était nécessaire, au dire de l'Anglais Cook, d'indiquer pour la moindre absence la date approximative du départ, celle de l'arrivée, d'obtenir chaque jour, pendant qu'on se déplaçait, le visa des autorités ¹. Dans un passage de la *Casa de huéspedes*, confirmé par le témoignage du marquis de Custine, il évoque les cavalcades rustiques à dos d'âne, prudente locomotion dont s'accommodait la sagesse des ancêtres :

« Oh ! si je voyage, moi, ce sera — sur une bourrique, assise de côté, — avec quatre paires d'oreillers, — encastrée dans le siège — : ainsi voyageait ma grand'mère ². »

1. *El hombre gordo*, sc. ix. — Voir Cook, *Sketches in Spain*, 1834, t. I, p. 204 : « Any deviation from this rule was punished by a heavy fine for every day that was deficient... I knew an instance of a poor muleteer being fined sixty dollars for accumulated arrears of this kind. »

2. *Casa de huéspedes*, t. I, p. 178 :

Oh ! si yo viajo, será
sentada sobre una burra,
con cuatro pares de almohadas
y embutida en las jamugas,
que así viajaba mi abuela.

Voir *l'Espagne sous Ferdinand VII*, par le marquis de Custine, Paris, 1838, t. I, p. 204 : « Les femmes, assises de côté sur des ânes caparaçonnés à la vieille mode, étaient enfoncées dans d'énormes oreillers : l'espèce de bât qui servait de siège à ces cavalières inexpérimentées avait la forme d'un X double. »

On rencontre chez lui mainte allusion à la *góndola*, à la *galera acelerada*¹, et les mémoires du temps nous expliquent ces métaphores maritimes. Il fallait, si l'on en croit le général Fernández de Córdoba, vingt jours pour aller de Cadix à Madrid, « vingt jours et autant de nuits, qu'on passait régulièrement dans les *ventas*² et les auberges de la route, misérables gîtes où tout manquait aux voyageurs, sauf les repas, mais quels repas ! et notez que le service n'était organisé qu'une ou deux fois par mois entre les chefs-lieux de province et la capitale, que beaucoup de muletiers profitaient de l'occasion, couvrant avec leur file interminable de bêtes chargées de grain, de produits agricoles, d'étoffes, la longueur des maudites chaussées royales, en sorte qu'on aurait dit vraiment des caravanes qui traversaient le désert³. » Plus tard, à l'époque des guerres carlistes, on suivait le *convoy*, sous la protection des troupes qui allaient renforcer les garnisons du Nord⁴. Même après qu'on eut tracé de larges voies reliant Madrid à Bayonne, à Séville, à Cadix, à Saragosse, à Valence, à Barcelone, Mesonero estimait que l'Espagne se trouvait à peu de choses près au même « degré d'incommuni-

1. Cf. *Memorias de Juan García*, t. IV, p. 44; *La redaccion de un periódico*, t. I, p. 369.

2. On donne le nom de *venta* à l'auberge isolée sur une route.

3. Fernández de Córdoba, *Mis memorias intimas*, t. I, p. 30 : « Veinte días con otras tantas noches, que, por lo regular, se pasaban en las ventas y mesones del camino, en cuyas miserables viviendas, exceptuando las comidas más detestables, de todo carecían los viajeros; y cuéntese que este servicio se hacía sólo una ó dos veces al mes entre las capitales de provincia y la corte, aprovechando la ocasion muchos arrieros que con interminables recuas cargadas de granos, frutos ó tejidos, extendíanse á lo largo de las malhadadas carreteras reales; de modo que, más que otra cosa, parecían aquellas expediciones largas caravanas atravesando el desierto. » Et l'auteur ajoute : « El sobresalto continuo de los viajeros, temiendo á cada instante ser víctimas de los malhechores, ladrones y cuadrillas armadas que infestaban los campos y saqueaban los caminos, siempre que previamente no se había ajustado con ellos la libertad de atravesarlos, mediante crecidos estipendios. »

4. *Redacción de un periódico*, t. I, p. 369 :

Viajar en una galera
no es gran lujo el día de hoy,
pero vas con el convoy,
no como viaja un cualquiera.

Brétón ajoute en note : « Sabido es que durante la guerra civil era peligroso viajar sin escolta en ciertas direcciones y que muchas personas para hacerlo con más seguridad se unían á los convoyes militares. »

cation » qu'au siècle précédent; il évaluait à 1,672 réaux la dépense moyenne pour un déplacement de six jours dans le Midi, puisqu'il fallait acquitter, outre la location des mules, outre le prix du déjeuner, du dîner, du coucher, outre les gages du domestique, une indemnité aux deux soldats conduits par un brigadier, dont la mission était d'intimider les voleurs, toujours à craindre, pour peu qu'on s'éloignât de la capitale et des grands centres¹. Avec plus de vraisemblance que Picard, l'auteur de la *Diligence de Joigny*, Bretón pouvait exploiter les incidents et les accidents de la route, railler les précautions du jeune premier, son panier de victuailles, sa bouteille en sautoir; les glapissements du postillon déchaîné contre la *Colonelle* et la *Générale*, « avec l'accompagnement obligé de sonnaillles, de coups de fouet, de cris, de chansons, de blasphèmes »; la cuisine pimentée des auberges, les poulets étiques, la rapacité de l'hôtelier qui faisait payer jusqu'au bruit (*ruido*); la détresse des veuves éplorées quand l'essieu cassait, péripétie naturelle qui prélude à l'amour : c'est au sifflement sinistre de la bise qu'on échange les premiers aveux sous une cape détremmée qui rapproche les sympathies². Il est vrai qu'on meurt parfois dans les comédies de Bretón³ : un Crésus américain n'échappe au naufrage que pour clore au fond d'un ravin sa carrière aventureuse, car la vie ne tient qu'à un fil quand on voyage en Espagne :

¡ Que siempre
lleve la vida en un tris
el que viaja por España !
(*Al pié de la letra*, act. II, sc. xvi.)

1. Mesonero, *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica*, p. 40 : « 2 mulas para el viajero y su equipage, por 6 dias, ida y vuelta á 30 reales mula : 360. — 1 mozo á 12 reales : 72. — 2 soldados á caballo y su cabo (por seguridad indispensable) á 20 reales diarios : 360. — 3 almuerzos á toda esta gente y caballerías á 60 reales : 180. — 3 comidas á 100 reales : 300. — 3 noches á 120 : 360. — Gratificaciones al cabo y criado : 40. — Total : 1672. »

2. Cf. *Entre santa y santo pared de cal y canto*.

3. *¡Eslaba de Dios!* act. III, sc. xv.

II

De l'Espagne, il semble que les voyageurs étrangers n'ont connu ou voulu connaître que l'Andalousie, fascinés comme Gautier par une vision lumineuse en franchissant le défilé de Despeñaperros, endormis comme Byron au milieu de l'éner-vante mollesse des cités méridionales :

« Lorsque Paphos tomba, détruit par le temps... — les plaisirs s'envolèrent pour trouver un climat aussi doux; — et Vénus, fidèle à la mer qui seule fut son berceau, — l'inconstante Vénus, daigna choisir le séjour de Cádiz — et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles ¹. »

Il n'est pas jusqu'à George Borrow, le génial missionnaire de la Société évangélique de Londres, qui ne célèbre en poète l'admirable floraison qui pare les campagnes dépeuplées, refuge des taureaux de combat, des genêts à la gracieuse enco-lure. « Je répète qu'il est impossible de rester mélancolique dans des régions comme celle-ci, et c'est à juste titre que les anciens Grecs et Romains en ont fait le siège de leurs Champs Élysées ². » Que nous sommes loin, chez Bretón, de ces expansions d'outre-monts et d'outre-Manche ! Jamais homme ne fut moins préparé à comprendre la sauvage désolation d'un paysage trop surfait qu'on a malicieusement comparé à l'estuaire de l'Escaut, près d'Anvers ³. Les stances assez

1. *Childe Harold*, chant I, LXVI, trad. Pichot.

When Paphos fell by time — accursed Time!

The Pleasures fled, but sought as warm a clime;
And Venus, constant to her native sea,
To nought else constant, hither deign'd to flee,
And fix'd her shrine within these walls of white....

2. Borrow, *The Bible in Spain*, Londres, 1843, p. 277 : « I repeat it imposible to continue melancholy in regions like these and the ancient Greeks and Romans were right in making them the site of their Elysian fields. »

3. Gautier, *Voyage en Espagne*, p. 339 : « Dans la réalité on ne voit que des berges peu élevées, sablonneuses, couleur d'ocre, que des eaux jaunes et trou-blées, dont la teinte terreuse ne peut être attribuée aux pluies, si rares dans ce pays... Le fleuve allait toujours s'élargissant, les rives décroissaient et s'apla-tissaient, et l'aspect général du paysage rappelait assez la physionomie de l'Escaut entre Anvers et Ostende. »

froides qu'il rime en l'honneur de Silvia sur les bords du Guadalquivir le prouvent surabondamment ¹. Pour s'étonner d'autre part et s'extasier à la vue des orangers sombres, des oliviers pâlis, du vert métallique des palmiers, il avait parcouru trop souvent et trop longtemps la *huerta* de Murcie. Mais il pouvait aimer la province indomptable qui opposa gaillardement une cavalerie de vachers mal équipés aux dragons aguerris de Dupont, qui fut à deux reprises, en 1812 et en 1823, le foyer du libéralisme et du patriotisme. Déjà, au temps de l'occupation française, plus d'un chanoine, à Séville, masquait sous de respectables reliures, empruntées aux pères de l'Église, les ouvrages interdits par les familiers du Saint Office ². Les sociétés secrètes issues de notre révolution recrutèrent bon nombre d'adhérents dans ce pays d'aimables sceptiques, de flâneurs instruits. C'était du Sud que venait décidément la lumière. Elle se répandait avec les pamphlets de Miñano, les improvisations fougueuses d'Alcalá Galiano, les discours étudiés de Martínez de la Rosa, le ministre académique. L'Andalousie envoyait ses généraux, Córdova, le tacticien des guerres carlistes, Narváez, le rival d'Espartero, le rempart du trône. Avec leur entrain de plaisants intarissables, de beaux diseurs, les Méridionaux avaient conquis le

1. Bretón, *Obras*, t. V, p. 257 :

Yo precio un humilde césped
á la sombra de tus sauces
más que las plumas desiertas
do á Morfeo llamo en balde.

2. *Mémoires d'un apothicaire sur l'Espagne pendant les années 1808 à 1814*, Ladvocat, 1828. — T. I, 347 : « Si j'ai la précaution de couvrir mes volumes d'une enveloppe enfumée et de changer leurs titres, c'est que les familiers eux-mêmes sont soumis aux visites domiciliaires. Mais comme ces visites n'ont lieu chez nous que pour la forme et que mes confrères s'en acquittent avec beaucoup d'insouciance et de légèreté, il suffit que mes livres soient ainsi reliés pour qu'on n'y touche pas. » Voir aussi, page 364, certains détails intéressants sur la franc-maçonnerie : « Comment se fait-il qu'en Espagne, pays de superstition et de préjugé, les prêtres aient été les premiers à donner dans la franc-maçonnerie ? C'est que les préjugés et la superstition sont les suites ordinaires et nécessaires de l'ignorance ; qu'en Espagne les prêtres et les gens riches sont les seules personnes instruites, et qu'il faut autant d'instruction que de force d'âme pour s'opposer ouvertement aux préjugés populaires, aux opinions reçues. Les prêtres qui ne voulaient ou n'osaient point se faire recevoir tonnaient contre eux en chaire et les dévouaient aux tourments de l'enfer. Ce qui n'empêchait pas que dans toutes les grandes villes soumises à notre domination il ne s'établît des loges composées seulement d'Espagnols, indépendantes des loges françaises qui s'y trouvaient déjà formées depuis quelque temps. »

parlement, l'armée, la haute finance, même la littérature. Précisément un groupe s'était formé autour du *Solitaire*, l'école de la couleur, avec la mission de recueillir dans cette contrée originale entre toutes, attachée obstinément aux vieilles coutumes héritées des Maures, les derniers vestiges de barbarie pittoresque.

En sorte que l'Andalousie de Bretón, comme du reste celle d'Estébanez Calderón, de Rodríguez Rubí, d'Andueza, de Jiménez Serrano, d'Antonio de la Corte, rappelle à certains égards, et plus qu'on ne l'attendrait de l'auteur du *Français à Carthagène*, les exceptions chères à nos romantiques¹. Lorsqu'il peint la gitane oscillant de tribord à bâbord sur le pont de Triana, balançant en ondulations serpentine les falbalas de sa jupe, tirant d'un havane monstrueux des bouffées qui gonfleraient la voile d'une chaloupe, bien qu'il n'aille pas jusqu'à dire imprudemment avec Théophile Gautier, son ennemi :

Et l'archevêque de Tolède
Chante la messe à ses genoux²,

nous reconnaissons la fascinatrice légendaire et populaire de *Carmen*. Il note, au surplus, chez le rustre et le fanfaron³, la dureté du regard oblique, le poing campé sur la hanche, le couteau dépassant de la ceinture, la bandurria, le cigare, l'outre de vin, la voix de rogomme, les séguidilles de la Manche alternant avec les jurons, de même qu'il a mis en scène dans *Elena*, mélodrame à grand spectacle⁴, le bandit chevaleresque observant la foi jurée entre assassins, punissant de mort la moindre dérogation aux règles du partage, invoquant tous les saints du paradis pour l'âme des trépassés, puis s'amendant vers la fin, désireux d'obtenir l'*indulto*⁵, qui lui

1. T. V, p. 121.

2. *Emaux et Camées. Carmen*.

3. T. V, p. 382.

4. Voir le IV^e acte.

5. Cf. à propos de l'*indulto* l'anecdote racontée par Gautier, *Voyage*, p. 135 : « De sorte que vous quitteriez volontiers votre état si l'on vous recevait à *indulto* (si l'on vous amnistiait) ? — Certainement, répondit toute la bande... — Eh bien ! reprit le voyageur, je me charge d'obtenir votre grâce, à la condition que vous nous rendrez la liberté.

permettra de rentrer dans la vie honorable et régulière, de gaspiller royalement le bien-être acquis par le vol à main armée. Place enfin au contrebandier magnanime, héros des chansons d'aveugle, tant de fois célébré depuis Manuel García, l'auteur du trop fameux *polo del contrabandista* :

« Il faut voir le compère de Málaga — après qu'à Estepona il a fait son chargement, — que les produits cubains ou brésiliens — se gardent de la garde dans une ferme, — quand une main de son doux tyran — étreint la ceinture, oh félicité ! — que l'autre tient l'espigole, — en bouche l'échantillon de son tabac...¹. »

Beau sujet de vignette pour Gustave Doré, qui vraisemblablement s'en est inspiré dans ses croquis du *Tour du Monde*, au risque de fausser la savante relation du baron Davillier².

Mais Bretón s'est défié du romanesque et de la chimère. Mainte allusion rappelle un décor précis. Nous sommes aux bains de Chiclana³, au milieu des chalets, des métairies, sous les ombrages parfumés d'une plage en amphithéâtre, défendue par les derniers contreforts de la cordillère de Ronda, d'où l'œil embrasse tantôt l'île de León et le vieux château mauresque, tantôt la baie qui s'arrondit vers Cadix⁴, reine de l'insouciance, capitale du plaisir, et le temps se partage entre le jeu, la promenade et l'amour. Parfois l'intrigue nous conduit jusqu'à Séville. Nous rencontrons, chemin faisant, des musiciens de la Macarena, des peintres qui vont étudier

1. T. V, p. 121 :

Y ¡qué es ver á un currillo malagueño,
Despues que en Estepona hace el alijo
Y el género cubano ó brasileño
Resguarda del resguardo en un cortijo,
Con una mano de su dulce dueño
La cintura estrechar... ay regocijo !
Mientras tiene en la otra su retaco
Y en la boca la muestra del *Tabaco* !

2. Comparez à ce point de vue, avec l'octave de Bretón, la gravure qui se trouve à la page 393, 1865, 2^e semestre, *Tour du monde*.

3. Sur Chiclana, voir Bretón, *L'Espagne et le Portugal ou Mœurs, usages et costumes des habitants de ces royaumes*, Paris, 1815, t. III, p. 84; — cf. encore l'*Album d'un soldat pendant la campagne d'Espagne en 1823*, Paris 1829; — *Deux artistes en Espagne* (Giraud et Desbarolles), Paris 1846, p. 55, etc... On trouve une allusion à Chiclana dans *Por una hija*.

4. Sur la vie à Cadix, voir Henry Inglis, *Spain in 1830*, Londres, 1831, t. II, p. 126 : « I could give innumerable examples of the depraved state of morals in Cadiz... female virtue is a thing almost unknown and scarcely appreciated. »

Murillo¹. On s'arrête aussi, après avoir parcouru les friches immenses, les forêts de pins, de chênes verts, de chênes-liège, dans les *cortijos*, fermes isolées, et l'hacienda, avec sa tour au centre pour broyer les olives, apparaît comme l'oasis du grand désert andalous². C'est là qu'on se réfugie, l'âme blessée, quand on est revenu du monde et de ses pièges. Il est vrai qu'on y sent le contre-coup des révolutions, qu'on y voit passer les fugitifs qui rejoignent péniblement l'escadron de Riego, poursuivis par l'alcade et ses *escopeteros*, heureux de fusiller en rase campagne un gibier inconnu. Comme en Provence, les représailles sont dures, les conversions rapides. Il n'est pas de plus farouches libéraux que les inquisiteurs de la veille, dès qu'on apprend que Ferdinand VII, l'ennemi des lumières, accepte la constitution. D'après quelques plaisanteries sur le *gazpacho*, soupe à l'ail et à l'huile dont on rassasie les gars de labour, quand ils ont peiné de longues heures sous un soleil de plomb, il apparaît clairement que le pays souffre. Si l'on parle assez rarement du seigneur, presque toujours absent, on tire néanmoins des salves de mousqueterie quand il revient et l'autorité, à son départ, est vite confisquée par une gouvernante ambitieuse, astucieuse, qui se retranche arrogamment derrière les privilèges du sang bleu³ et dont le fils, candidat perpétuel à une chapellenie, paresse avec le flegme d'un gentilhomme. Ces prétentions, l'anglais Capell Brooke les signale jusque dans les classes pauvres et illettrées⁴.

1. *Elena*, IV^e acte.

2. Sur le *cortijo*, voir Antoine de Latour, *Etudes sur l'Espagne, Séville et l'Andalousie*, Paris, 1855, t. II, p. 304 : « L'Andalousie ignore nos vertes et fraîches prairies; ce qui lui en tient lieu, c'est la *dehesa*, c'est-à-dire de vastes pâturages en friche, qui font penser aux savanes américaines et où toute l'année errent tranquillement, comme dans leurs libres domaines, des troupeaux immenses de taureaux, de vaches, de chevaux. »

3. *La independencia*, act. II, sc. xvi : « Yo, aquí donde usted me ve, soy doña por los cuatro costados. »

4. *Sketches in Spain in Morocco*, Londres, 1831, t. I, p. 71 : « Among the lower orders in Spain, particularly in Andalusia, there are great numbers who, poor and illiterate as they are, boast the « *sangre azula* », and who are sometimes compelled, by the sad reverse of fortune, to transmit this inestimable treasure into the hands of the common hangman. When this happens, which is not unfrequently the case, a great parade is made by the relations who, as well as the unfortunate criminal, are equally ambitious and desirous that its exit should take place in a manner worthy of the blue blood which still flow in his veins. »

Une servante, chez Bretón, ne manque pas de citer à tout propos son oncle, Don Baltazar Maldonado y Escalona, corregidor de Jerez¹, justifiant le proverbe castillan : « *De luengas tierras luengas mentiras* »². » Ajoutons que l'aristocratie andalouse, plus riche que celle des autres provinces et groupée en « maestrances », ne craignait nullement de s'encanailler³.

Aux yeux de Bretón qui simplifie, tous les Andalous, par définition, sont des *jaques*⁴. Il n'oublie ni le soudard aux longues moustaches, vrai croquemitaine pour les femmes et les adolescents; ni l'Hercule introuvable les jours de bataille; ni le poltron dont la réputation usurpée de bravoure tient à l'assentiment d'un compère; ni le torero applaudi dans les arènes et qu'un roquet terrifie; ni le bonneteur (*baratero*)⁵, effroi des navires et des bagnes, emportant la mise à la pointe de la *navaja*; ni le soldat mauvais payeur qui rosse à coups de ceinturon ses créanciers, procédés un peu vifs qu'autorisaient les mœurs du temps et dont les mémoires du général Córdova, frère du vainqueur de Mendigorría, fourniraient maint exemple. A Madrid, l'homme du sud intrigue, éblouit, s'étale, s'épanche et fait grand tapage, tel Marchena dans le *Quart d'heure* :

« Solide à cheval, — élégant comme Adonis, — tirant bien le fleuret, — léger... dix fois comme la Taglioni⁶, — si je prends la veste d'un *majo* — d'humeur folâtre et cascadeuse, — il n'est fille des bas-quartiers — que mon brio n'enchanté; — et vaillant torero, — car Montes ne m'irait pas à la cheville, — je suis le nec plus ultra — des arènes de Fagoaga⁷. »

1. *El cuarto de hora*, act. I, sc. III.

2. « Des terres lointaines les longs mensonges. »

3. L'éducation de plus d'un propriétaire méridional devait ressembler à celle de l'hidalgo dont il est question dans les *Lettres marocaines*, qui faisait sa société du père Gregorio, « un honnête boucher de la ville »; « il est toujours bien venu à fumer et à jouer avec nous; bref, nous en raffolons. » Trad. Froment, Champ-la-Garde, Paris, 1808, p. 36. Cf. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. II, p. 283 : « La vida del cortijo, de los apartados, de las tientas y del gazpacho le encantaba, y con ella agravaron en vez de mejorar sus padecimientos. » Il s'agit de son frère.

4. *Desvergüenza*, t. V, p. 457.

5. Le *baratero* se sert comme le bonneteur de cartes biseautées, mais il emploie toujours l'intimidation.

6. M^{lle} Taglioni se fit surtout connaître à partir de 1829 dans les ballets de *Robert le Diable*, de la *Sylphide*, de la *Révolte du sérail*. Elle fut protégée à Munich par la famille royale et célébrée en France par le poète Méry.

7. T. II, p. 434 :

Mas yo, que soy buen jinete,
y elegante como Adónis,

Sous les traits chargés de la caricature, nous apercevons, grossis, non méconnaissables, tous les défauts signalés par les humoristes du temps, le mépris arabe à l'endroit des femmes qu'on suppose invariablement corruptibles, la familiarité insinuante, la suffisance du richard entiché de ses olivaires, l'avidité, les petites compromissions du politique louvoyant dans les ministères, enfin l'aplomb que rien n'ébranle, « car avouer sa défaite est bien dur pour un Andaloux »¹.

Nous avons lu dans Musset, autorité médiocre en la matière :

Certes l'Espagne est grande et les femmes d'Espagne
Sont belles; mais il n'est château, ville et campagne
Qui contre ce pied-là.....

et pour la petitesse

De ses pieds, elle était Andalouse et comtesse².

Délicat problème d'ethnographie sentimentale qu'Antoine de Latour a posé, qu'il a presque résolu. Aussi renvoyons-nous les curieux à l'aimable article qu'il intitulait *Séville et l'Anda-*

y tiro bien al florete,
y bailo por diez *Taglionis*,
y si me visto de majó
y ando de broma y de chunga,
no hay moza de barrio bajo
que no admire mi sandunga:
yo, bravo toreador,
que á Montes me dejo en zaga
y soy la nata y la flor
del circo de Fagoaga.

1. T. II, p. 440.

Que confesar su derrota
un andaluz, es muy duro.

Les étrangers se montrent généralement sévères à l'égard des Andaloux. Ford dit dans le Guide Murray : « The native is the *gracioso* of the Peninsula, a term given in the play bills to the cleverest comic actor. » Borrow se montre plus dur encore : « The higher class of the Andalusians are probably upon the whole the most vain and foolish of human beings, with a taste for nothing but sensual amusement, foppery in dress and ribald discourse. Their insolence is only equalled by their meanness and their prodigality by their avarice. The lower classes are a shade or two better than their superiors... The Andalusians are in general held in the lower estimation by the rest of the Spaniards. » (*Bible in Spain*, p. 277.)

2. *Don Paéz*.

*lousie*¹. En dépit des épigrammes de M. de Valon, qui juge le pied des Andalouses « un peu trop ramassé dans sa petitesse », Bretón s'est fait, moins par conviction que par galanterie, un jour qu'il lui importait de plaire à la Excma Señora Doña Dolores Perignat de Pacheco, l'écho du préjugé officiel :

« On m'a dit qu'à Paris, — capitale du royaume de France, — tu n'as pas trouvé, Lolita, — de chaussure pour ton pied..... — Mais, sur les rives de la Seine, — ne serait-il pas bien naïf — d'aller dire à une *madame* ? — señora, je suis à vos pieds ? »

N'exagérons pas la portée d'un compliment d'album, le poète s'étant appliqué dans *Una de tantas*, dans *El amigo mártir*, à ruiner la romanesque tradition de *Don Paëz*, avec une irrévérence où perce la rancune. Nous savons qu'il fut chez le docteur Vives le « patito » d'une jeune fille de Grenade ; et s'il n'a pas confessé, d'autre part, les raisons qui l'immobilisèrent si longtemps à l'hôpital d'Aguilar, avant qu'il pût obtenir son congé définitif, nous devinons cependant, après l'enquête du marquis de Molins, qu'il y soignait, non sans dépit, la blessure qui le défigura. Il y réfléchissait, apparemment, au danger des aventures ; et de là, selon toute vraisemblance, procède son ironie, toujours impitoyable à l'endroit de ces grandes amoureuses que Byron n'a tant vantées que pour atteindre plus sûrement, en artiste révolté, la froideur anglaise³.

1. *Études sur l'Espagne. Séville et l'Andalousie*. Paris, 1855, t. I, p. 143.

2. T. V, p. 300 :

Hanme dicho que en Paris,
Corte del trono frances,
No has encontrado, Lolita,
Zapato para tu pié.

.....
Pero en la orilla del Sena

Sería absurda sandez

El decir á una madama :

« Señora, á los piés de usted. »

3. On en jugera par ces vers adressés à « the girl of Cadiz » et que Byron a retranchés de son *Childe Harold* :

Our English maids are long to woo
And frigid even in possession
And if their charms be fair to view
Their lips are stow at Love's confession :

(Ch. I, sc. LXXXVI. Ed. Murray, 1855, p. 14.)

De toutes les Andalouses du théâtre bretonien, la moins conventionnelle, c'est assurément Catuja, la rusée victime, qui, dans l'*Avocat des pauvres*¹, exploite une prétendue séduction avec toute la souplesse dont la nature a surabondamment doué les filles de sa province, passant des jérémiades à la flagornerie, des revendications de l'honneur outragé aux vilenies de l'entremetteuse, pour se rabattre finalement, en aventurière complaisante et vorace, sur la seule compensation qu'elle ambitionne, l'argent. Jiménez Serrano, un rédacteur du *Semanario pintoresco*, avoue qu'il arrive à ses payes d'être fausses comme le similor : « Celle qui est née sous le soleil brûlant de l'Andalousie cède, il est vrai, aux impulsions de la jeunesse; elle se pare et danse avec délire, mais elle prétend se rapprocher des grands; elle lutte et s'obstine, voulant franchir la barrière qui la sépare du monde et de la richesse². » Les danseuses de fandango commençaient à courir l'Europe, fascinées par l'exemple de Lola Montes, qui s'éleva jusqu'aux marches du trône. On raffolait, dans certains milieux, de la musique populaire, et cette vogue n'était pas seulement encouragée par des spécialistes comme Estébanez Calderón, défenseur attitré de la Accidentes, de la Perla, de María de las Nieves et autres notabilités du *polo* et de la *tana*³; elle rayonnait encore à l'étranger, gagnant les poètes, dont quelques-uns, (notamment l'auteur d'*Émaux et Camées*) ont abusé parfois de la *cachucha*. C'est vers 1833, avec Fanny Elssler, que les castagnettes, sous le contrôle de la police, font florès dans les

On dirait que Bretón s'est appliqué à démentir les vers suivants :

The Spanish maid is no coquette
Not-joy to see a lover tremble
And if she love or if she hate
Alike she knows not to dissemble.

Voir le *Childe Harold* (Ch. I), le *Don Juan* (Ch. I et II), et, dans la correspondance, la lettre que Byron écrivait à sa mère le 11 août 1809.

1. *El abogado de pobres*, act. II, sc. ix.

2. *Semanario*, 1848, p. 309. *La Andaluza y la manola* : « La que nació bajo el caliente sol de Andalucía cede al estímulo de la juventud y se engalana y baila con delirio; mas pretende acercarse á los señores y pugna y se empeña en saltar la barrera que de la gente acaudalada la separa. »

3. Voir, dans les *Escenas andaluzas*, la *Asamblea general de los caballeros y damas de Triana y toma de hábito en la órden de cierta rubia bailadora*.

salons parisiens¹. D'où, chez les ballerines issues de Triana, un déchaînement d'appétits nouveaux. La *bolera*, par ambition, étouffe le royal mépris dont elle se croyait tenue, jadis, d'accabler les *franchutes*, les *inglis*, les *extranjis*². Et Bretón, qui s'en amuse, constate avec malice que l'une d'entre elles, Aurora, partie de Jetafe, bourgade obscure de la banlieue madrilène, sans avoir vu ni de près ni de loin les paillettes du Darro ou les ondes limoneuses du Guadalquivir, mais instruite en l'art essentiellement andalous des entrechats provocants, ne s'en charge pas moins de révéler en France, pour l'éblouissement d'un public enthousiaste, le *jaleo* de Cadix et les *mollares* de Séville, de ruiner les comtes, de plumer les marquis cependant que son brutal protecteur, enfermé pour dettes, se morfond à Sainte-Pélagie³. Cette mobilité ondoyante, cette jovialité insurmontable, ces crises pathétiques aboutissant aux éclats de rire, nous les retrouverons chez Valera, le romancier philosophe, qui, lui aussi, raconte l'odyssée d'une étoile épousée par un diplomate et trônant à Paris vers la fin d'une carrière agitée, sans que le contrepoids d'un luxe inattaquable et le frottement de trois civilisations successives modifie en rien le fonds robuste d'insouciance populaire : « *nature et figure jusqu'à la sépulture* »⁴. Le titre est ingénieux : il aurait séduit Bretón, qui raffolait des proverbes.

Nul ne songe à prendre au sérieux *Una de tantas (Une comme il y en a tant)*, satire de la fragilité sévillane. Il est singulier, toutefois, que l'expérience du poète s'accorde exacte-

1. Cf. *Semanario*, 1840, p. 220 : « *Las castañuelas en París*. Una noche del invierno de 1833, cuatro bailarines españoles (las Sras. Serral y Dubiñon, y los hermanos Camprubi) se presentaron en el teatro de la Academia Real y revelaron al público parisiense la *cachucha* y el *zapateado*, el *zorongo* y las *castañuelas*... Muy pocos días despues todo Paris hervia en danzas españolas. La célebre bailarina francesa *Fanny Elssler* acabó de popularizar las castañuelas y la cachucha. El pueblo acudía con frenesí á las Variedades, luego al Palacio Real, siguiendo constantemente á las parejas en todas sus emigraciones teatrales.... Todos los teatros quisieron tomar parte en tan brillantes resultados. El Gimnasio tuvo su cachucha á tres; el Boulevard del Crímen olvidó por un instante el puñal por la castañuela; Napoleon, el mismo Napoleon, el hombre del siglo vencido por la España, cedió el Circo al fandango... »

2. Cf. *Las españolas pintadas por los españoles*, t. II, p. 21. *La bolera de antaño*.

3. *Mi dinero y yo*.

4. *Genio y figura* (hasta la sepultura).

ment avec celle de Sébastien Blaze, qui dix ans plus tôt, dans ses *Mémoires d'un apothicaire* (1828)¹, inventait ou rapportait la même aventure : « Don Sebastian arrive en se frottant les mains ; il fredonne la chansonnette, il saute de plaisir ; qu'il paraît satisfait ! Il vient de voir sa belle, il doit avoir obtenu quelque aveu décisif, il est rayonnant de bonheur. En effet, il lui a parlé à travers la *reja*, après avoir reçu d'elle toutes les protestations et les serments de fidélité qu'un amant peut désirer. Don Sebastian lui a remis une bague en proposant un échange d'anneaux qui s'est fait malgré l'obstacle de la grille. Il est dans l'enchantement, il ne peut embrasser la señorita, mais il donne mille baisers à la bague chérie, gage de l'amour le plus tendre, et la met à son doigt ; mais... cette bague est bien grande ! Son amie a pourtant le doigt mignon. Il est vrai qu'elle l'a prévenu qu'elle tenait cette bague de son père. Cependant, si c'était un autre que son père ? Comment faire pour connaître la vérité ? La señorita aurait-elle cédé à son ami la bague d'un autre amoureux pour faire passer la sienne au doigt d'un rival ? Cette réflexion poursuit Don Sebastian et l'empêche de se livrer aux douceurs du sommeil ; un doute aussi cruel le tourmente, il attend avec impatience l'heure du rendez-vous ; son empressement est tel que le lendemain il arrive une heure trop tôt et... je trouvai la place prise. » Il faut bien admettre que les allusions de Bretón aux rendez-vous de la cathédrale, que les digressions du marquis de Custine sur « l'escrime de la promenade », sur le jeu de l'éventail et du mouchoir ne sont pas dénuées de tout fondement historique². Ne cherchons à Séville ni la sentimentalité proverbiale, ni les grandes passions dont on meurt. Respirons plutôt, l'agilité du dialogue nous y convie, le parfum spécial de la *tierra de María Santísima*, qui fait de cette province

1. *Mémoires d'un apothicaire*, t. II, p. 171.

2. *Una de tantas*, dernière scène. — Cf. *l'Espagne sous Ferdinand VII*, par le marquis de Custine. Paris, 1838, t. II, p. 102 : « La femme a d'abord une manière furtive de regarder son attentif. Si le témoignage de l'admiration se renouvelle et qu'il ne déplaie pas à celle qui en est l'objet, elle accorde un signe de remerciement, un gage de reconnaissance : elle laisse tomber son éventail, son mouchoir et le reçoit des mains du jeune homme qui s'empresse de le ramasser ; il n'est pas rare à Séville de voir des liaisons formées de la sorte durer six mois et occuper fortement deux jeunes imaginations. »

romantique entre toutes le paradis de la belle humeur et du bel esprit, de la frivolité audacieuse, de la coquetterie, du caprice, de la grâce pimpante et séillante.

III

Le ridicule, en Espagne, a deux pôles. D'un côté, c'est le *jaque*, tranche montagne du Midi, de l'autre c'est le *baturre*, balourd de Saragosse. On se fatigue aujourd'hui de ces plaisanteries ressassées par l'opérette. Mais n'oublions pas que Bretón a découvert l'Aragon, en même temps que Miguel Agustín Príncipe et Vicente de la Fuente, les humoristes du *Semanario pintoresco*. Fils de la Rioja, né sur les bords du Cidacos, il connaissait mieux que personne les vigneron de l'Èbre et du Jalón, après les avoir rencontrés à Quel, dans son village, après les avoir revus à l'armée, pendant la guerre de l'Indépendance. Peintre de la vie mondaine, il avait remarqué la vogue des stations thermales et poussé jusqu'aux bains d'Alhama, bourgade misérable, formée en grande partie d'habitations souterraines, où les généraux podagres, les veuves langoureuses caracolaient de compagnie pour tromper l'ennui d'une villégiature absurde¹. Son attention, comme celle de tous les contemporains, s'était reportée, à l'époque du soulèvement carliste, vers le Maestrazgo, vers Saragosse, la cité belliqueuse, devenue un centre stratégique, plus fière que jamais des lauriers de Palafox et de son titre de *siempre heroica*, depuis qu'elle arrêta l'effort des factieux, depuis que la milice, coopérant avec les troupes régulières, tenait en respect Tristany et surveillait Cabrera. On s'aperçoit, en lisant *Muerele y verás*, que le poète a rendu pleinement justice aux qualités d'une race invincible, dont l'exemple avait réveillé le patriotisme et surexcité l'énergie des cantons limitrophes, à laquelle il devait peut-être, sous l'influence de

1. *Al pié de la letra*. — Alhama est un mot arabe qui désigne les sources chaudes. Laborde parle assez longuement des bains d'Alhama de Aragon dans son *Itinéraire*, 3^e édition, 1827, t. I, p. 397.

l'atavisme ou par l'effet du contact, ce qu'il y a de fort et d'opiniâtre dans ses convictions de libéral courageux, dans sa conscience et sa patience de bon ouvrier de lettres. Qu'il ait recueilli, d'autre part, les anecdotes, les facéties qu'on se renvoyait d'une province à l'autre, nous le comprenons d'autant mieux qu'entre voisins on s'aime rarement, que volontiers on se dénigre

Il semble, à première vue, que bien des raisons nous empêchent d'attribuer une valeur documentaire aux deux pièces (*El pelo de la dehesa*, *Don Frutos en Belchite*) que Bretón a consacrées au prototype des Aragonais de zarzuela. Ce sont deux *comedias de figurón*, genre où le grossissement est de toute rigueur. S'il existe, d'autre part, un Belchite sur la carte, au sud de Saragosse, n'oublions pas que le poète a voulu peindre un pays chimérique, auquel des proverbes courants¹, des bouffonneries légendaires, colportées de-ci de-là, transmises de génération en génération, assuraient l'immortalité d'un symbole. Il faut convenir qu'on rencontre ailleurs, surtout chez Maupassant, de fins matois durs à la peine, après au gain, amis des ripailles et du luxe criard. Quant aux abus du magistrat persécutant les justiciables, ils sont assez fréquents dans toute l'Espagne pour qu'on ait forgé intentionnellement le mot d'*alcaldadas*². Si Pablo, le père de la jeune fille, afin d'amadouer grossièrement le prétendant cossu, fait saisir, en qualité de *regidor*³ et sans autre forme d'instruction, l'amoureux dont la présence est un obstacle, de Barcelone à Cadix la ruse paraissait de bonne guerre. On s'aperçoit néanmoins à l'orgueil de la supériorité physique, à l'impétuosité des colères, quand Simona, la fiancée, déchire et piétine les robes qu'un citadin l'accuse, en mal appris, de porter en villageoise, que nous sommes en terre de *Balurros*⁴.

1. Cf. t. II, p. 369. Proverbe cité par Bretón : « ¿De Belchite y lloras? »

2. Littéralement un « coup d'alcade ».

3. Le *regidor* est un membre de la municipalité chargé de l'administration financière.

4. Cf. *Semanario*, 1840, p. 282. *Los Aragoneses* : « ... los Aragoneses prefieren las vías de hecho á la palabrería impertinente de otras provincias..... apenas han mediado dos ó tres contestaciones, siente el que ha replicado á un tiempo mismo un puñetazo y un « *mia que te pego*. »

Et plutôt que dans les situations et les caractères, c'est dans les répliques, dans les accessoires qu'on découvrira le plus souvent, car elle s'y cache, la vérité régionale. Quoi de plus savoureux que la véhémence déclaration de Mamerto, le gratte-papier, dont le jargon, tout fleuri de mysticisme, trahit la proximité d'un célèbre sanctuaire, *Nuestra Señora del Pilar*?

« Car tu es le rétable — de mes dévotions..... — A Saint-Jacques-de-Galice — pour toi j'irais déchaux..... — J'aurais intenté un procès — au coq de la Passion ¹. »

A ce dernier trait, on reconnaît l'*escribano* qui vit de la chicane. Mais voici la *rondalla*², annoncée par le flonflon des guitares et des bandurrias. Et si l'on trouve quelque douceur à cette musique étrange, alternativement saccadée jusqu'à la fureur et mélancolique jusqu'à la détresse, qu'on prenne bien garde, c'est le poète qui nous avertit, à l'incomparable niaiserie du couplet :

« A la Vierge du Pilier — Saragosse se recommande — et Belchit se recommande — à don Frutos Calamocha. — Qu'il soit le bienvenu, — autant qu'il a été désiré —, comme la pluie en avril — et comme le vin dans un mois quelconque ³. »

La chute en est rustique et délicieusement aragonaise. Mariano

1. *Don Frutos en Belchite*, t. II, p. 368 :

Porque tú eres el retablo
de toda mi devocion.

A Santiago de Galicia
iria por tí descalzo.

Yo hubiera armado un proceso
al gallo de la Pasion.

2. La *rondalla* est formée par la réunion de tous les jeunes gens du village, assemblés pour chanter sous les fenêtres de chaque *novia* ou pour faire honneur, c'est le cas ici, à quelque personnage de marque.

3. T. II, p. 371 :

A la Virgen del Pilar
se encomienda Zaragoza,
y Belchite se encomienda
á don Frutos Calamocha.

Que sea tan bien venido
como deseado fué,
y como el agua en Abril
y el vino en cualquiera mes.

de Cavia, tout récemment, essayait de rajeunir la facétie bretonienne en déterminant la formule de la *jota* :

« Si tu vas à Saragosse, — quand tu entreras à Saragosse, — tu verras bien, à Saragosse, — ce qui se passe à Saragosse ¹. »

Il est vrai qu'il y manque, pour qu'on puisse en rire chez nous, l'accent nasillard, la voix de fausset et le *guitarrico* minuscule du chanteur des rues.

Bretón fut mieux inspiré, dans *El pelo de la dehesa*, en opposant à la futilité mondaine, à l'immoralité cosmopolite, un protagoniste honnête et franchement ridicule. S'il avait fait d'un madrilène son porte-parole, ceux-là mêmes l'auraient accusé d'invraisemblance qui subissaient avec une docilité moutonnaire la tyrannie des conventions superflues : un Aragonais têtu semblait tout désigné, comme un Alceste espagnol, pour dérouter les convenances et culbuter les préjugés. Donc la fille d'un marquis, fort peu sentimentale au demeurant, mais de plus aidée par sa mère, veuve ambitieuse qui la soutient de toute son expérience, table adroitement, afin de payer ses dettes et de redorer son blason, sur la vanité d'un campagnard, fils du principal créancier de la famille, dont elle sait tout au plus qu'il est un rustre et vient de Belchite. Le pataud débarque, amuse la galerie, parle des crues de l'Èbre, de la foire de l'Almunia, vante ses douze paires de mules, les cent quatre-vingts cuves de son cellier, ses chiens, ses rabatteurs, le père Venin, le père La Chouette, sans cacher qu'il est fier de son adresse au jeu de la pelote, de sa vigueur colossale au jeu de la barre. Il prend, à la première entrevue, la servante pour la maîtresse, renverse des vases de prix, rudoie sa future belle-mère, déconcerte sa fiancée dont il compare lourdement la bouche à un bigarreau et les yeux à une forge, dort à l'opéra, crève ses gants de cérémonie, maudit les sous-pieds, le corset de caoutchouc, torture inventée par les tailleurs fashionables, et revient à la veste

1. Si te vas á Zaragoza,
cuando entres en Zaragoza,
ya verás en Zaragoza
lo que pasa en Zaragoza.

d'agneau, à la peau d'ours, au foulard multicolore, enchanté qu'on lui reconnaisse une fois de plus, comme jadis, la pres-tance et la crânerie d'un marchand de pêches. Que le type ait réellement existé, le succès même de la pièce en est l'indice, d'autant mieux que l'Anglais Cook, attaquant six ans plus tôt l'ignorance et la brutalité du gentilhomme à lièvre, écri-vait en 1834 : « Cette classe, qui est la pire de la société espa-gnole, abonde, à ce qu'on dit, en Aragon, et elle est une ample matière pour le ridicule. J'ai entendu appliquer à toute parole de la dernière grossièreté la locution suivante : « Voilà qui serait digne d'un capitaine de dragons d'Aragon¹. » Cepen-dant le faux Pourceaugnac répond à la coquetterie déloyale par une intrépide fidélité :

« Mais j'ai un cœur — comme d'ici à Saragosse..... — Tu m'ap-prendras à parler, — je t'apprendrai à aimer². »

insultant l'aristocratie de cour, moins pure quand elle est plus ancienne, poussant la religion du serment jusqu'à la folie du sacrifice :

« Jamais je n'ai manqué à ma parole, — jamais, je suis Aragonais³. »

Aussi exigera-t-il, puisqu'on doit rompre, que l'affront soit pour lui seul :

« Si je refusais la jeune fille, — outre que je manquerais au respect — de celui qui gît sous la tombe — vous seriez toutes deux sifflées — à dix lieues à la ronde⁴. »

1. Cook, *Sketches in Spain*, t. I, p. 282 : « This class which is the worst in Spanish society, abounds, it is said, in Aragon, and they are a fertile subject for ridicule. I have heard the expression applied to something said extremely grossly : « That might do for a *capitan de dragones* from Aragon. »

2. T. II, p. 345 :

Pero tengo un corazon
como de aquí á Zaragoza.

tú me enseñarás á hablar;
yo te enseñaré á querer.

3 T. II, p. 357 :

Nunca mi palabra he roto
nunca ! Soy aragonés.

4. T. II, p. 362 :

Si yo diera
calabazas á la moza,
sobre faltar al respeto
del que está bajo una losa,
fueran ustedes silbadas
diez leguas á la redonda.

Et c'est avec un beau geste de mépris qu'il déchire ses titres de créance, avec un chevaleresque détachement qu'il retourne, sans reproche, l'âme satisfaite et meurtrie, à sa montagne, digne héritier de ceux qui, dans l'histoire, imposaient aux rois leurs conditions et leurs privilèges, accompagnant leur ultimatum de la prétentieuse et courageuse formule *sinon non*¹. En même temps que Bretón, Miguel Agustin Príncipe vantait la fierté, l'austérité, l'énergique simplicité, l'entêtement, traits distinctifs de la race². « Quand un Aragonais vient au monde, » rapporte un voyageur, et la plaisanterie est classique en Espagne, « sa mère prend une assiette et lui en donne un coup sur la tête. Si l'assiette casse, c'est que la tête est dure. L'enfant est un bon Aragonais³. »

IV

Le royaume de Valence relevait de la couronne d'Aragon. On trouve cependant, pour peu qu'on se rapproche de la côte méditerranéenne, une langue différente, des mœurs plus faciles, un caractère plus souple, modifié au cours des siècles par l'apport des civilisations étrangères, phénicienne, carthaginoise, romaine, musulmane et par les échanges du commerce maritime. On se rappelle que Bretón fut employé à l'intendance de Játiva et soldat, pendant cinq ans, dans la région d'Alicante. Il pouvait connaître les Valenciens. Du reste, on les rencontrait partout. Peuple nomade, ils émigraient comme les Savoyards. On les distinguait de loin sur les routes, à leur mante bigarrée, à leurs braies flottantes⁴. A l'arrière-saison, ils se faisaient marchands de balais et de nattes. Au printemps, ils colportaient les palmes tressées qui servent à décorer les balcons chaque année, après la solennité de Pâques fleuries⁵.

1. Reproduite dans le *Semanario*, 1839, p. 252 : « Nos que valemus tanto como vos, y que juntos podemos mas que vos. os hacemos rey si nos gobernareis bien; si no, no. »

2. *Semanario pintoresco*, 1839, p. 252.

3. Davillier, *Tour du monde*, 1872, 2^e semestre, p. 402.

4. Gautier, *Voyage*, p. 69.

5. Davillier, 1864, p. 14 : « Suivant une croyance populaire, ces palmes ont la vertu de préserver du feu du ciel; aussi est-il peu de maisons qui n'aient leur

Ils débitaient l'été, sous les ombrages du Prado ou dans les *horchaterías*, leur boisson nationale fabriquée avec des pépins, des amandes et la racine de la *chufa*. Le costume des femmes, égayé par les tons clairs de la percale à ramages, la coiffure traversée par de longues épingles à tête de filigrane attiraient l'œil du curieux. Quand les dames, au temps des mascarades, choisissaient un déguisement provincial, elles s'habillaient en *Valencianas*, usurpant les attributs de la beauté¹.

Dans la *Sœur de charité*², au lever du rideau, on entrevoit le joli décor de la banlieue valencienne, les métairies, la grande plaine verdoyante, à l'horizon les tuiles vernissées des églises, cadre mondain et rustique à la fois. « Vers le nord-est, dit Fée, s'étendait naguère, sur deux lignes parallèles au rivage, un nombre considérable de cabanes couvertes en roseaux et en chaumes. C'était là que les baigneurs venaient s'abriter et quelquefois vivre pendant des mois entiers, dans une simplicité toute primitive, respirant un air pur, les yeux charmés de la sérénité du ciel, du calme de la mer et de la beauté du paysage. Ces cabanes formaient deux groupes distincts, Cañamellar et Cabañal. Souvent, la population temporaire qu'ils abritaient s'élevait à plus de 6,000 personnes, et il en résultait un mouvement extraordinaire de voitures, tartanes et calesines³. »

C'est précisément ce va-et-vient, cette mobilité, ce goût des divertissements, des fêtes et des foires qui caractérise, selon Bretón, la vie valencienne. Il fait plus d'une allusion au tumulte du marché⁴, dont profitent les coupeurs de bourses, aux réjouissances du Grao, à la fête de Saint Joseph, qu'on célèbre en mettant le feu, la nuit, aux *fallas* ou mannequins bizarrement accoutrés. Tous les voyageurs, sans exception, notent le goût du chant, de la danse, des banquets, la vanité surexcitée par une perpétuelle émulation, la richesse des toi-

palme tutélaire. Du reste, l'Espagne ne consomme pas à elle seule les palmes d'Elche : on les envoie jusqu'à Rome, où elles font concurrence à celles de Bordighera, de San Remo et autres endroits de la côte ligurienne.

1. Voir *Lances de carnaval, El hombre pacífico*, t. II, p. 106.

2. *La hermana de la caridad*.

3. Fée, *l'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, Paris, 1861, p. 175.

4. Voir le début de *Ella es él*, s. II.

lettres qu'on exposait à la veille des mariages, la morgue de l'aristocratie qui se divisait elle-même en trois classes : le sang bleu, le sang rouge, le sang jaune ¹. Aussi le poète, comme on devait s'y attendre, a-t-il peu flatté celles dont Cuendias a pu dire : « Ces femmes, sous l'enveloppe d'un ange du ciel, cachent une âme de démon... sous leur gorge modelée comme la statuaire antique bat un cœur de serpent : bienveillantes, tendres, passionnées en apparence, elles sont rarement capables d'éprouver un amour vrai ². » Tout en célébrant leur grâce, Bretón admet qu'elles sont *veleidosas y astulas* ³, capricieuses et astucieuses :

« Certes il aura des ouïes le poisson — qui se délivrera de leur hameçon. »

Se propose-t-il de peindre l'hostilité sournoise de deux beautés rivales, d'exhumer les artifices de l'ancien théâtre, méprises de carnaval, imprudences des héroïnes masquées, portes secrètes, c'est à Valence qu'il nous conduit. Cependant, c'est à Valence encore, et cet hommage isolé rachète bien des calomnies, qu'il va chercher l'épouse autoritaire, mais fière et fidèle, pour l'opposer victorieusement au romantisme chimérique dans *Ella es él*, où l'on découvre un intérêt local, un ragoût de terroir, dès qu'on admet la justesse de cette réflexion du comte de Laborde : « Les Valenciennes sont naturellement douces, mais l'ascendant qu'elles ont pris sur les hommes les rend quelquefois impérieuses; elles connaissent leur supériorité et quelques-unes se permettent d'en abuser. Autant les hommes, dans les classes moyennes, sont actifs, industriels, autant les femmes de toutes les classes sont oisives et fuient tout genre d'occupation ⁴. »

1. Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 300 et suiv.

2. *L'Espagne pittoresque, artistique et monumentale, mœurs, usages et costumes*, par MM. Manuel de Cuendias et V. de Fereal, Paris, 1848, p. 369. De même, Davillier (1862, p. 312) rappelle une tradition d'après laquelle la folie porte en guise de grelots des têtes de Valenciens :

Y lleva por cascabeles
cabezas de valencianos.

3. *Lo vivo y lo pintado. Memorias de Juan García*, t. IV, p. 56 :

¡Ya tendrá agallas el pez
que se libre de su anzuelo !

4. Laborde, *Itinéraire*, 3^e édition, Paris, 1827, t. II, p. 301 et suiv.

V

A différentes reprises, le poète a parlé des provinces du nord et décrit le théâtre de la guerre civile. Dans *Pascual y Carranza*, où l'intention patriotique est manifeste, on comprend qu'il refuse toute concession au parti vaincu, qu'il glorifie les troupes de la reine, sans faire la moindre allusion à l'endurance des armées qu'improvisait Zumalacárreguy, à l'héroïsme des populations soulevées pour défendre leurs privilèges; enfin qu'il nous montre des hameaux terrorisés par les factieux, invariablement fidèles néanmoins à la grande patrie, et cela au cœur même du pays révolté, à Pasages ou sur les bords de l'Arga. Cette donnée, quelque invraisemblable qu'elle paraisse, n'est pas infirmée par les témoignages contemporains. On aurait tort, en effet, de se représenter la région septentrionale de l'Espagne comme animée sans défaillances et dans sa totalité du même enthousiasme rétrograde. Pendant sept ans, la Navarre a servi de base aux généraux cristinos, et l'un d'entre eux, Córdova, d'accord sur ce point avec le comte de Campo-Alange, vante l'inébranlable loyalisme des habitants de Pampelune, capables de recueillir par bonté d'âme et de soigner sans espoir de compensation les soldats et les officiers blessés¹. La médaille avait pourtant son revers, c'était l'indifférence des villageois, l'inertie de la chair à canon, les conscrits se souciant fort peu, sous prétexte que leurs chefs avaient pris parti dans les querelles dynastiques, de tuer leurs parents et amis de l'autre camp. Et tandis qu'un honnête confiseur, Pascual, enrôlé malgré lui, fait le mort sur le champ de bataille², seul un mauvais sujet, digne émule du sergent

1. Voir la nouvelle intitulée *Pamplona y Elizondo*, par le comte de Campo-Alange, insérée dans les *Escritores españoles contemporáneos* d'E. de Ochoa.

2. *Pascual y Carranza*, sc. vi. C'est l'officier qui parle :

Cuando tuve la desgracia
de caer herido, puerto
de mi salud fué tu casa.

Sc. II :

Dejen al pobre Pascual
huir del plomo que hiere;
mate moros quien quisiere,
que á mí no me han hecho mal.

Carranza, manifeste quelques velléités belliqueuses, craignant moins les fusils de l'adversaire que les dettes.

Certes, Bretón avait quelques raisons personnelles de composer en 1841 et de faire représenter l'année suivante, dans la première quinzaine de janvier, sa *Batelera de Pasajes*. Il rentrait du pays basque. Un séjour de quelques semaines à Saint-Sébastien lui avait permis d'oublier l'échec de la *Ponchada* et l'acrimonie de ses adversaires. Mais il avait également compris, en homme habitué à tâter l'opinion, que les Espagnols de 1842, tous gagnés par la manie récente des voyages, se faisaient gloire de rompre avec la traditionnelle immobilité des ancêtres, lesquels

« n'utilisaient la mule et les caparaçons — que pour jeter un coup d'œil sur leur vigne ¹. »

Soit après l'avoir traversée la mort dans l'âme au temps de l'émigration, soit pour l'avoir parcourue sabre au poing comme officiers, les élégants de Madrid avaient découvert la Biscaye. Tous voulaient profiter des bains renommés de Santa Águeda, prendre part aux pèlerinages de Bilbao, visiter les sites fameux de Luchana, de Mendigorria, d'Arlabán, retrouver à Cestona ou à Mondragón leurs amis des tertulias fashionables, maintenant que la paix était conclue et qu'on s'apprêtait à célébrer l'anniversaire du *Convenio de Vergara*. La presse était si grande au bureau des diligences, et l'enthousiasme tel chez les touristes, qu'il fallait retenir un mois à l'avance les places de la berline : c'est Mesonero qui nous l'apprend dans le *Semanario* de 1841 ². Or, Pasages était sur le chemin des stations françaises, déjà fréquentées par l'aristocratie espagnole, notamment par les Montijo. Force était, pour traverser la rade, d'avoir recours à ces « filles au pied marin », à ces « belles pyrates » qui, suivant le récit de M^{me} d'Aulnoy, ne souffraient pas qu'on leur manquât de respect et qui mirent en fâcheux état, bien qu'il fût engagé au service de la comtesse, certain

1. Tome V, *La mania de viajar*, p. 93 :

Sólo usaban la mula y la gualdrapa
Para dar un vistazo á su majuelo.

2. *Semanario pintoresco*, 1841, p. 140.

Gascon dont les hommages avaient déplu¹. Mais qui pourrait nous renseigner mieux que Victor Hugo sur les coutumes d'une population qu'il admirait au point d'avoir essayé de vivre de sa vie : « Une cinquantaine de femmes, rangées sur une seule ligne comme une compagnie d'infanterie, semblaient attendre quelqu'un et l'appeler et le réclamer avec des glapissements formidables. La chose m'a fort émerveillé, mais ce qui a redoublé ma surprise, c'a été de reconnaître au bout d'un instant que ce quelqu'un si attendu, si appelé, si réclamé, c'était moi... Elles m'appelaient avec les pantomimes les plus expressives et les plus variées et pas une n'avancait vers moi. Elles semblaient des statues vivantes enracinées dans le sol, auxquelles un magicien eût dit : Faites tous les cris, faites tous les gestes ; ne faites point un pas... La population de ce bourg n'a qu'une industrie, le travail sur l'eau. Les deux sexes se sont partagé ce travail selon leurs forces. L'homme a le navire, la femme a la barque ; l'homme a la mer, la femme a la baie ; l'homme va à la pêche et sort du golfe, la femme reste dans le golfe et « passe » tous ceux qu'une affaire ou un intérêt amène à Saint-Sébastien. De là les bateleras. Ces pauvres femmes ont si rarement un passager qu'il a bien fallu s'entendre. A chaque passant, elles se seraient dévorées et auraient peut-être dévoré le passant. Elles se sont fait une limite qu'elles ne franchissent pas et une charte qu'elles ne violent pas. C'est un pays extraordinaire². »

Justement la pièce débute par une cacophonie d'appels et d'interjections :

2^e BATELIÈRE : Oui ; regardez. — Deux passagers ou trois — qui descendent la côte.

1^{re} BATELIÈRE : Deux ; — un cavalier, un piéton. — Vite, qu'on se mette en ligne, — comme d'habitude.

1. Voici le passage cité par Davillier, *Tour du monde*, 1873, p. 388 : « Quand elle eut fait cet exploit, la peur la prit, elle se jeta promptement dans l'eau quoiqu'il fit un froid extrême ; elle nagea d'abord avec beaucoup de vitesse ; mais comme elle avait tous ses habits et qu'il y avait loin jusqu'au rivage, les forces commencèrent à lui manquer ; plusieurs filles qui étaient sur la grève entrèrent vite dans leurs barques pour la secourir... Je vous assure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu qu'il en était tout en sang ; et mon banquier me dit que, quand on irritait ces filles biscayennes, elles étaient plus farouches et plus à craindre que de petits lions. »

2. *Alpes et Pyrénées. Passages.*

TOUTES : Oui.

1^{re} BATELIÈRE : Et celle qui fera un pas en avant — payera, c'est entendu, — à toutes le *sagardua* ¹.... — Entrez dans mon bateau.

TOUTES : Dans le mien, dans le mien !

BUREBA : Mes enfants, — je ne peux pas m'installer dans cinq ou six — à la fois.

2^e BATELIÈRE : Mon capitaine !

1^{re} BATELIÈRE : Venez, mon âme.

3^e BATELIÈRE : Dans le mien, joli garçon.

4^e BATELIÈRE : Dans le mien, — qui est rapide comme un poisson ².

Bien qu'il emprunte à l'*Alcalde de Zalamea* la péripétie essentielle de son drame, la séduction suivie d'abandon, le poète a voulu marquer de traits actuels et distinctifs de la province le caractère de Faustina, victime du soudard élégant. En vraie fille de pêcheur, elle rêve d'un fiancé riche et mystérieux sans doute, mais qui portera l'épaulette, la guerre ayant relevé, au moins dans la zone militaire, le prestige de l'uniforme. « Il est certain, dit Córdova, que nos officiers se voyaient de toutes parts bien accueillis et très sollicités.

1. Cidre mousseux. Nous relevons encore des allusions au *chacoli*, vin aigret, au *zorrico*, la danse des Basques, à la contrebande, considérée bien avant *Ramouncho* comme un sport national.

2. Act. I, sc. II et III :

BATEL. 2 ^a .	Sí; mirad, Dos pasajeros ó tres bajan por la cuesta...
BATEL 1 ^a .	Dos; uno á caballo, otro á pié — Ea, á formarnos en ala como de costumbre.
TODAS.	Bien.
BATEL. 1 ^a .	Y la que adelante un paso pagará, ya lo sabeis, sagardúa para todas.
BATEL. 1 ^a .	Venga usted á mi batel.
TODAS.	Al mio ! — Al mio !
BUREBA.	Hijas mias, no he de entrar en cinco ó seis á un tiempo.
BATEL. 2 ^a .	Mi capitán !
BATEL. 1 ^a .	¡ Alma mia, venga usted...
BATEL. 3 ^a .	Al mio, buen mozo !
BATEL. 4 ^a .	¡ Al mio, que es ligero como un pez !

Aussi, je le répète, le calcul qui n'a jamais influencé les familles espagnoles n'empêcha pas les unions disproportionnées ¹. » De même, quand la batelière poursuit Bureba, quand elle s'aventure seule, telle une héroïne de Lope, à travers bois et montagnes, quand elle inspecte les cantines et s'arme d'un poignard contre la galanterie des fanfarons d'amour, nous reconnaissons l'énergie particulière aux femmes de la Biscaye, habituées dès l'enfance aux travaux les plus rudes et que les voyageurs nous représentent courbées sur un hoyau pesant, la *laya* ². Il est possible, enfin, que le sentiment de la dignité personnelle soit plus vif, l'honneur plus chatouilleux, dans un pays sincèrement attaché à la tradition démocratique, où les institutions fondées sur le suffrage direct et l'association librement consentie ³ ont élevé le niveau moral de la race. « Ont-ils oublié, demande un Basque en parlant des Madrilènes, qu'ici le pâtre ou le laboureur a droit comme un autre à ses quartiers de noblesse et qu'en revanche les plus hauts barons n'ont jamais dédaigné de travailler et de faire fructifier leurs biens ⁴? »

VI

La partie de l'Espagne qui se trouve à l'ouest de Santander était beaucoup moins fréquentée. Il ne semble pas que Bretón l'ait connue autrement que par ouï-dire. Et n'ayant vu les Galiciens qu'à Madrid il a seulement noté la prononciation

1. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 359 : « Es verdad que nuestros oficiales se veían por todas partes bien acogidos y muy solicitados... Así, repito, el cálculo, que entra siempre por poco en las familias españolas, no impidió enlaces desiguales de fortuna... »

2. Le mieux informé, Louis Lande, nous rapporte qu'un jour il rencontra cinq ou six jeunes filles qui, parties d'Ea la veille, avaient fait à pied « d'une seule traite les dix lieues qui séparent Zornoza de la côte; leurs achats terminés, elles avaient dansé toute l'après-midi, toute la soirée, puis de grand matin avaient repris courageusement le chemin du village, où elles devaient arriver vers onze heures, pour se mettre au travail comme à l'ordinaire. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1877, p. 340.) — Dans les différents ports de la côte il y a des femmes *cargueras*, qui portent les fardeaux. (Davillier, *Tour du monde*, 1873, 2^e semestre, p. 388.)

3. Sur le régime politique et social du pays basque, on peut consulter la dernière partie du livre de Charles Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*.

4. Louis Lande, *ib.*, p. 346.

de l'*aguador* qui dénature les *o*, créant le type du *serenu*, du *cocheru gallegu*, aussi populaires dans la *zarzuela* de nos voisins que l'Auvergnat dans les comédies de Labiche. Une silhouette plus originale parmi les *farrucos*¹, c'est le moissonneur qui, partant chaque année de l'extrême nord de la Péninsule, avec son chapeau de forme haute, sa paire de sandales à semelles de bois, sa calebasse, son *fusique*, sorte de musette, et sur l'épaule un ballot d'où sort le croissant d'une faucille, vient jusqu'en Estrémadure amasser maravédi par maravédi, en se privant de tout, sauf de tabac, la somme qu'il faudra défendre, au retour, contre les voleurs embusqués dans les chênes verts de la sierra². Le domestique asturien, d'autre part, se présente sous le double aspect du lourdaud têtue et borné, catégoriquement traité de bête de somme (*acémila*)³ ou de l'intrigant souple et surnois, réservé aux emplois supérieurs dans les hôtels de la vieille aristocratie avec laquelle, du reste, il rivalise de prétentions, en sa qualité incontestée de montagnard⁴. « Les Asturiens ainsi que les Cantabres, dit Cuendias, même lorsqu'ils sont laquais et que leur père et leur grand-père ont porté la livrée, prétendent tous être nobles autant que le roi Pélage lui-même : aussi ne manquent-ils jamais de prendre un *Don grande como una casa*, aussitôt que du derrière de la voiture ils passent à la haute fonction d'huissier d'antichambre⁵. »

VII

Toutes les fois qu'il se rendait à Quel, Bretón avait l'occasion de traverser les hauts plateaux. Il a retenu la découpe effrayante des rochers de Pancorbo, sinistre défilé où Victor Hugo enfant connut les pires angoisses⁶, et dont l'horreur

1. Voir tome I, p. 152; t. III, p. 136. *Farruco* est un diminutif galicien de Francisco. Il sert à désigner les enfants et par extension tous les habitants de la Galice.

2. T. V, *El tabaco*, p. 122. Voir l'article des *Españoles pintados* intitulé *El segador*. — Consulter également Davillier, *Tour du monde*, 1868, p. 298.

3. T. I, p. 347.

4. Par exemple, Toribio dans *El qué dirán*.

5. Cuendias, *L'Espagne pittoresque*, p. 66.

6. Voir, dans le *Victor Hugo raconté*, le chapitre intitulé *Le voyage*.

était accrue, à l'époque vers laquelle fut représenté *El hombre pacífico*, par le souvenir plus récent des atrocités carlistes. On devine plus qu'on n'aperçoit le cadre sauvage et les tours d'Ávila, dans *La cabra tira al monte*, sans que d'ailleurs le poète ait voulu caractériser pertinemment la patrie de sainte Thérèse. Étant donné qu'il mentionne le tombeau du Cid, la cathédrale, le couvent de las Huelgas, raillant l'innocente vanité du citadin trop fier des illustrations locales, vanité qu'avaient pu encourager de nombreux articles consacrés, dans les revues, aux monuments de la vieille Castille, il est clair qu'il a séjourné davantage à Burgos. Et lorsqu'il adopta le titre suivant, *Una noche en Burgos ó la hospitalidad*, de préférence à celui qu'avait imaginé le duc de Rivas, *El hospedador de provincia*, il s'est rappelé vraisemblablement la chanson populaire :

« Couteau de Pampelune, — soulier de basane, — ami de Burgos, — Dieu me garde des trois ¹. »

Comme le défaut qu'il attaque est l'envers d'une qualité, dès qu'il s'agit de rendre hommage à cette politesse dépourvue de toute hypocrisie et peu démonstrative, à cette gravité bienveillante qui surprennent et ravissent l'étranger, tous les voyageurs sont unanimes. Borrow, l'un des plus clairvoyants, bien qu'on ait à maintes reprises récusé son témoignage en Espagne², nous raconte le digne accueil qui lui fut réservé un soir, près de Santander, sous le toit d'un carabinier castillan, ce respectable hidalgo ayant poussé la délicatesse jusqu'à renvoyer sa propre femme, dont les questions pouvaient importuner l'hôte inconnu, et refusant, au petit jour, avec une pompeuse formule, toute rétribution. « Je suis

1. Cité par Davillier, *Tour du monde*, 1872, p. 390 :

Cuchillo pamplonés
y zapato de baldres,
y amigo burgalés,
guárdame Dios de los tres.

2. Cf. l'article de Carbonell dans la *Revista de España y del Extranjero*, 2^e série, 1845, t. II, p. 239. L'ouvrage est qualifié de « sphinx littéraire ».

3. *The Bible in Spain*, p. 207 : « I am a *cavallero*, said he, even as yourselves. It is not my custom to admit people into mi house for the sake of lucre. I received you because you were benighted and the *posada* distant. »

caballero aussi bien que vous. Je ne suis pas habitué à recevoir du monde chez moi en vue du gain. Je vous ai accueilli parce que vous vous étiez attardé et que l'auberge était loin. » Comme il était légitime néanmoins de ridiculiser les formes cérémonieuses, comme on pouvait blâmer sans injustice les complications d'une étiquette réglée en ses moindres détails, le jour où Larra s'est proposé, après Horace, Régnier, Boileau, de rééditer le *Repas ridicule*, il a choisi tout exprès la maison d'un *castellano viejo*.

VIII

Il faudrait également noter, dans cette course rapide à travers la Péninsule, quelques détails sur Aranjuez, villégiature des rois où les Madrilènes vont chercher la fraîcheur en été; de brèves allusions aux servantes de l'Alcarria, dont le dévouement est resté légendaire autant que la naïveté proverbiale. Mais les mœurs campagnardes variant peu d'une province à l'autre, négligeons les différences accidentelles; essayons, d'après l'une des premières pièces de Bretón, *Á Madrid me vuelvo*, de nous représenter dans toute sa barbarie, qu'il s'agisse de Belchite ou d'Illescas, la vie d'un *pueblo* durant la première moitié du XIX^e siècle. Il est possible de juger le paysan d'après ses amusements, qui sont rudes¹. A la cornemuse, à la tombola, au feu d'artifice, on préfère ce qui surexcite la machine humaine, ce qui fouette le sang. Est proclamé coq du village quiconque arrache au bouvillon lâché sur la place la cocarde ou *divisa*. Et les gars du bourg voisin élevant la sotte prétention, quand on les invite, de payer leur écot, on les bouscule au cabaret, on les assomme dans la rue, on fait des prisonniers qui verseront séance tenante une somme destinée aux réparations de l'église ou qu'on

1. *A Madrid me vuelvo*, act. I, sc. VI :

Hay funcion de iglesia en grande,
y procesion, y novillos,
árbol de pólvora, baile,
rifas, gaita zamorana.

retiendra, s'ils refusent, jusqu'à la moisson¹. Il est facile de s'assurer, quand on ouvre Bourgoing, quand on lit Somoza, qu'une longue tradition autorisait ces coutumes sauvages². Nous savons, par Cánovas del Castillo³, que le *Solitaire* joua son rôle, vers 1818, dans les *pedreas* ou *apedreas* du château de Gibralfaro, qu'assiégeaient et que défendaient tour à tour les galopins de Málaga. Si les Baturros, en 1839, ont renoncé aux *rondas*, véritables batailles rangées, ils n'en continuent pas moins, selon Vicente de la Fuente, de se rouer de coups de bâton la nuit, pour les beaux yeux de leur Pilarica⁴. Souvent, nous trouvons la trace, entre communes rivales, de haines fidèlement transmises et envenimées de génération en génération. Borrow nous rapporte, et son témoignage est de 1843, que les habitants de Villaseca et de Vargas, en Galicè, condamnés à une guerre sans trêve, évitaient même de s'adresser la parole⁵.

Chaque village a son tyran, l'*alcalde de monterilla*, auquel une casquette de poil ou *montera* vaut ce pittoresque sobriquet. C'est un paysan sournois, dûment stylé par une ménagère ambitieuse, contraint, suivant les temps, de servir à la fois les guerrilleros et les Français, les cristinos et les

1. Act. II, sc. II :

Llega el caso
de ajustar por fin la cuenta,
y en pagar por los de acá
todos los de allá se empeñan.
Este era ya mucho insulto;
los de acá, no lo toleran;
enarbolan los garrotes
y anda la marimorena.

2. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, Paris, 1797, t. II, p. 301. Il décrit la *rondalla* « espèce de défi que se donnent deux troupes de musiciens. Sans autre motif que de faire preuve de bravoure, elles se présentent l'une à l'autre avec des armes à feu et des épées; d'abord de chaque côté on tire son coup de fusil, puis on en vient aux armes blanches. Croira-t-on que cet usage subsiste en Navarre et en Aragon et qu'un pareil défi eut lieu au mois d'août 1792 entre deux paroisses extérieures de la ville de Saragosse? L'usage des *pedreadas* n'a disparu que depuis peu. C'était aussi une sorte de combat entre deux troupes de gens armés de frondes qui s'attaquaient et s'accablaient de pierres. » — Voir de Somoza l'article intitulé *Las funciones patrióticas en un pueblo de Castilla en 1835*, p. 114 (éd. Lomba y Pedraja).

3. Cánovas del Castillo, *El solitario y su tiempo*, t. I, p. 51.

4. *Semanario*, 1840, p. 281.

5. Borrow, *The Bible in Spain*, p. 249.

carlistes, tour à tour enclume et marteau¹. Il arrive qu'il paye de sa vie la médiocre satisfaction de terroriser un coin de la sierra². Et régulièrement la répartition des impôts, qui relève de son ministère, lui attire, même pendant la paix, de graves embarras. Tandis que chacun des contribuables s'efforce d'éluder la loi, de négocier avec les agents du fisc, d'acheter l'intendant, que l'État, d'autre part, impose la consommation forcée du sel et du tabac, le maire n'a d'autre moyen, s'il veut rentrer dans ses débours, que de ménager simultanément contrebandiers et gabelous³. C'est contre les journaliers paisibles, contre les voyageurs inoffensifs qu'il tourne le peu d'influence que lui assure l'exercice d'un pouvoir sans contrôle immédiat⁴. Il aime à siéger, en vrai potentat du désert, au milieu d'une escorte en guenilles. Borrow nous raconte, et la scène pouvait se reproduire identiquement ailleurs, comment Victoriano, son domestique, arrêté à Fuente de la Higuera, fut gardé à vue par douze hommes⁵. Appareil militaire auquel Bretón n'a pas manqué de faire allusion, pour s'en gausser, dans *Las memorias de Juan García* :

« Comme je vous le dis, j'allais moi-même — en patrouille à travers ces rues — du bon Dieu, service dont nous nous acquittons — chacun à notre tour, nous les conseillers, — avec les *ciyoyens honorables* — que désigne le señor alcalde⁶. »

1. Voir dans Somoza la comédie intitulée *Un alcalde en este año de 1838*. C'est l'adaptation d'une première pièce dont voici le titre : *El corregidor de hogaño, sainete casero, compuesto y representado en el carnaval de 1811*. On y trouve beaucoup de renseignements autobiographiques.

2. Voir Tanski, *l'Espagne en 1843 et 1844*. Paris, 1844, p. 230 : « La bastonnade et la peine de mort ont été fréquemment appliquées à ces infortunés par les chefs des deux camps, sans autre crime de leur part que d'avoir été obligés d'obéir à des ordres auxquels ils ne pouvaient résister, ou pour leur arracher des aveux qui devaient les exposer aux mêmes dangers s'ils étaient révélés. »

3. Cook, *Sketches in Spain*, t. II, p. 48 : « A calculation is made of the quantity of tobacco and salt (the principal excisable articles) which they ought to consume. These are transmitted to them without being required or demanded and are placed under the charge of the alcalde who is made responsible for the amount. »

4. Sur les fonctions judiciaires, voir Tanski, *ib.*, p. 330. Les juges de paix ne sont encore que les alcaldes ou maires élus par le peuple; ils jugent sans recours jusqu'à la somme de 200 réaux (50 francs).

5. Borrow, *The Bible in Spain*, p. 266.

6. *Memorias de Juan García*, act. I, sc. xiv :
Pues, como digo, iba yo
rondando por esas calles

Ajoutons à sa description les piques, les lanternes et le cri fameux, *La ronda de vecinos honrados*, repris en chœur, pour l'effarement des amoureux troublés dans leur interminable colloque nocturne¹. Il ne restera plus, afin d'achever la physionomie du premier magistrat du village, cumulant les fonctions de maire, de percepteur, de juge, de commissaire, qu'à lui associer le *fiel de fechos*, bras droit du maître, qui remplit, en même temps que le rôle de scribe, celui de magister et d'improvisateur attitré de la localité, car on applaudit à Noël ses *villancicos*².

Qui se ressemble s'assemble. Il faut un gendre à l'alcade : ce sera don Estéban, l'hidalgo. Bien qu'il ait sans cesse à la bouche, en vrai campagnard, les avantages de sa parenté, l'abbesse, le corregidor de Soria, l'intendant de Murcie, le gouverneur de Ceuta, on ne voit pas que ce garçon joufflu, trapu, avec ses favoris, sa guitare, le couteau qui lui sert à déchiqueter menu son tabac, se distingue, même par l'élégance, des paysans qu'il méprise et qu'il imite, car il parle aussi bien qu'eux des sept paires de mules qui mangent à son râtelier, comme eux il excelle à lancer la barre ; on estime qu'il en sait trop, dès qu'il peut compter, lire couramment, écrire lisiblement. Son auteur préféré, c'est l'almanach.

de Dios, servicio que hacemos
por turno los concejales
con los vecinos honrados
que nombra el señor alcalde.

Tanski nous renseigne sur la tenue des miliciens, p. 452 : « Les miliciens étaient en veste et chaussés d'*abarcas*, morceau de cuir carré qui se rattache à la jambe par de longues lanières croisées. Ils avaient les jambes nues et la plupart n'avaient pas de chemise. »

1. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, t. II, p. 81 : « Añade á todo esto el servicio de las rondas de vecinos honrados y verás cuan terrible y lastimero era ver una docena de hombres, armados de chuzos y de sables, marchar silenciosamente detras del alcalde de su barrio, guiados todos por el pálido resplandor de una linterna, deshaciendo riñas, mandando cerrar tabernas, registrando portales, sufriendo las maldiciones de los enamorados y diciendo todos á coro y con una envidiable candidez cuando les daba el *quien vive* el centinela : *la ronda de vecinos honrados*. »

2. *A Madrid me vuelvo*, act. I, sc. v. Cf. *Los españoles pintados* (*El alcalde de monterilla*), p. 49 : « D. Deogracias Langarica es un vecino, natural del pueblo, oriundo de Vizcaya, cuyo padre picapedrero se estableció aquí con el ama de un clérigo. Este cuidó de la educación del hijo de su padre, que llegó á reunir los tres cargos, eclesiástico, literario y municipal, que le rinden al año doscientos ducados y manos puercas. »

En revanche, il tient à merveille, dans les comédies de société, les rôles belliqueux, ceux qui commencent par *armas* et *guerra*, joue de la *vihuela* vingt fois mieux que son professeur, le frater du village, chante en fausset, avec le style nasillard d'un muletier, les airs d'Aragon et d'Andalousie. Narquois et outrecuidant, il n'a retenu de sa lignée que l'orgueil, un orgueil bouffi. Mais sous les grands airs que nos voisins désignent par le nom caractéristique de *prosopopeya*, il ne reste plus ombre de chevalerie ni trace du *pundonor*. La peur des coups a remplacé l'esprit de conquête et de découverte. Si le *mayorazgo* cherche femme, c'est pour éviter la milice. A la férocité du parvenu, à la morgue du hobereau, ajoutons les querelles entre voisins, les procès interminables, l'entêtement des vieux serviteurs irascibles, on comprendra mieux pourquoi Bretón intitule sa pièce *Á Madrid me vuelvo*, d'accord avec Rodríguez Rubí, son disciple, lequel résumait en ces termes les impressions fort peu idylliques assurément d'un *Voyage au pays natal* :

« Et fuyant les patauds, — et les demoiselles item, — et les bals et les pharmacies, — et le juge et les médecins, — j'ai pris congé de ce bourg — pour toujours, à jamais, amen, — et joyeusement repris le chemin — de la capitale, une fois de plus ¹. »

Avant de prendre conscience d'elle-même, de ses besoins, de ses aspirations, la bourgeoisie devait se déraciner, se détacher de ses origines. De là vient que le poète espagnol s'est montré presque aussi dur que Molière à l'endroit du paysan. C'était faire œuvre originale, néanmoins, que d'esquisser un tableau même incomplet de la province, à peine représentée jusque-là au théâtre, les auteurs de la comedia s'étant bornés le plus souvent à certains lieux communs

1. *Semanario*, 1840, p. 135 :

Y huyendo de los gañanes,
y de las mozas tambien,
y de bailes, y boticas,
y de médicos y juez,
Me despedí de aquel pueblo
por siempre jamás amen,
y alegre tomé el camino
para la corte otra vez.

sur l'intégrité des vertus patriarcales. On ne voit pas que telle région de l'Espagne soit nettement caractérisée dans *Los Guzmanes de Toral* ou dans *García del Castañar*. De loin en loin seulement, au moyen des *relaciones*, morceaux de bravoure imparfaitement reliés à l'ensemble, les anciens dramaturges payaient leur tribut de reconnaissance à quelque cité d'adoption, à quelque protecteur influent. Évitant de rien approfondir et guidé par les humoristes de son temps, Bretón a rassemblé tout ce qu'un Madrilène instruit, ayant lu et voyagé, pouvait comprendre et goûter des aspects différents de la Péninsule, sans que la tentation lui vint jamais ni de quitter la Puerta del Sol, ni d'encourager le séparatisme.

CHAPITRE III

Madrid.

- I. LE DÉCOR : Transformations de la ville. Expropriation des couvents. Circulation. Les manzanas. Propriétaires et locataires.
- II. RENDEZ-VOUS : Le Prado. Le Jardin d'Apolo. Restaurants. Cafés.
- III. L'ANNÉE MADRILÈNE : Foire de septembre. Le brasero. La Noche buena. Carnaval. Les Isidros. L'été à Carabanchel.
- IV. SILHOUETTES : Le novio. Les tertulias.
- V. BAS QUARTIERS : Les vervenas. La manola. Le chulo. Repris de justice. Proxénétisme. Vagabondage.

Bretón avait quelques-uns des travers et la plupart des qualités qui font le Madrilène accompli. Assez peu sensible aux beautés naturelles, à l'attrait des voyages, au charme de la vie rustique, il aimait la « cité de l'ours et de l'arbousier », sa ville d'adoption et de prédilection, avec la curiosité d'un peintre de mœurs, avec le fanatisme d'un provincial transplanté, avec la satisfaction d'un bourgeois épris de confortable.

I

Dans son grand poème de la *Desvergüenza*, publié en 1856, il nous donne, en mesurant le chemin parcouru, les raisons de son enthousiasme croissant :

« *Il n'est de capitale que Madrid*, disait-on — de ce Madrid vulgaire, pauvre, infect — qu'élève indigne des Piaristes — j'ai connu, et je ne me donne pas encore pour un vieillard. — Or si celui qui parlait ainsi le revoyait aujourd'hui, — tellement différent quant aux mœurs et à l'aspect, — ce n'est plus, dirait-il, une cité que je foule — mais un autre Paradis terrestre ¹. »

1. T. V, p. 452 :

Solo Madrid es corte se decia
De aquel Madrid grosero, pobre, infecto
Que alumno indigno de la Escuela pia
Yo vi, y aún no me acuso de provecto.

Se faisant historien comme Ricardo Sepúlveda ou Mesonero, le poète évoque les quartiers disparus, le décor des pièces de Tirso, de Lope, de Calderón, de Rojas, les fameux degrés de San Felipe el Real, et les *covachas*¹, boutiques souterraines, échoppes des marchands de jouets ou de sucreries, maintenant reléguées aux abords de la Virgen del Carmen² et dont le nom servait à désigner, par analogie et par extension, les bureaux des ministères et le corps des employés sous l'ancien régime. En consultant les ouvrages du « Curieux parlant », le *Manuel de Madrid*, les *Mémoires d'un septuagénaire*, le *Panorama madrilène*, où sont enregistrés les embellissements et les transformations de la capitale, nous apprenons que la ville n'était ni propre ni sûre au temps de Ferdinand VII; qu'on y commettait des crimes tous les jours pendant l'occupation française, malgré la surveillance et l'activité d'une commission militaire permanente; que le mauvais écoulement des eaux de pluie provoquait des inondations, que les incendies ruinaient en quelques heures tout un pâté de maisons, faute de précautions suffisantes, au centre même de Madrid, à la Puerta del Sol³. C'est au

Pues si quien dijo tal, lo viese hoy día
Tan otro en su cultura y en su aspecto,
Ya no es corte diría la que piso;
Que es segundo ejemplar del Paraiso.

Un ouvrage d'Alonso Nuñez de Castro, paru vers la fin du xvii^e siècle, portait le titre de *Solo Madrid es corte*. Cité par M. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, Paris, 1895, p. 195.

1. Anaya fait observer dans les *Españoles pintados* que « nuestros covachuelistas seguían á la corte á todas partes y que, al rededor del palacio donde el Rey residía, se colocaban unos cajones de madera, á manera de los que usan hoy los memorialistas prácticos; de estos cajones ó *covachas* se cree que tomaron los que las ocupaban la denominacion con que encabezamos este artículo ». (*El covachuelista*, p. 351.)

2. T. V, p. 451.

3. *Memorias de un setenon*, p. 160. Consulter aussi *l'Espagne en 1808*, par J. F. Rehfués, bibliothécaire de S. M. le roi de Wurtemberg, Paris, 1811, trad., t. I, p. 292 : « Plusieurs quartiers de la ville de Madrid sont construits en bois et les incendies n'y sont pas rares. Je m'informai s'il y avait des maisons d'assurance et des pompes; je n'obtins d'autre réponse que ce proverbe : Quand le feu prend à Madrid, il dure quatre jours. Je me serais bien contenté de cet éclaircissement; mais j'étais condamné à être moi-même témoin d'un incendie. Il éclata à dix heures du matin dans un endroit que l'on pouvait aisément secourir de tous les côtés; je ne vis qu'une petite pompe à laquelle les porteurs d'eau portaient de l'eau dans de petits seaux et qu'ils laissaient même inactive de temps en temps. »

roi Joseph que revient l'honneur des premiers travaux d'assainissement. Il en fut récompensé, après qu'il eut débarrassé la place de Oriente, percé la rue del Arenal pour dégager les alentours du palais, par un nouveau surnom *el Rey Plazuelas*, moins connu et mieux justifié que celui de *Pepe Botellas*. Après 1820, son programme fut remis à l'étude. La période qui s'étend de 1830 à 1840 marque un effort intense et plus méthodique, grâce à l'initiative du marquis de Pontejos, corregidor en 1834 et 1835¹. Le décret de Mendizábal qui supprimait tous les monastères de religieux, ne conservant que trois ordres, les Escolapios, les Filipinos, les frères de Saint Jean de Dieu, rendit possible un bouleversement complet². Un étranger, le capitaine Widdrington, qui traversait Madrid en 1843, remarque partout des matériaux accumulés, des ouvriers taillant le granit de Colmenar³. Certains couvents sont affectés aux services publics, d'autres sont rasés, d'autres cédés aux particuliers. On installe, dans celui de Doña Maria de Aragon, le palais du Sénat; dans celui d'Atocha, les invalides; dans celui de San Bernardino, un asile de mendicité; dans ceux de Santo Tomás, de San Martín, des casernes d'artillerie; on démolit celui des Capucins pour élargir les promenades; celui des Prémontrés, pour faire un marché; celui de Saint-Philippe de Neri, pour établir un passage couvert. Sur l'emplacement de San Felipe el Real, vendu à D. Santiago Cordero, un *maragato* millionnaire, vont s'élever bientôt, au même endroit que les *covachuelas* effondrées sous la pioche des démolisseurs, de vastes maisons de rapport, comparables

1. Voir Lafuente, *Teatro social*, t. II, p. 138. Mesonero, *Panorama*, p. 283 : « Pero la verdadera época de reforma en todos los ramos de la administracion municipal de esta villa data indudablemente de 1834 y 35, en tiempo de los nuevos ayuntamientos y sobre todo del celoso corregidor D. Joaquin Vizcarno, marqués viudo de Pontejos. »

2. Il résulte d'un article de Rodrigo Amador de los Rios, paru le 1^{er} juillet 1905 dans la *España moderna*, qu'il existait à Madrid, en 1833, soixante et onze édifices occupés par des religieux et des religieuses.

3. *Spain and the Spaniards in 1843 by captain Widdrington*. Londres, 1844, t. I, p. 17 : « The most striking change at Madrid is the great and unceasing activity in the building department. » Il avait déjà publié, sous le nom de Cook, *Sketches in Spain* (Paris, 1834)

aux grands hôtels de Londres et de Paris ¹. Mesonero, d'autre part, s'occupe des réformes administratives, de la voirie, de l'éclairage, de la police intérieure. En 1846, devenu *regidor*, il présente à la municipalité, gagnée à ses projets, un plan général des améliorations possibles et nécessaires, voulant introduire dans sa ville natale ce qu'il a pu observer, admirer au cours de son voyage en France et en Belgique ². Son œuvre est continuée de 1848 à 1850 par le comte de Vista Hermosa, par le marquis de Santa Cruz. On voit surgir, car le commerce en profite, les établissements de Dubost, de Nicanor, de Samper, le restaurant Lardy, les magasins du tailleur Utrilla, du chapelier Aimable, du libraire Monnier, dont quelques-uns, du reste les noms l'indiquent, appartiennent à nos compatriotes ³. Les rues sont pavées en pierre, en bois, en asphalte, munies de réverbères, de fontaines, plantées d'arbres ⁴. De tous côtés, ce sont des constructions imposantes : le palais du Congrès, la nouvelle Bourse, le chemin de fer d'Aranjuez, le théâtre Real, le théâtre Español. Aussi, Bretón pouvait-il s'écrier avec un légitime orgueil :

« N'empêche que pénétrant à ciel ouvert, — ou par une lucarne, voire par un interstice, — à la patrie du Cid et de San Fernando — tu ne refuses plus, bienfaisante lumière, tes libéralités ⁵. »

Il a beau jeu pourtant quand il se plaint que la poussière abonde et que l'eau manque à Madrid, quand il constate que pour dix rues éclairées, deux cents restent dans la pénombre, quand il oppose aux magasins de Narciso, de

1. Voir l'article déjà cité de Rodrigo Amador de los Rios, p. 48. — Dans les régions situées au nord de Madrid, on avait recours, pour les transports, aux Maragatos qui habitaient un district de la province de Leon, situé près d'Astorga.

2. *Teatro social*, t. II, p. 138 : « El señor M. Romanos, actual regidor del ayuntamiento de Madrid ha presentado á esta corporacion una esténsa memoria, ó sea un proyecto ó plan general de mejoras materiales que deben hacerse en la poblacion, para que esta pueda alcanzar un dia el ensanche, decoro, limpieza, hermosura y regularidad. »

3. Bretón, t. V, p. 451.

4. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 172.

5. T. V, p. 452 :

No obstante, ora de lleno penetrando,
Ora por claraboya ó por resquicio,
A la patria del Cid y san Fernando
No niegas, alma luz, tu beneficio.

Cachena, les boutiques obscures de la calle de Postas, de la calle Imperial, quand il maugrée contre les cochers, déplore les embarras de voitures¹. Car la ville est envahie, c'est une confusion, un tumulte général, un danger permanent. A la tartane, à la diligence, à la gondole, à la galère s'ajoute le fiacre, baptisé *simón*, du nom du premier entrepreneur Simón González (dans la suite, on l'appellera *tres por ciento*, 3 pour 100, par une allusion, d'ailleurs assez obscure, à la dette convertie)². Bientôt paraissent les *omnibuses*, les *tilburis*, les *bombés* (coupés), qu'on fait venir à grands frais de Paris et de Londres. Et c'est devant les chaises du Prado l'interminable défilé des landaus, des carrosses tapissés de velours d'Utrecht³. Comme toutes les voies principales aboutissent à la Puerta del Sol, il en résulte des bousculades suivies d'injures et de querelles, un encombrement auquel on essaie vainement de remédier par des ordonnances de police et que les humoristes ont grossi à plaisir, s'habituant mal à voir la cité de Ferdinand VII et des *manolos* prendre des airs de capitale européenne⁴.

Un nouveau sujet de plaisanteries faciles, c'est la distribution fâcheuse et la malpropreté des bâtiments. L'Espagne en était restée au système des *manzanas*, pâtés de maisons groupées sous un même numéro. Bretón se plaint d'entendre à la fois le bruit de l'enclume, le vacarme des galetas, la rumeur d'une gargote, le bourdonnement des guêpes, l'aboieusement des chiens, tandis que Mesonero loge à la même enseigne un cordonnier, un ébéniste, un maître d'armes, un musicien, une garderie d'enfants. Même disposition

1. Bretón, t. V, pp. 494, 496.

2. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, t. I, p. 52; t. II, p. 111.

3. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. II, p. 242.

4. Voir un article non signé du *Semanario pintoresco*, 1846, p. 222 : « Preciso es poner asimismo un remedio al peligro que corre de ser atropellada la multitud de personas que atraviesan el paseo de los coches en los tránsitos desde el Prado á las subidas del Retiro. » Voir encore dans les *Doce españoles de brocha gorda* d'Antonio Flores, t. II, p. 80 : « El cochera y los caballos estaban, como toda la familia de los *simones* desprovistos del organo de la *curiosidad* y tenían tan desarrollados los instintos de benevolencia, circunspeccion y veneracion que el órgano de la *acomelividad* no les hacia hollar el bando del señor corregidor que prohibe á los carruajes rodar precipitadamente por las calles de la capital. »

dans tous les quartiers, résultant d'une invariable incurie ¹ : portail étroit qu'obstrue l'échoppe d'un savetier, le dépôt d'immondices au milieu du passage, un escalier dont le boyau tortueux contient à peine les deux seaux de l'*aguador*, et partout les effluves d'une cour immonde (el hedor de un patio inmundo) ² :

« Ils construisent des maisons à la douzaine — mais comment? en veillant jour et nuit — pour épargner une demi-brique... « Moins de lumière; qu'on ne gaspille pas mon capital! — Pas d'entrée plus large; une voiture peut passer. »

Chez tous les contemporains, qu'ils soient étrangers, voire Espagnols, mêmes doléances : trop d'anciens appartements, formés de deux pièces énormes; trop de couloirs interminables autour du *salon* et du *gabinete*; trop de chambres à coucher lilliputiennes, de carreaux maintenus par des lames de plomb, et derrière les fenêtres, à l'intérieur, trop de volets enrichis de sculptures, de moulures et peu maniables; enfin trop peu de cheminées (qui seraient indispensables pourtant sous un climat dangereux). La plupart

1. *Madrid ou Observations sur les mœurs et usages des Espagnols au commencement du XIX^e siècle, faisant suite à la collection des mœurs françaises, anglaises, italiennes*, Paris, Pillet, 1825, t. I, p. 47 : « Les maisons sont élevées, et leurs trois ou quatre étages sont garnis de fenêtres et de balcons aux rideaux flottants. Toutes les fenêtres d'en bas sont défendues par des barreaux de fer très rapprochés et l'entrée du logis ordinairement n'a rien de bien séduisant. D'un côté pendent de vieilles bottes de quelque savetier qui tient, dans le jour, sa boutique et sa gaieté abritées sous ce passage; de l'autre, c'est un tas d'ordures qui s'amoncelle sous les paniers des domestiques de tous les ménages contenus dans la maison. Dans le fond un escalier lève, en tournant brusquement, ses marches inégales et très obscures, et le voisinage du mur que cherche votre prudence joue parfois un tour fâcheux à votre habit. Je n'ai trouvé de portiers que dans les plus riches hôtels : les autres maisons s'en passent; et le soir vous entendez, au nombre de coups de marteau qui retentissent sur la porte d'entrée, quel étage occupe celui qui rentre. »

2. T. V, p. 444 :

Y ellos construyen casas á porrillo,
Pero ¿Cómo? Velando día y noche
Por sí pueden ahorrar medio ladrillo —
« Menos luz; mi caudal no se derroche;

No más ancho el portal; ya cabe un coche. »

Voir Mesonero, *Panorama*, pp. 89, 93. — Larra, *Obras*, p. 290 : « Se sigue en todas (casas nuevas) el método antiguo de construcción : sala, gabinete y alcoba pegada á cualquiera de estas 2 piezas; y siempre en la misma cocina donde se preparan los manjares, colocado inoportuna y puercamente el sitio mas desaseado de la casa. » (*Las casas nuevas*.)

de ces inconvénients résultaient, avant 1835, des servitudes imposées par les couvents. Il n'était permis ni de gagner en hauteur, ni d'ouvrir des mansardes et des lucarnes ayant vue sur les promenoirs et les dépendances des monastères. Ajoutons qu'il y avait à Madrid 307 *casas mostrencas*, appartenant aux moines, par suite intangibles, que gérât un père procureur¹. Il est assez naturel que Bretón s'en prenne à l'esprit de routine, de sordide économie, après l'expropriation et la dissolution des communautés religieuses.

« Que le maître d'une propriété, de deux, de trois — utilise, épargne son terrain, — je ne murmure pas, je ne condamne pas; — mais que mesurant les pieds carrés de son foyer, — un homme regorgeant de richesses n'aspire pas — à vivre au large, avec salubrité, tranquillité, — hum ! rien que d'y penser m'horripile². »

Bretón a touché, comme on pouvait s'y attendre, aux ennuis prosaïques du locataire : obligation de contracter, suivant la règle établie, un bail de trois ans, de payer deux semestres, le premier d'avance, le second à titre de garantie, de s'accommoder sans répugnance des alcôves mal aérées (*purgatorios* rimant avec *dormitorios*)³; — il a touché, d'autre part, aux tribulations du propriétaire en nous présentant, dans les *Mémoires de Juan García*⁴, le goutteux, le cacochyme Zacarias, chargé comme administrateur d'acquitter la kyrielle d'impôts qui grèvent, jusqu'à l'anéantir, le revenu foncier : contribution sur les immeubles, indemnité aux

1. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, t. I, p. 298 et 307 : « Y si no es más alta (3 pisos), es porque la tiene encanijada un monasterio vecino, cuyo registro no le esta permitido; y una vez que quiso alzar la cabeza se la cortó la autoridad, apercibiéndole para que en lo sucesivo no buscasse la luz por ventana ó buhardillas que pudiesen registrar la clausura, ni hiciese sombra al convento, embrazando á las monjas el sol y el aire, porque siendo su morada continua en la casa necesitan habitacion sana. »

2. T. V, p. 445 :

Que el dueño de una finca, ó dos, ó tres,
Aproveche, escatime su terreno,
.....
No lo murmuro yo, no lo condeno;
Mas que midiendo de su hogar los piés
No aspire un hombre de riquezas lleno
A vivir ancho, incólume, tranquilo,
Hum ! sólo de pensarlo me horripilo.

3. Tome V, p. 445.

4. *Memorias de Juan García*, t. IV, p. 64.

minimes de la Victoire, cote mobilière (*regalía de aposentos*)¹, allocation pour l'éclairage et le sereno, frais d'entretien, de nettoyage des portes, des façades, du puits, sans compter les devoirs imposés par la coutume, celui d'héberger les voisins qui, pendant les fêtes, se réclament de la tradition, laquelle a force de loi. Si bien que le maître d'un logis qu'envahissent le jour de la *Minerva* tous les colocataires, après l'inévitable série des malheurs escomptés, rideaux effilochés, éventails brisés, guéridons renversés, prend la brusque et opportune résolution, voulant donner le change, de s'équiper en conspirateur poursuivi par les sbires et résolu, puisque la mort est supposée imminente, à s'enterrer glorieusement avec la maisonnée entière sous les poutres calcinées par une explosion. On souhaiterait d'ailleurs que le poète eût décrit, avec autant d'exacte minutie que Lafuente, le spectacle lui-même. Deux processions, dans chaque paroisse de Madrid, portaient le viatique aux impotents après la Pâque de résurrection. La première, celle du « Petit Dieu » (*Dios chico*), quittant l'église le samedi, parcourait sans appareil et d'une allure assez rapide les quartiers des malades pauvres. L'autre, celle du « Grand Dieu » (*Dios grande*), traversait les rues élégantes, pompeusement annoncée par les tambours et les cloches. L'usage était d'offrir aux invités, fort nombreux en la circonstance, du lait glacé, du chocolat, des biscuits, de fines tranches de jambon; de jeter aux enfants, qui se battaient pour les saisir, de grossières estampes, comparables à nos images d'Épinal et représentant des sujets politiques, historiques, tauromachiques, même religieux,

1. Voir Mesonero, *Escenas madrilenas*, p. 84; *Panorama*, p. 254. Lafuente, *Teatro social*, t. I, p. 263. Sous l'ancien régime il faut noter l'usage du *traspaso* : « Si le propriétaire veut rentrer dans la pleine disposition de ce qu'il a loué, en cas que le locataire ou ses héritiers ou ses cessionnaires ou leurs héritiers, à l'infini, y consentent, il faut qu'il leur paye le *traspaso* dont le prix est débattu entre eux et convenu de gré à gré. Il y a tel magasin de la Puerta del Sol par exemple, dont le *traspaso* vaut au delà de 15,000 francs...; il résulte de cet usage qu'il y a un grand nombre de magasins dont le propriétaire ne retire pas la dixième partie de leur vraie valeur locative, l'augmentation du prix des locations ayant successivement profité aux locataires, ce qui renchérit, en faveur de ces derniers, la valeur du *traspaso* lorsqu'ils cèdent leur location. » Fonvielle, *Voyage en Espagne en 1798*, par M. le chevalier de F..., Paris, 1823, p. 92.

quand la marmaille, assemblée sous les balcons tendus de rouge, de jaune, de violet, couleur de Castille, criait : « Alleluia ! Dieu arrive ! Alleluia ! », cependant que la foule se haussait, se bousculait, essayant, malgré la cohue, d'entrevoir les confréries, de suivre les fanfares qui jouaient à l'occasion, par un extravagant mélange du profane et du sacré, jusqu'à des airs tirés des *Amours du Diable* ¹.

II

On n'attendait pas les solennités prévues, les réjouissances officielles pour se rendre après le dîner, vers trois heures en hiver, sans redouter le vent glacial qui s'élevait du Guadarrama, au *Salon del Prado* ² :

« C'est là, dit Bretón, qu'on exhibe ses toilettes, — là qu'on noue les intrigues — et qu'on organise les bals, — qu'on courtise les jeunes filles, — qu'on se joue de leurs mères, — qu'on critique ceux de derrière, — qu'on écrase ceux de devant... — Quelle Babylone ! quelle poussière ! — Quel réjouissant contraste — forment ces galons — et ce frac étriqué — avec les repoussants haillons — du vaurien hérissé — colportant sa chandelle ³ ! — Et le bruit des voitures — et le brouhaha de la foule — et ce continuel frôlement — et non loin d'Apollon ⁴, l'inspirateur — le créateur des arts, — ce bataillon de chaises — si prosaïques, si abominables ; — ouf ! sauvons-nous ! D'y penser — j'en ai la chair de poule ⁵. »

1. Voici, d'après Lafuente, quelques-uns des sujets représentés par les *alleluyas* : l'entrée d'Espartero, l'entrée de Narváez, Charles-Quint à Tunis, la bataille de Lépante, Napoléon à l'île d'Elbe, Sancho Pança sur son âne, le torero Montes, le picador Sevilla, San Isidro, saint François d'Assise, la tentation de saint Antoine, les rois Mages, etc..., *Teatro social*, t. II, p. 3.

2. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. II, p. 242.

3. Au temps du voyage de Gautier, la chandelle était remplacée par un brasier : « Ce feu plus inextinguible que celui de Vesta est porté par de jeunes drôles dans de petites coupes pleines de charbons et de cendres fines avec un manche pour ne pas se brûler les doigts. » (*Voyage en Espagne*, Paris, 1902, p. 96.)

4. Allusion à la fontaine d'Apollon.

5. *A Madrid me vuelvo*, t. I, p. 31 :

Allí se lucen los trajes,
allí se arman las intrigas,
y se disponen los bailes,
se corteja á las muchachas,
se hace burla de las madres,
se crítica á los de atras,
se pisa á los de delante.

.

Il est vrai que le poète, dans *Á Madrid me vuelvo*, s'excuse et punit le blasphémateur, le réduisant à chanter la palinodie. Sous quel prétexte refuserait-il aux Madrilènes, et de quel droit, le plaisir d'admirer les carrosses, les équipages de mules appareillées, l'encolure des genêts andalous; ou la satisfaction de coudoyer dans un emplacement restreint, limité par des bancs de pierre et défendu par le préjugé, la compagnie select, d'être épié, salué, montré au doigt; enfin la joie innocente, et toujours nouvelle pour les adolescents fluets, de croiser les mantilles ou les *sombreros* à la française, d'interpréter la mimique du mouchoir, l'escrime de l'éventail. « La jeunesse, dit Córdova, jouissait à Madrid d'un privilège qu'elle n'a possédé nulle part ailleurs, celui de trouver à heure fixe, tous les jours, sur une charmante promenade, à l'intérieur même de la cité, un endroit où chacun était régulièrement sûr d'avoir avec la dame de ses pensées une entrevue. Les deux ou trois heures qu'on passait ensemble dans un espace aussi étroit, les tours perpétuels qu'on faisait à pied, ce contact immédiat suffisaient aux plus exigeants pour nouer des relations de la dernière intimité, car en dépit de la terrible opposition des pères et des tuteurs, alors très fréquente, l'occasion ne manquait jamais de glisser un billet audacieux, un regard d'intelligence ou la phrase la plus innocente et pourtant la plus significative¹. »

Qué Babilonia ! qué polvo !
 ¡ Qué divertido contraste
 hacen aquellos galones
 y aquel lacónico fraque
 con los andrajos hediondos
 de aquel intonso pillastre
 que va vendiendo candela !
 Y el ruido de los carruajes,
 el guirigay de la gente,
 aquel continuo rozarse,
 y al lado de Apolo, ¡ el númen,
 el creador de las artes !
 aquel batallon de sillas
 tan prosaicas, tan infames...
 Uf ! quita allá. De pensarlo
 me están temblando las carnes.

1. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 88 : « La juventud de Madrid gozaba del privilegio, que en ninguna parte del mundo ha tenido, de encontrar

Après la grande avenue du Prado, qu'on désignait par le nom significatif de *calle de Paris*, le plus connu des rendez-vous bourgeois, vers 1836, c'était l'*Apolo*, situé à l'extrémité de la rue de Fuencarral et dont nous pouvons nous faire une idée, bien qu'il ait disparu depuis un demi-siècle, grâce à la description de *Figaro* : « Il domine tout Madrid et son étendue, le soin avec lequel on a disposé les arbres naissants, les nombreux bosquets ombragés, partout remplis, pour les buveurs, de tables rustiques et qui paraissent des niches de verdure ou de véritables cabinets de Flore, ses allées étroites, le mystère que promet l'épaisseur du labyrinthe, font regretter qu'on ait placé à une telle distance de Madrid ce jardin qui vraiment sera délicieux quand les arbres, en poussant, deviendront plus épais et plus feuillus¹. » Bretón n'a pas manqué, dans l'*Ami martyr*, d'utiliser les gloriottes favorables aux surprises de l'imbroglio, de mentionner les balançoires, le feu d'artifice et surtout le restaurant, très apprécié quoi qu'on ait pu dire et croire de la sobriété classique des Espagnols, qui déjà nous enviaient nos cuisiniers et que transportait de joie, au moins dans la classe moyenne, l'idée seule d'un pique-nique à la *fonda*². Il est indispensable, Bretón ayant soulevé la question, de rappeler que vers 1840, avant la vogue de *Lardy*, on ne trouvait chez *Genyeis*, pour une somme relativement élevée, ni tapis, ni glaces, ni che-

diariamente, á hora marcada y en delicioso paseo, dentro de la ciudad misma, un sitio en donde, de fijo, estaba cada uno seguro de verse con la mujer de su pensamiento. Dos ó tres horas reunidos en tan limitado recinto, dando continuadas vueltas á pié, y tan inmediato contacto satisfacía á los más exigentes, formándose las relaciones más estrechas porque, aun á despecho de las terribles oposiciones de padres y tutores, entónces muy frecuentes, nunca faltaba ocasión de deslizar un atrevido billete, una inteligente mirada ó la más inocente pero significativa frase... »

1. Larra, *Obras*, p. 344 : « Domina á todo Madrid, y su espaciosidad, el esmero con que se ven ordenados sus árboles nacientes, los muchos bosquetes enramados, llenos por todas partes de mesas rústicas para beber y que parecen nichos de verdura ó verdaderos gabinetes de Flora; sus estrechas calles y el misterio que promete el laberinto de su espesura, hacen deplorar la larga distancia del centro de Madrid á que se halla colocado el jardín, que será verdaderamente delicioso en creciendo sus árboles y dando mayor espesura y frondosidad. (*Jardines públicos*.) »

2. *Ib.*, p. 286 : « La esperanza de la gran comida... y la ausencia sobre todo del diurno puchero, alborotan á nuestra gente en tal disposición, que desde media legua se conoce el coche que lleva á la fonda á una familia de enhorabuena. » (*La fonda nueva*.)

minées, ni poêle en hiver; que dans l'établissement plus abordable des *Deux Amis*, il fallait s'attendre, c'est Larra qui l'affirme, à rencontrer des serviettes malpropres, des assiettes malpropres, des verres malpropres et des garçons malpropres¹. Voilà qui justifie, semble-t-il, certaines récriminations de Dumas père (on sait qu'il aimait à se donner pour un maître-queux)². Voilà qui nous explique aussi, dans *Tout est comédie en ce monde*, le grand projet d'Évaristo :

« Il s'agit d'un restaurant — où, quand ils y mettent le prix, — on laisse aux clients le choix — entre une variété de plats — différents pour l'aspect — et le goût, bien que d'égale — qualité; où, mangeant — d'affilée, on n'ait pas à réclamer — pour qu'on enlève la soupe, — on ne crie pas à chaque service : — « Garçon ! Jeune homme ! La » suite; » — où les couverts soient changés, — sans qu'on le demande comme une grâce — et que, d'une poche graisseuse³, — les tire avec nonchalance — un rébarbatif domestique — prenant part aux plaisanteries — et d'un ton familier — racontant son histoire; — où l'on trouve, quand on vient du dehors, — une pension décente; — avec du feu en hiver — et sans mouches l'été; — où l'eau soit pure, — sinon le vin, car cela fâche — de n'obtenir jamais — qu'on rince une bouteille; — où tout citoyen rencontre, — s'il n'est un pique assiette, — en chaque saison nappe fraîche, — de la politesse à toute heure, — un local assez grand pour ceux qui mangent, — trop petit pour ceux qui gêneraient; — où il y ait du monde, enfin, aux ordres — de quiconque y va de sa bourse, — car trois garçons, quand ils sueraient — goutte à goutte leur vie et leur âme, — ne pourraient satisfaire en même temps — quatre cents personnes⁴. »

1. *Ib.* : « Mantel y servilletas puercas, vasos puercos, platos puercos y mozos puercos. » Larra est d'ailleurs suspect d'exagération. Il indique en effet les prix suivants : « Es preciso comer de seis ó siete duros para no comer mal. » Or, nous trouvons dans les *Cartas españolas* (t. VI, p. 347) cette rectification : « Con ellos (50 duros) se come muy bien cincuenta dias, aunque sea en fonda, y cuenta que ha de ser de las buenas. Ese es el *minimum* de Genyeis. Y si este acreditado fondista no dispensa hoy en dia tanta profusion como otras veces por los 20 reales, sin embargo, con lo que dá por ellos, bien puede un poeta pobre, despues de haber hablado mucho, proporcionar algun refrigerio á su expedito paladar. »

2. *De Paris à Cadix*, Calmann-Lévy, 1897, t. I, p. 70 : « Quant au dîner, M. Monnier nous avait indiqué un restaurateur italien nommé Lardi chez lequel nous devions trouver une nourriture honorable. En Italie, où l'on mange mal, les bons restaurateurs sont français; en Espagne, où l'on ne mange pas du tout, les bons restaurateurs sont italiens. »

3. Trait noté par Larra, p. 286 : « Sacarán las cucharas del bolsillo, donde están con las puntas de los cigarros. » Il ajoute : « Pero mucha paciencia, amigo mio, que aquí se aguanta mucho. » (*La fonda nueva*.)

4. T. I, p. 253 :

Se trata de una fonda
donde en comidas de precio
los concurrentes escojan
entre variedad de platos

Il faut retenir au moins, de ces digressions culinaires, le désarroi des Madrilènes qui dérangent, par affectation de parisianisme, l'ordonnance immémoriale de l'*almuerzo* et de la *comida*; dont les habitudes sont dérégées et ne coïncident plus, les uns dînant à la française, les autres dînant à l'espagnole¹. Comme indication locale, notons l'incurable désinvolture, l'imperturbable sans-gêne des serviteurs qui, suivant l'usage des *barrios bajos*², s'établissent, croyant flatter leurs hôtes, de plain-pied dans la conversation. Enfin, un

diferentes en la forma
y en el gusto, bien que iguales
en valor; donde se coma
de un tiron, y no clamando
porque se lleven la sopa
y gritando á cada vianda :
Mozo ! Muchacho ! Otra cosa !
Donde muden los cubiertos
sin pedirlo de limosna,
y de un mugriento bolsillo
no los saque con pachorra
un fámulo malcarado
tomando parte en la broma
y con tono familiar
refiriéndonos su historia;
donde hallen los forasteros
decente mesa redonda;
donde en invierno haya luz
y en estío no haya moscas;
donde el agua sea pura,
ya que no el vino, que enoja
el no conseguir jamás
que enjuaguen una redoma;
donde encuentre un ciudadano,
que no va á comer de gorra,
cualquier día mantel limpio,
cortesía á todas horas;
donde quepan los que comen...
y no quepan los que estorban;
donde haya en fin quien asista
al que allí estruje su bolsa;
que tres mozos, aunque suden
vida y alma gota á gota,
servir á un tiempo ne pueden
á cuatrocientas personas.

1. T. I, p. 128 :

Esto de comer las gentes
á unas horas tan diversas
es incómodo á quien vive
en la capital de Iberia.
Sepámoslo de una vez :
qué somos en esta tierra?
Españoles, ó franceses?

2. Bas quartiers.

hispanophile romanesque ne manquerait pas, compliment dont on pourrait lui savoir mauvais gré au delà des monts, de reconnaître dans ce dédain, dans cette ignorance du confort la noblesse d'un peuple qui, se repaissant de chimères comme l'hidalgo du *Lazarille*, néglige les réalités substantielles, apanage des races moins fines ou moins fières.

Combien de cafés, en revanche, dont l'histoire se confond avec celle des révolutions et du progrès ! Au XVIII^e siècle (sans que la comparaison soit possible, d'ailleurs, avec notre Procope), la *botillería de San Antón de los Portugueses*, la *botillería de Canosa*; après l'occupation française, la *Cruz de Malta*, la *Fontana de Oro*, centre d'agitation libérale; vers 1830, le *café del Príncipe*, cénacle des premiers romantiques; dix ans plus tard, le *café Nuevo*, où l'on grossit les nouvelles alarmantes, où pérorent les exaltés, où l'on sent gronder l'émeute en permanence. Pour caractériser ce public de soldats politiques, de littérateurs agressifs, d'employés disqualifiés qu'attire un semblant de luxe, l'éclat des lambris, des colonnes, des tables de marbre, des lustres de cristal¹, il faudrait tout un livre, dont Ossorio y Bernard, en publiant son *Voyage autour de la Puerta del Sol*, a composé le chapitre essentiel. Partout la même fureur de discussion, le même tumulte de voix rauques. A la place du bourgeois correct et ménager de ses propos, qui maintenant s'énervé et s'étiolé, on voit surgir le *trasnochador*², observé déjà par Antonio Flores et dont Galdós devait fixer bientôt, dans la *Familia de León Roch*, la physionomie inquiétante et mobile, « ce type essentiellement espagnol et madrilène, noctambule, échauffé, exténué, personnification de la fièvre nationale qui se manifeste, dévorante et brûlante, dans les rédactions nocturnes, dans les cercles qui n'éteignent leurs lumières qu'au point du jour, dans les tertulias crépusculaires et dans ces foyers de mensonges (mentideros) qu'alimentent perpé-

1. Mesonero, *Panorama*, p. 384.

2. *Ayer, hoy y mañana*, t. III, p. 361 : « Antiguamente no había más trasnochadores que el sereno del barrio, el pocero, el mayoral de las diligencias de Sabatini, el tahonero y el teniente de cura que estaba de guardia en cada parroquia para administrar de noche los santos sacramentos. »

tuellement les couloirs des théâtres, les recoins des cafés, les bureaux des ministères »¹. Sans toucher aux problèmes dangereux, à la contagion de l'anarchie, s'intéressant de préférence aux inconnus, aux inutiles, s'amusant des mille riens, des intrigues minuscules où s'embarrasse la futile existence d'un oisif, Bretón a modestement et malicieusement peint le désœuvré qui se lève à midi pour bâiller six heures d'horloge en contemplant d'un œil éteint les airs penchés de Narcisa, la romanesque *Niña del mostrador* (nous dirions la demoiselle du comptoir).

III

Cette flânerie du badaud, il importe de la suivre à travers les sautes brusques des saisons, dont la surprenante incohérence explique et justifie les soudaines et bizarres métamorphoses de la ville caméléon :

« Tour à tour desséché ou détrempé, — tantôt c'est la chaleur qui m'étouffe, — et j'ouvre ma redingote, — tantôt le froid qui me transite². »

La caractéristique de l'automne à Madrid, avec les caprices du ciel, c'est le marché de bric-à-brac, le décor bariolé de la *feria*. Laissant à Mesonero, plus patient et surtout plus minutieux, le soin de décrire les lanternes sans verre, les livres sans titre, les tonneaux sans fond, les chaises dépaillées, les saints décapités³, le poète, comme halluciné, ferme un instant les yeux, et de même qu'en rêve, un lendemain de Toussaint, *Figaro* voyait partout la mort, voici que sous les averses rayées de coups de soleil, se dresse, avec la défroque

1. *La familia de Leon Roch*, t. I, p. 21 : « Ese tipo esencialmente español y matritense, nocturno, calenturiento, extenuado, personificación de esa fiebre nacional que se manifiesta devorante y abrasadora en las redacciones trasnochantes, en los casinos que sólo apagan sus luces al salir el sol, en las tertulias crepusculares y en los mentideros que perpetuamente funcionan en pasillos de teatro, rincones de café y despachos de ministerio. » Madrid, 1878.

2. T. V, p. 183 :

Ya me seco; ya me mojo;
Ya con el calor me abrazo
Y la levita me aflojo;
Ya de frío me traspaso.

3. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 178.

usée d'une capitale essayant vainement de s'endimancher à la moderne et à la française, le fantôme de l'universelle vénalité que saluent d'étranges considérations sur la vieillesse de l'année et la vieillesse des nations, sur les défaillances des meubles boiteux et la fragilité des consciences mal assises :

« Et ici, que vend-on? des amis. — Et là? des emplois. Et plus loin? de la renommée. — Et par là, qu'achète-t-on? des témoins; — et cette dame à prétentions — qui se promène si compassée? — elle se vend également sur la foire ¹. »

L'hiver n'est pas seulement redoutable à Madrid, il est triste, car il n'offre ni la poésie des vastes nappes blanches, ni la majesté des fortes bourrasques. Partout un air subtil qui s'insinue, traversant les doubles fenêtres et déchirant les poumons. Tandis que les aventuriers loqueteux, qui défient la bise, s'entassent, en grappes humaines, sous les arcades, aux angles de la Plaza Mayor, que l'aristocrate sortant d'un confortable coupé anglais et rejetant sa fourrure canadienne s'épanouit à la chaleur d'un poêle allemand ou d'une cheminée française, dans le rayonnement du *brasero* la bourgeoisie se groupe et se resserre, les pieds alignés sur la *tarima* (le cadre de bois où se superposent les plats, à l'heure du souper, chez les pauvres), les mains étendues sur la cage (*tapa*), dont le fin grillage n'empêchera pas la chatte endormie de s'échauffer, chacun respirant avec la vapeur aromatique de la lavande (*alhucema*), les émanations de la braise qui entête :

« C'est un meuble antique et mesquin, — de mauvais ton, populaire ². »

Mais reconnaissant qu'il encourage la confiance et favorise

1. T. V, p. 184 :

Y aquí ¿Qué venden? — Amigos —
Y allí? — Empleos. — Y allá? — Fama. —
Y allá ¿qué compran? — Testigos. —
¿Y aquella dengosa dama
Que se pasea tan seria? —
Tambien se vende en la feria.

2. T. V, p. 186 :

Es mueble antiguo, somero,
De mal tono, chapucero...

l'intimité, Bretón ajoute, ce qui est le butin du poète comique, le délicieux manège des fiançailles naissantes ou reconnues, toujours favorisées par l'indulgente somnolence des soirées d'hiver, prêt à vanter, avec la ferveur de Mesonero, l'instrument « saint-simonien et fouriériste », dont le reflet fait valoir les yeux bien fendus, illumine la pâleur d'un teint mat, rapproche tous les âges et tous les sexes¹. « Dans les réunions de ce genre, les minauderies disparaissent, assure le *Curieux parlant*; la contrainte exagérée de la mode prend un aspect ridicule, les sentiments naturels se révèlent avec simplicité, et la joie, l'amour, l'amitié se manifestent franchement, sans craindre la censure et le sarcasme. »

Il s'en ira pourtant le *brasero*, c'est l'humoriste lui-même qui le constate, où vont les neiges d'antan, les capes, les mantilles, la foi et la chevalerie des aïeux. Mais il est peu vraisemblable qu'on renonce, à Madrid, aux témérités gastronomiques de la *Noche buena* (Noël). Pendant que le chétif employé, qui végète en traduisant des vaudevilles, songe avec effroi, dans les *Mesures extraordinaires ou les Parents de ma femme*, aux volailles de la Plaza Mayor, aux jambons d'Estrémadure, aux flacons de Jerez, au nougat d'Alcoy², au vulgaire *besugo*³, pis aller des bourses plates, la foule assiège le cirque et les théâtres, avant de courir, au fracas de la *zambomba*⁴, instrument renouvelé des Berbères, à la « messe du coq » (misa del gallo), « où il y a de tout, sauf de la dévotion »⁵, pour admirer la crèche, le bœuf et l'âne en stuc. Bretón oublie, car la matière est inépuisable, certaine farce traditionnelle dont pâtit le Galicien frais débarqué⁶, assez

1. Mesonero, *Panorama*, p. 205 : « En una sociedad de esta clase los melindres desaparecen, las exageradas obligaciones de la moda tienen un aspecto ridículo, los sentimientos naturales se revelan sencillamente, y el amor, la alegría, la amistad, se manifiestan con franqueza, sin temor de la censura ni del sarcasmo. »

2. Le mot de *turron* est souvent employé par les Espagnols pour désigner « l'assiette au beurre ».

3. Rousseau, poisson qui vient du golfe de Biscaye.

4. Voir p. 227 la description de cet instrument qu'on appelle encore *chicharras*.

5. T. V, p. 214.

6. *Abenamar y el Estudiante*, primer período, Madrid, 1838-39, p. 174 :

Con una escalera al hombro
y un gran cencerro al pescuezo,

naïf pour attendre la caravane des rois mages, le défilé des polissons couronnés de fer-blanc, qui brandissent leurs échelles et leurs torches au milieu des sifflets de la populace, des hurlements de la canaille, pressée d'en venir aux bourrades qui réconcilieraient dupeurs et dupés.

Ni plus ni moins que les Parisiens au temps de Mabilles, de Valentino, de Frascati, du Casino Cadet, du Château des Fleurs, du Château Rouge, sous le Second Empire, les Madrilènes se passionnaient vers 1836, comme on peut le voir d'après l'extrait suivant des mémoires de Córdova, pour les réjouissances du Mardi Gras, que le despotisme jaloux de Ferdinand VII avait supprimées en faisant revivre, à partir de 1827, un vieux règlement¹ : « Des salles furent ouvertes de tous les côtés, à la portée de toutes les bourses. Je me rappelle certains bals *de candil*², bals de risque-tout, dans les rues de la Parada et de Luzón, où se réunissaient les plus jolies *chulas* et *manolas* de la ville, auxquels nous assistions quelquefois, nous, les soldats, sûrs d'y rencontrer le type de la beauté populaire. La classe moyenne se rendait au salon de la *Fontana*, rue de la Victoire, et au salon de *Oriente*. Le premier n'était que l'ancien local de la Société patriotique, depuis converti en simple café, long, étroit, et tout à fait resserré à l'époque dont je parle. Le grand monde, qui témoignait alors un goût décidé pour les déguisements, fréquentait pendant les mois de Carnaval une vaste salle établie sur la plazuela de Cervantes³. » Les fêtes se prolongeaient régulièrement

de pícaros escoltado
con grande acompañamiento...

López Pelegrín parle ici de la *pascua de Reyes* qui suit de près la *pascua de navidad*.

1. Voir sur les règlements de police, Mesonero, *Panorama*, p. 247.

2. Le *candil* est, comme on l'a vu, une lampe grossière. L'expression de *fandango de candil* désigne par extension un bal fréquenté par les *majos*, où les querelles sont fréquentes.

3. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. II, p. 176 et suiv. : « Abrieronse salones por todas partes y al alcance de todas las fortunas. Recuerdo unos de *candil* y de gente de rompe y rasga en las calles de la Parada y de Luzón, donde se reunían las *chulas* y *manolas* más típicas y hermosas de la ciudad y á los que de cuando en cuando asistíamos los militares, seguros de hallar en ellos bellezas del pueblo. La clase media acudía á los salones de la *Fontana*, calle de la Victoria, y de *Oriente*. Era aquel el local mismo de la antigua sociedad patriótica convertido en prosaico café, largo, estrecho y ahogadísimo en la época de que

jusqu'au dimanche, qu'on avait surnommé *domingo de piñala*¹ (l'usage étant, ce jour-là, d'offrir certaines dragées qui se fabriquent avec l'amande extraite des pommes de pin). Et Mesonero², quinze ans plus tard, vers 1852, s'amusait encore aux dépens des « mille et une sociétés dansomanes » qui essayaient d'attirer l'attention des souscripteurs au moyen d'énormes bannières, sur lesquelles étaient brodées les inscriptions les plus alléchantes : la *Silfide*, la *Minerva*, la *Florecente*, la *Aurora*, etc. Dès 1846, on avait cependant constaté les premiers symptômes de la décadence³. Tandis qu'au début, les masques réunis en *comparsas*, afin d'exécuter les danses de caractère, portaient les mêmes attributs, les dames renoncèrent d'assez bonne heure, les hommes ayant quitté le domino, à s'habiller en Grecques, en Romaines, en Turques, en Indiennes, en Vestales. La préférence fut accordée aux costumes provinciaux. On ne vit plus que des Valenciennes ou des Majorquines. Mais dans la satire que Bretón publiait en 1833 (*El carnaval*), comme dans ses pièces (*l'Homme pacifique*, *Aventures de Carnaval*, *Le modèle et le portrait*), l'âge héroïque survit : d'abord, les préliminaires de l'universel affolement, l'aveugle vendant ses pétards, la sérénade burlesque en l'honneur d'une maritorne, les galopins aux troussees d'un pierrot ventripotent, le tambourin de la manola qui révolutionne tout un quartier, le milicien troquant giberne et fusil contre une souquenille, les rodомontades, la suffisance du conquérant, trop fier d'avoir dérobé, par manière de larcin subtilement fait, un numéro de vestiaire ; puis les remous, le brouhaha de la foule en délire où s'exaspère la misanthropie

hablo. El gran mundo, que demostraba entónces decidida inclinación á los disfraces, acudía en los meses de carnaval á un gran salón establecido en la Plazuela de Cervantes. »

1. Voir Davillier, *Tour du monde*, 1869, p. 336. Dembowski en parle également, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 22 : « On bande les yeux à des masques qui sont chargés de crever avec des perches des ballons remplis de dragées. »

2. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 218.

3. Sur les *comparsas*, voir Escosura, *Estudios históricos sobre las costumbres españolas*, p. 105 : « Los convidados ya sueltos ya en comparsas, que entónces eran muy de moda ; y á la verdad siento que vaya perdiéndose la costumbre de formarlas, pues con la uniformidad de sus trajes y lo compasado de sus ensayadas contradanzas, por una parte metodizaban en cierto modo el baile, dándole un aspecto dramático. » — Sur la décadence du carnaval, cf. Lafuente, *Teatro social*, t. I, p. 294.

de Larra ¹, où le poète, son ami jovial de la veille, son ennemi farouche du lendemain, s'ébaudit, attiré par le fausset des colloques amoureux.

« Pourquoi ne rirais-je pas? Suis-je intendant? — Suis-je Père provincial? *covachuelo* ^{2?} »

Il est vrai que juges et chanoines, au dire des étrangers, de Cook, de Dembowski³, ne se faisaient nul scrupule, entre intimes, de secouer gaîment à l'unisson les grelots de leur marotte. Et quelle matière à philosopher, depuis la pneumonie vengeresse qui terrasse un valseur intrépide jusqu'au désespoir du fonctionnaire en disponibilité dont la cape a disparu, au désappointement du lion pleurant ses dentelles en chiquette, à la déconvenue du séducteur qui démasque une sorcière, à l'imprudence du mari gouvernant droit sur les récifs, à la fureur de la mère coquette lorsqu'elle réclame à tous les échos sa fille mal gardée : champ borné qui vaut cent fois pour l'humoriste averti le grand théâtre où se joue quotidiennement et gratuitement la comédie de la vertu, de l'amour, du patriotisme.

La liste serait longue pour qui voudrait épuiser la série des fêtes madrilènes et telle n'est pas l'intention du poète. Car il n'a parlé, bien qu'il mentionne les *estrechos* ⁴ ou loterie des

1. Larra, *Obras*, p. 62 (*El mundo todo es máscaras : todo el año es carnaval*).

2. T. V, p. 59 :

Y por qué no reír? soy yo intendente?

Soy padre provincial? soy covachuelo?

3. Cook, *Sketches in Spain*, t. I, p. 217 : « I have known an instance of a learned judge going in domino to a masquerade when it was forbidden to appear in such a costume and he risked being arrested in the streets and conducted possibly before his own tribunal. » — Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 250 : « Les pirouettes de mon abbé ne vous scandaliseront pas, car vous savez sans doute que les prêtres ne sont pas exclus du droit des gens dans les bals espagnols. »

4. Sur les *estrechos*, voir Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 211. — Il y a quelquefois une loterie préalable la veille du jour de l'an. « Cette loterie se renouvelle le jour des Rois et prend alors le nom de *los estrechos* (sacar los estrechos). Les mêmes noms sont soumis à un deuxième tirage, et lorsque deux personnes dont les noms sont sortis ensemble pour *los años* se trouvent encore réunies par l'épreuve nouvelle des *estrechos*, on en tire de grandes conséquences. Pendant toute l'année, la demoiselle et le jeune homme que le sort a favorisés en quelque sorte se donnent le nom de *mi año*, *mi año*, ou bien *mi estrecho*, *mi estrecha*. Cette loterie donne lieu à beaucoup de liaisons qui finissent quelquefois par le mariage. » (*Mémoires d'un apothicaire*, t. II, p. 5 et suiv.) — Cf. Bretón, éd. de 1851, article intitulé *Los años* (tome des *Poesias*, *Miscelánea crítica*).

rois, ni des chevaux bizarrement caparaçonnés qui mangent le 17 janvier, en l'honneur de *San Antonio Abad*¹, l'orge bénie par les Escolapios; ni du mercredi des Cendres et de l'enterrement grotesque de la sardine, carnaval repoussant des quartiers mal famés, des Vistillas de San Francisco, de San Lorenzo²; ni des autels improvisés à l'angle des rues, le jour de la *Cruz de Mayo*³; ni du pèlerinage consacré au patron de Madrid, saint Isidore le Laboureur, dans la prairie que domine l'Ermitage, où résonnent les *pilos* ou sifflets de fer-blanc, les *campanillas* ou clochettes de terre cuite⁴. Précurseur de Sepúlveda, d'Ortega Munilla, de Taboada, il évoque pourtant la procession des *Isidros*, le défilé des sacoches, des guitares, des capes, des couvertures, le campagnard vorace et tenace, humant la fumée des victuailles, proie des uns, plaie des autres : Ambrosia réclamant son pourboire en échange du panier d'œufs qu'elle apporte du village; Lucas de Valdemoro, qui s'installe en pays conquis, la conscience apaisée puisqu'on accepte son poulet; Mateo, de Bobadilla del Monte, auquel il faut rembourser les droits d'octroi pour les gâteaux dont s'empare la petite Rosita, l'enfant prodige, prête, sur toute réquisition de sa mère, à danser les séguidilles de la Manche et la trop célèbre *cachucha*. Touché à l'endroit sensible, assurément le public ne pouvait qu'applaudir à cette vengeance disproportionnée d'un bourgeois reniant l'obligation patriarcale et barbare de l'hospitalité⁵.

Nulle mention des giboulées du printemps, la moins poétique des saisons madrilènes. Aux « neuf mois d'hiver » (*invierno*) succèdent les « trois mois d'enfer » (*infierno*). Attardé malgré lui, le poète bafoue les naïfs qui, sans envier les baigneurs de Saint-Sébastien ni désirer la pluie des monts

1. Cf. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 214 : « Por fortuna las luces del siglo han eliminado de ella el paseo de los cerdos que (sea dicho con perdon) constituían en el pasado cierto privilegio de los padres de San Anton y que no sólo este día sino todos los del año inundaban, ensuciaban y ensordecían las calles de la villa. »

2. Voir l'article de Mesonero intitulé *El martes de carnaval y el miércoles de ceniza*.

3. Cf. Lafuente, *Teatro social*, t. II, p. 13.

4. Voir Davillier, *Tour du monde*, 1869, p. 335.

5. *Medidas extraordinarias ó los parientes de mi mujer*.

Cantabres, vont chercher piteusement, sur la route de Tolède et d'Andalousie, l'ombre illusoire d'un paysage raviné, calciné, enserré de mamelons couleur d'ocre, invariablement exploités, dans leurs mesures de Carabanchel, par les rustres auxquels ils empruntent un mobilier sommaire, tables de pin, chaises de Vitoria, loin de la consolante perspective des chênes verts du Pardo, tandis que la poussière de la ville, avec les contraintes, les amitiés, les inimitiés du monde, les poursuit jusqu'au fond de leur Sahara d'élection¹. Il est vrai que Bretón nous fait entrevoir également, et l'on souhaiterait qu'il eût insisté davantage, l'inconsciente résignation du populaire, abandonné sans défense aux mouches, aux punaises, aux rats, se gorgeant de pastèques, attendant mélancoliquement, pour remplir ses gargoulettes, qu'on ait mené à bonne fin l'interminable entreprise du canal de Lozoya², thème que nous retrouverons, avec une exagération de cynisme, chez López Silva, dans la brutale satire que l'auteur des *Barrios bajos* intitulait par dérision « Retour de villégiature ».

IV

Comme dans l'article du *Semanario pintoresco*³ que Neira de Mosquera consacrait aux « personnes empêchant de circuler sur les trottoirs de Madrid », il faut nous attendre, si nous suivons Bretón, à rencontrer le chevalier d'industrie à la porte des ministères, l'officier taré à l'entrée des académies de billard, dans la rue de la Montera les complimenteurs intarissables qui poursuivent les élégantes, à la Puerta del Sol tous les politiciens renfrognés auxquels font cortège les employés sans emploi, et partout les *novios* continuant par signes, avec la fiancée du mirador, l'éternel entretien que rend de jour en jour plus indéchiffrable et plus énigmatique

1. *Una vieja*.

2. *El verano del pobre*, t. V, p. 196.

3. *Semanario pintoresco*, 1848, p. 385. *Personas que impiden el paso en las aceras de Madrid*.

4. *Memorias de Juan García*, act. III, sc. VI.

la hauteur des immeubles. A dire le vrai, l'humoriste prend un malin plaisir à compter les maillons de leur chaîne, à grossir les tourments de leur esclavage.

« Mais c'est une chose qui m'assomme — de jouer au galant, — d'aller comme on danse entre les œufs — quand je voudrais voler; — pouvant suivre le trottoir — de m'enfoncer dans un bournier; — au moindre tournant de rue — de changer de bras, martyrisé. — A chaque voiture, c'est une frayeur; — pour toute flaque d'eau c'est un oh ! — « Donnez-moi cette ombrelle » — « Tenez, reprenez-la » — « Bonjour, mon amie Gertrude; — encore un baiser, comment vas-tu? » — « Allons-nous voir si dans le magasin — de Carrillo il y a du taffetas — couleur *juste milieu*? — Jésus, quelle poussière infernale ! — Passons sur l'autre trottoir. — Je ne veux pas me trouver — avec cette ennuyeuse personne. » — « Oh, mon petit Charles ! Comment vas-tu? » — « Regardez à la dérobée ! — Ai-je par derrière quelque point décousu? — Ah ! une jarrettière qui se desserre. — J'entrerai sous ce portail. » — Grand Dieu, il faut qu'elles mettent le nez partout ! — elles veulent tout acheter, — et le pauvre acolyte, entre temps — de suer sang et eau ¹. »

1. *La casa de huéspedes*, t. I, p. 164 :

Usted no lo tome á mal,
pero es cosa que me aburre
eso de hacer el galan;
eso de ir pisando huevos
cuando quisiera volar;
pudiendo andar por la acera
meterme en un lodazal;
al volver de cada esquina
el brazo mártir cambiar;
en cada coche un peligro,
en cada charquito un ¡ay ! —
« Deme usted esa sombrilla —
Vuélvala usted á tomar. —
Adios, amiga Gertrúdis.
Otro beso. Cómo estás? —
¿Vamos á ver si en la tienda
de Carrillo hay tafetan
de color de *justo medio*?
Jesus, qué polvo infernal ! —
Pasemos á la otra acera,
que no me quiero encontrar
con aquella fastidiosa. —
Oh, Carlitos ! Cómo va? —
Mire usted con disimulo :
llevo algun punto detras? —
Ay ! se me afloja una liga.
Entraré en aquel portal... »
Gran Dios ! Todo lo han de oler,
todo lo quieren comprar...
Y entre tanto el pobre adjunto,
sudando lo temporal
y lo eterno...

Faisons la part de la bouffonnerie systématique : c'est le richard Don Donato, un malotru, qui parle. Mais pouvait-on mieux décrire, avec plus d'ingénieuse exactitude, les mille petits services exigés du soupirant, les pirouettes de l' amoureux contraint, quoi qu'il advienne, de céder le côté du mur, enfin le papotage et la frivolité de la *casquivana*, vraie perruche qui n'aime, chez l'élu de son cœur ou de son caprice, que l'empressement à fêter l'anniversaire, la souplesse en dansant la polka, la docilité quand on exige ou qu'il supprime sa moustache ou qu'il se règle sur l'opulente crinière de tel dandy romantique ¹ ?

C'est parmi le sans-gêne de la tertulia qu'il est surtout piquant d'observer les acteurs de l'idylle :

« Deux douzaines de fillettes — désireuses de danser, — les unes brûlant d'avoir un amoureux, — les autres pourvues déjà ; — autant de petits messieurs — qui martialement — faute de chaises, — allaient de ci de là ; — les mères autour du brasero — parlant du mauvais temps, — des boutiquiers et des bonnes, — ou de quelque maladie ². »

Ajoutons, comme dans le *Roman bourgeois*, les incongruités des enfants terribles, et de même que dans les *Scènes madrilènes*, l'éclectisme d'une société qui tantôt aspire à descendre, accueillant les airs populaires, les couplets du *Chaïro*, et tantôt s'évertue à monter vers les hautes sphères de la gavotte et du rigodon cosmopolite ³.

1. *Memorias de Juan Garcia, El pro y el contra.*

2. T. V, p. 273, *Una noche de broma* :

Dos docenas de mozuelas
Deseosas de bailar,
Unas codiciando amante
Y otras por tenerle ya :
Otros tantos señoritos
Que con talante marcial
Por no haber sillas vacantes
Iban de acá para allá :
Las madres en el brasero
Hablando del temporal,
De tenderos y criadas
O de alguna enfermedad.

3. Chanson comparable à celle de la *Manola* et que Bretón cite comme un spécimen du genre populaire.

V

Avant tout, Bretón s'intéresse à la classe moyenne. Il sait comment les petites gens s'habillent, se divertissent, plaisantent. Il connaît leur emploi du temps, parodie leurs attitudes mécaniques, leur politesse compassée. On comprend toutefois qu'il ait voulu explorer les quartiers dangereux. De plus en plus, et malgré ses vices, la populace comptait. Elle avait contribué avec Daoiz et Velarde, les victimes du *Dos de mayo*, à libérer le territoire, entraînée par son ignorance, par ses préjugés antifrçais autant que par le patriotisme ou par un dévouement réfléchi à la chose publique. Sincèrement attachée à Ferdinand VII qui flattait les bas instincts du vulgaire, elle avait servi les rancunes de la monarchie en s'enrôlant, de gaieté de cœur, dans le corps franc des *realistas*, responsable de tous les excès commis après l'intervention étrangère de 1823. Il est vrai qu'associée par la suite au triomphe des libéraux, elle avait chanté le *Trágala*, massacré le capitaine général de Madrid, insulté la reine à la Granja. Bretón considérait la foule avec une curiosité où il entraît de la terreur en même temps qu'une réelle admiration rétrospective. Certes il ne pouvait regarder sans haine les émeutiers dont les tromblons avaient fait merveille sur les barricades. Il aimait cependant, comme un fervent admirateur de Ramón de la Cruz, l'Espagne de la résille et de la mantille, la forfanterie du manolo, les bagarres de Lavapiés et, dans son aversion pour la gallomanie des classes riches, les mœurs de haut relief. D'autre part, comme il appelait de tous ses vœux l'avènement de l'ouvrier modeste et paisible, il pouvait se dire, gagné par un optimisme à la Mesonero, que la civilisation marchait à grands pas, qu'elle allait épuiser ce réservoir d'ignominie.

Or, il n'est pas de plus sûr moyen d'étudier la gueusaille

que de la suivre aux *vervenas*¹ ou fêtes de quartier. Une comédie de Bretón, *Contre fortune, bon cœur* (*Á lo hecho pecho*), nous conduit à l'ermitage de San Antonio de la Florida, décor préféré de la *zarzuela* madrilène. C'est là, nous rapporte Córdova, que se rassemblaient Galiciens et Asturiens, pour se trémousser le dimanche au son de la musette. Et les soldats de toute arme, comme aujourd'hui les musiciens des troupes de ligne aux Ventas del Espíritu Santo, s'associaient gaiement à ces ripailles tintamarresques². Mais tandis qu'une brève allusion suffit au poète pour évoquer les relents des fritures nauséabondes, les rives pelées du Manzanares dissimulant son mince filet d'eau sous les draperies flottantes des lavandières³, c'est avec une insistance et une indulgence où l'on a pu voir un péril social que les humoristes qui défraient l'opérette actuelle ont décrit le tapage des musiques de foire, la crânerie des beautés de carrefour, les chevelures crépées et pommadées, les franges orgueilleuses du grand châte de Manille; qu'ils ont vanté la brutale originalité des amourettes nocturnes et la sauvage passion des Othellos de la *navaja*⁴.

C'est pourtant d'après une chanson de Bretón, agréablement transposée par Gautier sur un faux rythme de séguidille, qu'on se représente chez nous la *manola* :

Geste hardi, libre parole,
Sel et piment à pleine main,
Oubli parfait du lendemain,
Amour fantasque et grâce folle,
Alza, ola,
Voilà
La véritable manola⁵.

1. Le mot vient d'un usage ancien : ce jour-là on allait cueillir la verveine.

2. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 84.

3. *A lo hecho pecho*, sc. 1 :

Si de lavanderas zafias
Nauseabundas buñoleras
Y chulos de mala traza.

4. *La vervena de la Paloma* est l'une des plus connues de ces *zarzuelas*.

5. Gautier, *Poésies*, p. 113. — Il s'est contenté d'imiter librement la première strophe de Bretón :

Ancha franja de velludo
En la terciada mantilla;
Aire recto, gesto crudo;

Quel abîme entre Mimi Pinson, l'habitée de la *Chaumière* ¹, et la farouche beauté du Rastro! Rendons à l'original castillan, avec la crudité savoureuse de l'argot, le charme diabolique rehaussé d'une longue estaflade, la basquine alourdie de plomb, l'immense peigne à galerie, le poing campé sur la hanche, le tourbillon du fandango, « l'âme atroce » et nous reconnaitrons l'héroïne insolente pour laquelle s'est passionné Ramón de la Cruz ², l'auteur inimitable des *Sainetes*, celle qui traversa d'un pas triomphal tout le XVIII^e siècle, répondant aux empressements d'une noblesse encanaillée par l'injurieux balancement de sa taille onduleuse, posant avec crânerie pour les *Caprichos*, et dont Goya fixait la souplesse dans sa *Maja desnuda*, les atours provocants dans sa *Maja vestida*, où s'accuse audacieusement ce regard opiniâtre qui rappelle beaucoup moins, comme on l'a cru, la hautaine désinvolture de la duchesse d'Albe, trop souvent calomniée, que le caractère impérieux et vindicatif du vrai peuple de Madrid, accoutumé, bien avant qu'on les ait flétris dans *Pan y toros*, aux plaisirs sanguinaires. Comme tous les contemporains, Bretón assistait à la transformation du type. La jupe s'allongeait de plusieurs pouces, une bottine vulgaire avait remplacé le chausson de satin, la coiffure se faisait moins arrogante ³; mais la *manola*, tout en vendant ses radis et ses oranges, conservait la même intrépidité de langage et d'allures que son aînée la *maja*. Encore en 1848, dans le *Semanario pintoresco*, on notait ses répliques incisives, sa violence calculée, ses coups d'audace, « tel l'ouragan, qui en sifflant et rugissant renverse tout ⁴. » Aujourd'hui, nos voisins s'obstinent —

Soberana pantorrilla;
Alma atroz; sal española....
Alza, hola!

Vale un mundo mi Manola.

1. T. V, p. 220.

2. Voir chez Ramón de la Cruz *Las majas vengativas*, *La maja majada*.

3. Gautier, *Voyage en Espagne*, p. 94.

4. « Es como los huracanes que silvando y bramando lo destrozan todo. » (*Semanario*, 1848, p. 309.) L'article est de Jimenez-Serrano : « La manola es punzante, desgarrada, fanfarrona y muy dada á resolver con las manos cuestiones que trabaron las palabras... mas amiga de mantener su palabra, aunque el hombre que la posea sea indigno de guardarla. » (*Ib.*, p. 309 et 310.)

au théâtre beaucoup plus que dans la rue — à rendre un culte fidèle à l'intraitable virago pour laquelle ils ont inventé l'énergique locution de *mujer de rompe y rasga*, celle qui « brise et déchire ». A l'*Apolo*, à la *Zarzuela*, dans les courtes représentations d'une heure qui découpent en menus fragments le plaisir dramatique, on retrouverait chaque soir le foulard en pointe de la *chula*¹ dont la tête finement busquée se relève sous l'affront, la moue belliqueuse, l'insolence du buste rejeté en arrière, la voix rauque, durement accentuée, exagérant par une intonation canaille les sonorités viriles du castillan picaresque, enfin la franchise et l'ostentation des filles de Madrid, loyales au milieu des pires égarements, car elles entendent l'honneur, du moins on le répète, à leur façon qui est triviale. C'est de l'excès même de la convention, de l'imitation, de l'italianisme, de la gallomanie, de l'anglomanie qu'est sortie cette vogue surprenante qui s'attache à certaines formes un peu rudes de l'originalité nationale, ce besoin de revenir, en brisant les cadres, à la nature la moins fardée. Or, il se trouve que, du vivant de Bretón, la *manola*, par une ironie du sort, échangeait sa mantille contre une capeline française et délaissait le fandango pour apprendre la polka². Quant au *manolo*, c'est le type de la dégradation abjecte.

« J'allais tout décousu par la rue, — fait comme une guenille misérable, — quand sa tournure m'a conquis; — et maintenant je porte ceinture de soie — et je plastronne sous mon jabot. — *Alza, hola*, — elle vaut un monde ma *manola*. — Avec elle, dans une interminable paresse, — je vis comme un archidiacre, — je triomphe, je gaspille à la taverne, — le cœur tout ragaillardi — et la panse arrondie. — *Alza, hola* — elle vaut un monde ma *manola*. — ... Elle remorque sans cesse — un bataillon d'amants — mais tous sont d'honnêtes gens; — du reste moi, c'est l'usage à Madrid, — je laisse tourner la roue — *Alza, hola*, etc.³ »

1. Voir, par exemple, la *Revoltoza* de López Silva.

2. T. V, p. 454 :

Hoy la mantilla de anchurosas franjas
Por papalina trueca á la moderna,
Y á merced del gachon que la remolca,
En dulce intimidación baila la polca.

3. T. V, p. 221 :

Roto iba yo por la calle
Y hecho un miserable trasto,

Or, ce réalisme dévergondé (qui certes existe chez nous, mais comme genre subalterne, communément exclu de la littérature) occupe en Espagne, la faveur même du roman picaresque en est l'indice, une place qu'on ne saurait méconnaître sans pruderie. De là vient que les humoristes se sont appliqués, même après l'invasion du goût français, à définir le vagabondage spécial, à cataloguer les espèces et les variétés de la friponnerie et du parasitisme, établissant, à l'exemple de Cuendias, de subtiles distinctions entre le *currilo* et le *chulo*, le *chulo* et le *chispero*¹. Selon Miguel de los Rios², la nouvelle cour des miracles, plus nombreuse, plus fière que jamais de ses prérogatives, se recrutait parmi les fruitiers, les savetiers, les bouchers, les voituriers, les chiffonniers, les revendeurs de suif, de peaux, de ferrailles, en sorte qu'elle rassemblait, vers 1840, avec les travers de tous les métiers, les vices de toutes les provinces, la vivacité impétueuse des Valenciens, la jactance andalouse, la dureté castillane. Il n'est guère de *zarzuela*, de nos jours, où ne retentisse, comme un encouragement pour les titis juchés au poulailler, la musique belliqueuse du couteau à virole, pourvu de cinq crans d'arrêt. Déjà, au temps de Bretón, il était facile de

Cuando me prendó su talle;
Y hoy faja de seda gasto,
Y luzco la guirindola.

Alza, hola!

Vale un mundo mi Manola.

Por ella en holganza eterna
Vivo como un arcediano,
Triunfo y gasto en la taberna,
Me pongo calamocano,
Y me tiendo á la bartola.

Alza, hola!

** Vale un mundo mi Manola.*

Siempre lleva al derredor
De amantes una cohorte;
Mas toda es gente de honor...
Pues! Y yo, á estilo de corte,
Dejo que ruede la bola.

Alza, hola!

Vale un mundo mi Manola.

1. Voir Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, t. I, p. 405, et Cuendias, *L'Espagne pittoresque, artistique et monumentale*, p. 246 : « Le manolo travaille quand il sait travailler, mais seulement depuis le mardi jusqu'au samedi. » On se rappelle en effet que les courses de taureaux avaient lieu tous les lundis.

2. *Semanario*, 1851, p. 157.

prévoir les hautes destinées des *chulos* experts au maniement de la *navaja de santoleo* (poignard de l'extrême onction) : « A cause de leurs excès, note un rédacteur du *Semanario*, à cause de la terreur qu'ils inspirent dans les bagarres et de l'habitude qu'ont certains d'entre eux de porter leur veste sur l'épaule, on les désigne communément par le nom burlesque de *hussards d'infanterie* ¹. »

Avec Bretón, il faut bon gré mal gré forcer la consigne du bagne, des présides et du Saladero pour étudier sur place une aventurière de la plus dangereuse catégorie, la *lumia*, dont les bénéfiques entretiennent la dispendieuse coquetterie des forçats. Pendant un séjour à la prison centrale, Georges Borrow, l'auteur de *The Bible in Spain* ², avait pu l'observer à loisir, servi par la connaissance approfondie qu'il avait du *caló* ou dialecte des gitanes. Une traduction, nécessairement timorée, ne donnerait qu'un aperçu bien insuffisant de l'âpre vocabulaire des bouges. Avec des jurons, qui sur ses lèvres paraissent des douceurs, la ribaude apporte à l'assassin qu'elle poursuit de son amour bestial, un panier copieusement garni de provisions. Un grognement sourd lui répond, amorçant l'inévitable scène de jalousie furibonde.

« Si je sors d'ici, sur tes tripes — je danserai la sarabande. — ... Ah morue ! ah sardine ! — il me coûte cher, le déjeuner. — Encore un autre verre, coquine — mais je te jure... ³ »

1. *Semanario*, 1851, p. 157 (Miguel de los Rios) : « ... Por estos escesos, por lo temibles que son en las revueltas, y por la costumbre de llevar algunos la chaqueta al hombro en el verano, se los suele distinguir con el burlesco título de *húsares de infantería*. » — Même page : « Aunque la navaja fué siempre, al menos en los jóvenes, instrumento muy comun, no habia llegado á generalizarse hasta el siglo actual en términos de ser ya una prenda de su vestuario, ni menos se habia jamás tolerado llevarlas de las dimensiones que ahora usan, hasta el punto de aprender su manejo y hacer gala de él. »

2. *The Bible in Spain*, p. 231 et suiv. : « *Amigas* females of a certain class who form friendships with robbers and whose glory and delight is to administer to the vanity of these fellows with the wages of their own shame and abasement. »

3. T. V, p. 223 :

Si salgo de aquí, en tus tripas
Bailaré la zarabanda.

Ay bacalao ! ay sardina !
Caro el almuerzo me cuesta. —
Échame otro vaso, endina ;
Pero te juro por esta...

Quelque scabreux que soient et le sujet et le style de la *letrilla*, ces couplets nous révèlent pourtant la morale et les intentions du poète qui ne descend jusqu'à l'ignoble que pour mieux ruiner le prestige vivace encore et légendaire en Espagne du galérien sublime.

Acharné contre les trois vices irrémédiables de la truanderie madrilène, la jactance, le proxénétisme et le vagabondage, il a peint dans tout l'éclat de son luxe tapageur le faraud du trottoir, avec les broderies de son jabot, les boutons innombrables de sa veste, son foulard multicolore que rehausse une épingle voyante, le pantalon fendu sur un bas irréprochable¹, sans oublier la caractéristique du terroir, le *rumbo* ou prodigalité bruyante, les airs de grand seigneur en veine de gaspillage, l'attelage de mules caracolant à grand bruit de sonnailles :

« Hue, c'est mon argent qui roule, — dit le *chulo*; et la *chula* de répéter : « Hue ! Hue ! » — Elle tutoierait le Saint-Père². »

Bientôt, de son char-à-bancs, elle retombe dans la fange d'où l'avaient tirée les hasards de la débauche. Retournant au Rastro, elle reconquiert sa place parmi les brocanteurs, les prêteurs à gages, entr'ouvre insidieusement les portes et les consciences, faisant miroiter, dans plus d'une maison décente, les bagues qui ruineront la mère, les colliers qui pervertiront la fille. Une chute encore et la voilà rencoignée sous un portail, débitant ses cure-dents, silhouette hideuse, grimaçante comme une mégère de Goya, symbole vivant des transactions louches, incarnation de l'impérissable Célestine qui n'a pas démérité depuis Rojas³.

Quant à la mendicité, elle était moins excusable à Madrid que partout ailleurs. On avait fait les plus grands efforts pour extirper le fléau du vagabondage, en créant, vers la

1. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 152.

2. T. V, p. 496 :

« Arrea, que me cuesta el real dinero ! »
Dice él, y ella repite : « Arrea, arrea ! »,
y con el Padre Santo se tutea.

3. T. V, p. 211.

fin du XVIII^e siècle, une foule de sociétés vouées spécialement à la bienfaisance : la *Junta royale de charité*, la *Junta de charité de Madrid pour le soulagement des pauvres et l'entretien des enfants*, l'*Association des dames charitables pour l'assistance des femmes détenues à la galera et dans les prisons de Madrid*, la *Confrérie royale de Notre-Dame de l'Espérance*, la *Royale Confrérie de Notre-Dame du Refuge et de la Pitié*, etc.¹. Des commissaires spéciaux (*diputados de comidas*) s'occupaient de la nourriture des prisonniers; des ecclésiastiques (*catequistas*) se chargeaient de les instruire; des infirmiers (*enfermeros*) allaient chercher les malades à domicile; des inspecteurs nommés tous les ans (*inspectores de talleres*) fournissaient des instruments de travail aux détenus et réglaient leur tâche². Ajoutons les monts-de-piété, les orphelinats, les maisons d'accouchement, les *inclusas*, hospices d'enfants trouvés, et les contributions volontaires des princes, des nobles, des communautés religieuses. En 1802, une seule quête avait produit la somme respectable pour cette époque de 300,000 réaux. On rencontrait souvent dans les rues, avant l'occupation française, la *ronda de pan y huevo*³, qui, chaque soir, portait aux affamés du pain et des œufs durs. Organisée par le clergé, l'institution ne s'ouvrait qu'aux notables; elle exigeait de tous ses membres qu'ils fussent « honorables, vertueux, attachés aux fondations pieuses ». Au temps même de Bretón, la *Confrérie du péché mortel*⁴ recueillait à la sortie des théâtres les cotisations destinées aux coupables et aux dévoyés (*extraviados*)⁴. Sous le contrôle des prêtres, de véritables sociétés de secours mutuels s'étaient formées dans chaque paroisse. Les Galiciens se groupaient autour de la bannière de Saint-Jacques, les Aragonais se réclamaient de Notre-Dame del Pilar⁵. Il n'est que trop

1. Desdevises du Désert, *L'Espagne de l'ancien régime*, t. I; t. II (*Les Institutions*), p. 207.

2. Rehfués, *L'Espagne en 1808*, t. I p. 178.

3. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, t. I, p. 120 : « Y no creas que ellos son algunos criados de la Hermandad ni menos unos cocineros cualesquiera sino los mismos hermanos, individuos todos de las primeras familias de la corte. »

4. Cuendias, *L'Espagne pittoresque, artistique et monumentale*, p. 232 : « Para hacer bien y decir misas por la conversion de los que están en pecado mortal. »

5. Mesonero, *El cofrade ó sacramental (Tipos y caracteres)*, p. 80.

légitime de mentionner ces tentatives généreuses avant d'accuser l'égoïsme des riches et l'imprévoyance de la nation. Aussi comprend-on que le poète ait voulu distinguer des souffrances du pauvre effectivement pauvre, l'invariable mêlée du mendiant de carrière :

« Et que dirai-je de celui dont la plaie s'étale — sur une jambe qui mériterait des fers; — qui lui-même a préparé le purulent ulcère — que ne soupçonneraient ni les yeux ni l'odorat; — qui fait semblant d'être secoué, d'être tourmenté — par le tremblement d'une épilepsie invétérée, — et qui, avec cette vile industrie et par de tels subterfuges, — est le scandale et l'effroi de nos places ¹? »

On connaissait, depuis le *Guzman d'Alfarache*, cette ruse dont la tradition n'est pas entièrement perdue si l'on en croit López Silva ², le chantre des *Madriles*. Et Bretón n'ignorait pas que l'asile de *San Bernardino*, récemment fondé, ne pouvait rien contre la misère de contrebande :

« Il me lasse moins, il me fâche moins — le « *Pardonnez au nom de Dieu, mon frère* » ³, — ou le chien qui jusqu'au détour de la rue me poursuit — rendu furieux par mes haillons tragiques, — que la rigide et austère discipline — de l'institution qui pieusement fournit, — avec une cellule étroite, une maigre chère, — quand il y a tant de place, en ce bas monde, sous la lune ⁴. »

1. T. V, p. 488 :

Y ¿qué diré del que ulcerada ostenta
La pierna que un grillete merecia,
Y él mismo hizo la llaga purulenta
Con que á ojos y narices desafia
O finge que le azoga y atormenta
Temblona y contumaz la perlesía,
Y con tan vil industria y tales trazas
Es escándalo y grima de las plazas?

2. López Silva, *Los Madriles*, Madrid, 1898, p. 68 :

U lleva usté en cualquier remo
una llaga de las grandes,
de ezas barnizás y todo,
y viene á ser, cuasi, cuasi,
como tocarle á un difunto
el hizno de Garibaldi.

3. Le *Perdone hermano* est la formule par laquelle on se débarrasse d'un mendiant.

4. T. V, p. 488 :

« Y menos me molesta y me amohina
El *Perdone por Dios, hermano mio*,
Y que el perro me ladre hasta la esquina
Furioso con mi trágico atavío,

Certes, les bonnes âmes avaient le droit de maudire le gant de crasse de la sorcière, sa tignasse de furie, ses loques fétides.

« Plus d'un chrétien se détourne et fuit — qui, s'il ne la voyait en si lugubre attirail, — dirait « Prends et récite un *Pater noster*... » — Cette paresse dégoûtante et sinistre, — voilà ce qu'il faudrait secouer, lamentable engeance, — car pauvreté n'exclut pas décence ¹. »

En dévoilant toutes ces tares, Bretón accomplissait une œuvre de purification sociale. Moins disposé que personne à humilier la détresse, il se déchaîne, avec une violence qui surprend chez cet humoriste enjoué, contre les guenilles insolentes. Sachons-lui gré, tandis qu'on s'appliquait autour de lui à poétiser la démoralisation, de s'être posé dès l'origine, avant même que le mot fût à la mode, en adversaire décidé du flamenquisme, d'avoir mis son réalisme trivial au service du progrès, de la décence, de l'hygiène, de l'épargne. Les Madrilènes éclairés, qui ne lisent guère les feuilles tauro-machiques et s'intéressent médiocrement aux bravaches de *zarzuela*, peuvent se réclamer d'un poète qui représente, avec Mesonero, Lafuente, Segovia et quelques autres, les aspirations raisonnables d'une bourgeoisie sincèrement éprise du bien public.

Le charme de la *Corte* a souvent échappé aux étrangers. On compterait ceux qui parlent sans acrimonie d'une ville sans commerce, sans industrie, sans cathédrales, sans histoire ². Quelques patriotes, il faut l'avouer, leur ont fourni

Que la rígida y grave disciplina
Del instituto que me brinda pio
Con una angosta celda y un mal rancho,
Siendo este mundo sublunar tan ancho. »

1. T. V, p. 489 :

Huye más de un cristiano con desvío
Que, á no verla en pelaje tan siniestro :
« Tome, diria, y rece un Padrenuestro. »

Esa pereza repugnante, aciaga
Debierais sacudir, cuitada gente ;
Que no quita lo pobre á lo decente.

2. Hugh James Rose, *Among the Spanish people*, Londres, 1877, t. I, p. 131 : « When once they go to frenchified, germanised, anglicised Madrid they lose all their national character and national virtues. »

des armes, entre autres le *Curieux parlant*¹, qui se moque des caprices du climat, de l'irrégularité des saisons, de la boue des chaussées, de l'encombrement des trottoirs, des grilles en saillies déchirant l'épaule du promeneur, des gouttières allongées en gargouilles pour l'inonder, des *manzanas* qui augmentent les difficultés des recherches, un numéro identique se trouvant répété quatre fois dans une même rue, des pousse-pousse faisant leur toilette en plein vent, des cris aigus des revendeurs, de l'insolence des marchands d'oranges, et, la nuit, de l'éclairage dérisoire, des rencontres fâcheuses, des glapissements du *sereno* criant les heures. En même temps, Cordóva et Larra se plaignent de l'ennui, le peuple seul parvenant à s'amuser, Dieu sait avec quelle rudesse, alors que les fils de famille sont réduits, pour tuer le temps, à bâiller le matin dans les boutiques de la rue de la Montera et le soir dans cinq ou six cafés peu ou mal fréquentés avant 1830².

Il ne semble pas que Bretón en ait souffert. La ville se transformait, s'embellissait. Les théâtres se multipliaient. On venait de fonder le *Casino*, l'*Ateneo*, le *Liceo*. Le poète applaudissait à la vogue du carnaval rajeuni, présidait avec une bonhomie sarcastique aux discussions du café, recueillait les gallicismes dans les magasins, et les vantardises à la Puerta del Sol, vantait la politesse en rentrant des *vervenas*, raillait le bon ton au sortir d'un raout cosmopolite, s'attardait autour du brasero, s'épanchait entre les intimes de la tertulia, suivait la foule au Prado, assistait en curieux au conflit du chapeau et de la mantille, sans cesse attiré vers le spectacle miroitant et changeant dont l'animation et le bariolage revivent dans son théâtre, vertigineux kaléidoscope où se heurtent, avec un jolis cliquetis de rimes, les incohérences d'un monde entiché de toutes les modes passagères, détaché de toutes les traditions, rassemblant tous les contraires, oscillant de l'engouement absurde à la critique avisée, trop

1. Mesonero, *Panorama*, p. 278. Ce passage n'est d'ailleurs qu'une imitation des *Embarras de Paris*, mais tous les traits ont une valeur historique.

2. Larra, *Obras*, p. 285 (*La fonda nueva*).

dilettante pour s'enfermer dans les préjugés, assez clairvoyant pour ne jamais être dupe, capable, au surplus, d'aller droit au solide, aux vérités contrôlées par la sagesse et garanties par l'expérience, de se résigner au progrès lent, aux améliorations timides et de retenir des systèmes ce qu'ils ont d'immédiatement applicable ¹.

1. Voici comment Fernánflor définit le Madrilène : « Il porte le veston pendant la journée, le frac en soirée; il assiste aux courses de taureaux déguisé en chulo; à moitié Français, à moitié torero, il parle de toutes les choses humaines et divines avec audace et désinvolture; il se rit de ce qui est sérieux et il prend au sérieux ce qui fait rire les autres. Sceptique dans son état normal, il s'enthousiasme subitement : en un mot, c'est un être nerveux qui souffre d'une phtisie de tête et qui, comme tous les phtisiques, a de grandes défaillances, de grandes impatiences, de grandes espérances et de grandes intuitions. » Prologue à *La Vida en Madrid*, d'Enrique Sepúlveda (série d'articles publiés à partir de 1886.)

CHAPITRE IV

Le Monde.

- I. LE DANDYSME ET LA LITTÉRATURE
- II. NOBLESSE DE RACE : Appauvrissement. — Inaction. — Le goût de la tauromachie. — Ravages du snobisme. — De la prétendue morgue espagnole. — Critique du *bon ton*. — Guerre au *comme il faut*.
- III. NOBLESSE D'ARGENT : Pénurie du trésor. — L'agiotage. — Émigrés d'Amérique. — Satire du mercantilisme.
- IV. MODES PASSAGÈRES : La médecine élégante. — Phrénologie. — L'album. — Mémoires autographes. — Les danses nouvelles. — Bas-bleus et philanthropes.
- V. TROIS MANIES CARACTÉRISTIQUES :
Dandysme : le *lechuguino* et le *pollo*.
Romantisme : l'âme méconnue.
Musicomanie : faveur de l'opéra italien; *el furor filarmónico*; amateurs de salon; réhabilitation de la musique nationale.

C'est vers 1833, après la mort de Ferdinand VII, que la vie mondaine se développe en Espagne. L'esprit de caste s'est affaibli. La noblesse, partagée en libéraux et en carlistes, a perdu, à cause de ses divisions, la majeure partie de son crédit. L'émigration, d'autre part, en multipliant les échanges avec les nations voisines, contribue à ruiner les anciens préjugés, à désorganiser la hiérarchie. Des forces nouvelles apparaissent : l'armée, devenue le principal instrument des révolutions, associée à tous les troubles du royaume, les spéculateurs dont l'initiative supplée à la pénurie du trésor, le corps des politiciens qui, à la faveur du régime constitutionnel, s'est emparé de la puissance et des honneurs. En même temps, la classe moyenne, réclamant sa part d'influence, prétend rivaliser de luxe avec les grands. À l'empire aboli de la tradition succède la tyrannie de la mode qui, rapprochant les aristocrates, les parlementaires, les financiers, les généraux, les bourgeois, constitue cet amalgame d'éléments hétérogènes auquel on est convenu d'appliquer, chez

nos voisins comme chez nous, la dénomination élastique de « gens du monde ».

I

Bretón eut toute facilité, soit chez le comte de Montijo, soit chez la duchesse de Benavente¹, pour observer les habitudes austères et cérémonieuses² de l'ancienne aristocratie, patronné qu'il était par ses confrères, le duc de Frias et Roca de Togores. D'ailleurs les poètes commençaient à briguer les plus hautes situations politiques et administratives. On venait d'appeler Javier de Búrgos et Martínez de la Rosa au ministère. On allait employer successivement comme diplomates, comme gouverneurs de province, Estébanez Calderón, Espronceda, García y Tassara, Florentino Sanz, Pastor Díaz, Enrique Gil et quelques autres. Nous avons montré que Bretón eut sa part des faveurs officielles. On le nomma directeur de la *Gaceta*, on lui confia le rôle ingrat d'administrateur de l'Imprimerie Nationale : « D'un extrême, nous sommes tombés dans l'autre, observait Mesonero (qui lui-même fut *regidor* de Madrid), les jeunes gens se sont faits littérateurs pour être politiciens; les uns ont cultivé l'art des muses pour expliquer les pandectes; les autres se sont faits critiques pour solliciter un emploi; ceux-ci, comme prix d'une comédie, ont obtenu un bénéfice ecclésiastique; ceux-là ont vu récompenser un tome d'anacréontiques par une robe de magistrat ou une ambassade³. »

1. Molins, *Bretón*, p. 36.

2. Un Anglais, Henry D. Inglis, se plaint de cette monotonie : « In Madrid there are no ministerial, no diplomatic dinners; and among the persons of most distinction, entertainments are extremely rare. There is, in fact nothing like gaiety among the upper rangs in the Spanish metropolis. » *Spain in 1830*, Londres, 1831, t. I, p. 133.

3. Mesonero, *Escenas matritenses*, p. 41 : « Empero de un extremo vinimos á caer en el opuesto; los jóvenes se hicieron literatos para ser políticos : unos cultivaron las musas para explicar las Pandectas; otros se hicieron críticos para pretender un empleo; cuales consiguieron un beneficio eclesiástico en premio de una comedia; cuales vieron recompensado un tomo de anacreónticas con una toga ó una embajada. — Y siguiendo este orden lógico se ha continuado hasta el día, en términos que un mero literato no sirve para nada ó sirve para todo siempre que guste de cambiar su título de autor por un título de autoridad... de aquí la prostitución de las letras bajo el falso oropel de los honores cortesanos. »

Plus de bohème littéraire. Plus d'écrivains dépenaillés et faméliques. « Aujourd'hui, déclare Zorrilla, champion du romantisme, la jeunesse qui se destine à la poésie s'habille avec élégance, fréquente la société; elle ne déshonore plus ses amis, ses protecteurs, ses admirateurs en portant des vêtements tachés et déchirés ¹. » Mais, comme toute médaille a son revers, Bretón s'est représenté lui-même dans *Un novio para la niña*, sous les traits du littérateur besoigneux, levé au point du jour, qui enseigne la rhétorique à l'un, à celui-ci le droit, à cet autre une langue étrangère. On comprend qu'il s'élève, sans cacher son dépit, contre les réputations surfaites, contre les gloires de pacotille, obtenues grâce au prestige du vernis mondain :

« Donc, si tu prétends être caressé — par le souffle populaire, — dis que tu as été — à Paris, à Anvers, à Copenhague..... Avec un ton magistral, une suprême audace, — où que tu sois, parle de tout, — d'histoire, de blason, de diplomatie..... Ne va pas sans un grand luxe à la foire — car aujourd'hui c'est à l'habit qu'on juge les savants. — Garde-toi, Fabius, d'étaler ta misère. — Mais ta prodigieuse renommée grandira — quand le fournisseur, le tailleur et l'hôtesse — t'auront traîné de procès en procès ². »

Il faut désormais compter avec l'esprit de coterie (*pan-dillage*), manier tour à tour l'encensoir³. Le poète isolé ressemble, suivant Bretón, au chien qui aboie à la lune.

1., *Españoles pintados. El poeta*, p. 238 : « Hoy por el contrario la juventud que se dedica á la poesia viste con elegancia, frecuenta la sociedad y no avergüenza á sus amigos, á sus protectores ó sus apasionados con manchas y desgarrones. »

2. T. V, p. 54 :

En tanto, si pretendes que te halague
El aura popular, di que has estado
En Paris, en Antuerpia, en Copenhague.

Con tono magistral, con suma audacia
Donde quiera que estés habla de todo :
De historia, de blason, de diplomacia...

Sin gran lujo no salgas á la feria;
Que hoy se juzga á los sabios por la ropa.
Guárdate, Fabio, de ostentar miseria !

Mas de tu fama crecerà el prodigio
Si el mercader, el sastre y la patrona
De litigio te llevan en litigio.

3. Voir dans Mesonero (*Tipos y caracteres*, p. 145), l'article intitulé *El incensario*.

Et Mesonero, sans plus de ménagements, dénonce les sociétés *en commandite*, où cinq ou six mauvais traducteurs s'entendent pour découper, recoudre et rapetasser des lambeaux d'emprunt, sûrs de la complicité de leurs amis qui, n'étant pas de service, « forment la commission des applaudissements, répètent en chœur les louanges du compagnon, crient et font rage, prêchant leur enthousiasme au pauvre public, lequel ne s'attendait à rien moins qu'à trouver un génie de plus à adorer. Et il le regarde, le regarde encore, bouche bée ¹. » Ajoutons la réclame charlatanesque, les annonces des journaux, les affiches dont chaque lettre est aussi « grosse qu'un melon » ². A quoi sert d'apprendre, de corriger, si l'ignorance et la présomption constituent, aux yeux des Mécènes, la meilleure chance de réussite ³? La foule, d'autre part, ne se rallie qu'au mérite patenté : vainement, l'écrivain consciencieux essaie de se faire jour à travers la tourbe des imposteurs : « Poète ! reprendra le peuple, joli poète, quand il n'est même pas arrivé à être intendant ou employé de ministère ⁴ ! » On voit que la littérature a moins gagné que perdu en mordant à l'appât des honneurs.

II

Il ne semble pas cependant que Bretón ait jamais lâché la proie pour l'ombre. Encouragé par l'exemple de Cadalso

1. Mesonero, *ib.*, p. 112 : « Y los que no están de servicio fórmanse en comision de aplausos, y repiten en coro las glorias del compañero y chillan y rabian, predicando su entusiasmo al pobre público, que en todo había pensado menos en sospechar que tenía un genio más á quien adorar; y le mira y remira y abre tanta boca... »

2. Bretón, t. II, p. 81 :

Con plantar en cada esquina
cartelon descomunal
con letras como melones
y un anuncio charlatan.

3. Henry D. Inglis, *Spain in 1830*, Londres, 1831, t. I, p. 279 : « The extreme ignorance of the female sex, and the channel into which conversation muss necessarily run every evening of every day throughout the year, cannot fail to have its effect upon the mind and to act as a drawback upon the desire of knowledge and literary distinction. »

4. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 42 : « — ¡ Poeta ! » repetirá el pueblo... « Valiente poeta será él, cuando no ha llegado á ser ni siquiera intendente ó covachuelo. »

et de Jovellanos¹, il dit son fait à l'aristocratie. On retrouverait de nos jours une égale franchise dans les drames de Galdós, dans la *Espuma* de Palacio Valdés et dans *Pequeñeces*, ce roman du père jésuite Coloma qu'on a traduit chez nous sous le titre de *Bagatelles*. Est-ce à dire qu'une pareille sévérité soit imputable à l'esprit de parti, qu'elle tienne à des raisons sociales ou politiques? Remarquons tout d'abord que la grandesse, confinée dans les charges de palais, privée de toute influence réelle sur les destinées du pays, conserve encore, sans que l'opinion s'en inquiète ou que le peuple s'en offusque, la plupart de ses prérogatives extérieures. L'Espagne, en effet, compte une dizaine au moins d'ordres de chevalerie, tous distingués par des uniformes de cour : ceux de Saint-Jean de Jérusalem, de Saint-Jacques, d'Alcántara, de Calatrava, de Montesa, les « maestranças » de Ronda, de Valence, de Séville, etc. De somptueuses tapisseries du xvi^e siècle, des tentures armoriées décorent les balcons des vieux hôtels pendant toute la durée des fêtes officielles, soit au couronnement, soit au mariage des rois, et les carrosses de style archaïque, avec leurs valets poudrés, chamarrés, blasonnés sur toutes les coutures, soulèvent même aujourd'hui, quand ils parcourent l'interminable rue d'Alcalá, un murmure d'admiration naïve et sincère. Mais comme il n'existe guère chez nos voisins de barrière infranchissable, il était relativement aisé, déjà au temps de Bretón, de recueillir à domicile, sur la vie intime des maisons seigneuriales, une documentation précise et authentique. De là vient que beaucoup d'Espagnols paraissent mieux affranchis que George Sand, Balzac ou Feuillet de ce préjugé assez répandu en France, qui consiste à prêter gratuitement aux privilégiés de la naissance et de la fortune, entourés d'un luxe interdit au vulgaire, des sentiments d'une délicatesse exceptionnelle.

Bretón a constaté tout d'abord, et le fait s'imposait à

1. Cf. Morel-Fatio, *La satire de Jovellanos sur la mauvaise éducation de la noblesse*, Bordeaux-Paris, 1899. On trouvera dans l'introduction les jugements de Leonardo de Argensola, de José Clavijo y Fajardo, de Cadalso sur la noblesse espagnole.

l'attention d'un observateur impartial, que l'ancienne aristocratie n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Sombra de lo que fué no es ya en Castilla
La antigua solariega aristocracia¹.

L'institution des majorats, sous l'ancien régime, rendait la fortune inaliénable. Il était réservé au seigneur de village d'établir des auberges, de faire vendre par ses agents le vin, l'huile, le vinaigre, la viande². Comme il exigeait de ses métayers le paiement en espèces, il ne supportait aucun des risques de l'agriculture, n'ayant à se préoccuper ni de la gelée, ni de la grêle, ni de la hausse ou de la baisse des céréales. En cas de décès, les conventions du bail n'étaient nullement garanties; elles pouvaient être résiliées du jour au lendemain. D'ailleurs, la défiance interdisait tout effort pour augmenter le rendement du sol. On renonçait aux travaux d'irrigation qui entraînaient des frais considérables, qui obligeaient à négocier avec les voisins; la plantation des arbres et des vignes était regardée comme un placement à trop longue échéance³. Les domaines se dépréciant par suite de cette incurie, les revenus diminuaient d'autant. Et tandis que le maître achevait de se ruiner à la cour, le majordome, par les mêmes procédés que le Bricolin du *Meunier d'Angibault*, s'enrichissait :

« J'entretiens des régisseurs — qui dépensent, rien qu'à manger, — autant que moi pour la table, pour l'équipage, — le tailleur, le loyer, le théâtre. — Mais j'ai des biens-fonds — à Soria, dans la terre de Campos, — et moi je réside à Madrid. — Qui peut vivre dans ces déserts? — Et puis qu'on ne me parle pas de budget, — de calculs, de réformes ni... Tout cela — est si plébéen, si prosaïque⁴ ! »

1. T. V, p. 443 : « Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même en Castille l'antique aristocratie terrienne. »

2. Fauré, *Souvenirs du Midi ou l'Espagne telle qu'elle est sous ses pouvoirs religieux et monarchique*, p. 57.

3. Rehues, *L'Espagne en 1808*, t. II, p. 15.

4. T. II, p. 166, *El qué dirán* :

... Y entre tanto,
mantengo administradores
que gastan, sólo en el plato,
más que yo en mesa, carruaje,
sastre, casero y teatro.
Pero mis bienes radican

Cette lutte inégale du propriétaire et de l'intendant, Bretón l'a transportée sur la scène en 1853, rassemblant dans *La cabra tira al monte*, avec tous les ridicules du parvenu, tous les vices de la dégénérescence, d'un côté, chez celui qui monte, l'hypocrisie, la présomption; de l'autre, chez celui qui descend, l'incorrigible égoïsme, les capitulations de conscience du débauché qui vendrait les siens pour retourner plus commodément au jeu et à la crapule. A peine a-t-il hérité d'un marquisat que le noble dépensier réclame un hôtel à Madrid, un abonnement à l'opéra, un équipage anglais; à quoi Prospero, le chargé d'affaires du défunt, répond surnoisement comme un défenseur attitré des paysans appauvris par la guerre civile, décimés par le choléra, ce qui d'ailleurs ne l'empêchera nullement, quelques scènes plus loin, en sa qualité de faux démocrate, de reparaitre affublé d'un titre de Castille et travesti en baron de la Verveine.

En même temps que sa richesse, l'aristocratie perd son influence :

Pobre ya sin poder y sin influjo
Aun se atreve á pecar de manirota ¹.

Observation confirmée par tous les témoignages contemporains, par Mesonero ² qui voudrait tourner les fils de famille vers l'industrie, les arts, les voyages; par Tanski, un officier de la Légion étrangère qui séjourna en Espagne de 1843 à 1845 ³ : « Chose digne d'attention, la noblesse concentrée

en Soria y tierra de Campos,
y yo resido en Madrid.
Quién vive en aquellos páramos?
Y luégo, á mí no se me hable
de presupuestos, ni cálculos,
ni reformas, ni... ¡Es todo eso
tan plebeyo, tan prosaico !

1. Tome V, p. 443 : « Pauvre déjà, sans pouvoir et sans influence, elle ose commettre encore le péché de gaspillage. »

2. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 168.

3. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 4. — Cook a fait la même constatation de 1829 à 1832 : « Little attention has been paid latterly to the hereditary claims of birth in the disposal of public office. In fact the contrary practice has been followed, and it would appear to have been almost considered inversely. Very few men of high rank in any of the professions were of high lineage and the feeling was supposed to actuate the late king so strongly that it was one cause of his popularity in certain classes of society. » (*Sketches in Spain*, t. I, p. 198.)

à Madrid de temps immémorial, possédant des propriétés immenses, est entièrement en dehors des événements qui s'accomplissent tous les jours en sa présence et à son détriment. Il existe encore cinquante familles de la grandesse, mais les Medina Celi, les Osuna, les San Carlos, les d'Abrantes, les San Iago, les Ognate (*sic*) n'ont joué depuis la guerre d'indépendance aucun rôle important dans les Cortès ni dans le gouvernement du pays; quelques-uns seulement ont montré à l'armée une valeur digne de leurs ancêtres. Parmi ceux qui ont péri dans la guerre de l'insurrection carliste, on cite le comte de Via Manuel, fait prisonnier par Zumalacarreguy et fusillé comme rebelle par ordre spécial de Don Carlos, et le comte de Campo Alange, tué à l'assaut de Luchana, lors du second siège de Bilbao. » Sans doute aucun, Bretón aurait fait, de lui-même, une exception en faveur de Roca de Togores, des ducs de Frias et de Rivas, grands seigneurs lettrés, qui, de plus, étaient ses amis, quoiqu'il n'ait jamais laissé perdre l'occasion d'accabler de son mépris catégorique l'espèce entière des aristocrates politiques. Tantôt, nous assistons, dans *Faiblesses ministérielles*, aux compétitions d'un marquis et d'un baron, bouleversant l'état pour les beaux yeux d'une aventurière; tantôt, c'est un fantoche mondain, rival de l'*Avocat des pauvres*, qui s'ingénie et s'abaisse à flatter le ministre libéral dont il essaie d'épouser la fille avantageusement dotée, plus fier que jamais de la formidable généalogie à la faveur de laquelle, aussi légitimement que Ruy Gómez de Silva remonte à Silvius qui fut consul à Rome, il se rattache à Tubal. Règle générale, c'est comme la plus sacrée de ses prérogatives que la noblesse revendique le droit à l'oisiveté. Que venez-vous proposer une carrière au cadet revenu de l'émigration !

« Il aura de l'honneur, il aura du pain, — Oui, mais *qu'en dira-t-on* ? »

Reste, pour occuper les grands seigneurs, la chasse ou

1. T. II, p. 161, et t. V, p. 178 :

Tendrá honra, tendra pan. -
Ya...; mas ¿qué dirán?

l'élevage. Et voici d'abord, chez Bretón, le type du baron fossile, tel que Charles de Bernard le représentait vers la même époque dans *Gerfaul*¹, l'homme de l'ancien régime qui ne sait que manger, dormir, flatter ses chiens, servir le sanglier sur les montagnes de l'Alcarria². D'ailleurs, il est assez rare que le goût des exercices violents s'allie en Espagne avec la respectabilité du sportsman, avec le quant à soi du gentleman anglais; car la noblesse aime le peuple et le bas peuple, se pavane en costume de *majo*, porte les guêtres à aiguilletes, la veste en cuir gaufré, protège les danseurs de fandango, les chanteurs andalous, passe de longs mois dans les fermes en société permanente avec les vachers, les toucheurs de bœufs, s'intéresse aux perfectionnements de l'art tauromachique³, s'efforce de créer par la sélection des races belliqueuses, met sa gloire à fournir les arènes de Madrid, convoque une assistance d'élite au marquage (*herradero*), à l'épreuve de la bravoure (*lienla*), ne dédaignant pas de manier la cape, de s'armer de la pique ou *garrocha*, de culbuter (*derribar*) les taureaux en rase campagne, jeux de prince dont tout aristocrate s'honore comme au temps du Cid, où excelle aujourd'hui encore un descendant très authentique de Christophe Colomb, et qu'Alexandre Dumas a décrits, dans sa relation suspecte à bien des égards, avec la véracité d'un témoin oculaire : « Lorsqu'ils furent, cheval et taureau, bien emportés, au moment où les quatre sabots du taureau quittaient la terre à la fois, le comte allongea la main et le toucha de sa lance

1. *Gerfaul* a été traduit dans la *Revista de Madrid*, 2^e Ep., t. III (1844).

2. T. V, p. 286 :

Hombre del antiguo régimen,
O se está cazando un mes
En su soto de la Alcarria.

O, si reside en la Corte,
No conoce otro placer
Que comer, dormir, rezar
Y acariciar al lebre.

3. Cf. Larra, *Obras*, p. 15 : « Con esta exquisita crianza y vestirse de vez en cuando de majo, traje que lleva consigo el ¿qué se me da á mí? Y el ¡aquí estoy yo! ya se deja conocer que es uno de los gerifaltes que más lugar ocupan en la Corte. » (*Empeños y desempeños*.) *Figaro* ajoute : « Tomar parte en cualquier funcioncilla de toros extraordinaria que entre señoritos aficionados se celebre, » p. 65 (*Carta última de Andrés Niporesas al bachiller*.)

entre la naissance de la queue et le haut d'une des cuisses de derrière. Le taureau manqua des quatre pieds, fit trois tours sur lui-même et resta le ventre en l'air, tout étourdi de ce qui venait de lui arriver¹. »

M. René Bazin a fort bien rendu, en décrivant la *ganadería* célèbre de Ybarra², cette vie passionnante et dangereuse du *campo* andalous. Ce qui prouve du reste que la noblesse espagnole est demeurée fidèle, à travers les vicissitudes et les révolutions de l'époque moderne, aux traditions du *Spectacle le plus national* (pour reprendre le titre adopté dans un savant ouvrage par le comte de las Navas), c'est qu'on arrive sans peine à recruter, quand le roi lui-même préside à la *corrida*, ces toreros de haute lignée, généralement choisis parmi les membres des « *maestranças* », qu'on désigne encore du nom classique de *caballeros en plaza*³.

Mais suivons à Madrid notre *mayorazgo*. On peut considérer comme l'expression de l'exacte vérité cette jolie caricature de Bretón.

MANUEL : Oui, il est temps que j'aïlle — donner une leçon d'espagnol...

DIEGO : A quelque Italienne, disciple — d'Euterpe?

MANUEL : Non. A un compatriote.

DIEGO : Un compatriote? Vous plaisantez.

MANUEL : Pas le moins du monde. C'est un petit marquis. — Il a grandi avec les bêtes de somme, — entre les bœufs et les gars de labour, — dans une ferme d'Osuna.

DIEGO : C'est-à-dire qu'il a encore le *pelo* — de la *dehesa*. Et il annonce des dispositions?...

MANUEL : Passables — pour danser la *mazurka*. — En ce qui regarde mes leçons, — j'ai bien peur qu'elles ne restent sans effet.

1. *De Paris à Cadix*, Paris, 1897, t. II, p. 258.

2. *Pages choisies*, Éd. Colin, 1903, p. 107.

3. Aux courses de 1846, les *caballeros en plaza* étaient le duc d'Osuna, le duc d'Albe, le duc de Medina Celi, le duc d'Abrantes. Voir le récit de Dumas : *De Paris à Cadix*, t. I, p. 133. L'auteur avait déjeuné chez le duc d'Osuna avec le célèbre torero Montes. — Jovellanos raillait déjà, dans la satire à Arnesto, cette passion pour la tauromachie :

Oye, y dirate
De Candido y Marchante la progeñie;
Quien de Romero ó Costillares saca
La muleta mejor, y quien mas limpio
Hiere en la cruz al bruto jarameño.

(Éd. Morel-Fatio, p. 30.)

DIEGO : Bravo ! Donc le *marquesito* — parle.

MANUEL : Comment pourrait-il parler ? Il aboie ¹. — Mais il joue à l'écarté, — monte à cheval, tranche — sur les modes, entre aux arènes — avec les jambières, la culotte et la veste courtes ², — se prélassé dans la rue — de la Montera vers une heure ; — il a son abonnement dans les deux — théâtres ³, possède sur le bout du doigt, — mieux que l'*Ave Maria*, — les potins de la scène — et les mystères des coulisses. — Initié à la terminologie — musicale, il dirige — le formidable bataillon — qui décide, à la *première*, — si on applaudit, si on rugit — à tel opéra ou telle comédie, — pour ou contre tel ou tel acteur. Il accapare — cinq chaises au Prado, — fume à lui seul toute la Havane ; — s'il faut en croire sa langue, — aucune dame ne lui résiste ; — parle-t-il de ses terres, — il n'est chrétien qui le souffre. — Comme le tapage est son élément, — lorsqu'il entre dans un café, quel tintamarre ! — Frappant la table à grands coups — il réclame de la bière qui mousse, — non que la boisson lui plaise, — mais il aime le fracas du bouchon ; — s'il ne danse pas, le voilà au désespoir ; — il ne vit pas, s'il ne gronde ⁴. »

1. Confirmé par Larra, *Obras*, p. 15 (*Empeños y desempeños*) : « Habla un poco de francés y de italiano, siempre que había de hablar español y español no lo habla sino lo maltrata : á eso dice que la lengua española es la suya y que puede hacer con ella lo que más le viniere en voluntad. »

2. Sur les origines du *majisme*, voir Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3^e série, Paris, 1904, p. 276.

3. Le théâtre de la Cruz et le théâtre del Príncipe. Il n'y en avait pas d'autres en 1834.

4. *Un novio para la niña*, act. III, sc. II :

MANUEL. Sí. Ya es hora de que acuda á dar lección de español...

DIEGO. ¿A alguna italiana, alumna de Euterpe ?

MANUEL. No. A un compatriota.

DIEGO. Compatriota ? Usted se burla.

MANUEL. No tal. Es un marquesito que se ha criado entre mulas, entre bueyes y gañanes en un cortijo de Osuna.

DIEGO. Es decir que aún tiene el pelo de la dehesa. ¿Y anuncia disposiciones...

MANUEL. Bastantes para bailar la *mazurca*. Por lo que hace á mis lecciones, yo temo que sean nulas.

DIEGO. Bravo ! ¿Conque el marquesito habla...

MANUEL. Qué ha de hablar ? Ahulla. — Pero juega al *ecarté* ; monta á caballo ; disputa sobre modas ; va á los toros con calzon, polaina y chupa ; se pasea por la calle de la Montera á la una ; está abonado en los dos

Or, la marque distinctive de l'aristocratie, quand elle vit à Madrid, c'est le snobisme ou, pour employer le mot castillan, l'*extranjerismo*. On commence à faire grand usage de certaines locutions polies qu'on nous emprunte. Depuis que les honnêtes gens se règlent sur le *bon ton*, qu'on prétend au *comme il faut*, chaque réception se transforme en *raout*; la tertulia est baptisée *soaré*, on prodigue les *merci* et les *s'il vous plaît*: « Si l'on dépouillait ce dialogue de toutes les *gracias* (merci), observe l'*Étudiant* après une parodie ingénieuse, on lui trouverait sans doute quelque *gracia* (esprit)¹. » Tant d'attaques dirigées contre la raideur parisienne — car c'est bien l'ambassade de France que visent, en propres termes, les théoriciens de la bonhomie espagnole² —

teatros; tiene en la uña
mejor que el *Ave Maria*
la teatral barahunda
de bastidores adentro;
sabe la nomenclatura
musical; capitanea
á la formidable turba
que en la *vispera* decide
si se aplaude ó si se bufa
tal ópera ó tal comedia,
tal ó cual actor; ocupa
cinco sillas en el Prado;
la Habana entera se fuma;
si ha de creerse á su lengua
de todas las damas triunfa;
cuando habla de sus cortijos
no hay cristiano que le sufra;
como el ruido es su elemento,
si entra en un café, qué bulla!...
aporreando la mesa
pide cerveza de espuma,
que aunque el licor no le agrada
el taponazo le gusta;
si no baila es desgraciado:
no vive si no murmura...

1. *El Estudiante, Colección de composiciones serias y festivas*. Madrid, 1839, p. 142 : « Si á este diálogo se le despojara de tantas *gracias*, tal vez se le encontraría alguna *gracia*. Nos parece que si la moda desterrara esta muletilla en *gracia* de la mayor *gracia* del lenguaje, se le podrían dar muchas *gracias*. »

2. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 75. Il juge ainsi les réceptions du marquis de Reyneval : « Faltaba aquel aire de confianza con que los españoles saben armonizar con la alegría el buen tono. » Cf. également Bretón, t. I, p. 180 :

Soy, días ha, tertuliano
de una casa de alta cofa
donde es vedado aun en mofa
el hablar en castellano.

ne laissent pas de nous surprendre. Nous rejetions, à tort ou à raison, sur nos voisins d'Angleterre la responsabilité des manières rogues et de la hauteur diplomatique. Nous avions forgé, assez méchamment du reste, la locution *filer à l'anglaise*, à laquelle on répond de l'autre côté du détroit par *French leave*. En répétant *despedirse á la francesa*¹, l'Espagne a vengé les insulaires. C'est dans les récits de voyage que nous trouverons l'explication de cette anomalie. Trop longtemps nous avons jugé le cérémonial espagnol et la mise en scène du *refresco* d'après les épigrammes du marquis de Langle et du chevalier de Saint-Gervais : « Je vis arriver successivement quatre-vingts personnes des deux sexes. Les hommes se plaçaient à la gauche et les femmes à la droite; chacune d'elles, après une profonde révérence allait embrasser la *señora duquesa* et ensuite saluait et embrassait les autres femmes rangées en demi-cercle. Les embrassades terminées, elle allait occuper la chaise vacante après la dernière venue². » Rien de plus opposé à l'entrain d'une conversation nourrie que cette rigidité officielle. Néanmoins, vers la même époque, à la fin du XVIII^e siècle, un Allemand, Fischer, déclarait positivement³ : « On parle beaucoup de la gravité et de la fierté espagnoles; mais il est certain que l'on trouve chez eux moins de cérémonies et plus de véritable politesse, moins de morgue et une plus grande égalité entre les diverses conditions, moins d'orgueil chez les grands et plus de mépris pour les préjugés de la naissance que dans notre Allemagne. » Preuve médiocrement concluante, les petites cours germaniques n'ayant jamais passé, depuis Benjamin Constant, pour le paradis des gens d'esprit. Mais que penserons-nous d'un autre témoignage, celui de Huber, beaucoup plus explicite lorsqu'il définit

1. Cf. Montoto, *Un paquete de cartas*, p. 16 : « El docto paremiólogo Sr. Sbarbi presume que esta locución punzante debe su origen á la retirada vergonzosa que tuvieron que hacer los franceses, no habiendo podido entrar en Cádiz cuando la guerra de la Independencia. »

2. M. de Lautier, *Voyage en Espagne du chevalier de Saint-Gervais, officier français, et les divers événements de son voyage*, Paris, 1809, t. 1, p. 259.

3. Fischer, *Voyage en Espagne aux années 1797 et 1798*, trad. Cramer, Paris, 1801, t. II, p. 32.

les *tertulias*¹? « Ces sortes de réceptions ne lient pas les maîtres du logis; s'il leur plaît, un soir, d'aller au *paseo* ou à une autre tertulia, ils n'ont pas à craindre que les visiteurs se formalisent de trouver visage de bois. Ceux-ci en sont quittes pour aller à leur tour d'un autre côté, et comme ils n'ont eu à faire aucuns frais de toilette, ils se consolent aisément; car l'on va et l'on reçoit dans les tertulias sans changer son costume du matin. Ce laisser-aller est un des traits caractéristiques de la vie sociale des Espagnols, et ils l'expriment par un dicton plein de bonhomie : *aquí hay franqueza*, disent-ils aux étrangers qui portent dans leurs réunions nos prétentions et nos vaines cérémonies... Quel que soit en général le cercle de leurs idées et de leurs connaissances, les Espagnols mettent dans l'échange de ces idées et de ces connaissances une ardeur et une énergie de bienveillance qui animent singulièrement la conversation. D'abord très réservés avec les étrangers, une fois qu'ils les regardent comme des leurs, ils ne se gênent plus pour donner carrière devant eux à la causticité naturelle de leur esprit et à une sorte d'*humour* qui leur est particulière. Leur langue même est, avec l'anglais, la seule qui se prête à exprimer dans toute leur vivacité ces fréquentes boutades de l'esprit national. » Au surplus, voici le témoignage d'une Parisienne, qui vaut pour les années 1849 et 1850. Il est d'autant plus juste de retenir l'aveu de Mme de Brinckmann qu'elle l'a fait suivre de certaines réflexions désobligeantes sur l'ignorance des Espagnoles, sur la rudesse de leur voix, trop gutturale à son gré : « Les Espagnols nous copient en beaucoup de choses, surtout en ce qui concerne les usages de salon, les modes; mais il y aura toujours de ces nuances qui tiennent à la différence de caractère, à la vivacité de leur imagination. Il y a dans les manières, dans la conversation, une sorte d'abandon et de sans- façon qui, au premier abord, m'ont étonnée infiniment... Les hommes et les femmes s'entremêlent au lieu d'être séparés en deux

1. Huber, *Esquisses sur l'Espagne*, trad. Levrault, Paris, 1830, préface, p. xxv.

campes comme dans nos salons; les maîtres de maison font plus de frais pour leurs invités qu'on n'en fait en général à Paris ¹. »

Il était nécessaire de rapprocher ces jugements empruntés à des auteurs de nationalité différente pour comprendre les griefs du poète contre l'aristocratie, à laquelle il reproche de trahir les qualités les plus aimables de la race, de copier « ces attentions froides, ces manières étudiées, ces paroles vagues, cet égoïsme courtois que nous appelons *buen tono* ² » (la définition est du « Curieux parlant »). Et tandis que les patriotes s'insurgent, que les humoristes combattent l'intrusion des mœurs étrangères, l'un d'entre eux déclarant qu'on voit aujourd'hui « une étiquette raffinée avec un froid de vingt-cinq degrés au-dessous de zéro » ³, Bretón est au premier rang des batteurs d'estrade. Il lui suffit, au début, de pousser hardiment sa pointe contre la noblesse terrienne, dans *Un novio para la niña* :

« Les hommes ne s'asseyent pas, — ce serait de l'incivilité. — Quelle gravité dans l'élégance, — quels *rigodons* emphatiques ! — Hier soir un fils d'Apollon — me demandait : Est-ce là danser ? — On dirait plutôt d'un congrès — discutant un protocole ⁴. »

Mieux vaut citer la plus endiablée de ces invectives, un

1. M^{me} de Brinckmann, *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850*, Paris, 1852, pp. 94 et 67.

2. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 261 : « Esta fría atención, estos estudiados modales, estas palabras vagas, este cortés egoísmo que llamamos *buen tono*... » Cf. Bretón, t. I, p. 128 :

¿Qué se entiende por *buen tono*?
¿qué quiere decir franqueza?
¿En qué cátedra se aprende
la urbanidad verdadera?
¿Reside en la aristocracia
ó bien en la clase media?

3. Lafuente, *Teatro social*, t. II, p. 129 : « Una etiqueta refinada y una frialdad de 25 grados bajo cero. »

4. T. I, p. 181 :

No se sientan los varones,
que esto es incivilidad.
Qué elegante gravedad !
Qué enfáticos rigodones !
Anoche un hijo de Apolo
me decía : es bailar eso ?
Mas bien parece un congreso
discutiendo un protocolo.

romance où l'auteur s'est peint lui-même tout entier, par contre-coup :

« Regardez-les, eux et elles, — plus sérieux qu'un lutrin, — dansant comme s'ils dansaient — ainsi... par ordre supérieur ¹.... — Si Laure te donne une main, — elle le fait... pour l'amour de Dieu, — avec un gant, et des cinq doigts — la pudeur t'en vole trois... — Or, ceux qui, pour une telle absurdité, — sans ménager leurs poumons, — gaspillant leur temps, leur patrimoine, — rentrent chez eux au point du jour, — moins que des hommes, moins que des femmes, — paraissent dans les salons, — des saints de caramel — ou des pantins d'horloge. — Et Charles, après, de questionner — la charmante Léonor : — « Eh bien, la soirée du comte? — Grand bal ! grande réunion ! » — « Oui, magnifique, répond — la dame. J'ai une toux. » — « Vous vous serez amusée — énormément? » « Du tout, Monsieur, — mais j'ai — l'agréable satisfaction — de pouvoir affirmer — que je me suis ennuyée *comm' il faut* (*sic*)... Qu'on ne me parle plus de ces bals, — car je n'entends pas, morbleu, — comment peuvent s'accorder — la danse et la mauvaise humeur. — Parlez-moi du *bolero* et de son entrain, — de la *jota* d'Aragon, — de l'impétueux *fandango*, — du *polo* cadencé, — quand la salle de réception — serait une cuisine d'auberge, — avec des chandelles suspendues, — un chaudron pour miroir, — quand sur un banc rustique — un accompagnement saccadé remplacerait — par la guitare et la bandurria — le hautbois et le fagot. — De la joie, que diable ! — et encore une gorgée, Antoine, — et je saute à faire chanter le credo, — et qu'on tourne le moulin à riz, — et que la main soit main, — et qu'en ce qui est permis — on ne vienne pas barguigner — avec un homme d'importance, — et que Jeanne fasse une autre cabriole, — voire même une ruade, — et sachons si cette jarrettière — est verte ou d'autre couleur ; — cela sera de *mauvais ton* — et vulgaire et, que sais-je? — mais c'est le produit de ma terre, — et je suis très Espagnol ². »

1. Comparer ce passage des *Escenas Andaluzas* (Madrid, 1883), d'Estébanez Calderón : « Si todavía tiene alma y vida nuestra nacionalidad hemos de ver puestas á trasmano estas danzas extranjerías que ve V. figurar ante sus ojos en este salón, resucitando, si es que ya existió, ó creándose, si es que aun no ha vivido, alguna danza española viva, sentida, gallarda y apasionada que dé al traste y ponga sello de olvido á tales bailes que más parecen concurso de estatuas silenciosas que proceden, que no á damas y galanes que se solazan con muestras de gentileza y gallardía. »

2. T. V, p. 291 :

Miradlos ! Ellos y ellas,
Más serios que un facistol,
Danzan como si danzaran
Así... de órden superior.

Si Laura te da una mano,
Lo hace... por amor de Dios,
Y con guante, y de los cinco
Tres dedos sisa el *pudor*.

.

Le poète ne s'est nullement proposé, comme on pourrait le croire, de réhabiliter les danses nationales, de glorifier les maritornes. Il veut tout au plus, en prenant le contrepied des conventions, mettre les rieurs de son côté grâce à

Y esos que por tal bobada,
Sin piedad de su pulmon,
Perdidos tiempo y hacienda,
Vuelven á casa con sol,
Antes que hombres y mujeres
Parecen en el salon
Santos de confitería
O muñecos de reloj.
Y luego pregunta Cárlos
A la hermosa Leonor :
« Qué tal en casa del conde ?
Gran baile ! gran reunion ! —
Sí, magnífica !, contesta
La dama. Tengo una tos... —
Usted se divertiría
Mucho... — Nada : no, señor.
Yo me aburrí, pero tengo
La dulce satisfaccion
De poder asegurar
Que me aburrí *comm' il faut.* »

Tales bailes no me den;
Que no entiendo, voto á bríos,
Cómo pueden asociarse
La danza y el mal humor.
Denme el brioso *bolero*
Y la *jota* de Aragon,
Y el *fandango* saleroso
Y el *polo* jaleador;
Y aunque sirva de sarao
La cocina de un meson;
Y mas que cuelguen candiles
Y espejo sea un perol;
Y mas que en humilde poyo
Suplan con rasgado son
La guitarra y la bandurria
Al *oboe* y al *jagot*.
Y alegría, pese al diablo !
Y vaya otro trago, Anton !
Y brinco que cante el credo !
Y que se mueva el arroz !
Y la mano sea *mano*,
Y en lo que fuere razon
No le anden con regateos
A ningun hombre de pro;
Y haga Juana otra cabriola,
Y mas que sea una coz;
Y sepamos si esa liga
Es verde ó de otro color. —
Esto será *de mal tono*,
Y vulgar, y ¿qué sé yo...;
Pero es fruta de mi tierra,
Y yo soy muy español.

l'exagération bouffonne. Et la satire a du montant quand il se moque, dans *La soaré*, des cent baisers reçus et rendus par la comtesse del Alcacer (blé en herbe), du petit rire miel et vinaigre de la coquette, de la torture de la bottine, du supplice du corset, des choristes qui ont oublié l'air de *Mahomet*, de l'amateur qui fait trembler les vitres, de la dame qui ne peut donner le *ré*, du buffet mis à sac par « une légion d'Héliogabales mais de bon ton », des robes gâtées, des potiches renversées, des commentaires peu charitables, du désespoir de la maîtresse de maison fanée, humiliée, abîmée sur un canapé.

« On m'invite? — mille fois merci, je serai ponctuelle — mais chez moi? *vade retro* — Feu du ciel, *amen, amen, amen*¹. »

Pourquoi resterions-nous sous le coup de ces accusations quand nous les retrouvons telles quelles, mais retournées cette fois contre l'Angleterre, dans le recueil des *Français peints par eux-mêmes*, où l'on enregistre à chaque page — il est vrai que l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* les avait notés déjà — les symptômes alarmants du dandysme cosmopolite : « Le glas de la haute société sonne, entendez-vous ! Le premier coup est ce mot moderne de femme *comme il faut* ! Cette femme sortie des rangs de la noblesse ou poussée de la bourgeoisie, venue de tout terrain, même de la province, est l'expression du temps actuel, une dernière image du bon goût, de l'esprit, de la grâce, de la distinction réunies, mais amoindries. Nous ne verrons plus de grandes dames en France². » Quel dommage d'avoir renoncé à ces « assemblées choisies qui commençaient à six heures et se terminaient par un souper en petit comité ; le menuet, la contre-danse à huit, autour de laquelle on faisait cercle, toutes ces choses, légères en apparence, n'avaient-elles pas une influence directe sur

1. Tome V, p. 289 :

Me convidan?
 Mil gracias. Puntual seré;
 Pero ¿en mi casa? *Abrenuncio* !
 Fuego de Dios, amén, amén, amén.

2. *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Furne, 1853, t. I, p. 325.

le ton général de la société¹? » Et que les soirées d'aujourd'hui paraissent fastidieuses : « Moi, je ne comprends pas vos salons à la mode; le plaisir y ressemble tant à l'ennui que j'ai peur de m'y tromper. La dame du logis réunit, il est vrai, les femmes les plus aimables et les plus jolies, mais pour les placer bien parées et bien ennuyées autour d'un salon comme des portraits de famille. Là, elles écoutent plus ou moins bien de la musique plus ou moins bonne dont elles ne se soucient guère. Pendant ce temps, les hommes de leur connaissance relégués loin d'elle, dans les pièces voisines ou dans des places où ils ne peuvent les aborder, ne parlent qu'entre eux ou à la maîtresse de maison; car l'obligation de faire les honneurs de chez elle, d'accueillir chacun avec quelques paroles de politesse, la met seule parmi les femmes en rapport avec toutes les personnes qui remplissent l'appartement². » Or, nos humoristes, dès qu'on cherchait à établir les responsabilités, avaient une réponse invariable et toute prête :

Le Français, né malin, créa l'anglomanie.

« La France est certainement le pays du patriotisme, mais ce patriotisme nous permet de ne jamais rester Français; sous la République et le Directoire, nous étions Grecs et Romains... Depuis 1830, nous avons prodigué les trésors de nos sympathies aux Belges, Polonais, Italiens, Lusitaniens, Espagnols, Mexicains et Canadiens... Mais de toutes ces sympathies exotiques, une seule est durable et profondément enracinée chez nous, c'est l'*anglomanie*. » Donc, l'hidalgo francisé des comédies bretoniennes avait sa réplique à Paris : « Huit jours après avoir fait ces réflexions, notre jeune homme a pris un maître d'anglais et s'est formé une sorte de dialecte à lui, une langue tout à fait hippiatrice; il applique à toutes les petites femmes le nom de *ponette*; il parle du poitrail de M^{me} L... et de la crinière de M^{me} R...³. » Tant il est vrai que rien n'est nouveau sous le soleil.

1. T. II, p. 156.

2. T. I, p. 360.

3. T. II, p. 229 et 233.

III

En même temps qu'il insistait sur la décadence de la noblesse, Bretón signalait avec le même à-propos l'avènement de la ploutocratie. En Espagne, les grandes fortunes privées se constituèrent aux dépens de l'État, dont on reconnut assez vite l'insuffisance en matière financière. De 1820 à 1823, les Cortès avaient contracté plusieurs emprunts au taux exorbitant de 10 0/0¹. Ferdinand VII essaya d'abord de les renier, après l'intervention française. Mais, sous la menace des capitalistes, il dut convertir les actions Guebbard en rente perpétuelle. Dirigées par le banquier Aguado, les négociations aboutirent, sur la place de Paris, à une émission de 136 millions dont le roi se réserva un bon tiers². Il n'avait d'autre but en rétablissant la caisse d'amortissement (*Real caja de amortización*³) que de préparer le terrain pour les emprunts futurs. Vers 1850, on évaluait le passif de l'Espagne à 4 milliards. Les revenus du trésor, qui atteignaient à peine le chiffre de 170 millions, étaient absorbés par les dépenses du service courant. L'État ne pouvait acquitter ni les pensions ni même les traitements des fonctionnaires. A plus forte raison était-il dans l'impossibilité de satisfaire ses créanciers. En capitalisant les coupons non payés on réussit à calmer provisoirement l'irritation des gros financiers qui consentirent à toucher 3 0/0 sur les intérêts arriérés⁴. Cinquante ministres des finances qui se succédèrent en

1. Voir Javier de Burgos, *Observaciones sobre el empréstito Guebbard* (*Escritores españoles contemporáneos*, par Ochoa; éd. Baudry, t. I, p. 234). Une émission de 100 millions productifs d'intérêts à 5, 6 ou 7 % ne rapportait au trésor, déduction faite de la prime et de la commission, que 50 à 60 millions, de sorte que l'intérêt, sur le capital réellement encaissé, n'était pas inférieur à 10 %.

2. Faure, *Souvenirs du Midi*, pp. 218 et 219.

3. Bretón, t. III, p. 16 :

Y sera usted una ingrata
si sepulta tanto amor
y tanta fe en la insondable
caja de amortizacion.

4. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, pp. 312, 313.

trente-cinq ans ne purent, malgré la vente des biens nationaux, consolider le crédit national.

Une aristocratie financière se constitua en face de la grandesse. Elle se recrutait, comme chez nous, parmi les acquéreurs de biens nationaux. L'expropriation des monastères avait favorisé l'initiative privée. D'autre part, le gouvernement fut obligé d'affermier à des particuliers la plupart des services publics. Le Catalan Riera dirigeait l'entreprise de la défense navale et des arsenaux, percevait les droits d'octroi (*derecho de puertlas*)¹. La gabelle était louée à raison de 12 millions par an à la maison Salamanca. De même qu'au temps de La Bruyère, les partisans réalisaient d'énormes bénéfices aux dépens des contribuables². On commençait à spéculer sur les mines. Les Rothschild exploitaient celles d'Almaden. Précédemment, le quintal de mercure ne rapportait que 150 francs à l'État. En 1838, le produit s'éleva jusqu'à 350 francs; il atteignait, cinq ans plus tard, le chiffre inattendu de 451 francs³. On découvrait des gisements nouveaux. Pendant la période qui s'étend de 1843 à 1847, la capitale fut le siège de deux cents compagnies minières. La *minomanía* devint le thème préféré des humoristes⁴. Comme l'Espagne a toujours rêvé de s'enrichir par des moyens rapides et surprenants, le bourgeois casanier s'aventurait en de longues chevauchées, visitait les galeries, se faisait descendre

1. Cook, *Sketches in Spain during the years 1829, 1830, 1831, 1832*, t. II, p. 41.

2. Tanski, *ib.*, p. 307 : « On m'a cité un garde-magasin qui, au bout de trois ans, a acheté pour plus de 300,000 francs de biens nationaux. » Cf. chez Bretón, t. III, p. 240 :

Habrá unos siete meses
que vine... á consumir
mi tiempo pretendiendo
siquiera un alfolí...

3. Tanski, *ib.*, p. 308.

4. Lafuente, *Teatro social*, t. I, p. 57 : « Empezóse en efecto á horadar la tierra allá hacía la Nueva Cartago, ó sea Cartagena, y el éxito no solo correspondió á las esperanzas, sino que las escedió con creces... Los cerros y cordilleras de Cartagena, Murcia y Almería se poblaron de exploradores armados de pico y azada que en pocos meses abrieron cincuenta mil ó mas bocas... El furor minero creció á pasos de gigante, y con la rapidez del cólera-morbo se difundió por todas las provincias de la Península... La España se halló hecha una criba. » — Voir aussi Gustave d'Alaux, *Revue des Deux Mondes*, 1850, 1^{er} février. *Madrid et les Madrilègues*, p. 421.

dans les puits, rentrait ébloui après avoir soupesé des échantillons de minerais. Enfin, Madrid eut sa Bourse de commerce et connut la fièvre de la hausse et de la baisse :

¡ Oh Bolsa commercial, horrenda sima
Do tantas de inocentes se sepultan ¹ !

« Oh ! Bourse du commerce, gémissait Bretón, précipice affreux où vont s'enterrer tant de bourses d'innocents ! »

On jugera mieux, par un exemple, de l'activité prodigieuse des rois de la finance. Un homme incarne au delà des monts l'esprit d'aventure et la fureur de spéculation qui s'est emparée de la Péninsule tout entière. C'est Don José de Salamanca y Mayol. Petit étudiant de Grenade, il devient tour à tour alcalde mayor, député, juge, banquier, fermier général, ministre, comte, marquis, grand d'Espagne. Exilé à deux reprises, après le soulèvement d'Alaïx, après la révolution de 1854, il retrouve son crédit et son influence. Ruiné, il établit des succursales en Angleterre, en France, en Portugal, en Italie, travaille à doter son pays d'un réseau de chemins de fer, crée de toutes pièces un quartier immense qui, aujourd'hui, porte son nom, jouant le même rôle à Madrid que dans le Paris du Second Empire le baron Haussmann. Mais rien n'a mieux contribué à étendre sa gloire que la protection éclairée qu'il accordait aux peintres, aux sculpteurs, aux poètes, aux acteurs. Nouveau Mécène, il dépense 300,000 francs pour acclimater une bonne troupe d'opéra, fonde une académie de danse, reprend à sa charge le théâtre du *Circo*. Par la rapidité de son ascension, par sa prodigalité, par le luxe de ses jardins, par son élégance princière, par ses raffinements de dandy, par ses goûts d'artiste, il étonne et conquiert ses contemporains ².

1. T. V, p. 415.

2. Voir dans *Un paseo por Paris* (Madrid, 1863), de Roque Barcia, un curieux parallèle entre Rothschild et Salamanca : « Idealiza cuanto le circuye, con una pompa y una imaginación que deslumbran. En las cosas de Salamanca hay lo que antes se llama galanura, hidalguía, gentileza. Es como si dijéramos el fabuloso Montecristo de nuestra edad. » (P. 333.) — D. José de Salamanca y Mayol est né à Malaga en 1811; mort en 1883; fait ses études à Grenade. Compromis en 1831 dans le pronunciamiento de Torrijos. Protégé par Zea Bermúdez,

On comprend que Bretón ait parlé du financier qui lui apparaissait à la fois comme un fléau social et comme un rouage indispensable du progrès. Il trouvait dans la tradition locale, dans la littérature antérieure, des indications dont un écrivain de mœurs pouvait et devait tirer parti. On n'avait pas attendu la venue des Rothschild pour exploiter les mines d'Almaden. Sous le règne de Charles-Quint, elles étaient affermées à deux marchands d'Augsbourg, Marc et Antoine Fugger. On fit de leur nom, transformé en *Fúcar*, l'équivalent populaire de Crésus¹. Le conflit de la race et de l'argent avait été signalé par d'anciens dramaturges (*Dineros son calidad*)², et le poète avait certainement présente à la mémoire une *letrilla* fameuse de son maître Quevedo :

Poderoso caballero
es don Dinero.

Même lorsqu'il s'en prend au luxe des parvenus qui, dédaignant l'industrie nationale, achètent leurs voitures en Angleterre, dans la *Desvergüenza*, il prouve clairement qu'il n'a pas oublié ses classiques :

que con lo que es de casa no se goza
y es muy cosmopolita don Dinero³.

Mais le plus souvent, quand il ressuscite l'*indiano* ou le *perulero* de la comédie de cape et d'épée, l'observation, toujours précise, rend quelque vraisemblance aux artifices périmés de l'imbroglio. Ou bien c'est le roman du teneur de livres qu'un amour déçu envoie « à l'autre monde, je veux dire au nouveau

devient alcalde mayor de Monóvar (1833), fait partie de la junta révolutionnaire de Séville en 1836. En 1838, juge de première instance à Madrid. A partir de 1839, s'occupe des opérations de Bourse. Profite en 1843 des succès de Prim et de Narvaez. Ministre en 1847. Compromis dans le soulèvement d'Alaïx, passe en France et revient en 1849. Son palais est saccagé en 1854. Nouveau séjour à Paris (1854-56). En 1863, construit le quartier qui porte son nom.

1. Davillier, *Tour du monde*, 1867, p. 364.

2. C'est le titre d'une pièce de Cáncer.

3. T. V, p. 416 : « Car on ne jouit pas de ce qu'on a chez soi et Don Dinero est très cosmopolite. » Il faut ajouter aux sources espagnoles un certain nombre de pièces françaises : *L'Agiotage* de Picard et Empis, *L'Argent ou les Mœurs du siècle* de Casimir Bonjour, *Le Mariage d'argent* de Scribe, *Robert Macaire*, d'Antier où l'on rencontre pour la première fois le type de Gogo.

monde »¹; ou bien c'est l'aventurier qu'on arrête au moment où, fortune faite, il se dispose à regagner l'Espagne, ayant déjà frété son navire. Un mot suffit pour évoquer les révolutions qui bouleversaient l'Amérique². Ailleurs, Bretón s'apitoie sur les indigènes, victimes des civilisateurs, maudit les conquérants dont les folles entreprises ont détourné sa patrie du travail pour la conduire au « marasme narcotique »³. D'ordinaire, il nous montre des coloniaux pressés de jouir, de gaspiller à Madrid l'or de leurs galions, fatigués de leur roture.

« Un ex-prolétaire, un quidam — tel que moi, qui a réalisé des millions, — ne les savoure pas bien — sans titres ni uniformes⁴ »

Et souvent le poète se moque de ces « marquis d'alluvion », à propos desquels il invente, cherchant une rime à *Fúcar*, un jeu de mots intraduisible : *ingenios de azúcar* (moulins à sucre)⁵.

En lisant Bretón nous pouvons suivre les transformations de la richesse publique. Il nous présente encore, avec l'usurier rapace, dernier survivant de l'ancien régime⁶, certains richards à la mode de province, de gros cultivateurs⁷ exploitant des oliviers à Cordoue, des orangers à Valence, des vignes à Jerez. Il ne leur en veut pas d'être avantageux, les excuse d'être dépayés à Madrid, les félicite à l'occasion de préférer le

1. *La Hermana de leche*, t. IV, p. 447 :

Al otro mundo
— Santo Dios!
— Al mundo nuevo
quiero decir.....

2. *Un novio para la niña*, t. I, p. 174.

3. T. V, p. 407 :

Céres yació en narcótico marasmo
y la industria fué inútil pleonismo.

4. T. II, p. 510 (*Cuentas atrasadas*) :

Un ex-proletario, un quidam
como yo, que hizo millones,
no los saborea bien
sin títulos y uniformes.

5. T. II, p. 158 (*El qué dirán*).

6. Voir Froilan, dans *Muerele y verás*.

7. Vicente, dans *El amigo mártir*, t. I, p. 394, et Mateo dans *¡Qué hombre tan amable!*

bolero à la *mazurca*, laissant percer de loin en loin quelque tendresse de cœur pour la bourgeoisie cossue, à laquelle il dirait volontiers : « Enrichissez-vous. » Au désœuvrement turbulent, il oppose, avec un accent de sympathie non dissimulée, tel champion des vertus positives, un industriel inventeur des allumettes-bougie, prêt à venir en aide, car il a souffert lui-même de la gêne, à la pauvreté active et rangée¹. Sachant toutefois que la perfection ne court pas les rues, le poète a réuni, dans sa galerie des fantoches, une profusion de capitalistes maniaques, tour à tour odieux et grotesques : l'homme pressé qui tire sa montre avant d'aller sur le terrain, car pour lui le temps est de l'argent, sorte de caricature anticipée de l'américanisme, qui annonce le Clarkson de l'*Étrangère*²; — le commerçant du Nord, incapable d'exprimer sa flamme autrement qu'avec le style des billets à ordre, des traites, des talons et des polices³; — l'héritier du fournisseur des guerres, vrai fanfaron d'amour, faisant tinter, pour convaincre la novia, les écus volés par son père :

« J'ai du vin pour l'Europe entière — du blé pour tout le globe. — Eh bien ! conclut-on l'affaire ? — Voulez-vous être mon associée⁴ ? »

le négociant de Séville, protecteur des danseuses, et dont la patte d'oie s'accroît⁵; — le rentier apoplectique et goutteux, qui s'épanouit à table d'hôte et lit posément son journal à haute voix, rogue avec l'étudiant nécessaire, dur avec les noblaillons, méprisé des femmes à cause de sa galanterie injurieuse⁶; — Fonseca, l'intrigant, « propriétaire à Santander et sybarite à Madrid, » habile à forcer par la corruption l'entrée des ministères, ambitieux de réserver à son fils les

1. *El duro y el millon.*

2. Santiago, dans *El pro y el contra*, t. II, p. 100.

3. Claudio, dans *la Hermana de leche.*

4. T. III, p. 234 (*Un novio á pedir de boca*) :

Vino para toda Europa,
rigo para todo el orbe.

Ea pues, se hace negocio?
Quiere usted ser mi consorte?

5. Ricardo, dans *El intendente y el comediante.*

6. Donato, dans *Un novio para la niña.*

honneurs du *tratalamiento*, pirouettant sur les talons et fredonnant une ariette italienne quand sa clé d'or ouvre les consciences :

« Je suis un *richomme* parce que je suis — un homme riche¹. »

Mais Bretón montre également, et ceci est plus original, tout l'effort de ce monde prétentieux et mal dégrossi pour se hausser jusqu'au ton de la bonne société, au moyen de la *prosopopeya*, de la solennité guindée qui trahit l'imitation maladroite. Écorchant le français, maltraitant sa langue maternelle, la baronne de la Verveine, femme d'un ancien majordome, répète avec autant d'emphase *uslez* pour *usled* que *sanfachón* pour *sans façon*². Un beau sujet que Bretón a côtoyé sans l'approfondir, c'est le conflit de deux noblesses. Comme il s'en tient le plus souvent aux préliminaires du mariage, il lui était difficile, même lorsqu'il peint des marquises essayant d'amadouer leurs créanciers d'Aragon³ ou des millionnaires en quête d'un titre au retour d'Amérique⁴, d'opposer avec la même vigueur qu'Émile Augier l'âme de deux castes⁵.

D'ailleurs, il paraît avoir subi, consciemment ou non, les préjugés de son époque et de sa race. Si les capitalistes étaient, de fait, les maîtres du royaume, l'opinion se révoltait contre un joug qu'elle ne pouvait trouver qu'humiliant. Le peuple, à n'en pas douter, malgré la poussée du libéralisme, conservait une sorte de respect superstitieux pour les familles titrées, méprisant l'opulence qui venait autrement que par droit de conquête. Interrogeons les humoristes contempo-

1. *Flaquezas ministeriales*, t. II, p. 127 :

Soy rico-hombre porqué soy
hombre rico : lo entendeis.

Les *ricos hombres* occupaient le premier rang dans la hiérarchie nobiliaire.

2. *La cabra tira al monte*.

3. *El pelo de la dehesa*.

4. *Mi dinero y yo, Cuentas atrasadas*.

5. Les étrangers ont constaté que les mésalliances n'avaient pas affaibli le préjugé nobiliaire. Voir Cook, *Sketches in Spain*, t. I, p. 296 : « The young ladies in the cities begin to contract, with feeble opposition from their elders those *mesalliances* which were impracticable, in the better families, a generation back. These are, however, exceptions; in general the rule is other wise; with the nobility there is a sudden termination of the chain of society, and a vast hiatus separates these castes from the mercantile part of the community. »

rains, ceux qui recommandent le travail, la patience, l'économie, ceux même dont la caution est la plus bourgeoise, nous nous apercevrons que tous, ou presque tous, ont calomnié le mercantilisme; qu'ils dédaignent les industriels de la Biscaye et des Asturies, gagnés aux habitudes anglaises et américaines¹; qu'ils détestent les Catalans, soupçonnés d'avarice. Et la défiance avec laquelle on considérerait les occupations mécaniques était si fortement enracinée au cœur des Castillans que les drames de Galdós n'ont pas encore réussi, de nos jours, à l'extirper entièrement. Il n'est que trop légitime néanmoins, pour expliquer l'attitude de la classe moyenne et justifier Bretón, de rappeler que la plupart de ces fortunes étaient de source douteuse, fondées sur la traite des noirs, sur les opérations de Bourse et l'agiotage, sur le bluff des compagnies minières, sur les emprunts sans garantie, en un mot sur l'exploitation de la crédulité publique².

IV

Ce qui rapprochait tous ces nobles d'origine et d'instincts opposés, c'était moins les mésalliances, assez fréquentes pourtant au XIX^e siècle, qu'un même enthousiasme pour la mode acceptée sans discussion. Il serait injuste, à vrai dire, de faire peser lourdement sur la société espagnole un reproche auquel s'exposent, sans distinction de patrie, tous les mondains férus de cosmopolitisme. Nos voyageurs ont cependant constaté, en traversant le Prado, qu'à Madrid on copiait les patrons de nos tailleurs avec une exagération dans la docilité qui frisait parfois la caricature³ (argument qu'on pourrait

1. Voir certaines réflexions de Cuendias sur les villes du nord : « Les grandes villes des Asturies, ainsi que la plupart de celles que nous visiterons désormais, sont peuplées par des hommes très vulgaires, des hommes qui parlent espagnol ou à peu près, qui s'habillent à la française, qui se coiffent à l'anglaise, etc... » (*L'Espagne pittoresque, artistique et monumentale*, p. 81.)

2. Voir Mesonero, *Escenas matritenses*, p. 154, un type d'agioteur. — Antonio Flores (dans *Ayer, hoy y mañana*, t. II, p. 286) indique parmi les moyens de s'enrichir l'achat des biens nationaux, l'entreprise des fournitures militaires, les fermes générales (*servicios públicos*).

3. Gautier, *Voyage en Espagne*, p. 95 : « Je ne vous ai rien dit de l'habit

aussi bien retourner contre nos *tailors*, également inquiets sur le *high life*, le *select* ou le *smart*). Si les Castellans se sont piqués d'honneur, voulant répondre victorieusement, par un élégant défi, à ceux qui voyaient partout la routine et l'esprit rétrograde, hâtons-nous d'ajouter qu'ils possédaient le remède à côté du mal, que ce contre-poison était l'ironie, puisqu'ils ont inventé, depuis Bretón, un mot qui lui manquait et dont il aurait fait grand usage, l'adjectif *cursi*. Il n'est pas impossible, suivant la version accréditée d'un auteur d'opérette, que ce qualificatif ne soit qu'un nom propre déformé, celui de la famille *Sicur*, débarquée malencontreusement à Cádiz, laquelle aurait amusé la ville de ses prétentions sottes, enrichissant d'un vocable nouveau le répertoire déjà si fécond de la malice andalouse¹. Toujours est-il que le terme lui-même, quelle que soit d'ailleurs sa provenance, est entré dans la langue écrite et littéraire, depuis qu'un dramaturge, M. Benavente, en a fait le titre d'une pièce applaudie, *Lo Cursi*², et que M. Taboada, un chroniqueur, a vulgarisé

des hommes : regardez les gravures de modes parues il y a six mois, au carreau de quelque tailleur ou de quelque cabinet de lecture et vous en aurez une parfaite idée... Ils sont aussi vernis, aussi gantés de blanc que possible. »

1. Voir *La Familia de Sicur*, sainete lírico en un acto, por Javier de Burgos música del maestro D. Gerónimo Giménez, Madrid, 1899, sc. XXI :

DOLORÉS (*en carándose con el inspector*).

Tenga usted en cuenta
que habla con una señora
de las más altas esferas,
y con ilustre apellido
límitrofe á la epopeya.

INSPECTOR. — ¿Eh? ¿Quién es usted?

DOLORÉS. — Yo soy

para que todos lo sepan
(*Dirigiéndose á todos con énfasis.*)
la señora de Sicur.

RODOLFO (*de pronto en tono de burla*).

¡Ay, Sicur!

DOLORÉS. — ¡Por mar y tierra!

RAFAELA. — Miste que Sicur... Sí...

(*con rabia*) ¡Cursi!

(*Vuelven á acometerse con furia.*)

2. Voir dans *Lo Cursi*, Madrid, 1901, sc. iv, cette définition ingénieuse : « La invención de la palabra cursi complicó horriblemente la vida. Antes existía lo bueno y lo malo, lo divertido y lo aburrido, y á ello se ajustaba nuestra conducta. Ahora existe lo cursi, que no es lo bueno ni lo malo, ni lo que divierte ni lo que aburre; es... una negación : lo contrario de lo distinguido; es decir, una cosa cada día; porque en cuanto hay seis personas que piensan ó hacen

l'augmentatif *cursilones*. L'avantage incontestable de ce néologisme élastique, bien qu'il paraisse désigner la copie d'une copie et l'imitation d'une imitation, c'est qu'il échappe à toute définition rigoureuse, en sorte que la bonne société le retournant contre ceux qu'elle veut tenir à distance, le peuple, qui s'attache aux formes les plus brutales de l'originalité du terroir, s'en défend d'instinct. Mais, entre les deux extrêmes, le champ est assez vaste encore pour le snobisme imprudent et la veulerie moutonnaire. Certes, Bretón avait rapidement compris de quelle tarentule étaient piqués ses amis de la classe moyenne.

« Seul un Caraïbe d'Amérique — audacieusement refuserait, — déité sacrée et chimérique, — des prières à l'autel — où tu règnes dissolue, — je veux dire absolue, — partout où s'élève une pagode — à la mode¹. »

Le qu'en dira-t-on gouvernait jusqu'à la santé.

« Les nerfs sont aujourd'hui — l'éditeur responsable — des grimaces des jeunes filles, — des intrigues des mères, — du dépit des veuves.... soit à Cestona, soit à Ardales, — tantôt sur la plage de Valence, — tantôt sur les rochers de Biarritz. — La mode qui impose partout — sa juridiction versatile — accorde maintenant la préférence — aux bains d'Alhama sur les bords — du Jalón². »

lo mismo, ya es preciso pensar y hacer otra cosa para ser distinguido; y por huir de lo cursi se hacen tonterías, extravagancias, hasta maldades... »

1. T. V, p. 214 :

Sólo un caribe de América
Negar osara
Sacra diva estrambótica,
Preces al ara
Donde imperas disoluta...;
Quiero decir absoluta,
Doquier se alza una pagoda
A la *Moda*.

De même le « Curieux Parlant » écrivait dans *Los españoles pintados por si mismos (El pretendiente)* : « La antigüedad en el lenguaje moderno suele ser la década última, el año pasado; y nunca más que ahora tiene su significación genuina la emblemática figura del tiempo viejo y volador. »

2. *Al pié de la letra*, t. IV, p. 396 :

Los nervios hoy día son
el editor responsable
de los mimos de las niñas,
las intrigas de las madres,
y el despecho de las viudas.
* * * * *

Scribe avait indiqué le sujet dans ses *Eaux du Mont-Dor*, et Bretón n'est pas le seul à se moquer de la médecine officielle, de Broussais, de Mosu Lerrua¹ (Le Roy), Fray Gerundio ayant consacré plusieurs chapitres de son *Teatro social* au traitement allopathique, à la méthode homéopathique², alors que Mesonero, déchaîné contre les Diafoirus modernes, rassemblait dans un débat grotesque, au chevet d'un moribond, tous les sectateurs de la diète ou des réconfortants, de Brown et de Hahnemann³.

On sait, d'autre part, que la phrénologie comptait beaucoup d'adeptes en France. Gall avait professé à l'Athénée des Arts en 1807; l'hostilité de l'empereur n'empêcha nullement ses élèves de convertir les salons. Après 1830, on vit se constituer la *Société phrénologique* dont firent partie les « princes de la science », les Bouillaud, les Broussais, les Dumoustier. Il y eut bientôt un *Journal de phrénologie*, édité par Baillière. Les avocats eux-mêmes s'en inspiraient pour établir l'innocence des prévenus. On rencontrait, dans les expositions de peinture, des portraits décorés intentionnellement d'éloquentes protubérances⁴. Rien d'étonnant que cette manie européenne ait franchi les Pyrénées⁵, que Bretón ait réédité quelques facéties transportables, notamment celle du voleur auquel on reconnaît la bosse de l'honnêteté. Quant à Lucas, le héros de *Frenologia y Magnetismo*, disciple de Mesmer et de Gall, il ne se décide au mariage que parce qu'il a diagnostiqué chez sa fiancée une forte *amalividad* (propension à aimer) tempérée par l'intellect.

Sous l'empire, Jouy, l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, s'était révolté contre la tyrannie des maîtresses de maison

La moda que lleva á todo
su jurisdiccion versátil,
da la preferencia ahora
á los de Alhama en la márgen
del Jalon...

1. T. II, p. 52.

2. *Teatro social*, t. I, p. 138.

3. Mesonero, *Escenas matritenses*, p. 212.

4. Voir *Les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 123.

5. Lafuente et Mesonero parlent des leçons de Cubi qui mirent la phrénologie à la mode en Espagne.

infectées de littérature. « Il sera établi dans les principaux quartiers de la capitale et ce dans un nombre qui sera réglé ultérieurement, proportionnellement au besoin, des entrepôts où l'on trouvera à juste prix des assortiments de vers ou de prose en toutes les langues vivantes ou mortes, de dessins et de musique et de tous genres d'équations de tous les degrés sur des feuilles propres à être intercalées dans les *Album* ¹. » Les amoureux, chez Bretón, s'en serviront tantôt pour déclarer leur flamme au moyen d'un croquis allégorique, tantôt pour compromettre leurs adversaires, en les approvisionnant de rimes extravagantes ².

Un signe des temps, après la crise romantique, c'est encore l'invasion des confidences et des confessions qui suggère au poète *Las Memorias de Juan García* :

« J'ai commencé mes études — chez les Piaristes..... — *prolixe* — *description de mon collège*..... — une âme — candide et expansive, — évidemment. Elle s'est tellement répandue — la contagieuse manie — des mémoires autographes — que le moindre vermisseau — se donne de l'importance en écrivant — les siens ³. »

Et ce sont, par ailleurs, d'interminables plaisanteries sur la *polka*, la *mazurka*, *el vals* ⁴, danses nouvelles qu'on substitue

1. *Hermite de la Chaussée d'Antin*, t. I, p. 152.

2. *El cuarto de hora*.

3. *Memorias de Juan García*, t. IV, p. 47 :

« Entré á estudiar
con los escolapios.....
..... *prolija*
descripcion de mi colegio».
.....
[Alma
candorosa y expansiva !...
Ya se ve, tanto ha cundido
la contagiosa manía
de las memorias autógrafas,
que ya cualquier sabandija
se da importancia escribiendo
las suyas.....

4. *Ensalada de pollos*, sc. I :

y no pretendan
que un hombre sea un autómeta
cuando columpia á una bella
en sus brazos, y palpitan
simultáneas las arterias,
y ella se encuaderna en él,
y él se compagina en ella, etc...

au traditionnel menuet, au rigodon, à la gavotte et que Bretón, comme beaucoup de Français d'ailleurs, n'hésite pas à qualifier d'inconvenantes.

Il n'est pas finalement jusqu'aux rôles classiques de la *literata* et du *filántropo* qui n'évoquent certains ridicules étrangers, puisqu'on reprochait à nos duchesses, dans les *Français peints par eux-mêmes*¹, d'être « bas-bleus » de même qu'on accusait les Anglaises de paraître *blue-stocking*; et puisque Étienne, d'autre part, l'auteur des *Deux Gendres*, avait peint sous les traits de Dervières, l'inventeur de la « soupe économique » et du « jeûne alimentaire », l'homme rapace qui, déguisé en champion des classes déshéritées, « s'est fait bienfaisant pour être quelque chose². » Hypocrisie de la charité que représente en Espagne, dans l'*École du mariage*, le baron del Manzano (Dupommier).

« Par mode et par caractère — je suis naturellement tendre — de cœur, expansif; — les enfants abandonnés, — le collège de la Paix, — le Refuge et d'autres — établissements charitables — disposent de mes..... encouragements. — J'écris sur les réformes — du système pénitentiaire; — je suis le promoteur des souscriptions — pour les veuves du quartier, — pour les pauvres nonnains, — pour l'école maternelle³. »

1. T. I, p. 248.

2. Lenient, *La comédie française au XIX^e siècle*, t. I, p. 167.

3. *La Escuela del matrimonio*, t. IV, p. 222 :

Por moda y por carácter,
naturalmente soy blando
de corazon, expansivo...
Los niños desamparados,
el Colegio de la Paz,
el Refugio y otros varios
píos establecimientos
disponen de mis... sufragios.
Escribo sobre reformas
del sistema carcelario,
y promuevo suscripciones
para las viudas del barrio,
para las pobres monjitas,
para la escuela de párvulos.

On trouve également dans Mesonero le type de la *filantrópica à la moda* : « Dirige juntas y comisiones de barrio; inventa rifas caseras y expende voluntariamente por fuerza sus billetes y acciones entre todos sus amigos y allegados; no costea las funciones religiosas, las comidas de los pobres, ni la cura de los enfermos, pero pide á la puerta de la iglesia y cobra, en pro de aquellos objetos sagrados, el portazgo de todo prójimo que pisa sus umbrales; no dispensa favores

Il résulte de cette excursion rapide à travers l'actualité que le parisianisme était la norme sur laquelle se réglait tout homme du monde à Madrid.

V

De 1830 à 1840, la vie mondaine peut se ramener à la triple formule du *lechuguinismo*, du romantisme et de la *musicomanía*. Bien que nous soyons obligés, pour traduire le premier de ces termes, d'emprunter le mot dandysme à l'Angleterre, nous avons eu de tout temps nos petits maîtres, nos beaux-fils, nos muscadins, nos mirliflores, nos incroyables, nos élégants, nos fashionables, nos furieux, nos lions, nos tigres, nos jeunes seigneurs, auxquels correspondent successivement en Espagne le *guapo*, caricaturé par M^{me} d'Aulnoy, le *petimetre* qui pirouette dans les comédies du XVIII^e siècle, enfin le *lechuguino*, précurseur du *pollo*. La coqueluche des salons, à l'époque de Marcela, c'est le *paquete*¹ ou *lechuguino*² dont la ceinture est comprimée par des agrafes, la poitrine rembourrée de coton, les hanches garnies de coussins; qui porte, afin de se grandir, des talons surélevés³, tandis que la chevelure, habilement calamistrée, se relève en toupet⁴ (c'est la coiffure à la *Girafe*), une moustache frisottée rejoignant sur son visage alangui les favoris en côtelette⁵; qui chausse des bottes à la *bombé*, commande à *Rouget*, à *Utrilla*, à *Ortel* des redingotes à taille remontée, prêt à s'introduire dès que le bon ton l'exige, dans un *carrick* à l'anglaise, dans un frac *pistache*, dans un *spencer* jonquille. Une brochure curieuse parue à Barcelone en 1830 et intitulée *El lechuguino*

ni proteccion propia á ningun necesitado, pero recomienda á todo el mundo por medio de cartas á sus conocidos y á los más remotos conocidos de sus amigos. » (*Tipos y caracteres*, p. 16.)

1. Cánovas del Castillo, *El Solitario y su tiempo*, t. I, p. 36.

2. Littéralement « petite laitue ». Les mémoires du temps ne nous fournissent à ce sujet aucune explication satisfaisante.

3. *El Estudiante. Coleccion de composiciones serias y festivas*, p. 82.

4. Mesonero, *Panorama*, p. 211; *Tipos y caracteres*, pp. 76 et 132.

5. *El Estudiante. Coleccion de composiciones serias y festivas*, p. 156.

á la dernière ¹, nous renseigne sur les habitudes et les passe-temps de sa matinée et de son après-midi : « L'adulation continue du beau sexe, l'imitation de ses trouvailles, l'adoration de ses caprices, la soumission à l'arbitrage aveugle de ses inconstantes velléités et fantaisies, voilà toute la distraction, les emplois, les entreprises, les gloires, les fatigues et les affaires importantes d'un *lechuguino*. En une heure de conversation avec Doralisa, Rosalindo n'a pas rougi de laisser paraître, devant un voisinage attentif et averti, des inclinations efféminées, de vains désirs, des caprices de femme, des pensées d'enfant. La cherté des éventails sur les foires de cette année suffisait pour lui causer un chagrin qu'il ne pouvait oublier; tandis que, d'autre part, l'invention d'un nouveau filet pour maintenir pendant quinze jours la coiffure des dames était la matière de longues félicitations. Toutes les nouveautés se réduisaient à une grande réception qui avait eu lieu la veille chez la comtesse une Telle, où se réunirent tant de señoras, où il compta pour chacune tant d'hommes, où l'on servit une collation avec telle espèce de bonbons et de rafraîchissements, où il vit M^{me} de l'Œillet (*Clavela*) avec une nouvelle toilette d'un goût exquis et d'autres puérités de cette espèce. Voilà toute la science, la littérature et l'érudition du *lechuguino* ². » Cette plaquette nous fait mieux comprendre les sentiments de Don Agapito,

1. *El lechuguino á la dernière, mañana de su día bien empleado, papel jocoserio en el que se pintan muy al vivo las costumbres, usos y ocupaciones de estos caballeritos*, por el editor del Cajon de sastre D. M. A. I. Barcelona. Imprenta de José Rubió, octubre de 1830.

2. *Ib.*, p. 11. *Tarde de su día bien empleado*. Imp. de la viuda é hijo de M. Texero, juin 1831 : « La adulation continua del bello sexo, la imitacion de sus inventivas, la adoracion de sus caprichos, la resignacion al ciego arbitrio de sus inconstancias, veleidades y antojos, es todo el entretenimiento, los empleos, las empresas, las glorias, las fatigas y los importantes negocios de un lechuguino. En una hora de conversacion con Doralisa, no se ha avergonzado Rosalindo de hacer ver á una vecindad atenta y advertida unas inclinaciones afeminadas, unos deseos vanos, unos antojos mujerieles, unos pensamientos aniñados. La carestía de abanicos en las Ferias de este año le eran bastante causa de una pesadumbre que no podia olvidar; como al contrario una nueva invencion de cofia para mantener por quince dias el peinado de las señoras era asunto de largas enhorabuenas. Sus novedades se reducian todas á un visiton que hubo el día antecedente en casa de la condesa de Tal, donde se juntaron tantas señoras, donde contó para cada una tantos hombres, donde

l'un des héros de *Marcela*. Tandis que le dandy anglais affectait une certaine raideur dédaigneuse, que nos lions se piquaient d'une désinvolture impertinente, le fat de Madrid se confondait en prévenances, en génuflexions, sorte de groom bien élevé, d'homme aux petites commissions, de caniche de société. Son premier soin était de s'informer des neuvaines, des fêtes et des réunions; il tenait un registre des visites obligatoires, passait chez tous les confiseurs, fournissait l'assistance de sucreries et de douceurs ¹, achetait, pour embaumer les salons, des pastilles de Sanspareille et de La Vanda (*sic*); grand amateur de musique, c'est en fredonnant l'ariette fameuse du *Barbier de Séville* :

Una voce poco fa
Qui nel cor mi risonó ².

qu'il prenait congé; son talent, dans la rue, c'était de proportionner les saluts, de témoigner la nuance de politesse requise, avec le corps tout entier, le chapeau, un signe de tête ou par une simple œillade. Des extraits de Cicéron, un Virgile, une prosodie, l'Art poétique de Rengifo, le vocabulaire de Salas l'aidaient à rimer ses madrigaux. — De même Agapito, bien qu'il se croie irrésistible auprès de la jolie Marcela, vole plus qu'il ne court chercher des meringues, et s'informe, avec un tremblement dans la voix, de la santé de la chatte Clytemnestre qui a mis bas. C'est par de cruelles flatteries à double sens que la veuve coquette éprouve son imperturbable docilité de chien couchant ³.

« Votre distinction — l'affabilité, la courtoisie de vos manières, — votre goût pour le chant, — votre habileté à broder, — la grâce de vos pieds — quand vous dansez un rigodon, — sont des avantages qui, sans effort, — suffisent pour vous rendre maître — du cœur le

se sirvió un refresco con tales géneros de dulces y bebidas, donde vió á Clavela prendida de nuevo y esquisito gusto y otras puerilidades de este género : y esta es toda la ciencia, la literatura y la erudicion del lechuguino. »

1. *El lechuguino á la dernière*, *ib.*, 1^{re} partie, p. 10 et suiv.

2. 2^e partie, p. 9 : « Une parole, à l'instant, vient de retentir dans mon cœur. »

3. De même l'auteur du *Lechuguino á la dernière* nous montre Rosalindo exposé aux moqueries des convives à la casa de huéspedes : « andaba la vaya y la cantaleta con el bueno de Rosalindo que ordinariamente era el yunque de los golpes y ocurrencias graciosas de la mesa. » (1^{re} partie, p. 7.)

plus endurci..... — Votre constitution est délicate; —..... mais l'embon-point, les couleurs — sont de mauvais ton. Fi donc ! — Il ne sied pas à l'élégant damoiseau — d'être orgueilleux de ses mollets — comme un journalier, un rustre. — Qu'il est beau le visage osseux — abîmé dans les favoris ! —..... Bien que des écrivains moraux, — voyant un homme rabougri — s'écrient : « Fatal résultat — des mœurs actuelles ! » — puisque l'homme n'est pas bon, — je le préfère tout petit, — car dans un petit vase, enfin, — il ne tient guère de venin ¹. »

C'est un avertissement. Voyons la leçon :

« Si vous prétendez, *mon* fils, — être heureux en amour, — abandonnez le caramel, — fortifiez vos poumons, — émancipez votre ceinture — du corset qui la ronge; — plus de gravures de modes, — adieu les rigodons; — car le premier devoir de l'homme, — c'est d'être un homme ². »

1. *Marcela*, act. I, sc. 1 :

Su bizarria,
su trato afable y cortés,
su gusto para cantar,
su destreza en el bordar,
y la gracia de sus piés
cuando baila un rigodon,
son prendas que sin empeño
bastan para hacerle dueño
del más yerto corazón.

Su contextura es endeble,
pero.....
Mas la gordura, el color...
son de mal tono. Qué horror !
No es de elegante doncel
presumir de pantorrillas
como un ganapan, un bruto.
¡Qué bello es un rostro enjuto
abismado en las patillas !

Aunque escritores morales
viendo á un hombre encanijado
clamen : ¡fatal resultado
de las costumbres actuales !,
puesto que el hombre no es bueno,
lo prefiero chiquitin;
que en pequeño vaso al fin
no cabe mucho veneno.

2. *Ib.*, act. III, sc. XI :

Si usted pretende, hijo mío,
ser venturoso en amores,
déjese de caramelos,
robustezca sus pulmones,
emancipe su cintura
del corsé que se la come,
déjese de figurines,
déjese de rigodones;
que el hombre ante todas cosas
está obligado á ser hombre.

On admettrait volontiers (c'est du reste l'opinion de Segovia¹) que Bretón a corrigé ses compatriotes, s'il n'avait dû recommencer vingt ans plus tard sa campagne — la fatuité juvénile survivant sous l'uniforme du *pollo* — et s'il n'avait consacré une pièce entière à ces « petits coqs », toujours disposés, quand ils ont crié *pío, pío*, à chanter *quiquiriqui*. Le mot, avec les innombrables plaisanteries qui en découlent, a son origine dans l'histoire anecdotique, et le général Córdova, lorsqu'il passe en revue les hôtes de la duchesse d'Osuna, comtesse de Benavente, nous en fournit l'explication : « Ce fut dans son palais qu'on entendit pour la première fois le surnom de *pollo*, appliqué aux jeunes gens de l'aristocratie qui représentaient cet âge heureux où l'homme est un homme sans avoir cessé d'être un enfant. Le sobriquet fut créé par l'un des cavaliers les plus aimables qu'ait jamais connus la société espagnole, et auquel je ne peux me dispenser d'accorder une mention de quelques lignes parce qu'il fut, en même temps que l'un de mes amis intimes, le caractère le plus généreux de notre époque : je veux parler de l'inoubliable marquis de Santiago. Certain jour, en effet, dans l'un des salons du palais de la Puerta de la Vega, les adolescents du monde aristocratique s'étaient réunis en grand nombre et faisaient, en causant, un tel tapage, avec tant de désordre et de tumulte, que Santiago, tout près d'eux, leur cria d'une voix forte : « Silence ! les poulets ! » L'apostrophe, tombant à propos, fit fortune. Depuis lors, ce terme reçut dans le dictionnaire de l'Académie une acception nouvelle, car nul autre ne peut rendre plus graphiquement le sens qu'il exprime². » Les modes avaient changé quand le poète fit

1. *El Estudiante. Colección de composiciones serias y festivas*, p. 159 : « Bretón de los Herreros en su *Marcela* trata como debe á los pisaverdes retratándolos al vivo en el personaje de Don Agapito; bien que no hay mejor medicina de las plagas sociales que la pluma de un autor cómico. A cuantos no habrá libertado la *Marcela* de la tentación de convertirse en Agapitos. »

2. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 72 : « En sus salones se oyó por la primera vez el dictado de *pollos* aplicado á los jóvenes de la aristocracia que formaban en el rango de esa dichosa edad en que el hombre es hombre sin haber dejado de ser niño. El mote lo creó uno de los caballeros de más ameno trato que jamas ha tenido la sociedad española y al que no puedo dejar de tributarle unos renglones de recuerdo, porque fué de mis íntimos amigos y el más gallardo carácter de nuestra época : refiérome al inolvidable marqués

représenter, en 1850, la *Ensalada de pollos* (*Salade de poulet*), car les élégants d'Antonio Flores portent la cravate blanche, le gilet blanc avec boutons bleus, sur le plastron une topaze, des escarpins vernis, un pantalon couleur « miel de la Alcarria »¹. Loin de s'adoucir, la plaisanterie, chez Bretón, se fait plus amère contre les bellâtres, et moins relevée : « Vous souffrez? » demande à sa fiancée don Luís, un militaire flegmatique. — « Oui, d'une indigestion de poulet, » répond Adela, guérie pour longtemps du bal, de la coquetterie et des hommages insipides :

« Sa langue ne trouve rien à dire — s'il ne parle des temps — de la polka ou de meringues; — ou bien s'il risque un compliment, — il faut l'inviter à se taire..... — il se plaint de ses nerfs — avec componction et niaiserie — et même de rhumatismes et de flatuosités, — ni plus ni moins qu'une vieille..... — Maintenant, la polka m'assomme. — Du poulet? pas même aux tomates² ! »

Parfois, « l'être amphibie » n'est qu'un aventurier précoce, en quête du Potosi³, d'une amoureuse fanée, à laquelle il

de Santiago. Habíanse reunido cierto día, en efecto, en uno de los salones del palacio de la Puerta de la Vega, gran número de aquellos aristócratas mozalbetes y hablaban todos con tanta algazara y descompuesto bullicio, inveterado hábito de las tertulias españolas, que Santiago, allí próximo, en alta voz les gritó : « ¡ Callen, los pollos ! » El apóstrofe fué apropiado é hizo fortuna : desde entonces la palabra llevó una acepción nueva al Diccionario de la Academia, pues ninguna otra puede describir más gráficamente el sentido que expresa. »

1. Antonio Flores, *Doce españoles de brocha gorda*, t. II, p. 51.

2. *Una ensalada de pollos*, sc. xvii :

LUIS.	¿Se siente tñsté mala?
ADELA.	Ay ! Sí, señor.
LUIS.	De qué?
ADELA.	De una indigestion de pollo !
	Y su lengua no halla frases
	si no habla de los compases
	de la polca ó de merengues.
	O si aventura un requiebro
	hay que pedirle que calle. —
	¡ Y de los nervios se queja
	compungido y turulato,
	y hasta de reuma y de flato
	como si fuese una vieja !

Sc. xviii :

ADELA.	La polca me apesta ya;
	y... ¿pollos? Ni con tomate !

3. Sc. x. — Antonio Flores a peint un type semblable dans ses *Doce españoles de brocha gorda*, sous le nom de *marica*, t. II, p. 48 : « Las mujeres hablando del marica dicen con mucha razon y en una frase breve pero significativa que el hombre debe ser hombre. »

vendra ses illusions pour éviter l'hôpital, échapper à la conscription, faire un voyage à Paris, s'abonner à l'Opéra, sortir en tilbury. Bretón, qui détestait les professionnels de l'amour, a vigoureusement fustigé le *pollo*, ce cadet imberbe du *lechuguino*. Molière ne cinglait pas mieux les marquis.

Mais il n'a rien dit, en ce qui regarde le romantisme, qui n'ait d'abord été pensé en France et que n'ait écrit de verve Jules Janin, dans un feuilleton assez digne d'être exhumé, sur l'« âme méconnue » : « Comme elle a lu par hasard tous les livres qui lui sont tombés sous la main, la pauvre enfant sait déjà tous les grands mots poétiques de la langue moderne : la *contemplation*, l'*idéal*, l'*art*, l'*amour*, l'*infini*, la *mélancolie* surtout, la *mélancolie*, cette drogue nauséabonde qui a causé tant d'adultères et de suicides, et en un mot tout l'attirail des tristesses qui vous amusent à vingt ans, si bien que de gaieté de cœur la jeune fille se fait triste, elle pleure sur son isolement, sur la vie bourgeoise qu'elle mène; elle trouve, sans se l'avouer, que son père est un rustre, que sa mère a les habitudes et les mœurs d'une mercenaire; ce toit bourgeois la fatigue et lui pèse ¹. » Nous nous heurterons également, chez Bretón, à l'admiratrice de *Lucrèce Borgia*, « hydropique d'agitations sublimes » ²; et l'amoureux éconduit se présentera sous les espèces de

« Quelque jeune épileptique, — comme il y en a tant aujourd'hui, — désenchantés d'un monde — qu'ils n'ont pas vu encore, — de ceux qui ont coutume de dire, — avec un ricanement sardonique : — « Oh siècle ! tu ne me comprends pas ! — Société, je t'abomine ! — Que tu me pèses ! » Et ils sont sortis — la veille de l'école des piaristes ³. »

1. *Les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 382. Chose curieuse, Frédéric Soulié pensait exactement comme Bretón : « L'âme méconnue ne se trouve pas au delà de notre époque, j'ose même dire au delà de notre littérature. Ce n'est pas non plus une importation comme le lion, le touriste, l'amateur de courses; c'est un produit indigène de notre industrie littéraire. » (*Les Français peints par eux-mêmes*, t. I, p. 272.)

2. *Me voy de Madrid*, t. I, p. 331.

... ¡qué alma tan hidrópica
de agitaciones sublimes !

3. *Cuentos atrasadas*, t. II, p. 496 :

algun jóven epiléptico
de esos que ahora se estilan,

De toutes ces modes, la plus durable fut la *musicomanía*. Car les Madrilènes se piquaient, depuis un siècle au moins, d'être mélomanes. Philippe V avait abandonné la salle du Retiro à une troupe italienne dès 1703¹. De 1738 à 1808, le théâtre des *Caños del Peral* donna 160 opéras. A la cour, les musiciens jouissaient d'une telle faveur qu'on essaya de faire du ténor Farinelli un chevalier des ordres militaires². L'enthousiasme avait gagné les villes de province, notamment Barcelone, où l'archiduc Charles aimait à s'entourer de Romains et de Napolitains. On sentait déjà grandir le préjugé défavorable à la *tonadilla*, genre exclusivement cultivé par les maîtres espagnols, qui intercalaient entre les passages déclamés des airs populaires à une ou deux voix³. Aussi n'est-il pas surprenant que le public se soit passionné, vers 1814, pour les opérettes étrangères traduites du français ou de l'allemand, telles que la *Pierre noire*, les *Religieuses de la Visitation*, le *Calife de Bagdad*. La vogue de ces pièces légères, dans lesquelles s'illustra García, père de la Malibran, coïncide avec une éclipse momentanée de l'opéra, bien qu'on signale en 1816 une représentation de *l'Italienne à Alger* de Rossini⁴. Bientôt, à partir de 1821, la troupe de Mari, de Capitani, de Vaccani s'établit à demeure. On applaudit le

desengañados de un mundo
que no han visto todavía;
de esos que suelen decir
con sardónica sonrisa :
« Oh siglo ! no me comprendes ;
Oh sociedad ! me fastidias ,
me canso de tí... » ¡ y salieron
ayer de la Escuela Pia !

Même caricature dans *El pelo de la dehesa*, t. II, p. 339 :

Callar, frunciendo las cejas
con estudiado repulgo,
y decir al que se admire
de verle tan taciturno :
« Soy romántico, soy genio !
Mi mision en este mundo
es... ¡ callar ! »

1. Desdevises du Désert, *L'Espagne de l'ancien régime*, t. III (*La richesse et la civilisation*), p. 312.

2. Voir l'ébauche de roman que Somoza intitulait *El capon*.

3. Les chœurs étaient si rares qu'on a pu mentionner comme une nouveauté ceux de la *Tahona*. Cf. Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 33.

4. Mesonero, *Panorama matrilense*, p. 270.

Barbier de Séville, Tancrède. Enfin, c'est en 1825, approximativement, que se déchaîne « la fureur philharmonique ». « Le mérite des chanteurs, » dit Mesonero¹, « la pompe nouvelle qui rehaussait les spectacles, la qualité du répertoire firent tourner toutes les têtes. On s'enthousiasma pour les artistes, au point de les imiter non seulement dans leur façon de chanter, mais dans leurs gestes et leurs manières. On s'habillait à la *Montresor*, on se peignait à la *Corlessi*. » Les amateurs s'efforçaient d'acquérir l'aplomb de l'*Albini*, la correction froide de la *Lorenzani*, de copier les fioritures de *Vaccani* et de reproduire jusqu'à l'intonation nasale de *Galli*². De même qu'au siècle précédent la haute société s'était partagée en deux factions rivales, dont l'une tenait pour la *Banli*, l'autre pour la *Todi*, il y avait scission, au temps du « Curieux parlant », entre les *Tossistas* ou partisans de la Tossi et les *Lalandistas* ou partisans de Méric Lalande, qui, plus d'une fois, réglèrent leur différend à coups d'épée³. En 1831, lors de son voyage à Madrid, Rossini, auquel on a su gré d'avoir épousé une Espagnole, entra de plain-pied dans les salons de l'aristocratie, patronné par Aguado, le banquier de Ferdinand VII⁴. Non seulement, comme l'affirme Córdova, les dames affectaient de pleurer dans leur mouchoir au théâtre, mais *Fray Gerundio* nous parle de certain foudre de guerre à la moustache insolente, au sourcil broussailleux, impitoyable sur le champ de bataille, altéré de sang les jours de *corrida*, « qui versait des larmes grosses comme des noix toutes les fois qu'il entendait une prière de contralto ou les variations de la flûte⁵. »

« Castille n'est plus ce qu'a été Castille⁶, » s'écriait Bretón

1. *Panorama matrilense*, p. 271 : « El mérito de los cantantes, la nueva pompa con que se exornó el espectáculo, lo escogido de las funciones que se presentaron fueron cosas de trastornar todas las cabezas y llegó á tal punto el entusiasmo que no solamente se les imitaba en el canto, sino en gestos y modales; se vestía á la *Montresor*, se peinaba á la *Corlessi*. »

2. *Ib.*, p. 273.

3. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 89.

4. *Memorias de un selenion*, p. 380 et suiv.

5. *Teatro social*, t. II, p. 309 : « Caérsele cada lagrimon como una nuez al oír una plegaria de contralto ó unas variaciones de flauta. »

6. T., V, p. 19 :

Ya no es Castilla lo que fué Castilla.

indigné, dans la satire qu'il dirigeait en 1828 contre la « fureur philharmonique ». Tandis que les fantassins préposés à la garde du guichet repoussent à coups de crosse la foule qui se dispute les billets d'opéra, c'est à Pacini, à Meyerbeer, à Mercadante, à Morlachi, à Carnicer, à Donizetti, à Bellini, qu'on sacrifie les Calderón, les Lope, les Tirso, les Moreto, les Alarcón, les Rojas. Qu'un auteur s'élève contre l'injuste dédain qui écrase le théâtre national, on lui répondra, pour le punir de s'être exprimé irrévérencieusement au sujet de la *stretta*, du *crescendo*, de l'*adagio*, de l'*andante*, que l'un de ses poèmes *ha fatto fiasco*. Et quand Bretón, insurgé contre le « cheval maudit », tel un nouveau Laocoon¹, dénonce les invraisemblances de ce genre conventionnel entre tous, raille les voleurs conduits à l'attaque par un coryphée, l'accusé chantant devant le conseil de guerre, le moribond prêt à entonner le récitatif, on pressent la plupart des accusations formulées depuis avec autant d'esprit que d'injustice par Tolstoï, dans l'ouvrage que celui-ci intitulait, non pas en champion de la littérature autochtone, mais en apôtre de la simplicité évangélique : *Qu'est-ce que l'art?*

Il suffit de parcourir les pièces contemporaines de Scribe pour s'apercevoir que Bretón a développé un thème international sur lequel reviendra l'auteur du *Jérôme Paturot*, Louis Reybaud : « Il est impossible de détailler toutes les qualités précieuses dont abonde cette partition. On y reconnaît le *brio* italien, combiné avec le *smorzato* français et empreint on ne saurait dire de quel *schwermulh* allemand, allié au *sorrow* britannique... Le chœur qui vient ensuite est un véritable morceau *di prima invenzione*, comme on dit au delà des monts; c'est un *allegro agitato* qui passe subitement à l'*assai*, incline à l'*andante* par une cascade en *mi* bémol, doublée de quarts et de tierces, qu'embellit encore une profusion de bécarrés². » Mais on sent, et pour cause, plus d'amertume chez les humoristes d'Espagne : « Je vais tracer le plan de ma nouvelle cité, dit *Fray Gerundio*. Son nom

1. T. V, p. 28.

2. *Jérôme Paturot*, Paris, 1864, p. 69.

sera *Pianopolis*, nom qui, comme vous le voyez, est musical par définition. Mais celui des rues, des places et des promenades le sera tout autant. Il y aura une rue de Thalberg, une rue de Liszt, une place de Pleyel, un marché des Arpèges, une promenade des Quadruples-Croches, un arc des Notes-Tenues, un pont de Chopin¹. »

Auditeur ou exécutant, chaque Madrilène est *filarmónico*. Le « Curieux parlant », dans une amusante pochade, a bafoué les *orecchianti* : sans connaître les rudiments d'un art qu'ils s'attribuent le droit de juger, ils font et défont les réputations, se réunissent en commissions d'applaudissements, vantent moins le talent que les voix fortes et les jolis minois, mouchent les bougies du piano, tournent les feuilles des partitions, distribuent les programmes, rapportent en les dénaturant les apophtegmes du maître. Et ce sont, du côté des amateurs, « les dissonances de l'harmonie, les disputes des accords », les enrouements de la dernière heure, l'organe perdu et retrouvé, les fautes voulues dans un duo, les roucoulades accompagnées de regards mourants qui soulignent les *cara imagine*, les *abbi pieta di me*, etc...². Dans *El novio y el concierto*, Bretón met aux prises un fiancé de province avec le tyranannique professeur de chant :

DON LUIS : Je réclame mes droits.

DONATO : Les miens sont plus sacrés. — La voix de cette demoiselle, — qui est l'enchantement de Madrid, — son larynx, son pharynx, — en un mot tout son appareil — vocal et auditif, — depuis le poumon jusqu'au crâne, — m'appartient ; et je ne souffre pas — que vous veniez, de gaité de cœur, me dépouiller — de mon bien. Vous y êtes³ ? »

1. *Teatro social*, t. II, p. 311 : « Voy á dar el plan de mi nueva ciudad. Su nombre será *Pianópolis*, nombre que, como Vds. conocen, no puede ser mas musical. Pero no lo serán menos los de las calles, plazas y paseos de que conste. Habrá calle de Thalberg, calle de Liszt, plaza de Pleyel, mercado de los Arpegios, paseo de las Semifusas, arco de los Sostenidos, puente de Chopin... »

2. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 273.

3. *El novio y el concierto*, t. II, p. 227 :

LUIS. Yo reclamo mis derechos.
DONATO. Los míos son más sagrados.
La voz de esta señorita,
que es de Madrid el encanto,
su laringe, su faringe,

Suit la description fantasmagorique du concert. Une légion de dames embrasse Remigia. Un bataillon de godelureaux l'entoure et l'adule, prodiguant les caramels et les superlatifs en l'honneur de « l'aimable Philomèle ». Et Don Luis de conclure, les yeux dessillés :

« Voyant que tout Madrid — se déclare propriétaire — de ma future, — par un demi-tour à gauche — je m'esquive piane piane; — et faisant chorus avec la rumeur — des vivats et des bravos, — je battais en retraite en disant : — Non, je ne me marie pas; non, je ne me marie pas ¹. »

Une figure au moins se détache en pleine lumière, celle de la cantatrice de salon, qualifiée l'année suivante, dans *les Français peints par eux-mêmes*, de « pendule à cavatines dont tout le monde a la clef et dont personne ne peut arrêter le mouvement » ².

Nous avons vu qu'il existait, même au XVIII^e siècle, en face de l'opéra italien, une musique nationale représentée par la *tonadilla* et la *zarzuela*. Comme elle avait le tort, aux yeux du public fashionable, d'emprunter ses motifs aux chansons des muletiers et des contrebandiers, la société polie faisait élégamment profession de la mépriser. « Quand on exécute la *jota aragonesa* ou le *bolero*, dit Gautier, tout le beau monde se lève et s'en va; il ne reste que les étrangers

y en fin, todo su aparato
cantifero y auditivo,
desde el pulmon hasta el cráneo,
me pertenece, y no sufro
que venga usted con sus manos
lavadas á despojarme
de mi propiedad; estamos?

1. T. II, p. 230 :

Viendo que todo Madrid
se declara propietario
de mi presunta consorte,

Doy media vuelta á la izquierda,
me escurro pián, piáno,
y haciendo coro al rumor
de los vivos y los bravos,
decía yo en retirada :
no me caso, no me caso !

2. T. II, p. 89.

et la canaille, en qui l'instinct poétique est toujours plus difficile à éteindre ¹. » Est-ce à dire que les sonorités gutturales du castillan soient incompatibles avec la mélodie? Bretón l'a nié aussi énergiquement que Somoza ², lequel s'était mis en devoir de traduire et d'adapter Métastase. D'autre part, il a prétendu, en même temps qu'Estébanez Calderón, que tout n'était pas à dédaigner dans les rythmes anciens du terroir. Et c'est afin de réhabiliter les danses régionales qu'il a voulu, par une sorte de gageure, avec le concours du maestro Basili, fondre en un duo la cavatine de la *Norma* et le « polo » de la *Gitanilla*, dont la parenté, malgré la dissemblance des genres, était manifeste pour les « aficionados » :

REMIGIA.	Ah rièdi ancora	LUPERCIO.	Ay tana mia !
	Qual eri allora,		te comería.
	quando, ah ! quando		Olé con olé !
	il cor ti dié.		te comeré ³ .

Malheureusement, à mesure que le public des salons tournait le dos à la tradition authentique, les auteurs d'opérettes se rapprochaient davantage de la populace, copiaient l'accent des barrières, notaient l'accent andalous. Si Bretón n'a pas converti les italianisants, il a du moins remporté un franc succès, comparable à celui de Béranger quand il a fait chanter par Antonia Montenegro, dans une fête organisée au Liceo de Madrid, les couplets justement célèbres de l'*Aguadora*.

Vive Dieu et que flambe la Navarre, — que flambe la guerre civile.
— Avec ma gargoulette et ma jarre — pas un qui devant moi tousse

1. *Voyage en Espagne*, p. 111.

2. Somoza, éd. Lomba y Pedraja, p. 382. On lit en tête d'une traduction du *Thémistocle* de Métastase : « Que la lengua castellana sea tan apta como la italiana para la poesía lírica y cantable, no tiene duda á mi juicio. » — Voir d'autre part dans les *Escenas andaluzas* d'Estébanez Calderón cet éloquent plaidoyer en faveur des danses nationales : « No se encuentra el aliño, el afeite ó la combinación estudiada é ingeniosa de la nota italiana; pero en cambio cuanto sentimiento, cuanta dulzura y que mágico poder para llevar el alma á regiones desconocidas y apartadas de las trivialidades de la actualidad y del materialismo de lo presente. » (P. 248 et suiv.)

3. *El novio y el concierto*, t. II, p. 225 : « Ah ! redeviens encore, ce que tu étais alors, ce jour, hélas ! où je t'ai donné mon cœur. » — « Ah ma gitane, je te mangerais. Olé et olé, je te mangerai. »

à Madril. — Un autre petit verre, señora. — L'Aguadora ! — qui la boit, qui la boit ? — fraîche comme neige ¹. »

N'allons pas, du reste, le croire insensible au charme du *Mosé*, de l'*Ultimo giorno di Pompei*, du *Pirata* et de la *Straniera*. Car Bretón n'a jamais poussé jusqu'à l'aveuglement son admiration pour les thèmes populaires. Combien, chez lui, d'allusions désobligeantes au *trípili*, à la *jola*, à la *cachucha* ! On en jugera par cette plaisanterie à double tranchant. Au quatrième acte d'*Elena*, un pauvre diable de musicien, tombé dans une embuscade, est réduit pour apaiser les voleurs, à faire montre de son talent et de sa virtuosité bilingue.

LE MUSICIEN : La frayeur m'a desséché le gosier.

TORMENTA, lui tendant une bouteille : Humectez-le.

LE MUSICIEN : Moi.....

REJON : Buvez.

LE MUSICIEN, à part : On m'assommerait et ce serait pire. (*Il boit et chante ensuite.*)

Duce di tanti erói

Crollar faró gli impe ².....

TORMENTA : Qu'est-ce ? Vous chantez en hébreu* (*gringo*). — Corbleu, vous plaisantez. — Nous ne sommes pas à la tour de Babel (*naciones*)³.

REJON : Vite un *polo*.

TORMENTA : Et bien enlevé.

LE MUSICIEN : Tout de suite. (Ayons du cœur au ventre.) Écoutez, vous, les fier-à-bras. (*Il chante*) « Lurons de San Bernardo, — vous qui souffrez pour Catana, — avec mon poignard je vous attends — sur le pont de Triana. — Ah ! gitane, gitanille — gracieuse, — capri-

1. *El novio y el concierto*, p. 229 :

Viva Dios y arda Navarra
y arda la guerra civil.
Con mi botijo y mi jarra
naide me tose en Madril —
Otro vasito, señora.

La aguadora !

¿Quién la bebe? ¿quién la bebe?
Fresquita como la nieve !

2. « Chef de tant de héros, je ferai tomber les empires... »

3. Le mot *nacion* sert, dans le langage familier, à flétrir tout ce qui n'est pas espagnol. Cf. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3^e série, Paris, 1904, p. 438 : « Ne ressort-il pas de quantité de témoignages que les Espagnols du xvii^e siècle se tenaient volontiers pour plus purs que les autres peuples ? Quoi de surprenant donc qu'ils aient traité les autres peuples comme les Juifs ou les premiers chrétiens traitaient les païens ? »

cieuse, — astucieuse, — valeureuse. — Tu es le soleil de Séville — gitanille, gitanille ! »

Bretón estimait, fort judicieusement d'ailleurs, que la musique populaire ne méritait « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». D'origine ancienne, car elle procède à la fois des mélopées arabes et du chant grégorien, limitée dans ses moyens, car elle se ramène presque toujours au mode mineur et au rythme ternaire, elle exprime avec une infinie variété l'âme de chaque province, Séville apportant sa vivacité pétillante, la côte de Grenade son accent de douloureux nonchaloir, l'Aragon une énergie plus rude. Qu'elle ait ses droits à l'existence, on le contestera d'autant moins que Bizet s'est chargé de l'établir en transposant une *habanera*² dont il n'est pas impossible de découvrir l'original cubain, publié en deux langues, sous le Second Empire, dans un recueil édité avec la collaboration et par les soins du

1. *Elena*, t. I, p. 219 :

MÚSICO.	Con el susto se me ha secado el gaznate...
TORMENTA.	(<i>Dándole un frasco que lleva.</i>) Remojadlo.
MÚSICO.	Yo...
REJON.	Bebed.
MÚSICO.	(Peor será que me casque.) (<i>Bebe y en seguida canta.</i>) <i>Duce di tanti erói</i> <i>Crollar faró gli impe...</i>
TORMENTA.	Qué es eso? Cantais en gringo? Voto á briós!... Eso es burlarse. Aquí no somos naciones.
REJON.	Vaya un polo.
TORMENTA.	Y con donaire.
MÚSICO.	Corriente. (Haremos de tripas Corazon.) Oigan los jaques. (<i>Canta.</i>) « Gachones de San Bernardo, los que penais por Catana, con mi cuchillo os aguardo en el puente de Triana. ¡Ay Gitana, Gitanilla, Sandunguera, caprichosa, retrechera, valerosa, tú eres el sol de Sevilla. Gitanilla! Gitanilla! »

2. Elle porte le titre suivant : *El arreglito*. Bizet en a tiré l'« Amour est enfant de Bohême ».

maestro Iradié. Les danses locales, de nos jours, n'ont pas cessé de fournir à la *zarzuela* des motifs applaudis; et dans les bouges prétentieusement décorés du nom de *cafés cantantes*, où trône en vilaine compagnie le *cantaor* andalous, un amateur que ne découragent pas les fréquentations douteuses peut retrouver, même aujourd'hui, le style authentique de la terre et du cru. Cependant, les dilettanti continuent de fréquenter le théâtre Real, de fêter les chanteurs italiens¹. Assurément, la jolie pièce que Bretón intitulait *El novio y el concierto* n'a rien perdu de son actualité.

Attaché, puisque les circonstances l'y obligeaient, à peindre la vie mondaine, le poète en a systématiquement reproduit les contrastes et l'incohérence, la confusion et le bariolage. Tour à tour, le jeune premier reparait sous les traits du noble appauvri, du riche improvisé, du littérateur muscadin, du politicien dameret, de l'intrigant beau parleur et beau danseur. Ou bien, sous un déguisement de *majo*, de fanfaron villageois, il prend part aux battues de la sierra. Ou bien sur un pur-sang à courte queue, digne de figurer dans un *steple-chase* anglais, le voici caracolant devant les chaises du Prado. Et quand son mutisme sépulcral, sa pâleur toute romantique ne le désignent plus à la compassion des âmes sensibles, avec sa haute cravate, ses larges favoris, sa taille de guêpe nous le voyons caqueter dans un cercle de *pollos*, défendre en courageux mélomane, jusqu'à la mort inclusivement, le soprano des cantatrices. N'empêche, en dépit de sa gallomanie, de ses italianismes, malgré l'épidémie naissante et menaçante du bon ton, qu'un trait pourtant le distingue et l'excepte entre ses rivaux et confrères en cosmopolitisme, et c'est la fougue, l'excès dans l'imitation, l'exagé-

1. Le dédain des Espagnols pour la musique nationale avait frappé les étrangers. Inglis écrivait dans *Spain in 1830*, Londres, 1831, t. I, p. 110 : « In Madrid spanish music is not much cultivated, that is a pity; for although it knows neither operatic performances, nor any compositions of a sustained character, it owns many beautiful and original airs, well worthy of being preserved... These are to be heard in the theatres and occasionally in the mouths of the lower orders. If a lady be requested to play a Spanish air she will comply; but otherwise will always prefer italian music. »

ration dans l'engouement, le besoin ou plutôt la rage de vivre, de jouir après l'ennui pesant des siècles absolutistes.

Quant à Bretón, résistant à la contagion qui métamorphosait les écrivains en dandys, persuadé que l'art est affaire de scrupule, de patience et de labeur, soucieux d'affirmer son indépendance en face des rustres et des écervelés, des hobereaux et des parvenus, il a continué, sans du reste se faire illusion sur l'efficacité du remède, à poursuivre le délire musical d'une génération chantante et dansante, les modes puériles et caricaturales, le romanesque de pacotille, déformations et contrefaçons dont pouvait souffrir la santé nationale. Mais il ne s'est pas montré assez injuste pour méconnaître les traditions de haute courtoisie qui s'étaient perpétuées dans les tertulias modestes, aussi bien que dans les vieux palais où les ducs, libéraux et poètes, se piquaient d'atténuer les distances. C'est en vrai champion de la classe moyenne qu'il a défendu la gaieté expansive, les saillies audacieuses, la familiarité, la spontanéité, la cordialité, vertus propres de sa race. Moins dissipée, plus joviale, telle était la primitive sociabilité que Bretón, un exemple sympathique du mondain à l'ancien style, regrettait amèrement, tout en riant à gorge déployée des inconséquences de ses contemporains.

CHAPITRE V

La Politique.

- I. LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE : Comment l'Espagne juge Napoléon à quarante ans d'intervalle.
- II. PREMIERS SUCCÈS DU LIBÉRALISME : Le pronunciamiento de 1820. — L'*Estatuto* de 1834 et ses ennemis, les *apostoliques* et les *doceañistas*.
- III. DÉSENCHANTEMENT DU PARTI MODÉRÉ : Le carlisme chez les fonctionnaires et *Todo es farsa en este mundo*. — L'asservissement de la presse et *La redacción de un periódico*. — La théorie des fausses conspirations et *Flaquezas ministeriales*. — Tribulations du bourgeois paisible : *El hombre pacífico*. — *Muérete y verás* et le scepticisme contagieux.
- IV. L'ANARCHIE MILITAIRE : L'esprit de coterie. — Les *ayacuchos*. — Proclamations vides. — Fraudes électorales. — Politicomanie.
- V. L'ÉMIGRATION : Victimes, aventuriers et mégalomanes.
- VI. LE FONCTIONNARISME : Avant (le *pretendiente*) ; pendant (l'*empleado*) ; après (le *cesante*).

Un certain nombre d'événements politiques, la guerre de l'Indépendance en 1812, le premier soulèvement libéral en 1820, l'expédition des « cent mille fils de saint Louis » en 1823, l'application du régime constitutionnel à partir de 1834, le coup d'État d'Espartero en 1840, la revanche de Narváez en 1843, le pronunciamiento de 1854, enfin la chute de la royauté en 1868 ont marqué dans la vie comme dans l'œuvre de Bretón ¹.

I

On ne saurait oublier tout d'abord, en parcourant ses comédies, ses *letrillas*, ou son grand poème de la *Desvergüenza*, qu'il a combattu les armées impériales. A vrai dire, les raisons qui l'ont poussé à rejoindre l'Empecinado n'étaient pas entièrement désintéressées, nous l'avons montré plus haut. Il ne semble pas, d'autre part, qu'il ait tenu en grande estime

1. Molins, *Bretón*, p. 523.

les guerrilleros, puisqu'il s'est empressé, dès qu'il l'a pu, d'éviter leur contact en changeant de régiment. Il est incontestable, toutefois, que les dangers d'une guerre d'embuscades et d'escarmouches ont développé, naturellement et nécessairement, chez l'adolescent révolté contre ses tuteurs, en même temps qu'une notion plus claire du devoir, certains sentiments de patriotisme agressif. Avec la mémoire tenace de ses compatriotes, il n'a jamais cessé, même en traduisant les dramaturges français, de poursuivre de sa rancune les envahisseurs et les spoliateurs, gallophobie qui n'a pas peu contribué, selon toutes les apparences, à lui assurer les sympathies de la classe moyenne, obstinément réfractaire aux coutumes d'outre-monts. Il en est venu toutefois, et c'était l'opinion généralement admise en Espagne, à regretter l'Empire et sa forte discipline, à vanter Napoléon¹, le comparant avec tristesse aux ambitieux de moindre envergure dont la Péninsule était comme infestée. Cette admiration pour l'ennemi d'autrefois succédant à la haine, bien des contemporains l'ont notée², au pays même d'Arriaza, de Gallego, de Quintana : « Le nom de Napoléon n'est plus exécration et maudit, écrivait Segovia en 1839; Bonaparte n'est

1. Tome V, p. 429. Dans une strophe qui a disparu du texte définitif, Bretón affirmait plus nettement son opinion :

Comparsa fui de la marcial escena;
mas no por eso de sus lauros frustro
al cautivo inmortal de Santa Elena,
ni de patriota el título deslustro
sí, cuando á nadie yá turba su gloria,
mi admiracion tributo á su memoria.

2. Voir Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 237 : « On idolâtre au contraire la mémoire du grand homme; son portrait se rencontre souvent dans la grange du paysan, à côté des images de madones; et lorsqu'un Espagnol parle des malheurs qui accablent sa malheureuse patrie, il est rare qu'il achève sa complainte patriotique autrement que par ces mots : *Oh si España tuviera un Napoleon* (oh ! si l'Espagne avait un Napoléon). » — De même, Lafuente répétait dans son *Teatro social*, t. I, p. 72 : « Nos lamentamos todos los días de no tener en España un Napoleon. Esto es lo que se llama quejarse de vicio. ¿Hay nada que abunde mas en España que los Napoleones? » (Plaisanterie sur la monnaie française qui circulait en Espagne.) — On lit encore dans Challengel (*Un été en Espagne*, Paris, 1843, p. 48) : « En me donnant ces renseignements historiques, notre mayoral ajouta ces mots : « Napoleon gran » hombre ! (grand homme). » Et il me faisait entendre qu'un héros comme celui-là serait en ce moment la providence de l'Espagne. Seulement il avait bien soin de dire qu'il faudrait un Napoléon *espagnol* et non un second fauteur de la guerre d'indépendance. » Et encore, p. 50 : « C'était la deuxième fois à Somo Sierra que j'entendais parler de l'empereur avec admiration. »

plus maintenant pour l'Espagne le tigre sorti de Corse afin de ravager l'univers... Le deux-mai a été suivi d'une infinité de mouvements populaires, d'une guerre affreuse, héroïque sans doute, car la valeur obstinée porte presque toujours le nom d'héroïsme, mais d'une guerre désordonnée et mal conduite, qui ruina le pays, démoralisa le peuple, introduisit l'habitude de la désobéissance et de l'anarchie et qui, sans donner aux aborigènes une idée meilleure ou plus exacte de la vraie liberté civile et de l'indépendance désirable, altéra les mœurs, fit chanceler les croyances, sema la discorde et servit de base à la division des partis ¹. »

II

Plus fidèle aux enthousiasmes de sa jeunesse que l'*Étudiant*, Bretón a fait mainte allusion aux premiers succès des libéraux. Qu'il ait accordé un souvenir reconnaissant au pronunciamiento de 1820, à l'événement qui changea l'orientation de sa carrière, auquel il dut de rester en Espagne, on le comprend d'autant mieux qu'il avait péroré lui-même dans les clubs sous la réaction absolutiste, quand il n'était que *soldado distinguido* au régiment de cavalerie du Roi, désigné pour suivre en Amérique le corps de La Bisbal. L'une de ses comédies, *la Independencia*, représentée en 1844, nous transporte en Andalousie après l'insurrection de Las Cabezas de San Juan, au moment où les populations fanatisées contre

1. *El Estudiante, Coleccion de composiciones serias y festivas*, Madrid, 1839, p. 131 : « El nombre de Napoleon no es ya execrable y maldito..... No es Bonaparte ahora para España el tigre salido de Córcega para desolacion del mundo..... Siguieron al 2 de mayo mil movimientos populares; siguió una espantosa guerra, heroica, sí, porque el valor obstinado lleva casi siempre el sobrenombre de heroismo; pero guerra desordenada y mal dispuesta, que asoló la nacion, desmoralizó al pueblo, introdujo la costumbre de la desobediencia y la anarquía, y sin dar á los naturales mejores ni mas exactas ideas de la verdadera libertad civil y de la apetecible independencia trocó los usos, alteró las costumbres, hizo titubear las creencias, sembró la discordia y puso el cimiento á la division de los partidos. » D'ailleurs, Segovia allait plus loin encore : « Quizá existe algun pecho generoso y verdaderamente patriota que, mirando á lo sucedido, se atreva á poner en duda cual hubiera sido mas conveniente para España, si una victoria y una libertad tan sin fruto en 30 años entos ó haber recibido el yugo del conquistador atrevido y poderoso. »

les *negros* depuis l'échec de Morón s'acharnent sur un fugitif qui essaie, à la faveur d'un déguisement, de rejoindre en Portugal son chef Riego. « Nous sommes amoureux du trône et de l'autel, assure Nicanora, et nous ne transigeons pas avec les francs-maçons ¹. » La pièce ne s'en terminera pas moins aux cris de : « Vive la liberté ! » Ferdinand VII, vaincu par l'opinion, s'étant résigné, comme on l'apprend au dénouement, à faire l'essai du régime constitutionnel.

Il n'est pas inutile, d'autre part, afin d'établir la sincérité de ses convictions, de rappeler que le poète fut nommé secrétaire à l'intendance de Játiva en 1822, l'année même où le roi s'adressait, pour constituer le ministère, à Martínez de la Rosa; que la réaction farouche de 1823, provoquée par l'intervention du duc d'Angoulême, le chassa des bureaux, en l'exposant aux représailles du parti rétrograde; qu'il tourna ses espérances, après la chute de Calomarde, vers la reine Marie-Christine, lorsqu'elle publia, en octobre 1832, un décret d'amnistie ²; qu'il fut récompensé finalement, grâce à l'initiative de Javier de Búrgos, de sa fidélité au parti libéral, remplissant tour à tour les fonctions de rédacteur au *Boletín de Comercio*, d'employé à la subdivision des Travaux publics, de sous-directeur à la Bibliothèque Nationale. C'est alors qu'il débuta brillamment, faisant cause commune avec ses protecteurs, dans un genre nouveau, la *letrilla* politique, encouragé par la fondation d'un journal à tendances plus hardies, la *Abeja*, dirigé par Pacheco. L'ennemi du jour, en 1834, c'était la faction apostolique. Déjà, Zumalacárreguy avait discipliné les Basques, exploitant leur attachement aux *fueros*, et le commandement venait de passer chez les *cris-tinos*, à la suite d'échecs répétés, de Valdés à Quesada, de Quesada à Rodil, de Rodil à Valdés. Enorgueilli par des avantages récents, Don Carlos, installé cette fois au quartier général, tâtait l'opinion, répandait habilement les bruits

1. Act. IV, sc. II : « Somos amantes del Altar y el Trono y no transigimos con francmasones. »

2. Voir l'ode A S. M. la Reina Doña María Cristina con motivo del decreto de amnistia dado en 15 de octubre de 1832.

tendancieux. On lui prêtait l'intention de réunir les anciennes Cortes à Búrgos et ses agents parlaient, comme si les mots n'avaient pas juré d'être associés, d'une « charte carliste », mensonges dont les vrais libéraux faisaient des gorges chaudes, Larra tout le premier, quand il déterminait l'anatomie du *faccioso*, « plante qui croît sans culture, naît à l'écart, entre les forêts et les bruyères, s'acclimate aussi bien dans la plaine que sur la montagne, se transplante avec facilité, d'autant plus robuste et luxuriante qu'elle s'éloigne des lieux habités » ¹. Et c'est au moyen d'une parodie vengeresse, *la Junta de Castel-o-Branco*, qu'il avait démasqué, dès 1833, dans la *Revista española*, le programme odieux de la réaction autoritaire :

« ARTICLE PREMIER. — Eu égard à la tranquillité avec laquelle sa majesté impériale Don Carlos possède et gouverne ses royaumes, tous ceux qui les présentes verront et entendront se rempliront spontanément d'enthousiasme, de joie sincère et volontaire, sous peine de mort.....

» ART. 2. — La junta suprême de Castel-o-Branco, ne pouvant admettre l'abus des lumières introduites dans ces royaumes depuis quelque temps, supprime et annule toutes les illuminations.....

» ART. 3. — Sont prohibées comme nuisibles toutes les améliorations accomplies.....

» ART. 4. — La junta, persuadée qu'il n'y a rien à tirer des écoles, sinon du bruit, et qu'elles montent la tête aux enfants des vassaux bien-aimés du seigneur Don Carlos V, déclare fermées toutes celles qui seraient ouvertes.....

» ART. 5. — La junta suprême accorde son pardon et son amnistie à tous les Espagnols qui auraient obéi à la reine régente, mais en se réservant, quand elle les aura sous la main, le droit de les châtier un à un ou *in solidum*.....

» ART. 6. — La junta suprême et le gouvernement de sa majesté impériale resteront à Castel-o-Branco, d'autant mieux qu'on trouve en Portugal des vins excellents et autres bagatelles indispensables pour sustenter ses membres désintéressés. Elle n'entrera en Espagne, si elle y entre, qu'afin de recevoir des compliments, distribuer des écharpes et des bâtons de commandement aux principaux factieux et partisans qui, pour les obtenir, ont le désintéressement de combattre

1. *Obras (La planta nueva ó el faccioso)*, p. 300 : « ... que el faccioso es fruto qui se cria sin cultivo, que nace solo y silvestre entre matorrales, y que así se aclimata en los llanos como en los altos : que se trasplanta con facilidad y que es tanto más robusto y rozagante cuanto más lejos está de población. » — Le premier des articles de Larra a paru le 10 novembre 1833, dans la *Revista española*. On voit qu'ils sont antérieurs aux *letrillas* de Bretón.

en faveur de leur maître Don Carlos V; il y aura pour les autres des coups de bâton¹. »

Retenant l'idée, Bretón ajoutera deux ans plus tard le cliquetis des rimes. Il mettra la symétrie burlesque de la chanson au service de son libéralisme fougueux :

« On dit qu'aujourd'hui Don Carlos — a changé d'opinion — et qu'à Búrgos — de Lycurgues — il veut tenir un congrès : — *vous nous la baillez belle*; = que triomphant dans la bataille — il n'armerait pas la canaille — de mousquets; — que le progrès — ne subirait pas de recul : — *vous nous la baillez belle*; = on dit que si au trône élevé — d'Isabel il montait, — l'amnistie nous donnerait — avec un statut, par dessus : — *vous nous la baillez belle*². »

1. *Obras (La junta de Castel-o-Branco)*, p. 305 : « ARTICULO 1.º En atención á la tranquilidad con que posee y gobierna su majestad imperial el señor don Carlos V estos sus reinos, todos los que las presentes vieren y entendieren, se entusiasmarán espontáneamente y se llenarán de sincera y voluntaria alegría, pena de la vida... — ART. 2.º No pudiendo concebir la Junta suprema de Castel-o-Branco el abuso de las luces introducido en estos reinos de algún tiempo á esta parte, suprime y da por nulas todas las iluminaciones encendidas y por encender... — ART. 3.º Quedan prohibidas como perjudiciales todas las mejoras hechas... — ART. 4.º Convencida la Junta de que nada se saca de las escuelas sino ruido y que se calienten la cabeza los hijos de los amados vasallos del señor don Carlos V, quedan cerradas las que hubiese abiertas... — ART. 5.º ... La Junta suprema perdona é indulta á todos los españoles que hubiesen obedecido á la reina gobernadora, si bien reservándose, para cuando los tenga debajo, el derecho de castigarlos entonces uno á uno ó *in solidum*... — ART. 6.º... La Junta suprema y el gobierno de su majestad imperial permanecerán en Castel-o-Branco; tanta más cuanto que hay en Portugal muy buenos vinos y otras bagatelas precisas para la sustentación de sus desinteresados individuos; y sólo entrará en España, si entra, á recibir enhorabuenas y dar fajas y bastones á los principales facciosos y cabecillas que para lograrlos pelean desinteresadamente por el señor Carlos V, y bastonazos á los demás. »

2.

Dicen ya que Carlos quinto
piensa de un modo distinto,
y que en Burgos
de Licurgos
piensa tener un Congreso.
A otro perro con ese hueso.

Que triunfante en la batalla
no armaría la canalla
de arcabuces,
ni las luces
sufrirían retroceso.
A otro perro con ese hueso.

Diz que si al alto dosel
ascendiera de Isabel,
amnistía
nos daría;
y un Estatuto amén de eso.
A otro perro con ese hueso.

(*Letrilla* insérée le 22 février 1835 dans *la Abeja*, citée, p. 168, par le marquis

Deux mois plus tard, le danger venait des progressistes. Peu à peu, l'opinion s'était soulevée contre l'*Estatuto*, où beaucoup de libéraux ne voyaient qu'un dangereux assemblage d'éléments contradictoires, ce qui valut à l'auteur responsable de cette constitution semi-démocratique le surnom de *pastelero* ou pâtissier. Le parti avancé ne pardonnait guère à Martínez de la Rosa d'avoir fait des concessions à l'ancienne aristocratie. On se rappelle que la chambre haute (*Estamento de próceres*) n'était accessible qu'aux membres de la grandesse héréditaire, aux pairs nommés à vie par la couronne et justifiant d'un revenu de 15,000 francs. Pour l'*Estamento de procuradores*, qui se recrutait au moyen du suffrage à deux degrés, le législateur, exigeant le cens des éligibles et des votants, n'avait pas stipulé d'allocation parlementaire. Autant de raisons qui mécontentèrent les exaltés; bientôt la réorganisation de la milice leur donna des armes. Le 15 janvier 1835, une émeute éclatait. Le capitaine général de Madrid fut tué. Les mutins s'étant retranchés à l'hôtel des Postes, la faiblesse du gouvernement leur accorda une capitulation honorable. C'est alors que se multiplièrent, à Madrid et dans les villes de l'Est, les massacres de moines. Déchaîné, le peuple frappait au hasard. Tandis qu'il égorgeait à Madrid de pacifiques érudits comme le père Artigas, professeur d'arabe et maître d'Estébanez Calderón¹, il servait à Saragosse la haine d'un défroqué, il envahissait à Murcie le palais épiscopal, tuant à défaut de l'évêque l'un de ses marmitons. C'était pourtant sous les auspices du clergé, bien peu s'en souvenaient, que les Cortes de Cadix avaient rédigé la constitution trop vantée de 1812, plate-forme des révolutionnaires, où l'on chercherait vainement une allusion quelconque à la liberté de conscience, et dont le poète aurait pu se réclamer s'il avait tenu, comme certains de ses amis, entre autres le *Solitaire*, à resserrer les liens, considérablement relâchés depuis, qui unissaient à l'origine le libéralisme

de Molins, à qui nous empruntons beaucoup de renseignements sur le « periodismo poético-político de Bretón ».)

1. Cánovas del Castillo, *El Solitario y su tiempo*, t. 1, p. 232.

et le catholicisme. Telle n'était pas d'ailleurs l'intention de Bretón. On ne voit pas qu'il ait jamais témoigné la moindre sympathie à l'égard du parti prêtre. Mais il comprenait, dans son attachement au régime parlementaire qui seul représentait l'ordre en face des émeutiers, que les scandales de la rue pouvaient nuire à la cause du progrès, décourager les timides, grossir par l'indignation les rangs du carlisme, en faisant sentir impérieusement le besoin d'une répression brutale :

« Mal vont les choses, bien mal elles vont, — *tran, tran!* — les émeutiers les arrangeront. — Qu'est-ce qu'un gouvernement d'hommes de bien? — *tren, tren!* — On dirige mieux par le tocsin. — Vive le tumulte! Vivent les mutins! — *trin, trin!* — Il nous faut la mêlée de Saint-Quentin. — Qu'importe Cárlos et sa faction? — *tron, tron!* — Sauvons d'abord la nation.

» Guerre de montagne est bien du tourment, — *tran, tran!* — Ils sont trop de soldats sur le Bastan. — Que tombe plutôt le cou rogné, — *tren, tren!* — de l'inoffensif prémontré. — Il se peut que du bon causant la fin, — *trin, trin!* — nous laissions libre un coquin; — mais sans désordre ni confusion, — *tron, tron!* — allons, courage, point de nation¹. »

1. *Letrilla* insérée dans *la Abeja* le 1^{er} avril 1835 (citée par le marquis de Molins, p. 170).

Mal van las cosas; muy mal que van;
 tran, tran:
 Los bullangueros las compondrán.
 ¿Qué es un gobierno de hombres de bien?
 Tren, tren:
 mejor se manda de somatén.
 ¡Viva el tumulto! ¡Viva el motín!
 Trin, trin...
 Se ha de armar una de San Quintín.
 ¿Qué importa Carlos y su facción?
 ¡Tron, tron!
 Salvemos antes á la nación.

 Guerra en los montes es mucho afán
 ¡Tran, tran!...
 Sobran soldados en el Bastán.
 Antes el cuello caiga á cercén
 ¡Tren, tren!
 del indefenso fraile mostén.
 ¡Quizá del bueno causando el fin
 ¡trin, trin!
 libre dejemos al fraile ruin;
 mas sin desorden y confusión
 ¡tron, tron!
 no nos cansemos, no habrá nación.

L'intérêt de ces *letrillas*, on l'a justement observé, réside beaucoup plus dans le mécanisme ingénieux des rimes (le castillan répugnant aux diphtongues nasales et distinguant par la prononciation les finales *an, en, in, on*)¹ que dans la hardiesse de l'attaque ou dans l'âpreté de la polémique, car Bretón, ne l'oublions pas, fait œuvre de poète gouvernemental, officiellement protégé et patronné, soit qu'il chante les exploits du général Córdova, le vainqueur de Mendigorría², soit qu'il célèbre les avantages obtenus par la voie ministérielle et parlementaire, le comte de Toreno s'étant assuré en juin 1835 le concours de notre légion étrangère, d'un corps anglais et de 6,000 Portugais³. Comme aucune concession, d'autre part, ne pouvait apaiser les progressistes intransigeants, ni les capitaineries accordées à Mina, à Quiroga, à Espinosa, ni le décret par lequel Mendizábal supprimait en octobre 1835 tous les ordres religieux, à l'exception de trois, les Escolapios, les Filipinos, les frères de Saint-Jean-de-Dieu, Bretón fut obligé de tenir tête, en se faisant le rempart des ministères modérés, aux membres farouches de l'opposition, aux émigrés de 1814 et de 1823, intraitables depuis qu'on leur avait accordé l'amnistie, de même que Larra, dans un passage fameux sur la soustraction, s'en prenait aux *doceañistas*, rageusement obstinés à démolir l'échafaudage provisoire de Martínez de la Rosa. « Où va-t-on? En arrière ou en avant? C'est l'histoire du cocher qui, monté à l'envers, fouettait sa voiture... Parlons net, la Constitution de 1812⁴

1. Le marquis de Molins les considère comme de simples *problemas de ritmica*, p. 184.

2. Cité par Molins, p. 177 :

El gran Córdova entretanto
que entiende bien el busilis,
avanza, y lleno de espanto
huye el príncipe travieso
renegando del Congreso.

3. La pièce intitulée *El Congreso* est de novembre 1835. Bretón se moque des efforts de Don Carlos pour trouver des alliances en Europe. Allusion, t. I, p. 357.

4. Larra, *Obras (Dios nos asista)*, p. 470 : « ¿Hacia dónde vamos? Hacia atrás, ó hacia adelante? Tengamos el cuento del cochero, que, montado al revés, arreaba al coche..... Vamos claros. La constitución del año 12 era gran cosa en verdad, pero para el año 12. » Cité par G. d'Alaux. Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1847, p. 316).

était une fort belle chose, mais pour l'an 1812. » Or, c'est au nom de cette même Constitution qu'allaient éclater les révoltes de Saragosse, de Barcelone, de Tarragone, de Murcie de Majorque, le premier soulèvement de la Granja, les troubles de Cadix, de Málaga, de Séville, de Grenade. Courageusement, après une apostrophe aux « Conseils qui conseillaient si mal »¹, à l'« Office pseudo-saint de l'horrible Inquisition », au « chevalier Caprice », au « seigneur Don-je-l'ordonne », aux moines qui furent « les sauterelles de l'Espagne », à la censure du père Carrillo², enfin aux dix années de Calomarde ou *décade maudite*, Bretón osait, alors même que toutes les colères grondaient contre l'*Estaluto*, rappeler ce qu'on lui devait :

« Ici je te vois morte enfin, — *década de maldición*, — au désespoir de Don Tadeo — Calomarde y Retascon, — et pour la désolation — du parti réactionnaire — que Dieu confonde, *amen* »³. »

III

Trop sûr qu'il était de rencontrer sur son chemin les démagogues de carrière, les politiciens sans scrupules et sans culture, contre lesquels il dirigeait d'avance, en prévision d'un échec, ses plus mordantes épigrammes⁴, le poète, bien qu'il ait songé sérieusement à descendre dans l'arène en posant sa candidature au siège de Logroño, n'attendait rien des élections de 1836. De plus en plus, pour les modérés, la situation

1. Rétablis comme l'Inquisition en 1814 et supprimés en 1820. Consulter la *Historia general de España* de Modesto Lafuente, continuée par Valera, Borrego et Pirala. Barcelone, Montaner, 1890, et les articles de M. Desdevises du Désert dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisce et Rambaud, t. IX et suiv.

2. Sur les bévues du père Carrillo du couvent de la Victoire, voir Molins, p. 46.

3. *Letrilla* citée par Molins, p. 174 :

Allí en fin muerta te veo,
década de maldición,
aunque pese á Don Tadeo
Calomarde y Retascón,
y desolados estén
los del partido retrógrado
que confunda Dios, *amén*.

4. Voir la *letrilla* intitulée *A los electores*, citée par le marquis de Molins, p. 178.

s'aggravait. Istúriz, le successeur de Mendizábal, avait contre lui l'Aragon, l'Estrémadure et l'Andalousie. L'insurrection de la Granja éclatait le 12 août, quatre jours après que Bretón, ramenant comme un refrain, dans certaine letrilla, les deux mots *cordura*, *dinero*, sagesse, argent¹, ce qui manquait le plus en Espagne, avait conseillé vainement la prudence aux factions déchaînées. Quand Espartero, le vainqueur des carlistes, le champion des exaltés, fit à Madrid son entrée de conquérant, le parlementarisme apparut à l'auteur sifflé de la *Ponchada* comme une impuissante et dangereuse mascarade. On reprochait, non sans raison, au parti du progrès, d'avoir encouragé l'anarchie, de préparer la dictature; on travaillait à grouper les victimes. « Je vois deux éléments très favorables, — déclarait dans ses mémoires, qui portent la date de 1843, le marquis de Miraflores, — l'un est la fatigue générale, l'autre un certain fonds de probité, d'honneur et de bonne foi qui existe encore chez nous. Aussi, je crois que si tous les hommes de toutes les opinions pouvaient se réunir, si l'on pouvait faire entrer dans leur esprit la conviction que le seul moyen de sauver le trône de la reine, c'est une *reconstrucción social* qui ne serait en aucune façon réactionnaire, nous aurions beaucoup de chances de triompher². » Bien avant la constitution d'un tiers parti, Larra, qui avait assez vécu pour assister au massacre des moines et voir insulter la royauté, montrait déjà les progressistes « vêtus de toiles d'institutions, couleur de garantie », au bas desquelles dépassaient burlesquement certaines « robes d'ambition » avec des « lisérés d'emploi »³. Segovia, quelques années plus tard, en 1839,

1. *Ib.*, p. 181.

2. *Memorias para escribir la historia contemporánea de los siete primeros años del reinado de Isabel*. Madrid, 1843, t. II, p. 370 : « Dos elementos veo muy favorables, uno el cansancio general, otro cierto fondo de probidad y honrada buena fe que aun existe entre nosotros, por lo cual creo que si todos los hombres de todas las opiniones pudieran reunirse, si se les pudiera comunicar la convicción de que el único medio de salvar el trono de la Reina y las instituciones liberales es una *reconstrucción social* que no sea en manera alguna reaccionaria, fuera muy probable nuestro triunfo. »

3. Larra, *Obras*, p. 317 : « Venían vestidos de telas de institución, color de garantía : el disfraz era lo mejor que traían ; si bien á muchos se les traslucían por debajo juboncillos de ambición con tal cual cenefilla de empleo, y se conocía que no estaban hechos á usarlos, porque á los más les venían anchos. » (*Los tres no son mas que dos y el que no es nada vale por tres*).

s'en prenait aux tyrans du lendemain, dans une allégorie manifestement inspirée des *Songes* de Quevedo. « C'est en premier lieu ce *Don Libéralisme* qui engendra la Constitution de 1812, racine et source de tous les maux de l'Espagne; c'est, en second lieu, ce satané petit vieillard qui a rendu la moitié du peuple contraire aux systèmes représentatifs, étant donné qu'avec son maudit caractère, ses appréhensions et ses radoterics, il a mis les gens dans une disposition telle qu'il lui suffit de dire *blanc* pour que les autres disent *rouge*. C'est le vieux libéralisme qui a envoyé à Don Carlos quantité de jeunes gens qui eussent été libéraux si le libéralisme avait, par bonheur, été plus jeune. C'est lui qui a égaré les foules, qu'aujourd'hui on appelle les masses, en les excitant à commettre mille extravagances à Madrid, à Barcelone, à Saragosse, à Valence, Málaga et autres lieux. Ce coquin de vieillard est l'auteur principal des dissensions qui existent dans le parti constitutionnel. N'empêche qu'il n'y a personne pour le tuer, qu'il ne veut pas se laisser mourir, que les années ont beau passer, que le choléra n'a rien fait ¹. »

N'est-il pas naturel que nous retrouvions dans le théâtre de Bretón ces alternatives d'espoir et de découragement, ces enthousiasmes suivis de défaillances, au moins pendant la période agitée où carlistes, modérés et progressistes se disputaient la prééminence, de 1835 à 1842? Il est clair, en premier lieu, que l'auteur de *Todo es farsa en este mundo* (1835) en veut aux amis sournois du prétendant. Nous savons par les articles de *Fígaro* qu'on les rencontrait principalement dans les bureaux. Comme le parti avancé, en créant des emplois

1. « En primer lugar el tal *Don Liberalismo* fué el que engendró la Constitución de 1812, raíz y fuente de todos los males de España. En 2º lugar ese vejete de Satanás es el que ha hecho á la mitad del pueblo contraria á los sistemas representativos, porque, con su maldito genio y con sus aprensiones y chocheos, ha llegado á poner á la gente en disposicion de que basta que el diga *blanco* para que los otros digan *tinto*. El viejo liberalismo es el que ha echado á D. Carlos una porcion de muchachos que hubieran sido liberales, siendo más jóven el liberalismo dichoso; el es que ha extraviado á las turbas (que ahora suelen llamar masas), incitándolas á cometer mil desatinos en Madrid, Barcelona, Zaragoza, Valencia, Málaga y otras partes. Ese pícaro viejo es el autor principal de las disensiones que hay en el partido constitucional; y con todo eso ni hay quien le mate, ni él se quiere morir, ni por mas años que pasan, ni porque ha venido el cólera... nada... » (*El Estudiante*, nº 4, 14 avril 1839. *Cosas de un viejo*.)

nouveaux pour les victimes de l'émigration, en multipliant les mises en disponibilité qui laissent aux titulaires une partie de leur traitement, avait mécontenté les *covachuelistas*, bon nombre de serviteurs de l'ancien régime, inquiétés dans leur bien-être, appelaient de tous leurs vœux le retour de Don Carlos, à la faveur duquel ils comptaient récupérer prochainement tous leurs avantages, y compris les gains illicites ou « profits de mains sales » (*gajes de manos puercas*). « Que diable ! — gémit Rufo, qui rêve de succéder modestement à son chef par ordre d'ancienneté, innocente ambition qui l'expose, en ces heures d'instabilité ministérielle, à de perpétuels tremblements, —

« Qu'ils laissent dans le *statu quo* — les choses. N'est-ce pas trop fort — d'avoir acheté doublon — sur doublon mon emploi, — et sous prétexte que je suis — noir ou blanc, habile ou maladroit — de me rogner la portion ? »

D'où sa défiance à l'égard des combinaisons parlementaires et sa belliqueuse indignation dès qu'on parle d'économies, fureur qui s'épanche en virulentes invectives auxquelles succèdent, pour peu que le gouvernement se ravise et le nomme au grade supérieur, les plus belles déclarations de loyalisme grandiloquent :

« Je n'en doute pas, dans mon âme — je portais secrètement le germe — des nouveaux sentiments — qui maintenant bouillonnent dans mon sang. — État nouveau, vie nouvelle ; — le subalterne et le chef — ne regardent pas à travers un prisme identique. — Il est des vertus que requièrent — le commandement, l'autorité... enfin — je m'entends et Dieu m'entend ². »

1. T. I, p. 257 :

Qué diablo !
Dejen *in statu quo*
las cosas. ¿No es fuerte asunt
haber comprado doblon
sobre doblon mi destino,
y á pretexto de si soy
negro ó blanco, hábil ó torpe
cercenarme la racion?

2. T. I, p. 261 :

Ya no dudo que en el alma
yo tenía oculto el gérmen
de los nuevos sentimientos
que ahora en mi sangre hierven.
Nuevo estado, vida nueva.
El subalterno y el jefe

Pourquoi faut-il, après qu'il a commandé son uniforme de milicien, quand il pousse la foi progressiste et le dévouement à la reine jusqu'à ne plus raser sa moustache, qu'un ministre jaloux, rapportant le décret, lui vole son emploi? A cor et à cri, comme le plus incorrigible des factieux, notre apostat réclame et prophétise la restauration d'un absolutisme vengeur.

L'année suivante, en 1836, Bretón s'escrimait aux dépens des exaltés dans la *Redacción de un periódico*, pièce bourrée d'allusions politiques. A certaines plaisanteries sur la censure monacale (il n'est rien de tel que d'écrire — sous l'ombre d'un trône), on s'aperçoit qu'il a collaboré jadis au *Correo literario y mercantil*. On se rappelle également que Jávier de Búrgos l'avait délégué tout exprès pour assister à l'agonie du *Boletín de comercio* quand il s'apitoie sur la mort prématurée de la *Aurora*, de l'*Eco de la opinión*, du *Tiempo*, de l'*Universal*, du *Siglo*, du *Nacional*, du *Fénix*¹. Viennent les doléances du rédacteur en chef, incriminant les irrégularités du service postal et maudissant l'exaspération des partis. Nul doute, car le déguisement du poète est ici transparent, que les *factieux* ne l'aient traité lui-même d'*hérétique*, de *jacobin*, de *franc-maçon*, que les progressistes de Málaga ne l'aient qualifié de *pastelero*, de *fusionniste*, de *rétrograde*². Comme son protagoniste, il avait dû s'exposer aux provocations des soudards, aux récriminations des actrices indignées. Mais son intention véritable (on est en droit, puisqu'il se présentait à la députation dans la province de Logroño, de lui supposer une arrière-pensée), c'était vraisemblablement de montrer l'asservissement progressif des journaux poursuivis ou acquis par le pouvoir

« Le gouvernement pourrait bien, — sans être dur ni arbitraire, — vous infliger une amende, saisir — les exemplaires, d'un trait de plume — vous exiler de Madrid — et supprimer votre journal. — Mais il

no ven por un prisma igual.
Hay virtudes que requieren
mando, autoridad... En fin,
yo me entiendo, y Dios me entiende.

1. T. I, p. 356.

2. T. I, p. 359.

craint que les autres — n'aillent commenter la chose. — Le ministre qui m'envoie — n'aime pas le scandale. — ... Si vous me donnez votre parole, — votre parole d'honnête homme, — de brûler tous les numéros, — les frais vous seront payés, — avec, en surplus, une raisonnable — gratification ¹. »

Tant et si bien que l'opposition devient la plus sûre des réclames, le chantage une forme ingénieuse de la vénalité, l'État ne se montrant généreux que pour quiconque l'insulte. Un témoignage français nous permet, sur ce point, de confirmer la satire de Bretón. « En 1834, assure La Motte, on comptait dans toute l'étendue du royaume 98 feuilles politiques. 21 ont cessé de paraître. Sur les 77 restantes, 51 ont un caractère officiel, 3 sont dans la ligne ministérielle : le *Messenger des Cortes*, la *Abeja*, la *Revista* ². »

Il est à supposer qu'en approchant le personnel administratif, Bretón a perdu la majeure partie de ses illusions. La

1. T. I, p. 383 :

El Gobierno bien pudiera
sin ser duro ni arbitrario
multarle á usted, ocuparle
la edicion, y de un plumazo
desterrarle de Madrid
y suprimir su diario;
pero teme que los otros
hagan despues comentarios...
El Ministro que me envia
no gusta de dar escándalos.

. Vamos,
si usted me da su palabra...,
su palabra de hombre honrado,
de quemar esa edicion,
se le abonarán los gastos
y además una decente
gratificacion.

2. *L'Espagne, tableau politique, civil, religieux, administratif, industriel, commercial*, etc., par le baron de la Motte, officier en retraite. Paris, 1835, p. 106. — Il est possible que Bretón ait tiré parti d'une pièce de Scribe. Celui-ci met en scène, dans *l'Intérieur d'un bureau*, un jeune homme qu'une chanson satirique désigne à l'attention et à la sympathie du ministre. « Je trouve les couplets charmants quoique un peu durs; mais quelque forme que prenne la vérité, elle doit toujours être accueillie avec ou sans costume. » On voit de même chez Bretón un brillant champion de l'opposition qui montre assez de talent pour se faire attacher aux journaux officiels :

Sin duda con los ministros
estaría enemistado
porque nadie se acordaba
de tan digno ciudadano.
Pero ya le hacen justicia.

(T. I, p. 384.)

pièce qu'il intitule *Flaquezas ministeriales* (Faiblesses de ministre, 1838), essai médiocre pour nous faire pénétrer dans les coulisses du pouvoir, est assurément gâtée, comme le pire des romans judiciaires, par d'in vraisemblables et triviales péripéties. Quelque mince que soit, malgré la souplesse du dialogue, l'intérêt qui s'attache à son policier finaud, à sa comtesse de contrebande, à son marquis roquentin, on peut du moins applaudir, même en négligeant certaines plaisanteries au gros sel, usées pour avoir servi, sur l'insolence des portiers et l'instabilité gouvernementale, cette aimable théorie des émeutes officielles, des révolutions impromptu, subterfuge efficace des cabinets en détresse :

LE BARON : Votre Excellence est décidée — à contreminer?

LE MARQUIS : Justement. — Vous provoquez tout d'un coup — une insurrection...

LE BARON : De quelle catégorie?

LE MARQUIS : De gens à la solde du Prétendant : — Quatre coups de fusil dans la rue, — la générale, grand tintamarre, — charges, arrestations, mitraille; — on disperse la canaille; — une patrouille la poursuit; — nous prenons dans le traquenard, — en grande cérémonie, — quelque pauvre écervelé — soupçonné d'avoir crié; — après quoi, avec une proclamation, — un arrêté, une exécution capitale, — une croix à la garde nationale, — notre gloire monte aux nues ¹, »

I. T. II, p. 137 :

BARON.	Pues el enemigo mina Vuecelencia determina contraminar...
MARQ.	Eso mismo. Haceis que de pronto estalle Una faccion...
BARON.	De qué gente?
MARQ.	De adictos al Pretendiente. Cuatro tiros en la calle... Generala y mucha bulla, cargas, prisiones, metralla...; se dispersa la canalla; la persigue una patrulla; cogemos en el garlito con teatral aparato á algun pobre mentecato de los que dieron el grito... Con esto, y una proclama, y un bando, y una justicia, y una cruz á la milicia, sube al cielo nuestra fama.

Dès lors, on ne s'étonnera pas de voir Bretón incliner la même année, dans *El hombre pacífico*, vers la bourgeoisie stationnaire. L'auteur des *Jeunes-France*, avant lui, s'était fait, par dérision, l'avocat du garde national insoumis. « Le soldat citoyen lui paraît une invention assez pauvre ; c'est bien assez d'être l'un sans être l'autre. L'épicier enté sur le Tamerlan, ou, si vous aimez mieux, le Tamerlan enté sur l'épicier, n'a pas le don de le ravir ¹. » Tout autre est la signification de la pièce espagnole, entièrement affranchie, semble-t-il, de l'influence de Gautier aussi bien que de celle de Scribe, l'humoriste y professant à l'endroit des théoriciens du progrès le plus intransigeant dédain, soit qu'ils reproduisent, en les déguisant quelque peu, les ternes déclarations de nos doctrinaires, soit qu'ils s'acharnent à développer, en apôtres de la régénération, les doctrines exposées par Bentham, dont les ouvrages universellement répandus et spécialement populaires dans la Péninsule avaient fourni aux déclamateurs, en même temps que de solides arguments contre l'*Estatuto* et l'institution de la Chambre haute, les plus vaines et retentissantes apostrophes contre la *dignité de la couronne*, la *splendeur nobiliaire*, les *souvenirs chevaleresques* : « Oui, mes amis, oui, mes frères, sacrifiez tout plutôt que de donner accès à cette assemblée et à son *veto*. Ce monstre est le cheval de Troie. Il porte dans ses flancs la ruine et la mort ; il est terrible, insatiable ². » Avant tout préoccupé du bien-être, de l'expansion

1. Gautier, *Les Jeunes-France*, suivis des *Contes humoristiques. Le Garde national réfractaire*. Paris, 1900, p. 309.

2. *Essais de Jérémie Bentham sur la situation politique de l'Espagne, sur la Constitution et sur le nouveau Code espagnol*. Paris, 1823, p. 192. Sur l'influence du penseur anglais nous trouvons des détails intéressants dans l'introduction à la seconde partie du livre : « Bentham, dis-je, est devenu en quelque sorte le législateur de l'Espagne. Longtemps avant que l'on pût concevoir l'espérance de ces changements qui sont accomplis si heureusement aujourd'hui, son nom et ses œuvres étaient familiers à tout ce que l'Espagne renfermait d'instruit et de libéral... Sans compter les extraits de ses œuvres, insérés dans les recueils périodiques, trois ou quatre traductions de ses ouvrages furent publiées en espagnol. Nous avons sous les yeux un petit in-18 de 140 pages intitulé *Esprit de Bentham ou système de la science sociale par D. Toribio Nuñez*. Toutes les lignes de cette rapide analyse respirent la plus vive admiration, etc... » — Les allusions à Bentham sont très fréquentes chez les auteurs du temps. Il est question dans Borrow d'un alcalde galicien qui possède tous les écrits du sociologue anglais et qui les étudie jour et nuit. (*The Bible in Spain*, p. 184.)

sion commerciale, Bretón a reporté l'indulgence et la sympathie qu'il refusait aux politiciens vers la masse inerte et compressible, élastique au point d'amortir les chocs entre les factions rivales, pressée de jouir et jalouse de prospérer à l'abri des illusions et des ambitions, celle précisément qu'incarne Don Benigno, ce gros homme réfractaire aux obligations de la milice :

« Je paye mes contributions — quand plus de quatre s'en dispensent; — si je fais du commerce, régulièrement j'acquitte — les droits portés au tarif; — je respecte l'autorité, — sans me mettre à la solde d'autrui; — je vote selon ma conscience, — je n'étaie pas sur le papier — des principes humanitaires — pour les démentir ensuite; — je ne braille pas, je ne conspire pas, — mais je ne flatte pas les puissants ¹. »

Dès 1838, nous l'avons constaté, Bretón était revenu de sa ferveur libérale. Mais il est un point, le seul peut-être, sur lequel ses convictions n'ont jamais varié ni fléchi, c'est la question dynastique, l'attachement à la reine, d'autant plus chère aux lettrés et aux patriotes que l'Espagne de Ferdinand VII et d'Isabelle se souvenait, après trois siècles écoulés, d'avoir dû sa grandeur à une femme. C'est en 1837, au moment précis où Tristany, le *Chanoine*, saccageait l'Aragon, que Bretón fit représenter *Muérete y verás*, la pièce où s'affirme le plus hardiment cet inébranlable loyalisme. Quelques mois plus tard, Don Carlos marchait vers la capitale et paraissait à Arganda, en vue de Madrid. Certes, l'heure était bien choisie pour qui voulait rappeler aux mirliflores, piliers des académies de billard et bons à servir la liberté par des toasts

1. *El hombre pacífico*, t. II, p. 116 :

Pago mis contribuciones,
que no lo hacen más de seis;
si comercio, abono siempre
los derechos de arancel;
respeto á la autoridad;
de nadie recibo prest;
voto segun mi conciencia;
no consagro en el papel
sentimientos filantrópicos
que he de desmentir despues;
ni voceo, ni conspiro,
pero no adulo al poder.

à la fin des banquets¹, toute la sauvagerie des luttes intérieures :

« Si les neutres eux-mêmes — voient leurs biens et leur vie en péril, — l'indifférence devient un crime. — Guerre ! un fusil ! un fusil ! — Chanoine atroce ! le sang — déjà bouillonne, je le sens, dans ma poitrine; — oui, je tomberai les armes à la main — ou je me vengerai....². »

Des objurgations de ce genre étaient d'autant moins déplacées qu'à Madrid les bavards de la Puerta del Sol ne croyaient guère aux armements de Don Carlos, que dans les campagnes les alcades, pour se préserver des voies de fait, entretenaient des intelligences avec les chefs des deux partis. « Il est vraiment surprenant, déclare un Anglais, George Borrow, de voir quelle faible part le grand corps du peuple espagnol a prise à la dernière lutte³. » Travers ancien dans la Péninsule que celui de la *desconfianza*, du découragement apathique, du scepticisme contagieux personnifié, chez Larra⁴, en *Niporesas* (pour rien au monde), sobriquet de sinistre présage et que

1. T. I, p. 434.

2. T. I, p. 465 :

Si hasta los neutrales tienen
su hacienda y vida en un tris,
ya es crimen la indiferencia.
Guerra ! un fusil ! un fusil !
Canónigo atroz !, la sangre
siento ya en mi pecho hervir.
Yo moriré peleando
ó me vengaré de tí.

De nombreux témoignages nous prouvent que les populations restaient le plus souvent indifférentes aux querelles politiques. Voir Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 93 : « C'est une chose remarquable que l'indifférence de la masse des populations pour toutes ces insurrections. Les habitants se livrent tranquillement à leurs occupations, à leurs plaisirs, et en général elles ne servent qu'à distraire les désœuvrés et les oisifs et à faciliter les spéculations des gens d'affaires. On ne croirait pas que depuis que les nouvelles des provinces sont devenues plus alarmantes, la Bourse de Madrid a été beaucoup plus active : on a fait de grandes opérations et les fonds publics ont monté considérablement. » Ce témoignage, à dire le vrai, est postérieur à la guerre carliste, mais il s'accorde avec celui de Somoza qui vaut pour la période précédente (*Un alcalde en este año de 1838*). Voir l'édition Lomba y Pedraja.

3. Préface de *The Bible in Spain* : « It is truly surprising what little interest the great body of the Spanish nation took in the late struggle. »

4. Larra, *Obras*, p. 47 : « Esta es tal (*desconfianza*) que desde pequeño dieron en llamarme por apodo Niporesas; apodo que pasó á ser apellido... Todo el mal de mi *desconfianza* está en vivir yo más de lo pasado que en lo presente. » (*Carla de Andrés Niporesas al Bachiller.*)

Froilan, le plus démoralisant des prophètes de malheur, incarne à merveille dans la pièce de Bretón :

« Valeur inutile ! inutile patriotisme !... Le génie du mal poursuit — la malheureuse Espagne... L'hydre de la rébellion redresse — ses cent têtes. Le ciel — nous abandonne..... C'en est fait de la patrie¹. »

IV

Haine vigoureuse contre les carlistes, attachement sincère au régime constitutionnel, réprobation des moyens violents, amour de l'ordre et de l'activité paisible, tel fut, d'un bout à l'autre de sa carrière, le programme de Bretón, et de là vient qu'il a subi, tour à tour persécuté et récompensé, les diverses fortunes du parti modéré, applaudissant tout bas aux efforts dirigés contre Espartero, élevant la voix après le triomphe de Prim et de Narváez, acceptant, sur les instances du duc de Rivas, d'administrer la *Gazette* officielle, nommé par Escosura directeur de la Bibliothèque Nationale et démissionnaire en 1854, lors d'un nouveau pronunciamiento qui favorisait ses ennemis d'autrefois, les progressistes. Dans les poésies détachées qu'il réunit en 1851, dans une œuvre de longue haleine, la *Desvergüenza*, publiée en 1856, le satirique proteste encore, et mieux que jamais, de son dévouement à la cause libérale, de son mépris pour le despotisme et ses contrefaçons². Il est clair, néanmoins, qu'il en veut d'abord à la tyrannie militaire, forme récente de l'oppression. On en jugera par cette jolie caricature du milicien :

1. T. I, p. 437 :

Inútil valor ! inútil
patriotismo !.....
El genio del mal persigue
á la miserable España.
... La hidra
de la rebelion levanta
sus cien cabezas. El cielo
nos abandona..... No hay patria.

Mas ¿que vuelvan sarracenos
á mandar y digan *ménos*
tras que no pedimos *más*?

(*Jamás*, t. V, p. 164.)

« Grande barbiche, moustache énorme, — voix pour étourdir un hémisphère, — guerre à tous les ministères ¹. »

Il était difficile de mieux peindre le duc de la Victoire et ses amis. A l'occasion, le poète esquisse la psychologie du manifestant :

« Guerre au gouvernement ! anathème ! — tel est mon éternel système. — Des horions et encore des horions... — quand, dans son agonie extrême, — avec lui croulerait la patrie... — « Bravo ! » — Qui ne conspire est esclave, — être insurgé, voilà ma gloire — et l'émeute est mon élément ². »

L'octave suivante évoquait d'amers souvenirs pour tous ceux qui avaient souffert de la coalition des *Ayacuchos* ³ :

« Ils s'unissent donc, formant un rassemblement compact — en vue d'une alliance offensive et défensive, — un chacun, pour sa quotité, contribuant — avec ses commérages, son industrie, son impétuosité. — Tel qui dans sa vie n'a jamais rien fait ni su — y gagne le privilège d'être omniscient ; — tel autre, plus timide hier qu'un poupon, — se change, quand on fait chorus, en Achille ⁴. »

Sans pudeur, généraux, ministres, gouverneurs, alcaldes de village, tous abusent de la réclame tintamarresque :

« Mes faibles services... — mais je compte sur vous... — les palmes de la victoire... — L'union... un jour de gloire... — la faction... l'inique

1. T. V, p. 192 :

Gran pera, enorme mostacho,
voz que atruene el hemisferio,
guerra á todo ministerio....

2. T. V, p. 199 :

Guerra al gobierno ! anatema !...
Este es mi eterno sistema.
Tunda, y despues otra tunda,....
Mas que en su agonía extrema
Con él la patria se hunda. —
Bravo ! —
Quien no conspira es esclavo.
Yo de insurgente me alabo
Y el motin es mi elemento. —

3. Voir la note 3 de la page 194.

4. T. V, p. 376 :

Júntanse pues en apiñado grupo
Para ofensiva y defensiva alianza :
Cada cual contribuye con su cupo
O de chisme, ó de industria, ó de pujanza :
Tal, que nada en su vida hizo ni supo,
Allí de ser omniscio el don alcanza :
Tal, que era ayer más tímido que un rorro,
Es un Aquiles ya dentro del corro.

trame... — *Les pages de l'histoire...* — Et voilà comme on les fait les proclamations ¹. »

La verbosité malade s'empare du pays tout entier. L'avenir est à la faconde : musique enchanteresse qui berce les masses, endort les convictions. Et l'humoriste de s'insurger contre l'invasion des mots, contre l'épidémie de la digression, du remplissage, de la phraséologie :

« Qu'on appelle ici éloquent — l'homme qui jase comme une pie; — et l'histoire des Goths — à chaque session nous conte, — avec les affaires de France, — les coutumes du Russe, — les gloires de Numance, — c'est un abus ². »

Pénible vérité que la locution *charlar por los codos* (bavarder par les coudes) exprime énergiquement en espagnol : « Il a toujours été plus facile de causer que d'agir, moins difficile de faire de l'obstruction avec des paroles creuses que d'acquérir en travaillant, en étudiant, en écrivant, une réputation solide; voilà qui explique, observait en 1848 un rédacteur du *Semanario*, la préférence accordée aux discours ³. »

Prise au leurre des périodes harmonieusement cadencées,

1. T. V, p. 189 :

*Mi escaso merecimiento....
Pero con vosotros cuento.....
Las palmas de la victoria.....
La union..... un día de gloria.....
La faccion..... la inicua trama.....
Las páginas de la historia.....
Cate usted una proclama.*

2. T. V, p. 206 :

*Que aquí llamen elocuente
Al que charle por los codos
Y la historia de los godos
En cada sesion nos cuente,
Y las páginas de Francia,
Y las costumbres del ruso,
Y las glorias de Numancia,
Es un abuso.*

3. *Semanario*, 1848, p. 304. *La mania de charlar* : « La causa de este furor general de hablar nace de la experiencia de que en estos tiempos meter ruido y llamar la atencion es el mejor medio de medrar; y como la oratoria presenta el camino mas fácil de llegar al objeto apetecido, porque charlar ha sido siempre mucho mas fácil que hacer, y meter ruido con palabras huecas, mucho mas cómodo que adquirir nombradía trabajando, estudiando ó escribiendo, de ahí la preferencia que se da á los discursos. » Larra écrivait déjà : « ¡ Si habrá épocas de palabras como las hay de hombres y de hechos ! ¡ Si estaremos en la época de las palabras ! » (*Obras*, p. 452 : *Cuasi, pesadilla política.*)

l'Espagne écarte ou méconnaît les hommes de science et d'expérience. Le pouvoir tombe aux mains d'une caste de profiteurs :

« Combien de frelons voit-on — qui sans avoir butiné — se précipitent sur le miel !¹ »

Exposés au mépris de la nation, les gouvernants se maintiennent par la ruse, en faussant la machine électorale, tel ce Don Opando, le candidat type des *Scènes andalouses*², qui, non content de promettre chemins, canaux, décorations, comme ses concurrents, fait voter les absents, les morts, les enfants, les prisonniers, menaçant de l'exil tout protestataire influent, réservant pour le menu fretin les bourrades et la trique, monstrueuse parodie qui n'est pas sortie tout armée — la déposition des contemporains nous le prouve — du cerveau méridional d'Estébanez Calderón. « On peut dire — c'est l'opinion de Tanski après un séjour de deux ans (1843-1844)³ — qu'aujourd'hui, les députés et les juntas électorales forment une véritable oligarchie qui s'arroge le monopole des élections, et cela est si vrai que les Cortes qui ont été nommées d'après ce système électoral si large et si populaire étaient toujours presque exclusivement composées de classes privilégiées. Peu d'hommes exerçant des fonctions libres et indépendantes en faisaient partie. A peine y voyait-on quelques avocats et hommes de lettres. Les fonctionnaires salariés, le croirait-on, y entraient pour près de moitié et les nobles titrés et nommés à cause de leurs titres et de leur influence, y figuraient en très grand nombre... Faut-il donc s'étonner que la masse des électeurs soit dégoûtée des institutions constitutionnelles? La plus grande partie, ne connaissant pas même les candidats, s'abstient de voter; d'autres ne votent qu'au hasard et beaucoup se laissent aller aux impressions

1. *El duro y el millon*, t. IV, p. 350 :

¡Cuántos zánganos se ven
que sin haberla labrado
se abalanzan á la miel!

2. *Escenas andaluzas, Don Opando ó unas elecciones.*

3. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 80.

du moment. » Les accusations de ce genre étaient fort répandues. Aussi, Bretón les a-t-il reprises dans la *Desvergüenza* :

« Qu'un autre, à ma place, enregistre, enquête, examine — les additions et les retranchements sur les listes — et s'il est juste qu'il vote celui qui ne paie pas, — et si l'on escamote et si l'on manœuvre — et si, au lieu d'accorder aux morts les *suffrages*¹ — qu'implorerait leur âme angoissée, — on fait revenir, les arrachant à leurs affaires, — les défunts pour donner leurs suffrages aux vivants². »

La politique, d'autre part, enrichit les acquéreurs de biens nationaux, les agioteurs qui spéculent sur la hausse et la baisse, de même que l'art de provoquer et d'apaiser les révolutions conduit aux postes honorifiques, aux confortables sinécures. D'où les ravages de la *politicomanía*, folie qui, par contagion, s'empare de l'Espagne tout entière. « Écoutez, dit Mesonero³, la conversation des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, des grands et des petits; écoutez leurs réflexions, leurs discussions et leurs conclusions, et vous vous convaincrez que la politique est une science infuse qui se développe spontanément dans les esprits, sans préparation ni semence, que le goût dominant du siècle, en étendant cette faculté naturelle, fait de chaque citoyen un improvisateur de lois capable de lutter avec Solon l'Athénien lui-même. » Effectivement, il n'est guère d'espérance ou de désillusion qui, chez Bretón, n'ait pour point de départ ou pour aboutissement

1. Pour traduire le jeu de mots de Bretón, nous donnons au mot *suffrage* le sens précis qu'il a chez les théologiens.

2. T. V, p. 399 :

Otro, no yo, registre, inquiera, indague
Las faltas de las listas y las sobras,
Y si es justo que vote el que no pague,
Y si hay escamoteos y maniobras,
Y si, en vez de que á un muerto se sufrague
Con lo que su alma pide entre zozobras,
Vienen á dar, dejando sus asuntos,
Sufragios á los vivos los difuntos.

3. Mesonero, *Panorama matrilense*, p. 190 : « Escuche V. las conversaciones de hombres y mujeres, de viejos y niños, de grandes y pequeños; escuche V. sus reflexiones, sus discusiones y sus conclusiones y por resultado de ellas adquirirá el convencimiento de que la política es una ciencia que se da espontáneamente en nuestras cabezas, sin más preparativos ni sementeras y que el gusto dominante del siglo, desarrollando en nosotros aquella natural facultad, hace de cada uno un improvisador de leyes capaz de disputar con el mismo Solon ateniense. »

tissement la politique. La *mujer política*, l'Egérie des ministres ou des intransigeants, se retrouve et dans les *Españols pintados por ellos mismos* et dans une pièce de Somoza, la *Minuta de comedia*. Des hautes sphères, le mal descend jusqu'à la populace. Grassement rétribué, le métier de révolutionnaire à gages est de ceux qu'envient les *manolos*, parmi lesquels se recrute sans interruption l'armée du crime. Segovia, dans une page de l'*Éludant*, retraçait ainsi la vie de l'homme dangereux, à la façon des *aleluyas*, nous dirions des images d'Épinal :

- « Il s'échappe du bagne et part avec Riego.
- » Il fait du tapage à la Société Landaburiana ¹ et vole une montre.
- » Il assassine le curé de Tamajón ².
- » Il s'engage, tient la campagne et passe à Bessières ³.
- » Il chante la *pitita* ⁴ et rosse les libéraux.
- » Il entre aux volontaires royalistes, et devient mouchard.
- » Il porte une redingote et fume des cigares de prix.
- » On le chasse des volontaires royalistes, il continue d'être espion.
- » Les volontaires royalistes s'étant soulevés, il attaque leur caserne.
- » Il veut s'engager comme milicien, on le refuse.
- » Il porte la moustache et la barbiche.
- » Grande décollation de moines.
- » Il se prend de querelle avec un cabaretier et le tue en l'appelant carliste.
- » Il assiste aux débats des Cortes et pousse des cris dans les tribunes.
- » Il jette des pierres quand Martinez de la Rosa passe en voiture.
- » On l'admet finalement dans la garde nationale.
- » Soulèvement des gardes nationaux sur la place. Il se cache.
- » Il fréquente le café *Nuevo* ⁵.

1. Fondée en l'honneur du capitaine Landabur, massacré par les soldats de la garde royale qui étaient hostiles à la Constitution.

2. Tué dans sa prison par les exaltés. Il avait été enfermé sur une accusation de carlisme.

3. Il s'agit de la campagne de 1823. Bessières était un partisan allié des Français.

4. Voici un échantillon de ces couplets royalistes :

De los bigotes de Riego,
de la cabeza de Quiroga,
haremos cepillo,
para limpiar caballo
del cura Merino.
¡ Viva Fernando y la religion !
¡ Mueran los negros y la Constitucion !

Cité par Bourgoing (Adolphe), *L'Espagne. Souvenirs de 1823 et de 1833*, Paris, 1826, p. 117.

5. Fréquenté par les exaltés.

- » Il se rend à la Chambre pour applaudir un ministre.
- » On le nomme brigadier de l'octroi.
- » On le paie encore pour qu'il manifeste aux Cortes.
- » Il est expulsé de la garde nationale.
- » On lui présente une pétition qu'il signe.
- » Il va lire le *Nacional*¹ chez le barbier.
- » Avec ses pareils, il prend d'assaut l'imprimerie du *Jorobado*² et brûle quelques numéros.
- » On a beau le payer, il ne crie plus.
- » Il sort du café après de copieuses libations.
- » Il tombe ivre-mort et se brise le crâne contre une encoignure³.

Parmi ces allusions, quelques-unes, à soixante-dix ans d'intervalle, peuvent sembler obscures. Mais ce qui apparaît clairement, c'est l'inconscience et la brutalité des *majos*, primitivement associés au libéralisme tapageur et chantant le *trágala*, puis se jetant avec furie dans la réaction royaliste, armés bientôt par la minorité progressiste contre les *paste-*

1. Journal dévoué à Mendizábal.

2. Journal satirique qu'on rapproche parfois de *El Huracan*, *El Guirigay*. Segovia faisait partie de la rédaction.

3. *Coleccion de composiciones serias y festivas*, Madrid, 1839. (*La vida del hombre malo*):

Huye del presidio y se va con Riego.
 Alborota en la sociedad Landaburiana y roba un reloj.
 Asesina al cura de Tamajon.
 Sale voluntario á campaña y se pasa á Bessieres.
 Canta la *pitita* y apalea á los liberales.
 Entra voluntario realista y en la policía secreta.
 Gasta levita y fuma ricos havanas.
 Le echan de los voluntarios realistas y sigue de espía.
 Se sublevan los realistas y él va al cuartel contra ellos.
 Quiere alistarse de urbano y no le admiten.
 Gasta bigote y perilla.
 Gran degollina de frailes.
 Riñe con un tabernero y le mata, llamándole carlista.
 Va á gritar á las galerías de las Córtes.
 Apedrea el coche de Martínez de la Rosa.
 Se alista por fin de nacional.
 Se alborotan los nacionales en la Plaza y el se esconde.
 Concorre al café Nuevo.
 Va á las Cortes para aplaudir á un ministro.
 Le hacen cabo del resguardo.
 Le pagan todavía para que grite en las Córtes.
 Sale expulsado de la guardia nacional.
 Pone su firma en una representacion.
 Lee el *Nacional* en una barbería.
 Asalta con otros la imprenta del *Jorobado* y quema algunos números.
 Le dan mas dinero y ya no quiere gritar.
 Sale borracho del café.
 Se cae con la mona y se estampa los sesos contra una esquina.

leros, payés finalement pour tenir en échec les exaltés, en attendant qu'Espartero d'abord et Narváez ensuite les utilisent comme instruments de la dictature. Indifférents aux principes, ce sont bien, d'après un mot fameux, « les mêmes chiens avec d'autres colliers ». Il serait possible d'écrire toute une histoire des mœurs politiques en Espagne en négligeant systématiquement les doctrines, lesquelles n'intervenaient le plus souvent que pour masquer les intérêts ou servir d'étiquette aux passions.

V

C'est précisément ce que Bretón a tenté, du moins après la désillusion de 1840, dans la mesure où le comportaient les traditions du théâtre et la susceptibilité du public. De même que la prudence la plus élémentaire lui interdisait de viser directement Espartero, il y aurait eu de l'ingratitude, de la part de l'administrateur de l'Imprimerie Nationale et du directeur de la *Gaceta*, à critiquer, même implicitement, Narváez. Le poète s'est donc rabattu sur les travers généraux, dans une satire que les chefs de file pouvaient estimer inoffensive puisqu'elle atteint la nation tout entière. Certes il était loisible, sans insulter ni les vainqueurs ni les vaincus, de rire aux dépens de l'employé ou de l'émigré.

Aucun parti n'avait en Espagne le privilège du martyr ou l'apanage de l'exil. Si la restauration de Ferdinand VII, en 1814, et la réaction de 1823 frappèrent quelques députés libéraux, les péripéties de la guerre civile obligèrent plus d'une fois les carlistes à passer la frontière. Après que le coup d'État d'Espartero, en 1840, eut non seulement banni les modérés, mais chassé la reine, le retour de Narváez, trois ans plus tard, mit en fuite les *ayacuchos*. Qu'on ajoute à ces grands mouvements de l'opinion toutes les mesures spéciales prises, en différentes circonstances, contre les orateurs suspects, les généraux émancipés (tel Fernández de Córdova après l'insurrection de Séville), on constatera que la plupart des hommes utiles ou connus de la Péninsule ont fait tour à tour,

et plusieurs d'entre eux à la fin comme au début de leur carrière, l'expérience de l'ingratitude. Malgré tout le respect dont s'entourent généralement les convictions fortes, à mesure que la défiance et le désenchantement ruinaient, chez les patriotes instruits, la faculté de s'émouvoir et la propension au sacrifice, peu à peu l'émigration, en dépit des vers de Dante sur le « pain de l'étranger », perdit son auréole. On en vint à railler des souffrances acceptées de gaieté de cœur et que suivaient d'insolentes compensations, largement exploitées par tous les ambitieux qui rentraient de Gibraltar, des Canaries, de Londres ou de Paris pour déchaîner l'émeute, renverser les ministères, grever le budget, accaparer les emplois. « Quelle figure vais-je faire dans ma patrie, s'écriait *Figaro*, sans connaître d'autres mœurs que les siennes, sans parler d'autre langue que le castillan? Que sera-ce de moi, simple Espagnol, en Espagne? Qui me comprendra et qui comprendrai-je, qui m'élira et pourquoi faire? et si par hasard on me nomme, où prendrai-je, mon Dieu, mes citations? Ne me rira-t-on pas au nez quand je citerai nos usages dont on n'use pas et pour des maux espagnols des remèdes espagnols? Quelle couleur politique auront mes discours si je n'y fais entrer ni la France, ni l'Angleterre, ni les États-Unis, ni la Belgique? Pauvre de moi, qui n'ai jamais mangé le pain du malheur, mais celui de fine fleur de froment et qui ne l'ai jamais arrosé de larmes, mais de triviale crème des montagnes de Pas ou de tinto de Valdepeñas ou, tout au plus, de quelques coups de vin doux de Jerez ¹. »

Il fut bientôt nécessaire, parmi la cohue des Espagnols transplantés, d'établir des catégories, de séparer les honnêtes

1. Larra, *Obras*, p. 588 : « ¿Qué figura voy á hacer en mi patria, sin conocer más usos que los suyos, sin saber más lengua que la castellana? ¿Qué será de mí, español, en España? ¿Quién me entenderá, y á quién entenderé yo? ¿Quién me elegirá para nada? Y si por equivocación me eligen, ¿á quién, Dios mio, citaré? ¿No se reirán de mí cuando cite nuestros usos, que no se usan, y para nuestros males, remedios españoles? ¿Qué color político tendrán mis discursos, si es que llevo á discurrir, sin que éntre en ellos para nada la Francia ni la Inglaterra, los Estados Unidos y la Bélgica? Yo mezquino de mí, que ni he comido el pan de la desgracia, sino el escogido de flor, ni lo regué nunca con lágrimas, sino con la trivial manteca de las montañas de Pas, ó con el tinto de Valdepeñas ó cuando más con algún trago de jerezano mosto? » (*Ni por esas, verdadera contestación de Andrés á Figaro.*)

gens, qu'une mesure officielle avait proscrits, des aventuriers qui, la conscience inquiète, jugeaient prudent de se dérober aux représailles motivées de la foule; il fallut distinguer l'émigré *légitime* de l'émigré *bâtard*, l'émigré riche de l'émigré pauvre. Les plus misérables, comme ils recevaient à ce titre une modique pension du roi de France ou d'Angleterre (6 sous par jour et une ration de pain pour les soldats, 2 fr. à chaque officier, y compris les généraux) ¹, vivaient renfermés dans les dépôts ², sous le contrôle de la police, et représentaient, suivant la formule d'Ochoa ³, « la masse inerte d'intelligences languissantes, de corps indolents et de bourses vides qui constitue le grand fonds de toute émigration ». Confinés dans les villes de moindre importance, ils se groupaient mélancoliquement autour d'un billard, d'un jeu de cartes, exploités quelquefois, sous couleur de patriotisme, par des escrocs de profession assez habiles pour tondre sur un œuf. D'autres, cherchant à Bordeaux ou à Londres des ressources moins humiliantes que l'aumône, enseignaient le castillan, se faisaient traducteurs au compte des libraires d'Amérique. Mais pour les chefs — il importe d'autant mieux de le rappeler qu'on l'oublie trop souvent — le bannissement n'était qu'une accalmie après l'orage. On s'aperçoit, en lisant les mémoires du général Córdova, que les exilés de 1840 coulaient des jours heureux dans l'entourage de la reine Marie-Christine et de Narváez. Car le temps ne manquait ni pour les dîners fins aux *Frères provençaux*, ni pour les visites aux tailleurs fashionables, ni pour les reposantes flâneries du boulevard ⁴ après qu'on s'était solennellement initié aux rites de la franc-maçonnerie, afin d'organiser, suivant le système triangulaire imité des Portugais ⁵, la société secrète qui devait accomplir la révolution de 1843.

1. Rodríguez Solís, *Espronceda*, Madrid, 1883, p. 111.

2. Par exemple à Marseille ou à Orléans.

3. *Espanoles pintados (El emigrado)*, p. 312: « ... esa masa inerte de inteligencias lánguidas, de cuerpos indolentes y de bolsas vacías que constituye el gran fondo de toda emigración. »

4. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. III, p. 9.

5. Dans la *Sociedad militar* un conjuré ne connaît que son supérieur immédiat et les deux membres que lui-même initie.

Si Bretón, cédant à sa première tentation, avait émigré en 1840 et poussé de Búrgos jusqu'à Paris, nous savons qu'il y aurait trouvé deux mondes assez fermés qui, ne s'aimant guère, se voyaient peu. Juan de la Pezuela, son ami de jeunesse, l'aurait introduit dans le cercle des généraux. Son ancien protecteur et son rival au théâtre, Martínez de la Rosa, l'aurait présenté au comte de Toreno, à Zea Bermúdez, à Borrego. Mais nous doutons que ses idées en eussent été modifiées sensiblement. Car il n'aurait pas pris au sérieux, selon toute vraisemblance, des épreuves que tant d'agréables compensations adoucissaient. Il ne se serait pas attaché davantage à la reine, dont il est demeuré, envers et contre tous, le fidèle partisan. S'il avait fait, comme Eugenio de Ochoa, le tour de quelques *dépôts*, apparemment il en serait revenu avec une hostilité sourde contre les vices qu'engendre la fainéantise. Lui-même aurait vécu de sa plume; il aurait déclaré la guerre au goût français, puisqu'il en voulait aux proscrits de s'enticher maladroitement des travers parisiens, leur reprochant au surplus de perpétuer, quand ils rentraient, une agitation préjudiciable aux intérêts de la classe moyenne. Pourquoi n'aurait-on pas distingué, parmi ces chevaliers du malheur, ceux qui sous leur bannière masquaient des ambitions trop positives ou des pensées de rancune? Mais les bienséances de la comédie s'opposaient aux personnalités. D'autre part, les convictions du poète l'ont empêché de médire de la première émigration libérale. De telle sorte que c'est en 1846 seulement, dans *Mi dinero y yo*¹, qu'il nous présente Zavala, cette épave de la fraction avancée, exilé de carrière que nul bouleversement administratif n'a mis hors la loi, qui

1. *Mi dinero y yo*, t. III, p. 466 :

Protestando con mi marcha....

de la marcha del Gobierno.

— ¿Te persiguió?

— No, en verdad.

— ¿Te cogió en algun mal paso?

— No. — Pues ¿qué te hizo? Acaso cerró la universidad?

— No, mas su plan estratégico no se adaptaba à mi fe política...

se révolte cependant, avec une susceptibilité de prolétaire aigri, dès qu'un protecteur lui fait faire antichambre et qui s'indigne, payant les services en insultes, quand un ami discret lui offre obligeamment de renouveler sa garde-robe :

« Pour que tu ne dises pas que je suis — pauvre et fier, soit, aujourd'hui — je condescends à dîner avec toi¹. »

Quel dommage que cet auxiliaire infatigable des conspirateurs parisiens, ce héros des révolutions mexicaines ait vécu de longs mois, avant d'être enfermé pour dettes à Sainte-Pélagie, aux crochets d'une danseuse andalouse ! — Mais d'une tout autre envergure, dans *El duro y el millón*, est Don César, ancien alcade, député réélu six fois, grand-croix de tous les ordres d'Espagne et de l'étranger, au demeurant le plus frénétique des mégalomanes :

« Sans plier — je tiens tête à mes adversaires. — Ils me renversent ou je les terrasse... — C'est une lutte sans quartier... — Dans les journaux comme devant les tribunaux, — dans les clubs aussi bien qu'à la tribune, — à la *plaza de toros*, — au théâtre, au café, — à la taverne, en prison, — quand je ne bataille pas comme un héros, — je mine comme une taupe². »

Obstination surhumaine qui, résultant de l'idée fixe, le place en dehors et au-dessus de la prudence, du devoir, des tendresses banales de la famille :

« Oh ! tu ne connais pas, Prudencio, — les délices du pouvoir³. »

1. *Ib.* :

Porque no digas que soy
pobre y soberbio, bien; hoy
me allano á comer contigo.

2. T. IV, p. 343 :

Yo no doblo
la frente á mis enemigos :
ó sucumbo, ó los derroco.
...Guerra á muerte !

en la prensa, y en el foro,
y en el club, y en la tribuna,
y en la plaza de los toros,
y en teatros y en cafés,
tabernas y calabozos,
combatiendo como un héroe...
ó minando como un topo.

3. T. IV, p. 350 :

Oh ! tú no sabes, Prudencio,
las delicias del poder.

Il n'était certes pas sans intérêt, à la veille du pronunciamiento de 1854, d'opposer, comme le titre de sa pièce l'indique, les deux éléments irréconciliables de la nation, d'un côté l'armée des laborieux, entre les mains desquels un duro suffit pour échafauder la plus honorable des fortunes; de l'autre le gaspillage effréné, l'intrigue, l'aventure, toutes les extravagances de la « politicomanie » à son paroxysme. Ajoutons, dans la *Hermana de la Caridad*, un scélérat travesti en républicain et tué d'un coup de sabre (quand déjà sa place est retenue à bord et qu'il s'apprête à catéchiser les Amériques) par un amoureux, sur une plage déserte. Bretón, de propos délibéré, n'a voulu peindre que les proscrits disqualifiés, les déclassés de l'émigration. Il s'est fait un malin plaisir — de même que Cervantes avait commis son paladin avec les maritornes et les muletiers — d'humilier les dictateurs en herbe en les ravalant au niveau des fous et des escrocs.

VI

Si l'émigration n'est qu'une crise passagère, l'*empleomanía* semble un mal endémique. On s'en plaignait déjà au temps du *Lazarille*. L'abondance du numéraire, après la conquête de l'Amérique, avait détourné l'Espagne de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Or, le décorum des charges publiques répondait précisément au goût de l'ostentation, résultat d'une aisance momentanée. Le clergé, d'autre part, en ouvrant des écoles, en rendant les universités accessibles aux étudiants pauvres, encourageait le fonctionnarisme¹. Certaines provinces émigrèrent en masse à Madrid pour assiéger les bureaux. On sait quelle habileté, quelle persévérance les Galiciens, les Asturiens, les Biscayens déployèrent, depuis Philippe II, le roi paperassier, dans cette chasse aux honneurs. Encore à la fin du XVIII^e siècle et même sous la Restauration de 1814, il n'était guère de situation plus enviée que

1. Cf. *El Abenamar y el Estudiante*, 1^o de diciembre de 1838 hasta 10 de marzo de 1839. Excellent résumé de la question, p. 264.

celle de *covachuelista*. La carrière administrative, n'exigeant nulle préparation, s'accordait avec la routine et l'indolence, vices héréditaires au pays du fanatisme, du monachisme et du despotisme. C'est à douze ans, par une tolérance dont la coutume avait fait une règle, que l'élève des Piaristes allait s'asseoir auprès du fauteuil paternel en qualité de surnuméraire, qu'il se perfectionnait dans l'art apprécié de la calligraphie, s'exerçait à vérifier les comptes, à rédiger les actes sans jamais contrevenir aux minuties du formalisme officiel, pour débiter six ans plus tard comme secrétaire aux appointements de trois cents ducats ¹, se chauffer au brasero, parcourir la *Gazette*, fumer cigare sur cigare ², escomptant dans son oisiveté rétribuée les « profits de mains sales » ou pots-de-vin, les gratifications ou *quantas* ³, réparties en décembre et quand venait la fête d'un supérieur. Age heureux dont l'écho n'arrive qu'affaibli à travers les comédies de Bretón. Si le *covachuelista* de l'ancien régime reparait dans son théâtre, c'est accidentellement, sous les traits d'un barbon valétudinaire et satisfait, après trente ans de loyaux services, de mériter, avec la croix, le titre si souvent prodigué de « seigneurie » (*usía*) ⁴. Il est vrai qu'on rencontre dans la *Independencia* tel fragment de dialogue qui, pour être écrit en 1844, n'en suppose pas moins la tyrannie d'un préjugé séculaire. Un mauvais sujet, féru de gentilhommerie bien qu'il soit le fils d'une gouvernante, attend paisiblement la fortune indulgente aux paresseux :

« AGUSTÍN. — Tu aurais donc la prétention, ici-bas, d'être quelque chose ? »

» JESUALDO. — Employé, parbleu ! On m'a dit que tout le monde pouvait faire l'affaire.

» AGUSTÍN. — ... C'est une vérité qui, en Espagne, n'a plus besoin de démonstration ⁵. »

1. Cf. *Españoles pintados. El empleado*, par Gil de Zárate, p. 40.

2. Cf. Larra, *Obras (Carta de Andrés Niporesas al bachiller)*, p. 49.

3. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, t. I, p. 326.

4. *El intendente y el comediante*.

5. *La Independencia*, t. III, p. 371 : « ¿Para qué piensas tú servir en el mundo ? — Toma ! para empleado. A mí me han dicho que para eso cualquiera es bueno. — ... Esa es una verdad que en España ya no necesita demostración. »

Vers 1843, on évaluait l'armée des employés à 25,000 individus¹, y compris les fonctionnaires *ilimitados* (en non-activité avec un tiers de traitement), *cesantes* (gardant le titre de leur emploi sans solde), *retirados* (en retraite honorifique), *jubilados* (jouissant d'une pension de l'État). Des affirmations précises, de source espagnole, s'ajoutent pour le corroborer, à ce dénombrement d'un Français, entre autres le curieux mémoire intitulé *Empleomanía española ó medios esenciales é indispensables para contener sus abusos*, qui parut à Madrid en 1829². Dix-sept ans plus tard, Lafuente, voulant faire pièce aux phrénologues, dissertait, dans son *Teatro social*, sur la bosse de l'*empleatividad*, organe qui suppose « la flexibilité de la ceinture pour se courber, l'agilité des pieds pour courir, la légèreté du bras pour manier le chapeau, un œil pénétrant et scrutateur »³. Mesonero, plus sérieusement, nous rappelle que la situation de la capitale, isolée sur les hauts plateaux, convient mal aux entreprises du commerce et de l'industrie; que les matières premières sont rares en Castille, le prix de la main-d'œuvre élevé; que la petite propriété n'existe guère à Madrid, par suite de la valeur exagérée des immeubles⁴; que la cour, d'autre part, attire les forces vives du royaume, depuis que la révolution, en supprimant les privilèges, a rendu les emplois accessibles à tous⁵; en sorte que le provincial, à peine débarqué, utilise l'appui des journalistes, les relations du café que fréquentent les politiciens⁶, victime propitiatoire sur laquelle va se refermer bientôt l'abîme du

1. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 6 et p. 288.

2. Par M. de Oviedo. L'auteur attaque moins le fonctionnarisme lui-même que certains abus provenant du népotisme. Nous reproduisons ce qu'il dit de la magistrature : « Ha llegado al extremo de ser confiada á jóvenes que por haber obtenido el día anterior un título de licenciado en leyes, y ser pariente ó protegido de algun empleado de cierta categoria, van en derecho y sin pasar otra escala á sentarse en un tribunal superior, nada ménos que á disponer de la existencia de centenares de infelices ó de la pertenencia de bienes cuantiosos sin haber aprendido en las cátedras ó colegios otra cosa que á practicar vicios. » (P. 14.)

3. *Teatro social*, t. I, p. 195 : « Flexibilidad de cintura para doblarse, agilidad de piés para correr, ligereza de brazos para manejar el sombrero, ojo penetrante y avizor... »

4. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 179.

5. *Ib.*, t. I, p. 59.

6. *Ib.*, *Tipos y caracteres*, p. 28.

fonctionnarisme espagnol. « Dans tous les pays, nous dira-t-on, il y a des solliciteurs et des employés; — oui, répondrons-nous; mais ailleurs il faut au préalable des études, du mérite ou des services : ici, rien de tout cela n'est indispensable. Ailleurs, une fois la place obtenue, il suffit de remplir son devoir pour la conserver; ici, c'est juste assez pour qu'on vous en prive. Ailleurs, les années ont douze mois et chaque mois une échéance; ici, on ne compte à la fin de l'année que cinq ou six mensualités. Là-bas, il y a pour chacun une tranche plus ou moins bonne; ils sont quatre au moins, chez nous, pour un os à moitié rongé¹. » Avis aux dramaturges, ajoutait le *Curieux parlant*, eux qui se plaignent de ne plus trouver à notre époque de types originaux.

Instruit par sa propre expérience et devançant les conseils d'autrui, Bretón a représenté l'*empleomanía* sous un triple aspect. On pourrait donner comme légende à son triptyque : Avant ou le *pretendiente*, pendant ou l'*empleado*, après ou le *cesante*. — Le type du solliciteur, à dire le vrai, n'est pas moins français qu'espagnol. On se rappelle que Scribe amusa toute une génération avec les ruses de M. Lespérance, cet infatigable quémandeur dont la diplomatie n'aboutit qu'à faire signer la pétition d'un rival et qui s'écrie, dans l'orgueil d'un triomphe apparent, fier d'avoir bravé les concierges et forcé la consigne des antichambres, servi par la complicité du chien Azor et du limonadier Sorbet : « L'audace, je ne connais que l'audace, moi. Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout². » Avec plus de rancune et moins de gaîté, dans *Flaquezas ministeriales*, où le tapage tourne au scandale, où les récriminations vont jusqu'à l'insulte, où gronde la colère d'un peuple affamé, le poète a vilipendé les marchands

1. *Ib.*, p. 138 : « En todos los países hay — se nos dirá — pretendientes y empleados; — sí, responderemos; pero en aquellos, para serlo, han de preceder estudios, méritos ó servicios; y aquí de nada de esto se necesita. — Allí, una vez conseguido el empleo, basta cumplir con su obligación para conservarle, y aquí es lo suficiente para quedarse sin él. — Allí los años tienen 12 meses y los meses una mesada, y aquí hay al cabo del año 5 mesadas ó 6. — Allí hay una tajada más ó ménos grata para uno solo, y aquí hay por lo ménos cuatro para un hueso á medio roer. Ahora bien, señores dramáticos : ¿ no hallan VV en estos tipos aquella originalidad, aquella *vis comica* que tanto pregonan? »

2. *Le solliciteur*.

d'influence, les vendeurs d'emplois ¹. C'est une réalité, attestée malheureusement par trop de témoignages que l'*alboroque* ou pot-de-vin, dont le taux équivalait généralement, Tanski l'affirme en termes précis, aux appointements d'une année de la place convoitée ². En écoutant cette théorie de l'incapacité administrative professée par une demi-mondaine qui abuse elle-même des « faiblesses ministérielles », le public devait applaudir avec une satisfaction mêlée de rage :

« Pourvu qu'on ait des inférieurs — sur lesquels retombe — le poids des affaires, — qu'on retienne quelques bribes — de routine bureaucratique, — mettre des arrêtés en marge, — signer à la venvole, — révoquer un alcalde, — imprimer une proclamation — patriotique chaque mardi, — toucher le traitement qui court, se rendre — tard à son bureau, — exiger les honneurs des portiers et des employés, — commander sans rime ni raison, — et n'en faire qu'à sa tête, — ce n'est pas la mer à boire, — le premier venu en sait assez ³. »

Qui dit postulant dit mécontent : « Vite des réformes ! —

1. Le meilleur commentaire de la pièce de Bretón nous est fourni par Tanski. *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 292 : « Cette coutume a transformé les antichambres des ministres en véritables clubs politiques; on y vient par habitude, par désœuvrement autant que par nécessité. Les *pretendientes* sont de tout âge et de toute condition; à côté de la plus haute aristocratie on y voit la plus humble roture, confondues pêle-mêle. Les femmes s'y trouvent toujours en grand nombre et sont l'objet de l'attention particulière des huissiers.... La conversation entre tous ces solliciteurs est générale et souvent très piquante. La personne même du ministre chez qui l'on se trouve est livrée par préférence à tous les sarcasmes d'une foule impatiente et qui se venge d'avance du peu de succès de ses démarches. »

2. Tanski, *ib.*, p. 294. — De même Inglis (*Spain in 1839*, t. I, p. 311) dira « The system of bribery is universal from the minister to the lowest official.

3. T. II, p. 121 :

Que teniendo subalternos
en cuyos hombros descansa
el peso de los negocios,
y aprendiendo cuatro frases
de rutina expedientil;
poner decretos al margen,
firmar como en un barbecho,
quitar la vara á un alcalde,
imprimir una proclama
patriótica cada mártes,
cobrar el sueldo corriente,
ir á la oficina tarde,
exigir el tratamiento
á porteros y oficiales,
y mandar sin ton ni son,
y no obedecer á nadie,
no es cosa del otro mundo;
eso cualquiera lo sabe.

que d'employés ! » Autre chanson dès que notre homme a son couvert au banquet : « Prudence !... que la loi s'accomplisse — qu'on ne change rien ¹ ! » Il y aurait quelque invraisemblance, toutefois, à représenter le fonctionnaire espagnol comme un champion de l'ordre établi. Sa moustache arrogante, son uniforme flambant de milicien nous rappellent qu'il a combattu dans les rangs de l'opposition ; les badauds de la Puerta del Sol ont colporté ses propos incendiaires. Loin de se résigner à marquer le pas, à suivre modestement la filière, il collabore aux journaux satiriques, achète et vend de la rente en utilisant les pronostics officiels ². Comprenant que sa fortune est associée à celle du ministre qui l'a nommé et dont la chute le précipitera, il suit avec un tremblement de colère ou d'espoir les moindres oscillations de la bascule parlementaire : une interpellation l'abat, un vote de confiance lui rend l'orgueil et l'appétit ³. Sous la continuelle menace d'une expulsion, son esprit s'exaspère. Toujours sur le qui-vive, il s'arme contre un malheur qui ne saurait tarder, parle de représailles avant la défaite : du vote des Cortes il en appellera au vote du pays, car ces enfants gâtés du libéralisme et des pronunciamientos ne rêvent que plébiscites et coups

1. T. V, p. 201 :

« Vengan reformas !

Qué de empleados !... »

Así don Santos

Me hablaba el lunes;

Mas ya empleado

Junto á la cumbre,

« Prudencia ! grita;

La ley se cumple;

Todo va bueno;

Nada se muda. »

2. *Un enemigo oculto*, t. IV, p. 19 :

..... las reformas
de Hacienda probablemente
verán la luz en la próxima
semana, y es de esperar
una subida y no floja
en los treses.

3. P. 26 :

Pues ¿no ves que si se cambia
el personal del Gobierno
me expongo á quedar cesante?

d'État¹. D'où l'obligation, pour tout gouvernement qui veut durer, de servir, coûte que coûte, les intérêts d'une bureaucratie insatiable et turbulente.

Par contre, rien de plus éphémère que la joie d'exploiter les faveurs du parti régnant : « Quel est donc l'homme, demande Segovia, qui ne possède chez nous son *ex* honorifique ? » Chaque bouleversement de la politique générale contribuait à grossir le bataillon des *cesantes*. On laissait au fonctionnaire congédié les deux tiers, la moitié ou le tiers de sa solde primitive, avec son titre, n'eût-il exercé que quelques mois. Dans le budget de 1844, les employés en non-activité figuraient pour une somme de 32 millions de réaux³. Pour chaque emploi civil, d'après une statistique de 1850, on comptait quatre ou cinq postulants brevetés, pour chaque régiment quinze maréchaux de camp ou généraux⁴. Une prétention commune les rapprochait, celle de conserver leur prestige intact, de se maintenir, par un étalage de luxe ou d'oisiveté, au rang que les prérogatives illusoires du *tratamiento* leur assuraient dans la hiérarchie sociale. Mais combien de variétés parmi ces martyrs de l'orgueil, réduits, tant ils craignaient de déchoir, de déroger par le commerce ou l'industrie, à vivre d'expédients misérables ? Tandis que Gil y Zárate, dans un article des *Españoles pintados*⁵, oppose la nonchalance résignée de celui-ci aux colères impétueuses de tel autre, la sordide économie de l'un au gaspillage effréné du débiteur insolvable, Bretón médiocrement touché par les aventures des grands personnages descendus de l'empyrée avec la rapidité de l'*homme ballon* dont parle *Fígaro*, mais plus indulgent à l'égard des humbles, de ceux qui tremblent sous la férule d'un chef incompétent, qu'on renvoie pour un soupçon, représente avec une insistance où perce l'attendrissement les victimes, les parias des bureaux. Tantôt c'est le gratte-papier métho-

1. *El enemigo oculto*, t. IV, p. 31.

2. *El Estudiante (Coleccion de composiciones serias y festivas)*, p. 59 : « ¿Cual será pues el individuo en España que no se honre con un *ex* ? »

3. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 288.

4. G. d'Alaux, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1850, p. 188.

5. *Españoles pintados : El empleado*.

dique et ponctuel, sacrifié par faiblesse aux prétentions discutables, mais redoutables, d'un journaliste ¹; tantôt le vieux sous-officier auquel on retire, sur une accusation mal fondée de carlisme, l'emploi civil qu'il avait péniblement conquis après trente ans d'assiduité reconnue ². Le poète n'a garde d'oublier — d'ailleurs il en pouvait discourir avec une entière compétence — l'espèce originale et répandue pourtant du *cesante literato*, obligé de traduire hâtivement des vaudevilles, de charpenter des mélodrames, soit qu'une imprudence l'ait exposé aux foudres du pouvoir, soit que les récriminations d'une famille en détresse le condamnent, dans l'attente des mensualités arriérées, à faire flèche de tout bois :

« Pour déjeuner, on nous donne des *proclamations*, — au dîner, des *pronunciamientos*; — et contre les intempéries, — des *circulaires* et des *programmes* ³. »

C'est à cette situation tant ridiculisée, ne l'oublions pas, que Bretón a dû peut-être sa fécondité, composant jusqu'à cinquante-trois actes en trois années de *cesantía*, tandis que des scrupules aussi regrettables que respectables l'ont bien souvent contraint, aux heures de prospérité administrative, à étouffer sous les dossiers les inspirations de la muse.

Tiédeur de la bourgeoisie qui attend avec indifférence et nonchalance l'issue d'une guerre dont elle ne prévoit pas clairement les résultats; insatiable avidité des progressistes revenus de Paris et de Londres avec un porte-manteau bourré de lieux communs; proclamations vides des généraux cherchant et réussissant à abuser les foules; élections faussées dès l'origine, avec la complicité des votants; opposition sourde, inaction turbulente, revendications des fonctionnaires congédiés, fléau des ministres, plaie du trésor; et du haut en bas de l'échelle, cette redoutable *politicomanía* si

1. *El abogado de pobres*, t. IV, p. 536.

2. *El poeta y la beneficiada*, t. II, p. 80.

3. *Medidas extraordinarias*, t. II, p. 47 :

¡ Hoy almorzamos *proclamas*,
cenamos *pronunciamientos*,
y nos cubren de los vientos
circulares y programas !

étrangère, si contraire même au vrai patriotisme, quels traits significatifs manquent, chez Bretón, à ce crayon volontairement et prudemment estompé de l'anarchie politique et parlementaire? Le jugement du poète, ne l'oublions pas, représente l'opinion d'un parti. Mais son pessimisme est clairvoyant. Pour lui en vouloir aujourd'hui, au nom du libéralisme ressuscité, ne faudrait-il pas oublier qu'un bon diagnostic paraît la condition déterminante de la guérison?

CHAPITRE VI

L'Armée.

- I. CAUSES DE SOUFFRANCE : Le régime des purifications.
- II. MILITAIRES DE L'ANCIEN RÉGIME.
- III. LES GUERRES CARLISTES : Cruauté des partisans. — Batailles pour rire.
- IV. LE SOLDAT : Inertie de la chair à canon.
- V. LE SERGENT : Humiliés ou révoltés.
- VI. L'OFFICIER : Prestige de l'épaulette; vices du haut commandement; petites misères, la *militara*.
- VII. AVENTURIERS ET DÉCLASSÉS : Les demi-soldes. — Fanfarons et spadassins. — La passion du jeu. — Vols des fournisseurs.
- VIII. LA MILICE ET LES RÉVOLUTIONS.
- IX. L'ESPRIT MILITAIRE.

I

Comment retracer de l'Espagne un tableau complet sans dire un mot des pronunciamientos, de la composition de l'armée, du malaise qui l'a fait sortir du devoir et de la légalité pour la compromettre, à l'instigation de chefs égoïstes, affranchis de tout scrupule et de tout principe, dans les aventures d'une politique hasardeuse, tour à tour servile et révolutionnaire? Le résultat principal de la guerre de l'Indépendance avait été de ruiner l'esprit militaire par l'indiscipline et d'augmenter, sans utilité pour l'instruction des recrues, le nombre des officiers en activité de service et retraités. Comme tout chef de bande avait pris de lui-même le titre de capitaine, de colonel ou de général, suivant l'importance de la guerrilla qu'il commandait¹, Ferdinand VII, en rentrant dans ses États, s'était vu dans l'obligation de contresigner la liste des pensions, de ratifier l'usurpation des grades. D'où son antipathie à l'égard des troupes qu'il savait mal nourries, mal habillées, mal payées, travaillées par un

1. Faure, *Souvenirs du Midi*, 1831, p. 237.

sourd mécontentement. Il s'efforça néanmoins, sur les conseils de son entourage, de transformer en instruments d'oppression les régiments désorganisés. Certains soldats de fortune, qu'un député libéral avait imprudemment qualifiés de « mercenaires privilégiés », d'« assassins salariés », se jetèrent par rancune dans la réaction autoritaire ¹. On intimida les autres en les soumettant à l'enquête de *purification*. Cette mesure, qui visait à l'origine les *afrancesados*, fut étendue, après l'intervention étrangère de 1823, à quiconque avait continué de servir et d'obéir sous le régime constitutionnel ² : « On déployait, écrit Llauder, une ambition sans limites pour conserver les galons et les épaulettes au détriment de ceux qui les avaient gagnés sur les champs de bataille. Ce n'était, de tous côtés, qu'une confusion de prétentions, d'intrigues, de calomnies, de menaces, de recommandations ³. » — Paralysé par la censure, Bretón ne pouvait guère toucher aux vices de l'organisation militaire avant 1834, bien qu'il en eût supporté lui-même, durant près de dix ans, le déplorable

1. Blaquière (Edward), *Examen historique de la révolution espagnole*, traduit de l'anglais, Paris, 1823, p. 43.

2. « Cette invention appartient aux Cortes. Un décret du 27 septembre 1812 prononçait des peines très sévères contre les employés qui avaient pris parti pour les Français ou même qui étaient restés cachés dans les provinces occupées par les troupes du roi Joseph. Le régime ne fut appliqué dans toute sa rigueur qu'après la réaction de 1814 et surtout celle de 1823. On exigea des militaires que pour être purifiés ils déposassent une confession écrite signée de leur main, où seraient racontés tous les actes de leur vie depuis le commencement de l'année 1820. » (Lavallée, *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Espagne*, t. II, p. 292.)

3. Manuel Llauder, marqués del Valle de Rivas, *Memorias documentadas*, Madrid, 1844, p. 8 et suiv. : « ...Desplegada una ambicion sin límites dirigida á conservar los galones y las charreteras con perjuicio de los que lo habian ganado en el campo; todo presentaba una confusion de pretensiones, intrigas, calumnias, amenazas, recomendaciones. » Llauder analyse les causes de la décadence : « Los jefes y oficiales que habian servido con honor en la guerra de la Independencia se hallaban indefinidos en su mayor parte y sujetos á los misteriosos juicios de purificacion. Todos los cuerpos se hallaban disueltos y sustituidos por las bandas irregulares que se nombraban regimientos, separados los jefes y oficiales que habian aprendido su deber, ocupado su lugar con muy pocas excepciones, por hombres sin instruccion y sin mas antecedentes que alguna bárbara proeza; cambiadas las prácticas del orden y la disciplina por el merodeo y el somaten. » (Même passage.) — De même Faure, *Souvenirs du Midi*, p. 237 : « Devenir général est le beau idéal de la nation espagnole, quoique rien ne soit plus répandu que ce titre. A Madrid, il y a des généraux dans toutes les rues et presque dans toutes les maisons. Il n'y a aucune exagération à dire qu'on trouve maintenant en Espagne assez d'officiers de toute classe pour commander bien ou mal toutes les armées de l'Europe. »

contre-coup. Il se serait reproché d'autre part, à l'époque du soulèvement carliste, de nuire au prestige des cristinos, défenseurs de la monarchie tempérée par la charte. Eût-il suspecté la bonne foi du corps des officiers qui venait de se convertir, avec une versatilité surprenante et par un revirement qui devait être suivi de beaucoup d'autres, aux principes du libéralisme exalté, que son patriotisme se fût gardé soigneusement d'en rien laisser paraître. Si l'on tient compte des atténuations imposées par la prudence au moment du triomphe d'Espartero, des réticences obligatoires après toutes les faveurs dont l'avaient comblé les amis de Narváez, on comprendra qu'il ait supporté sans mot dire la tyrannie des généraux. Mais il est facile de s'apercevoir qu'il a veillé autour du feu de bivouac, qu'il a retenu l'argot de la caserne et les plaisanteries du corps de garde, fréquenté aux plus beaux jours du Parnasillo des littérateurs échappés de l'armée, comme Espronceda et Patricio de la Escosura, des soldats évadés de la littérature, comme Ros de Olano et Juan de la Pezuela. Car nous reconnaitrons parmi les rôles épisodiques de ses comédies les types inoubliables du milicien, de l'officier en demi-solde, du sergent conspirateur, dont l'influence devait peser lourdement et lamentablement sur les destinées de l'Espagne contemporaine.

II

On remarquera tout d'abord qu'il n'a parlé qu'accidentellement de la guerre d'Indépendance. Il n'est pas invraisemblable d'admettre que, respectant l'œuvre de Castaños et de Palafox, il ait voulu placer hors de toute atteinte les héros de la reconquête, modèles et compagnons de sa jeunesse, bien qu'ils eussent conservé sous le drapeau carliste ou constitutionnel quelque chose de leur violence primitive, témoin cet *Empecinado* mort pour la cause libérale, dont la cruauté s'était exercée au milieu des discordes civiles et que le souvenir de tant de services rendus à « Ferdinand le désiré » ne put sauver d'une condamnation infamante. Systémati-

quement, Bretón a fermé les yeux sur les vices des partisans. Il s'est appliqué néanmoins, entraîné par une sympathie instinctive, à tracer du soldat de l'ancien régime un portrait irrévérencieux aussi bien qu'attendri. Cette fois, dans *Cuentas atrasadas* ¹, il ne s'agit ni d'un rustre tiré de l'obscurité par quelque prouesse barbare, ni de ces officiers en bas âge caricaturés par Larra ², auxquels un adversaire méprisant, si l'on en croit le *Victor Hugo raconté* ³, accordait un collègue en guise de cachot, et dont la brillante et odieuse carrière est tout au long retracée dans un pamphlet de Miñano, — l'épaulette à neuf ans, avec la moustache le grade de commandant, celui de colonel pour un déplacement en Andalousie ⁴, — mais bien d'un cadet de noblesse, apprécié comme danseur de menuet, d'assez bonne maison, puisqu'il a obtenu au temps de Godoy la croix de Calatrava, consciencieux pourtant et laborieux, nourri de la tactique du grand Frédéric, esclave de la discipline, champion du règlement, promu après quarante années de pénibles services au rang de colonel retraité ⁵, plus fier des cicatrices dont sa poitrine est labourée et qui datent de Napoléon, que de sa plaque de Saint-Hermenegilde, exemple instructif de l'avancement

1. Compte à régler.

2. Larra, *Obras*, p. 48 : « Antofito está de enhorabuena : le concedieron la gracia de capitán con sueldo y todo, por los méritos de su padre, que hace ya lo menos cuatro años que está sirviendo á S. M. con cuarenta mil reales : con estos méritos le han hecho esta gracia al niño. Me alegrara que le vieras tan mono como está con sus dos charreteritas y su espadita, que parece un juguete ¿Qué quieres? ¡ En esa edad ! Ocho años, etc..... » (*Carta de Andrés Niporesas al Bachiller.*)

3. *Victor Hugo raconté. Le séminaire des nobles.*

4. *Escritores españoles contemporáneos*, Baudry, t. II, p. 461 : « Porque ha de saber Vm. que todavía no había cumplido nueve años cuando me veía ya con dos charreteras en los hombros..... Vi pasar por cima de mí muchísimos capitanes mas modernos que yo bajo pretexto de que habían perdido algun miembro de su cuerpo en la guerra de Gibraltar. Entre tanto ya me iba apuntando el bigote, y sino es por un almuerzo que se dió en la casa del Labrador, acaso no hubiera salido á gefe hasta estar harto de cumplir diez y seis años. Por fin me hicieron teniente coronel agregado, y tuve que ponerme en marcha para el puerto de Santa María, separándome de mi pobre madre, y sin mas recomendacion que unas cartas del ministro de la guerra para el capitan general de Andalucía... » (*Extrait de la Carta cuarta del pobrecito holgazan.*)

5. *Cuentas atrasadas*, act. I, sc. VI, et act. II, sc. VI :

En cuarenta años, diez meses
y quince días que llevo
de carrera militar.....

régulier, de la servitude acceptée, antithèse édifiante, encore qu'un peu ridicule, des ascensions vertigineuses par lesquelles s'imposaient au suffrage des masses éblouies les aventuriers de la jeune école, environnés de la triple auréole du prestige militaire, de la gloire poétique, de la renommée bruyante conquise à la tribune.

III

Par contre, il serait possible d'écrire, en s'inspirant de Bretón, une histoire anecdotique de la guerre civile. Dans la Rioja, son pays d'origine, l'auteur des virulentes satires de la *Abeja* pouvait recueillir les échos des avant-postes; on sait que Logroño, Calahorra et toutes les villes situées à proximité de Quel servaient de base aux généraux cristinos pour les opérations dirigées contre les factieux. « Nos troupes, dit Córdova, y étaient reçues avec l'affection et l'enthousiasme qu'inspiraient la communauté de principes et le dévouement à une même cause. La plupart des officiers se dispensaient de prendre des billets de logement. Ils préféraient s'établir, d'après leur convenance personnelle, dans les maisons où ils retrouvaient d'anciennes connaissances et des amis. Les dispositions des habitants étaient si favorables qu'ils en vinrent, au bout de deux ou trois années de guerre, à nous recevoir comme des membres de leur propre famille ¹. »

On se rappelle que cette guerre avait deux théâtres principaux, les provinces basques d'une part, et de l'autre les montagnes qui séparent l'Aragon de la Catalogne. C'est vraisemblablement parce qu'il se trouvait à portée du Maestrazgo toutes les fois qu'il reparaisait au village natal, que Bretón s'est chargé d'évoquer en 1837, dans *Muérete y verás*, la

1. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 355 et suiv. : « En estas ciudades y pueblos de la Rioja Castellana eran recibidas nuestras tropas con el cariño y entusiasmo que inspiraban la unidad de principios y la defensa de una misma causa. La mayor parte de los oficiales no tomaban boletas de alojamiento. Todos se establecían á discreción en las casas preferidas de sus particulares y anteriores conocimientos; y la excelente condicion de sus habitantes era tal, que á los dos ó tres años de guerra llegaron á recibirnos como á individuos de sus propias familias... »

figure du chanoine Tristany, le type de ces routiers impitoyables dont la cruauté, systématiquement encouragée par le haut commandement, servait les plans des factieux¹. Si les émissaires de Don Carlos faisaient massacrer tous les gardes nationaux tombés entre leurs mains et charger par la cavalerie les sergents prisonniers, c'était moins pour venger les injures personnelles de Cabrera que pour amener les contrées voisines au soulèvement général par la terreur ou l'exaspération des rancunes. Or la région de Saragosse était particulièrement surexcitée. Avec l'assentiment des autorités civiles quelques forcenés, à la solde des clubs, incendiaient les couvents, persécutaient les moines. On avait créé une junte des représailles. On notifiait aux alcades des ordres de ce genre : « Aussitôt qu'ils auraient connaissance de l'assassinat d'un *cristino* dans l'étendue de leur commune, de faire à l'instant fusiller sans pitié le plus proche parent de l'assassin et à défaut de parent un suspect de carlisme². » Le bruit de ces atrocités arrivait grossi à Madrid. Bretón a su les rappeler adroitement par quelques allusions du dialogue. Et si l'idée de la mort domine toute la pièce, expliquant la brutale désillusion des uns, l'inconsciente perfidie des autres, c'est qu'effectivement sur les rives de l'Èbre et du Jalón on sentait le danger tout près, surtout lorsqu'on battait le pays — c'est le cas de Pablo et de Matías — avec la colonne volante des miliciens, d'autant plus odieux à la faction qu'ils s'armaient spontanément pour la défense de l'ordre.

Un historien, cependant, aurait vite fait d'énumérer les rencontres sérieuses. D'ordinaire, afin d'éviter les risques, on engageait la bataille le soir : c'était le système adopté par

1. *Muerele y verás*, t. I, p. 465 :

Me han subastado el aceite,
me han secuestrado el redil,
me han destruido el molino.

Confirmé par les témoignages carlistes. Cf. Barrès du Molard, *Mémoires sur la guerre de la Navarre et des provinces basques*, Paris, 1842, p. 208. Leurs chefs, parmi lesquels se faisait remarquer plus particulièrement le chanoine Tristany, étaient les premiers à donner l'exemple du pillage et de toutes sortes d'excès : on les voyait frapper de fortes contributions sur leurs concitoyens (moins pour subvenir aux frais de la guerre et aux besoins des troupes que pour satisfaire leur avarice et leurs passions).

2. Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 266 et suiv.

Zumalacárreguy. Ou bien les cristinos, avec une défiance que légitimait dans la plupart des cas l'inertie des troupes, se retranchaient, comme Fabius le Temporiseur, sur les sierras inaccessibles. Et sans jamais s'écarter de la ligne des hauteurs, cachés par les brouillards, moins soucieux d'arriver à portée du canon que de suivre avec une bonne longue vue les mouvements de l'adversaire, ils organisaient, quand on les sommait de remporter quelque victoire éclatante pour frapper l'opinion, un simulacre de combat. C'est alors, si l'on en croit de malicieux commentaires ¹, que les tirailleurs des deux camps, fraternisant aux avant-postes, échangeaient, comme de vrais camarades qu'ils étaient la veille et qu'ils entendaient rester, du tabac et des jeux de cartes. Toujours est-il qu'on se moquait, parfois avec raison, de ces bulletins retentissants dont la pompeuse invraisemblance n'abusait ni les Navarrais ni les Madrilènes. « Les ennemis, écrivait plaisamment Larra, ont perdu tant de centaines d'hommes; il n'y a eu de notre côté qu'un homme contusionné, plus un sergent tombé en faiblesse². » En ironiste narquois, Bretón s'est fait le porte-parole des mécontents :

« Beaucoup de plans, de précautions, — de vantardises, d'évolutions, — de fossés, de campements, — de courbes, de parallèles..... — et que nous dit en substance — le général de division? — Que

1. Un Français, Magnien, se fait l'écho de ces critiques : « Ces Espagnols que Tite-Live appelait « les plus belliqueux des barbares », sont devenus une armée de matamores, se provoquant de la voix sans se soucier d'en venir aux coups, et pourvus à un tel degré de la faculté locomotrice, pour se poursuivre et surtout s'éviter, que leur cœur semble passé dans leurs jarrets. Force stratégie, marches et contre-marches, sans une rencontre en face, sans une affaire décisive, un coup d'ensemble et de vigueur. » (*Excursions en Espagne ou chroniques provinciales de la péninsule*, Paris, 1836, préface.) — Cf. également G. d'Alaux, *Le Pamphlet et les mœurs politiques en Espagne* (*Revue des Deux Mondes*, 1847, 15 juillet, p. 301) : « Un jour que j'étais descendu à terre, je vis un soldat de la reine se diriger vers un ruisseau au bord duquel plusieurs carlistes jouaient au monte. Comme ceux-ci faisaient mine d'accueillir l'importun à coups d'escopette : « *Faizosillos*, s'écria le Cristino dans la nonchalance mignarde de son » patois andalou, *dehaine lavar la camiza, que hoy hé sabaho* (Mes petits factieux, » laissez-moi laver ma chemise, car c'est samedi). » — « *Lava, bribon !* (Lave, » coquin), » répondit une basse taille factieuse, et le nouveau venu procéda paisiblement à sa toilette pendant que la société reprenait le monte interrompu. »

2. Larra, *Obras*, p. 269 (*Don Cándido Buenafé*) : « Cree como en una salvación en los partes de los encuentros y escaramuzas que en los papeles públicos suelen venir consignados y se extasia de placer cuando se encuentra con aquello de que : « De los enemigos murieron tantos centenares de hombres, y nosotros » no hemos tenido más que un contuso y algun sargento desmayado. »

nous avons fait quatre lieues; — que le factieux a pris ses jambes à son cou — laissant en notre pouvoir — un sac et deux juments; — qu'on en aurait tué beaucoup — de la bande parjure — si la nuit n'avait été obscure, — si les cartouches n'avaient manqué...; — que faute de renforts — on abandonne le champ de bataille, — qu'on va attendre les victuailles — à Villafranca del Bierzo; — qu'il faut envoyer franco — dix croix de San Fernando; — et pour conclure il demande — au ministre, au Parlement — que, sans exiger de reçu, — les maragatos¹ lui apportent — six mille paires de chaussures, — plus un million en espèces². »

Devons-nous prendre au sérieux cette facétie d'autant plus suspecte qu'elle courait les rues et que tous les humoristes l'ont colportée? Bretón, à dire le vrai, n'en accepte pas entièrement la responsabilité. C'est Don Froilan qui parle, un esprit chagrin, véritable prophète de malheur, par suite antipathique. Il se trouve pourtant que les jérémiades du mauvais patriote confirment l'opinion motivée d'un Français, Roziers, dont le jugement sur l'affaire importante de Mendigorria mérite qu'on le discute, puisqu'il n'épargne ni les cristinos, ses ennemis, ni les carlistes, ses amis, lesquels

1. Voir la note 1 de la page 302.

2. *Muérete y verás*, t. I, p. 443 :

Muchos planes y cautelas,
y alardes y movimientos,
y zanjas y campamentos,
y curvas y paralelas.

Y ¿qué nos dice en sustancia
el jefe de division?
Que anduvimos cuatro leguas;
que el faccioso echó á correr
dejando en nuestro poder
una mochila y dos yeguas;
que allí hubieran muerto muchos
de la gavilla perjura
á no ser la noche oscura
y á no faltar los cartuchos;

que por falta de refuerzo
deja el campo de batalla
y va á esperar la vitualla
á Villafranca del Bierzo;
que envien francas de portes
diez cruces de San Fernando;
y concluye suplicando
al Ministro y á las Cortes
que sin exigir recibo
le traigan los maragatos
seis mil pares de zapatos,
y un millon en efectivo.

s'attribuaient faussement les honneurs de la journée : « S'ils avaient fui devant Córdova, c'était pour l'attirer dans les montagnes; et ensuite ce général avait des forces plus considérables que les leurs. Ils portèrent le chiffre des morts christinos à 600 et celui des blessés au double; ils accusèrent de leur côté 80 et quelques morts, à peu près autant de blessés. Córdova écrivit à Madrid qu'il avait complètement battu et anéanti la faction. C'est à la suite de son bulletin qu'il fut nommé vice-roi dans la Navarre et généralissime des troupes du Nord. Comment démêler la vérité quand on lit les bulletins des uns et des autres ? » Il est trop évident que chaque armée, voulant ruiner d'avance les accusations des politiciens, répandait les nouvelles exagérées ou manifestement inexactes. La ruse paraissait de bonne guerre, et le vainqueur de Mendigorria, surtout préoccupé d'agir sur le moral des troupes, en usait adroitement. D'ailleurs, la tactique qu'il avait adoptée exigeait du temps et de la patience. Pour bloquer les carlistes, il fallait, nous rapporte son frère, surveiller une ligne de quatre-vingt-treize lieues, se déplacer continuellement sur cette ligne, afin d'empêcher l'ennemi de la franchir et d'opérer sa concentration. Force était d'abandonner le terrain conquis (le fantassin ne prenant avec lui que quatre jours de vivres) pour se ravitailler. Les convois d'approvisionnement, d'autre part, immobilisaient une partie des effectifs. Enfin, le transport des blessés occupait le vingtième des forces disponibles². Telle est sans doute l'explication de ces marches interminables, de ces retards dont s'indignaient les bavards de la Puerta del Sol. Assurément, le poète n'avait aucune raison plausible, après le succès, de contester la valeur stratégique de Córdova, mais il a bien marqué les deux aspects de la guerre : sauvagerie et cruauté des bandes qui opéraient isolément; timidité, surcroît de précautions de la part des généraux, condamnés, pour satisfaire ou calmer les théori-

1. *Deux mois au quartier royal de Don Carlos*, Bordeaux, 1836, p. xii.

2. Córdova, *Mis memorias intimas*, t. I, pp. 261 et 340, t. II, p. 128. Il fait d'ailleurs observer que l'ennemi échappait aux inconvénients du blocus en se ravitaillant, du côté de la frontière française, grâce à une contrebande savamment organisée.

ciens du parlement, à travestir en batailles rangées les escarmouches d'avant-garde.

IV

Si nous voulons rencontrer quelques silhouettes militaires, il convient de suivre le poète au cœur même de la Navarre, non loin de cette ville de Pampelune qui fut le rempart de la constitution et le paradis de l'officier cristino. Parmi les figures martiales de la galerie bretonienne, la plus effacée, non la moins attachante, est celle du soldat manquant de vivres, recevant la solde à de rares intervalles, qu'on menait rudement, à coups de bâton¹. Une chanson de marche, rapportée par un voyageur étranger, nous montre comment sa résignation de machine inerte, presque inconsciente, allait parfois jusqu'à l'héroïsme jovial :

« Avec le riz et la morue — on me veut sustenter. — Je mourrai de faim; — et vive la liberté — avec le riz et la morue ! — Huit mois qu'on ne me paye pas ! — Sans espoir de toucher — je mourrai de faim; — et vive la liberté — avec le riz et la morue² ! »

Dans les rapports où s'affirme énergiquement l'accent d'une reconnaissance authentique, les chefs ont pu vanter son endurance, accompagnée d'une admirable docilité, son imperturbable bonne humeur à l'épreuve du dénûment, des intempéries, même des revers³. Aussi clairvoyant et moins

1. Córdova, *ib.*, t. I, p. 206.

2. Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 136 :

Con arroz y bacalao
á mí quieren sustentar.
Yo me moriré de hambre,
y viva la libertad
con arroz y bacalao.
Ocho meses que no me pagan,
ni esperanza de cobrar.
yo me moriré de hambre.

3. Córdova, *ib.*, t. I, p. 340. Voir l'éloge que faisait du soldat espagnol D. Luis de Córdova, généralissime et frère de l'auteur de ces mémoires : « El soldado español no tiene superior, no tiene semejante en la guerra de montaña, como no lo tuvo en otro tiempo y no lo tendría ahora en ninguna clase de guerra, si las circunstancias generales del país permitiesen á una mejor organización militar utilizar sus casi increíbles cualidades físicas, sus heroicas prendas

directement intéressé à grossir l'importance des faits de guerre, Bretón n'a pas craint d'insister dans *Pascual y Carranza* (il est vrai que la paix était conclue depuis quatre ans) sur l'indifférence et la répugnance du conscrit, victime innocente et méconnue du conflit dynastique. Déjà en 1820, quand le poète servait obscurément dans le rang, les recrues se souciaient assez peu de la gloire qu'on leur promettait en Amérique, la peur de la fièvre jaune ayant contribué, comme on le sait, et beaucoup plus que la propagande libérale de Riego, à soulever les régiments cantonnés dans la banlieue de Cadix¹. On devine également que sur les bords de l'Arga, à proximité de la zone dangereuse, malgré les prouesses d'un Pezuela, d'un Concha, la folle témérité d'un Diego de León, les subalternes n'étaient galvanisés ni par le fanatisme politique, auquel nos volontaires de Sambre-et-Meuse ont dû la qualité de leur héroïsme, ni par l'ambition des grades et des croix capable, aux degrés supérieurs de la hiérarchie, d'étouffer les scrupules et de voiler toute l'horreur d'une guerre entre frères.

V

Quant au sergent, qui fut la cheville ouvrière des conspirations, on ne voit pas qu'il ressemble trait pour trait, dans les récits des contemporains, au Pablo de la *Batelera de Pasajes*, amoureux conventionnel dont l'abnégation en face de Bureba, son capitaine en même temps que le séducteur de sa fiancée, nous apparaît comme l'incarnation paradoxale et chimérique de la servitude militaire, du renoncement professionnel, quand son âme, déformée par la discipline, oublie respectueusement les injures du supérieur et qu'il retrouve en présence du blessé, bien que Faustina soit là pour exaspérer sa jalousie, des paroles d'attendrissement qui vont bien

morales, y sobre todo esa admirable docilidad, ese imperturbable buen humor, esa incansable constancia, que ni el hambre debilita, ni la intemperie, ni la desnudez enfrian, que no alteran, en fin, ni la derrota, ni ninguno de los reveses de la guerra. »

1. Blaquière, *Examen historique de la révolution espagnole*, t. II, p. 73.

au delà de la simple commisération à laquelle ont droit les agonisants même coupables :

« Impossible de le détester ! — nous avons fait six campagnes ensemble ; — et, d'un autre côté, il me vient — comment dire... une rage ? — Pourquoi faut-il, Dieu du ciel, que ce soit lui — le coupable, non quelque poule mouillée, — un homme que je pourrais, moi, — voir mourir ainsi... les yeux secs..... — Mais comment surmonter ma haine ? — quand je t'adore, quand je sens la brûlure — de la jalousie..... — Il expire. Cruelle conjoncture ! — Si jeune... et devant toi... — Mais... pardonne à l'amant — les larmes du sergent ! »

Situation dramatique entre toutes, bien qu'elle suppose, de la part du soldat espagnol, pour qu'un pareil conflit soit accepté au théâtre, un sentiment exceptionnellement robuste de l'obéissance passive. Il est possible, d'ailleurs, que la répétition quotidienne des mêmes dangers, l'ascendant d'une bravoure impatiente, aient parfois développé, dans l'intelligence primitive des inférieurs, ce sentiment d'aveugle et muette adoration que Fernández de Córdova, le plus compétent des historiens militaires, signalait chez les ordonnances recrutés en Navarre, chez le trompette d'Olite, chez Miguelón, ou chez le fameux Bodega, domestique et compagnon inséparable de Narváez ².

Mais combien plus naturel et plus vraisemblable nous apparaît, dans la même pièce, le portrait de Briones, sergent lui aussi, toujours serviable, avec ses alternatives de géné-

1. *La batelera*, act. III, sc. XI et XV :

..... Vaya,
si no puedo aborrecerle !
hemos hecho seis campañas
juntos... y por otro lado,
me da...; qué sé yo?, una rabia...
¿Por qué ha sido él, Dios eterno,
el culpado, y no otro mandria...
otro á quien pudiera yo
ver morir, así..., con calma...
¿Y por qué no le aborrezco
si te adoro á ti, y me abrasa
de celos...

Va á morir ! Fatal momento !
¡Tan joven... Estás delante,
pero... ¡perdona al amante
las lágrimas del sargento !

2. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 361 et suiv.

rosité foncière et d'épaisse brutalité, qui, trahi par sa femme, la vivandière, offre gaîment sa cantine et ses hommages de rustre à Faustina, l'amazone errante; — ou, dans la pièce qui porte son nom, celui de Carranza, réplique poussée au noir du Jolicœur de Scribe, auquel une jactance de conquérant méridional, quand il effarouche les belles, croyant même en amour à la supériorité du galon, prête un air de ridicule exactitude :

« J'en sais — qu'il a fallu saigner; — mais, passé le premier saisissement, — quand elles voient l'amour — déridier mon front — de montagnard intrépide, — mes clignements d'yeux, mon sourire... — Vierge sainte du Pilier, — elles sont d'un passionné...¹ ! »

Notons d'ailleurs qu'il y aurait eu quelque imprudence, après 1840, à critiquer les vices du corps des sous-officiers déjà corrompu, c'est un ancien gouverneur de Madrid qui l'avait constaté, par les avances des progressistes². L'argent qu'on ne cessait de promettre aux uns, l'épaulette que les plus instruits se flattaient d'obtenir, étaient d'assez puissants mobiles pour étouffer, même chez les vieux serviteurs qui avaient payé de leur personne sur les champs de bataille, ce respect étroit de la consigne, cette intégrité sauvage dont Bretón a fait, dans *No ganamos para sustos*, non sans l'associer à plusieurs défauts repoussants, la caractéristique du soudard de l'ancien régime. Cette agitation secrète qui échappait même aux commissaires du gouvernement qualifiés pour la surprendre, ne demandons pas à l'auteur comique de la

1. *Pascual y Carranza*, sc. iv (t. III, p. 358) :

A alguna
la han tenido que sangrar. —
Mas pasado el primer susto,
y cuando ven la piedad
con que deshago los pliegues
de mi ceño montaraz,
y guiño el ojo, y sonrío...,
Virgen santa del Pilar !
me cobran una querencia
y un aquel..

2. *Córdoba*, *ib.*, t. III, p. 92 : « Cuando yo me encargué, en mayo de 1844 del gobierno militar de Madrid, hallé ya en su mayor parte corrompida á la beneméríta y honrada clase de sargentos por los ofrecimientos y halagos de los progresistas. Muchos oficiales subalternos de humilde origen y de diversa procedencia y algunos, aunque pocos jefes, se hallaban en igual caso. »

rendre manifeste, car il s'est borné à reproduire avec une perfection que ses compatriotes, pendant cette longue période d'enthousiasme belliqueux, étaient à même d'apprécier, les déformations de l'argot militaire, exprimant indirectement, par des plaisanteries moins inoffensives que de coutume, son indignation d'honnête homme révolté contre les intrigants de bas étage.

VI

Quant à l'officier, jamais les circonstances ne l'avaient environné d'un prestige aussi flatteur. C'est lui qui, dans les salons comme sur la scène, occupe la place d'honneur et joue les premiers rôles. Et les hasards de la guerre fournissent aux comédies bretoniennes les conclusions les plus touchantes, en même temps que les plus vraisemblables. Tantôt c'est une expédition prolongée qui légitime une éclipse de l'amour¹, détournant de son culte ininterrompu le soupirant voué au martyre, tantôt le novio qui triomphe, au retour d'une campagne heureuse, de la morgue d'une famille longtemps aveuglée par le préjugé social². A ne considérer que la vie et l'œuvre du comte de Campo Alange, noble figure de soldat et de poète enlevé trop tôt au romantisme et dignement pleuré par Larra³, on s'apercevra que la réalité, pendant les sept années que dura cette lutte fratricide, pouvait atteindre et même dépasser les combinaisons les plus chevaleresques du roman : « Il était naturel, observe Córdova, que les rapports constants, la sympathie née des mêmes idées, des mêmes aspirations patriotiques, l'habitude de loger les militaires,

1. *Ella es él.*

2. *La cabra tira al monte.*

3. Mort le 12 décembre au siège de Bilbao. Il avait collaboré à la *Revista española*, à l'*Artista*. — Voir Larra, *Obras*, p. 559 (*Erequis del Conde de Campo-Alange*) : « ¿Qué le esperaba en esta sociedad? Militar, no era insubordinado; á haberlo sido, las balas le hubieran respetado. Hombre de talento, no era intrigante. Liberal, no era vocinglero; literato, no era pedante; escritor, la razón y la imparcialidad presidían á sus escritos. ¡Qué papel podía haber hecho en tal caos y degradación! Ha muerto el jóven noble y generoso y ha muerto creyendo : la suerte ha sido injusta con nosotros, los que le hemos perdido, con nosotros cruel; ¡con él misericordiosa! »

la facilité qui en résultait pour nouer des relations étroites et durables accrussent le nombre des unions entre les jeunes filles du pays et les officiers de l'armée. Ceux-ci regardaient avec indifférence les risques du mariage contracté prématurément. Ils ne se laissaient pas arrêter par la perspective de la mort qui, chaque jour, les attendait sur l'escarpement des sierras, pendant qu'ils soutenaient l'effort d'une guerre acharnée et sanglante... Le beau sexe, ardent et passionné, contribuait pour une forte part à entretenir chez les hommes la décision, le dévouement à la cause que défendait chaque parti. Se comporter mal en présence du danger, manquer de zèle en politique, c'était s'exposer au mépris des femmes. Le lâche était traité de félon (*falso*) dans la montagne. L'indifférent se voyait fermer toutes les portes de la ville... Dans toutes nos luttes intestines, l'influence des femmes a été immense et parfois décisive¹. »

[Bretón avait donc une excuse, et la certitude d'être applaudi, dès qu'il entourait artificieusement la carrière militaire de tout le prestige dont l'avaient naïvement parée les imaginations de jeunes filles. Il ne semble pas toutefois que le corps des officiers ait été digne, au moins de son temps, d'une admiration sans réserves. Le capitaine Cook² se plaint, vers 1830, qu'il n'y a pas en Espagne d'hommes capables d'occuper les grades supérieurs. Tanski³, dont le témoignage est également significatif, puisqu'il avait commandé une compagnie de la légion étrangère détachée au secours des

1. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 359 et suiv. : « Natural era que el trato constante, la simpatía nacida de la igualdad en las ideas y de las aspiraciones patrióticas, los alojamientos y las facilidades que estos procuraban para intimar y crear sólidas relaciones, aumentase el número de enlaces entre los oficiales del ejército y las señoritas del país. Miraban aquellos con indiferencia los riesgos del matrimonio contraído en época temprana de la vida, y no los contenía siquiera la perspectiva de la muerte que cada día les esperaba en la aspezeza de las sierras, sosteniendo una guerra tan empeñada y sangrienta.. El bello sexo apasionado y ardiente, contribuyó en no escasa medida á mantener en los hombres el valor y la decision por la causa que cada uno defendía. El cobarde en el peligro ó el indiferente ante la idea política era despreciado por las mujeres; al cobarde llamábanle falso en la montaña; al indiferente cerrábansele en la ciudad todas las puertas..... En todas nuestras luchas civiles la influencia de las mujeres ha sido inmensa y algunas veces decisiva. »

2. Cook, *Sketches in Spain*, p. 249.

3. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 48.

cristinos par le gouvernement de Louis-Philippe, s'exprime avec un dédain tranchant : « Du soldat au sous-officier il y a de l'étoffe, sous un aspect peu agréable à l'extérieur... mais en remontant du sous-lieutenant aux grades les plus élevés, il n'y a chez la plupart qu'ignorance et rodomontade. » On pourrait, à vrai dire, suspecter la compétence ou l'impartialité des juges anglais ou français. Mais voici qu'interviennent les doléances des Espagnols. Constatant avec dépit que les officiers sont regardés par la magistrature « como gente *non sancta* », à moins d'être connus personnellement, Patricio de la Escosura, dans l'un de ses romans, déplore qu'on sacrifie souvent la valeur réelle « à l'habileté d'un fanfaron escamoteur de balles. Quand je compris à la fin que, même sur les champs de bataille, on avait besoin du charlatanisme pour avancer, mon cœur fut saisi d'une violente colère qui me conduisit au bord du précipice »¹. Córdova, d'autre part, n'hésite pas à démasquer la toute-puissance du favoritisme dans les bureaux de la guerre². Même si l'on prouvait, en opposant aux dénis de justice, aux machinations de l'intrigue des élans de chevaleresque désintéressement, que les âmes ont atteint, dans le paroxysme des passions politiques, une incomparable tension d'énergie, il n'en resterait pas moins que le foudre de guerre à la mode de 1834, avec ses vices élégants de fils de famille gâté par la fortune et ses tares d'aventurier, rappelle singulièrement, pour qui s'en rapporte aux plaisanteries contemporaines, le rôle équivoque du capitaine Bureba; sur lequel Bretón, dans son drame calderonien de la *Batelera de Pasajes*, a rassemblé tout le bien qu'il était légitime de penser, tout le mal qu'il était permis de dire, à

1. *Estudios históricos sobre las costumbres españolas*, p. 148 : « Cuando advertí en mas de una ocasion pospuesto el valor real á la habilidad de un fanfarron escamoteador de balas; quando comprendí en fin, que aun en los campos de batalla era necesaria la charlataneria para medrar, apoderóse de mi corazon una violenta ira que me condujo al borde del precipicio... »

2. Córdova, *ib.*, t. III, p. 484 : « Me encontré pues sumamente embarazado desde los primeros dias de nuestra subida al poder, ante un inmenso cúmulo de recomendaciones y de exigencias, formuladas por los personajes de más alta representación del pais, los cuales no solo pedian variaciones constantes de destinos para la mejor colocación de sus apadrinados, sino tambien grados, cruces y hasta *empleos redondos*, sin alegar siquiera los motivos ó servicios en que los protegidos pudieran fundar sus pretensiones. »

son époque, du militaire. Quoique les faux serments du séducteur, ses liaisons de bas étage contrastent piteusement avec l'idéal d'une génération romantique et romanesque, il impose aux timides par ses allures de lettré brétailleur, maniant tour à tour, comme Garcilaso, la plume et l'épée :

Aunque la espada ciño
tengo algo de poeta ¹.

Et qui lui marchanderait la bravoure contagieuse des mauvais sujets, celle qui électrise les troupes?

Du reste, il est assez rare que le poète insiste sur les exploits de ces héros tapageurs dont la forfanterie l'offusquait. La vie de garnison dans sa mesquinerie, les tribulations de l'officier pauvre, les ridicules amourettes, les sots mariages, la détresse du novio convoqué à la *reja* et qu'une menace de révolution consigne au quartier ², le dépit du lieutenant, sacrifié par l'ambition d'une péronnelle aux écus d'un capitaliste lourdaut ³, les bonnes fortunes du billet de logement, l'éveil de la curiosité par laquelle on glisse, quand l'accueil est courtois, jusqu'aux tendres confidences, tels sont les sujets que l'observateur, sans cesse attiré vers la comédie bourgeoise et sceptique à l'endroit des héros, n'a jamais cessé de reproduire ⁴. Tantôt, par l'entre-bâillement de la porte, il coue un regard chez madame la commandante, personne caustique et dédaigneuse, au sourire miel et vinaigre, dont les méchancetés courent la ville et font pâlir le nouveau débarqué ⁵; ou bien, pour avoir taquiné le vieux général, il retient son indignation contre les militaires en puissance de femme, véritable fléau dans les déplacements du service, invariablement compliqué, c'est le pain du ménage, par les grossesses, les soucis de l'allaitement, les innombrables maladies de l'enfance et — toutes les fois qu'il s'agit d'accaparer les places de la *galera* — par

1. *La batelera de Pasajes*, act. I, sc. v : « Bien que je porte l'épée, je suis poète à mes heures. »

2. *Una de tantas*.

3. *Cuando de cincuenta pases*.

4. *¡Por una hija!*

5. *La batelera de Pasajes*.

les disputes au nom du protocole¹. Tandis qu'à l'horizon se profilent, derrière l'interminable convoi des impedimenta, les fusils de la colonne en marche, à travers les fondrières, par monts et par vaux, sur un âne rétif qui bronche et rabat les oreilles à chaque obstacle, confiée à la garde et aux importunités de l'ordonnance, et reconnaissable aux deux plumes de son indescriptible chapeau graisseux, qui tournoient, battues du vent, également pelées, également irréconciliables, fantasmagorique emblème de la patrie déchirée par les factions, nous pouvons, grâce à la fantaisie mobile du poète acharné contre le césarisme ambulante, suivre la *militara*², un type que la postérité ne connaîtra plus que par les charges des comédies bretoniennes, *El pro y el contra* ou *Por poderes*.

VII

Comme on envoyait pourtant les risques des batailles ! Bon nombre de militaires possédaient le grade sans l'emploi. Et

1. *Por poderes*.

2. *El pro y el contra*, sc. ix (t. II, p. 96) :

Sobre un burro matalon,
calado el mugriento gorro
de indefinido color,
con dos plumas que parecen
emblema de la nacion;
pues ambas á dos pelonas
y tercas ambas á dos,
cuando una dice que sí
su hermana dice que no;
á merced de un asistente,
sin abrigo y sin racion
y expuesta siempre á apearne
por las orejas... qué horror !...
perdiera mi juventud
por esos trigos de Dios.

On indique en 1871, dans *Las españolas pintadas por los españoles*, que ce type a disparu comme les *frailes* et les *manolas* : « El que quiera ver el retrato de la militar antigua magistralmente trazado, tómese la molestia, sino el placer, de hojear los escritos de los inimitables Bretón y Serra... No hemos de ir ahora á embarrilarnos en una galera, ni á pedir por favor á un alcalde de monterilla que nos suministre, como á la militar, un bagage mayor ó menor con que acompañarla en sus romerías y peregrinaciones que eran los actos más característicos de su vida. No puedo recordar aquel sombrero sin entermecerme. Sólo por el sombrero de viage de la militar debía haberse perpetuado el tipo. » (T. I, p. 48.)

parmi la foule aigrie des solliciteurs on pouvait reconnaître des amis de la France réformés en 1814; des libéraux frappés en 1823; les chefs des bataillons de volontaires, ceux qui avaient commandé les unités créées pendant les guerres carlistes; des modérés poursuivis en 1840; des progressistes expulsés en 1843. Une seule mesure, c'est Córdova qui l'affirme appuyé sur les chiffres officiels, fit sortir des cadres de l'infanterie 1,200 officiers soupçonnés d'intentions révolutionnaires¹. Les uns étaient pourvus d'un congé indéfini (*indefinida*). D'autres, en non-activité, comptaient dans la réserve (*de reemplazo*). Quelques-uns, confinés dans les dépôts sous la surveillance des policiers, touchaient des rations de vivres, à défaut de la demi-solde, rarement payée comme toutes les pensions à la charge du trésor². Il n'était que trop facile, malheureusement, de combler ces vides produits par l'acharnement des passions politiques. On se rappelle, en effet, que le gouvernement de la reine, après le *Convenio de Vergara*, avait maintenu dans une intention d'apaisement tous les grades conférés par les chefs des deux armées belligérantes. « Avec une armée de 60,000 hommes, dit Tanski, l'Espagne a des officiers et des généraux pour 600,000. » — Au temps des grandes victoires, de Pavie, de Lépante, Cervantes avait esquissé, dans ses *Novelas ejemplares*, quelques silhouettes de mendiants solennels, revenus des Flandres, d'Amérique ou d'Italie. S'étonnera-t-on que Bretón ait caricaturé, lui, un ami de l'ordre, les grognards qui battaient le pavé de Madrid, assiégeaient les ministères, épouvantaient les académies de billard? Tel Don Luis Ordoñez Esquivel, dans les *Mémoires de Juan García*. Il faut qu'on rie de ses plaisanteries, qu'on tolère ses jurons, qu'on écoute bouche bée tout le tapage que

1. Córdova, *Mis memorias intimas*, t. III, p. 92.

2. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 50 : « Lors du licenciement de l'armée après la guerre civile, les caisses des régiments n'ayant pas les fonds nécessaires pour payer l'arriéré donnèrent des bons qui devaient être remboursables plus tard. Ces bons donnèrent lieu à un trafic scandaleux; ils furent admis pour leur valeur nominale à l'achat des biens nationaux, tandis que les usuriers les achetaient à 97 p. 100 de perte. Un officier était chargé de recevoir l'argent pour les officiers en demi-solde résidant à Madrid; sous prétexte qu'il leur avançait leur solde, cet officier faisait payer un escompte de 12 p. 100, et ceux qui ne voulaient pas passer par là devaient attendre trois ou quatre mois. »

fait son insolente personne. Surprend-il un sourire, c'est assez pour en découdre : il vengera sur un particulier l'affront dont il accuse l'État. Après quoi, la conscience légère, mais craignant pour cause la justice, il s'efforcera, par un long détour à travers la montagne et les plateaux déserts, de « rentrer dans le *mare magnum* — de Madrid sous un nom d'emprunt »¹. Combien de ses congénères se croyaient en droit d'exploiter, pour vivre commodément, les bourgeois pusillanimes ! Retenons, chez Mesonero, la visite du militaire en demi-solde : « Portant sur la poitrine une brochette de rubans plus ou moins verts, bleus, rouges, il se présente à votre bureau dès le matin, avec une contenance belliqueuse et cette désinvolture de l'homme qui a fait campagne, vous avertit qu'à l'heure présente (huit heures et demie) il n'a pas encore déjeuné, ni fumé un cigare »². »

Bretón a donc touché, le sujet même le comportant, à quelques vices essentiellement militaires. D'abord à cette fureur de duels qui, malgré certaines protestations renouvelées de Rousseau et formulées, au siècle précédent, par des écrivains du mérite de Jove-Llanos, continuait néanmoins d'exercer vers 1830 ou 1840, parmi la jeunesse dorée, d'inquiétants ravages. Il est vrai qu'on admettait les cartels entre adversaires de la plus basse catégorie, car les bandits et les contrebandiers réclamaient le privilège aristocratique de vider leurs querelles par les armes. Dans les régiments et surtout dans la marine, quelques hommes connus pour leur adresse ou leur force exceptionnelles, prélevaient à l'insu des officiers, parfois avec leur approbation tacite, une sorte d'impôt de la bravoure dont on ne se rachetait que le poignard

I. Act. III, sc. vi :

..... hasta que pude
agenciarme un pasaporte
y entrar en el *mare magnum*
de Madrid, con otro nombre.

2. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 4 : « Un *militar retirado* ó de reemplazo, cubierto de cicatrices más ó ménos honrosas, tuerto de una pierna y manco de un ojo, con un muestrario en el pecho de cintas más ó ménos verdes, azules ó encarnadas, se presenta, V. gr., muy de mañana en vuestro despacho con cierto continente marcial y cierto desembarazo de campaña y os hace presente que á la hora que corre (son las 8 y media) aun no se ha desayunado ni fumado un cigarro. »

à la main. Les contemporains nous ont transmis plus d'une anecdote sur le bonneteur espagnol ou *baralero*, décoré de cette paire d'in vraisemblables favoris auxquels notre Hercule andalous, suivant la légende, empruntait le meilleur de son ascendant. Dembowski nous rapporte, en effet, comment il avait suffi, grâce à l'initiative d'un chef bon observateur, de tondre un Goliath de cet acabit pour mettre un terme à ses vols qualifiés ¹. C'est avec l'accent d'un vétéran que Bretón a démasqué les tranche-montagne :

« Je sais, pour l'avoir vu, qu'il n'est à la guerre — pire soldat que le *baralero* ². »

faisant bon marché de ces réputations factices, obtenues par la confraternité du mensonge :

« Il y a pour les fanfarons des assurances — comme pour le naufrage et la grêle ³. »

Enfin Bretón n'a pas ménagé ces arbitres du café qui, dans leur impatience d'aventurer, sans péril pour eux-mêmes, la vie d'autrui, imposaient avant tout pour parler avec les témoins de l'adversaire, l'heure, la voiture, le testament ⁴. Que dans sa galerie militaire il ait intentionnellement réservé une place aux brétailleurs, rien de plus légitime à son époque. Et s'il en est qu'on rapprocherait volontiers des matamores de la *commedia dell'arte* ⁵, qui ne reconnaîtrait, en revanche, ce capitaine de *guerrilla* pris sur le vif, quand il menace de bâtonner la rédaction d'un périodique hostile (nous savons que de plus célèbres que lui, notamment Córdova, s'en faisaient

1. Dembowski, *Deux ans en Espagne et en Portugal*, p. 258.

2. T. V, p. 463 :

Yo sé, porque lo he visto, que en la guerra
Es el peor soldado el baratero.

3. *Ib.*

Y hay seguros tambien para matones
como para el naufragio y el granizo.

4. *Ib.*, p. 464 :

Y siempre esta dispuesto á ser padrino.
Y él dispone el mortifero instrumento
Y sitio y hora y coche y testamento.

5. Par exemple le chef d'escadrons de *Un enemigo oculto*.

gloire), sous prétexte qu'on l'accuse d'avoir dépossédé de son lit un simple alcade de village :

« Vous comprenez, en temps de guerre, — quoi de plus naturel !? »

De même, dans l'une de ses premières pièces, *Los dos sobrinos*, qu'on devine bourrée de souvenirs et d'allusions, Bretón a peint l'officier taré qui pactise avec les voleurs de grands chemins après avoir dérobé la caisse du régiment. Déjà dans l'armée de Castaños, au temps des Français, on jouait gros jeu. Córdova ne peut se défendre d'une inquiétude rétrospective en nous décrivant les parties qu'on engageait dans la propre tente du général en chef, pour lesquelles on réquisitionnait les militaires de tout grade, depuis le rang de cadet inclusivement, où l'on observait enfin, avec les formes strictes de la discipline, tout le cérémonial requis entre supérieurs et subordonnés, même à travers les péripéties les plus émouvantes d'un jeu ruineux². Pendant l'interminable guerre carliste, le mal étendit ses ravages. Le même Córdova nous représente ses collègues entassés dans les sacristies, mangeant sans quitter la banque et pontant jusqu'à la sonnerie du matin.

Ce défilé des aventuriers, nous pouvons le clore par le *contratista* ou commissaire des guerres. C'est en vain qu'on chercherait en Espagne l'exact équivalent du trop fameux Durand de la Durandière, ce type de la vanité bouffie, dont la devise « intrépide et goguenard » survit à la réputation de Scribe. Mais l'attaque de Bretón, bien qu'il s'en tienne aux

1. *La redaccion de un periódico*, t. I, p. 367 :

Y él se fué con su mujer

á dormir en el pajar.

Ya ve usted, en tiempo de guerra.....

No hay cosa mas natural.

2. Córdova, *Mis memorias íntimas*, t. I, p. 360 et suiv. : « El juego estaba en aquel ejército (de Castaños) tan admitido y tolerado que se *tallaba al monte* en el mismo cuartel general del general en jefe, admitiéndose en él á los jefes y oficiales de todas graduaciones y á los caballeros cadetes, á quienes se consideraba para ello como á oficiales. Manteníase la disciplina en el ejército con todo el rigor de la ordenanza, aun para las ocasiones y conversaciones más familiares del juego, devolviéndose unos á otros los tratamientos que les correspondían cual si se tratara de los actos del servicio. » Le passage suivant s'applique aux guerres carlistes : « En algunas retiradas ó derrotas se apoderaron los carlistas de cantidades considerables al despojar los cadáveres ó prisioneros de cuanto llevaban sobre sí, ó de lo encontrado en las maletas de los que habían realizado ganancias cuantiosas en noches anteriores. »

allusions ¹, porte plus loin, puisqu'il nous laisse entrevoir le côté odieux d'une profession que l'État, ne pouvant fournir à ses troupes ni les moyens de transport, ni les munitions, ni les vivres, tolérait comme un mal nécessaire. « Maintenant il faut mettre de l'ordre dans l'administration de l'armée, écrivait Abenamar, et si pour cela on se voyait dans l'obligation de pendre une demi-douzaine de *fournisseurs* et autant d'*ordonnateurs* désordonnés, qu'on les pend, mon fils, je donne mon absolution ². » Plaisanterie sur laquelle *Fray Gerundio* revient avec une amertume qui semble justifiée surabondamment par la mauvaise foi des entrepreneurs : « Mais vraiment, vous engraissez à la vapeur. Si je n'étais sûr du contraire, je dirais qu'on vous a fait ministre. — *Don Tadeo* : Non monsieur, je ne suis qu'un simple *contratista* ³. »

VIII

Si Bretón n'a pas inventé, comme Scribe, le rôle du garde national, il a parlé bien des fois de la milice. Du reste il s'en est repenti, bien qu'il n'ait touché qu'aux petits ridicules. Rien de plus inoffensif apparemment que ses plaisanteries sur la moustache des patriotes ⁴, sur les ruses du factionnaire qu'on retrouve au bal masqué sous un domino ⁵. Et rien de

1. Voir t. II, p. 171; t. III, p. 234 :

mi padre fué contratista
del ejército del Norte.....
¡Digo? si tendrá el riñon
bien cubierto !

2. *El Abenamar y el Estudiante*, 1838-1839, p. 99 : « ¡ me ha de poner ahora orden y concierto en la administracion militar, y si para ello se viese en la necesidad de ahorcar á media docena de contratistas y otros tantos ordenadores desordenados, ahórquelos, hijo, que yo le absuelvo. »

3. *Teatro social*, t. I, p. 226 : « ¡ Pero hombre, Vd. engorda al vapor ! Si no supiera cosa en contrario, diria que le habian hecho á Vd. ministro. — *DON TADEO* : No señor, no soy mas que un mero contratista. »

4. *Todo es farsa en este mundo* :

Soy ya urbano : el uniforme
pienso estrenarme el domingo...
Acuérdame que mañana
me he de dejar el bigote.

(Act. III, sc. 1.)

5. *Lances de carnaval*.

plus anodin que cette *Ponchada* qui devait exposer aux pires mésaventures l'auteur bien intentionné, malgré son couplet en l'honneur du troisième pronunciamiento et son toast libéral¹. Mais quand Borrow nous apprend qu'on avait tout à craindre des miliciens², qu'ils dégainaient la nuit, dans les rues désertes, en rencontrant leurs adversaires politiques, et qu'on les vit le dimanche, en grand uniforme, au beau milieu du Prado, rouer de coups de bâton les civils coupables de froideur, nous comprenons mieux pourquoi le poète s'est cru obligé, après avoir compromis sur la scène la dignité d'un caporal, à fuir devant la tempête. Dans *Les Espagnols peints par eux-mêmes* (depuis la chute d'Espartero la hardiesse était de mise) l'*urbano* reparait sous les traits d'un écervelé dangereux qui mendie les faveurs le sabre à la main : « Vous n'avez qu'à vous faire milicien, vous vous démenez, vous criez dans votre compagnie, on vous nomme sergent, vous posez pour le patriote, vous préparez quelque échauffourée, vous vous distinguez dans un pronunciamiento. Et les choses iront bien mal si vous ne décrochez pas un emploi³. » Avant 1840, la prudence était de toute rigueur. Il faut donc lire entre les lignes si nous voulons deviner dans *El hombre pacífico* l'intention de l'humoriste. On y sent néanmoins la protestation d'un bourgeois acquis au parti de l'ordre, remplissant au surplus les fonctions de sous-lieutenant dans son quartier, contre

1. *La Ponchada, improvisacion cómica en un acto, escrita por D. Manuel Bretón de los Herreros y D. Julian Romea para la funcion teatral dispuesta en obsequio del Escelentísimo duque de la Victoria por el Escelentísimo Ayuntamiento constitucional de Madrid*, Impr. de Yenes, 1840. Bretón avait fait pourtant les concessions les plus significatives au parti vainqueur :

Sonó la hora apetecida
del tercer pronunciamiento
y juro á fe de sargento
que á las tres va la vencida.

Vaya un brindis liberal
por el pueblo madrileño
y su guardia nacional.

(Dernière scène.)

2. Borrow, *The Bible in Spain*, p. 69 et suiv.

3. *Españoles pintados*, p. 42 (*El empleado*) : « Pues se mete V. miliciano, alborota y chilla en su compañía, se hace nombrar sargento; la echa de patriota; arma alguna bullanga; se luce en un pronunciamiento; y mal ha de andar la cosa para que al fin no se *calce* (esta es vo nuevamente i ventada para significar que se ha alcanzado un destino). »

l'envahissement progressif du contingent populaire qui bientôt s'empare des grades, élimine ou paralyse les citoyens pondérés, transforme une institution de prévoyance, de défense sociale, en instrument funeste des révolutions.

IX

Est-ce à dire que le poète ait combattu ou détesté l'armée? Rien de moins certain. Car il a beaucoup fait, consciemment ou non, pour étendre la popularité des types militaires. C'est par la caricature qu'on avait remis à la mode chez nous les « vieux de la vieille ». Avec moins d'attendrissement que Béranger, beaucoup plus du réalisme précis qu'on admire chez un Raffet, Bretón a réhabilité sur les planches, en dépit des innombrables plaisanteries qui, de son temps, s'attaquaient au grade, non aux personnes ¹, le prestige ébranlé des généraux sublimes et rhumatisants. Si l'un d'entre eux, dans la *Escuela de las mujeres*, nous apparaît comme un politicien fantoche, ignorant tout hors le règlement, l'intrépidité caldéronienne qu'il apporte, en sa qualité de vétéran fossile, à travers le mariage et l'amour, lui vaut d'exciter l'admiration par son mépris héroïque des convenances. Tel autre, moins conventionnel, reste aristocrate, et lorsqu'il dissimule arrogantement derrière un sourire forcé le plus pénible des sacrifices, et lorsqu'il redresse devant l'affront d'une coquette sa tête blanchie sous le harnois ². Ailleurs, dans une bluette sans prétention, Bretón oppose aux freluquets du jour le colonel de lanciers sûr de sa force, trop digne pour s'abaisser jusqu'aux manèges de la galanterie langoureuse et confiant au valseur à la mode, avec la plus immuable et méprisante sérénité, sa fiancée Adela :

1. Cf. A. Flores, *Doce españoles de brocha gorda* : « Hay hombre de esos que cita en su causa más nombres que generales hay en la Gula de forastesos. » (T. II, p. 109.)

2. *Al piè de la letra*, t. IV, p. 403 :

Cartas de hombres como yo
no se dejan sin respuesta.

(Act. I, sc. XVI.)

« Fais-la bien danser, mon petit coq... — Et si mon calcul est trompé, — si contre toutes les règles — c'est le *pollo* qui triomphe? Tant mieux ! — Je serai libre, et lui, elle, — tous les deux peut-être..... dans le péché même — subiront l'expiation ¹. »

Dix années de service actif avaient marqué sur le caractère de Bretón : on s'en aperçoit à la sympathie non dissimulée qu'il professe à l'égard du brave à trois poils, du capitaine rentré de la Navarre, dont les blessures annoncent, mieux que la rainette, le beau temps et la pluie ². C'est là, sans nul doute, sous le vieux fonds d'impressions accumulées dès la jeunesse, qu'on retrouverait, à condition de gratter le vernis littéraire, ce qui fut le germe de sa morale, énergique le plus souvent et tranchante, presque toujours affranchie de la tendresse.

On devine, en parcourant ses comédies, comment l'armée a progressivement perdu l'estime de la nation ; ce qu'il y avait d'hétérogène dans son recrutement ; la confusion perpétuelle entre l'élément civil et l'élément militaire, les employés de Madrid se poussant avec le concours de la milice, les soldats se réclamant à leur tour du programme des politiciens. C'était faire œuvre salubre que d'insister sur la déchéance de l'officier congédié, sur les tribulations de la *militara* en voyage, de railler la brutale ambition des sergents, la manie des longues moustaches, l'amour du galon, ce goût de la vie irrégulière, de la fanfaronnade qui devait conduire, par la répétition et la glorification des émeutes, à l'anarchie. Bretón, mieux que personne, a vu les symptômes de la décadence et pressenti les dangers dont l'avenir était gros. Mais comme l'amitié d'une part, le despotisme de l'autre, lui ont fermé la bouche plus d'une fois, il faut l'entendre à demi mot.

1. *Una ensalada de pollos*, t. IV, p. 192 :

Báilamela bien polluelo ;
 ¿Y si mi cálculo falla
 y contra todas las reglas
 triunfa el pollo? Buen provecho !
 Yo seré libre, y él, ó ella,
 ó los dos..... en el pecado
 llevarán la penitencia.

2. T. II, p. 269.

CHAPITRE VII

Espagnols et Français.

- I. CASTICISME, GALLOMANIE, GALLOPHOBIE.
- II. UNE SATIRE CONTRE NOS PRÉJUGÉS : *Un français en Cartagena*. — Question des sérénades, de l'*olla podrida*, des castagnettes, du cigare, du poignard à la jarretière, de l'amour passion.
- III. RÉQUISITOIRE CONTRE LES VOYAGEURS FRANÇAIS : Les imprudences de Gautier. — Liste de nos erreurs. — Charge de Mesonero.
- IV. EXAMEN DES CHEFS D'ACCUSATION : Circonstances atténuantes. — Une page du comte de Campo-Alange. — La couleur locale et le banditisme.
- V. PRÉJUGÉS CASTILLANS : L'Espagnol à Paris. — Égoïsme et mercantilisme. La Babylone moderne

I

Bretón s'est posé, dès le principe, en ennemi des influences étrangères, en champion du *casticismo*. On n'avait pas encore inventé le mot. Pourtant la doctrine existait, car elle s'affirme, tantôt mesurée, tantôt agressive, dans toutes les revues, à partir de 1840¹. Tout récemment, la question revenant à l'ordre du jour, les romanciers, les publicistes, les professeurs ont dénoncé la tyrannie du génie castillan, génie dur, impérieux s'il en fut, coupable d'avoir étouffé dans ses manifestations les plus désintéressées la pensée libre et, dans son effort le plus digne d'être encouragé, l'initiative provinciale². Vraisemblablement le poète n'aurait pas accueilli (quoiqu'il fût libéral et qu'en maintes occasions il l'eût prouvé) les revendications de l'Amérique latine qui prétend, au mépris des classiques, enrichir de vocables nécessaires la langue de Cervantes et de Quevedo. Il n'aurait pas souffert davantage que l'on recusât la tradition, tant il demeurerait attaché à la *sesuda*

1. Consulter entre autres le *Semanario pintoresco*, la *Revista de Madrid*.

2. Voir la *Catedral* de Blasco Ibañez, la *Dama errante* de Pio Baroja, et surtout le livre très intéressant de M. de Unamuno intitulé : *En torno al casticismo* (série d'articles qui avaient paru dans la *España moderna* de 1895).

*Castilla*¹, au ferme bon sens du terroir. Assez clairvoyant toute-fois pour faire le départ entre le blé et l'ivraie, il n'a jamais cessé, en appelant de tous ses vœux le progrès par les lumières, de poursuivre l'intolérance, l'absolutisme, le monachisme. Que d'autre part l'enthousiasme exagéré pour les importations d'outre-monts lui apparût comme une imprudence regrettable, on le comprend d'autant mieux que la docilité à l'égard des modes anglaises, italiennes, françaises, pouvait ramener ses compatriotes à la servitude, au découragement des siècles d'inertie. Tourné vers la pratique, il se disait au surplus qu'à chaque plante, même aux plus vivaces, il faut un terrain favorable; que les réformes ne sont vraiment salutaires à ceux qui les accomplissent qu'après avoir été longuement préparées par une évolution interne. Et de là résulte qu'il s'est défié maintes fois, presque aussi souvent que *Fray Gerundio*, de la civilisation, du *siglo del vapor y del buen tono*³, attaquant, dans sa fureur de tout parodier en vers, des innovations qu'au fond il estimait, conduit jusqu'au paradoxe, jusqu'à l'injustice, par les exigences de la rime et les besoins de la polémique.

C'est à nous qu'il s'en est pris tout d'abord, non avec une arrière-pensée de haine, — on aurait pu s'y attendre de la part du vieux soldat de 1812, — mais avec la conviction raisonnée d'un patriote qui s' imagine, à l'heure même où il emploie l'arme du ridicule, servir à propos les intérêts matériels de son pays. Jamais la France n'avait mieux triomphé qu'après le désastre de Vitoria, lequel devait cependant lui fermer l'Espagne. Sur le terrain économique, la lutte s'était poursuivie depuis la guerre de l'Indépendance et toujours à notre avantage⁴. Une partie du commerce, et non la moindre, tout ce

1. T. V, p. 210 :

En este pueblo mestizo
¿Quién es ya español castizo?
¿Adónde fué nuestra honrilla
negra ó blanca? ¿Que se hizo
de la sesuda Castilla?

2. *Teatro social*, t. I, p. 21 : « La civilizacion ¿hace mejores y más virtuosos á los hombres? »

3. T. V, p. 83. *Epístola moral sobre las costumbres del siglo*.

4. Tanski, *L'Espagne en 1843 et 1844*, p. 353 : « Sur dix Français, un ou deux se livrent au commerce de vente, les autres se vouent à l'industrie; ce sont

qui se rapportait à la vie élégante, nous appartenait. Parmi les fournisseurs attitrés des gens du monde, on citait les noms de Petitbon, de Dubost, du libraire Monnier (l'ami de Dumas, de Gautier, de Desbarrolles). C'était de nos gravures, de nos modes qu'on s'inspirait, invariablement : « De deux choses l'une, dit Lafuente, ou bien elles sont natives et originaires de Paris et de là nous les transportons chez nous directement, ou bien l'original est à Londres, la copie à Paris, et nous faisons à Madrid une copie de la copie ¹. » Aussi Bretón pouvait-il s'écrier, avec un accent de rage mal dissimulée :

« Tant que la foire abondera — en articles d'outre-monts, — ne vous désolerez pas, Castillans. — Il n'importe que dans la misère — gémisse l'industrie espagnole. — Laissons tourner là roue ² ! »

C'était l'époque où le fils de famille, rentré de son long voyage à travers les capitales européennes, évoquait avec une indéfinissable tristesse le fumet des cuisines françaises : « *Oh! mon hôtel garni! Véry, le rocher de Cancale!* » ³, émaillant judicieusement la conversation (nous l'avons montré ailleurs) de formules rapportées du boulevard : *s'il vous plaît, sans façon, tête à tête, rendez-vous*. Dans les salons et jusque sur la rade de Tanger on chantait la romance d'*Atala* ⁴. On pleurait à des

des ouvriers, des fabricants qui travaillent dans les manufactures. Il n'y a pas une seule fabrique, un seul grand établissement dans toute l'Espagne qui ne soit dû à l'activité des Français; les anciennes fabriques même de porcelaine et de verrerie, celles de la Granja et d'Aranjuez, n'existent aujourd'hui que par le concours des Français. »

1. *Teatro social*, t. I, p. 490 : « Una de dos: ó son oriundas y originarias de París, y de allá las trasplantamos acá derechamente, ó el original está en Londres, la copia en París, y en Madrid hacemos una copia de la copia. »

2. T. V, p. 155 :

Mientras abunde la feria
En dijes ultramontanos,
No os apureis, castellanos.
No importa que en la miseria
Gima la industria española.
Ruede la bola.

3. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 218.

4. Marquis de Custine, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, Paris, 1838, t. III, p. 350 : « Vous comprendrez mon étonnement lorsque écoutant les paroles je reconnus les noms de Chactas et d'*Atala*. Ces noms placés sous une mélodie moitié andalouse, moitié mauresque, et qui sortaient de bouches espagnoles, me parurent la louange la plus flatteuse que pût recevoir notre grand poète, etc. »

Il reproduit tout au long cette romance, dont voici le début :

Sin mí *Atala* no puedo vivir.

mélodrames qui s'intitulaient *Treinla años ó la vida de un jugador*. On se soignait avec les sangsues de Broussais, les vomipurgatifs de Le Roy. Bretón avait mille fois raison lorsqu'il demandait un peu rudement à ses compatriotes : Sommes-nous Espagnols ? Sommes-nous Français ? Sachons-le une bonne fois.

Sepámosle de una vez :
 ¿Qué somos en esta tierra?
 Españoles ó Franceses !?

Influence bien superficielle toutefois. Qu'on ne s'y trompe pas. Car l'Espagne d'alors nous connaît mal, — aussi mal que nous la connaissons, — bien qu'elle imite nos poètes, qu'elle traduise nos romans, qu'elle joue nos pièces de théâtre, d'ailleurs sans discerner l'or du clinquant. Seuls quelques bons écrivains, nous les compterions facilement, portent sur notre littérature des jugements qu'ils essaient de motiver. Encore ne l'étudient-ils que pour s'en affranchir. Si l'humour espagnol possède un représentant authentique, c'est *Figaro*, élevé pour tant dans un collège français, lecteur assidu de Voltaire ; Mesonero, en s'inspirant de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, apprend à mieux regarder le panorama de la vie madrilène. Et Zorrilla n'impose le romantisme, après s'être inspiré des *Orientales*, qu'en retournant à la tradition du *Romancero*. Bretón lui-même a beau puiser à pleines mains dans notre répertoire dramatique, il n'en reste pas moins le fidèle interprète des préjugés de sa race qu'il a sucés avec le lait. C'est chez lui, mieux que partout ailleurs, que nous pourrions saisir les raisons de ce fâcheux malentendu qui, depuis des siècles, malgré tant d'intérêts qui tendent à les rapprocher, malgré de vraies sympathies qui parfois les attirent l'une vers l'autre, continue de séparer deux nations trop mal informées pour

I. T. I, p. 128. Il ajoute, et c'est une idée sur laquelle il revient souvent :

Ya se ve, los Madrileños
 se han formado tal menestra
 de costumbres nacionales,
 y costumbres extranjeras,
 que aquí ya nadie se entiende
 ni le conoce su abuela.

s'apprécier à leur juste valeur et trop différentes pour se rendre justice ¹.

II

C'est dans une comédie franchement gaie, *Un français en Cartagena*, à laquelle on ne saurait contester, malgré tout ce qu'elle renferme d'injuste à notre égard, le mérite de l'à-propos, que Bretón a rassemblé ses griefs : Gustave de Martignac, le jeune premier, s'embarque à Marseille pour épouser la señorita López. En 1823, son père, commerçant notable, avait sauvé de la misère un Espagnol banni par la réaction calomardine et tous deux, afin de resserrer les liens d'une amitié fondée sur la reconnaissance, avaient pris le mutuel engagement d'unir leurs enfants. Cependant, la jeune fille, l'âme délicieusement émue et inquiète, attend son fiancé d'outre-mer. Coïncidence heureuse, nous sommes au temps du Carnaval. Une voix claire, accompagnée en sourdine par les guitares et les bandurrias, entonne sous les fenêtres la *rondeña*, trivial hommage dont la servante, qui prend le frais, s'attribue tout l'avantage, sa maîtresse ne pouvant avoir, et le soupçon même serait injurieux, de galant chez les marinières. Froissée bientôt dans son orgueil — on a prononcé le nom d'une certaine María de los Dolores — elle ferme l'oreille aux bruits de la rue et s'assoupit. Comme elle tousse involontairement, un étranger, croyant à un signal, escalade le balcon. Tumulte dans la nuit. Bagarre. La police accourt. C'est

1. Voir la satire que Bretón adresse *Al autor de un pretendido retrato* :

Para pintor de extránjis solo un tipo
tiene el pueblo español : el guerrillero.

(T. V, p. 106.)

Zorrilla adresse le même reproche au directeur du *Musée des familles*, Chevalier, qui avait voulu lui consacrer un article : « Se empeñó en publicar en él mi retrato y mi biografía y lo hizo, como francés, sin atender á mis justas y modestas observaciones; convirtió mis breves notas biográficas en una fantástica novelilla y M. Pauquet, el primer dibujante de aquel tiempo, recibió su orden de retratarme embozado en mi capa española y mirando de perfil al cielo como un D. Juan jerezano que espera que se le aparezca su Dulcinea en el balcon para decirla « por ahí te pudras ». (*Recuerdos del tiempo viejo*, t. I, p. 245.)

l'entrée du fiancé. Dans un jargon qui rappelle d'assez près nos Anglais d'opérette, bravement il s'explique :

« Señor, je suis renseigné — par les souvenirs de mes compatriotes — qui, en psychologues, étudient — les mœurs de l'Espagne. — Señor, on m'a fait savoir — que parmi vos populations, — aussi bien à Carthagène — qu'à Malaga et Madrid, — il est de rigueur... comment dites-vous? — que les garçons *plument le dindon*, — offrent des concerts aux dames, — montent à l'assaut des balcons. — Non seulement on l'a dit — (lisez les voyageurs français), — mais on l'a constaté — (voyez plutôt les Calderón et les Moreto) ¹. »

Consternation de Dolores qui, dans un rêve affreux, voit surgir le Français aux yeux bleus :

« Il me dit : « C'est en vain — que tu repousseras notre union — » tu es à moi. Je suis le héros — de Dumas. Tais-toi et succombe, — » je suis *Antony*. » Moi je criais : — « Oh vierge de Guadalupe » — résolue à mourir mille fois — plutôt que de ternir le lustre — de ma vertu. Mes clameurs — le rendent furieux, il rugit, grince — des dents, brandit un poignard..... ². »

1. Act. I, sc. VIII :

Señor, yo tengo leído
memorias de compatriotes
que estudian en filósofos
los costumbres españolas;
señor, yo tengo aprendido
que en vuestras poblaciones,
y otro tanto en Cartagena
que en Málaga y en la corte,
es de rigor,... cómo disen?...
pelar el pavo los cóvenes,
y haser musica á las damas
y... dar asalto en balcones.
Y esto no lo disen sólo
los franseses viacadores;
que de mismo lo constatan
Mojretós y Caldejrones.

2. *Un français en Cartagena*, act. II, sc. I :

en vano será
que mi consorcio repugnes.
Eres mia ! ¡ soy el héroe
de *Dumas* ! calla y sucumbe !
soy *Antony* ! Yo gritaba,
ay, Virgen de Guadalupe !,
resuelta á morir mil veces
ántes que empañar el lustre
de mi virtud. — Mis clamores
le enfurecen, brama, crujen
sus dientes, vibra el puñal,
y á mi pecho.....

Mais López, toujours attendri, malgré sa déconvenue de la veille, la rassure, comptant sur l'effet d'un frac irrésistible, de quelque nouveauté du Louvre. Et la fiancée, avec une exaltation très féminine, de s'impatienter (elle étrenne sa plus jolie robe parisienne) :

« Il ne sera pas encore prêt, — car c'est une longue opération — pour un Français que la toilette ¹. »

Coup de théâtre ! Gustave, après avoir réclamé, au saut du lit, des pois chiches de Castille, l'*olla podrida*, force piments, tomates et Valdepeñas, apparaît vêtu de cuir et travesti en contrebandier de frontière. Il attaque la chanson de la *Manola*, esquisse un pas de fandango, offre un cigare à Dolores, et prenant pour la trop célèbre *navaja* son flacon de sels, avec un geste aussi ridicule que brusque, la désarme et la maîtrise. Mais elle, à qui le tabac donne la nausée, qui s'évanouit comme la plus fragile des pensionnaires et ne danse que le rigodon, la grecque et la valse, dont le patriotisme s'indigne lorsqu'on vante les taureaux et s'exaspère dès qu'on défend les moines, chasse l'amoureux mal appris, c'est sa revanche, s'écriant :

« Qu'on fasse venir des modes de France ! — Mais des maris ? — Non par Dieu ² ! »

Quant à M. de Martignac, il se résignera d'autant mieux qu'il cherchait en Espagne :

« une beauté — fringante, une femme — intrépide, avec du sang — qui bouillonnerait comme dans une poêle à frire ³. »

Assurément, ce comique est un peu gros. Depuis longtemps

1. Act. II, sc. VII.

El no saldrá todavía,
porque es larga operacion
para un francés la *toilette*.

2. Dernière scène :

Y vengan modas de Francia,
pero ¿maridos tambien?
No, por Dios !

3. *Ib.* :

muchacha
salejrosa, una muquer
mucho fuerte é con la sanggre
bullendo como en sarten;

les Espagnols se moquaient de l'accent de nos soldats, qu'ils appelaient *Didones* en 1823, pour avoir retenu leur interpellation familière : *Dis donc*¹. Comme il existe, en castillan, un certain nombre de lettres qu'un gosier français n'articule qu'avec une peine extrême, on ne sera nullement surpris d'entendre le Marseillais dire *Cartaquena*, *Querez*, *muquer*, pour *Cartagena*, *Jerez*, *mujer*, et *cola* pour *jola*. Il était d'autant plus facile de remarquer ce défaut dans une ville de la côte de Grenade que les Andalous, tombant dans l'excès opposé, transforment régulièrement en *jola* gutturale l'*h* non aspirée (*jombres* pour *hombres*). Il est incontestable, d'autre part, que nous prononçons l'*r* de la gorge. Aussi Bretón transcrira-t-il, et sa critique porte, *Mojretos y Caldejrones*. A plus forte raison, ne peut-on demander à Gustave, encore essoufflé de son escalade, de rendre sensible devant l'*e* et l'*i* certain sifflement du *c*. Dans sa bouche, *nacido* deviendra *nasido* : on noterait la même déformation chez beaucoup d'Américains du Sud. Quant aux fautes de genre, de nombre, d'accent que l'humoriste attribue, gratuitement ou non, à l'inexpérience des Français, il serait assez vain d'en dresser le catalogue. Retenons seulement les erreurs les plus significatives, la confusion de *ser* et d'*estar*, excusable dans bien des cas, celle d'*haber* et de *tener*, inadmissible même chez un ignorant, de purs gallicismes comme *bello padre*, enfin l'emploi incorrect de *Don*, placé non pas devant le prénom, comme il est de règle, mais devant l'*apellido* ou nom de famille², incorrection trop souvent répétée pour qu'on puisse y voir une simple inadvertance. Nos écrivains se rappelaient vraisemblablement *Doña*

1. Clerjon de Champagny, *Album d'un soldat pendant la campagne d'Espagne*, Paris, 1829, p. 50 : « Personne sur ce beau cours; ils sont tous occupés à recevoir leurs *didones* : c'est ainsi qu'ils nomment les Français, à cause de l'habitude que nous avons de nous interpellier entre nous par les mots *dis donc*; ils en ont fait un substantif..... »

2. Cf. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, 2^e édit., Paris, 1895, p. 101 : « Voyez la liste des personnages dans le *Don Juan de Marana* d'Alexandre Dumas. *Don Josés*, *Dom Mortés* — celui-là a un *m* à son nom parce qu'il est prêtre — *Don Henriquez*, etc. » M. Morel-Fatio a bien voulu me donner ce renseignement complémentaire : « Pour le *Don*, il n'y a pas d'autres exemples, dans l'ancienne langue même, de son emploi devant les noms en *ez* (patronymiques) que les noms de duègnes et *Gómez*. On dit *Don Gómez* parce que ce nom n'a pas comme d'autres en *ez* de forme simple (*Rodrigo* — *Rodriguez*). *Don Quichotte* est une plaisanterie comme *Don Dinero*. »

Rodríguez, dont l'auteur de *Don Quichotte* a fait le type de la duègne extravagante, mais rien ne les autorisait, pas même *Don Gómez*, une autre exception, à méconnaître l'usage établi en Espagne depuis des siècles,

Parfois ces maladresses, qui font de Gustave de Martignac un fantoche, sont moins des impairs d'ignorant que des méprises de fureteur. Par suite, il convient d'en rechercher l'origine avant d'examiner le réquisitoire que Bretón a dirigé contre les voyageurs français en général. Et d'abord y a-t-il, oui ou non, des sérénades en Espagne? Ceux qui se plaisent aux comédies gracieuses des frères Álvarez Quintero, qui lisent volontiers les romans si pittoresques de Salvador Rueda, n'en doutent guère aujourd'hui. Bretón en doutait moins encore, étant donné qu'il a reproduit dans l'une de ses pièces aragonaises, *Don Frutos en Belchite*, la jolie mise en scène de la *rondalla*. L'erreur, puisque erreur il y a, c'était d'en faire, comme au temps des *Mojretos* et des *Caldejrónes*, un indice de gentilhommerie, alors que la guitare, définitivement tombée en roture, n'était plus qu'un meuble de vilain, bon tout au plus pour la canaille :

Ahora sólo se estila
entre la gente del bronce ¹.

Dans les ports, envahis par une population suspecte de vagabonds, de gitanes, de débardeurs (on se rappelle que le *charrán* ² de Málaga était le digne fils des anciens *pícaros*), la bonne société (n'oublions pas que le commerce de *Don López* avait prospéré depuis 1823) se défendait avec un surcroît d'horreur de la poésie agreste des aubades et des sérénades.

Le désaccord sur la cuisine s'explique mieux encore. Les jérémiades anglaises ou françaises concernant l'huile nauséabonde, le vin qui sent la poix, la maigreur des poulets, la dureté des *garbanzos*, étaient si répandues qu'on nous en voudrait de les rappeler. Serait-il vraisemblable d'admettre

1. Act. I, sc. VIII : « Elles ne sont plus à la mode aujourd'hui que parmi les gens sans aveu. »

2. Cf. *Españoles pintados* (*El charrán*).

qu'on avait pu les oublier en Espagne? Certes, il est plaisant de constater que Gustave réclame ici le *gazpacho*, soupe à l'ail et au vinaigre, exclusivement réservée, dans les fermes andalouses, aux travailleurs des champs. On était d'autant plus soucieux, à Madrid, de bien marquer la nuance, que les aristocrates s'efforçaient, vers la même époque, d'encourager les jardiniers d'Aranjuez, de favoriser l'importation des épices, d'acclimater, au détriment des vignobles de Jerez, le mousseux du Rhin. Beau chef-d'œuvre, grommelait Bretón, que

« de se poser en Anglais avec un pudding, — en Maure avec des dattes de Fez — et passant du *milord* au *monsieur*, — de nous servir un pâté de Périgord ¹. »

Il y a plus à dire sur le chapitre de la danse. Point de voyageur qui n'ait prolixement disserté ou divagué à propos du *fandango*. L'enthousiasme des uns va jusqu'au dithyrambe. D'autres, les moins nombreux, blâment en rougissant ². Picard, sur une anecdote rapportée par le comte de Laborde ³, construit son *Alcade de Molorido*; Nodier, dans *Inès de las Sierras*, Gautier, dans *Emaux et Camées*, tirent de la *cachucha* des effets d'un romantisme ténébreux ⁴. Une chose paraît

1. T. V, p. 414 :

Y á toda costa dé mosto del Rin,
Aunque es mucho mejor el de Jerez,
Y me la eche de inglés con un pudín,
Y de moro con dátiles de Fez,
Y en *Monsieur* convertido lo *Milord*
Me haga servir pastel de Perigord?

2. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, Paris, 1797, 2^e édit., t. II, p. 304 : « On ne peut s'empêcher d'observer en rougissant que ces scènes sont aux véritables combats de Cythère ce que sont nos évolutions militaires en temps de paix au véritable déploiement de l'art de la guerre. »

3. Laborde, *Itinéraire*, t. VI, p. 403 : « M. Townsэнд a dit avec raison que si l'on entrerait subitement dans un temple ou dans un tribunal en jouant l'air du fandango ou du bolero, les prêtres, les juges, les avocats, les criminels, le peuple, graves ou gais, vieux ou jeunes, quitteraient sur-le-champ leurs fonctions, oublieraient toute distinction et se mettraient tous à danser. Cette observation lui a été suggérée par une petite pièce espagnole, dans laquelle il est question de supprimer le fandango et d'en faire juge le conclave de Rome. On fait alors paraître un danseur et une danseuse qui exécutent si bien cette danse que les cardinaux, le pape et tout le sacré collège, loin de les chasser, se mettent à imiter leurs mouvements et à danser avec eux. »

4.

Elle danse, morne bacchante,
La cachucha sur un vieil air,
D'une grâce si provocante
Qu'on la suivrait même en enfer.

(*Emaux et Camées* : *Inès de las Sierras*.)

incontestable, c'est que la France a réhabilité le *baile nacional* en assurant, dès 1833, la réputation de Dolores Serral, des sœurs Noblet, de Fanny Elssler. Quant aux Espagnols, ils avaient si bien perdu le sens et l'intelligence des anciens pas qu'un rédacteur du *Semanario pintoresco* pouvait écrire en 1840, dans un article intitulé *Les castagnettes à Paris*¹ : « Si au milieu de quelque salon madrilène retentissait, une seule minute, ce rustique instrument, il n'en faudrait pas plus pour que toute l'assistance fashionable prit ses châles et ses chapeaux². » L'Espagne se laissa pourtant convaincre, au moins en partie, par les amateurs délirants du Palais-Royal. Un poète, Serafin Estébanez Calderón, se fit le digne champion de la *crotalogie*³. Séville, la patrie de La Perla, de María de las Nieves, résista aux mépris de la capitale. On continua d'exécuter, pendant les entr'actes du mélodrame, le *jaleo* de Jerez. Tout Madrid courut plus tard au théâtre du Cirque, magnifiquement restauré par le banquier Salamanca, pour voir la Guy Stephan. On ne cesse pas d'applaudir aujourd'hui, dans les *zarzuelas* à décor champêtre, les entrechats de la *jota* ou de la séguidille. Il est vrai que la société choisie n'a point capitulé. Comme la Dolores du *Français à Carthage*, elle s'en tient à la valse et au rigodon.

Bretón nous représentait Gustave de Martignac comme assez impoli pour fumer en présence de sa fiancée, comme assez grossier pour lui offrir un cigare. C'était répondre, en usant du droit de légitime défense, à une accusation formulée maintes fois, notamment dans un *Voyage en Espagne en 1798*, par M. le chevalier de F... (probablement Fonvielle) : « Le hasard a-t-il amené dans votre auberge des dames dont la mise, la figure, la jeunesse vous aient intéressé et avec les-

1. *Semanario*, 1840, p. 220 : « Si en alguno de los (saraos) de Madrid resonase un instante tan rústico instrumento bastaría para que toda la concurrencia fashionable tomase sus schales y sombreros. »

2. On lit de même dans le *Voyage en Espagne* de Gautier, p. 111 : « Dolores Serral, qui a fait une si vive sensation à Paris, où nous avons été un des premiers à signaler l'audace passionnée, la souplesse voluptueuse et la grâce pétulante qui caractérisent sa danse, a paru plusieurs fois sur le théâtre de Madrid sans produire le moindre effet. »

3. Voir, dans les *Escenas andaluzas, Asamblea general de los caballeros y damas de Triana y toma de hábito en la orden de cierta rubia bailadora*.

quelles vous ayez lié connaissance, charmé de retrouver à parler le langage de la bonne société? Vous les verrez, dans cette cheminée, causer avec les voituriers, rire de leurs plus obscènes saillies et porter à leur bouche, pour l'achever, leur cigare à demi fumée (*sic*) qu'ils leur présenteront tout humide de leur salive. C'est une galanterie espagnole dont il faut que vous vous accoutumiez à supporter le spectacle sans répugnance.» Veut-on ramener cette satire d'une criante injustice aux proportions de la vraisemblance, il suffira de la confronter avec la déposition de voyageurs plus consciencieux, par exemple avec les *Souvenirs d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813*, où Limouzin, parlant du cigare de papier, ajoute : « Les femmes même sacrifient de bonne grâce à cette coutume générale et font usage de petits cigares en paille de différentes couleurs ¹ ; » renseignement précisé par l'Anglais Edward Blaquiére, lequel écrivait, après la guerre de l'Indépendance : « Je suis sûr qu'elles jetteraient toutes le *pajita* (c'est un cigare d'un tabac plus doux que les autres et recouvert d'une feuille de maïs), et la tabatière, si leur médecin les avertissait que ces habitudes contribuent à gâter leur teint et leurs dents ². » Il semble établi par la concordance des témoignages que les Espagnoles ont fumé au commencement du siècle. « A la vérité, dit Rehfuès, bibliothécaire du roi de Wurtemberg, ce ne sont que les femmes d'une certaine classe qui s'oublient à ce point, mais cela prouve que les Espagnols ne le trouvent pas dégoûtant ³. » Le tort des Français, ou pour mieux dire des étrangers, c'est d'avoir généralisé d'abord, en parlant d'un fait isolé, d'avoir cru ensuite que la terre, pendant trente ans, avait cessé de tourner. Goûtons donc sans rancune ce dialogue amusant de Bretón :

GUSTAVO. A mí enseñar que en España
fuman hembras

CIPRIANO. de la hez
del pueblo y pocas.

1. *Voyage en Espagne en 1798*, Paris, 1829, p. 97.

2. *Examen historique de la révolution espagnole*, trad. Paris, 1823, t. II, p. 195.

3. Rehfuès, *L'Espagne en 1808*, trad. Paris, 1811, t. I, p. 136.

GUSTAVO. ¡ Qué entiendo !
 Alors il faudra brûler
 *quemar mis libros*¹.

Mais pourquoi lit-on dans le *Teatro social* de Lafuente, en 1846 (il s'agit du nombre des fumeurs) : « Encore n'y comprenez-vous pas les *fumeuses*, car il y en a, et beaucoup qui passent pour des dames, qui en usent et largement ². » Et qui faut-il croire, de Bretón ou de *Fray Gerundio*, quand on parcourt aujourd'hui certains romans à clef du père Coloma, entre autres *Pequeñeces* ?

Nous rappellerons brièvement en quels termes burlesques l'auteur du *Français à Carthagène* a posé la question difficile à éclaircir du *puñal en la liga*, du poignard à la jarrettière. Dolores, incommodée par l'odeur âcre du tabac, tire de son corsage un flacon d'eau de Cologne :

GUSTAVO. *(Ciel, le poignard ! la navaca !*
 Elles sont armées toujours !)
 DOLORES. Ah ! yo... fallezcō.
 GUSTAVO. *Au secours !*
 *On fairá (sic) ici ma... mortaca*³. —
 Il faudrá la désarmer.....

(Il s'élance pour lui arracher ce qu'elle tient dans la main. Dolores crie⁴.)

Il importe, ici encore, de remonter jusqu'aux témoignages anciens. L'un des premiers ouvrages où nous ayons vu trace de cette pittoresque légende est un écrit anonyme, intitulé *Mes réminiscences d'Espagne*, par le *Petit diable boiteux de la Vieille Castille* (1823), où l'auteur s'égaie, assez lourdement du reste, aux dépens de l'Espagne, de la singulière population qui l'habite, race de miquelets, race de bandits. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait voulu reproduire, comme la plupart des soldats de Napoléon, les innombrables plaisanteries dirigées, depuis que Voltaire et Montesquieu en avaient

1. Dernière scène : « On m'a appris qu'en Espagne il y a des femmes qui fument. — Dans les dernières classes de la société, et elles sont bien rares. — Qu'est-ce que j'entends ? *Alors il faudra brûler mes livres.* »

2. *Teatro social*, t. I, p. 399 : « Y tampoco habrá Vd. comprendido á las fumadoras, que las hay también, y muchas que pasan por señoras, que lo gastan y fuerte. »

3. Linceul.

4. Act. II, sc. VIII.

donné l'exemple¹, contre le pays de la basquine et de l'Inquisition. Or, voici comment le successeur d'Asmodée entendait se venger des guerrillas : « Les femmes de Valence, qui d'après le sobriquet qui leur a été appliqué dans toute la péninsule, ont l'*alma atravesada* (l'âme endiablée), portent presque toutes un poignard passé dans l'une de leurs jarrettières; cet acier criminel a plus d'une fois fait couler le sang de l'amour, le sang d'une rivale; on peut dire que c'est l'éventail de ces dames et qu'elles en portent des coups sanglants avec autant de facilité que nos Françaises donneraient en badinant de petits coups d'éventail sur les doigts d'un amant trop libre en ses discours ou trop audacieux dans ses entreprises². » Il y a plus à retenir, semble-t-il, des *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne pendant les années 1808 à 1814*³. L'auteur, Sébastien Blaze, est un Provençal folâtre, grand amateur de musique italienne. Quand on a fait, dans ses récits pimentés, la part de la fantaisie méridionale et, tranchons le mot, de la galéjade, on s'aperçoit que cet ex-pharmacien des armées de Napoléon n'en rapporte pas moins de croustillantes anecdotes, recueillies sur place, à Séville, après un séjour assez long pour entendre la blague andalouse et goûter, avec toute leur sève, les malices d'une langue fleurie de diminutifs. Laissons parler son expérience : « Les dames portaient autrefois de petits poignards dans le sein ou à la jarrettière : cet usage se perd de jour en jour, et j'en ai vu peu d'exemples. » Aveu qui ne l'empêchera pas de décrire avec amour cette « jolie petite dague dont la poignée de nacre et d'or servait à mettre en jeu une lame d'acier superfin, dentelée et percée à jour pour rendre les blessures mortelles. Je lui demandai en riant à quel usage elle réservait ce précieux bijou; elle me répondit très sérieusement qu'elle se proposait de me l'enfoncer dans le cœur si jamais j'étais infidèle. » Telle est, semble-t-il, la base historique sur laquelle s'est échafaudé le roman de la

1. Cf. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, 2^e édit., Paris, 1895, p. 68.

2. Le Petit Diable Boiteux de la Vieille Castille, *Mes réminiscences de l'Espagne, esquisse rapide des mœurs et usages de ces contrées célèbres*. Paris, 1823, p. 27.

3. *Mémoires d'un apothicaire sur l'Espagne pendant les années 1808 à 1814*, Paris, Ladvocat, 1828, p. 415 et suiv. (L'auteur est Marie Sébastien Blaze.)

« femme au poignard » qui de nos jours (nous renvoyons au tableau du Musée du Luxembourg)¹, inspirait encore Alexandre Falguière : la plaisanterie d'une Sévillane rapportée par un compatriote de Tartarin. Or les Espagnols n'ont rien fait pour nous détromper, tant s'en faut ; car ils ont flatté notre illusion comme jadis les fabricants de *papel de hilo*, au temps où les romantiques juraient par Saint-Jean d'Ávila, comme aujourd'hui les expéditeurs de raisins secs, les enlumineurs de tambourins, comme ceux qui demain, pour le compte du cinématographe Pathé, mimeront *Carmen* au pied du *tajo de Ronda*. Un fait semble prouvé, c'est que les marchands de jarretières, de couteaux catalans ont tiré le plus heureux parti, et le plus lucratif, du *puñal en la liga*. On les rencontrait à Santa-Cruz de Mudela, avant d'atteindre la Sierra Morena. C'est là que le peintre Desbarrolles, en 1845 ou 46, plusieurs années, comme on le voit, après la première représentation du *Français à Carthagène*, avait noté l'observation suivante : « Parmi les devises inscrites sur les lames, nous remarquâmes celle-ci, gravée sur l'un de ces petits poignards que les Espagnoles portent souvent à la jarretière : *Toma y perdona*, prends et pardonne². » Beaucoup plus tard, le baron Davillier écrit, en 1864³ : « Je possède un petit poignard fort mignon, un *puñalico* qui porte pour devise :

Sirvo a una dama.

Seulement l'inscription n'est pas assez explicite pour nous apprendre si le poignard *servait à une dame* pour cet usage intéressant. » Et en 1868⁴, parlant des jarretières de la Manche : « Mais parmi les jarretières que nous achetâmes, aucune ne contenait une devise plus intéressante que celle-ci :

En la liga una navaja
y la mano en la cadera,
va vertiendo sal la maja.

1. Musée du Luxembourg, salle 5, n° 102 : *Eventail et poignard*.

2. *Deux artistes en Espagne*, par Desbarrolles, illustré par Giraud. Paris, 1846, p. 76.

3. *Tour du monde*, 1864, 2^e semestre, p. 6.

4. *Ib.*, 2^e semestre 1868, p. 292.

« A la jarretière un couteau, et la main sur la hanche, elle va répandant le sel la maja. » Cela nous paraît résoudre la question encore indécise de savoir s'il existe toujours des Espagnoles qui portent le couteau à la jarretière; nous avons déjà parlé des anciennes manolas qu'on appelait *las del cuchillo en la liga*, mais la manola est, on le sait, un type disparu : heureusement, la *maja* qui l'a remplacée a hérité, comme on vient de le voir, d'une de ses prérogatives les plus pittoresques. » La conclusion nous semble au moins prématurée. Aucun humoriste espagnol, que je sache, ne mentionne ce poignard chimérique à partir de 1830, sinon pour rire à nos dépens. N'est-il pas étrange que pendant un demi-siècle on s'en soit tenu, en Angleterre, en Allemagne et en France, aux affirmations de l'*apothicaire*?

Stendhal, dans son livre *De l'Amour*, en 1822, représentait l'Andalousie comme « l'un des plus aimables séjours que la volupté se soit choisis sur la terre »; il annonçait en même temps l'intention de sacrifier à la délicatesse du public français « trois ou quatre anecdotes montrant de quelle manière mes idées sur les trois ou quatre actes de folie différents dont la réunion forme l'amour sont vraies en Espagne »¹. Une femme, la duchesse d'Abrantes, a été moins prude. On lit en effet dans les *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811* : « Pour une Espagnole, le crime, la vertu, tout ce qui compose la vie n'est plus rien; la nature entière elle-même n'est plus qu'un théâtre qu'elle parcourt avec celui qu'elle aime et sur lequel elle joue les scènes d'un drame vraiment poétique... Que peut-on espérer d'une âme entièrement dominée par un sentiment profond, exclusif et tellement concentré sur une seule tête que le monde n'est plus rien pour une Espagnole amoureuse? J'ai vu deux de ces personnes *préoccupées*, comme disait la marquise de San-Iago (*sic*) : elles étaient au théâtre du Prince. C'étaient une femme jeune et belle que je ne nommerai pas, quoique je me rappelle parfaitement son nom, et un homme très haut placé par sa fortune et sa naissance. La femme

1. Édit. Calmann Lévy, 1896, p. 145.

avait vingt-cinq ans, l'homme en avait trente; ils vivaient l'un pour l'autre, avec un tel abandon, un tel mépris des convenances, dans un tel délire enfin, qu'il y avait une sorte de charme à voir un enchantement aussi complet. La marquise de San-Iago me dit que toutes les liaisons d'amour en Espagne étaient ainsi¹. » Bretón n'en croyait rien. Il a peint, d'après nature, des jeunes filles coquettes et averties, des veuves prudentes et malicieuses. L'affolement lui semblait un contresens. On ne trouverait pas dans tout son théâtre, si l'on en excepte *Vellido Dolfos* et *Elena*, concessions maladroites au romantisme, un seul exemple de passion déraisonnable. Ajoutons que la société madrilène avait renoncé depuis quarante ans au sigisbéisme importé d'Italie. Néanmoins, Prosper Mérimée osait écrire de Madrid le 18 novembre 1845 : « Les amants ne sont, à vrai dire, ici que des maris non autorisés par l'Église. Ils sont les souffre-douleur des maris véritables, font les commissions et gardent madame quand elle prend médecine². »

III

Le poète a résumé ses griefs dans une tirade qui, pour notre édification, mérite d'être connue en France :

« Bien entendu, — femme espagnole et couteau — sous la jarretière, c'est tout un ! — Il n'y a chez nous que des toreros — et des gens de cet acabit, — dans chaque maison un moine — qui nous gouverne comme un roi ; — pour les arts et les sciences, — nous en sommes à l'an mil ; — aux Pyrénées commence — l'Algérie ! — On voit en France une infinité — d'Espagnols qui témoignent du contraire : il n'importe ! — Personne, affirme-t-on là-bas, n'est juge — compétent dans sa propre cause. — Point de tableau fidèle — sauf l'Espagne qu'ils inventent — au hasard de leur inspiration, — écrivant sur les choses de notre pays — vingt brochures par mois, — frappant une fois sur le clou, — cent fois sur le fer à cheval, — attrapant la berlue — dès qu'ils mettent le pied chez nous — pour voir... ce qu'ils

1. Duchesse d'Abrantès, *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811*. Bruxelles, 1838, t. II, p. 30.

2. *Lettres à une inconnue*, Paris, 1876, t. I, p. 259.

ne regardent pas, — regarder ce qu'ils ne voient pas, — l'exception devenant la règle — pour eux. Et si par aventure — quelqu'un, malencontreusement, est mordu — par un chien dans la rue, — c'est avec une imperturbable gravité — qu'il viendra nous dire, Gautier : — « En Espagne, tous les chiens — mordent... entre cinq et six. » — Et les auteurs ne manquent pas, — (je les nommerai si tu veux) — qui font, sans quitter Paris, — un tour dans Aranjuez, — dansent la cachucha, — le polo avec la reine — Isabel, s'embarquent — sur la plage de Jaen — pour aller voir à Tarragone — les Amants de Teruel ¹. »

1. Act. II, sc. x :

Ya se ve
dama española y navaja
bajo la liga, es de ley !
¡Y aquí todos son toreros
y gente de ese jaez;
y en cada casa hay un fraile
que nos manda como rey;
y en las artes y las ciencias
vamos con el siglo diez;
y empieza en los Pirineos
el territorio de Argel !
Hay en Francia infinidad
de españoles que dan fe
de lo contrario; no importa :
nadie, responden, es juez
competente en propia causa,
¡y sólo es pintura fiel
de España la que ellos fingen
como Dios les da á entender !
Y escriben de nuestras cosas
veinte folletos al mes;
mas, si una vez en el clavo,
dan en la herradura cien;
que contraen cataratas
cuando aquí ponen el pié
para ver... lo que no miran
y mirar lo que no ven.
Así, la excepcion es regla
para ellos, y tal vez
si en hora menguada á alguno
muerde en la calle un lebel,
con mucha formalidad
nos dirá luégo *Gautier* :
« todos los perros de España
muerden... entre cinco y seis. »
Y no faltan escritores —
si quieres los nombraré —
que sin salir de París
pasean por Aranjuez,
y han bailado la cachucha
ó el polo con ISABEL
SEGUNDA, ó se han embarcado
en la playa de *Jaen*
para ver en *Tarragona*
los amantes de Teruel.

C'est en 1843 qu'on joua pour la première fois le *Français à Carthagène*. Gautier venait de publier, la même année, son *Voyage en Espagne*. Donc, la pièce est une riposte. Est-ce à dire que le poète d'*España* soit vraiment responsable de toutes les énormités dont il est séant, au delà des Pyrénées, d'accuser nos compatriotes? « Si Mériméc a ouvert des jours sur l'âme espagnole, répond un juge compétent¹, Gautier a expliqué le sol et l'art de l'Espagne comme nul ne l'avait fait et comme probablement nul désormais ne le fera. » Mérite auquel Bretón, le moins plastique de tous les écrivains castillans, devait rester d'ailleurs insensible, quand rien, à la lecture de pages admirables telles que la classique « entrée en Andalousie », ne calmait et n'adoucissait en lui la susceptibilité qu'il avait, comme on le sait, particulièrement chatouilleuse. Or bien des choses, dans le chef-d'œuvre de son adversaire, ne pouvaient que l'irriter, le titre d'abord, qui renfermait un barbarisme *Tra los montes*², corrigé depuis (cherchant une formule topique, l'auteur s'était souvenu vraisemblablement du nom portugais de la province *Traz os Montes*). D'autre part, Gautier était une personnalité suffisamment connue à Madrid, à cause de son rôle dans les premières batailles du romantisme, de ses accointances avec Victor Hugo, pour qu'on discutât passionnément son livre. L'excellent Mesonero, poussant la courtoisie jusqu'à l'héroïsme, car il détestait les taureaux, l'avait conduit aux arènes, puis à la procession du *Corpus*³. « Nous nous rappelons encore l'enthousiasme, la surexcitation qu'éprouvait Th. Gautier (que nous accompagnions lors de sa première visite à Madrid) devant la magnificence de la cérémonie religieuse. » Après

1. Cf. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, p. 103.

2. Voir Spoelberg de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, Paris, 1887. Les premières impressions avaient paru dans la *Presse* le 27 mai 1840. Tous les articles furent rassemblés dans un volume qui porte le titre de *Tra-los-montes*, avec une dédicace à Eugène Piot datée du 10 février 1843. Dans la réimpression de 1845, le volume s'appelle *Voyage en Espagne*. Quant aux poésies qui devaient former le recueil d'*España*, elles furent publiées dans la *Presse* et le *Moniteur universel* à partir de 1840.

3. Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 243 : « *Aun recordamos el entusiasmo, la excitacion que experimentaba Theophile Gauthier (sic) (à quien acompañá-bamos en su primer visita á Madrid) ante la magnificencia del acto religioso...* »

trois ans d'impatience (car on attendait beaucoup, sans nul doute, du Français impressionnable et bon enfant), quelle déception ! Le chroniqueur, auquel on ne pouvait guère pardonner certaine phrase méprisante sur le Prado ¹, s'exprimait avec la plus tranquille irrévérence, en rapin boulevardier, au sujet des *lionnes* de l'aristocratie, de leurs prétentions au parisianisme. « Les femmes, ordinairement clairvoyantes en ce qui concerne leur beauté, ne s'aperçoivent pas que leur suprême effort d'élégance arrive tout au plus à les faire ressembler à une *merveilleuse* de province, résultat médiocre. » C'est avec une décision plus tranchante encore qu'il exécutait les hommes : « Gavarni et ses délicieux dessins, voilà le but modeste que se proposent d'atteindre les modernes hidalgos ; ils ne savent pas qu'il n'y a que la plus fine fleur des pois de Paris qui puisse y arriver ². » Encore fallait-il, quoique Bretón fût prêt à signer de sa propre main cette condamnation du *lechuguino*, qu'on observât les formes du procès. Pourquoi n'aurait-il pas été révolté, lui, un Madrilène d'adoption, par suite intransigeant, lorsqu'il entendait qualifier comme il suit la société dont il raffolait : « J'ai vu quelques soirées ou tertulias, elles n'ont rien de remarquable ; on y danse au piano comme en France, mais d'une façon encore plus moderne et plus lamentable, s'il est possible... la peur d'être accusées de *bolero*, de *fandango* ou de *cachucha* rend les femmes d'une immobilité parfaite ³. » On attendait quelques observations sur la politesse et les mœurs ? Gautier s'étendait longuement sur l'*horchata de chufas*, les sorbets et la boisson d'amandes blanches ; — une description consciencieuse des édifices de Madrid ? le peintre, encore ébloui par les merveilles de Búrgos, passait en haussant les épaules. Quant à la littérature, mieux valait n'en rien dire que de l'apprécier d'un ton fort cavalier, au hasard des rencontres. Et l'admiration que Gautier affichait pour la chanson de la

1. *Voyage en Espagne*, p. 90 : « La seule raison qui puisse avoir fait adopter cette place, c'est qu'on y peut voir et saluer les gens qui passent en calèche sur la chaussée. Il est toujours honorable pour un piéton de saluer une voiture. »

2. *Ib.*, p. 91.

3. *Ib.*, p. 108.

*Manola*¹, pour celle de l'*Aguadora*, ne devait pas moins choquer le poète espagnol, devenu ainsi le complice involontaire de nos préjugés, que ce jugement dérisoire où les contemporains avaient peine à identifier un chef-d'œuvre de malice, tant l'ignorance du critique ressemblait au dédain : « On donnait ce soir-là au théâtre une pièce de M. Bretón de los Herreros, poète dramatique très estimé en Espagne. Cette pièce portait le titre assez bizarre *El pelo de la desa* (lapsus calami pour *dehesa*), qui signifie littéralement le *poil du pâturage*, expression proverbiale et assez difficile à faire comprendre, mais qui répond à notre dicton : « La caque sent toujours le hareng. » Il s'agit d'un paysan aragonais qui doit épouser une fille bien née et qui a le bon sens de reconnaître qu'il ne pourra jamais devenir un homme du monde. Le comique de cette pièce consiste dans l'imitation parfaite du dialecte, de l'accent aragonais, mérite peu sensible pour les étrangers » (page 64).

Ajoutons les ridicules extérieurs de l'homme. S'il ne portait plus, comme au grand jour d'*Hernani*, son pourpoint écarlate, Gautier avait eu cependant, comme Dumas l'aura, la faiblesse de commander chez le bon faiseur pour *majos* un somptueux costume de fanfaron, tout en cuir de Cordoue, agrémenté de passementeries. Sans qu'il s'en soit jamais servi — plus timide que Giraud et Desbarrolles, deux artistes qui traversaient l'Espagne sac au dos, sous un déguisement de contrebandiers — à Grenade on le suivait dans les rues. « Est-ce moi, oui ou non, demandait en se rengorgeant le guide Louis, Auvergnat transplanté, qui ai conduit Théophile Gautier? le gros Gautier? à preuve que les enfants criaient après ses grands cheveux². » Rappelons enfin qu'il s'était confié, pour traverser les montagnes de Málaga, au muletier Lanza³, renard matois qui répandait habilement

1. Cette chanson de la *Manola*, mise en musique par différents compositeurs espagnols et français, fut entendue pour la première fois dans *Un voyage en Espagne*, vaudeville en trois actes par MM. Théophile Gautier et Paul Siraudin, représenté sur le théâtre des Variétés le 27 septembre 1843. Elle fut réimprimée dans le recueil des *Poésies complètes* en 1845.

2. Challamel, *Un été en Espagne*, Paris, 1845, p. 139.

3. Desbarrolles, *Deux artistes en Espagne*, p. 40 : « C'était un homme de près

les histoires de voleurs et se flattait, afin de mieux rançonner la clientèle, d'avoir passé un traité avec tous les brigands d'Andalousie.

La célébrité du bon Théo lui a valu, en Espagne, d'être chargé à son dam de tous les péchés des Français. Or, il en est de plus coupables. Et Bretón l'a reconnu :

No faltan escritores, —
si quierés los nombraré.

Faut-il expliquer ce mot fameux : « L'Afrique commence aux Pyrénées¹ » (attribué sans raison à Dumas, qui, lui aussi, a joué chez nos voisins le rôle de bouc émissaire), adressons-nous une fois de plus à la duchesse d'Abrantès : « J'ai trouvé l'Espagne un pays à part de l'Europe, et à part d'une façon si étrangement belle que je n'ai pu qu'admirer sans songer aux inconvénients qui étaient à côté². » S'agit-il du fléau des couvents, Blanqui, après mainte imprécation, nous rapporte l'histoire de ces moines qui, afin de purifier leur champ de la souillure révolutionnaire, ont brûlé 6,000 pieds d'oliviers³. Est-il nécessaire de préciser l'allusion au polo d'Isabel II, ouvrons l'*Album d'un soldat pendant la campagne de 1823*⁴, et nous y lisons textuellement cette phrase : « Au reste, dans une société intime, les personnages du rang le plus distingué ne se font aucun scrupule de danser la *cachucha*. » Qu'un auteur ait oui ou non parlé du port de Jaen, il n'importe : l'erreur était possible, venant de nous, à voir comment nos peintres, d'après *Abenámár*⁵, avaient travesti les rives du

de six pieds, portant un costume de majo d'une richesse extrême. Sa veste seule, toute pesante de boutons et d'aiguillettes d'argent massif, était d'un grand prix. Il avait réalisé une belle fortune dans son métier d'arriero. Il avait réellement fait un pacte avec les voleurs, car l'un de ses voyageurs m'a raconté qu'étant resté en arrière de la caravane, il fut assailli par une bande qui lui ordonna de mettre pied à terre. Mais l'un des chefs ayant reconnu le chiffre de Lanza sur les harnais, les brigands firent mille excuses au cavalier et le remirent eux-mêmes en selle. » — Cf. également M^{me} de Brinckmann, *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850*, p. 238.

1. J'ai vainement cherché cette phrase dans le récit intitulé *De Paris à Cadix*.

2. *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal*, p. 33.

3. Blanqui, *Voyage à Madrid*, Paris, 1826, p. 119.

4. P. 99.

5. *El Estudiante y el Abenamar*, p. 148 : « Cuadros de la esposicion pública en donde se representaba al ejército francés pasando á nado el innatable Man-

Manzanares et les abords du Trocadéro, et comment les dessinateurs du *Musée des familles*, d'après *Fray Gerundio*, se représentaient le costume (pourtant destiné à devenir si populaire en France) des *toreros*¹.

Ces plaintes, Bretón n'a été ni le premier ni le seul à les formuler. Nous les retrouvons chez Larra, chez Lafuente, chez López Pelegrín, chez Segovia², chez Hartzenbusch, chez Mesonero, surtout dans les revues (citons pour mémoire la curieuse polémique soutenue, en 1841, par la rédaction de la *Revista de Madrid*³ contre George Sand, après la publication, dans la *Revue des Deux Mondes*, des articles qui devaient constituer dix ans plus tard *Un hiver à Majorque*). Successivement ou simultanément, la critique espagnole s'attaque à Charles Didier, à Roger de Beauvoir, à Dumas, à Challamel, à Desbarrolles, à l'Anglais George Borrow, à Ford, l'auteur du *Guide Murray*⁴. Malgré sa longueur, nous reproduirons

zanares y trepando por un escarpado eminente para asaltar el Trocadero que está como la palma de la mano. »

1. Ces gravures se trouvent dans le tome X du *Musée des familles* (1843). — Voir Lafuente, *Teatro social*, t. II, p. 69 : « Y lo singular y gracioso es que estas estampas las haya dado el instruido Theophile Gautier que ha visto mas de una corrida de toros en España... ¿No pintan del mismo modo nuestros vecinos todo lo que á España pertenece, aunque por sus mismos ojos lo vean y con sus propias manos lo palpen? » D'après Spoelberg de Lovenjoul, les dessins seraient de Gautier lui-même.

2. Voir dans *El Estudiante* (*Coleccion de composiciones serias y festivas*, p. 113) l'histoire de *Monsieur Frivole*.

3. *Revista de Madrid*, 3^e série, t. I, p. 199 et suiv. : « Cuando se escribe sobre España con la inexactitud que lo hacen los viajeros que despues insertan sus artículos en las revistas de Paris, por una retribucion muy mal ganada por cierto; cuando ven los españoles que afirma uno de aquellos, describiendo una corrida de toros, que vienen éstos desde Andalucía á Madrid metidos en una *balla* que se ha construido al intento en todo el camino; cuando asegura otro que en Toledo, en cuya ciudad, llena de recuerdos históricos, nada encontró que admirar, una persona á quien iba recomendado, le ofreció *su casa y su esposa*; cuando nos habla otro de los *cigarritos* que fuman las mujeres; de los *puñales* que ocultan en la liga... »

4. Cf. *El Panorama*, 1838, I, 87, *España vista desde Francia y otros países extranjeros* (erreurs de Scribe dans le *Domino noir*, de Hugo dans *Hernani*, de Dumas dans *Don Juan de Marana*, de Casimir Delavigne dans *Don Juan d'Autriche*); *Revista de Teatros*, 2^e série, p. 197 (art. d'Hartzenbusch sur le voyage en France du *Curieux parlant*, « represalia noble, pero que por lo mismo peca de moderada »); *Revista de España y del Extranjero*, 2^e série, t. II, p. 239 (de Carbonell sur la *Biblia en Espana* de Borrow); même revue, t. III, p. 80, *Sandeces de un articulista francés*; t. IX, p. 19 (art. de Carbonell contre Dumas : « Las cartas de M. Dumas no tienen mas objeto ni otra idea que la de reproducir el pensamiento envuelto en el dicho de uno de sus antiguos compatriotas que llamó á los españoles *moros con peluca* »); *El Laberinto*, t. I, p. 10 (d'Enrique

in extenso la déposition du *Curieux parlant*, de toutes la plus significative, qui fut insérée en 1841, deux années par conséquent avant la représentation du *Français à Carthagène*, dans le *Semanario pintoresco* :

« Notre écrivain feuilletonniste s'aperçoit ¹ (et il ne peut manquer de s'apercevoir) que sa mission sur la terre est de traverser les Pyrénées et, nouvel Alcide, de révéler à la France et au monde entier ce pays inconnu et fantastique, désigné sur les cartes par le nom d'Espagne, et de planter sur les rives de la Bidassoa une autre paire de colonnettes avec l'inévitable « PLUS ULTRA — Monsieur N... Invenit. »

» Aussitôt dit, aussitôt fait. L'enthousiasme s'empare de son âme. Il traverse rapidement la France, et entrant alors dans les provinces basques, il fixe sa toile et commence à peindre sa longue série de tableaux originaux, traduits de Walter Scott, s'appropriant, à l'envers ou à l'endroit, tout ce que dit le romancier des montagnards de l'Écosse, appliquant à ceux-ci autant de noms en *charri* et *chea*, et je t'en fais des Biscayens et des Guipuzcoans et je te les baptise avec l'eau du Nervion !

» Gagnant du terrain, notre intrépide voyageur conte de quelle manière, par la suite, s'est éprise de lui éperdument la belle *dona Gutierrez*, fille de *don Fonseca*, ainsi que les aventures auxquelles a donné lieu la jalousie de *Peregillo le toreador*, amant et futur époux de la dite jeune fille, jusqu'au moment où il a jugé à propos de l'abandonner à celui-ci, conquis par la grâce andalouse de la duchesse de

Gil sur *Sketches in Spain* du capitaine Cook, favorable par exception); *Revista de Europa*, 1846 (à noter dans le bulletin bibliographique une réplique au *Handbook for travellers in Spain* de Ford, p. 382). — Mentionnons encore la brochure d'Ossorio y Bernard intitulée : *Un pais fabuloso, estudio de actualidad y remedio contra el mal humor*, Madrid, 1878. Il combat Roger de Beauvoir « por ser el que más alto ha puesto el nombre francés en cuanto á desbarrar respecto á las cosas de España ».

1. *Semanario pintoresco*, 1841, t. VI, p. 135 : « Nuestro autor folletinista conoce (y no puede menos de conocer) que su mision sobre la tierra es cruzar el Pirineo y, nuevo Alcides, revelar á la Francia y al mundo entero ese pais incógnito y fantástico designado en las cartas con el nombre de España, y fijar en las márgenes del Vidasoa otro par de columnitas con el consabido « PLUS ULTRA — Monsieur N. invenit. »

» Dicho y hecho. Apodérase de su alma el entusiasmo. Atraviesa rápidamente la Francia, y entrando luego en las provincias vascongadas, tiende el paño, y empieza á trazar su larga série de cuadros originales, traducidos de Walter Scott, apropiándose, venga ó no venga á pelo, todo cuanto aquel dice de los montañeses de Escocia, aplicando á estos unos cuantos nombres acabados en *charri* ó en *chea*, y hágote vizcaino ó guipuzcoano, y yo te bautizo con el agua del Nervion.

» Adelantando camino, nuestro intrépido viagero cuenta como luego se enamoró de él perdidamente la hermosa *doña Gutierrez*, hija de *D. Fonseca*, con las aventuras á que dieron lugar los celos de *Peregillo el toreador*, amante y prometido esposo de la dicha moza, hasta que él tuvo á bien dejársela, cautivado por la gracia andaluza de la duquesa de *Viento Verde*, que se empeñó en hacerle señas y enviarle flores desde su balcon.

Viento Verde, qui s'est obstinée à lui faire des signes et à lui envoyer des fleurs du haut de son balcon.

» Escaladant ensuite les tours de la cathédrale de Burgos, il croit l'occasion venue d'étaler son érudition historique; il nous rapporte comment le Cid fut un chevalier très célèbre de l'entourage du roi D. Fruela, peu après que Grenade, cédant aux armes espagnoles, eut capitulé; il nous dit comment le peuple de Burgos, en reconnaissance de cet événement, éleva sa magnifique cathédrale sous la direction de certain architecte (une supposition, Français) qui fut brûlé par l'Inquisition; il vous intercale, à ce propos, une gracieuse petite histoire, celle d'une princesse qu'on retint prisonnière dans l'une des tours de la cathédrale parce qu'elle s'était amourachée de l'archevêque, lequel était fils de Recaredo. Il parle ensuite de la superstition du peuple espagnol et dit que dans les théâtres (dans les théâtres de Burgos!) il a vu les couples faire le signe de croix avant de se mettre à danser le bolero et sur les promenades les gens s'agenouiller quand la cloche de la cathédrale sonnait l'*Angelus*.

» Il sort enfin de Burgos, et, le long du chemin, se déchaîne contre l'ignorance du peuple des campagnes, contre les auberges, parce qu'on ne le comprend pas et qu'il parle français; il se plaint, n'ayant pas rencontré de voleurs, que son voyage est privé de cet élément de couleur locale. Mais il se console finalement avec une autre historiette, dont il ne nous fait pas grâce davantage, celle de *Manuellito el Zagal*, qui, d'après notre auteur, fut un célèbre assassin, parfaitement inconnu dans cette contrée, où cependant il aurait poursuivi, durant de longues années, ses entreprises audacieuses, jusqu'au jour où, tombant sur une caravane au milieu de laquelle chevauchait la fille du prince d'Aragon, doña Guiomar (le narrateur prétend l'avoir connue plus tard à Séville), il s'éprit d'elle, après quoi le roi lui pardonna ses forfaits, l'arma chevalier de la Toison d'Or, le nomma

» Subiéndose despues á las torres de la catedral de Burgos, cree llegada la ocasion de desplegar su erudicion histórica, y nos cuenta como el Cid fue un caballero muy célebre de la corte del rey D. Fruela, pocos años despues de la rendicion de Granada á las armas españolas; y dice como el pueblo de Burgos en accion de gracias de aquel suceso, levantó su magnífica catedral, bajo la direccion de un arquitecto (por supuesto francés) á quien despues quemó la Inquisicion; y nos encaja á este propósito una graciosa historieta de cierta princesa á quien tuvieron presa en una de las torres de la catedral por haberse enamorado del arzobispo, que era hijo de Recaredo. Habla despues de la supersticion del pueblo español, y dice que en los teatros (¡ en los teatros de Burgos!) ha visto á las parejas santiguarse para empezar á bailar el bolero, y en los paseos hincarse de rodillas toda la gente cuando la campana de la catedral sonaba el *Angelus*.

» Sale por fin de Burgos, y durante el camino se desencadena contra la ignorancia del pueblo de los campos y las posadas porque no le entienden en francés; y se queja de que no ha encontrado ladrones por el camino, faltándole á su viage este colorido local; pero en fin, se consuela con otra historieta, de que tampoco nos hace gracia, de cierto *Manuellito el zagal* que segun nuestro autor fue un asesino célebre á quien nadie conoce en aquella comarca, donde siguió por muchos años sus travesuras, hasta que un dia tropezó con una cabalgata en que iba la hija del príncipe de Aragon, doña Guiomar (á quien dice que luego

vice-roi du Pérou, fonction, ajoute très sérieusement notre auteur, qu'il exerce encore actuellement.

» Après les récriminations habituelles sur les chemins, les auberges et le roulage en Espagne, il arrive enfin à Madrid et ici commence le second tome de son voyage. A propos du Prado il nous raconte que c'est une promenade superbe, plantée d'orangers, de cocotiers, avec une fontaine au milieu, qu'on appelle *de las cuatro estaciones*, autour de laquelle vont s'asseoir chaque après-midi les *senoretas madrileñas*, à qui, tour à tour, des laquais servent des verres de limonade et des *azucarelllos*, qui sont des espèces de sucreries en forme d'éponge, dont la fabrication est un secret que gardent les confiseurs de Madrid; et tandis que les rafraîchissements alternent dans leur gosier avec l'arôme du *cigarito* que toutes fument de temps en temps, les señoritos *amorosos*, *dandys* ou *lions* leur chantent de jolies *segedillas* sur la guitare. A ces doux accents, ne pouvant résister, elles s'élancent tout d'un coup et improvisent une cachucha ou un bolero avec les castagnettes obligées, si bien que le bal se fait général et ainsi se termine la promenade tous les soirs jusqu'à ce que la retraite passe et que chacun se retire pour dormir.

» Ensuite notre Colomb d'outre-monts se met à parcourir les rues la nuit et il nous rapporte les estocades qu'il a été obligé de donner et de recevoir, afin de s'ouvrir un passage à travers la tourbe des amoureux qui chantaient sous la fenêtre de leurs *dueñas*; puis comment il dut recueillir l'une de celles-ci, qui s'était échappée de chez elle, comment il la conduisit à l'hôtellerie, où elle lui raconta toute son histoire, qui était intéressante au plus haut point, car elle était requise d'amour par le révérend père abbé de San Jerónimo (nous supposons que la scène se passe en 1840) qu'elle ne voulait pas voir,

ha conocido en Sevilla) y se enamoró de ella, con lo cual el rey le perdonó sus fechorías, y le armó caballero del Toison de oro, nombrándole virey del Perú, cuyo empleo (dice muy sério nuestro autor) desempeña actualmente.

» Después de las exclamaciones de costumbre sobre los caminos, las posadas y carromateros de España, llega por fin á Madrid, y aquí empieza el segundo tomo de su viage. A propósito del *Prado* nos revela que es un paseo muy hermoso, poblado de naranjos y cocoteros, y una fuente en medio que llaman *de las cuatro estaciones*, á cuyo derredor se sientan todas las tardes las *señoretas madrileñas*, y los lacayos van sirviéndolas sendos vasos de limonada, y *azucarelllos*, que son unas especies de esponjas dulces cuya fabricacion es un misterio que guardan los confiteros de Madrid; y entretanto que ellas se refrescan las fauces alternando con el aroma del *cigarito*, que todas fuman de vez en cuando, los señoritos *amorosos*, *dandys* ó *leones* de Madrid las cantan lindas *segedillas* á la guitarra, á cuyos gratos acentos, no pudiendo ellas resistir, saltan de repente é improvisan una cachucha ó un bolero obligado de *castagnetas*, con lo que el baile se hace general, y así concluye el paseo todas las tardes, hasta que pasa la retreta, y todos se retiran á dormir.

» Sale luego nuestro Colon transpirenaico á recorrer las calles de noche, y nos refiere las estocadas que ha tenido que dar y recibir para abrirse paso por entre la turba de amorosos que cantaban á las ventanas de sus *dueñas*, y como luego tuvo que recoger á una de estas que se habia escapado de su casa, y la condujo á su posada donde le contó toda su historia, que era por extremo interesante, pues la requeria de amores el reverendo padre abad de S. Jerónimo

même en peinture, s'étant éprise de certain prince russe qui, par amour pour elle, avait été s'ensevelir à la chartreuse de Miraflores.

» Il parle ensuite de la Puerta del Sol, où il prétend avoir assisté à une course de taureaux dans laquelle moururent quatorze hommes et cinquante chevaux; il visite alors nos établissements publics, qui, d'après lui, ne présentent pas le moindre intérêt; il parle plus loin des tertulias, de l'*olla podrida*, avec les indispensables variations sur le *fandango* et la *mantilla*; il décrit minutieusement les dimensions du couteau que les señoras dissimulent dans leur jarretière, afin de se délivrer des importuns, et il peint en détail la vie délicieuse du peuple, qui ne fait que chanter et dormir à l'ombre des palmiers et des citronniers.

» Et c'est dans ce goût enfin que nos voyageurs à la gauloise continuent de *daguerreotyper* avec une égale exactitude nos mœurs, notre histoire, nos lois, nos monuments, etc...^{1.} »

IV

Dans les récits des voyageurs français, les erreurs matérielles abondent, il faut en convenir². On abuse étrangement chez nous des titres ambitieux dont quelques-uns, la chose est trop certaine, ont tout l'air d'une épigramme³.

(la escena suponemos que pasara en 1840), y ella no le queria ni pintado, porque estaba enamorada de un príncipe ruso que por causa de su amor se habia ido á sepultar á la cartuja de Miraflores.

» Habla luego de la puerta del Sol, donde dice que presenció una corrida de toros en que murieron catorce hombres y cincuenta caballos : recorre despues nuestros establecimientos, en los cuales no halla nada que de contar sea : habla mas adelante de las tertulias y de la *olla podrida*, con sendas variaciones sobre el *fandango* y la *mantilla*; describe menudamente las dimensiones de la nabaja que las señoras esconden en las ligas para defenderse de los importunos, y pinta por menor la vida regalada del pueblo que no hace mas que cantar ó dormir á la sombra de las palmas ó limoneros.

» Por este estilo siguen en fin nuestros gállicos viajeros *daguerreolipando* con igual exactitud nuestras costumbres, nuestra historia, nuestras leyes, nuestros monumentos..... »

1. *Semanario pintoresco*, 1841, t. VI, p. 135.

2. Dans le récit amusant d'Alexandre Dumas il est à peu près impossible de trouver un mot orthographié convenablement. Il écrit *brazero* pour brasero, *ciocolate* pour chocolate, *montira* pour montera, *Locano* pour Lozano, *Gadoré* pour Gadea, *Tisena* pour Tizona, *Somma Sierra* pour Somo-Sierra, etc...

3. Par exemple, *Tableau politique, civil, religieux, administratif, industriel, commercial, géographique, historique*, etc... par le baron de la Motte. Paris, 1835. Ou encore : *Mes réminiscences d'Espagne. Esquisse rapide des mœurs et usages de ces contrées célèbres; tactique des guerillas et des miquelets; tableau des bandes de brigands de la péninsule et anecdotes ayant trait à ce peuple singulier*, par le Petit Diable Boîteux de la vieille Castille, Paris, 1823.

Nous ne contesterons pas que les auteurs plus ou moins cultivés de ces relations prétentieuses se copient les uns les autres, ajoutant à leurs observations personnelles, qui peuvent être justes, des renseignements non contrôlés, qu'ils puisent dans des ouvrages plus anciens et qui font anachronisme. On remonte quelquefois, pour cueillir une anecdote, jusqu'à Townsend et à Swinburne. Volontiers, on utilise le *Tableau de l'Espagne* de Bourgoing. Mais le répertoire qu'on pille effrontément, c'est l'*Itinéraire* : Alexandre de Laborde avait donné, après une enquête patiente et bienveillante, un aperçu de toutes les questions historiques, militaires, sociales, économiques, artistiques, littéraires. Il arrive encore, c'est même le cas le plus fréquent, que les soldats qui ont pris part aux guerres de la Péninsule ne publient leurs mémoires qu'assez tard, dans les loisirs de la retraite¹. De là vient qu'on parle toujours, même vers 1830, de la basquine, du poignard à la jarretière et du ménage à trois. Et ce sont, au surplus, les exagérations dictées par un credo politique. Se piquait-on de philosophie, on jugeait indispensable, avant 89, de médire de la patrie de l'Inquisition. Bientôt, les vétérans de Napoléon pourchassent les moines coupables d'avoir commandé les guerrillas. Arrive la Restauration qui encourage les tirades sur le pays prédestiné de la foi et de la chevalerie. On se moque des réformateurs, de la phraséologie parlementaire; gravement, on déclare l'Espagne incorrigible. Il est vrai que la mode change au temps du soulèvement carliste. C'est alors qu'on flétrit, avec l'accent des écoles socialistes et républicaines, la sauvagerie des bandes armées, l'incurie de l'hidalgo. Pouvait-on se garder en France, même après une information consciencieuse, de pareils écarts de jugement? Autant vaudrait demander à George Borrow, l'auteur de *The Bible in Spain*, de renier la Société Évangélique de Londres. Tenons compte, enfin, de l'état d'âme spécial du voyageur. Les Espagnols eux-mêmes, avant 1840, ne s'aventuraient que la mort dans l'âme à travers des régions qu'ils savaient rava-

1. C'est le cas pour Sébastien Blaze : *Les mémoires d'un apothicaire* ont paru en 1828.

gées par les traînants de la guerre civile ¹. Or, le grand Dumas, en cela comparable à beaucoup d'insulaires, à Ford, à Cook-Widdrington, aimait l'imprévu des rencontres en bon sportsman qu'il était. Rien d'étonnant, puisqu'il traversait la Péninsule pour aller chasser en Algérie, qu'il ait emporté son arsenal de carabines. D'autres, formés dans les ateliers à la désinvolture excentrique et capables d'exécuter magistralement, comme Desharrolles, un moulinet de bâton, pour l'ébahissement des fier-à-bras de la huerta valencienne ², faisaient la guerre au philistin. Combien de sous-entendus on imagine entre Mesonero, l'estimable conseiller municipal de Madrid, se renseignant avec une inlassable curiosité sur les réverbères, l'asphalte, le numérotage des rues, — et Théophile Gautier, le farouche contempteur du chapeau gibus, qui osait écrire : « Il y a et il y aura toujours des âmes artistes à qui les tableaux d'Ingres et de Delacroix, les aquarelles de Boulanger et de Decamps sembleront plus utiles que les chemins de fer et les bateaux à vapeur ³. »

Est-ce une raison toutefois, parce que nous aimons la liberté des grandes routes, la fierté du paysan espagnol, pour qu'on nous refuse toute compétence ? A la réplique méritée, mais acerbe, de Mesonero, qu'il nous soit permis d'opposer une page mordante, mais judicieuse, du comte de Campo Alange ⁴ : « Qu'ils continuent donc pendant de longues années à payer fort cher de gros livres anciens, de façon à

1. Dans l'ouvrage d'Yriarte (*La société espagnole*, Paris, 1861) on trouve une étude intéressante sur les relations de voyage d'Al. Dumas et de Th. Gautier p. 212 et 232.

2. Voir dans les *Français peints par eux-mêmes* l'article de Théophile Gautier sur le maître de chausson.

3. Préface des *Poésies*.

4. *Escritores españoles contemporáneos*, coll. Baudry, t. I, p. 348. L'article avait paru en 1835 dans *El Artista* : « Sigan por luengos años gastando sus pesetas en libretos antiguos aumentando así considerablemente el consumo de papel de estraza ; y llévense todos esos cuadros viejos, que ni para tapar las gateras de los desvanes tomaríamos, aunque de balde nos los diesen : que, en cambio de esto, nosotros sacaremos precioso papel pintado con que engalanar nuestros salones, y coches elegantes, y lanas, el día que truenen las ganaderías de Estremadura ; y cuando hayan consumido largas vigiliass en el estudio de nuestra historia, en la indagacion de las causas de nuestra decadencia y de los medios de levantarnos del estado en que yacemos postrados, nosotros traduciremos sus obras, y boníticamente con nuestras manos lavadas y la cabeza fresca, nos apoderaremos de su trabajo. Esto se llama tener astucia. Por otra

augmenter, dans des proportions considérables, la consommation du papier brouillard; qu'ils emportent là-bas tous ces vieux tableaux que nous ne prendrions même pas, quand on nous les donnerait gratis, pour boucher les chatières de nos greniers; car, en échange, nous nous procurerons de joli papier peint, afin de décorer nos salons, des voitures élégantes, des laines, le jour où l'élevage périlclitera en Estrémadure. Et lorsqu'ils auront consacré de longues veilles à l'étude de notre histoire, à la recherche des causes de notre décadence et des moyens de nous relever de l'état de prostration où nous gisons, alors, gentiment, les mains nettes et la tête reposée, nous nous emparerons de leur travail. Voilà qui s'appelle être malin. N'est-ce pas, d'ailleurs, une belle satisfaction, pour notre orgueil national, que de voir les journaux espagnols reproduire les renseignements de statistique sur la Péninsule que les étrangers se sont donné beaucoup de mal à compiler? » Vrai des ouvrages spéciaux dont nos voisins pouvaient tirer un profit matériel, comme les observations de Jaubert de Passa, touchant l'arrosage dans la région de Valence, comme les remarques de Le Play sur l'industrie minière en Espagne, ce jugement l'est davantage dès qu'on veut bien considérer l'immense effort tenté, grâce à la pénétration des idées françaises, à la vogue de *Notre-Dame de Paris*, pour sauver de l'oubli, et plus certainement de la ruine, les monuments de la Péninsule. Que serait devenu l'Alhambra sans les contes de Washington Irving? Et sait-on, pour nous en tenir aux publications périodiques, dont l'action continue a dégrossi la masse ignorante des lecteurs, ce que doit à l'*Artiste*, *El Artista*, au *Magasin pittoresque*, *El semanario pintoresco*?

Il importait donc, avant de condamner en bloc tous les voyageurs français, d'établir quelques distinctions dont un auteur comique ne s'embarrasse point d'ordinaire. Qu'il se soit montré partial, que pour plaire à ses compatriotes il ait

parte, ¿no es cosa que en gran manera debe halagar nuestro orgullo nacional el ver copiadas en los periódicos españoles las noticias estadísticas sobre la península, á duras penas compiladas por estranjeros autores? »

travesti ou masqué la vérité, se faisant l'écho des préventions populaires contre le *flin flan*, charabia conventionnel des *Franchutes* et des *Inglis manglis*¹, c'est ce qu'il n'est pas impossible de rendre manifeste. Il est clair, d'autre part, que Mesonero et ses amis, prenant trop vite leurs aspirations pour des réalités, ont contesté prématurément l'existence du *majisme* et du *banditisme*. Car l'Espagne truculente avait, comme au XVIII^e siècle, ses admirateurs et ses partisans. Nous savons par Dumas que les aristocrates de Cordoue, les plus fiers de la Péninsule, portaient volontiers la veste courte. Roca de Togores lui-même était déguisé en compère andalous, il en fait l'aveu dénué d'artifice, le jour où pour la première fois, dans une course mémorable, il rencontra aux arènes de Séville son futur ami, le poète de *Marcela*. Précisément, la tauromachie était si fort en honneur que López Pelegrín (*Abenámbar*) en bourrait ses feuilletons politiques. Notons encore, pour excuser nos voyageurs, qu'en 1846, à l'occasion des mariages princiers, le duc d'Osuna, *caballero en plaza*, reçut à sa table Montes, le torero, invité comme l'auteur d'*Antony* à titre de notabilité. Quant à Prosper Mérimée, plus instruit, il fréquentait D. Serafin Estébanez Calderon qui pouvait lui en apprendre long sur les bas-quartiers de Madrid, le Campillo de Grenade, Triana de Séville, le Mercadillo de Ronda, la Viña de Cadix et San Pablo de Saragosse².

D'autre part, le banditisme existait. Il suffit pour l'établir

1. Voir la zarzuela intitulée *El lio Caniyitas*. Bretón lui-même a esquissé le type de l'Anglais. Cf. t. I, p. 168 :

Pues cómo con el inglés,
Gastrónomo y homicida,
Si no asisto á su comida,
Va á desafiarme el bárbaro
Como dos y una son tres.

2. *Escenas andaluzas. Dedicatoria á quien quisiere* : « Yo tambien, asomando mi cabeza de vez en cuando por esta mi ventana de trapo viejo, batonado y trocado en papel flamante, si me veo con auditorio de charpa y cuatro dedos de enjundia de españolismo en sus inclinaciones y gustos como si dijéramos con oyentes y leyentes de la gente buena y bizarra de la tierra, matadores de toros, castigadores de caballos, atemorizantes de hombres, cantadores, bailadoras, hombres del camino y mas que yo me sé, así de calzon y botín como de mantellina y sayas, tambien exclamaré con su retintin de vanidad y orgullo : *Por fin y corona tengo auditorio y auditorio de españoles.* » (Madrid, Dubrull, 1883, p. 3.)

de multiplier les témoignages. Tanski, arrêté et volé en 1844, fait de son aventure un récit non suspect, ajoutant que les voyageurs, par crainte des vexations, n'emportent que la somme strictement nécessaire à leurs besoins et se munissent de fausse monnaie¹. Widdrington, la même année, parle d'une bande qui tient le Maestrazgo². Borrow, en 1843, rencontre des *rateros*³ aux environs d'Aranjuez. Quinet, plus précis encore, cite les extraits de la presse⁴. « Si j'écoute les exaltés, la probabilité de rencontrer les bandits équivaut à une certitude (*una probabilidad que raya en cuasi* (sic) *seguridad*; si j'écoute les modérés, j'apprends que dans toutes les parties de la péninsule des bandes dominant le pays et commettent les plus affreuses atrocités (*cometen las mayores atrocidades*, 17 de diciembre 1843). Cette unanimité d'opinions est malheureusement confirmée par l'expérience. Ce ne sont que signalements tragiques, *calzon bombacho*, *sombreros redondos calañeses*, embuscades, voitures pillées, enlèvements, meurtres mêlés aux récits des fêtes de la majorité. La veille de mon passage à Valdepeñas, 17 preux, tous à cheval, *todos á caballo*, se campent sur la route en face de la voiture. Sans mot dire, ils la saluent d'une fusillade nourrie (*sufriendo una y otra descarga que dieron los foragidos*). Un voyageur reste sur la place sans compter deux blessés. Le surlendemain, même expédition au même endroit, augmentée d'une dizaine de braves. Je passai précisément dans le jour d'intervalle. » Et Lafuente de répéter en 1846, dans son *Teatro social* : « Point de communication qui ne soit précédée (vraisemblablement, il se réfère aux journaux mentionnés ci-dessus) de quelque titre émouvant : « *Cuadrilla de ladrones en Galicia*; *gabilla de bandidos en Cataluña*; *banda de salteadores en Castilla*; *captura de ladrones en la Mancha*; *viageros robados en Andalucía* ⁵. »

1. P. 449.

2. *Spain and the Spaniards*, Londres, 1844, t. II, p. 339.

3. Voleurs opérant isolément ou par petits groupes. *The Bible in Spain*, p. 256.

4. *Mes vacances en Espagne*, Paris, 1846, p. 274.

5. *Teatro social*, t. I, p. 215.

V

Si les Espagnols ont parfois la tentation, quand ils défendent leur pays, de masquer une partie de la vérité, à plus forte raison peuvent-ils se laisser entraîner, lorsqu'ils attaquent la France, à de surprenantes exagérations. Quelle plaisante caricature nous pourrions tracer — ce serait le digne pendant du *Français à Carthagène* et la meilleure des répliques à Mesonero — du Castillan frais débarqué sur l'asphalte parisien, impatient d'aller tâter, soit au *Rocher de Cancale*, soit aux *Frères Provençaux*¹, des raffinements de la gastronomie française, et bataillant contre les fournisseurs auxquels il ne manque vraiment, pour ressembler aux pires bandouliers de la Manche, que le *trabuco*. « Aussitôt arrivent les fantastiques cartes d'*adresses*² des chapeliers, des perruquiers, des maisons de bains, des restaurateurs et des cabinets de lecture de tout le quartier. Et finalement, il vous faut souffrir l'inévitable visite du tailleur de l'hôtel, de tous les serviteurs empressés le plus importun, lequel ouvrira vos malles, les inspectera depuis le haut jusqu'en bas, examinera vos habits avec un sourire de compassion, puis s'adressant à

1. Mesonero, *Viaje por Francia y Bélgica*, p. 74 et 104.

2. Mesonero, *ib.*, p. 101: « Luego entran las fantásticas tarjetas de *adresses* (señas) de los sombreros, peluqueros, casas de baños, restauradores y gabinetes de lectura de todo el cuartel. Y por último teneis que sufrir la inevitable visita del sastre del hôtel, el mas cansado de todos aquellos solícitos servidores, el cual abrirá vuestros baules, los reconocerá de arriba abajo, y mirará vuestros trajes con una sonrisa compasiva; después, dirigiéndose á vos con un aire solemne exclamará: — « Monsieur, mucho me aflige el tener que deciroslo: pero » vuestra guarda-ropa necesita *incesantemente* una rehabilitacion completa con » arreglo á los adelantamientos del siglo. » — Cf. chez Bretón :

Que esos franceses se pulen
se acicalan..... quizá estrene
alguna moda del *Louvre*.

Eugenio de Ochoa s'amuse de ce préjugé dans un article des *Españoles pintados* (*El español fuera de España*, p. 372): « No tendrian bastantes caricaturas Daumier y Gavarni, para ridiculizar á la parisiense que saliese á la calle como van por el Prado algunas de nuestras *leonas*, esclavas del último figurín, ó para el mal aconsejado *dandy* que se pusiese un frac por el estilo de los que aquí se nos figura que allá son muy bien *portés*. De estos desengaños recibirá no pocos nuestro viajero. »

vous d'un air solennel, s'écriera : « Monsieur, je suis bien fâché d'avoir à vous le dire, mais votre garde-robe a besoin incessamment d'une réhabilitation complète, avec *adaptation aux progrès du siècle*. »

Un trait, suivant Mesonero, caractérise la vie parisienne, c'est l'égoïsme auquel on sacrifie le rêve et la tendresse. La famille, cessant d'être un groupement naturel, devient une association commerciale, l'amour un contrat fondé sur l'intérêt (*La familia, allí, bajo este aspecto es más bien una asociación mercantil que una agrupación natural*)¹. Les enfants représentent le produit du capital mis en commun (*mirados como réditos de aquel capital*). On ne les instruit qu'afin d'augmenter leur valeur marchande (*que hagan más crecido su valor*). En conséquence, pour réaliser ce chef-d'œuvre du mercantilisme, on évite les sorties trop fréquentes, on fuit les relations, on place devant sa porte le mystérieux emblème de l'étiquette, qui semble dire à l'importun : Tu ne passeras pas (*El misterioso emblema de la etiqueta que parece decir al indiscreto : no has de pasar de aquí*) : « Là-bas, ajoute Bretón, qui, vraisemblablement, se souvenait des articles du *Semanario*,

« tout se fait par écot; — et ce qui réunit les suffrages, — ce n'est pas la dot (*dotes*) de l'âme. — mais l'âme de la dot (*dote*). — Quand on prend femme — tout est stipulé, — jusqu'aux enfants qu'on aura². »

Ce jugement sommaire est pour nous fort intéressant. Il nous prouve, en premier lieu, que l'Espagne de 1840 était romanesque, — ou du moins qu'elle l'était beaucoup plus que la France de Scribe et de Louis-Philippe. (Nos romantiques l'avaient pressenti.) On y apprend encore, et c'est un fait que

1. Mesonero, *Recuerdos de viaje. Semanario*, 1841, p. 228 et suiv.

2. *Francés en Cartajena*, première scène :

Allí todo se hace á escote
y lo que obtiene la palma
no son las dotes del alma
sino el alma de la dote,
y al tomar una mujer...
todo lo estipulan, ¡ hasta
los hijos que han de tener !

nous avons maintes fois constaté au cours de cette étude, combien la société madrilène avait conservé de bonhomie, de franchise cordiale et familière sous le vernis du dandysme (*se ponen de manifiesto los más oscuros senos del corazón*). Il est clair, néanmoins, qu'on y sent percer l'irritation, d'ailleurs excusable chez un homme de lettres, de l'auteur surpris de voir à quel point l'opinion se détournait à Paris des choses de Madrid. « Qu'ils sachent nos littérateurs (eux qui sont si avides de traduire les plus chétives productions des génies d'outre-monts), que là-bas leurs œuvres sont complètement ignorées et leurs noms regardés avec le plus injuste dédain; qu'ils sachent, nos politiciens, eux qui se donnent tant de mal pour imiter les modèles étrangers, qu'on rit de leurs efforts dans les hautes sphères du quartier Saint-Germain et de la place Saint-Georges¹. » Moins favorisé que Zorrilla, qui dix ans plus tard fréquentera Dumas, George Sand, Musset, Rachel et Frédéric Lemaître, le *Curieux parlant* a le tort de ne point s'apercevoir que Paris est une ville immense qu'il serait aussi imprudent qu'injuste de comparer à ce Madrid restreint où peintres, musiciens, poètes, ministres et diplomates évoluaient de compagnie entre l'Ateneo, le Liceo, la Casino, le théâtre del Príncipe et la rue de la Montera. N'avoue-t-il pas lui-même qu'il a *deviné* la société parisienne plus qu'il ne l'a connue? (*que apenas en dos años me fué dado adivinar*). Il a jugé pourtant, comme aurait fait, au retour d'Espagne, le moins scrupuleux des voyageurs français.

Aujourd'hui encore bien rares sont les Espagnols qui connaissent de la France autre chose que le Paris cosmopolite, le Paris des étrangers. Tout récemment un critique de l'*Imparcial*², M. Gómez de Baquero, le constatait et le déplo-rait : *Tiene Paris su leyenda de Corinto moderna, de burdel internacional*. Si le terme paraît excessif, qu'on nous permette

1. *Semanario*, 1841, p. 229 : « Sepan nuestros literatos (que tan ávidos son de traducir las mas mezquinas producciones de los ingenios de allende Pirineos) que las suyas son allí completamente ignoradas, y sus nombres mirados con el mas injusto desden; sepan nuestros políticos, que tanto se afanan en remedar á los modelos extranjeros, que sus ridículos esfuerzos son mirados con sonrisa en los altos círculos del cuartel de San German ó de la plaza de S. Jorge.

2. Article du 22 février 1903.

de reproduire, à titre de spécimen curieux, un extrait du *Paseo por Paris*, publié en 1863 par D. Roque Barcia :

« Ils sont venus se moquer.

» Nous irons étudier.

» Ils ont été des romanciers.

» Nous serons des historiens.

» Je crois donc que Paris est un centre immoral, immoral d'une façon piquante, romanesque, fantasmagorique, immoral d'une manière délicate, gracieuse, même artistique; surtout d'une manière éblouissante, dramatique, théâtrale. Brillant, très brillant, très reluisant, très joli, très fascinateur, tout ce qu'on voudra, mais immoral, si immoral qu'il a réalisé le prodige de *civiliser l'immoralité*, le prodige effrayant de faire de l'immoralité une culture célèbre.

» Voilà ce que dit à Paris et à Monsieur le romancier Dumas un malheureux Cafre de ce côté-ci des Pyrénées.

» Si c'est là de la civilisation, je veux que mon pays soit sauvage.

» Si c'est là être cultivé, je veux que mon pays soit barbare¹. »

Quel plaisir, après tant d'invectives, de revenir à notre aimable Bretón ! Lui, du moins, avait la colère spirituelle et la susceptibilité ingénieuse. Plus qu'aux Français, lesquels ne pouvaient ni ne voulaient l'entendre, il faisait la morale aux siens, d'une part aux directeurs de revues qui, pour illustrer la prose ou les vers d'Estebanez Calderón, d'Andueza,

1. Don Roque Barcia, *Un paseo por Paris, retratos al natural*, Madrid, 1863 Manuel Galiano :

« Ellos han venido á burlarse.

» Nosotros iremos á estudiar.

» Ellos han sido novelistas.

» Nosotros seremos historiadores. (P. 6.)

» Creo, pues, que Paris es un pueblo inmoral, inmoral de un modo picante, novelesco, fantasmagórico; inmoral de una manera delicada, graciosa, aún artística : sobre todo de una manera relumbrosa, dramática, teatral. Brillante, muy brillante, muy reluciente, muy bonito, muy fascinador, todo lo que se quiera; pero inmoral, tan inmoral que ha logrado el prodigio de *civilizar la inmoralidad*; el prodigio asombroso de hacer de la inmoralidad una *cultura* célebre.

» Esto dice á Paris y al señor novelista Dumas, un infeliz cafre de allende el Pirineo.

» Si eso es civilizacion, quiero que mi país sea salvaje.

» Si eso es ser culto, quiero que mi país sea bárbaro. » (P. 67.)

— Dans une nouvelle d'Heriberto García de Quevedo, intitulée *Un amor de estudiante* et publiée dans le *Semanario* de 1848, p. 276, on trouvera l'écho des préjugés concernant la grisette et le *Quartier latin* : « Cada día se aficionaba mas Rosita á los bailes de *Mabille* y *Chateau-Rouge*; al teatro de *Variedades* y del *Palais-Royal*; al hipódromo, á los dioramas, panoramas, cosmoramas, polioramas; y en fin á todas las exhibiciones de figuras de cera, autómatas, gigantes, enanos, monos del Canadá, panteras de Sara, salvajes de Taiti, etc..... el domingo era preciso llevarla á comer á casa de *Very*, ó cuando menos al *Rocher-de-Cancalle*. etc..... » (P. 277.)

de Rodríguez Rubí, multipliaient l'effigie surannée du *jaque* ou du contrebandier ; de l'autre aux dandys de l'aristocratie. Discréditer les influences étrangères afin de mieux travailler à l'éducation de la classe moyenne, tel était son but. Il serait puéril de lui en garder rancune. Nous apprendrons, grâce à lui, que l'Espagne se défend d'être arriérée, qu'elle se désole d'être pittoresque. Ainsi nous serons plus près de rendre justice à l'érudition d'un Menéndez y Pelayo, à la science d'un Ramón y Cajal. Et c'est alors sans doute que nos voisins se souviendront, par une juste réciprocité, que la France, loin d'obéir au calcul étroit, a toujours été le foyer de la propagande chimérique et désintéressée, du don-quichottisme international. Espérons, c'est notre droit, que la fréquence des rapports intellectuels et la saine appréciation des services rendus feront mentir un jour, pour le plus grand profit des deux nations, le mot fameux de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

CHAPITRE VIII

La Bourgeoisie espagnole.

- I. SES ANTÉCÉDENTS : Puissance de la noblesse et du clergé. — Situation misérable de l'agriculture, du commerce, de l'industrie.
- II. SES PROGRÈS : Influence politique. — Recrutement. — La philosophie de l'*aurea mediocritas*. — Règne des modérés.
- III. L'ÉCOLE DU BON SENS : Guerre au flamenquisme, au dandysme, à l'étrangerisme. — Respectabilité. — Défiance à l'égard de l'esprit moderne.
- IV. LA DÉCADENCE : Anarchie des doctrines. — Capitulations du fonctionarisme.
- V. BRETÓN ET L'ESPRIT BOURGEOIS.

Dès le début de sa carrière, Bretón a nettement exposé son programme en définissant le rôle du *costumbrista* et de l'auteur comique : « Ce n'est pas dans les palais des grands ni dans les mansardes de la populace qu'il faut étudier le tempérament et les mœurs d'un peuple, mais dans la classe moyenne; surtout quand celle-ci a gagné en nombre et en influence ce que les autres ont perdu, sans doute pour le bien général; car du fait que chez nous les différentes hiérarchies se sont en quelque sorte confondues, il s'est introduit dans les relations une franchise courtoise et une cordialité aimable dont restent probablement fort éloignées d'autres nations qui passent pour plus civilisées que la nôtre¹. » Ce qui ressort en effet, dès qu'on les envisage au point de vue historique, des pièces de Bretón, des articles de Larra, de Lafuente, de Segovia, de López Pelegrín, de Somoza, d'Antonio

1. Édition de 1851, tome des *Poesias*. (Les *artículos de costumbres* sont reproduits dans la *Miscelánea crítica*.) Voir *Los años* : « Pero no es en los palacios de los próceres ni en los camaranchones de la chusma donde han de estudiarse la índole y las costumbres de un pueblo, sino en la clase media; y mas cuando esta ha ganado en número y en influencia lo que aquellas han perdido, tal vez para bien de todas : pues con haberse en cierto modo amalgamado entre nosotros las diferentes gerarquías sociales, se han introducido en el trato una cortés franqueza y una amable cordialidad de que sin duda están todavía muy distantes otras naciones que pasan por mas civilizadas que la nuestra. » (P. 592.)

Flores et spécialement de Mesonero, c'est l'avènement de l'esprit bourgeois.

I

Avant l'intervention française, la noblesse gardait tout son prestige¹. Elle occupait les emplois de cour, se partageait les commanderies des ordres militaires, constituait des « maestrances » en province, à Séville, à Grenade, à Valence, à Saragosse. Au-dessous des nobles titrés vivait, dans une oisiveté arrogante, la foule des hidalgos, au nombre de 500,000 environ. La plupart des Asturiens, tous les habitants de la Biscaye et du Guipúzcoa réclamaient les privilèges de la gentilhommerie. Les roturiers eux-mêmes, gagnés par la contagion, se distinguaient des Juifs ou des Maures convertis et prétendaient se faire passer pour « vieux chrétiens ».

Le clergé, force non moins redoutable, contre-balançait l'influence de l'aristocratie. En 1787, le nombre total des séculiers et des réguliers était de 132,068. Les domaines, la dîme, le casuel leur assuraient un revenu que Canga Arguelles évaluait à 1,101,753,430 réaux². Par l'enseignement et la prédication, l'Église continuait de façonner l'esprit des masses. L'ambition du pauvre était de devenir profès ou oblat. Quant aux étudiants, dont certains vivaient de la soupe des couvents, ils rêvaient d'entrer dans un chapitre de chanoines et d'obtenir, grâce à l'intervention toute-puissante de l'Université, quelque grasse prébende.

L'idéal de tout Espagnol, c'était de s'élever dans la hiérarchie, de fuir les métiers réputés vulgaires³. « Ceux qui exercent quelque profession, dit Laborde, en changeant le nom pour l'ennoblier; le maçon se dit architecte; le maréchal ferrant, maître forgeron; l'ouvrier, artiste; le barbier, chirurgien; le marchand, négociant; il nomme sa boutique magasin, et il

1. Desdevises du Désert, *L'Espagne de l'ancien régime*, t. I (*La société*), p. 121.

2. *Ib.*, p. 53.

3. Par exemple ceux de boucher et de cabaretier.

est rare que sa femme veuille y paraître pour l'aider dans son commerce¹. »

Or, la situation misérable du pays encourageait les préventions hostiles au commerce, à l'industrie, à l'agriculture. On connaît l'aridité légendaire des hauts-plateaux où l'alouette, suivant le proverbe, est obligée d'emporter son grain. L'absence de cours d'eau, de forêts capables de modifier le régime des pluies, les privilèges longtemps inattaquables de la *mesta*, l'hostilité contre les méthodes perfectionnées des nations voisines, l'apathie du paysan condamnaient les deux Castilles à l'indigence. La plus grande partie du sol appartenait soit aux communautés religieuses, soit aux familles nobles. On réservait pour les chasses princières, pour l'élevage des taureaux de course des terrains immenses. Des troupeaux de porcs à moitié sauvages erraient librement à travers les forêts de l'Estrémadure que nul ne s'avisait de défricher. La fertilité des provinces maritimes n'était qu'assez rarement une garantie d'aisance. Tandis que les Galiciens émigraient en masse à Madrid pour y végéter dans les emplois obscurs, les Basques s'obstinaient à remuer la terre avec la *laya*, sorte de hoyau, mais la propriété, chez eux, était trop morcelée. A Valence, à Murcie, les richesses naturelles de la *huerta*, véritable jardin de l'Espagne, ne fournissaient qu'un bien-être médiocre à une race ignorante, jusque-là rebelle à toute influence civilisatrice. Quant aux vignobles de Jerez et de Málaga, ils excitaient déjà les convoitises des Anglais.

Le commerce, d'autre part, était paralysé à cause de

1. Cité par Sébastien Blaze, *Mémoires d'un apothicaire*, t. 1, p. 410. — On trouve encore, dans les ouvrages récents, des tirades contre le mercantilisme. Voici de quelle façon Cuendias apprécie l'activité de Barcelone : « Rien ne manque dans la Barcelone des hommes d'argent, des aristocrates du jour. Malheureusement, cette aristocratie a beau se nicher dans de somptueux habits, se draper dans sa sottise vanité, faire venir des meubles de Paris, elle a beau ne sortir qu'en cabriolet (*birlocho*), ne porter que des bottes vernies, n'appeler ses comptoirs que bureaux, à travers tant de luxe le manant perce toujours. Les Castellans ont un proverbe qui définit à merveille les financiers catalans et beaucoup d'autres financiers : *Aunque la mona se vista de seda, mona se queda*. Cette double physionomie de Barcelone, vous la rencontrez chez les habitants comme dans les maisons. Parcimonie, avarice, humilité chez le négociant, même chez celui qui fait 300,000 ou 400,000 francs d'affaires par an... » (*L'Espagne pittoresque*, Paris, 1847. p. 381.

l'insuffisance des voies de communication. On ne pouvait songer à utiliser les fleuves dont le cours était par trop irrégulier. Malgré les efforts de La Ensenada et de Florida Blanca, les routes, peu nombreuses encore, se prêtaient mal aux besoins du roulage. On faisait tout venir à dos de mulet, moyen coûteux entre tous. Il aurait fallu des avances d'argent, une longue persévérance pour centraliser les matières premières à Madrid. On y renonça et les étrangers en profitèrent. Nos compatriotes jugèrent plus commode, afin d'éviter les frais de transport, de s'établir dans les villes situées à proximité de la mer. En 1791, on comptait 237 négociants français à Cadix. Ajoutons que le système des prohibitions et des douanes intérieures favorisait la contrebande et gênait l'initiative privée. On ne le supprimera qu'en 1849.

L'industrie, enfin, devait compter avec de redoutables concurrences. L'Amérique importait ses métaux précieux. En Espagne, les mines les plus riches, celles de Rio-Tinto et de Linares, faisaient partie du domaine royal. On ne trouvait guère de forges en dehors du pays basque. L'outillage, dans la plupart des usines, restait défectueux, à tel point qu'on ne pouvait exporter ni les huiles, ni les draps, ni les soieries. Les fabriques d'armes, d'orfèvrerie, de faïence étaient déchues de leur ancienne splendeur. Aucun stimulant n'encourageait les Espagnols à braver le préjugé défavorable au négoce¹.

II

Il existait pourtant au delà des monts une classe intermédiaire, appuyée comme chez nous sur la richesse, et rattachée, en raison même de ses intérêts matériels, à la cause de l'ordre et du progrès². Vers la fin du XVIII^e siècle, on comptait jusqu'à 67 académies qui travaillaient ensemble

1. J'emprunte la plupart de ces renseignements à l'ouvrage de M. Desdevises du Désert, *L'Espagne de l'ancien régime. La richesse et la civilisation*.

2. Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule*, t. II, p. 276 : « Dans cette classe brillent avec éclat les vertus et le caractère national; tout ce qu'il y a de capacité est là. »

au relèvement du pays. Les ouvrages des économistes s'étaient répandus parmi la bourgeoisie lettrée avec les écrits des philosophes. A Valence, on avait fait venir des instruments de labourage qu'on distribuait gratuitement aux paysans. On étudiait à Murcie la question du reboisement. La Société économique de Soria proposait des récompenses à l'agriculteur qui, « sur un espace donné, récolterait la plus grande quantité de pommes de terre, à celui qui établirait des prairies dans les contrées où l'on ignore encore l'art de tirer parti des terres incultes..., au fabricant de draps ordinaires qui en fabriquerait l'année suivante la plus grande quantité ¹. » A dire le vrai, beaucoup de ces tentatives échouèrent, entre autres celles de Pablo Olavide qui voulut fonder à la Carolina, non loin de la Sierra Morena, au nord de l'Andalousie, une colonie où il attirait des Galiciens, des Catalans, des Savoyards, des Alsaciens, et dont l'exploitation fut abandonnée vers 1775. Mais un premier coup venait d'être porté à la routine. Déjà l'opinion s'était heureusement modifiée. Il est facile, même d'après les sources littéraires, d'établir une relation entre le développement des idées libérales et le bien-être de certaines provinces favorisées par le climat ou la fertilité naturelle du sol ².

On ne contestera donc pas qu'il existait chez nos voisins, même avant 1808, un *tiers état* : « A l'époque dont nous parlons, dit Foy, on s'y occupait beaucoup, depuis une vingtaine d'années, des questions politiques. On frondait les abus, on attaquait les préjugés, et comme on s'arrêtait rarement en si beau chemin, il y avait dans cette classe un penchant décidé vers la démocratie, qui s'excusait par les vices du gouvernement et par l'infériorité des classes élevées ³. » C'est dans les rangs de cet ordre moyen qu'allaient grandir, au xix^e siècle, tous les hommes de gouvernement. La noblesse, on l'a vu, ne joua qu'un rôle mesquin dans les ambassades

1. Rehfuès, *L'Espagne en 1808*, t. I, p. 163.

2. Chez Bretón les gros propriétaires viennent de Valence, de Murcie, de l'Aragon, de l'Andalousie, régions acquises d'avance à la cause du parlementarisme.

3. Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule*, t. II, p. 276.

ou au Parlement. Quant au clergé, s'il reconquit le pouvoir sous la tyrannie éphémère de Ferdinand VII et plus tard avec la *camarilla* d'Isabel, il ne put empêcher le massacre des moines, la suppression des congrégations, la confiscation des couvents. Et la répression du carlisme, d'autre part, a singulièrement diminué le prestige des gens d'église. Le libéralisme, aux Cortes de Cadix, était sorti de la bourgeoisie : par un juste retour, il a donné à celle-ci une conscience plus nette de ses intérêts, de ses ambitions, de ses devoirs, malgré tous les abus et tous les excès qui retardèrent, au pays de Calomarde et d'Espartero, l'avènement des libertés publiques, à la suite des bouleversements de 1808, de 1812, de 1820, de 1834, de 1840 qui rappellent, dans une certaine mesure au moins, l'histoire de nos révolutions.

Or, cette bourgeoisie, modeste encore à ses débuts, s'imposait moins par l'opulence de son train que par un ensemble d'habitudes régulières, différente en cela des épiciers ventrus, des bonnetiers cossus, aux dépens desquels s'égayaient nos humoristes. La maxime fameuse en France et que prônait certain ministre de Louis-Philippe : « Enrichissez-vous, » n'aurait pas été d'application commode à Madrid. Mais les Castellans, du moins pour la plupart, savaient pratiquer la vertu moyenne de l'économie. Beaucoup d'entre eux avaient commencé par où nos rentiers voulaient finir, étudiant l'art de dépenser chichement, dans une oisiveté honorable, des ressources médiocres. Déjà, au temps de la conquête napoléonienne, Sébastien Blaze, l'auteur des *Mémoires d'un apothicaire*, parlait de ces « bons bourgeois, comme on en voit tant en Espagne, qui, n'ayant que de petits revenus, s'imposent toutes sortes de privations afin de pouvoir vivre sans rien faire, avantage que chacun ambitionne en Espagne »¹. Les uns, fils de commerçants ou cadets de noblesse, exploitaient sans faste un maigre héritage. D'autres se glissaient par l'intrigue dans une sinécure pauvrement rétribuée. Combien, sur le pavé de la grande ville, de ces médecins auxquels la science demeurait indifférente et que

1. *Mémoires d'un apothicaire*, t. II, p. 320.

les malades importunaient, de ces employés satisfaits de bâiller d'ennui dans les bureaux, de ces avocats préservés par une indolence naturelle de la fièvre des affaires ! Tous se complaisaient dans un détachement souriant, dont Mesonero, qui a passé toute son existence à l'observer, analyse finement les mobiles : « Il y entre de la vertu¹, car c'est une vertu que cette dignité de l'âme, que d'autres appelleraient arrogance et qui nous fait repousser l'idée de commettre une bassesse... Il y entre de la philosophie, car c'est de la philosophie que la modération des désirs, la sérénité de l'esprit, la réduction de tous nos besoins au minimum... Il y entre du bien-être, car c'est du bien-être que de savoir accepter une existence frugale et même la misère, de manger gaiement son pain noir, de vivre satisfait dans une habitation étroite, de s'enrouler négligemment dans une cape brune, assis de longues heures pour jouir gratuitement de la présence du soleil. » Il est incontestable que beaucoup de personnes, riches ou pauvres, pratiquaient chez nos voisins la maxime rassurante du *Tengo lo que me basta* (je me contente de ce que j'ai).

C'est à Madrid principalement, sous la royauté paternelle des Bourbons, que s'était développée cette philosophie très espagnole de l'« aurea mediocritas ». La nation tout entière, détournée des folles entreprises, commençait à croire aux promesses d'un gouvernement stable et guéri des ambitions disproportionnées. On recherchait, dans la classe instruite, les fonctions de l'État qui développaient le goût d'une prospérité moyenne, d'une fortune lente à venir et réglée par l'avancement. Dans la monotonie des occupations mécani-

1. *Semanario*, 1842, p. 44 : « Hay algo de virtud, porque virtud es aquella dignidad del alma, que otros llamarán arrogancia, que nos hace repugnante la idea de cometer una baja... Hay algo de filosofía, porque filosofía es la moderacion de los deseos, y la tranquilidad del ánimo, la reduccion de nuestras necesidades al menor término posible..... Hay algo de bienestar; porque bienestar es el hallarnos acostumbrados á la frugalidad y aun la miseria; comer con alegría el pan moreno; vivir contentos en una mezquina habitacion; envolver la descuidada persona en una parda capa, y recibir sentados largas horas el gratuito beneficio de la presencia del sol. » Mesonero s'applique d'ailleurs à combattre ce fatalisme « que hace renunciar muchas veces á los hombres y á las naciones á su vitalidad é inteligencia, condenándoles á una voluntaria parálisis, y acaso á su cierta é inevitable ruina. » (P. 47.)

quement répétées, on trouvait de la sécurité. Les plaisirs du bureaucrate affranchi des inquiétudes superflues, qui rêvait pour son fils un bonheur accessible et terre à terre, étaient rares, méthodiques, calculées sur le chiffre des appointements. Sans jamais se passionner, comme la noblesse encanaillée, pour la tauromachie, on applaudissait Costillares et Pepehillo; on allait se rafraîchir avec parcimonie à la botilleria de Canosa, à Saint-Antoine-des-Portugais, où rien ne laissait pressentir ni le luxe des cafés modernes, ni l'odieuse rumeur de nos tabagies¹. Au théâtre, les jours de fête chômée, loin d'imiter la turbulence des *Polacos* et des *Chorizos*, on écoutait, l'âme remplie de déférence pour l'opinion qui faisait loi à la cour, quelque comédie régulière, traduite du français, émolliente comme du Sedaine. Ou bien on assistait aux juntas de confrérie; on suivait les processions. Un catholicisme accueillant rassurait les consciences en même temps qu'une camaraderie cérémonieuse rapprochait ces familles d'esprit méticuleux et pondéré, de mœurs inattaquables. Et tout, dans ces intérieurs honnêtes, respirait l'ordre, la sérénité confiante, depuis les vastes appartements aux couloirs interminables, aux cloisons décorées par les estampes de l'Enfant prodigue, jusqu'au mobilier cossu, tables de noyer massif, chaises tendues de cuir, glaces encadrées de bougies, horloges à musique, commodes à douze tiroirs sur lesquelles trônait la crèche de la Nativité. On se réunissait à intervalles prévus pour fêter le jour du saint patron, pour tirer les rois. Sans exubérance, les enfants jouaient à Colin-Maillard (*la gallina ciega*) sous l'œil attendri des parents qui, prévoyant de loin les fiançailles, escomptaient les alliances avantageuses et la protection des chefs de bureau. Non toutefois que la gaieté fût bannie de ces passe-temps raisonnables, car on daubait sur le gros moine papelard, sur les amours de la reine, sur les ridicules du petit maître esclave de son perruquier français, sur la forfanterie des *manolos*. Une jovialité sans rudesse animait ces réunions

1. Cf. Antonio Flores, *Ayer, hoy y mañana*, 1^{er} vol. (*Covachuelas*.)

décentes où l'on apprenait à goûter le loisir, à savourer l'heure qui passe.

Pour ceux dont toute l'ambition se bornait à absorber lentement chaque matin une tasse d'épais chocolat accompagné de pain rôti, à dormir la sieste sans interruption, à promener leur désœuvrement sur le marché de Santo-Domingo ou jusqu'aux Ventas d'Alcorcón, le réveil fut pénible lorsqu'ils entendirent en 1808 les tambours des régiments français; en 1812, les hurlements de la canaille acclamant son protecteur « Ferdinand le Désiré »; enfin, lorsque retentit dans la rue, en 1820, le chant séditieux du *Trágala*. Plusieurs défections avaient affaibli, dans la classe moyenne et chez les fonctionnaires, l'esprit de corps. Les uns s'étaient compromis pour avoir voulu garder leurs places au temps du roi Joseph. D'autres, se faisant les complices involontaires de la réaction absolutiste, avaient mérité la haine des libéraux. Mais la grande majorité, fidèle à ses traditions et à ses habitudes, s'était contentée de vivre, renfermée dans une prudence soupçonneuse. Elle se cachait au bruit de la fusillade. Elle déjouait les ruses de la police secrète. Elle évitait, servie par son ingéniosité native et la routine des affaires, de heurter les sociétés puissamment organisées, se défiant de la *Fonlana de oro* aussi bien que de l'*Ange exterminateur*. Larra, qui détestait le juste milieu, a flétri la terne indifférence de cette minorité sans principes : « Elle ne portait pas de masque, mais elle montrait une figure souriante, voulant faire plaisir à tout le monde. Le cortège était composé des gens passifs et stationnaires, de ceux qui possèdent et qui ne veulent pas perdre, qui n'ont aucune raison d'entrer dans le mouvement, des timides qui ont peur de s'estropier à chaque pas, que l'expérience a déjà paralysés, que la souffrance avilit, qui acceptent tout ou qui se détachent de tout, se moquant des hommes et des partis. Ceux-là ne disaient rien, ils n'applaudissaient pas, ils ne critiquaient pas. Leur visage était plâtré. Regardant tantôt l'un des

1. Mesonero, *Panorama matritense*, p. 300.

cortèges, tantôt l'autre, ils riaient et tremblaient tour à tour ¹. »

Assurément, la classe moyenne avait subi l'influence des loges maçonniques; elle avait admiré la constitution de Cadix alors que tous luttaien pour l'affranchissement du territoire. Mais elle se défiait d'une liberté que représentaient, aux jours d'émeute, des manifestants sans foi ni loi. Avant de se donner elle réfléchissait. Et comme elle avait gardé le sens de la hiérarchie, comme elle continuait de respecter la religion traditionnelle, un homme sut la comprendre et ménager la susceptibilité des esprits longtemps partagés entre deux opinions contradictoires : ce fut Martínez de la Rosa dont la politique ambiguë ralliait à la monarchie constitutionnelle, avec l'*Estatuto* de 1834, la fraction modérée du pays. Succès important, quoique peu durable, et que Larra, dans son exaltation, n'a jamais pardonné aux *pasteros* : « Une clameur prolongée de la multitude immense qui avait si bien gardé le silence pendant la soirée, une clameur qui ne venait pas d'un enthousiasme passager, mais tranquille, sereine comme la voix du pouvoir qui n'a pas besoin de se forcer pour être entendue, applaudit sourdement l'allocution bilatérale qui, traduite en langage intelligible, voulait dire aux uns : *Il est trop tard*, et aux autres : *Il est trop tôt*. » Et *Figaro* concluait : « *El que no es nada vale por tres* », (celui qui n'est rien vaut pour trois), saluant avec rage l'avènement des neutres ².

Or, il existe, entre les destinées de la bourgeoisie espagnole

1. Larra, *Obras*, p. 317 : « No traía careta, sino que enseñaba una cara de risa que á todos quería dar contento. Era su comparsa gente pasiva y estacionaria, de esta que tiene y no quiere perder, que no tiene porqué moverse, miedosa que teme perniquebrarse á cada paso, escarmentada ya y paralítica, envilecida con el sufrimiento y bien avenida á todo, ó despreocupada, que se rie de los hombres y sus partidos. Estos no decían nada; ni aplaudían, ni censuraban; traían caretas de yeso, miraban á una comparsa, miraban á otra, y ora temblaban, y ora reían. » (*Los tres no son más que dos, y el que no es nada vale por tres, mascarada política.*)

2. Larra, *Obras*, *ib.*, p. 319 : « Un prolongado clamor de la multitud inmensa, tan callada toda la noche, pero un clamor no de entusiasmo pasajero, sino tranquilo, sereno, como la voz del poder que no ha menester esforzarse para hacerse oír, aplaudió sordamente la alocución ambilátera, que, traducida al lenguaje inteligible, quería decir á unos : *Ya es tarde*; y á otros : *Es temprano todavía*. »

et celles de la bourgeoisie française une ressemblance qu'il n'est pas indifférent de signaler. Chez nous, de 1830 à 1848, la classe moyenne préside aux destinées du pays. Dévouée aux ministres qui étouffent les revendications de la masse ouvrière, au souverain parce qu'il affecte la bonhomie, flattée dans ses appétits, grâce aux compromissions d'une littérature systématiquement optimiste, encouragée puisqu'elle accapare les grades de la garde nationale, à compter fermement sur l'avenir, elle croit à sa mission et recherche dans le passé, faisant intervenir la philosophie de l'histoire et l'érudition, tous les antécédents qui préparent et justifient son entrée aux affaires. Un instant désorientée au milieu des émeutes, profondément troublée en face de l'anarchie que la création des ateliers nationaux essaie vainement d'enrayer, elle se reprend à vivre, après le coup d'État du 2 décembre, renonçant pour longtemps à ses ambitions politiques, vite résignée toutefois, car son bien-être augmente. Il n'en va pas autrement, du moins à l'origine, au delà des Pyrénées. De bonne heure, la classe aisée et instruite comprend qu'il n'est pas de moyen plus efficace pour assurer l'ordre, que l'application du régime constitutionnel. C'est alors qu'on la voit pencher, les menées du parti conservateur ayant compromis la sécurité publique, vers les théories du libéralisme accentué, prendre nettement position contre les carlistes, accueillir des ministres intransigeants comme Mendizábal, réputé grand financier, assister sans déplaisir à l'expropriation des couvents qui occupaient, au grand détriment du commerce, des terrains immenses, intriguer même auprès des hauts fonctionnaires afin d'obtenir la concession des propriétés confisquées, s'enrichir enfin par l'acquisition des biens nationaux. Une cité nouvelle, déjà séduite par le confort étranger, sort des ruines quand la bourgeoisie, réagissant contre les meneurs populaires, pèse de tout son poids aux élections pour faire triompher l'opinion modérée, jusqu'au jour où l'élan des progressistes, renversant le fragile obstacle des intérêts coalisés, ouvre la carrière des honneurs à la caste militaire, aux aventuriers des carrefours.

En sorte que la classe moyenne applaudit à la réaction, jugée indispensable après l'expérience du désordre. Sans toutefois s'engager activement dans la lutte contre Espartero, elle s'attache à Narváez. Pourvu qu'il lui soit permis de se consacrer à cette prospérité matérielle qui semble incompatible avec les mœurs orageuses de l'Espagne moderne, elle s'accommode de l'oppression.

III

L'esprit bourgeois a ses organes et ses moyens de propagande; car il atténue, par l'intermédiaire du journal, du pamphlet, de la presse littéraire, tantôt l'ignorance des *apostólicos*, tantôt l'intransigeance des progressistes. Dès 1836, dans le *Fray Gerundio* de Lafuente, surtout vers 1839 avec l'*Estudiante* de Segovia, l'*Abenámar* de López Pelegrín et le périodique *Nosotros* où figurent concurremment les trois pseudonymes, c'est un déchaînement d'épigrammes, d'invectives assaisonnées de gros sel populaire ou de raffinements d'érudit contre les politiciens de carrière, à l'adresse des partis extrêmes. On tire, au nom de la sagesse, des bouquets d'artifice. On gaspille, en faveur du plus timoré des éclectismes, une verve qu'a pu développer une longue intimité avec Voltaire, une lecture assidue de l'Encyclopédie. Et de même qu'on les aperçoit dans les rangs de la jeune Italie et de la jeune Allemagne, les philologues sont sur la brèche. Imitant l'exemple d'Augustin Thierry, lorsqu'il reconstituait la tragique histoire de Jacques Bonhomme, de Guizot quand il découvrait les parchemins de l'électeur censitaire dans les annales du tiers état, les savants remontent aux *comuneros*, aux institutions d'Aragon, aux *fueros* du pays basque, voulant trouver des racines indigènes au libéralisme implanté par les officiers de Napoléon et codifié par Bentham¹. L'*Ateneo* continue d'être, suivant l'intention de

1. Voir par exemple dans la *Revista de Madrid*, 1838, t. II, un article de Lista sur les *Fueros de las provincias vascongadas*; 1838, t. I, une étude de Martínez de la Rosa sur les *Comunidades de Castilla* (*Crisis política de España en el siglo XVI*). Consulter *El Iris*, 1841 (travaux de Bermúdez de Castro, de

ses fondateurs, une chaire de modérantisme constitutionnel. C'est au *Liceo* que se réfugient, après les premières menaces de la faction militaire, les désenchantés de la politique¹. Il arrive que les mondains incorrigibles, venus pour écouter l'orateur à la mode, s'initient involontairement aux méthodes scrupuleuses. Loin d'être confinée dans les universités, la science, devenue un instrument de régénération, une monnaie courante, se répand au moyen de revues dont le nombre va croissant, qui renaissent de leurs cendres dès que les souscripteurs font défaut, destinées, les unes à répandre la culture philosophique, le goût des recherches précises — et ce sont la *Revista de Madrid*, la *Revista de España y del Extranjero*, — tandis que d'autres (le *Semanario pintoresco*, l'*Observatorio pintoresco*, le *Panorama*, le *Museo de las familias*, le *Siglo pintoresco*) se proposent plus modestement de vulgariser les notions élémentaires; si bien que les mêmes idées, répétées avec un accent différent par la voix des polygraphes et des humoristes, constituent bientôt un corps de doctrine. Une certaine logique préside aux manifestations de l'école du bon sens. Et c'est là, dans le groupe des modérés, puisqu'il y avait accord sur les principes, que Bretón a puisé, au cours de sa longue carrière dramatique, les éléments de sa morale, invariablement appliquée aux besoins immédiats de la société contemporaine.

Une classe intermédiaire ne peut affirmer ses droits à l'existence qu'en se distinguant du peuple et de l'aristocratie. Or la populace, irrémédiablement fermée, à cause de son apathie et de son ignorance, aux enseignements de la vie moderne, méprisant les idées au point de servir aveuglément tous les partis, le roi Joseph, Ferdinand, Riego, Espartero, Narváez, fidèle plus que jamais, en dépit de ses avatars, à ses habitudes de forfanterie, à ses instincts de brutalité, devenait une menace pour les ouvriers de la défense et du progrès social, même lorsqu'elle se déguisait, de façon à

Fermin Gonzalo Moron); la *Revista de España y del Extranjero* dirigée par le même Gonzalo Moron, etc..

1. Molins, *Bretón*, ch. XXVI.

tromper les gouvernants, sous l'uniforme décoratif de la milice. Raison péremptoire pour que les « costumbristas », obéissant à une sorte de mot d'ordre, s'attaquent aux manifestations attardées du *majisme*, nous dirions aujourd'hui du *flamenquisme*, le mal ayant survécu, s'étant même développé depuis Ramón de la Cruz¹.

Assez fier pour éviter le contact des manolos, le bourgeois brûlait de se glisser à Madrid, avec la recommandation d'un frac irréprochable, dans les rangs de l'aristocratie, chose relativement facile d'ailleurs, la noblesse restant ouverte aux célébrités de tout genre, surtout à la richesse, laquelle permettait d'acquérir, contre beaux deniers comptants, des titres de Castille : « La manie du bon ton, dit Figaro, envahit toutes les catégories sociales. C'est à peine si nous avons une classe moyenne qui fasse nombre et se résigne à sa véritable position². » De là vient que Bretón a pu recruter, sans les chercher du reste, tant d'alliés belliqueux dans l'interminable campagne qu'il a menée, depuis *Marcela*, où il attaquait le *lechuguino*, jusqu'à la *Ensalada de pollos* contre le dandysme en général, apportant dans cette lutte une âpreté d'autant plus méritoire que trop souvent l'élégance était le passeport de l'anglomanie et de la gallomanie.

On peut dire que le patriotisme bien compris s'était réfugié dans la classe instruite et laborieuse. Par-delà les écrivains francisés du XVIII^e siècle, on retournait aux sources de l'âge d'or. On se piquait d'écrire purement, parfois avec un ragoût d'archaïsme, la langue de Cervantes et de Quevedo. On réhabilitait les rythmes oubliés de la comedia. On refondait les drames du vieux répertoire. Il était facile, à certains

1. On peut signaler dès cette époque des attaques nombreuses dirigées contre la tauromachie. Cf. Lafuente, *Teatro social*, II, 64 : « Pues ahora no son los nobles, que estos no deben haber sido nunca, y menos en vuestro tiempo, el tipo de la ilustracion española, sino los hombres de letras, los legisladores, los diplomáticos, los ministros de la instruccion pública y del fomento, los que se afanan por honrar á los toreros en esta época de civilizacion, que es la prueba mas luminosa de que nos vamos civilizando á toda prisa. » — Voir aussi Mesonero, *Tipos y caracteres*, p. 154 ; *Panorama matritense*, p. 230.

2. Larra, *Obras*, p. 344 : « La manía del buen tono ha invadido todas las clases de la sociedad : apenas tenemos una clase media, numerosa y resignada con su verdadera posición. » (*Jardines públicos*.)

accents plus vigoureux, de reconnaître qu'une parcelle de l'antique énergie s'était perpétuée à travers les couches populaires. Les uns avaient le souffle épique et grandiose; certains retrouvaient la fougue picaresque; d'autres, la majesté apprêtée des grands prosateurs; d'aucuns, la fermeté un peu rude des gentilshommes de lettres du temps de Philippe II. Justement cette ardeur, vivifiée par une étude approfondie de la tradition, rajeunie par le souvenir des batailles récentes, prenait volontiers une forme agressive, relevait avec une susceptibilité fringante les méprises et les calomnies du reportage transpyrénéen, s'échappait en déclamations virulentes contre l'*étrangérisme*.

C'était de l'étranger pourtant que venaient la plupart des inventions destinées à perfectionner les arts mécaniques; c'était aux nations voisines qu'on empruntait la forme parlementaire et les principes mêmes de la doctrine libérale. Il est vrai qu'au sortir d'une longue apathie trop d'esprits superficiels croyaient aux changements brusques, aux transformations dont un simple décret garantit l'efficacité. Aussi Larra comparait-il, non sans raison, la grande masse du peuple espagnol à l'enfant placé en face d'une bougie qui « étend la main pour la prendre, mais ne sait ni les moyens de s'en emparer, ni en quoi consiste le phénomène de la lumière, ni que la lumière brûle »¹. Aux ambitions démesurées succédaient les découragements immenses. D'où la tentation, chez l'homme instruit, chez l'émigré, de se faire, ou bien par dépit, ou bien par orgueil, le détracteur de son pays d'origine : « Il se souvient, dit Fray Gerundio, compare, murmure, méprise, s'ennuie. Et quand il ne s'ennuierait pas, il le dit, sans quoi il ne serait pas un Espagnol bien civilisé². » Par là se justifient — car la prudence bourgeoise pouvait faire obstacle aux écarts de l'enthousiasme déraisonnable —

1. Larra, *Obras*, p. 518 : « Alarga la mano para cogerla; pero que ni sabe los medios de hacerse dueño de la luz, ni en qué consiste el fenómeno de luz, ni que la luz quema cogida á puñados. » (*Antony, artículo primero.*)

2. *Teatro social*, t. I, p. 178 : « Recuerda, compara, murmura, menosprecia, y se fastidia. Y aunque no se fastidie, dice que se fastidia, porque no sería español bien civilizado si tal no dijera. »

et la satire où Bretón attaquait le *Siècle de la vapeur et du bon ton*, et les plaisanteries un peu lourdes et compassées du *Teatro social*, dont tant de chapitres sont consacrés à l'examen du problème suivant, que Lafuente, du reste, a posé plus qu'il n'a résolu : « 1^o La civilisation, telle qu'on la comprend aujourd'hui, rend-elle les hommes meilleurs et plus vertueux? 2^o Les rend-elle plus heureux? 3^o Améliore-t-elle les conditions où se trouve placée la société humaine? 4^o Est-elle le bien suprême auquel puissent aspirer les hommes et les nations ¹? »

Il n'est pas impossible, bien que *Fray Gerundio* n'ait jamais répondu formellement aux quatre questions énoncées par le frère Don Magín, d'entrevoir ce qu'en pensaient les humoristes. Certes, on ne dédaigne ni le confort anglais, ni la sécurité de nos routes, ni la propreté de nos hôtels, ni les raffinements de notre cuisine, ni le luxe de nos grands magasins ². Une chose pourtant, si l'on en juge d'après l'orientation des revues littéraires et l'accent du *Semanario*, importe davantage. « Celui qui trouverait le moyen de pouvoir donner à un peuple les sciences et les arts de la civilisation sans lui faire perdre les sentiments religieux et moraux, sans le détourner de la sobriété ni compromettre la simplicité de ses mœurs, celui-là aurait découvert la grande inconnue, la solution du grand problème ³. » Et c'est bien ainsi, vers 1840, qu'on entend le progrès. De même que Somoza, disciple attardé des encyclopédistes, prêche la bienfaisance et la religion de l'humanité, que Donoso Cortés, au nom du catholicisme, entreprend de régénérer l'Espagne, Bretón se fait

1. *Teatro social*, t. I, p. 19 : « Pues bien; en esa confianza quisiera que me ayudara Vd. á aclarar ó resolver las cuestiones siguientes : 1.º La civilización, tal como en el día se entiende, ¿hace mejores y mas virtuosos á los hombres? 2.º ¿Los hace mas felices? 3.º ¿Mejora la condicion de la sociedad humana? 4.º ¿Es el supremo bien á que pueden aspirar los hombres y los pueblos? »

2. Voir les *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica*. C'est là que Mesonero vante la poésie des chemins de fer et la majesté de la civilisation industrielle. Au retour il élabore un programme de réformes municipales.

3. *Teatro social*, t. I, p. 444 : « Verdaderamente, le repliqué yo Fr. Gerundio, el que hallase el medio de poder dar á un pueblo la civilización de las artes y las ciencias sin hacerle perder los sentimientos religiosos y morales, sin apartarle de su sobriedad ni lastimar la sencillez de sus costumbres, ese habria despejado la gran incógnita, ese habria resuelto el gran problema... »

moralisateur et prédicant. On conteste, autour de lui, les droits de la passion proclamés par les disciples de George Sand. A la fureur de jouir, on oppose la modération d'une race détachée du bien-être, on dénonce l'hypocrisie du vice, masque dont s'était parée la noblesse, imbuée des préjugés transpyrénéens. Et le groupe entier des « costumbristas », par un éloge calculé des plaisirs modestes, de la douce familiarité qui groupe autour du brasero quelques amis choisis, glorifie l'amour du foyer, le goût de l'ordre, reconstitue la société sur la base ferme et respectable du mariage et de la tradition.

Haine de la populace, défiance à l'égard de l'aristocratie, patriotisme réfléchi, prudence et respectabilité, telle est, à ce qu'il semble, entre 1830 et 1860, d'un côté comme de l'autre des Pyrénées, la morale de cette classe intermédiaire que gagne chez nous la fièvre des grandes entreprises et qui se résigne en Espagne, soit fierté, soit insouciance, à l'inaction masquée par le décorum. Comme les employés formalistes de l'ancien régime dont elle copiait les allures correctes et solennelles, la bourgeoisie espagnole, avec ses défauts qu'elle opposait, non sans prétention, à nos qualités trop positives, son mépris peu ou mal dissimulé pour la rondeur de nos boutiquiers, l'exubérance de nos parvenus, trouvait de la poésie au détachement, du mérite à l'inertie, faisant de nécessité vertu. Une atmosphère de torpeur engourdissait les bonnes intentions. Et si Larra se déchaînait contre la maladie castillane de la *procrastination* (*Vuelva V. mañana*), Mesonero, plus indulgent, l'excusait : « Je croyais être arrivé, dit-il au retour de son *Voyage en France et en Belgique*, à connaître le prix du temps et du travail, et je me proposais d'en faire mon profit ; mais je ne sais pourquoi ni comment, dès que je me suis vu à Madrid, je commençai à me lever à sept heures, puis à huit, puis à neuf ; à sortir à midi, à m'asseoir chez les libraires à une heure, dans les boutiques de la rue de la Montera à deux heures ; à manger l'inévitable pot-pourri à trois ; à faire la sieste à quatre pour me lever à six ; à me rendre au Prado à sept, au café ou au théâtre à huit,

aux réunions intimes à onze; à souper à minuit, à me coucher à une heure du matin; et c'est ainsi que les journées passant les unes après les autres, mon temps s'est écoulé sans que j'aie réalisé mes projets ¹. »

IV

Que faire du reste sans la confiance? et comment réaliser en Espagne l'unité d'aspirations indispensable pour féconder l'initiative individuelle? Tout dans l'entourage de Bretón et du *Curieux parlant* nous semble incertitude et contradiction. Le régime parlementaire, au commencement du siècle, était né, comme on l'a vu, d'une surprise. On se rappelle que la première assemblée constituée ne représentait en 1812 qu'une fraction infime de la nation. Pendant la guerre dirigée contre l'envahisseur, la cause de la patrie se confondait avec le libéralisme, lequel était d'origine étrangère. Et la masse, partagée entre l'amour et la haine, avait attendu huit ans et plus avant de savoir si elle devait se rallier aux « afrancesados » ou les combattre. Même en adoptant les idées de l'Encyclopédie, elle restait attachée, dans sa presque totalité, aux pratiques extérieures du culte catholique. Anomalie plus étrange encore, c'est dans les rangs du parti révolutionnaire, acharné contre Don Carlos, que s'était réfugié le loyalisme. Et la reine elle-même n'acceptait qu'à son corps défendant un compromis qu'elle estimait injurieux pour sa dignité. Si bien que les modérés de toute provenance, groupés autour de Martínez de la Rosa par une sorte de miracle sans lendemain, ne pouvaient se réclamer, comme nos électeurs censitaires, d'une tradition durable ou d'antécédents glorieux. Aucune puissance matérielle,

1. Mesonero, *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica*, p. 289 et suiv. : « Creía haber llegado á aprender en él lo que valen el tiempo y el trabajo y me proponía aprovecharme de uno y otro; pero..... ¿qué se yo porqué? así que me ví en Madrid, empecé á levantarme á las siete, luego á las ocho, después á las nueve; empecé á salir á las doce; á sentarme en las librerías á la una, y en las tiendas de la calle de la Montera á las dos; á comer la inevitable olla á las tres; á echar la siesta á las cuatro y levantarme á las seis; á ir al Prado á las siete y al café ó al teatro á las ocho; á la tertulia á las once; á cenar á las doce y acostarme á la una; y así un día tras otro se me ha ido el tiempo sin realizar mis proyectos. »

dans le présent, ne leur garantissait la sécurité, à plus forte raison le prestige qu'on tirait chez nous de la richesse. Les expériences coûteuses des agioteurs, aggravant la pénurie du Trésor, avaient décimé la classe utile des petits rentiers. Un seul chemin s'ouvrait aux ambitions pacifiques, la carrière des emplois rétribués par l'État. Encore fallait-il compter avec l'intolérance des ministres, se préparer aux volte-face, la famine excusant la trahison et justifiant l'apostasie. En sorte que le mot de bourgeoisie qui représente en France la coalition des intérêts et l'orgueil de la force, correspond en Espagne aux hésitations d'une société qu'affaiblissaient de continuelles défections et qui s'efforce en vain, à l'époque que nous envisageons, de s'organiser sur des bases immuables, de se maintenir immobile entre les oscillations contradictoires, de réaliser cet accord entre les principes qu'on chercherait vainement ailleurs que dans l'esprit naturellement équilibré des « costumbristas ».

Et cependant la classe moyenne avait joué un rôle qu'il serait injuste de méconnaître. Elle pouvait revendiquer à Madrid la meilleure part des améliorations matérielles. Lentement, avec une obstination silencieuse, elle avait transformé la physionomie de la ville, assaini les quartiers mal famés, réprimé le vagabondage, combattu le paupérisme. De plus, comme elle représentait la foule immense des producteurs, des consommateurs, des contribuables, elle avait limité, en amortissant les chocs dangereux, les ravages des révolutions. Aussi ne faut-il pas se hâter de lui reprocher son indifférence et le scepticisme qui peu à peu l'avait gagnée sur le tard. Car il y avait de la fermeté d'âme, de la vitalité surtout, dans la résignation, instinctive d'ailleurs en Espagne, de ces bourgeois qui, sous le moins stable des gouvernements, s'obstinaient à vivre, à prospérer, à travailler gaiement, la plaisanterie sur les lèvres et dans le cœur la confiance, à la réhabilitation de leur pays. Après la fusillade, le bourgeois chantait; il dansait entre deux crises ministérielles. « On doit dire une chose, observe Abenámar, et la justice l'exige, c'est qu'il n'y a pas de peuple plus sensé

que le peuple espagnol et spécialement que le peuple madrilène. Les bals masqués, dans n'importe quel pays du monde, seraient infiniment dangereux en de pareilles circonstances : ils servent ici à faire oublier les dissensions, à calmer les esprits, à apaiser le trouble des âmes, à suspendre les discordes. Et voilà ces Espagnols que de l'autre côté des Pyrénées on qualifie de barbares et de Hottentots ¹. »

V

Le grand amuseur de la classe moyenne, ce fut Bretón. Et nul n'était mieux qualifié pour l'instruire en se jouant. Car il avait, du bourgeois, la conviction invariable et raisonnée, ce libéralisme qui parut exalté aux tyrans de 1823 et tiède aux sectaires de 1840; l'éclectisme ombrageux, facilement reconnaissable chez l'adversaire du majisme, du dandysme, chez le défenseur de la patrie, de la famille, du progrès soumis au contrôle de la morale; toutes les qualités d'équilibre, de conscience, d'ordre, en même temps qu'un défaut grave, l'insouciance, qu'on est tenté, pendant la période la plus dramatique de l'histoire espagnole, de confondre tantôt avec la peur des coups, tantôt avec l'égoïsme du thésauriseur. Bourgeois il l'était même par ses préoccupations terre à terre, par son positivisme, ayant parlé en vers irréprochables, mais prosaïquement, des maisons de rapport, des comptes de la blanchisseuse ²; bourgeois il l'était encore et spécialement par ses plaisirs et ses goûts. Avec quel enthousiasme, compatible d'ailleurs avec la clairvoyance, il a peint les parties de campagne et la Pâque de la Nativité, et la fête des Rois, et celle de l'anniversaire, évoquant en vrai fils de famille, attendri au souvenir des banquets de sa

1. *Abenamar y el Estudiante*, p. 213 : « Una cosa exige la justicia que se diga ; y es que no hay pueblo mas sensato que el pueblo español y especialmente el pueblo madrileño. En cualquiera pais del mundo serian peligrosísimos los bailes de máscaras en tales circunstancias; aquí sirven para hacer olvidar las disensiones, calmar los espíritus, serenar los ánimos agitados y dar treguas á las discordias. Estos son los españoles á quienes al otro lado de los Pirineos se trata de bárbaros y hotentotes. »

2. *Pruebas de amor conjugal*.

jeunesse, les formules encombrantes mais combien sincères de la courtoisie castillane ¹ : *No tengo nada que decir á usted; sabe usted que esta casa es muy suya y que puede favorecerla cuando guste* ² ! Il n'est pas jusqu'à sa manière de railler, — ce qu'il y a de plus original dans son talent et de plus durable dans sa gloire, — qu'on ne puisse comparer soit à la bonhomie de l'improvisateur risquant un dizain entre intimes « con toda franqueza », soit au persiflage goguenard et sournois du « covachuelista » frondant l'Église, caricaturant le Prince de la Paix ou retournant contre lui-même et ses voisins l'ironie qui, dans la bonne ville de Paris, où l'éclat de rire sonne plus haut et plus clair, aurait égratigné les puissants et suscité, comme par enchantement, les barricades. C'est en écoutant Bretón que la classe moyenne s'est consolée de la banqueroute de ses espérances. Et c'est en ridiculisant les infortunes méritées ou consenties que la malice, arme impitoyable de la sagesse et remède à la désillusion, préparera les voies à cet esprit positif qui seul peut rendre à l'Espagne d'aujourd'hui, avec son influence dans le concert européen, son rang parmi les nations énergiques.

1. Voir dans l'édition de 1851 l'article intitulé *Los años* : « Y la clase media es la más fiel depositaria de los usos que ha encontrado establecidos por otras generaciones. El honrado mercader, el laborioso artista, el asiduo empleado, el ya pacífico capitán á dispersos, el estudioso abogado y el hidalgo sin título que no presume tanto de sí mismo como el título sin hidalguía son los que todavía se complacen en dar dias, felicitar pascuas, proyectar meriendas, informarse de la salud de sus amigos, ofrecer su casa y facultades á los *presentados* con la consabida fórmula, etc... »

2. Je n'ai pas besoin de vous le répéter. Vous savez que cette maison est entièrement à votre service et que vous pouvez l'honorer de votre présence quand il vous plaira.

CONCLUSION

La réputation de Bretón a subi d'étranges vicissitudes, même en Espagne et de son temps. Il ne semble pas, avant 1830, qu'on le distingue de ceux que Flores Arenas, dans un accès de rancune, accablait sous le qualificatif méprisant de « traducteurs faméliques ». On admet cependant, vers la même époque, car les articles de Larra paraissent un écho fidèle de l'opinion, qu'il a pris place immédiatement au-dessus de Vega et de Carnerero, les fournisseurs habituels du théâtre¹. Il est trop naturel d'ailleurs, depuis que ses plaisanteries sont goûtées dans les réunions tapageuses du Parnasillo et maintenant qu'il est chargé au *Correo literario y mercantil* des comptes rendus littéraires et dramatiques, qu'on s'accoutume insensiblement à le respecter. Aux éloges que Roca de Togores décerne au recueil des *Poesías* publié en 1831, la rédaction des *Cartas españolas* ajoute une note favorable, dépassant de beaucoup la simple courtoisie requise entre confrères, où l'on vante la remarquable virtuosité, la *flexibilidad poética* de celui qui sera bientôt, au vu et au su de tous, le premier versificateur de la génération nouvelle. On le félicite en même temps, à propos de *Marcela*, d'avoir uni la richesse de tours, de rythmes et d'images qui fut le trait caractéristique de l'ancienne *comedia* à la régularité de la comédie moderne, comprise à la façon de Moratin. Or trois ans plus tard, par sa docilité à suivre les suggestions d'outre-monts, l'auteur d'*Elena* s'impose à l'attention et mérite les sympathies de l'école romantique, dont l'organe autorisé, *El Artista*, que dirige Eugenio de Ochoa, lui consacre une notice flatteuse.

¹. Voir l'Appendice III.

accompagnée d'un portrait dessiné et lithographié par Federico de Madrazo, notice dans laquelle est expressément reconnue l'originalité de celui qui vient de fonder un genre sans précédent au théâtre, « el género de Bretón ». Puis c'est l'accueil et la réclame des sociétés savantes, les fêtes du Liceo, où le poète couronné à différentes reprises — quand il n'était pas lui-même appelé à décerner les médailles — sent grandir autour de lui l'admiration d'un public de choix. On se dispute en effet, pour les insérer dans les revues, ses moindres productions. Quand le *Semanario pintoresco* examine ses pièces, les réserves n'entrent en ligne de compte (notamment dans un article de Leopoldo Augusto de Cueto sur *El pelo de la dehesa*) que comme le moyen le plus efficace de relever l'approbation, puisqu'on l'engage à pousser l'étude des caractères, à se guinder vers la haute comédie. Ajoutons qu'il peut se réclamer, à partir de 1837, de ses relations académiques, du suffrage de certains esprits pondérés comme Gil y Zárate et Hartzenbusch. Même il a pour lui quelques irréguliers, Patricio de la Escosura entre autres, qui prend sa défense en 1839 dans *El Entreacto*.

Il est vrai que le Capitole est bien près de la roche Tarpeienne et que sa réputation, après une hégémonie incontestée de dix ans, va sombrer dans l'oubli ou l'indifférence affectée. Plusieurs signes, au temps du succès franc, laissaient pressentir, quoique imperceptiblement, ce revirement fatal de l'opinion et de la presse. Carnerero ne manquait pas de reprocher au poète, tout en célébrant *Marcela*, des fautes de goût, quelques phrases malsonnantes. De même le critique de l'*Artiste* s'appesantissait, comme pour écarter toute autre supériorité lorsqu'il en venait à définir le genre bretonien, sur les grâces du langage. Mais c'est après 1840, dans la *Revista de teatros*, que va commencer la guerre de plume dirigée par Ferrer del Rio, un amateur intransigeant du style archaïque chez lequel il faut bien supposer, pour expliquer certains écarts d'appréciation, une animosité contre l'auteur susceptible et inquiet de tant de comédies applaudies. C'est lui qui, sans autre forme de procès, consi-

dère *Lo vivo y lo pintado* comme une parodie inconsciente de l'ancien théâtre, lui qui relève dans la *Escuela de las casadas* des portraits qui méritent le nom de caricatures, lui qui répète en jugeant *El editor responsable* : « Toutes les pièces de Bretón sont riches en plaisanteries, toutes manquent d'intérêt », allant même jusqu'à déclarer, après une représentation orageuse de la *Batelera de Pasaje*, que les applaudissements reviennent aux acteurs, les sifflets au poète, seul coupable et seul responsable. En même temps, dans une autre revue, *El Iris*, un feuilletoniste rageur dissimulé sous le pseudonyme de *Lúculo* constate brutalement, lorsqu'il s'agit de classer *Dios los cria y ellos se juntan*, que tous les personnages en sont mal élevés (*casi todos tienen mala escuela de sociedad... pocos tienen dignidad y decoro*), affirmant encore, à propos de *¿Qué hombre tan amable!*, que les sujets coulés dans le moule bretonien sont d'une telle insignifiance que le spectateur se trouve dans l'impossibilité, au sortir du théâtre, d'en résumer l'argument. Un fait hors de doute, malgré la vogue passagère de *¿Quién es ella?* et de *La escuela del matrimonio*, c'est que la cabale, à partir de 1841, ne désarmera plus. Si Bretón continue d'amuser la foule, il est de bon ton de le mépriser. On peut découvrir, à cette décadence et à cette défaveur dont il a souffert jusqu'à la détresse, des causes d'ordre politique (il est certain que, dans le parti progressiste, on a soupçonné d'intentions perfides l'auteur innocent de la *Ponchada*), et d'ordre littéraire, les pseudo-classiques lui reprochant, à tort ou à raison, une certaine verdeur de langage, les romantiques, une fâcheuse timidité dans l'expression des sentiments forts ou troublants. Constatons, d'autre part, que l'attention venait de s'orienter vers des genres nouveaux, le drame à prétentions historiques, la comédie à thèse, la *zarzuela*. Tenons compte, au surplus, de la malveillance des concurrents aigris et victimes des bons mots que l'émule de Quevedo ne marchandait guère, enfin de cette impression de lassitude instinctive qui empêche qu'on se plaise longtemps aux mêmes intrigues, au même style.

! Vainement, Hartzenbusch, dans la préface qu'il écrivait pour l'édition de 1851, essayait-il de rattacher ces jugements défavorables d'un public fatigué à l'estime que méritait plus que jamais le grand amuseur de la société madrilène et qui rendait exigeants ses meilleurs amis. La vérité, c'est qu'on châtiât durement Bretón parce qu'on ne l'aimait plus. En sorte que les étrangers, mieux affranchis des ridicules et chétives rancunes qui divisaient la presse, et plus soucieux de se rapprocher de l'opinion moyenne, l'ont traité moins sévèrement que la plupart de ses compatriotes. Un dictionnaire allemand, dont le *Semanario* cite un extrait en 1841¹, n'hésite pas à placer bien au-dessus de Moratin, pour le coloris et le sens du comique, l'auteur de *Todo es farsa en este mundo*, de *Muérete y verás*. Certes, il serait téméraire, de ce qu'on a fait jouer chez nous en 1847, au Théâtre des Italiens, une adaptation du *Pelo de la dehesa*², de conclure que les Français ont goûté ou même compris cette impayable caricature de la balourdise aragonaise. Mais Charles de Mazade, dans la *Revue des Deux Mondes*³, ne risquait pas d'égarer ses lecteurs quand il représentait Bretón comme le peintre clairvoyant de l'âme féminine, expert à démêler, en ce qu'elles ont de plus volage et de plus subtil, les fluctuations et les ruses des grandes coquettes. C'est avec le même accent de sympathie que Bretón est apprécié dans la récente *Histoire de la littérature*

1. *Semanario*, 1841, p. 204. Compte rendu d'un ouvrage allemand, *Lexikon der Gegenwart* (t. I, p. 601) : « Con respecto á la comedia se ha aventajado con mucho á su moderno predecesor mas distinguido, Leandro Fernandez de Moratin, tan célebre aun fuera de España; pues aunque se señalan las comedias de Breton mas por el buen desempeño y brillantez de los pormenores, que por la originalidad de la invectiva y la riqueza de la composicion, nunca son sin embargo tan lánguidas, estudiadas y descoloridas como las de Moratin, y casi todas divierten desde la primera hasta la última escena, por lo cual le cabe la gloria de haber hecho dar á la comedia nacional un paso mas hácia su esplendor antiguo. »

2. *El pelo de la dehesa* avait été traduit en prose par le baron Léon d'Hervey de Saint-Denis.

3. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1847, p. 446 : « L'amour, chez elles, est un goût qui cède à un goût plus vif et plus nouveau. C'est une passion, pour ainsi dire, à fleur de cœur.... L'originalité de l'auteur, c'est d'analyser et de décrire avec une habileté très hardie ce côté peu profond de la nature morale de la femme; nul talent n'est plus propre à reproduire ce mélange de vice et de grâce qui est le fonds de la coquetterie. »

espagnole de M. Ernest Mérimée¹ et dans un article sur Tamayo où M. Boris de Tannenberg a dit excellemment : « Bretón de los Herreros restera le poète comique de l'Espagne du XIX^e siècle, le Balzac de la bourgeoisie espagnole de 1830 à 1860². » Quoique la critique madrilène, par la voix de M. Menéndez y Pelayo et de Juan Valera, ait fait amende honorable, le premier accordant au dramaturge une incontestable supériorité sur Scribe au point de vue artistique³, le second célébrant cet incomparable enjouement dans la plaisanterie qui atténue, qui adoucit jusqu'aux satires les plus directes⁴, c'est à peine si *Marcela* (là seule pièce qui figure encore au répertoire) est reprise une fois par an au théâtre *Español*, et bien rares sont les amateurs médiocrement cultivés qui citent, même en passant, dans une conversation familière, le respectable ancêtre du *género chico*, comme en témoigne cette boutade de Mariano de Cavia « ¡Qué *antiguito* estoy ! mira tu, jóven modernista, que salen á estas fechas citando á Bretón de los Herreros⁵. »

Il ne semble pas que de nos jours on ait rendu pleinement justice à ce génie facile et gracieux, dont l'œuvre se recommande à l'attention du critique par son étendue : elle comprend 177 pièces dont 103 originales, 388 poésies, 300 feuille-

1. *Précis d'histoire de la littérature espagnole*, Paris, 1908, p. 430 : « Bretón est, en somme, l'un des plus remarquables auteurs dramatiques du siècle. Son œuvre est un tableau complet, souvent charmant, de la société du temps de Doña Cristina et de Doña Isabel. »

2. *L'Espagne littéraire, portraits d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, 1903, p. 3.

3. *Nuestro siglo*, Barcelona, 1883. L'ouvrage est de Von Leixner, les *Anotaciones* de M. Menéndez y Pelayo, p. 294 : « Se le ha comparado con Scribe, á quien es tan inferior en el enredo y en la intención como superior en el estilo. Leído ó visto representar por españoles, Bretón es un venero de gracia inagotable... »

4. *Historia general de España desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII por D. Modesto Lafuente, continuada desde dicha época hasta nuestros días por D. Juan Valera, con la colaboración de D. Andrés Borego y D. Antonio Pirala*. Barcelona, Muntaner, 1890, t. XXII, p. 267 : Si J. Valera a réellement collaboré à cet ouvrage, il a dû se réserver la partie littéraire : « Si á veces hay pobreza en el argumento y superficialidad en los caracteres, el ingenio y la agudeza están derramados á manos llenas y resplandecen en el manejo magistral de la lengua, del metro y de la rima, en la naturalidad de los chistes, y en cierta benigna dulzura que mitiga, endulza y hace simpático hasta lo más punzante de sus sátiras..... »

5. *Imparcial*, 22 novembre 1902 : « Vraiment je retarde ! Pense un peu, jeune moderniste, à l'heure qu'il est venir nous citer Bretón de los Herreros ! »

tons de critique musicale et dramatique, 526 articles de synonymes castillans, une centaine d'écrits de toute catégorie; — par sa diversité : elle embrasse tous les genres, l'anacréontique, la satire, l'épître morale, l'épopée burlesque, la tragédie, le drame, le drame historique, la zarzuela, la comédie de cape et d'épée, la comédie de mœurs, la comédie à thèse; — par son importance historique : on y reconnaît et le classicisme à son déclin, et le romantisme à son apogée et la résurrection tardive du réalisme picaresque; — enfin, ce qui explique sa grandeur et sa décadence, par son originalité. Bien qu'on y puisse reprendre, outre l'exubérance voulue de la forme, trop de fadeur dans les scènes pathétiques, de grossissement dans les caractères, de monotonie et de convention dans les intrigues, elle n'en représente pas moins le principal effort du théâtre espagnol au XIX^e siècle, de 1825 à 1868, le triomphe de la verve, de l'observation précise, du bon sens incarnés en quelques chefs-d'œuvre à peu près intraduisibles et dignes pourtant de passer les frontières : *Marcela*, sémillante peinture de la coquetterie défensive; *El pelo de la dehesa*, fusion très espagnole de *Pourceaugnac* et du *Misanthrope*; *Muérele y verás*, analyse aiguë de la duplicité féminine; *Ella es él*, réponse dictée par la sagesse des nations aux excentricités du romanesque; *La escuela del matrimonio*, essai vigoureux dans la manière de Ponsard et d'Émile Augier. Comparable à Quevedo pour la fantaisie, Bretón a fondé sinon une école — son style est inimitable, — du moins une tradition, à laquelle se sont immédiatement rattachés la plupart des romantiques, lorsqu'il a réhabilité par le prestige du succès les rythmes des anciens dramaturges, sachant unir à la spontanéité et à la fraîcheur de Lope de Vega tous les raffinements poétiques de Calderón dont l'art est une merveille et une gageure de l'ingéniosité; mais ce verbe prestigieux, il l'a mis au service du vrai : « Dans le théâtre de Don Manuel Bretón de los Herreros, remarque Eusebio Blasco, on retrouve non seulement décrite et caractérisée, mais calquée, avec une ressemblance qui confond, toute une génération... veuves, solliciteurs, avocats des pauvres,

miliciens, moines, intendants, commerçants, poètes, femmes-lettres ridicules, patronnes, Galiciens, Andalous forcés, Aragonais rudes et francs, l'Espagne en un mot, distincte de tout autre pays et personnifiée en ses types les plus marquants¹. » S'il manque à cette fresque décorative, pour achever l'illusion, quelques silhouettes avantageusement connues des voyageurs et des historiens (le duc de la Victoire, dont le poète avait tout à craindre, le clergé qu'il semble avoir ménagé systématiquement après les décrets de Mendizábal), il est une chose que Bretón a su reproduire avec le relief le plus extraordinaire et la plus frappante énergie, laquelle tient à ses défauts comme à son talent, à son incapacité de créer des caractères autant qu'à son adresse à copier humblement et servilement la vie contemporaine, c'est, pour reprendre une expression de M. Faguet, la *sub-histoire*, l'agitation obscure de la foule à peu près indifférente aux querelles parlementaires, déjà émancipée de la routine, curieuse de la mode, entichée de toutes les contre-façons du progrès, fidèle encore aux habitudes nationales de respectabilité, de sérieux tempéré par l'enjouement et l'insouciance. En sorte qu'on ne sera pas moins édifié que surpris, bien que le lecteur ait mainte occasion de saluer au passage le *chulo* et la *manola*, la gitane et le contrebandier, figures conventionnelles et familières, de découvrir une Espagne méthodique, patiente, méticuleuse, patriarcale, bourgeoise pour tout dire. Et si Bretón a tracé de la contagion cosmopolite, de la désorganisation politique un tableau poussé au noir et lamentablement exact, les patriotes convaincus, loin de le frapper d'anathème, lui sauront gré d'avoir fait ressortir éloquemment par sa prédication indirecte de moraliste, bon nombre de qualités modestes et positives, celles que nos préjugés nous permettent le moins

1. Eusebio Blasco, *Las costumbres en el teatro, España del siglo XIX* (Conférences de l'Ateneo), Madrid, 1887, p. 144 : « En el teatro de D. Manuel Bretón de los Herreros está, no pintada ni descrita, sino retratada con asombroso parecido toda una generación.... Viudas, pretendientes, abogados de pobres, milicianos, frailes, intendentes, comerciantes, poetas, soldados, señoritas ridículas, patronas y gallegos, andaluces exagerados y aragoneses toscos y francos, la España en fin, distinta de todo otro país y personificada en sus tipos más salientes. »

d'apercevoir au delà des monts et qui peuvent le mieux contribuer, entre deux pays voisins et amis, à fonder sur la communauté des intérêts un accord durable.

VU :

Le 11 février 1909.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

APPENDICES

APPENDICE I

Las Máscaras

(Correo literario y mercantil, 7 mars 1832.)

..... Las diez ! Date priesa *georgiana* postiza, que te espones á perder la primera contradanza. Qué bella *pareces* ! Corre : mil galanes te lo dirán del mejor modo que puedan, y ¡ sabe Dios cuando te verás en otra ! Doncel inesperto y temeroso, que osabás apenas mostrar tu pasión con alguna ardiente mirada á la bella que te cautiva, ponte un *dominó*; cubre tu rostro semi-berbe con el encerado tafetan... ¡ Asi ! Ya eres otro hombre. Allí está Dorila. No temas acercarte; declárate : Si te ama no tardará en conocerte, ni tendrá rubor en confesarte su cariño, que sube á 35 grados el termómetro y un carton no tiene la virtud... no tiene el peligro de sonrojarse. Aquella *sarracena* es su tia; es el Argos, cuya vigilancia no has podido burlar hasta ahora; pero el númen que preside á la fiesta, el astuto Momo va á cerrar sus cien ojos. Mirala : ya va cegando. Un *mameluco* candorosamente extraviado se encarga de completar el benéfico sortilegio. *Gitanilla* neciamente desdeñada por aquel necio *arlequín* que no ha tenido ojos para ver tus encantos, ¡ Ánimo ! el traje te favorece : obligale á admirar la dulzura, la morbidez, la perfeccion de tus formas, que la caprichosa y ridícula moda ocultaba y deslucia; embriaga dulcemente sus sentidos con el mágico nectar de tus palabras, nuevo hechizo á que no estaba preparado. ¿ Aun no te rinde el justo vasallage ? Deja que entre sus manos voluptuosas estreche la tuya de marfil... Nada arriesgas : una máscara se la abandona por breves instantes : mañana suspirará en vano por ella. ¡ Desdichado *arlequín* ! Ya le has herido de muerte. Oyele jurarte amor eterno : mirale á tus pies. ¡ O cómo anhela ver desvanecida la celosa nube que eclipsa el astro de tu cara ! ¡ Tal está ya que la miraria con deleite aunque fuera la de Medusa ! Rie tú de su delirio : *ese de los zaragüelles* te ayudará, que fue su rival en otro tiempo, y aun le mira de reojo. ¡ Pobre *arlequín* ! Mientras gime aburrido en un ángulo de la sala, pisado por unos y escarnecido por otros, baila tú victoriosa la *mazurca* con aquel desenfadado *marinero* que te requiebra no sé si por afición ó por costumbre.— ¿ Á donde vas tú desacertado *escocés* ? ¡ Mira que te clavás ! Ese *tiple*, no es tiple que es un *bufo caricato*; esa *pasiega*

no es la que tú buscas; esa nodriza...; Ay! ya hace muchos años que lo fue.— No me conoces, no me conoces.— Ni quiero.— Soy amigo tuyo.— Mentira, que no me dejas seguir á mi linda pastora.— No te conozco á ti.— Majadero ¡qué mucho, si voy con la cara descubierta? — Escucha; Quiero... quiero — que me dejes en paz. ¡Uf, qué importuno! Hay hombres como mantas de Palencia ¡Ah! Gracias á Dios que te he visto, pastorcilla de mis ojos.— No soy la que tú te figuras.— Merecieras serlo si no lo fueses.— Te cansas en vano, que no me conoces.— ¿No he de conocerte si te sé de memoria? — Mirad aquel fantasma ¡qué engreído va porque lleva un vestido suntuoso. ¡Desgraciados de algunos hombres si no hubiera sastres en el mundo! — Rigodon! Rigodon! ¡Heterogénea perspectiva! ¡Gracioso contraste de parejas! Un *majo* danza con una *beata*: aquí veo rozar un albornoz con los pliegues de un *tontillo*: allá una *vestal* se balancea con un *vándalo*... « ¿A dónde vas, *jardinera*? — Á buscar á mi marido. ¿*Quorsum tendis*, atolondrado *estudiante*? — En busca de mi esposa. — ¿Quién ha perdido á quién?... Me dan Vmds. razon de mi amigo D. U.? — ¿Es uno que va vestido de calesero? Allí está en la sala del Ambigú con una *turca*... » ¡El *cotillon*, el *cotillon*! — No, no: la *greca*, la *greca*! — ¡Jesus! Jesus! Ya es de día — Mi capa — ¿Qué número? — ¿Ha venido el coche? — ¿Qué de caras bonitas! — Es que muchas damas no han descubierto las suyas, quizá porque tienen poca confianza en ellas — ¿Qué tal? — Tengo una cita para mañana. Soy feliz. ¿Y tú? — Estoy desesperado — ¿Pues no has bailado toda la noche con la *valencianita*? — Sí, pero en los intermedios cuchicheaba con un *maragato* que no sabe bailar; pero sabe ser querido — « A los pies de Vmd. Pepita — Beso á Vmd. la mano D. Anselmo » ¡Y hace media hora que se tuteaban con cariñosa familiaridad! ¡Oh poder de una *careta*! ¡Que no fuera carnaval todo el año! « ¿Y por ventura no lo es, Sr D. Pascual? — Tiene Vmd. mucha razon, señor D. Remigio. »

APPENDICE II

Pelar la pava.

(Boletín de comercio, 4 mars 1834.)

En muchos pueblos de España, particularmente en Andalucía, suelen los amantes pasar en la calle gran parte de la noche, arrimados á una reja, galanteando á sus dulces y recatadas prendas, que oyen desde adentro sus ardientes suspiros y sus amorosos requiebros, respondiendo á ellos con mas ó menos cariño, segun los mayores ó menores deseos que tienen de casarse, ó mas bien segun las instrucciones que reciben de las sagaces y veteranas mamás. Porque es de advertir que estos nocturnos coloquios rara vez dejan de ser consen-

tidos, y muchos son mañosamente preparados por las señoras madres. Por lo que hace á las doncellas verdaderamente enamoradas, creo yo que bien se holgáran de saborear tan deliciosas pláticas sin una muralla de hierro interpuesta, y sin ver al dueño de su albedrío espuesto á la intemperie, á los palos y á las pulmonías. Pero tratándose de casar á una moza pronto y mal, como dice el *Pobrecito hablador*, no me parece absurda esta maternal precaucion, porque para inflamar mas y mas el corazon de un amante, y para acelerar el momento del suspirado consorcio, no hay cosa como oponerle férreos obstáculos que activen sus deseos. Asi arrancan mas de una vez á los hombres prematuras y mal consideradas promesas de matrimonio con todas las formas de derecho, sin las cuales no adquieren el de ver franca la puerta tanto tiempo insensible á sus clamores. Asi el arrebatado é inesperto mancebo se encuentra ligado con vinculos indisolubles á una mujer de quien apenas conoce el rostro y la voz; á una esposa que puede ser disipadora, voluble, soberbia y holgazana, sin dejar de ser hermosa; á una consorte que cuando embelesaba á su amante con halagüeñas palabras, y cuando calmaba su desesperacion con leves y melindrosos favores, tal vez no hacia otra cosa que representar un papel de comedia, sirviéndole de apuntador detras de una cortina la madre casamentera. No tarda el impaciente yerno en conocer que ha sido engañado. Empieza por llorar su ceguedad, y acaba por aborrecer á su mujer y á su suegra. Á esta suele importarla poco, porque, generalmente hablando, no hay cosa que deseen con tanto afan las suegras como el ser aborrecidas. Pero la infeliz esposa, que ve convertido en inexorable dueño aquel complaciente amador, y en tigre feroz aquel humilde cordero, maldice su docilidad, maldice su suerte, y quizá maldice tambien... No importa, dice entre sí la yerta madre, sin acordarse de que un dia tuvo corazon; se han casado; ya la tengo establecida; *ya he salido de ella*. Apláudete del triunfo, desnaturalizada mujer. Buscabas una victima, y dos te ha dado el demonio. Pero señor; que tan pesada carga hayan de ser las hijas para ciertas madres!

Confesemos sin embargo que muchas de las insinuadas conferencias amatorias se verifican muy de buena fe y por seguir la costumbre establecida desde tiempos muy remotos, costumbre ya olvidada por las personas de alta gerarquía, y cada dia menos vigente en las demas clases de la sociedad, bien que todavia la practica en Andalucía un número de jóvenes bastante crecido por hacerse reparable al viajero observador.

Á este modo de enamorar, no muy cómodo por cierto, llaman vulgarmente *pelar la pava*. Ignoro qué relacion tenga esta frase con las tales citas como no sea la de comparar la prolija operacion que en su sentido propio representa con las interminables y por lo comun poco variadas conversaciones de los amantes. Sea de esto lo que fuere, es indudable que muchas andaluzas desean *pelar la pava*, no tanto por el placer que experimentan en ello ó por las ventajas que de semejantes galanteos se prometen, como por lisonjear su amor propio. Hay sevillana ó cordobesa que, sin embargo de entrar á su casa á todas horas con libertad, demasiada tal vez, su adorado tormento,

exigen de él que venga á festejarlas por la reja, para que conste en la vecindad que tienen quien sacrifique á su vanidad el sueño y la salud; y algun prógimo conozco yo que fue impunemente descabrado por haber sido hasta este punto condescendiente.

Yo tambien, pecador de mí, tuve una noche ocasion, aunque no tan lastimosa, para dar á cien diablos y el portero la insípida costumbre de *pelar la pava*. Estaba yo loco de amor por una graciosa niña, hija de Cabra; quiero decir, de una villa del reino de Córdoba que se llama Cabra. Mi *Patrocinio* no era lo que se llama una hermosura; pero tenia un talle encantador, un pie muy mono, una boca que desde allí al cielo, unos ojos árabes que hablaban en todas las lenguas conocidas, y un gracejo natural capaz de hechizar á un tenedor de libros. Hacia ya dos meses que frecuentaba yo de noche su reja, porque sólo este consuelo me era lícito y el de seguirla á una distancia respetuosa las pocas veces que salia de casa acompañada de una tia inexorable, á quien mi labio, perdoneme Dios, maldecia sin cesar.

Una noche, ó por mejor decir, una madrugada, retirábame yo á mi casa de *pupilos*, que así son llamadas en Andalucía las que reciben huéspedes por dinero. Mi corazon palpitaba de alegría y de esperanza, y me conceptuaba yo el hombre mas dichoso de la tierra. ¿Qué mucho si acababa de besar por primera vez aquella preciosa mano, por cuya honesta posesion noche y dia suspiraba?... Entonces no tenia yo mas que 20 años, valga la verdad: Vuelvo la esquina con mi chicote en la boca, y apenas ando 20 pasos, cuando un hombre se llega á mí pidiéndome con mucha cortesía la candela. Dóisela, y á su resplandor reconozco á cierto amigo mio, forastero como yo.

«¡Tú por aquí! me dijo, ¿De dónde vienes á estas horas? Mucho has madrugado.

— Al contrario. No me he acostado todavía, le respondí.

— Vendrás de *pelar la pava*: eso no se pregunta.

— ¿Quién no se enamora en Andalucía? ¿Y tú? Tambien tendrás por ahí algun quebradero de cabeza.

— Por supuesto. ¿Y qué tal? ¿Te corresponde? ¿Es buena moza?

— Es una morenita...

— Morena es tambien mi amada; pero ¡qué graciosa!

— ¡Oh! si vieras...

— Parece que vienes contento.

— No he de estarlo? Me ha jurado amor eterno. Tampoco tú manifestas estar afligido.

— ¿Cómo si estoy seguro, segurísimo de que me adora?

— ¡Qué dulzura, qué complacencia la de mi trigueña! me ha dado á besar una mano...!

— A mí las dos, y media cara, que no cabia mas por la reja. ¡Encantadora muchacha!

— La mia me ha dicho cosas tan halagüeñas...

— La mia ha estado inspirada esta noche. Lloraba de ternura.

— ¡Con qué deleite escucho yo á mi prenda!... Pero todas las noches desaparece muy á menudo de la reja, y estos paréntesis me desesperan.

— ¡ Hombre ! La mía hace lo mismo. Es cosa singular...

— Como su tia es tan austera, tan intratable, me habla sin que ella lo sepa, y las continuas ausencias de la muchacha no tienen otro objeto que observar si la tal tia y los criados duermen, porque teme ser sorprendida.

— ¡ Calla, que me matas ! Tambien tiene tia incorruptible mi morena : tambien se aleja de mí cada cuarto de hora con igual pretesto. Empiezo á sospechar... Cómo se llama la tuya ?

— No hay inconveniente en decírtelo, pues mis intenciones son honradas. Se llama *Patrocinio*.

— ¡ Cielos ! ¿ Donde vive ?

— En esa calle, al revolver, segunda puerta...

— ¡ Basta ! es la misma. ¡ Y yo estaba tan ufano !...

— ¡ Desventurado de mí !

— La casa tiene vistas á otra calle.

— No lo sabia. Mal haya la casa y quien la habita.

— No lo dudes. A tí te citaba por la puerta principal y á mí por la falsa.

— Por la falsa á los dos debieras decir. ¿ Quién lo hubiera creido ? A tí y á mí nos engaña. ¡ Traidora !

— ¡ Coqueta !

— ¡ Embustera ! No vuelvo á *pelar la pava* en los dias de mi vida.

— No vuelvo á decir amores á una muger hasta verme instalado en su gabinete... por no decir mas adentro.

EL ESCARMENTADO.

APPENDICE III

Bretón et la Critique.

Cartas españolas, t. III, p. 299. Article de Roca de Togores sur le volume des *Poesías* paru en 1831 : « Por estas causas, por la ternura amorosa de sus composiciones eróticas, por la sabrosa mordacidad de las satíricas, por la chispa de las epigramáticas, por la riqueza en el language, y en fin, como ya he dicho, por su novedad en los pensamientos y naturalidad en la expresion. » A ces considérants qui motivent l'éloge du critique, la rédaction (sans doute Carnerero) ajoute : « Lo que á nuestro entender distingue particularmente las poesías del Sr Breton, es la facilidad con que están escritas : se ve desde luego que el versificar no le cuesta gran pena y que todos los metros se someten dóciles á su flexibilidad poética..... Las poesías satíricas nos parecen las mejores, pero deseáramos que á toda costa, aunque fuese tachándolo á la mano, hiciese el señor Breton desaparecer el verso 22 de la página 130. Con sólo citarle, conocerían los lectores la justicia de nuestra observacion; pero no es ni aun para citado..... »

T. IV, p. 25, compte rendu de *Marcela* par Carnerero. « El autor (decia el anuncio) se ha propuesto conciliar en esta produccion la

sencillez y regularidad de la comedia moderna con el lujo poético que caracteriza á la antigua, sin perjuicio de la viveza que reclama un diálogo destinado á hacer reir, á expensas de ciertos caracteres que intervienen en la fábula. El mayor elogio que, en mi entender, puede hacerse del S^r B. de L. H. es decirle que ha logrado completamente el objeto que se propuso. Su comedia, con efecto, es tan sencilla en la accion que puede asegurarse que apenas la tiene. Divierte, sin embargo, sobremanera y no habrá exageracion en añadir que, en cierto modo, embelesa al espectador. La versificacion es fluidisima, sonora, variada al extremo; abunda la diversidad de metros... de todo hay y todo bueno, escogido, fácil, bonito..... » Carnerero critique cependant « el viejo de los sinónimos ». La scène où le poète et l'officier se moquent du « pisaverde caramelista y le injurian, es demasiado fuerte. Parece sobre todo inverosímil que el poeta, tan comedido, tan encoñido de genio, tan de suyo circunspecto, se propase á epigramas y sarcasmos sobradamente personales y desatentos. De las tres cartas de los amantes, la del oficial contiene frases demasiado libres..... debe inculcarse lo mucho que esta (la comedia) ganaria con que desapareciesen ciertas frases malsonantes que empañan el cuadro general y no pueden menos de ser reprobadas ».

Revista espanola, nº 361, compte rendu de *No mas muchachos*, vau-deville français. Allusion rapide à Breton. « La traduction está hecha por mano ejercitada y feliz. » — 29 décembre 1833, compte rendu de *Un tercero en discordia* (égoïsme des héroïnes bretoniennes, simplicité des intrigues) reproduit dans l'œuvre de Larra. — 25 octobre 1834, compte rendu d'*Elena* : « Entretenir la imagination, surprendre-la y conmovér profundamente el corazón por otros medios que los hasta ahora empleados, es á nuestro modo de ver la definición mas exacta de este género naciente. »

El Artista, t. II, p. 3 (1835) : « Cualquiera que sea la opinion que tenga cada cual del mérito literario del S^r Breton, es innegable y todos convendrán en ello que este poeta ha sabido formarse un género aparte, un género suyo que ni se parece al de los antiguos ni al de Moratín, ni al de nadie; este género debe llamarse y se llama en efecto entre los inteligentes en la literatura contemporánea, *el género de Breton*. ¿Como podríamos definirle? eso es lo que no me parece posible, pues los colores y matices que distinguen el gusto especial de un escritor son cosas tan fáciles de conocer cuanto difíciles de explicar; pero no hay duda de que el signo principal que caracteriza todos sus escritos, es la energía en la espresion y una gracia siempre sostenida en el language. Es de observar en casi todas sus comedias que por lo que mas agradan al público y aun puede decirse de algunas por lo que se sostienen en el teatro, no es por el mérito de la composicion sino por el de las partes; no por la accion sino por el language. De alguna de sus comedias se ha dicho con razon que en nada desmereceria el interes dramático si en vez de empezarse por el tercer acto, se empezase por el primero; y aun en estas mismas comedias en que

esto sucede ó punto menos, empieza el público á reirse en la primera escena y no lo deja, por lo general, hasta que llega la indispensable moraleja, que como cosa grave y dogmática, rara vez escita otra cosa que un apacible fastidio.» (Eugenio DE OCHOA.)

Semanario pintoresco, 1837, p. 141. Compte rendu de *Muérele y verás*, non signé : « Reconocemos con singular placer en el S^r Breton esta apreciable cualidad; que en medio de los sofismas con que sin duda ha escuchado defender los estravíos del genio, y al rumor de los aplausos con que tal vez ha visto coronar los insultos á la razon, ha preferido marchar impávido por la senda de la moral y del deber, sin doblar su rodilla ante el ídolo que, aunque pasageramente, viera acatado y bendecido. Ha llegado sin embargo el caso de usar moderadamente de la libertad en las formas literarias del nuevo teatro moderno, las cuales nada se oponen en el fondo á la razon, y pueden conducir á hacer mas eficaz su resultado, y esto es lo que ventajosamente ha conseguido realizar el autor en la comedia *Muérele y verás* !... Este cuadro filosófico en cuyo progresivo interes se conoce muy bien la esperiencia del autor y su conocimiento de la escena, ofrece al S^r Breton el despliegue de caracteres sabiamente concebidos y matizados con suma delicadeza, y aquella fuerza cómica que es peculiar de su pluma...Seria preciso reproducir toda la comedia para dar á conocer las infinitas gracias de que abunda; pero sobre todo los dos papeles de D. Froilan y D. Elias que parecen rivalizar en tener cautivada la discreta risa del auditorio. Sin embargo, no podemos menos de hacer aqui mencion de la escena 3^a. del 2^o. acto, en que D. Elias declara su amor á Doña Isabel de una manera tan exótica, como puede declarar su amor un usurero; luego la festiva glosa de los partes militares hecha por D. Froilan; los diálogos con el barbero, y el bellissimo en quintillas con que concluye la comedia. »

1840, p. 134. Compte rendu de *El pelo de la dehesa* par Leopoldo Augusto de Cueto : « Abunda en situaciones cómicas, la versificacion es rica y fluida, el diálogo natural, inimitable, y los chistes innumerables. Pero adolece de falta de vigor é invencion en la intriga, de mala disposicion en la estructura y de exageracion é impropiedad en los caracteres. Y estos defectos no nos parecen de modo alguno disculpable, en el S^r Breton, porque estamos persuadidos de que le sobra ingenio para evitarlos y que sólo la falta de meditacion puede hacerle incurrir en ellos. Las comedias tituladas *Muérele y verás*, *No ganamos para sustos*; *¡Una vieja!* la que ahora nos ocupa, y alguna otra, prueban evidentemente que el autor no desconoce el arte de conducir la fábula y que sabe prestar á sus planes cierto grado de intencion moral ó filosófica, empleando las armas de la ridiculez y del escarmiento contra los vicios de la sociedad. Pero uno de los mayores males de que se resiente en el dia la literatura, es la precipitacion y poco estudio con que se escribe; parece que los escritores miran como primer título de gloria el número y no la perfeccion de las obras, malgastando en vanos ensayos un ingenio que bien aprovechado pudiera producir

modelos... El carácter de D. Frutos, que constituye por sí solo el pensamiento fundamental de la comedia es indeciso y poco consecuente. Unas veces es un labriego zafio, intratable y estúpido, que desconoce todo miramiento, que ignora hasta las cosas mas triviales que dicta el sentido comun : otras un hombre tosco, sí, pero discreto, sensible y generoso..... Los demas personajes están tambien poco estudiados. La marquesa no habla siempre en el tono que corresponde á su clase. Doña Elisa, que en el acto primero manifiesta profesar á D. Miguel la mas cordial indiferencia y que replica á la criada, cuando esta le advierte que aquel esperaba de un dia á otro el ascenso á capitán

Aun así,
fuera mucho atrevimiento,
siendo yo hija de un marqués,
que aspirase á ser mi dueño,

sale despues, sin saber por qué, con el mismo D. Miguel á implorar á las plantas de su madre, como una heroina de novela, la aprobacion de su casamiento. El personaje de D. Remigio es inútil para el argumento; pero divierte..... Esta comedia abunda en situaciones cómicas, como casi todas las del autor. Es felicisima la escena VIII del cuarto acto, en que Elisa y D. Frutos, convencidos ya de los inconvenientes que acarrearía su matrimonio, se deciden á romperlo, y al mismo tiempo se niega cada uno de ellos por razones particulares á tomar la iniciativa en tal resolucion. Tambien es ingenioso el medio que emplea el autor para sacar á D. Frutos de su apurada situacion, haciéndole acreedor de la marquesa. Despues de estas ligeras observaciones, repetiremos al Sr Breton lo que ya en otra ocasion le hemos dicho : que debiera emplear su privilegiado ingenio en estudiar con mas empeño la alta comedia de Molière. Su mérito principal consiste hasta ahora mas que en la pintura del corazon humano, en las agudezas del diálogo, en la pintura local de las costumbres, y en el feliz manejo de los modismos del language social. »

El Panorama, 1838, p. 80. *Compte rendu de Flaquezas ministeriales*. On reproche à Breton « una reserva, una lenidad respecto al asunto de su argumento que necesariamente ha de producir frialdad ».

P. 160. *Compte rendu de El qué dirán*. Breton a le défaut de « meditar muy poco la accion de sus dramas, no estudiándola ni profundizándola para deducir de ella convenientemente todas las situaciones y todos los caractéres..... Acaso la misma conciencia que tiene el Sr Breton del indudable efecto que han de producir en el público las dotes que hemos citado y que parecen su patrimonio exclusivo le hagan descuidar lo demas, escribiendo de corrido su pensamiento tan luego como le ocurre ».

El Entreacto, 1839, p. 49. *Compte rendu de No ganamos para sustos*. Dans le premier acte, « escenas de grande efecto, situaciones interesantes »; dans la suite, « languidez de las últimas escenas ». — P. 63. Breton est qualifié de « *único poeta cómico contemporáneo* »;

de plus, nous relevons dans un article de Patricio de la Escosura intitulé *Un entreacto de la guerra* les lignes suivantes : « — Sin embargo Breton no es romántico — Ni clásico tampoco. — Así es cabalmente. Breton es Breton : original, picante, versificador fluido, poeta ingenioso; adopta las formas regulares por que se avienen á los asuntos, pero no le estorban ni le traban; sucédele con ellas lo que con las rimas; las busca difíciles para vencerlas y lo hace sin esfuerzo. »

El Iris, t. I, p. 40. Compte rendu de *Dios los cria y ellos se juntan* (1841), signé *Lúculo* : « El S. B. d. L. H. es el primer poeta cómico de la moderna escena española... Siempre ha tenido un defecto sin embargo : sus personajes hablan en cierto estilo natural en demasia; casi todos tienen mala escuela de sociedad; pocos tienen dignidad y decoro; ninguno elevacion de carácter..... ha recargado las tintas de las groseras ridiculeces..... caracteres pobres y falsos, language chavacano..... Si hay algun fin moral, confesamos francamente que no lo hemos comprendido. »

T. I, p. 102. Compte rendu de *Cuentas atrasadas*, par *Lúculo*. Le critique constate qu'il y a cette fois « enredo, movimiento, vida ». C'est un progrès « por que las comedias del S. B. no han brillado nunca por la riqueza de sus argumentos ni la animacion de su artificio ».

T. I, p. 205. Éloge de *Mi secretario y yo* : « Comedia muy ligera, juguete dramático... versificacion fácil, viveza en el diálogo. »

T. I, p. 241. Compte rendu de *¡Qué hombre tan amable!* « La viveza y gracia de sus diálogos ocultan la pobreza y faltas de sus argumentos, de modo que, al acabarse la representacion, no pueden explicar bien los espectadores el asunto de la comedia á que han asistido..... Lástima es que no haya verdad en los principales caracteres. »

T. II, p. 272. Éloge de *Lo vivo y lo pintado* : « Plan sencillo, encaenado con destreza, caracteres originales, diálogo fácil, fluido, etc..... »

El Espanol ou *El Conservador*, 1841, nº 19. Compte rendu sévère de *La batelera de Pasages*.

Revista de teatros, I, 43. Compte rendu par Navarrete de *¡Qué hombre tan amable!* Beaucoup plus favorable que *El Iris*; reconnaît que Breton a gagné en « madurez » et « detenimiento ».

86. Jugement de Ferrer del Rio sur *Lo vivo y lo pintado*, « parodia de nuestro teatro antiguo ». Breton a repris un conte qu'il avait publié dans *la Abeja*; il a composé sa comédie « sin salir del círculo que se ha trazado en todas las suyas, sin ganar en intriga, ni perder en chistes que se calificarian de chavacanos en boca de otro poeta..... Uno de los poetas que mas deben á los actores. »

264. De Ferrer del Rio sur la *Escuela de las casadas* : « Lo que todas las comedias del S. B., ni mas ni menos, trivialidad de argumentos, caricaturas y no retratos..... Aun no nos ha demostrado si tiene capacidad para concebir un plan de importancia. »

2º serie, t. II, p. 27. De Ferrer del Rio sur *El editor responsable* : « Todas abundan en chistes, todas carecen de interes..... continúa el

mismo; ni da un paso hacia adelante ni retrocede, y el público rie, pero no aplaude.»

Ib., p. 175. Compte rendu non signé de *La batelera de Pasajes* (su obra es mala).

Revista de Espana y del Extranjero, t. V, p. 384 (1843). Compte rendu de *Un novio á pedir de boca*: « El S. B. con menos profundidad de observacion, pero con mayor fuerza de invencion, con mas imaginacion, chiste y naturalidad continúa la carrera de Moratin el hijo, y ha adquirido con razon el primer lugar como poeta cómico..... Están bien delineados los caracteres y especialmente los del pretendiente rico y del pretendiente humilde. » On lui demande seulement de ne pas abuser des allusions politiques et d'éviter les expressions vulgaires.

Revista de Madrid, 2ª época, t. V. Compte rendu de *Aviso á las coquetas* (1844): « La piececita nueva que nos ha dado el Sr Bretón es una como las otras muchas del autor, que lleva su sello propio, que no carece de lances cómicos y de chistes y en que no hay nada mas ni tampoco nada nuevo, despues de haber visto otras del Sr Breton. Por supuesto que la *coqueta* se halla tambien en el caso de tener que escoger entre tres pretendientes como sucede en *Marcela*. »

2ª época, t. VI, p. 128 (1845). Compte rendu de *Don Frutos en Belchite*. Éloge rapide: « D. Frutos mantiene todo el interes que inspiró en el *Pelo de la dehesa*; y los caracteres nuevamente introducidos en esta 2ª parte, como el de Simona, y el del escribano, interesan y agradan, y hacen reir por su originalidad y excelente dibujo. De la animacion del diálogo, de los chistes cómicos y la facilidad y gracias de la versificacion, nada tenemos que decir. »

APPENDICE IV

Tableau des Œuvres de Bretón

EN TROIS PARTIES

I. Œuvres dramatiques. — II. Poèmes et poésies détachées. — III. Œuvres en prose ¹.

PREMIÈRE PARTIE

Œuvres dramatiques.

Pièces originales (orig.); traductions (trad.); et « refundiciones » (ref.).

Presque toujours l'année indiquée est à la fois celle où la pièce a été écrite et celle où elle a été représentée. Quand il y a trop d'intervalle entre les deux dates, elles sont données l'une et l'autre.

1. Les éléments de ce tableau se trouvent dans le *Catálogo de las obras*, t. I de l'édition de 1883, p. xx à xlviii.

Toutes les pièces qu'on trouve reproduites dans l'édition de 1883 sont indiquées en *italique*.

	ORIG.	TRAD.	REF.
1824	1		A la vejez viruelas.
1825	2		<i>Los dos sobrinos, ó la escuela de los parientes.</i> — Achaques á los vicios (repr. seul ^e en 1830).
		4	Lujo é indigencia. — Andrómaca. — Mitrídates (repr. seul ^e en 1830). — La llave falsa, ó los dos hijos.
1826		4	Valeria, ó la ciegucecita de Olbruk. — Ifigenia y Orestes. — Doña Inés de Castro. — Dido.
		3	Los Tellos de Meneses. — La carcelera de sí misma. — ¡Qué de apuros en tres horas!
1827		3	Las tres novias, ó el caballero á la moda. — El aturdido, ó los contratiempos (repr. seul ^e en 1831). — Antígona (non représentée).
		2	El principe y el villano. — No hay cosa como callar.
1828	4		<i>Á Madrid me vuelvo.</i> — El ensayo (repr. seul ^e en 1831). — El rival de sí mismo. — El ingénuo.
		10	Las confesiones difíciles. — El sitio del campanario, ó los viajeros atolondrados. — Engañar con la verdad. — El legado ó el amante singular. — La autoridad paterna. — Un paseo á Bedlam, ó la reconciliacion por lo locura. — La jóven india. — El suplicio en el delito ó los espectros. — <i>Maria Estuarda.</i> — Ingenio y virtud, ó el seductor confundido.
		1	¡Si no vieran las mujeres!
1829	1		El templo de himeneo.
		1	La astucia contra la fuerza, ó los tres presos.
		1	Las paredes oyen.
1830	2		La sorpresa. — La falsa ilustracion.
		1	Romeo y Julieta (nuevo acto 5 ^o), non repr.
		7	El contumaz. — El colegio de Tonnington ó la educanda. — El regañon enamorado. — El amante prestado. — El que menos corre vuela, ó los tres matrimonios. — Los primeros amores. — El viaje á Huelva (non repr.).
1831	1		<i>Marcela, ó ¿á cuál de los tres?</i>
		8	Desconfianza y travesura, ó á la zorra candilazo. — El confidente. — Querer mandar en casa. — El médico del difunto. — Jocó ó el orangutan. — El poetastro, ó la boba fingida. — Mi tío el joro-
	11	38	7

	ORIG.	TRAD.	REF.	
	11	38	7	bado, ó las dos pupilas. — La morena y la rubia, ó la madre política.
			1	Con quien vengo vengo.
1832		6		Yelva ó la huérfana rusa. — La familia del boticario. — Por la novia y por la dote. — El albañil, ó el vestido hace al hombre. — El segundo año, ó ¿quién tiene la culpa? — La hermanita ó la leccion indiscreta.
1833	4			El músico y el poeta. — El templo de la gloria. — El triunfo de la inocencia. — <i>Un tercero en discordia</i> .
		4		Un año de matrimonio, ó el casamiento por amor. — No mas muchachos, ó el solteron y la niña. — La nieve. — La loca fingida.
1834	3			<i>Un novio para la niña, ó la casa de huéspedes</i> . — Los carlistas en Portugal, ó la tremenda expedicion (non repr.). — <i>Elena</i> .
		4		La fé de bautismo. — Carolina, ó el talento á prueba. — <i>Asinus asinum fricat</i> , ó los dos preceptores. — Mi empleo y mi mujer.
1835	7			<i>El hombre gordo</i> . — Mérope. — <i>Todo es farsa en este mundo</i> . — El plan de un drama, ó la conspiracion. — Otro diablo predicador, ó el liberal por fuerza. — 1835 y 1836, ó lo que es y lo que será (por M. Bretón, J. de Grimaldi y V. de la Vega). — <i>Me voy de Madrid</i> .
		2		¿Se sabe quién gobierna? — <i>Los hijos de Eduardo</i> .
1836	2			<i>La redaccion de un periódico</i> . — <i>El amigo mártir</i> .
		2		Un agente de policía, ó el espia sin saberlo. — El desertor y el diablo.
1837	5			Las improvisaciones. — <i>Una de tantas</i> . — <i>Muérete ¡y verás!</i> — <i>Don Fernando el Emplazado</i> . — <i>Medidas extraordinarias</i> , ó los parientes de mi mujer.
		1		La primera leccion de amor.
1838	6			<i>Ella es él</i> . — <i>El poeta y la beneficiada</i> . — <i>El pro y el contra</i> . — <i>El hombre pacífico</i> . — <i>Flaquezas ministeriales</i> . — <i>El ¿qué dirán? y el ¿qué se me da á mí?</i>
1839	5			<i>Un día de campo</i> , ó el tutor y el amante. — <i>El novio y el concierto</i> . — <i>No ganamos para sustos</i> . — <i>¡Una vieja!</i> — <i>Vellido Dólfos</i> .
	43	57	8	

	ORIG.	TRAD.	REF.	
	43	57	8	
1840	5			<i>El pelo de la dehesa</i> (traduite en français). — <i>Lances de carnaval</i> . — <i>Pruebas de amor conyugal</i> . — <i>La ponchada</i> . — <i>El cuarto de hora</i> .
1841	6			<i>Dios los cria y ellos se juntan</i> . — <i>Cuentas atrasadas</i> . — <i>Mi secretario y yo</i> . — ¡ <i>Qué hombre tan amable!</i> — <i>Lo vivo y lo pintado</i> . — <i>La pluma prodigiosa</i> .
		1		<i>La mansion del crimen</i> , ó <i>la victima</i> .
1842	3			<i>La batelera de Pasajes</i> . — <i>La escuela de las casadas</i> . — <i>El editor responsable</i> .
1843	9			<i>Los solitarios</i> . — <i>El carnaval de los demonios</i> (non repr.). — ¡ <i>Estaba de Dios!</i> — <i>Un novio á pedir de boca</i> . — <i>Un francés en Cartagena</i> . — ¡ <i>Por no decir la verdad!</i> — <i>Finezas contra desvíos</i> . — <i>Una noche en Burgos</i> , ó <i>la hospitalidad</i> . — <i>Pascual y Carranza</i> .
1844	5			<i>La independencia</i> . — <i>A lo hecho, pecho</i> . — ¡ <i>Cuidado con las amigas!</i> — <i>Aviso á las coquetas</i> . — <i>La minerva</i> , ó ¡ <i>lo que es vivir en buen sitio!</i>
1845	3			<i>Don Frutos en Belchite</i> , segunda parte de <i>El pelo de la dehesa</i> . — <i>Frenología y magnetismo</i> . — <i>Mi dinero y yo</i> (non repr.).
1846	1			<i>Errar la vocacion</i> .
1847		2		¡ <i>Fuego de Dios en el querer bien!</i> — Desde Toledo á Madrid (por M. Bretón y J. E. Hartzenbusch).
1848	4			<i>Un enemigo oculto</i> . — <i>Memorias de Juan García</i> . — <i>El intendente y el comediante</i> . — <i>La hipocresía del vicio</i> (repr. seul en 1859).
1849	1			¿ <i>Quién es ella?</i>
1850	2			<i>Los tres ramilletes</i> . — <i>Una ensalada de pollos</i> .
1851	1			<i>Por poderes</i> .
1852	3			<i>La escuela del matrimonio</i> . — <i>El novio pasado por agua</i> . — <i>El valor de la mujer</i> .
1853	2			<i>La cabra tira al monte</i> . — <i>El duro y el millon</i> .
1854	3			<i>La niña del mostrador</i> . — <i>Por una hija!</i> (repr. en 1856). — <i>Cosas de Don Juan</i> .
1855	1			<i>Al pié de la letra</i> .
1857	2			<i>El Ebro</i> . — <i>Mocedades</i> .
1860	2			<i>Entre dos amigos</i> . — <i>Elvira y Leandro</i> , ó <i>el premio</i> .
1861	1			<i>El peluquero y el cesante</i> (non repr.).
1862	2			<i>La hermana de leche</i> . — <i>Entre santa y santo</i> (non repr.).
	99	58	10	

	ORIG.	TRAD.	REF.
	99	58	10
1863	1		<i>Maria y Leonor, ó la hermana de la caridad.</i>
1864	1		<i>Cuando de cincuenta pases...</i>
1866	1		<i>El abogado de pobres.</i>
1867	1		Los sentidos corporales.
Sans dates.			(L'édition de 1883 n'indique aucune date pour les traductions suivantes. Selon Molins, elles seraient de 1827, 1830 et 1833.)
		6	La codicia en posta (1827). — Ariadna. — El comico de la legua, ó la hospitalidad (1830). — Wallenstein. — Marion Delorme. — Como se pasa el tiempo (1833).
	103	64	10

DEUXIÈME PARTIE

Poèmes et Poésies détachées.

Les *Poesías sueltas* sont au nombre de 386. Voir le *Calálogo de las obras*, pages xxx à xli, t. I de l'édition de 1883, d'après lequel 7 ont été éditées isolément en 1828, 1829, 1833 et 1834; 8 ont paru dans le *Correo literario y mercantil* (1829-1833), 45 dans la *Abeja* (1834-1836), 43 dans divers autres périodiques ou recueils; enfin 77 sont restées manuscrites ou ont été imprimées sur simples feuilles non datées. Le reste, c'est-à-dire plus de 200 pièces, se trouve dans les éditions de 1831 et de 1850-1851, sans aucune indication de nature à faire connaître la date réelle de ces poésies. Parmi celles de l'édition de 1850-1851, quelques-unes ont pu être datées au moyen de recherches dans diverses revues, et replacées ci-dessous à leur rang chronologique.

Poèmes.

1843	La vida del hombre. (A paru dans <i>La Risa</i> , Madrid, 1843-1844).
1856	La desvergüenza. (Madrid, Mellado, 1856.— Un fragment a été publié dans le <i>Semanario pintoresco</i> en février 1853.)

Poésies détachées.

	NOMBRE	
		<i>Le présent tableau donne seulement les titres des 125 pièces conservées dans l'édition de 1883, t. V.</i>
1828	4	El furor filarmónico (sátira).
1829	2	Defensa de las mujeres (sátira).
	6	

	NOMBRE	
	6	
1831 (Ed. de)	86	<i>Oda</i> : La noche. = <i>Sonetos</i> : En alabanza de Silvia. — Pacto amoroso. — El amante de todas. — A la pereza. = <i>Letrillas</i> : La mejor gala de abril. — Los ojos de mi morena. — A Laura tirando al blanco. — La niña enferma. — Dios sobre todo. — Cosas vitandas. — Dimisorias á una dama. — Sea en hora buena! — Exorcismos. — Amén á todos. — Pecados necios y gustos depravados. — Catálogo de ridiculeces. — Quien no quiera polvo. — Ruede la bola! — Sarta de embustes. — Ristra de verdades. — Los inocentes. = <i>Romances</i> : Mi lugar. — Traduccion de la segunda elegía de Tibulo. — Aliatar. — Al Guadalquivir. — Lamentos de un poeta. — Un viaje á Hortaleza. — A una señora con quien salí de año para el de 1830. = <i>Anacreónticas</i> : La declaracion involuntaria. — El arroyo amado. — A los amantes de Dorila. — La rosa. — El vino consolador. — Vino y amor. — La ocasion perdida. — La pubertad. — El invierno. — Odio á la sujecion. = <i>Epigramas</i> : A un recien poeta de pocas esperanzas. — A otro mal poeta. — A un disforme y minucioso cartel en que se anunciaba un libro muy pequeño. — A un mal actor al acabarse la comedia que representaba. — Margaritas á puercos. — A un plagiarlo. — A un mal autor que dejó escrita su vida.
1832	4	
1833	6	El carnaval (sátira). — Los escritores adocenados (sat.).
1834	11	La hipocresia (sat.). — Los malos actores (sat.). — Recuerdos de un baile de máscaras (quintillas).
1835	29	(<i>Principalement letrillas politiques dans la Abeja.</i>)
1836	16	Los candidatos (letr.).
1838	1	Una noche de broma (rom.).
1839	1	El genio, los genios.
1840	1	
1841	2	Epístola moral sobre las costumbres del siglo (sat.).
1843	1	El aguinaldo (letr.).
1844	1	
1843	1	La manía de viajar (sat.).
1848	1	El agiotage (redond.).
1850	2	A un pretendido retrato del autor (sat.).
1850-	114	<i>Oda</i> : La beneficencia. = <i>Sátira</i> : El anónimo. = <i>Octavas</i> :
1851		El tabaco. = <i>Sonetos</i> : A Laura en el campo. — A una
(Ed. de)	284	

		NOMBRE
		284
		amiga. — La boca de Lisaura. — Los dos padres. = <i>Letrillas</i> : A Lola en sus días. — El primer billete. — Glosa de varios refranes. — Indicios vehementes. — Jamás! — Crisis ministerial. — El diablo predicador. — El feo. — Paciencia! — La letrilla obligatoria. — Golleries. — Está perdida la sociedad. — El qué dirán. — Justicia y no por mi casa. — La feria de Madrid. — El brasero. — Las proclamas. — Quien bien te quiera te hará llorar. — Revolucion! — Reputaciones fáciles. — El verano del pobre. — Es mucho cuento! — No es oro todo lo que reluce. — Soy poeta? — Madrid y el campo. — Los abusos. — Hay brujas! — La noche buena. — A Conchita. — La manola. — El preso y su maja. = <i>Redondillas</i> : Mi señora. — En el álbum de una actriz. — A Cármen. — A Moratin. = <i>Romances</i> : A mi serrana enferma. — Mi dama. — Uno de tantos. — La cuaresma. — Salgamos de Madrid! — Una soaré. — El baile. — La política aplicada al amor. — El pié de Lola. = <i>Anacreónica</i> : Ventura conyugal. = <i>Epigramas</i> : A un mal actor, sordo por añadidura. — A un necio, titiritero de aficion.
1851 à 1874	25	dont : 1851, 1. — 1852, 1. — 1854, 1. — 1856, 1, La moda (letr.). — 1857, 7. — 1858, 3. — 1860, 1. — 1861, 1. — 1863, 1, A Quevedo (rom.). — 1864, 3, A la señorita doña Manuela Garces de Marcilla (letr.). — 1865, 2, Curiosa y veridica relacion (redond.). — 1866, 1. — 1873, 1. — 1874, 1, Epígrama « Para un viejo... »
Sous dates.	77	Fábulas : El mono y el buey. — El gato y los ratones. — El galgo y el cerdo. — El soldado y el carretero. = Epígrama : « Dejóme el sumo Poder... »
		386

TROISIÈME PARTIE

Œuvres en prose.

Composées presque uniquement d'articles de journaux et revues, ces œuvres ne sont pas reproduites dans l'édition de 1883, sauf *La castañera*, *La lavandera*, *La nodriza* (1843-1844), *Las cucas*, *El matrimonio de piedra* (1855), *El sábado* (1857). — Elles ont paru dans le *Correo literario y mercantil* (C), le *Boletín de comercio* (B), *El Universal*

(U), *La Abeja* (Ab.), *La Ley* (L), le *Correo de Ultramar* (C. U.), *La América* (Am.), etc., ou bien dans l'édition de Madrid, 1850-1851 (M. 50-51).

Pour les opuscules les plus importants, notamment *Discurso de accion de gracias...* (1837), *Progresos... del arte de la declamacion* (1852), le tableau ci-dessous donne quelques indications particulières.

- | | |
|----------|---|
| 1829 (C) | Sobre la risa. — Todo es farsa en este mundo. |
| 1831 (C) | <i>Crítica dramática y musical y crónica teatral</i> (63 art. généralement très courts). = <i>Crítica literaria</i> : Oda dirigida al Excmo. Sr Conde-Duque de Luna por D. Mariano Roca de Togores. — Poesías del Solitario, dadas á luz por D. Serafin E. Calderon. = De las comedias caseras. — De los apartes ó palabras pronunciadas por un actor para si mismo en presencia de otros. — De los sainetes. — Diferentes sistemas de los actores para la representacion de los dramas. — Literatura dramática. De la unidad de accion. — Lit. dram. De las traducciones. — Noticia biográfica de Enriqueta Meric Lalande, primera dama tiple. — Sobre la accion teatral, ó los gestos y movimientos que el actor asocia á la palabra. — Arte dramático. De la verosimilitud. — Cuatro palabras sobre aplausos y desaires. — Producciones originales. — Abusos de los orquestas. Clasicismo y romanticismo. — De las cortesías con que en medio de una representacion muestran los actores su agradecimiento á los aplausos que reciben. — De los aplausos, silbidos y demas signos con que el público manifiesta su aprobacion ó desaprobacion. |
| 1832 (C) | <i>Crítica dram. y mus. y crón. teatral</i> (84 art.). = <i>Crítica literaria</i> : El conde de Candespina, novela histórica, por D. Patricio de la Escosura. — Oda del Excmo. Sr Duque de Frias, leida el 27 de marzo de 1832 en la distribucion de premios de la Real Academia de San Fernando. — El pobrecito Hablador, revista satírica por el bachiller D. Juan Perez de Munguía. = Charlatanismo escénico ó arte de agradar á la multitud con poco trabajo. — De las comidas en la escena. — Lista de las cosas que me incomodan en la escena. — Las máscaras. — Necrologia de D. Rafael Perez, actor. — Necrologia de la actriz Rita Luna. — Noticia biográfica de Bernardo Gil, actor. — Teatros: A los poetas. — Arte dramático. De los monólogos. — Contra los actores que se distraen en la escena. — De los billetes y de los asientos. — Teatros: Inconvenientes de la asistencia á ellos. |
| 1833 (C) | <i>Crítica dram. y mus. y crón. teatral</i> (68 art.). — Un á Dios al carnaval. — De la rima. — De la versificacion en la comedia. — Línea de aduanas para géneros dra- |

- máticos. — Máscaras. — Sobre la division de los dramas en actos. — Teatro. Contra los actores llamados *morcilleros*. — Teatro. De los acompañamientos. — Teatro. De la propiedad en los trajes.
- 1834 (B) Crítica dram. y mus. y crón. teatral (1 art.). = El amor á la libertad. — Pelar la pava.
- (U) Crit. dr. y mus. y crón. teat. (7 art.). — Cosas que rara vez se ven en nuestros teatros. — El pretendiente y su ministro. — El statu-quo de los carlistas, ó bases de una constitucion política casi tan libre como la de Constantinopla.
- (Ab.) Crit. dr. y mus. y crón. t. (3 art.). = Carta pastoral de Merino. — El gobierno de ogaño y el de antaño. — Los importantes. — Tanto vales cuanto tienes. — Bosquejo histórico del Teatro español, escrito en frances por M. Viardot (6 art.).
- 1835 (Ab.) Crítica dram. y mus. y crón. teatral (44 art.). — Crítica literaria. Panorama matritense. Cuadros de costumbres de la capital por D. Ramon de Mesonero y Romanos. — Crit. lit. Poesías de D. Juan Bautista Alonso. — Apuntes curiosos para la historia de la censura de obras dramáticas en la década calomardina. — Lecciones á un periodista novel. — Literatura dramática. Sobre las reglas clásicas. — Miscelánea. — Penalidades á que viven sujetos los poetas. — La pereza. — Policia urbana. La nueva barbería. — Progresos de la lengua castellana. — Vision de visiones.
- 1836 (Ab.) Crit. dram. y mus. y crón. teatral (19 art.). — El carnaval á los madrileños.
- (L) Crit. dr. y mus. y cr. t. (10 art.). — Crítica literaria. El sayon, cuento romántico en verso, por D. Gregorio Romero y Larrañaga. — Diálogo entre D. Patricio y D. Jeremías sobre elecciones de diputados. — Dos palabras sobre la propiedad literaria respecto de obras dramáticas. — Una junta. — Sinsabores del poeta dramático. — Sobre el abuso de ciertas palabras. — Sobre la invencible propension que tenemos á juzgar de las personas por los nombres que llevan.
- 1837 Discurso de accion de gracias á la Real Academia Española, leído por D. Manuel Bretón de los Herreros al tomar posesion de la plaza de socio honorario en la sesion del dia 15 de Junio de 1837. (Reproduit par E. de Ochoa, *Escritores españoles contemporáneos*, Paris, Baudry, 1840; avait paru en 1838 dans le *Liceo artístico y literario español*.)
- 1843-1844 La castañera. — La lavandera. — La nodriza. (Dans *Los españoles pintados por sí mismos*. Reproduits dans l'éd. de 1883.) — El avisador (non reproduit).

- 1850-1851 | Art. de *Costumbres* publiés antérieurement et reproduits:
(Ed. de M.) | Los años. — Una carta. — Las cartas. — Una comida de campo. — Las cosas. — Cuatro consejos á un poeta dramático bisoño. — Los curanderos. — De los tratamientos. — Los dichos. — Un empleado. — Galería de cuadros sueltos en forma de charadas ó quisicosas. — Un hombre ocupado. — Los hombres amables. — Los importunos. — Lo que es vivir en buena calle. — El mal humor. — Un marido dichoso. — El mayorazgo de Lucena. — Una nariz, anécdota de carnaval. — Placeres de la amistad. — Un pregunton. — Los sastres.
- 1852 | Progresos y estado actual del arte de la declamacion en los teatros de España. (Madrid, Mellado, 1852, et éd. de Paris, 1853.)
- 1855 (C.U) | Las cucas. — El matrimonio de piedra. (Repr. dans l'éd. de 1883.)
- 1857 (Am.) | El sábado. (Repr. éd. de 1883.)
- 1856-1865 | Sinónimos castellanos... Comprende este diccionario 526 art. (Les art. de A à D ont pour la plupart été publiés de 1856 à 1865 dans *La América*, *La Moda*, *El Museo de las familias*, *El Correo de Ultramar*. Il semble que les autres n'ont jamais été imprimés.)
- 1860 | Informe al Ministerio de la Gobernacion sobre una exposicion de D. Julian Romea, pidiendo que bajo ciertas condiciones se le conceda grátis, y con una subvencion ademas, el teatro del Príncipe. (Manuscrit.)
- 1860-1869 | Resúmen de las actas y tareas de la Real Academia Española, años de 1859 á 1869 (9 brochures).

INDEX ALPHABÉTIQUE

des pièces dramatiques, poésies et opuscules en prose cités dans
l'ouvrage et dans les trois premiers appendices ¹.

Par les indications mises en marge, l'index se rattache au tableau chronologique en trois parties qui précède. Les chiffres I, II et III renvoient aux 1^{re}, 2^e et 3^e parties de ce tableau.

- 1866. I. Abogado (El) de pobres. 50, 57, 77, 115, 275, 342, 423.
- 1850. II. Abusos (Los). 406.
- 1848. II. Agiotage (El). 252.
- II. Album (En el) de mi mujer. 39.
- 1831. II. Aliatar, 90.
- 1831. II. Amen á todos. 220.
- 1836. I. Amigo mártir (El). 63, 119, 129, 130, 135, 189, 225, 226,
227, 228, 236, 274, 309, 358.
- II. *Anacreónicas*, 89, 216, 217.
- III. *Artículos de costumbres*. — V. *Costumbres*.
- 1843. III. Avisador (El). 253, 254.
- 1844. I. Aviso á las coquetas. 44, 528.

- 1850. II. Baile (El). 350, 351.
- 1842. I. Batelera (La) de Pasajes. 43, 57, 70, 71, 253, 287, 288-
290, 435-347, 441, 513, 527.
- 1850. II. Beneficencia (La). 92.
- 1850. II. Brasero (El). 314.

- 1853. I. Cabra (La) tira al monte. 62, 86, 106, 115, 116, 146, 292,
341, 360, 438.
- 1833. II. Carnaval (El), 317, 318.
- I. Casa (La) de huéspedes. — V. Novio (Un) para la niña.
- 1843. III. Castañera (La). 254, 255.
- 1831. III. Clasicismo y romanticismo. 95.
- 1850. III. *Costumbres (Artículos de)* : Los años. — Una carta. — Las
cartas. — Una comida de campo. — Las cosas. — Cuatro
consejos á un poeta dramático bisoño. — Los curanderos.
— De los tratamientos. — Los dichos. — Un empleado.

¹. Nos références à l'édition de 1883 indiquent parfois la page sans le titre de la pièce. Même dans ce cas la citation figure à l'index en regard du titre.

— Galería de cuadros sueltos. — Un hombre ocupado. — Los hombres amables. — Los importunos. — Lo que es vivir en buena calle. — El mal humor. — Un marido dichoso. — El mayorazgo de Lucena. — Una nariz. — Placeres de la amistad. — Un pregunton. — Los sastres. 236, 250-252, 489, 509.

III. *Crítica dramática y musical.* 32, 232.

1861. I. Cuando de cincuenta pases. 62, 138, 177, 178, 441.
 1840. I. Cuarto de hora (El). 42, 52, 57, 61, 72, 127, 253, 272, 273, 365.
 1855. III. Cucas (Las). 258, 259.
 1841. I. Cuentas atrasadas. 127, 135, 188, 358, 360, 373, 428, 527.
 1829. II. Defensa de las mujeres. 92, 93, 147, 155.
 1856. II. Desvergüenza (La). 50, 56, 137, 149, 150, 152, 153, 186, 194, 196, 197, 212, 219, 221, 269, 272, 299, 300, 302, 303, 304, 305, 326, 329, 331, 332, 340, 342, 356, 357, 358, 386, 405, 408, 445, 460.
 1839. I. Día (Un) de campo. 82, 178, 188, 189, 190, 226, 227, 229, 236.
 1831. II. Dimisorias á una dama, 173.
 1841. I. Dios los cria y ellos se juntan. 42, 57, 62, 160, 176, 198, 513, 527.
 1837. III. Discurso de accion de gracias á la Real Academia Española. 19, 39, 211-213, 221, 222, 223.
 1825. I. Dos sobrinos (Los), 9, 61, 66, 123, 135, 223, 235, 446.
 1853. I. Duro (El) y el millon. 85, 115, 127, 190, 359, 407, 415.
 1842. I. Editor (El) responsable. 43, 87, 115, 160-163, 190, 513, 527.
 1834. I. Elena. 35, 67, 70, 95, 96, 105, 156, 189, 226, 228, 269, 271, 380, 381, 511, 521.
 1838. I. Ella es él. 35, 62, 81, 87, 167-170, 226, 284, 285, 438, 516.
 1848. I. Enemigo (Un) oculto. 47, 48, 105, 123, 135, 421, 445.
 1850. I. Ensalada (Una) de pollos. 127, 172, 365, 372, 450, 502.
 1862. I. Entre santa y santo... 83, 126, 266.
 1841. II. Epístola moral sobre las costumbres del siglo. 37, 42, 452.
 1833. II. Escritores (Los) adocenados. 63, 193, 337.
 1842. I. Escuela (La) de las casadas. 43, 76, 81, 82, 87, 107, 171, 179, 180, 189, 513, 527.
 1852. I. Escuela (La) del matrimonio. 49, 57, 83, 87, 171, 184-186, 231, 366, 449, 513, 516.
 1850. II. Es mucho cuento ! 405.
 ¡ Estaba de Dios ! 72, 137, 188, 266.
 1850. II. Feria (La) de Madrid. 313, 314.
 1837. I. Fernando el Emplazado. 100, 101, 226.
 1843. I. Finezas contra desvíos. 43, 71, 74, 84, 113, 120, 189.

1838. I. Flaquezas ministeriales. 40, 83, 120, 121, 226, 227, 251, 342, 360, 400, 419-420, 526.
1843. I. Frances (Un) en Cartagena. 43, 82, 249, 269, 455-468, 484.
1845. I. Frenología y magnetismo. 44, 189, 364.
1845. I. Frutos (Don) en Belchite. 131, 176, 188, 197, 229, 279, 280, 459, 528.
1828. II. Furor (El) filarmónico. 24, 81, 376.
1839. II. Genio (El), los genios. 158, 159.
1831. II. Guadalquivir (Al). 268.
1850. II. Hay brujas! 329, 452.
1844. I. Hecho (A lo) pecho. 62, 324.
I. Hermana de la caridad. — V. María y Leonor.
1862. I. Hermana (La) de leche. 70, 73, 118, 123, 130, 188, 358, 359.
1834. II. Hipocresía (La). 92.
1848. I. Hipocresía (La) del vicio. 47, 48, 105, 107, 157, 171, 183, 188.
1835. I. Hombre (El) gordo. 172, 264.
1838. I. Hombre (El) pacífico. 40, 86, 126, 156, 227, 251, 284, 292, 317, 401, 402, 448.
1844. I. Independencia (La). 76, 83, 116, 271, 387, 388, 417.
1848. I. Intendente (El) y el comediante (El). 126, 189, 359.
1840. I. Lances de carnaval. 284, 317, 447.
1831. II. Laura (A) tirando al blanco. 30, 66.
1843. III. Lavandera (La). 257, 258.
II. *Letrillas*. 32, 40, 66, 219, 220, 232, 233, 251, 388, 390, 392-395.
1828. I. Madrid (A) me vuelvo. 20, 29, 57, 87, 190, 223, 235, 293, 294, 296, 297, 307, 308.
1845. II. Manía (La) de viajar. 44, 287.
1850. II. Manola (La). 215, 325-327, 471.
1864. II. Manuela (A la señorita D^a). Garces de Marcilla. 218.
1831. I. Marcela. 31, 32, 56, 57, 73, 131-134, 140, 141, 190, 191, 207-209, 223, 224, 226, 227, 228, 230, 369, 370, 371, 502, 511, 512, 515, 516, 523.
1863. I. María y Leonor, ó la hermana de la caridad. 117, 125, 284, 416.
1832. III. Máscaras (Las). 236, 249, 519.
1855. III. Matrimonio (El) de piedra. 3, 261.
1835. II. Me caso, 91, 174.
1837. I. Medidas extraordinarias, ó los parientes de mi mujer. 84, 192, 230, 315, 319, 423.
1848. I. Memorias de Juan García. 134, 189, 265, 285, 295, 305, 320, 322, 365, 443, 444.

1835. I. Me voy de Madrid. 33, 39, 63, 76, 86, 97, 119, 122, 226, 227, 230, 291, 373.
1845. I. Mi dinero y yo. 47, 107, 118, 119, 188, 276, 360, 414, 415.
1831. II. Mi lugar. 2, 3, 261.
1844. I. Minerva (La). 44, 236, 306.
1841. I. Mi secretario y yo. 114, 127, 354, 527.
1856. II. Moda (La). 363.
1837. I. Muérete ¡ y verás ! 37, 57, 83, 87, 137, 191, 198, 226, 278, 358, 402, 403, 404, 429-432, 516, 525.
1854. I. Niña (La) del mostrador. 116, 146, 188, 313.
1850. II. Nochebuena (La). 315.
1850. II. Noche (Una) de broma. 322.
1850. II. Noche (Una) en Burgos. 43, 130, 148, 189, 253, 292.
1843. III. Nodriz (La). 256, 257.
1850. II. No es oro todo lo que reluce. 421.
1839. I. No ganamos para sustos. 74, 105, 226, 227, 229, 437, 525, 526.
1835. II. No me caso. 91, 172.
1843. I. Novio (Un) á pedir de boca. 72, 82, 83, 123, 131, 188, 210, 355, 359, 447, 528.
1831. I. Novio (Un) para la niña, ó la casa de huéspedes. 21, 32, 34, 62, 64, 82, 83, 118, 119, 123, 146, 188, 226, 229, 230, 264, 321, 337, 344, 345, 346, 349, 358, 359, 481.
1852. I. Novio (El) pasado por agua. 50.
1839. I. Novio (El) y el concierto. 81, 136, 198, 226, 252, 377, 378, 379, 380, 382, 471.
1831. II. Ojos (A los) negros. 31.
1843. I. Pascual y Carranza. 43, 83, 286, 435, 437.
1834. III. Pelar la pava. 14, 236, 250, 520.
1840. I. Pelo (El) de la dehesa. 37, 57, 64, 75, 131, 176, 190, 209, 253, 279-283, 360, 374, 512, 514, 516, 525.
1855. I. Pié (Al) de la letra. 77, 82, 114, 189, 278, 363, 449.
1850. II. Pié (El) de Lola. 274.
1841. I. Pluma (La) prodigiosa. 43, 74, 105.
1838. I. Poeta (El) y la beneficiada. 35, 42, 63, 98, 111, 119, 338, 423.
1850. II. Política (La) aplicada al amor. 194.
1840. I. Ponchada (La). 40, 54, 263, 395, 448, 513.
1843. I. ¡ Por no decir la verdad ! 84, 130, 188.
1851. I. Por poderes. 82, 137, 189, 205-207, 442.
1854. I. Por una hija. 81, 124, 270, 441.
1850. II. Preso (El) y su maja. 198, 328.
1850. II. Pretendido retrato (A un) del autor. 252, 455.
1838. I. Pro (El) y el contra. 73, 131, 135, 190, 226, 322, 359, 442.
1850. II. Proclamas (Las). 406.

1852. III. Progresos y estado actual del arte de la declamacion. 24, 105.
1840. I. Pruebas de amor conyugal. 179.
1850. II. Qué dirán (El). 342.
1838. I. ¿Qué dirán? (El) y el ¿qué se me da á mi? 37, 64, 72, 86, 122, 134, 175, 188, 190, 209, 226, 227, 291, 340, 358, 447, 526.
1841. I. ¡ Qué hombre tan amable ! 42, 236, 358, 513, 527.
1849. I. ¿Quién es ella? 48, 49, 90, 105, 114, 230, 513.
1836. I. Redaccion (La) de un periódico. 34, 192, 225, 226, 227, 228, 251, 265, 398-399, 446.
1850. II. Reputaciones fáciles. 405.
- II. *Romances*. 218.
1831. II. Ruede la bola ! 453.
1857. III. Sábado (El). 39, 260.
1867. I. Sentidos (Los) corporales. 50, 57.
1831. II. Silvia (A.). 31.
1850. II. Soaré (Una). 343, 352.
1843. I. Solitarios (Los). 43, 76, 77, 83, 125, 191, 229.
- II. *Sonelos*. 89.
1850. II. Tabaco (El). 93, 269, 270, 291.
1829. I. Templo (El) de himeneo. 29.
1833. I. Tercero (Un) en discordia. 32, 73, 97, 131, 134, 141, 188, 228, 230, 311, 349, 454, 524.
1835. I. Todo es farsa en este mundo. 32, 97, 120, 136, 178, 188, 226, 228, 230, 310, 396-398, 447.
1850. I. Tres ramilletes (Los). 190, 221.
1837. I. Una de tantas. 14, 57, 129, 227, 236, 274, 276, 277, 441.
1852. I. Valor (El) de la mujer. 77, 83, 117, 130, 137, 146.
1824. I. Vejez (A la) viruelas. 18, 57, 61, 64, 66.
1839. I. Vellido Dólfos. 68, 102, 105, 226, 467.
1850. II. Verano (El) del pobre. 320.
1843. II. Vida (La) del hombre. 92, 146.
1839. I. Vieja (Una). 124, 176, 226, 227, 228, 229, 320, 525.
1841. I. Vivo (Lo) y lo pintado. 72, 113, 188, 189, 190, 236, 285, 317, 513, 527.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	VII
BIBLIOGRAPHIE	XVII-XXVI
Éditions	XVII
Biographie	XIX
Étude littéraire	XIX
Étude historique.	XXI

LIVRE PREMIER

VIE DE BRETÓN

I. SA PROVINCE : Le pays. — La famille	1
II. MADRID AU TEMPS DE L'OCCUPATION FRANÇAISE : Premières études. — Il s'engage.	5
III. A L'ARMÉE : La guerrilla de l'Empecinado. — Campagne de Cata- logne. — Aventures de garnison.	9
IV. L'ADMINISTRATION : Propagande libérale. — Coutumes de Valence et de Murcie	14
V. SITUATION MATÉRIELLE DU THÉÂTRE : La réaction de 1823. — Entre- prise de traductions. — Le public. — Les acteurs. — Concurrence de l'Opéra. — Le répertoire	17
VI. LE SUCCÈS : Influence de Grimaldi. — Le Parnasillo. — Relations avec la noblesse libérale. — Amour de tête. — <i>Marcela</i> . — Débuts dans le journalisme. — Bretón et Figaro, la brouille. — Vogue du romantisme. — L'Ateneo, le Liceo. — Il entre à l'Aca- démie. — Son mariage.	25
VII. PERSÉCUTIONS POLITIQUES : L'affaire de la <i>Ponchada</i> . — Voyage au pays basque.	40
VIII. DÉCEPTIONS : Retour de Narváez. — Le salon d'Escosura. — Atta- ques de la Presse. — La cabale. — Double revanche	43
IX. LA VIEILLESSE : Mélancolie et misanthropie. — Querelle avec les académiciens.	50
X. L'HOMME : Ses amitiés. — Son caractère. — La passion du théâtre. .	52

LIVRE SECOND

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Formation intellectuelle.

I. INFLUENCE DE GERARDO LOBO.	59
II. MORATÍN.	61
III. LES PATRIOTES : Arriaza. — Quintana. — Gallego	64
IV. LA TRAGÉDIE FRANÇAISE : Classiques et pseudo-classiques	66
V. LA COMÉDIA : Calderón. — Lope. — Alarcón.	69

VI. LA COMÉDIE FRANÇAISE : Destouches et La Chaussée. — Marivaux. — Scribe. — Les accessoires, les types, la morale. — Creuzé de Lesser. — Ancelot.	75
VII. L'ÉCOLE DE SÉVILLE : Poésie bucolique et satirique.	89
VIII. LE STYLE EMPIRE	92
IX. ANTÉCÉDENTS DU ROMANTISME : La critique juste milieu. — Conversion ; <i>Elena</i> . — Réaction : <i>El poeta y la beneficiada</i>	93
X. DRAME HISTORIQUE : <i>Fernando el Emplazado</i> et la <i>Inocente sangre</i> . — <i>Vellido Dolfos</i> et le romancero.	99
XI. HISTOIRE ANECDOTIQUE : Rubí	105
XII. LA COMÉDIE A THÈSE.	107

CHAPITRE II

Les Caractères.

I. LA TRADITION : Chevalerie. — Don Juanisme. — Les préjugés de la naissance	112
II. LA CONVENTION : Le sympathique ingénieur. — Défilé des héroïnes plaintives et sacrifiées.	115
III. LES GROTESQUES : A la pension bourgeoise. — Veuves de militaires. — Catégories sociales et provinciales. — L'éternel recommencement. — Des vieilles filles et du romanesque.	117
IV. LE JEUNE PREMIER : Liberté des fiançailles. — Victimes du point d'honneur et de la coquetterie. — Quelques originaux du temps : le trio de <i>Marcela</i>	127
V. LA JEUNE FILLE : Caprice, orgueil, perfidie inconsciente. — S'il existe une coquetterie espagnole.	135

CHAPITRE III

La Morale.

I. RÉFUTATION DU SOCIALISME : L'esprit d'égalité en Espagne. — De la petite propriété dans la Rioja. — L'épidémie des juntes. — Concession au féminisme.	147
II. LA GUERRE AU ROMANTISME FRANÇAIS : Mode de pénétration. — Pruderie espagnole. — Le messianisme. — George Sand et les habitants de Majorque. — Débat sur les droits de la passion.	156
III. LA GUERRE AU ROMANTISME ESPAGNOL : Trois légendes : Macías el enamorado, les amants de Tétel, le Trouvère. — <i>Ella es él</i> , condamnation du romanesque	165
IV. LA QUESTION DU MARIAGE : Consultation à la Panurge. — Les idées de Molière et de Moratín. <i>El qué dirán</i> . — Bretón et Casimir Delavigne. <i>L'Ecole des vieillards</i> et <i>Cuando de cincuenta pases</i> . — Progrès de la vie mondaine en Espagne. <i>Le secret du ménage</i> et <i>La escuela de las casadas</i> . — Bretón et Augier. <i>Un homme de bien</i> et <i>La hipocresía del vicio</i> . — Arguments contre la thèse du divorce : <i>La escuela del matrimonio</i>	171

CHAPITRE IV

L'Art.

I. L'INTRIGUE : Richesse apparente, pauvreté réelle. — Le bric à brac. — La symétrie. — Simplicité voulue	187
II. LA LANGUE : Réaction contre le gallicisme, l'archaïsme et le flamenquisme. — La saveur du terroir.	192
III. LE STYLE : Fécondité verbale et mémoire auditive. — Les scrupules du grammairien. — Variantes des éditions. — L'éthopée.	203

IV. LE VERS : Bretón et Banville. — La théorie de la rime <i>funambulesque</i> en Espagne.	211
V. APPLICATION : La quantité, l'assonance et la rime. — Le lyrisme au théâtre. — Réhabilitation des anciens mètres. — Valeur dramatique du romance, de la redondilla, de la quintilla, de la décima, de la chanson, de l'hexasílabo anfibráquico, de l'hendécasyllabe, de la letrilla.	216
VI. LE COMIQUE	231

LIVRE TROISIEME

BRETON ET SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

Le Groupe des humoristes.

I. ANTÉCÉDENTS FRANÇAIS DU GENRE HUMORISTIQUE : Mesonero et l' <i>Hermite de la Chaussée d'Antin</i> . — Les modèles de Larra. — Propagation par les Revues. — <i>Les Français peints par eux-mêmes et Los españoles pintados por sí mismos</i>	236
II. VERS L'ORIGINALITÉ : Le pamphlet politique. — Le régionalisme.	245
III. BRETON ET SON GROUPE : Influence du <i>Solitaire</i> , du <i>Curieux parlant</i> , de <i>Figaro</i> , de <i>Fray Gerundio</i> , de <i>l'Eludiant</i> , d' <i>Abenamar</i> , du <i>Semanario pintoresco</i> , des <i>Espagnols peints par eux-mêmes</i>	249
Les types : <i>El apuntador</i> , la marchande de châtaignes, la nourrice, la lavandière, les <i>cucas</i>	253
Le pittoresque : <i>El matrimonio de piedra</i>	259

CHAPITRE II

La Province.

I. COMMENT ON VOYAGE EN ESPAGNE : Le passeport. — La gondole, la galère, le convoi. — Les voleurs. — Les accidents.	264
II. L'ANDALOUSIE : Patriotisme et libéralisme. — Gitanes et contrebandiers. — La grande propriété. — L'Andalous à Madrid. — Le pied des Sévillanes. — Aventurières et danseuses de fandango. — L'escrime de l'éventail.	267
III. L'ARAGON : Rudesse et loyauté. — Un Alceste aragonais : <i>El pelo de la dehesa</i>	278
IV. VALENCE : La plage du Cabañal. — Griefs contre les Valenciennes.	283
V. LE PAYS BASQUE : Loyalisme. — Indifférentisme. — Vogue de Saint-Sébastien. — La <i>Batelière de Pasages</i>	286
VI. GALICIENS ET ASTURIENS : Le moissonneur. — Le domestique de grande maison	290
VII. LES CASTILLES : Hospitalité burgalaise.	291
VIII. AU VILLAGE : <i>L'Alcalde de monterilla</i> . — L'hidalgo	293

CHAPITRE III

Madrid.

I. LE DÉCOR : Transformations de la ville. — Expropriation des couvents. — Circulation. — Les <i>manzanas</i> . — Propriétaires et locataires	299
---	-----

II. RENDEZ-VOUS : Le Prado. — Le Jardin d'Apolo. — Restaurants. — Cafés	307
III. L'ANNÉE MADRILÈNE : Foire de septembre. — Le brasero. — La Nochebuena. — Carnaval. — Les Isidros. — L'été à Carabanchel.	313
IV. SILHOUETTES : Le Novio. — Les tertulias.	320
V. BAS QUARTIERS : Les vervenas. — La manola. — Le chulo. — Repris de justice. — Proxénétisme. — Vagabondage	323

CHAPITRE IV

Le Monde.

I. LE DANDYSME ET LA LITTÉRATURE.	336
II. NOBLESSE DE RACE : Appauvrissement. — Inaction. — Le goût de la tauromachie. — Ravages du snobisme. — De la prétendue morgue espagnole. — Critique du <i>bon ton</i> . — Guerre au <i>comme il faut</i>	338
III. NOBLESSE D'ARGENT : Pénurie du Trésor. — L'agiotage. — Émigrés d'Amérique. — Satire du mercantilisme	354
IV. MODES PASSAGÈRES : La médecine élégante. — Phrénologie. — L'album. — Mémoires autographes. — Les danses nouvelles. — Bas-bleus et philanthropes.	361
V. TROIS MANIÈRES CARACTÉRISTIQUES : Dandysme : le <i>lechuguino</i> et le <i>pollo</i>	367
Romantisme : l'âme méconnue	373
Musicomanie : faveur de l'opéra italien. — <i>El furor filarmónico</i> . — Amateurs de salon. — Réhabilitation de la musique nationale.	374

CHAPITRE V

La Politique.

I. LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE : Comment l'Espagne juge Napoléon à quarante ans d'intervalle.	385
II. PREMIERS SUCCÈS DU LIBÉRALISME : Le pronunciamiento de 1820. — L' <i>Estaluto</i> de 1834 et ses ennemis, les <i>apostoliques</i> et les <i>doceañistas</i>	387
III. DÉSENCHANTEMENT DU PARTI MODÉRÉ : Le carlisme chez les fonctionnaires et <i>Todo es farsa en este mundo</i> . — L'asservissement de la presse et <i>La redacción de un periódico</i> . — La théorie des fausses conspirations et <i>Flaquezas ministeriales</i> . — Tribulations du bourgeois paisible : <i>El hombre pacífico</i> . — <i>Muérrete y verás</i> et le septicisme contagieux.	394
IV. L'ANARCHIE MILITAIRE : L'esprit de coterie. — Les <i>ayacuchos</i> . — Proclamations vides. — Fraudes électorales. — Politicomanie.	404
V. L'ÉMIGRATION : Victimes, aventuriers et mégalomanes.	411
VI. LE FONCTIONNARISME : Avant (le <i>pretendiente</i>). — Pendant (l' <i>empleado</i>). — Après (le <i>cesante</i>).	416

CHAPITRE VI

L'Armée.

I. CAUSES DE SOUFFRANCE : Le régime des purifications	425
II. MILITAIRES DE L'ANCIEN RÉGIME.	427
III. LES GUERRES CARLISTES : Cruauté des partisans. — Batailles pour rire.	429
IV. LE SOLDAT : Inertie de la chair à canon.	434

TABLE DES MATIÈRES

549

V. LE SERGENT : Humiliés ou révoltés.	435
VI L'OFFICIER : Prestige de l'épaulette. — Vices du haut commandement. — Petites misères, <i>la militara</i>	438
VII. AVENTURIERS ET DÉCLASSÉS : Les demi-soldes. — Fanfarons et spassassins. — La passion du jeu. — Vols des fournisseurs.	442
VIII. LA MILICE ET LES RÉVOLUTIONS.	447
IX. L'ESPRIT MILITAIRE.	449

CHAPITRE VII

Espagnols et Français.

I. CASTICISME, GALLOMANIE, GALLOPHOBIE.	451
II. UNE SATIRE CONTRE NOS PRÉJUGÉS : <i>El francés en Cartagena</i> . — Question des sérénades, de l'olla podrida, des castagnettes, du cigare, du poignard à la jarretière, de l'amour passion.	455
III. RÉQUISITOIRE CONTRE LES VOYAGEURS FRANÇAIS : Les imprudences de Gautier. — Liste de nos erreurs. — Charge de Mesonero.	467
IV. EXAMEN DES CHEFS D'ACCUSATION : Circonstances atténuantes. — Une page du comte de Campo Alange. — La couleur locale et le banditisme.	477
V. PRÉJUGÉS CASTILLANS : L'Espagnol à Paris. — Égoïsme et mercantilisme. — La Babylone moderne.	483

CHAPITRE VIII

La Bourgeoisie espagnole.

I. SES ANTÉCÉDENTS : Puissance de la noblesse et du clergé. — Situation misérable de l'agriculture, du commerce, de l'industrie.	490
II. SES PROGRÈS : Influence politique. — Recrutement. — La philosophie de l' <i>aurea mediocritas</i> . — Règne des modérés.	492
III. L'ÉCOLE DU BON SENS : Guerre au flamenquisme, au dandysme, à l'étrangérisme. — Respectabilité. — Défiance à l'égard de l'esprit moderne.	500
IV. LA DÉCADENCE : Anarchie des doctrines. — Capitulations du fonctionnarisme.	506
V. BRETÓN ET L'ESPRIT BOURGEOIS.	508
CONCLUSION.	511

Appendices.

APPENDICE I. — Las Máscaras.	519
APPENDICE II. — Pelar la pava.	520
APPENDICE III. — Bretón et la critique.	523
APPENDICE IV. — Tableau des œuvres de Bretón en trois parties : I. Œuvres dramatiques. — II. Poèmes et poésies détachés. — III. Œuvres en prose.	528
INDEX alphabétique des pièces dramatiques, poésies et opuscules en prose cités dans l'ouvrage et dans les trois premiers appendices.	536

BORDEAUX. -- IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11

